LA VIE
DE Mre ANNE
DE S. BART

La Venerable M.ª Ana de S.t Bartolome Fundadora de las Carmelitas descalças de Françia y en Flandes de la villa de Amberes, a quien escoxio S.ta Teresa por compañera perpetua con particular inspiracion Diuina hasta que murio en sus braços, y muy pareçida en su espiritu y virtudes resplandeçio particularmente en ella el zelo de la honrra de Dios y bien de las almas, padeçio grandes trabaxos con admirable paçiençia, tubo perfetissima obediençia y por medio della hiso obras marauillosas, en la humildad fue rarissima teniendo las honrras por afrenta, y en la oraçion a sido muy faboreçida del S.r al cansando por medio della cosas muy señeladas, viuio en la religion 57 años passo desta vida a la eterna de 76 en Amberes dia de la SS.ma Trinidad a 7 de Iunio 1626.

I. Bapt. Barlé ad viuum delineabat.

M-25'F

LA VIE
ET LES INSTRUCTIONS
DE LA VENERABLE
MERE ANNE
DE S. BARTHELEMY,
Compagne & Coadjutrice infatigable.
DE LA SAINTE ET SERAPHIQUE
MERE THERESE
DE JESUS,
ET
FONDATRICE DES CARMELITES DECHAUSSEES

En France, & du Convent d'Anvers, & ſes Fruits de Sainteté, dans les Vies de ſes plus illuſtres Filles, qui ont excellées en vertus.

Par un Solitaire du Saint Deſert de Marlaigne.

A BRUXELLES,
Chez *Jean de Smedt*, Marchand-libraire, à la Converſion de ſaint Auguſtin. 1708.

AVEC APPROBATIONS.

A NOTRE SAINTE ET SERAPHIQUE MERE THERESE DE JESUS.

GRANDE SAINTE, tout ce que le *Carmel Reformé* renferme d'éclat, il le doit à vos lumieres, Vous en êtes le Soleil, qui l'éclaire; tout ce qu'il goûte d'onction interieure parmi ſes tendres meditations, & ſes ſaints commerces avec Dieu, il ne le puiſe que dans cette Fontaine d'eau vive, que le Saint Eſprit fait ſourdir de vôtre Doctrine toute celeſte, Vous en êtes la Maitreſſe, qui lui enſeigne les moiens de s'élever juſqu'au Ciel, à la faveur des aîles de l'Oraiſon, & de

la Charité : Tout ce qu'il poſſede de vertu, & de perfection, il Vous en eſt redevable, Vous en êtes le Modele, Vous copiez dans vos Enfans ces beaux traits de Sainteté, qui n'éclattent que dans Vous, comme dans l'Original le plus achevé. En un mot, c'eſt ſous vos ſoins qu'il voit renaître le premier Eſprit du *Grand Prophete Elie* : C'eſt ſous votre courageuſe Conduite, qu'il admire cette prodigieuſe *Reforme*, pas ſeulement naiſſante, mais dilatée par toute l'Eſpagne ; puis que toute Fille, toute Pauvre, toute privée que Vous fuſſiez de ſecours humain (malgré même les oppoſitions les plus horribles des Princes & des Magiſtrats ;) Vous avez ſçû fonder juſqu'à trente-deux Monaſteres pendant vôtre vie.

Non, GRANDE SAINTE, cette *Reforme*, qui avoit été plus d'une fois le démenti des premiéres Têtes du monde, n'a pû trouver ſon Etre que dans le ſein d'une Fille, d'une THERESE, dont le courage étoit plus que viril, la Patience plus qu'humaine, le Zele tout Divin, la Pureté Angelique, la Doctrine Celeſte, & l'Amour tout Seraphique : C'eſt donc à vos ſoins infatigables que le *Carmel Reformé* doit & ſon Etre, & ſon Accroiſſement & ſa Perfection : Tous les beaux Fruits qu'il porte, ne pourroient pas mieux être offerts, qu'à celle, qui en eſt la Racine, la Seve & la Vie.

En voici une, VIERGE SERAPHIQUE, qui ſous votre faveur, a répanduë l'odeur de ſes Vertus en France, & dans les

Pays-

Pays-Bas, comme Vous avez répanduë la vôtre en Eſpagne ſous la faveur du Ciel : Vous connoiſſez bien ſans doute ce beau Fruit, ou plûtôt cette belle Fleur du *Carmel* : Elle a eu le bonheur d'être votre Compagne Individue, votre Coadjutrice infatigable, & le témoin oculaire de vos ſouffrances ; même s'eſt-elle fait un plaiſir de les partager avec Vous, comme une Fille, qui ne deſiroit rien plus, que d'être crucifiée avec ſa Mere : Je parle de la Venerable *Mere Anne de Saint Barthelemy*, vous le comprenez bien, GRANDE SAINTE, c'eſt ce beau Fruit, dont l'odeur & la gloire ſeront immortelle, que je me donne l'honneur de Vous preſenter ; il Vous eſt deu, agréez-le, comme un ruiſſeau qui remonte à ſa ſource, une Copie a ſon Original, un Raion a ſon Soleil : Ouy, ſi cette grande Amante eut des entretiens les plus familiers avec Dieu, ſi elle ſentit des tranſports d'Amour à ne pouvoir être ſupportez par les ſeules forces de la nature, ſi elle connut des Myſteres dans Dieu à ne pouvoir être expliquez aux hommes, ſi elle multiplia la *Reforme* en France & dans le Pays-Bas, elle ne puiſa ſes lumieres, ſes élans, ſon courage invincible que dans la poitrine amoureuſe de ſa bonne Mere, où elle eut le bonheur de repoſer l'eſpace de quatorze ans : Diſons-le en un mot, c'eſt dans votre ſçavante Ecole qu'elle apprit tant de ſaintes Leçons, qui l'ont rendue & la veritable Epouſe d'un JESUS, & la Fille la plus digne d'une ſi Sainte Mere, & le Miracle de ſon Siecle : C'eſt donc ſa Vie, ô GRANDE SAINTE ! c'eſt ce beau Fruit,

ou plutôt, c'eſt ce grand Arbre, planté de votre main, au bord du torrent des eaux du *Carmel*, que j'ai l'honneur de Vous offrir avec les principaux Fruits, qu'Elle a produits en France, & à Anvers, agréez-les, je Vous en conjure, avec le cœur, la ſoumiſſion, & le reſpect, que Vous doit, & Vous rend,

GRANDE SAINTE,

Le plus indigne de vos Enfans,
Un Solitaire du Saint Deſert
de Marlaigne.

PREFACE.

LA Vie de la Venerable Mere ANNE DE S. BARTHELEMY *eſt tout-à-fait ſurprenante, elle a été l'étonnement de ſon ſiecle, elle ne le ſera pas moins des ſiecles futurs : toutes ſes Viſions, dont le Seigneur la favoriſa, toutes ſes Revelations qu'il lui fit, tous ſes Miracles qu'elle a operé pendant ſa Vie & après ſa mort ; tout autant de langues qui publient les Vertus & les Merites de cette grande Amante, & combien elle a charmé le cœur de ſon Epoux Celeſte par la pureté de l'Ame & du Corps : Toutes ſes Saintes Filles qui ont atteint le plus haut comble de la Perfection ſous ſa conduite, ſont autant de témoins, qui prouvent l'éminente Sainteté de leur Maitreſſe.*

L'on a deja admiré la Vie & les Vertus de cette Venerable Mere, *dans le Livre imprimé l'an* 1646. *cette impreſſion n'a pas été la plus fidelle, il s'y eſt gliſſé quelques fautes aſſez groſſieres, l'on y a même obmis des points & des circonſtances les plus*

nota-

notables, qui ne contribuent pas peu à la gloire du Seigneur & à l'édification du prochain, ce qui oblige ses cheres Filles du Couvent d'Anvers de faire réimprimer le tout, & d'y ajoûter la Mort & les Miracles de la Venerable Mere ANNE *& les Vies de quelques-unes de ses Filles, qui ont le plus éclaté en la vertu : l'on ne s'est point appliqué à la politesse du langage qui charme l'oreil, pour s'attacher inviolablement au stile de la* Venerable Mere, *qui porte une sainte Onction dans le cœur, & l'esprit de ceux qui lisent ses Ecrits.*

Cet Ouvrage contient quatre Parties. La premiere, est la Vie de la Venerable Mere ANNE, *écrite de sa main, par ordre de ses Supérieurs. La seconde, contient ses Instructions, & la maniere de diriger les Novices. La troisiéme, traite de ses Vertus, de sa Mort & ses Miracles. La quatriéme, est un Abregé des Vies de ses Filles qui ont prises l'Habit, & professées au Couvent d'Anvers.*

APPROBATION.

JESUS MARIA.

Fr. Quentin de S. Charles, General des Carmes, & Carmelites Dechaussées de la Congregation de S. Elie, de l'Ordre de la B. V. Marie du Mont Carmel, & Prieur de ce S. Mont.

NOus permettons à la R. M. Prieure de nos Carmelites d'*Anvers*, de faire réimprimer la Vie de N. V. Mere *Anne de S. Barthelemy* avec ses Instructions, & la Vie de ses plus illustres Filles, qui ont excellées en vertu, pour l'édification de nos Religieuses, pourvû qu'elle ait le consentement du R. Pere Provincial, & que le tout soit approuvé des Theologiens de l'Ordre. Donné à *Rome* au Couvent de Ste. Marie de la Scale le 10. de Juillet 1707.

Fr. QUENTIN DE S. CHARLES General.

F. Thomas de Villeneuve de S. Nicolas Secretaire.

Loc. † Sig.

APPROBATION.

JESUS MARIA.

Fr. Anaſtaſe de S. Trudon, Provincial des Carmes & Carmelites Dechauſſées de la Province de S. Joſeph aux Pais-Bas.

EN conformité de la permiſſion de nôtre *Reverend Pere Quentin de Saint Charles* General, donnée à la Reverende Mere Prieure de nôtre Couvent d'*Anvers*, de faire réimprimer la Vie de nôtre *Venerable Mere Anne de Saint Barthelemy*, &c. Nous y conſentons par cette, commettant à cet effet, l'Examen & Approbation au Reverend Pere François-Joſeph de S. Albert, Exprovincial & Definiteur, & au Reverend Pere Godefroy de S. Anſelme Lecteur en Theologie. Donné en nôtre Couvent de nos Religieuſes, à *Ruremonde* le 27. Juillet 1707.

FR. ANASTASE *de S. Trudon Provincial.*

F. Cyprien de Jeſus Secretaire.

Loc. † Sig.

APPROBATION.

JESUS MARIA.

PAr Ordre de Nôtre Très-Reverend Pere *Anaſtaſe de S. Trudon*, Provincial des Carmes Dechauſſez de la Province de Flandre; Nous avons lû & examiné le Livre intitulé *la Vie de la Venerable Mere Anne de Saint Barthelemy*, Com-

Compagne de la Seraphique Mere *Thereſe de Jeſus*, Fondatrice des Carmelites Eſpagnoles d'*Anvers*, avec ſes Inſtructions, & la Vie de ſes plus Illuſtres Filles qui ont excellées en vertu, Nous le trouvons très-propre à édifier la pieté du Lecteur, & à le fortifier dans le chemin de perfection, & aſſeurons le Public de n'y avoir rien rencontré contraire à la Foi, ni aux bonnes mœurs. Fait à *Anvers* le 4. Août 1707.

F. François Joſeph de S. Albert Exprovincial des Carmes Dechauſſez de la Province de Flandre, autrefois Lecteur en Theologie.

F. Godefroy de S. Anſelme Lecteur en Theologie, du même Ordre.

APPROBATION.

JESUS MARIA.

Fr. Anaſtaſe de S. Trudon, Provincial des Carmes & Carmelites Dechauſſées de la Province de S. Joſeph, aux Pays-Bas.

VOiant que l'Ordonnance Roiale défend à tous Libraires, d'imprimer aucun Livre, fait par nos Religieux, ſans en avoir obtenu une Permiſſion particuliere du Provincial: c'eſt pour cela, que Nous *Fr. Anaſtaſe de Saint Trudon*, Provincial des Carmes & Carmelites Dechauſſées aux Pays-Bas, accordons à Vous *Jean de Smedt*, Imprimeur en la Ville de *Bruxelles* (pour autant qu'il Nous touche) la faculté & conſentement, de pouvoir réimprimer *la Vie de la Venerable Mere* ANNE DE S. BARTHELEMY, &c. Donné en nôtre Couvent d'*Anvers*, le 8. Août 1707.

FR. ANASTASIUS *à ſancto Trudone Provincialis.*

F. Cyprianus à Jeſu Secretarius.

AP-

APPROBATION.

J'Eſtime que le Livre intitulé, *la Vie, les Inſtructions de la Venerable Mere Anne de S. Barthelemy, Compagne & Coadjutrice infatigable de la Seraphique Mere* STE. THERESE *de Jeſus*, &c. compoſée par un Solitaire du Saint Deſert de Marlaigne, étant miſe au jour ſera utile aux Ames Chrétiennes, & Religieuſes: il ne contient rien contraire à la vraie Foi, ou aux bonnes mœurs. Donné à *Anvers* le 12. Août 1707.

P. V. HALMALE *Archi-diacre d'*Anvers, &

Cenſeur des Livres.

LA VIE DE LA VENERABLE MERE ANNE DE S. BARTHELEMY,

Ecrite de sa main, par le commandement de ses Superieurs.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Son Pays, ses Parens, & les particularités de son Enfance.

J'ECRIS cecy au Nom de JESUS, MARIE, JOSEPH, & de nôtre Sainte Mere THERESE. On me l'a commandé par obeïssance. Je nâquis l'an 1549. le 1. d'Octobre, dans un Bourg à une demie lieuë de la Ville d'*Ubalde*, situé dans le Territoire de *Naval Morevende* dans la vieille *Castille*, quatre àcinq lieuës d'*Avila*. Mes Parens y possedoient de belles Terres & belles Prairies. Dieu leur avoit donné suffisamment dequoi vivre avec honneur, & selon leur condition.

Mon Pere s'appelloit *Ferdinand Garcia* ; ma Mere, *Marie Macanas* : ils avoient une grande crainte de Dieu, & ſe portoient ardemment à la vertu. Mon Pere celebroit avec une tendre devotion les Solemnitez de Paques, de Noël, de la Pentecôte, & toutes les Fêtes de Nôtre Seigneur. Ma Mere en faiſoit de même à l'égard des Fêtes de la Sainte Vierge. Ils donnoient tous les Dimanches un grand pain & une meſure de vin aux plus Neceſſiteux ; mais ce qu'ils avoient le plus à cœur, c'étoit le ſoin des Malades : ils les faiſoient ſouvent viſiter, payoient les drogues, & tout ce qui leur étoit de beſoin : ſi ma Mere entendoit un Enfant pleurer ſur la ruë, elle commandoit à l'inſtant qu'on s'informât s'il avoit Pere ou Mere ; & s'il n'en avoit point, elle le retiroit chez ſoy, le careſſoit, & le traitoit fort charitablement.

Nous étions à trois Fils & quatre Filles : crainte que mes Freres ne converſaſſent avec de petits Libertins qui euſſent pû les corrompre, mon Pere tint chez ſoy un bon Prêtre pour leur apprendre à lire & à écrire, & nous enſeigner à tous la Doctrine chrétienne & les Myſteres de nôtre Foy : quelqu'affaire importante qu'il ſurvînt à mon Pere & à ma Mere, ils ne manquerent jamais jour d'entendre la Meſſe avec les Enfans.

Etant toute petite, ne ſachant même encore parler, on voulut me faire marcher ſeule dans une chambre où mes Sœurs travailloient : ma Mere paſſant par-là, leur dit. Prenez garde que cette Fille ne tombe, elle ſe caſſeroit la tête : une d'entre elles répondit, Dieu luy feroit une grande faveur ſi elle mouroit en ce bas âge, elle iroit droit au Ciel : une autre repliqua. Prenons-en ſoin ; ſi elle vit, elle

elle pourra être une Sainte : la premiere répondit. Cela eſt douteux & fort incertain, pour le preſent il n'y a pas de riſque de ſon ſalut ; vous n'ignorez pas que dés l'âge de ſept ans les enfans peuvent offenſer Dieu. J'entendois tout leur entretien, & à ces mots, d'*offenſer Dieu*, je levai les yeux, ne ſçachant à ce que je crois, ce que je faiſois : il me ſembla que je vis le Ciel ouvert & que Nôtre Seigneur m'apparut avec une grande majeſté : cette viſion extraordinaire m'effraya & m'inſpira un ſaint reſpect, étant convaincuë que c'étoit Dieu, & qu'il devoit être mon Juge ; ce diſcours de mes Sœurs me fit concevoir une grande crainte du peché.

Ayant atteint l'âge de ſept ans, il me revint en memoire que je pourrois pecher, ce ſouvenir me fit jetter bien de larmes : une de mes Sœurs s'en étant apperçûë, m'en demanda la cauſe : Je luy dis que je craignois d'offenſer Dieu, que cette crainte excitoit mes pleurs, & que j'euſſe préferé la mort au moindre peché. Penetrée de cette crainte, je conçu une tendre devotion envers quelques Saints : premierement envers les Saints Anges & Saint Joſeph (ma ſimplicité me le faiſoit auſſi prendre pour un Ange) mais j'en eus une toute ſinguliere envers la Mere de Dieu, me confiant toute à ſes bons ſoins. J'honorois auſſi les onze mille Vierges, Saint Jean Baptiſte, & d'autres Saints ; je les priois ardemment tous les jours qu'ils me préſervaſſent du peché, & qu'ils m'obtinſſent la chaſteté.

La confiance que j'avois dans ces Saints me conſoloit fort dans l'ame, & je me ſentois toute embraſée de l'amour de JESUS ; je ne faiſois rien dés lors qu'en vûë de luy plaire, je n'avois pas d'autre penſée, ny d'autre deſir : me trouvant ſeule au lo-

gis, j'ouvrois les fenêtres, & regardois si je ne le verrois pas parmi la campagne. J'agissois en cela avec beaucoup de simplicité & d'innocence. Lors que j'étois petite j'allois me divertir avec des Filles de mon âge qui jouoient ensemble: me sentant un jour fort consolée dans l'Oraison (d'une consolation sans doute d'enfant) je dis à Nôtre Seigneur: *Permettez, mon Dieu, que j'aille jouer avec mes Compagnes, je reviendrai incontinent*, & il parut qu'il agréa ma demande. Si je manquois à ma devotion envers les Saints que j'honorois, je craignois qu'ils ne s'en indignassent, je leur en demandois pardon: je continuai cet exercice jusqu'à l'âge de dix ans; mon Pere & ma Mere moururent pour lors, & j'en fus vivement touchée.

Je demeurai avec mes Freres & mes Sœurs: comme ils étoient d'un extrémement bon naturel, ils me servirent de Pere & de Mere; ils m'envoyerent paître les troupeaux à la campagne voisine: j'en eus au commencement une grosse repugnance; mais le Seigneur me consola, & la campagne me devint un lieu de délices; le chant des Oiseaux me donnoit du recueillement lors qu'ils commençoient leur ramage, j'entrois dans un doux calme interieur, & y restois quelques heures: le petit JESUS venoit souvent s'asseoir près de moi; & lors que je revenois de cet agréable sommeil, je le voyois sur le bout de ma juppe, il étoit d'une beauté à ravir, sur tout ses Yeux divins avoient tant de charmes qu'on n'eût sçû les regarder sans être transporté hors de soy-même, il avoit les cheveux à la Nazaréenne, sa taille étoit pareille à la mienne; il m'est impossible d'exprimer ce que je sentois pour lors dans l'ame; je me croiois dans un séjour de gloire: J'eusse souhaité

de

de toûjours poſſeder ce Bien, & de me retirer dans la ſolitude pour ne pas interrompre la jouiſſance de ce bonheur : c'eſt ce qui me fit dire un jour à l'Enfant JESUS : *Mon Seigneur, puis que vous avez la bonté de m'honorer de vôtre compagnie, cachons-nous dans quelque montagne éloignée du commerce des hommes, je ne manquerai de rien ſi je ſuis avec vous.* Il ſourioit à ces paroles, & quoiqu'il ne me parlât point, ſi eſt-ce qu'il me témoigna qu'il exigeoit autre choſe de moy ; le deſir de jouir de ſa preſence m'inſpiroit un ſi grand panchant pour la retraite, que la ſeule vûë du monde faiſoit tout mon martyre, & m'étoit un ſupplice mortel.

CHAPITRE II.

Elle forme le deſſein de déguiſer ſon ſexe, & de s'enfuir dans la ſolitude.

CEs tendres delices m'abſorboient tellement l'eſprit, que bien ſouvent la nuit me ſurprenoit à la Campagne ſans que j'y reflechiſſe ; mes Freres s'en inquietoient, ils me cherchoient par tout & m'en reprenoient ſeverement : je ne m'en étonnois point, ils ignoroient le bonheur que je goûtois, je ne leur en diſois rien, ils pouvoient avec fondement former diverſes penſées de mon retardement ; j'étois élevée à une telle Oraiſon ſans que je la connuſſe, que je me ſentois toute penetrée de l'amour de JESUS : pour ne la pas perdre, je ſongeois aux moyens de me retirer en un lieu où je fuſſe incon-

nuë & mépriſée de tous, je me reſolus de déguiſer mon ſexe, quoique l'execution me parût fort difficile, je ſentois aſſez de cœur pour en vaincre tous les obſtacles.

Je ne communiquai ce deſſein qu'à une Parente de mon âge ; nous avions reçû le même jour le Saint Batême, elle étoit tres-vertueuſe, & avoit de fort bons deſirs. Lors que nous allions à la Meſſe, nous nous découvrions mutuellement les ſentimens de nos cœurs, & ils nous paroiſſoient tout embraſez d'amour : je luy dis un jour que j'étois d'intention de nous déguiſer & de nous retirer dans un déſert pour y faire penitence, à l'exemple de la *Magdelaine*. Etant plus prudente que moy, elle me repondit que ce deſſein étoit hors de ſaiſon, & ajoûta. Croiez-moy ma Sœur, il y a mille riſques dans l'execution de cette entrepriſe. Mais comme cette penſée me continuoit, je la preſſai de ſi vive force, qu'enfin elle ceda à mes importunitez, & il fut arrêté que nous prendrions des habits de Pelerin pareilles à ceux d'Hermites, & que nous partirions dans le tems que tous ſeroient endormis. Nous tâchâmes vraiement de l'effectuer, Dieu s'oppoſa à nôtre deſſein : Il nous fut impoſſible de ſortir de chez nous, ma Compagne ne pût ouvrir la porte qu'elle avoit toûjours ouverte ſans peine, & moi je ne ſçûs jamais atteindre un arbre tout voiſin de nôtre fenêtre par où je devois deſcendre, comme je l'avois déja fait pluſieurs fois. Nous trouvant le matin à l'Egliſe, nous nous dîmes reciproquement. Hébien vous n'êtes pas partie ! & nous nous mîmes à rire de ce que le Seigneur avoit renverſé nôtre entrepriſe : Nous avions concerté de nous défigurer la face pour mieux celer nôtre ſexe, & nous l'euſſions

fait

fait avec tant de plaiſir, que ſi Dieu n'y eût pas mis d'oppoſition, nous l'euſſions immanquablement executé. Ce deſſein étoit ſecret entre nous deux, l'amitié nous uniſſoit juſqu'à ce point que nous n'étions qu'un cœur & qu'une ame, ma Compagne cependant avoit plus de vertu que moi.

CHAPITRE III.

Ses Pénitences dans ſa jeuneſſe, & ſa repugnance pour le Mariage.

ETANT plus avancée en âge, mes Sœurs ſongerent à me marier, mais mon cœur en étoit bien éloigné; j'eus recours à la Sainte Vierge, (que j'avois choiſie pour Mere,) & aux autres Saints que j'honorois ſingulierement, je redoublai mes priéres & mes pénitences; pour détourner ce coup, je m'en allai à l'Egliſe, je m'y cachai dans une Chapelle de la Conception, & j'implorai à genoux nuds le ſecours de la Mere de Dieu.

Mille violentes tentations combattoient pour lors le deſſein que j'avois conçu, & me plongeoient dans de groſſes inquiétudes; le démon m'attaquoit en même tems, & s'efforçoit de me ſurprendre par ſes artifices: j'employois les auſterités pour le vaincre, je faiſois la diſcipline, je couchois à nud ſur la terre, quoique dans un lieu fort humide, je reſtois en cet état juſqu'à ce que la tentation fut toute éteinte; des ſarmens de vigne me ſervoient de lit, je me couvrois le corps d'une rude étoffe (& bien

ſouvent

ſouvent d'un cilice) au lieu de chemiſe, & crainte qu'on ne s'apperçût que je n'en portois point, je la donnois aux pauvres.

On me fit un ſoir coucher avec ma Sœur qui étant ſaiſie de frayeur, n'oſoit dormir ſeule. N'ayant pas encore recité le Roſaire, je mis ſous ma tête pour rompre le ſommeil, une groſſe pierre aiguë qui me ſervoit de chevet preſque ordinairement: cette précaution ne fut pas aſſez puiſſante pour arréter l'aſſoupiſſement, je m'endormis avant mes prieres finies. La Reine du Ciel m'apparut pour lors toute éclatante de lumiere, & portant l'Enfant JESUS entre ſes bras, elle s'aſſit ſur mon lit; le petit JESUS commença à manier mon Roſaire, comme s'il eût voulu ſe divertir, puis il le retira avec tant de violence qu'il m'éveilla: la Sainte Vierge me dit pour lors. Ne t'inquiete de rien, ne crains pas, je te menerai dans un lieu où tu ſeras Religieuſe, & où tu porteras mon Habit, puis elle diſparut. Cette viſion me conſola extraordinairement, & j'en conçus de plus forts deſirs de ſervir le Seigneur.

Le lendemain étant encore ſollicitée au mariage, je penſai que ſi je rencontrois un homme chaſte, vertueux, diſcret, très-beau, & doué de toutes ces belles qualités que je me figurois, & qui ne s'étoient jamais vûës en d'autres, & que s'il eût voulu garder la continence, vivre comme frere, & ſeconder mes inclinations pour la vertu, j'euſſe pû me reſoudre à l'épouſer; mais que s'il lui eût manqué la moindre de ces conditions, je n'en euſſe pas voulu pour tout un monde. Dans le tems que cette penſée m'occupoit l'eſprit, je vis JESUS-CHRIST d'une taille médiocre, comme s'il eût été de mon âge, & d'une beauté à charmer: il paroiſſoit croître à proportion

que

que je croiſſois, ayant continué dès mon enfance à m'apparoître en tout lieu: Il me dit, *je ſuis celui que tu deſires, & qui ſera ton Epoux*; puis il diſparut. Mon ame fut toute embraſée de ſon amour, & dès lors j'en ſentois ordinairement de ſi violens efforts, qu'à peine les forces naturelles pouvoient le ſoûtenir: je penſois jour & nuit à ce que je pourrois faire d'agréable à mon Epoux; il n'eſt point de croix, ni d'ignominies que je ne deſirai ardemment de ſouffrir, même juſqu'à paſſer pour folle pour ſon amour.

Ce qui fit qu'une de mes Sœurs m'ayant fait dire un jour de l'aller voir; je m'informai de la ſervante qui étoit chez elle, ayant appris qu'elle n'avoit pas d'autre compagnie que celle de ſon Beaufrere qu'elle vouloit me faire épouſer, ſçachant même qu'on ne négligeoit rien pour m'y faire conſentir, je me parai d'une façon toute extraordinaire, je ne pris pour toute coëffure que des torchons de cuiſine, & m'en fus en cet état chez elle. Toute ſurpriſe de me voir ſi mal propre, elle ſe fâcha extrémement, & me dit. Où va cette inſenſée? ſors d'icy! je m'en retournai chez nous toute comblée de joie, & bien ſatisfaite dans l'ame, je fuïois avec ſoin la vûë des hommes, & m'éloignois des occaſions de leur parler. Si quelques amis rendoient viſite à mon Frere, je me retirois d'abord, ou je leur témoignois une mine ſi froide & ſi affreuſe, que la vûë d'un ſpectre ne leur pouvoit être plus deſagréable.

Les grandes reſolutions que je m'étois formées, & les graces ſignalées dont j'étois infiniment redevable au Seigneur (graces qui exigeoient une grande fidelité & une pureté ſinguliere) m'inſpiroient cette retenuë; mais j'en ſouffrois de bien rudes combats dans l'ame. Quelque précaution cependant que je

priſſe,

priſſe, je ne pûs me diſpenſer (quoique par importunité) de me rendre dans la Maiſon d'un des Parens de mes Amies, où il ſe tenoit une eſpece de bal, & où d'autres Filles ſe divertiſſoient. Un jeune Homme me preſenta la main pour danſer, je ne pûs bonnement m'en défendre, mais je conçu un gros déplaiſir de m'être engagée dans cette Aſſemblée, portant les yeux vers le Ciel, je vis Nôtre Seigneur tout deplayé, ſa Face trempée de ſueur, & un torrent de Sang qui couloit de ſes ſacrées Playes, il me temoigna qu'àprès avoir eſſuié tant de douleurs pour moy, il n'agréoit en aucune maniere que je me divertiſſe en ces ſortes de jeux, & que je ne payaſſe que par ces ſots amuſemens tant de peines qu'il avoit embraſſées pour mon ſalut.

CHAPITRE IV.

Le commencement de ſa Vocation Religieuſe.

MEs Freres m'envoioient ſouvent avec mes Sœurs & les Domeſtiques à une Terre voiſine, où nous avions du bled, & où nous faiſions paître les Troupeaux; je les ſuivois en ſilence, & y étant arrivée, je les priois de me laiſſer ſeule : je me retirois parmi les arbres, j'y faiſois Oraiſon, le bon JESUS me tenoit compagnie, & s'aſſeioit, comme j'ay dit ailleurs, ſur le bout de ma juppe. Je luy diſois. Ah, mon Seigneur! retirons-nous dans la ſolitude; il agréoit mon deſir, mais il me témoignoit par un ſoûris & ſans qu'il parlât, qu'il

n'ex-

n'expedioit point : Enfin le preſſant là-deſſus, je m'endormis, il me montra en ſonge le Monaſtere d'Avila, (premier Convent que nôtre Sainte Mere fonda, & qui s'achevoit pour lors) & les Religieuſes avec les habits de la Reforme, me ſentant alterée, je leur demandai (toûjours en ſonge) à rafraîchir, & elles m'en donnerent : par après quand je fus les voir, je reconnus que le vaſe où elles me preſenterent à rafraîchir, étoit le même que j'avois vû en ſonge : ces circonſtances m'ôterent le deſſein du déſert, & m'inſpirerent fortement celui de prétendre à la vie Religieuſe. Dieu permit qu'en même tems nous eûmes un nouveau Curé, il étoit Docteur & grand Serviteur de Dieu : Moi & ma Parente nous le prîmes pour Confeſſeur ; quoique je ne lui euſſe rien communiqué de ma vocation, il me dit qu'on avoit bâti un nouveau Monaſtere à *Avila*, & même il s'offrit de parler en ma faveur en cas que je ſouhaitaſſe d'y entrer : Il me parut de voir dèja le Ciel ouvert, ſi grande étoit la conſolation que j'en reçus dans l'ame ; je lui répondis qu'il me feroit un gros plaiſir : quoiqu'à peine il me connuſſe, il le fit avec une bonté toute ſinguliere ; les Religieuſes lui répondirent qu'elles devoient me voir avant de rien conclure. Cette réponſe m'obligea de découvrir à mes Freres ma vocation pour ce Convent & la réponſe des Religieuſes : quoiqu'ils n'en furent pas trop ſatisfaits, ſi eſt-ce que craignans Dieu, ils n'oſerent s'y oppoſer, & nous fûmes enſemble à *Avila* : le Seigneur permit que les Religieuſes me reçûrent avec beaucoup de tendreſſe, & témoignerent que je leur agréois. Je n'eus pas de mon côté une moindre conſolation, je reconnus qu'elles étoient les mêmes Religieuſes que j'avois vûës en ſonge : il n'y eut pour

lors

lors qu'une ſimple entrevûë ; tout ce qu'on y conclut, fut de nous avertir quand je devrois m'y rendre : mes Parens me diſoient. Helas ! comment pouvez-vous vous reſoudre d'entrer chez ces Religieuſes ? elles nous paroiſſent bien trop auſteres. Je leur répondis. Vraiement je les ai priſes pour des Saintes, il me ſemble que je les euſſe converſé toute ma vie.

A nôtre retour, la Compagnie ſe délaſſa auprès d'une fontaine ; je me retirai à l'écart, je jettai les yeux vers le Seigneur, & le remerciai de la grace qu'il me faiſoit : je vis en même tems une foule de démons, ils danſoient en l'air, & témoignoient une joye extrême comme ſi j'euſſe changé de deſſein, & que j'euſſe déja été leur captive ; ils paroiſſoient comme des nains, n'ayant d'autres membres que de groſſes têtes & des pieds (objet effroiable à voir,) & ils étoient en ſi groſſe quantité, qu'ils couvroient l'air, pas moins qu'une grande volée d'étourneaux. Quoique le Seigneur ne permiſſe pas qu'ils triomphaſſent de moi, ſi eſt-ce qu'il ſouffrit qu'ils m'attaquaſſent d'une maniere la plus cruelle, tant par l'oppoſition de mes Parens & de mes Amis, que par des peines interieures : j'en fus tentée plus que jamais ; mais à proportion qu'ils redoubloient leurs efforts, Dieu me fortifioit par le ſecours de ſa Grace, & m'animoit de ſon eſprit pour les vaincre.

CHA-

CHAPITRE V.

Ses Freres l'éprouvent avec rigueur. Dieu lui donne une force miraculeuſe.

MEs Freres me menaçoient de rudes épreuves, les effets ſuivirent bien-tôt les menaces : ils m'enjoignoient du travail, & me donnoient des emplois au-deſſus de mes forces, ils exigeoient celles d'un homme : nos Serviteurs mêmes diſoient qu'ils n'euſſent ſçû faire à deux ce que je faiſois ſeule : je me raillois de leur diſcours, parce que quelque peſans que fuſſent ces fardeaux, ils me paroiſſoient auſſi legers qu'un fétu : l'Amour divin me brûloit avec tant d'ardeur, & m'abſorboit tellement l'eſprit qu'il m'eût été impoſſible de ſupporter ſes efforts ſans ces divertiſſemens penibles : je dis penibles, parce que j'avois ſeule la conduite de deux charettes (pas moins grandes que des chariots) pour tranſporter le bled dans la grange ; & les Moiſſonneurs ſe faiſoient un plaiſir de me faire des gerbes deux fois plus groſſes que n'étoient celles des hommes, dans la croyance que je ne pourrois les lever de terre ; je les levois cependant, & en chargeoient les charettes avec tant de facilité qu'ils en furent ſurpris, & interompoient leur travail pour me conſiderer attentivement, & doutoient ſi ces forces venoient de Dieu ou du démon : ayant mené le bled dans la grange, on me commandoit de le battre, puis on m'enjoignoit de ranger ſeule ſous les jougs deux ou trois couples de bœufs ; ce qui étoit aſſez

difficile

difficile de soi-même, parce que ces animaux étoient indomtables; à peine osoit-on s'en approcher: mais Dieu me faisoit tant de graces qu'ils m'obéissoient à la moindre parole, & baissoient la tête sous le joug, pas moins doux que des agneaux.

On m'envoya un jour querir les bœufs dans la prairie, j'en trouvai un de moins, il s'étoit retiré derriere des buissons, je le cherchai avec soin, lors qu'un chien enragé vint fondre sur moi avec furie, je me jettai la face contre terre pour ne pas sentir son haleine, il me sauta sur le dos, il me déchira les habits que je ne portois que de ce jour: le bœuf qui étoit parmi les brousailles me voyant si mal traitée, vint attaquer le chien & le contraignit de s'enfuïr, puis il m'approcha, me lecha, & me caressa, comme s'il eût été raisonnable: Enfin il me fit signe que je m'appuyasse sur lui; je le fis, & il me remena jusqu'à chez nous; ce qui surprit tout le monde.

En une autre rencontre gardant les troupeaux sur une petite colline avec ma Parente; nous étant assises sur une pierre, nous vîmes de loin un Berger venir à nous: nous en fûmes effraiées, nous nous cachâmes dans le creux d'un rocher, qui étant entouré d'herbes, empêcha qu'il ne nous vît, & nous mit à couvert du malheur que nous apprehendions. Etant arrivé il monta sur la même pierre où il nous avoit apperçûës, & ne pouvant déterrer le lieu de nôtre retraite. Il s'écria: Eh! où sont-elles? que le diable les emporte. Nous n'osâmes sortir de la grotte avant le soir, & lors que nous crûmes qu'il s'étoit retiré; mais la frayeur nous avoit tellement saisies que nous n'étions pas moins trempées de sueur, que si nous fussions sorties d'une riviere.

Quand je fus de retour on me gronda extraordinairement,

rement, on me dit que j'étois une folle, qu'il falloit me défendre l'Oraiſon, & éteindre le deſir que j'avois d'être Religieuſe; que ſi j'entrois dans le Cloître ce ne ſeroit qu'au deshonneur de la Famille, qu'immanquablement je n'y perſevererois pas : en un mot, qu'il expedioit de prevenir ce malheur en détournant mon entrée. Telle étoit la conduite de mes Parens en mon endroit; tantôt ils uſoient de mille menaces, tantôt ils me faiſoient cent careſſes, & à les croire ils n'agiſſoient qu'en vûë de mon bien, ils excuſoient leur procedé ſur mon peu de force pour une vie ſi auſtere; ils ſe ſervoient même de leurs amis pour me détourner de mon deſſein & me repreſenter que je n'agiſſois pas ſelon Dieu, puis que je devois me ſoûmettre au ſentiment de mes Freres.

Un ſoir que la lune étoit au plus clair, une mienne Parente obtint la permiſſion de me mener à une Cenſe voiſine, elle y avoit du lin qu'elle ſouhaitoit me faire voir; nous ouîmes à nôtre arrivée un bruit horrible, qui me donna bien de la frayeur, & nous reconnûmes qu'on traînoit des chaînes, avec des gemiſſemens épouvantables : ma Parente touchée de mon trouble, s'efforçoit de me raſſurer, & diſoit que ce n'étoit rien, ou au plus que ce n'étoit que du bruit de quelque bête qui paſſoit par-là; mais nous vîmes incontinent un phantôme effroyable en forme de geant : comme il nous approchoit, j'en fus ſi effrayée que je tombai évanouie, & ne pûs dire que ces paroles. *La Sainte Trinité m'aſſiſte* : Ma Parente ne négligea rien pour diſſiper ma crainte & me relever de ma chûte; étant un peu revenuë à moi, mais bien foible, elle me remena chez nous, & me ſoûtint ſous les bras : je vis à nôtre retour trois Perſonnes vétuës de blanc qui nous précedoient,

lui

lui ayant demandé qui elles étoient ? elle me dit que c'étoient peut-être des Bergers qui revenoient de la campagne ; mais je reconnus à mon arrivée que c'étoient les trois Perſonnes de l'*Auguſte Trinité* que j'avois imploréés à mon ſecours.

Cet accident m'altera ſi fort qu'en quelque chambre que j'entraſſe la nuit, je me ſentois ſaiſie d'une frayeur extrême ; je le communiquai à mes Freres, ils firent dire des Meſſes pour me procurer du ſoulagement, mais toutes ces priéres ne m'ôterent point ma crainte : ils ſe reſolurent enfin de me conduire à un Hermitage de l'*Apôtre Saint Barthelemy*, à cinq lieuës d'*Almendral*, pour y faire une Neuvaine, (ce lieu eſt en grande veneration dans ce Pays-là) étant à trois lieuës de l'Egliſe, je les priai de me laiſſer faire le reſte du chemin à pied, ils me l'accorderent : ayant marché quelque tems, je me trouvai ſi fatiguée que je dûs prendre un peu de repos, & je devins pour lors ſi percluë des membres, qu'on fut obligé de me porter juſqu'à l'Egliſe ; à peine y fus-je entrée que tout le mal ſe diſſipa : j'en fus parfaitement guerie, & ce qui me conſola le plus, fut l'aſſûrance que j'y eus de l'accompliſſement de mes deſirs.

CHA-

CHAPITRE VI.

Sa perseverance dans la Vocation Religieuse.

ETANT de retour, nous reçûmes Lettre des Religieuses; elles me mandoient de me rendre chez elles, je n'y voyois pas de jour du côté de mes Parens: je m'adressai aux Ames du Purgatoire, je fis dire tous les jours l'espace d'un an une Messe pour leur soulagement, afin que par leur secours & par l'interceſſion de la Sainte Vierge, ils secondassent enfin mes desirs: mais ils remettoient toûjours de jour à autre leur consentement, dans la croyance que le long délai me feroit changer de dessein.

Il arriva en même tems que quelques Religieuses de l'Ordre de Saint Jerôme allerent fonder à *Talavere*; elles passerent par nôtre Bourg, mes Parens les presserent de loger chez nous, & les prierent instamment de m'induire à entrer chez elles: ils leur dirent que le Monastere qu'elles alloient bâtir étant voisin de chez eux, ils auroient la derniere consolation si j'y entrois. Elles me presserent effectivement là-dessus autant fort qu'il se peut, elles employerent toute la soirée à redoubler leurs instances, & me faisoient des offres les plus avantageuses; mais plus elles me sollicitoient, plus je me sentois portée à ne point changer l'Ordre & l'Habit que le Seigneur m'avoit fait la grace de me montrer: Cet aimable Dieu me donna (sans doute) la force de resister à tant de belles promesses qui ne pouvoient être qu'a-

gréables à la nature ; je courois risque de moi-même de me laisser prendre par l'éclat des honneurs que ces Servantes de Dieu me promettoient, ou par les desirs de voir de tems en tems mes Parens. Plusieurs eussent profité de ces doux avantages, quant à moi je les avois en horreur, Dieu me fortifia tellement dans cette rencontre qu'il ne me vint nullement en pensée de changer : enfin comme on pressoit fort d'*Avila* pour ma véture, mes Freres voyant que je tenois ferme dans ma Vocation, répondirent qu'ils m'y conduiroient pour la Fête de tous les Saints.

Deux jours avant la Fête nous nous mîmes à cinq (trois Freres & deux Sœurs) à table pour souper : Je leur dis, hé bien, ne ferons-nous pas nôtre voyage? Mon Frere aîné s'en fâcha jusqu'à ce point que de se lever brusquement, & de tirer son épée pour me tuer ; une de mes Sœurs (ou plûtôt un Ange) para le coup que je vis prêt à être déchargé sur ma tête : mais je ne me troublai en rien, j'étois à ce moment tellement resignée à mourir pour l'amour de Dieu que je me souhaite la même disposition à l'heure de la mort ; je dis au Seigneur dans le fond de l'ame. *Ah ! mon Dieu, je meurs avec plaisir pour la justice.* Cette mienne Sœur qui avoit détourné le coup, me dit : Sors d'icy, que nous ne te voyons plus, tu ne nous cause que du trouble : Je sortis à l'instant, & fus me cacher dans la cave, les laissant en un gros chagrin, qu'ils ne s'informerent pas toute la nuit où je pourrois être ; l'horrible bruit qui se fit entendre tout ce tems-là dans la maison, ne contribuoit pas peu à cet oubli, il paroissoit qu'elle regorgeoit des démons qui bouleversoient tout.

Je sortis de bon matin sans être apperçuë ; je m'en fus

fus dans l'Egliſe, au moment que mon Confeſſeur me vit, il me dit : Quoi donc ! n'allez-vous pas au Monaſtere ? Je lui contai ce qui s'étoit paſſé chez nous, & lui dis que je ne venois pas pour me plaindre, mais pour confeſſer. Je n'avois rien dans le cœur contre mes Parens, je les jugeois innocens de ce qu'ils faiſoient, & j'en accuſois le démon qui en étoit l'unique autheur : mon Confeſſeur me commanda de communier ; je lui repreſentai le ſcrupule que j'avois de le faire, avant que je ne leur euſſe demandé pardon : quoiqu'il m'eût aſſûré que je n'y étois pas du tout obligée, il permit cependant que je le fiſſe. Je m'en retournai donc chez nous, & les priai à genoux de m'excuſer ſi je leur avois donné quelque chagrin : Ils me bruſquerent derechef, & me dirent : Sors d'icy, qu'y viens-tu faire après nous avoir cauſé tant de fâcherie ? Je ſortis ſans la moindre replique, & m'en fus communier avec un doux recueillement interieur, ſentant cependant quelque peine dans l'ame mêlée de conſolations divines.

CHAPITRE VII.

Elle part enfin pour Avila. Ses peines pendant le Noviciat.

DANS le tems qu'après la ſainte Communion je remerciois Dieu de toutes ſes faveurs ; je vis mon Frere aîné pâle comme un mort, entrer dans l'Egliſe : il m'aborda, & me dit de retourner, que le tout étoit prêt pour partir. Je ſentois un gros déplaiſir dans l'ame de le voir ſi affligé, parce que

naturellement il étoit un Ange en bonté, & que j'avois plus de panchant pour luy que pour tout autre, il m'accompagna dans le voiage avec cette mienne Sœur qui avoit paré le coup, & quelqu'Amis : ils ne firent que pleurer en chemin à ne pouvoir presque me dire le moindre mot. Quant à moy j'etois la plus contente du monde : il est bien vray que je me sentis combattuë de tentations si fortes, qu'il paroissoit que tout un Enfer se fut déchainé contre moy ; je n'osois cependant leur en rien decouvrir, ils m'eussent reproché avec justice que j'agissois imprudemment que de vouloir entrer en cet état dans le Monastere.

Nous arrivâmes à *Avila* le jour des Morts (j'avois une devotion toute singuliere pour ces bonnes Ames) elles m'obtinrent sans doute l'entrée en Religion le même matin, qui est dedié à leur memoire. A peine fus-je entrée que ce combat interieur se calma en un moment ; & comme si on m'eût dechargé les épaules d'un gros fardeau, je m'y trouvai comme dans un lieu de delices, & il me parût que j'eusse toûjours vecû avec ces saintes Ames.

Quelque tems aprés ma Vêture, le Seigneur me priva de ses Onctions sensibles, & me plongea dans une desolation extrême : je m'en plaignois, & luy dis : *Hé quoy, mon Dieu ! m'avez-vous delaissée ? si je ne connoissois pas vôtre sage conduite, je croirois que vous m'eussiez trompée ; & vraiment je n'eusse pas entré en Religion, si j'eusse sçeu devoir être privée de vôtre aimable presence.* Cet abandon continua presque tout le tems du Noviciat : entrant sur la fin en un Hermitage, où il y avoit une Image de Nôtre Sauveur lié à la Colomne, je m'agenouillai & entrai dans un doux recueillement, je vis le Seigneur

gneur attaché en Croix : comme je ſouhaitois de ſavoir ſi la ſoif qu'il endura à la mort, avoit été une ſoif naturelle ; il me dit, *J'ay eu ſoif du ſalut des Ames* (Notez qu'il ne nioit pas d'avoir auſſi ſouffert la ſoif naturelle,) *il faut qu'à l'avenir tu y reflechiſſes, & que tu marches par une autre voye* ; comme s'il eût dit : Je ne veux plus que tu me cherche parmi les tendreſſes de ton enfance. Il me montra auſſi toutes les vertus dans l'état le plus parfait ; je fus charmée de leur beauté merveilleuſe, juſqu'à ce point que je fus toute confuſe de voir combien j'étois éloignée de leur perfection ; puis il diſparut, & laiſſa mon cœur tout penetré de ſon amour.

Cette idée ſe grava ſi profondément dans mon eſprit, que je l'avois jour & nuit devant les yeux, tellement que mon cœur étoit toûjours en Dieu, & Dieu étoit par tout dans mon cœur : je brûlois dès lors d'un deſir inſatiable du ſalut des Ames, & d'une ſoif ardenre des vertus que Dieu m'avoit montrées en cette viſion : & il me dit, qu'elles ne pouvoient s'acquerir que par la Croix.

Entrant un autre jour dans l'Hermitage de *Saint François*, j'y ſentis l'odeur la plus agréable de fleurs, qui me fit entrer dans un doux recueillement. Nôtre Seigneur m'y apparut ſous la même forme qu'il avoit lors qu'il converſoit ſur la terre : il étoit d'une beauté à charmer, mais bien affligé ; s'étant approché de moi, il me mit ſa main droite ſur l'épaule gauche, elle peſoit au de-là que je ne pourrois l'exprimer : il me confia ſa peine, & me dit : *Ma Fille aſſiſte-moi, vois combien d'ames je perds.* Il m'anima à travailler à leur ſalut, & me fit voir en eſprit toute la France, comme ſi je l'euſſe vûë de mes propres yeux ; j'y vis des milliers d'ames que l'Hereſie perdoit. Cette vi-

sion ne fut que d'un moment, à ce que je sentois dans le cœur ; je n'eusse sçû survivre, si elle avoit été de plus longue durée : il ne se peut que j'exprime quelle étoit cette douleur, ni comment elle se fit sentir dans l'interieur ; mais l'effet qu'elle y produisit, fut un ardent amour de Dieu & du Salut des ames : Je ne pouvois arrêter cette ardeur qui m'emportoit, elle m'ôtoit le repos, & faisoit que je ne trouvois pas le moindre goût dans le manger ; en un mot, elle ne donnoit point de relâche à mon esprit.

Tout le tems que ces impetuositez embrasoient mon ame, (ce qui dura au moins l'espace de quinze ans) il n'est point de pénitence que je n'eusse entreprise ; ma pensée étoit que si on m'eût donné toute liberté, j'en eusse fait de surprenantes & au-dessus des forces humaines, pour seconder le desir insatiable de mon cœur, je faisois toutes les instances possibles pour en obtenir la permission, & si on me la refusoit quant aux disciplines ; je la demandois pour me pincer les bras, je le faisois avec tant de rigueur qu'ils en restoient tout noirs : je portois au Refectoire de l'absynthe bien pilée pour que mes Sœurs ne s'en apperçussent, & la mêlois avec le manger : mon Confesseur sçachant mes ardens desirs, voulut connoître si j'agissois par l'esprit de Dieu, il m'éprouva en mille manieres.

CHA.

CHAPITRE VIII.

Son Amour envers Dieu, & son Zele pour le Salut des Ames.

COMPATISSANT un jour à quelques criminels qu'on menoit au supplice, & qui passoient devant la porte du Monastere, je dis à mon Confesseur que j'aurois du plaisir de mourir en leur place, si je savois qu'ils ne fussent pas bien disposez à la mort : il repartit que ma charité n'étoit pas assez forte que pour en venir à une action si noble : & lui dis qu'il pouvoit en faire l'épreuve ; & il me dit : Allez donc mettre le doigt dans le feu, & tenez-l'y l'espace d'un *Credo* ; puis venez moi dire ce qui en sera arrivé : Je m'en fus à l'instant à la cuisine, & accomplis avec une obeïssance aveugle ce qu'il m'avoit commandé ; je ne sçais comme la chose se fit, je tins le doigt au milieu de la braise tout le tems d'un *Credo*, & il ne fut brûlé en aucune maniere : Si je l'eusse fait de moi-même, j'eusse apprehendé que le démon ne m'eût seduite ; mais le faisant par obeïssance, je n'avois d'autre pensée, sinon que tel étoit le bon plaisir de Dieu. Etant de retour, mon Confesseur me rebutta, & me dit pour me mortifier : Allez, allez, vous n'êtes qu'une badine & qu'une hebetée.

Quoique mon Oraison ne fût pas toûjours la même, tout le tems de ces 15. ans, dont j'ai parlé ci-dessus ; le Seigneur me donnoit la force de faire les pénitences qu'on m'accordoit, ou au Refectoire

ou ailleurs, selon que les occasions s'en offroient. Je me vautrois bien souvent parmi les épines & les orties ; il ne faut pas s'en étonner, tout est facile lors que la chair est soumise à l'esprit ; je faisois mille choses à l'étourdie pour paroître stupide : mais, helas ! si j'eusse paru telle que j'étois naturellement, tous ces artifices étoient inutiles, puisqu'effectivement je ne l'étois que trop.

Un Vendredy Saint je conçus un grand desir de recevoir des soufflets, à l'exemple de JESUS Crucifié : j'étois Touriere, & en estime dans l'esprit du Sacristain ; je voulois le détromper, je lui dis un jour : Pour qui me prenez-vous ? helas ! je suis une grande pechereſſe, j'ai mal vécu dans le monde. Je voulois lui persuader par ces paroles, que j'avois été une Fille de mauvaise vie, & perduë d'honneur : il le crut, & je lui dis, je vous conjure de continuer dans cette pensée, & quand les Ouvriers entreront avec du bois (nous bâtissions pour lors) faites-moi la grace de dire à un d'entre eux qu'il donne des soufflets au travers du voile à la Religieuse qui lui ouvrira la porte, je vous en reconnoîtrai. Le Sacristain fit sa commission, & l'Ouvrier me déchargea à son entrée de bons soufflets sur les jouës ; mais reflechissant sur mon fait, je vis qu'il ne pouvoit tourner qu'au deshonneur du Monastere, j'en conçus du scrupule, j'en avertis le Confesseur ; il m'en reprit severement, & communiqua la chose à *Nôtre Sainte Mere* qui étoit actuellement Prieure ; elle la dissimula sans m'en dire le moindre mot ; mais elle enjoignit qu'à l'avenir, on n'ouvriroit plus la porte, à moins que deux Religieuses ne fussent presentes ; ce qui ne s'étoit pû observer, parce que nous n'étions qu'en petit nombre.

La Paſſion de mon aimable Sauveur, faiſoit l'objet principal de mon amour, j'en avois été vivement toucheé dès mon bas âge : ſi je voyois dans une Egliſe quelqu'Image qui repreſentât ce myſtere, je ne pouvois retenir mes larmes, & ſouhaitois ardemment de vivre dans la pauvreté, & les mépris pour ſon amour étant encore dans le monde. Je ſortois ſecretement de chez nous à pieds nuds, & marchois ſur des caïlloux & ſur des pierres aiguës afin que j'en reſſentiſſe de la douleur ; Je donnois aux Pauvres tout ce que je pouvois de mes habits, & ne me reſervois que le vétement exterieur pour qu'on ne s'apperçût de rien ; j'épargnois même & cachois mon repas pour les en gratifier. Un de mes Freres me dit un jour, vous ne mangez pas ce qu'on vous ſert ; je répondis, pardonnez-moi : Mon intention étoit que ſi je le refuſois au corps, du moins l'ame s'en nouriſſoit ; je m'en accuſai à mon Confeſſeur, comme ſi j'euſſe trompé mes Freres : dans le ſens cependant que je viens de dire, je ne croyois pas avoir dit un menſonge, & ne voudrois pas en dire le moindre pour un monde entier. Il me demanda qui m'avoit enſeigné cette doctrine ? & me dit qu'effectivement il n'y avoit pas de menſonge dans ma réponſe, puis que j'étois d'intention de donner cette nourriture à l'ame. Je ne faiſois rien qu'en vûë de la Paſſion de mon Sauveur : Quoique ce que je vais dire, & une partie de ce que j'ai dit, interompe le fil de mon diſcours ; ſi eſt-ce que je l'écris icy, crainte que je ne l'oublie.

Etant toute jeune, un habile Predicateur vint prêcher en nôtre Bourg un jour du Vendredi Saint ; je fus l'entendre avec mes Sœurs : nous nous attendions qu'il eût rehauſſé l'*Amour exceſſif qui porta cet aimable Dieu à ſouffrir tant de douleurs* ; mais il n'en

dit

dit presque rien, du moins qui fût de mon goût: j'en fus sensiblement affligée, & ne cessai de pleurer tout le tems du Sermon. Mes Sœurs me demanderent pour quel sujet j'avois pleuré? je leur dis que c'étoit parce que le Pere n'avoit pas bien prêché: Elles me répondirent: Que pouvez-vous en juger? Helas! leur dis-je, si mon sexe me le permettoit, & si je suivois les sentimens que j'ai dans l'ame, je prêcherois mieux que lui.

Mais retournons à ces transports d'amour, & à ce zele des ames, dont je parlois, & que le Seigneur m'avoit inspiré; tout ce que je faisois pour seconder ces ardens desirs, ne me paroissoit qu'un rien, ou fort peu de chose.

CHAPITRE IX.

Nôtre Seraphique Mere Therese l'assûre de la bonté de son Zele pour le Salut des Ames, & Dieu la confirme par de nouvelles faveurs.

MON Confesseur voyant que ces élans d'amour & ce desir du Salut des Ames me continuoient tant de tems, me dit un jour: Sachez, ma Fille, que cette charité ne vient que du démon qui s'efforce de vous séduire: J'eus recours à *Nôtre Sainte Mere* pour en apprendre son sentiment; je lui fis un narré sincere de mon Oraison, & comment je m'y comportois: elle me dit de ne pas m'en inquieter, qu'elle avoit la même Oraison, & que des Confesseurs

ſeurs peu experimentez l'avoient traitée de la même maniere. Je fus extrémement conſolée de cette réponſe, & je crus que Dieu me parloit par ſa bouche : Je ne pouvois arrêter ces grands tranſports d'Amour ; ce Zele du Salut des Ames brûloit mon cœur ſans aucun relâche, même juſqu'à en perdre le ſommeil. *Nôtre Sainte Mere* me dit un jour : *Ma Fille, quand on ſonnera le tems du repos, ne ſongez pas à l'Oraiſon, allez coucher comme les autres.* J'obeïs ſans replique, quand je m'en fus coucher, je dis au Seigneur : *Mon Dieu, on m'a défendu de reſter plus long-tems avec Vous ; je vous prie de me laiſſer dormir.* Il eſt incroyable combien Nôtre Seigneur agrée nôtre obeïſſance : il me laiſſa repoſer tout le tems que les autres prenoient leur repos ; je le ſentis dans l'ame à mon reveil, comme s'il eût attendu que je me fuſſe éveillée ; mon corps ſe trouvoit ſi leſte qu'il paroiſſoit doué d'une agilité ſurnaturelle : je craignois bien ſouvent que ce ne fût une illuſion, parce qu'en marchant même il ne me peſoit pas plus que de la paille, & qu'en quelque lieu que je fuſſe, je ſentois ces élans d'Amour.

Travaillant un jour aſſiſe proche du Tour, (on tâchoit de me divertir par divers emplois) je ſentis un nouveau tranſport d'Amour dans le cœur, & je vis pour lors JESUS-CHRIST ſous la même forme qu'il avoit pendant ſa vie ; il venoit par deriere à petit bruit, comme feroit un tendre Epoux, qui par forme de careſſes, voudroit ſurprendre ſon Epouſe : il m'approcha, il me mit ſa main ſur le cœur, & à l'inſtant je ſentis une bleſſure ſi profonde, que je deus m'en plaindre : Il étoit ſi admirablement beau qu'il eût charmé tous les cœurs, & il charma le mien juſqu'à ce point qu'il paroiſſoit à tout moment vouloir ſortir de ſon corps. Un

Un autre jour faisant Oraison dans l'Hermitage, j'entrai dans un recueillement interieur, & en même tems je vis l'adorable *Trinité* & son Eternité avec tant de gloire, qu'il m'est impossible de l'exprimer: Quoique cette vision ne durât pas plus de tems qu'il n'en faudroit pour fermer & ouvrir les yeux; si est-ce qu'elle est au-dessus de ce que nous pouvons en concevoir: Pendant ce recueillement on sonna la cloche pour la collation du soir: je m'y rendis, quoique toûjours absorbée en Dieu, & comme hors de moi-même jusqu'à ce qu'étant assise à table, il me tomba quelques gouttes d'eau sur les mains, & d'abord je revins à moi.

CHAPITRE X.

Elle est malade par trop de transports de l'Amour Divin: Sainte Therese l'a fait Infirmiere.

LA nature n'eut pas assez de force pour soûtenir ces ardeurs amoureuses; j'en devins si foible, & ma santé en fut si alterée, que je m'en allois mourante. On fit venir les Medecins; mais ignorant la nature de mon mal ils opinerent diversement. Enfin ils me jugerent éthique, & m'ordonnerenr divers remedes; tout l'effet que j'en ressentis, fut d'empirer & d'être reduite à une telle foiblesse, qu'il m'étoit impossible de marcher.

Nôtre Sainte Mere s'en alla en ce même tems à *Seville*; je ne pus l'accompagner, parce que j'étois dans

dans un état digne de pitié : voyant que le Seigneur m'affligeoit selon les demandes que je lui en avois faites, je lui dis : *Mon Dieu, je vous ai demandé de-quoi souffrir ; mais étant à charge, comme je la suis, je souhaiterois que vous m'affligeassiez, non pas jusqu'à être incommode à mes Sœurs, mais tellement que je pusse les servir sans leur faire de la peine : je ne vous demande des souffrances que pour moi seule ?* Le Seigneur me répondit : *Je ferai selon tes desirs, tu souffriras avec mon Amante* Thereſe, *vous essuyerez à deux mille fatigues dans les voyages.* Je restai cependant dans le même état jusqu'au retour de *Nôtre Sainte Mere* de *Seville*, qui n'arriva qu'un an après. Quoiqu'elle me trouvât presque impotente, elle me dit le soir de son arrivée : *Ma Fille, venez dans nôtre Cellule.* J'y fus d'abord, quoiqu'il parût impossible que je pusse la servir : Elles étoient à cinq incommodées de la fiévre ; la Sœur *Isabelle-Baptiste* qui en étoit du nombre, souffroit un tel dégoût jusqu'à ne pouvoir rien prendre. La *Sainte* me dit : *Ma Fille, quoique vous fussiez incommodée ; si est-ce que je veux que vous vous chargiez du soin de ces Sœurs, il n'y a pas d'autre à qui je puisse donner cet Emploi.*

Je ne dis mot pour ne pas contredire à l'obeïssance ; je disois cependant dans moi-même : Comment pourrai-je faire cet office puisqu'à peine peux-je me soûtenir ? Je me traînai, quoiqu'avec grosse peine jusqu'à la cuisine pour accommoder quelque chose pour la plus malade : je devois de necessité monter quelques degrez pour me rendre à sa Cellule. Quand je fus au pied de l'escalier, je dis au Seigneur : *Assistez-moi, mon Dieu, je n'en peux plus !* Je le vis au sommet de la montée, tel qu'il étoit lorsqu'il vivoit sur la terre : Il me découvrit les attraits de sa merveilleuse Beauté,

& me dit : *Montez, ma Fille.* Je me vis à ſes pieds ſans que j'euſſe ſouffert la moindre peine. Il s'en vint avec moi dans la Cellule de l'Infirme, s'appuya ſur le chevet du lit, comme feroit un Infirmier qui voudroit careſſer ſes Malades ; & me dit : *Mets icy ce que tu portes, & va-t-en donner aux autres ce qui leur eſt de beſoin ; je ſoignerai celle-ci.* Je m'en allai d'abord ſans reſſentir aucun mal, & me hâtai le plus que je pus, dans l'eſpoir de retrouver le Seigneur à mon retour : mais quelque diligence que j'apportaſſe, je ne le revis plus. La malade étoit la plus ſatisfaite du monde, & me dit : *Ma Sœur, que m'avez-vous donné ? je ne goûtai jamais rien de meilleur.* Quoique nous nous aimaſſions beaucoup à deux, je ne lui découvris rien de ce que j'avois vû : Je lui demandai ſeulement, ſi elle n'avoit vû perſonne ? M'ayant répondu que non, je ne dis rien de plus : Elle me dit cependant que jamais elle ne ſe trouva ni plus conſolée dans l'ame, ni plus robuſte de corps, & qu'il lui paroiſſoit n'être plus malade. Les autres furent auſſi gueries en même tems, & *Nôtre Sainte Mere* me dit : *Je veux qu'à l'avenir vous ſoiez Prieure des Infirmes, & que vous ne demandiez aucune permiſſion pour leur donner tout ce qui ſera de beſoin pour leur ſoulagement.*

CHA-

CHAPITRE XI.

Sa conduite dans l'Office d'Infirmiere. Les Saints Prophetes Elie *&* Eliſée *luy ſervent d'exemple.*

JE r'entrai dans mes premieres ferveurs, il falloit que je m'occupaſſe à l'exterieur pour les arrêter, & me divertir l'eſprit : j'etois ſemblable à un grand mangeur qui apprête quelque viande, & qui prevoit ſa mort s'il en mange ſon ſoû ; plus on l'empêche d'en goûter, plus il s'y ſent porté : je pratiquois donc des œuvres de charité, Dieu me donnoit & la force & les occaſions de le faire ſans que je l'euſſe en rien merité.

Les Sœurs s'étonnoient que *Nôtre Sainte Mere* me chargeât du ſoin des Malades, l'étant actuellement moy-même ; mais pour que l'on vît quelle eſt la force des Superieurs, & combien grande étoit la ſageſſe de *Nôtre Sainte Mere* dans ſes commandemens, Dieu me guerit en pratiquant l'obéïſſance : ce qui fut un ſujet d'étonnement à mes Sœurs ; mais ſingulierement à moy, qui me connoiſſoit tout-à-fait indigne de cette faveur.

Etant Infirmiere, j'eus ſoin d'une Religieuſe fort malade : la voiant un jour diſpoſée à prendre un peu de repos, je me fus cacher dans la cave pour y faire Oraiſon : y étant reveillée, j'ouïs une voix qui me dit : *Ma chere leve-toy.* Je repondis à l'inſtant : *Seigneur que ſouhaitez-vous que je faſſe.* Je reconnus

connus à la douceur de la voix que c'étoit luy qui me parloit ; il ne me donna point de réponſe ; je ſortis au même moment, & fus voir ſi peût-être on n'avoit pas beſoin mon ſervice : je vis qu'effectivement on me cherchoit par tout ; la Malade me ſouhaitoit auprès d'elle. Quand je fus dans ſa Cellule, j'appris qu'elle avoit eu une foibleſſe, ce qui exigeoit quelque ſoulagement. Outre ces occupations, je vaquois à d'autres emplois de la Maiſon, ſelon que *Nôtre Sainte Mere* me l'avoit enjoint : je la ſervois auſſi elle-même avec bien du plaiſir, eſtimant pour une grande faveur du Ciel, de pouvoir jouir de ſon aimable compagnie.

Une autre Religieuſe fut incommodée de l'œil, elle y avoit un charbon ; ce mal eſt bien dangereux dans ce Pays : les Medecins en deſeſperoient, le Chirurgien cependant continua ſes remedes : étant un jour contraint de ſortir de la Ville pour quelque autre Malade, il me recommanda bien ſingulierement de ne pas permettre qu'on touchât à la playe avant ſon retour, il devoit revenir d'abord. Je me portois à ſervir la Malade en tout ce qui pouvoit la ſoulager, & la conſoler ; je le faiſois avec tant de promptitude, qu'il me paroiſſoit être déchargée de cette maſſe de chair, qui nous peſe, & qui arrête nos actions. Elle étoit une grande Servante de Dieu, elle s'appelloit *Petronille-Baptiſte* : veillant une nuit auprès d'elle, je m'endormis : Je vis dans le ſommeil *Saint Elie* & *Saint Eliſée* entrer dans ſa Cellule ; ils s'en approcherent pour la panſer, & ôterent l'emplâtre de deſſus l'œil ; le plus jeune, qui étoit *Saint Eliſée*, alloit chercher ce qui étoit de beſoin avec tant de promptitude, que j'en reſtois ſurpriſe. Ayant appliqué le remede, ils me dirent : *Voilà com-*

me

me il faut ſoigner les Malades, & non négligemment, comme vous le faites ? Cela me fit reflechir, que Dieu peſe nos actions à toute autre balance que celle des hommes : je croiois bien agir, mais je vis que tout ce qu'il y avoit de meilleur en moy, n'étoit que bien imparfait devant Dieu.

Le Seigneur m'accordoit toutes ces faveurs, non que je les meritaſſe en aucune maniere, mais pour donner des marques de ſa bonté en nôtre endroit, qui eſt toûjours au deſſus de nôtre merite : il me cherche quand même j'y ſonge le moins, crainte que je ne m'égare, & pour qu'on connoiſſe l'excès de ſes miſericordes : quoique je m'acquitaſſe bien imparfaitement de ces emplois, je m'y occupois avec plaiſir, lors que l'obeïſſance me les enjoignoit ; j'y trouvois une extrême conſolation, & je ne faiſois rien, qui ne me parût un pur amour de Dieu.

CHAPITRE XII.

Elle ſouffre en viſion les peines du Purgatoire : elle le découvre à Nôtre Mere Sainte THERESE. *Une Novice la perſecute d'une maniere étrange.*

NOTRE Seigneur voiant la reſolution que j'avois priſe de faire mon mieux en tout, permit par un amour ſingulier en mon endroit, que ces Saints, dont je viens de parler, me repriſſent pour que je connuſſe ma lacheté à ſon ſervice : repoſant

un jour dans la Cellule de *Nôtre Sainte Mere*, je me vis en ſonge devant le Tribunal de JESUS-CHRIST, pour en être jugée : je me trouvai enſuite dans le Purgatoire, il me parut comme un vaſte Fleuve, qui pour toute eau ne contenoit que du feu, & étoit extremement reſſerré : j'y fus plongée juſqu'à la ceinture avec quantité d'autres Ames ; mais pluſieurs d'entre elles n'étoient pas ſi avant dans les flammes. J'apperçus mon Ange Gardien d'une beauté extrême, il m'aborda & me demanda *ſi je ſentois beaucoup les ardeurs du feu ?* Je luy dis, *qu'ouy, mais que je m'en ſouciois fort peu, eſperant de voir bien-tôt le Seigneur.* Les demons étoient au bord du fleuve, ils paroiſſoient me menacer avec de grands crochets qu'ils tenoient en mains ; mais ils ne ſçurent m'atteindre, mon bon Ange s'en approcha, & ils prirent la fuite. Je m'éveillai là-deſſus, mais tellement percée de ſueur, que ſi on m'eût plongée dans la Riviere : Je m'affligeai de ce que je me trouvai encore en vie : je ſouhaitois paſſionnément, & croiois effectivement en être delivrée. Tout cecy arriva fort peu de tems après mon entrée dans le Monaſtere. *Nôtre Sainte Mere*, & les Religieuſes me voiant pas moins affreuſe, que ſi j'euſſe ſorti d'un Tombeau, me demanderent ce qu'il me falloit : je le confiai à *Nôtre Sainte*, elle me dit en ſouriant : *Allez, allez ma Fille, ne craignez rien, vous n'irez pas en Purgatoire :* je crois, & je l'ai toûjours cru qu'elle me le dit en forme de riſée, ma penſée même eſt que j'y reſterai bien du tems, & j'eſtimerai une grande faveur du Ciel ſi étant auſſi imparfaite que je la ſuis, il ne m'arrive rien de pis.

En même tems *Nôtre Sainte Mere Thereſe* deſcendoit le ſoir un eſcalier, s'en allant à Complies : avant

vant qu'elle entrât au Chœur, le démon à la faveur des tenebres la renverſa par terre, elle ſe caſſa un os au milieu du bras, & en ſouffrit de groſſes douleurs : Les Religieuſes en furent ſenſiblement touchées ; mais je la fus plus que toute autre, je compatiſſois fort à ſes douleurs, parce que j'avois pour elle une eſtime & une tendreſſe toute ſinguliere.

Outre ces occupations que le Ciel me faiſoit naître, j'avois le ſoin de quelques malades : j'étois même Pourvoieuſe & Aſſiſtante à la cuiſine. Ces divers emplois m'obligeoient de faire de nuit ce qui étoit de beſoin pour *Nôtre Sainte Mere*, & les autres Religieuſes.

Nôtre Sainte Mere compatiſſant à tant de fatigues que j'eſſuyois, reçut une Sœur du voile blanc pour qu'elle me ſoulageât ; elle paroiſſoit une Fille de grande vertu, & fort portée à ſervir le Seigneur : mais elle conçut bien-tôt un dégoût de nôtre vie auſtere ; elle le cachoit cependant, elle feignoit d'être la plus contente du monde, & faiſoit gloire de paſſer pour une Fille d'Oraiſon, quoiqu'elle n'y entendît rien : elle amuſoit ſingulierement le Confeſſeur & la Prieure, & tous deux en avoient une grande eſtime. Enfin le démon l'anima contre *Nôtre Sainte Mere* & contre moi : elle fut dire au Confeſſeur que je me confeſſois à la *Mere Thereſe*, il le crut : Il me demanda un jour pourquoi je le faiſois, & me dit que je le trompois, & que je me trompois moi-même, que c'étoit une affaire bien perilleuſe, & qui touchoit l'Inquiſition. Je lui contai naïvement la choſe, & lui dis que cette Sœur étoit mécontente dans ſa Vocation. Préoccupé de la bonne eſtime qu'il en avoit conçu, il ne vouloit pas me croire : il me répondit que je lui faiſois tort, qu'elle étoit une Fille de

grande vertu & une autre *Sainte Catherine de Sienne*. En un mot que j'étois moi-même une Religieuse bien imparfaite & remplie de foiblesses. Cette affaire traîna de quelques jours, & la pauvre Fille ne se reconnut point du tout. *Nôtre Sainte Mere* n'ignoroit pas son humeur, mais elle dissimuloit dans l'espoir de quelque changement, & pour le respect de son Oncle qui l'avoit amenée au Monastere, & qui étoit grand Ami de *Nôtre Sainte* : Elle ressentoit cependant vivement dans l'ame le déplaisir que cette Novice me causoit par ses discours mortifians, & indignes d'une Ame Religieuse.

Le Confesseur & la Prieure l'appuyoient en tout : Peu de jours après *Nôtre Sainte Mere* fut contrainte de partir pour ses Fondations ; elle se servit de cette occasion favorable pour me délivrer des fâcheries de cette bonne Sœur, elle me prit pour compagne du voyage. A peine fûmes-nous parties que cette Fille inquiete sortit du Monastere, & se fut malheureusement marier. Le bruit que je me confessois à *Nôtre Sainte Mere*, vint jusqu'aux oreilles des Inquisiteurs ; ils vinrent s'en informer chez nous, ils n'agirent pas davantage, parce qu'ils reconnurent la fausseté de la chose : *Nôtre Sainte Mere* parut inébranlable parmi ces calomnies dont on la noircissoit, & montroit un grand calme parmi le tort injuste qu'on faisoit à son innocence.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Nôtre Seigneur lui apparut sous la forme de l'ECCE HOMO: *Elle commence à conter les fatigues de la Sainte Mere* THERESE.

ETANT un jour à la Messe, je sentis quelque peine dans l'ame; je me recueillis interieurement, & je vis en même tems Nôtre Seigneur sous la forme qu'il étoit, lors que Pilate le fit voir au Peuple: il avoit les mains liées, la corde au col, la Couronne d'Epines sur la Tête, & le Corps tout déplayé. J'entendis les Juifs qui crioient: *Crucifiez-le, crucifiez-le*; & j'en avois le cœur tout percé de douleur. Il m'aborda, & me dit d'une voix tendre: *Voi, ma Fille, en quel pauvre état l'Amour m'a reduit, & juge si tes peines peuvent être comparées aux miennes.* Ces amoureuses paroles me furent autant de coups de flêches qui me donnerent bien avant dans le cœur, & qui y imprimerent un ardent amour, & un plus grand desir des souffrances: Il disparut d'abord qu'il m'eut dit, *que* moi & Nôtre Sainte Mere *nous aurions mille occasions de souffrir.* Ce souvenir de ces paroles & de cette vision m'animoit à marcher au-dessus de ma foiblesse, dans les fatigues & les peines que je dûs assez frequemment essuyer: puisque *Nôtre Sainte Mere*, sujette comme elle l'étoit aux infirmitez, souffroit extrémement dans les voyages, & que je ressentois en moi-même ses peines au

de-là qu'il se pourroit exprimer ; & ce qui m'affligeoit le plus, est que dans les Auberges je ne trouvois pas dequoi la soulager dans ses petits besoins.

Dans le nouveau Monastere de *Villa-Nova de la Xara*, il ne se trouvoit pas d'autre eau que celle d'un puits très-profond ; *Nôtre Sainte Mere* voulut y faire mettre une roüe pour qu'on en tirât avec moins de peine : elle fut voir comme cet ouvrage s'avançoit, un des Ouvriers qui approuvoit l'instrument le lâcha par mégard, la force du mouvement le fit sauter hors de sa place, il donna par malheur contre *Nôtre Sainte Mere*, & la blessa au bras, qui étoit cassé tellement, qu'en peu de tems il s'y forma un abcès bien fâcheux qui la mit en grand péril. Nous en fûmes mortellement affligées : mais dans le même tems que le tout étoit le plus desesperé, Dieu fit un coup de sa main, l'abcès creva, & nous en reçûmes une joie inexprimable.

Si je devois faire le recit de toutes les fatigues, & des traverses que *Nôtre Sainte Mere* essuya tout le tems que je l'accompagnai dans ses voyages, j'irois à l'infini, & il me seroit impossible de tout déduire : ce qu'elle en a écrit n'en est pas l'ombre, même ce qu'elle en rapporte dans sa derniere Fondation de *Burgos*, n'est rien par rapport à ce qui en est effectivement. Une pauvreté extrême la fit beaucoup souffrir, elle étoit si grande, que nous étions en besoin & de vivres, & de tout le necessaire.

Je me souviens à ce sujet que *Nôtre Sainte Mere* souffrit un jour une grosse foiblesse ; nous ne pûmes lui donner autre soulagement qu'un morceau de pain trempé dans l'eau ; parce que nôtre Maison étoit bâtie hors de la Ville sur le bord d'une riviere qui étoit débordée jusqu'à ce point, que personne ne

pou-

pouvoit nous donner du ſecours, ni nous-mêmes en chercher : les flots donnoient avec tant de violence, que la Maiſon qui étoit fort vieille, trembloit comme ſi elle eût été ſur le point de ſa ruine. *Nôtre Sainte Mere* avoit une Cellule la plus chetive du monde, on y découvroit les étoilles par le plancher, & le froid qui eſt fort rude dans cette Ville, s'y faiſoit extraordinairement ſentir par les fentes des murailles qui étoient toutes crevaſſées.

L'eau s'étoit tellement groſſie, qu'elle gagna juſqu'au premier étage de la Maiſon ; nous portâmes en haut le *Saint Sacrement*, & nous nous attendions à chaque moment d'être ſubmergées ; nous recitions continuellement les Litanies. Ce gros péril continua dès les ſix heures du matin ſans pouvoir repoſer, ni prendre le moindre morceau, parce que nos petites proviſions étoient enſevelies ſous les eaux. *Nôtre Sainte Mere* étoit affligée à l'extrême à la vûë de ce malheur ; Nôtre Seigneur parut même l'avoir tellement abandonnée, qu'elle ne ſavoit à quoi ſe reſoudre. Nôtre trouble étoit ſi grand, que nous ne ſongeâmes pas à lui donner la moindre choſe pour ſa nourriture ; elle me dit bien tard : *Ma Fille, voyez ſi vous ne trouverez pas un morceau de pain, donnez-m'en, je vous en conjure une ſeule bouchée, je me ſens évanouïr.* J'en eus le cœur tout percé de triſteſſe. Nous fîmes d'abord entrer une Novice juſqu'à la ceinture dans l'eau pour prendre un pain, & c'eſt tout ce que nous ſçûmes donner à *Nôtre Sainte* dans ſon preſſant beſoin.

Nous euſſions immanquablement peri, ſi le Seigneur n'eût envoyé deux hommes à nôtre ſecours, ils vinrent à la nage ; nous ne ſçûmes apprendre par où ils paſſerent ; ils entrerent ſous l'eau, & briſerent

les

les portes pour qu'elle s'écoulât des Chambres; mais elle y laissa une si grosse quantité de pierres, qu'on en tira plus de huit charettes. La Chambre de *Nôtre Sainte Mere* branloit comme si elle eût dû renverser; elle étoit même si froide, comme je l'ai dit cy-dessus, que pour la soulager dans son incommodité, je pris nos deux couvertes, j'en mis une sur elle, & l'autre à l'entour du lit, à son insceu, ce qu'elle n'eût pas permis, si elle s'en fût apperçûë: Je m'en fus auprès d'elle, quand elle commença à s'endormir, & lorsqu'elle m'appelloit, je feignois de me lever. Surquoi elle me dit: *Ma Fille, vous étes bien promte à venir.* D'autres fois je m'en allois laver les linges dans le tems qu'elle dormoit. Etant infirme, comme elle l'étoit, & n'ignorant pas combien elle aimoit la propreté; je l'observai tellement à cet égard, que le jour même de sa mort, je la changeai de linges: elle m'en témoigna bien de la reconnoissance un peu avant mourir; (elle avoit l'ame si pure, qu'elle ne pouvoit souffrir rien de mal propre) je restai plusieurs nuits sans prendre de repos pour la secourir dans ses besoins, je n'en ressentois pas la moindre peine, parce que je la servois avec le dernier plaisir.

CHAPITRE XIV.

Elle eſtime un grand bonheur d'être avec la Sainte Mere THERESE, *& continuë d'en décrire les fatigues & les traverſes.*

JE n'étois pas moins contente dans l'occupation continuelle, que ſi j'euſſe pris tout le repos du monde, & que j'euſſe mangé ſelon mes deſirs : Dieu me faiſoit cette grace pour la conſolation de *Nôtre Sainte*, ſi elle m'eût veûë tant ſoit peu incommodée à la ſervir, elle en eût eu grand déplaiſir : je ne meritois en rien cette faveur, que de pouvoir luy rendre ſervice ; puis que je n'en profitois point, du moins ſelon que j'euſſe dû le faire ; & vraiment ce m'eſt un ſujet de crainte, que d'avoir negligé cette grace que j'avois ardemment ſouhaitée, même dès mon bas âge : je me ſouviens, que dans le tems que je me divertiſſois aux bagatelles d'enfant, je diſois au Seigneur, *Mon Dieu ſi je converſois une Sainte, je menerois une meilleure vie.* Cette penſée me faiſoit rentrer en moy-même ; cependant quoique j'euſſe eu le bonheur d'être la Compagne d'une ſi grande *Sainte*, comme étoit la *Mere Thereſe*, j'ay negligé de ſuivre l'exemple de ſes vertus : j'avoüe que les deſirs que j'avois conçus procedoient, non pas de moy-même, mais de la grace du Seigneur, qui me les inſpiroit : mais ce qui me rend confuſe, eſt que ma ſuperbe m'a empêchée de profiter de cette faveur, qui eût ſervi d'occaſion à toute autre d'en tirer un grand fruit pour ſa perfection.

Mais

Mais retournons aux fatigues de la *Sainte Mere Thereſe*. A peine eut-elle ſurmonté toutes les fâcheuſes difficultez qui ſe rencontrerent dans la fondation de *Burgos*, que le Seigneur luy dit, *Qu'elle pouvoit partir, & qu'elle devoit s'attendre à des ſouffrances plus penibles.* Elle s'en fut à *Vailladolid*, où effectivement elle eut bien-tôt dequoi ſouffrir. Un de ſes Freres avoit laiſſé ſes biens par Teſtament au Convent d'*Avila*, en cas que ſes enfans n'euſſent pas des deſcendans; les Parens voulurent annuller ce Contract: ils croyoient l'emporter, mais *Nôtre Sainte Mere* ne voulut pas ceder à un droit ſi juſte & ſi legitime: Comme elle n'en vouloit pas démordre; un Avocat qui ſoûtenoit la prétention de ſes Parens fût aſſez malhonnête que de s'emporter contre elle, de vomir cent reproches, & de lui dire qu'elle faiſoit bien paroître qu'elle étoit une Religieuſe de mauvaiſe vie, que pluſieurs Seculiers donnoient de plus beaux exemples de vertu qu'elle ne faiſoit. *Nôtre Sainte* dit pour toute réponſe, avec une douceur ſurprenante: *Monſieur, le Seigneur vous paye de cette charité.*

Elle eut en même tems d'autres occaſions d'ennuys & de triſteſſe, s'en allant à *Alve*, quoiqué bien affoiblie de l'incommodité qui termina ſa belle vie; elle dut reſter un jour ſans rien prendre: il nous fut impoſſible de trouver quoique ce fut pour la ſoulager. Etant arrivée dans un petit Hameau, elle ſe trouva de nuit fort debile, & me dit: *Ma Fille, je me ſens ſi foible, vous me feriez plaiſir ſi vous pouviez me donner quelque petite choſe.* Je n'avois que quelques Figues ſeches; je donnai quatre Réales pour qu'on allât querir une couple d'œufs, à quelque prix que ce fût, j'en ſouhaitois; mais il ne s'en put trouver. Me trouvant dans ce gros beſoin, & la voyant

voyant à demi morte, mon cœur en fut touché juſqu'à ce point, que je ne pûs contenir mes larmes. Elle me dit avec une patience Angelique: *Ne vous affligez pas, ma Fille, Dieu le veut, j'en ſuis contente; la Figue que vous m'avez donnée me ſuffit.*

CHAPITRE XV.

Elle rapporte quelques particularitez de la Mort de la Sainte Mere THERESE.

NOus arrivâmes le lendemain à *Alve*, *Nôtre Sainte Mere* s'y trouva ſi incommodée, que les Medecins deſeſpererent de ſa gueriſon: j'en étois affligée à mourir, & ſingulierement lorſque je reflechiſſois que je devois la perdre, & la perdre dans *Alve*, & même que je devois lui ſurvivre: outre que je l'affectionnois extrémement, & qu'elle avoit un tendre retour pour moi; ſa préſence faiſoit toute ma conſolation. Je voyois ordinairement JESUS-CHRIST dans ſon Ame, & avec tant de gloire, que je me croyois dans le Ciel. Cette vûë m'inſpiroit un profond reſpect, & tel qu'il eſt dû à cette ſuprême Majeſté.

Je dirai à ce ſujet que lors que la *Sainte* faiſoit Chapître à *Avila*, je vis JESUS-CHRIST à ſon côté avec une telle ſplendeur, que les Religieuſes m'en paroiſſoient toutes diviniſées; en effet elles en ſortirent le cœur dilaté, & rempli d'une joie inexprimable. Je la vis encore dans une pareille rencontre toute éclatante de lumieres; ſi-bien que quoique ce me fut un cruel martyre de voir combien elle ſouffroit;

ſouffroit, ce m'étoit cependant un doux Paradis de la ſervir. Je l'ai ſervi en tout, dès que je fus vétuë, je l'ai même accompagnée dans ſes voyages, hormis dans celui de *Seville*; mon incommodité m'empêcha pour lors de la ſuivre: Je ne la quittai point juſqu'à la mort, & quoique j'euſſe le bonheur de jouïr de ſa compagnie l'eſpace de quatorze ans, j'y trouvois tant de plaiſir, qu'il ne me paroiſſoit en avoir jouï plus d'un jour: mais ce qui me conſoloit, eſt qu'elle étoit ſi ſatisfaite de mes petits ſervices, qu'elle ſouhaitoit que je fuſſe toûjours auprès d'elle. Je fus un jour incommodée de la fiévre; comme elle devoit partir pour ſes viſites, elle me dit: *Ma Fille ne vous inquietez de rien, je donnerai ordre qu'on vous envoye où je ſerai, au moment que vous ſerez guerie.* La nuit ſuivante elle me demanda, comment je me trouvois? Me ſentant aſſez bien, je lui repartis, que je me trouvois mieux, & n'avois plus de fiévre, elle ſe leva du lit, me prit le poulx, & me dit: *Il eſt vrai, la fiévre vous a quittée, nous pourrons bien partir.* Je fus ravie de voir mes deſirs accomplis, j'avois inſtamment prié le Seigneur qu'il m'accordât la grace de l'accompagner: Nous partîmes en effet de bon matin. Pour revenir à ce qui touche ſa derniere maladie, je dirai que je fus cinq jours avec elle à *Alve*, mais la plus affligée du monde: Deux jours avant ſon decès, comme j'étois ſeule dans ſa Cellule, elle me dit: *Enfin, ma Fille, le tems de ma mort eſt venu.* Ces paroles me toucherent au vif, je ne la quittai plus d'un moment; je me faiſois apporter tout ce qui lui étoit de beſoin.

Le Pere *Antoine de* JESUS, l'un des deux premiers Carmes Déchauſſez, voyant combien j'étois fatiguée, me dit le matin de ſa mort, d'aller prendre

dre quelque petite choſe. A peine fus-je ſortie, qu'elle parut inquiete, elle regardoit d'un côté & d'autre: Le Pere lui demanda ſi elle ſouhaitoit qu'on me rappellât? Ayant perdu la parole, elle fit ſigne qu'ouy. Je m'en revins d'abord, étant rentrée, elle me regarda en ſoûriant, & me témoigna tant de careſſes, qu'elle me tira auprès d'elle, & ſe mit entre mes bras: je l'y tins quatorze heures entieres, elle fut tout ce tems dans une contemplation la plus élevée, & ſi penetrée de l'amour de ſon Epoux, qu'elle paroiſſoit ne pas mourir aſſez tôt, tant elle ſoûpiroit après ſes doux embraſſemens. Quant à moi je reſſentis une extrême douleur juſqu'à ce que je vis cet aimable Dieu aux pieds du lit de la *Sainte*, avec une Majeſté inexprimable, & accompagné de quelques Saints, qui devoient conduire ſon Ame bienheureuſe dans le Ciel. Cette glorieuſe viſion dura l'eſpace d'un *Credo*, & m'inſpira une entiere reſignation au bon plaiſir du Seigneur. Je lui dis du fond du cœur: *Ah mon Dieu! quand bien même vous voudriez me donner cette conſolation que de la conſerver en vie, convaincuë que je ſuis de ſa gloire; je vous prierois de ne pas la laiſſer un moment ſur la terre.* A peine eus-je prononcé ces paroles, qu'elle expira; ſon Ame bienheureuſe s'envola au Ciel comme une belle Colombe, & fût joüir éternellement d'un Dieu, qu'elle avoit aimé avec tant d'ardeur dans ce monde.

CHA-

CHAPITRE XVI.

La Sainte Mere lui obtient quelques faveurs après sa mort, & lui apparoît.

NOTRE SAINTE avoit tant d'amour pour moi, que je pris la confiance de la prier de me consoler après sa mort, & de m'obtenir du Seigneur un parfait dégagement des créatures. Mon inclination me portoit à aimer; je sentois particulierement pour elle un amour qui tenoit de l'excès : j'aimois encore d'autres saintes Ames que *Nôtre Sainte* cherissoit. Elle me dit un jour : *Que cette attache n'étoit pas des trop pures, qu'elle nuisoit à ma perfection; & que j'agirois prudemment, si je travaillois à m'en défaire.* Mais tous mes efforts furent inutiles, je ne pûs jamais la vaincre jusqu'à ce que le Seigneur brisa lui-même ces chaînes : La *Sainte* me l'impetra de sa misericorde. Dès le moment de sa mort, je me trouvai dans un si grand dégagement, que mon cœur se porte avec plus de plaisir où il y a moins d'interêt à esperer, & je me trouve si insensible à toute chose, que si j'étois seule au monde. Je reçus aussi en même tems une telle force sur moi-même, que j'ensevelis son saint Corps sans la moindre peine, & qu'il paroissoit que je ne fus en rien touchée de sa mort.

Mon desir étoit de finir mes jours à *Alve*; mais les Superieurs & les Religieuses d'*Avila* (où j'étois Conventuelle) ne voulurent jamais y consentir; elles m'envoierent querir d'abord, j'en ressentis quelque petit déplaisir, & ne savois à quoi me resoudre. *Nôtre Sainte Mere* m'apparut, & me dit : *Ma Fille, soumettez-*

ſoumettez-vous à ce qu'on vous commande, ne vous oppoſez pas à vôtre départ. Je partis donc en effet : quand je fus à *Avila*, je commençai à m'adreſſer à *Nôtre Sainte* dans mes petits beſoins : je le confiai à nôtre Confeſſeur ; il blâma ma conduite, il me dit : *Qu'il n'étoit pas permis d'invoquer une Sainte qui n'étoit pas canoniſée* : Il me défendit de le faire à l'avenir. Une nuit que je dormois, la *Sainte* m'apparut toute glorieuſe, & me dit : *Ma Fille, demandez-moi tout ce que vous agréez, je vous le procurerai.* M'éveillant à ces paroles, je lui dis : Je vous demande que le Saint Eſprit ſoit toûjours dans mon ame ; elle diſparut. Je fus derechef convaincuë de ſa Sainteté ; la défenſe du Confeſſeur ne me fit plus de peine, je reſtai calme là-deſſus : Tant de preuves que Dieu avoit données de ſon amour en ſon endroit, tant de graces qu'il lui avoit départies, tant de travaux que la *Sainte* avoit eſſuyez pour l'honneur de ſon Epoux, & dont j'avois été témoin & la compagne, ſelon que JESUS-CHRIST me l'avoit prédit, lorſqu'il me revela combien j'aurois à ſouffrir conjointement avec elle : En un mot mille autres faveurs ſecretes qu'elle cachoit pendant ſa vie, me perſuadoient fortement qu'elle étoit une veritable *Sainte*, & fort aimée du Seigneur. Elle l'étoit effectivement, comme il conſte par la grace que Dieu lui fit dans la rencontre que je vais rapporter.

Dans le tems que la Reforme patiſſoit le plus, & que le Nonce avoit ordonné d'empriſonner tous les Carmes Déchauſſez, elle reçut la veille de Noël des lettres, qui luy marquoient que tous ſes Enfans alloient être exterminez, & que le Nonce commandoit de détruire leur Convent : je la priai de faire collation avant d'aller à Matines, elle fut au

Refectoire ;

Refectoire, & se trouva accablée d'une grande detresse. Le Seigneur luy apparut, luy coupa son pain, luy en mit un morceau dans la bouche, & luy dit, *Mange ma Fille, tu souffres beaucoup pour moi; prend courage.* Il n'en pouvoit moins arriver: sa douleur fut si vive qu'elle fit couler deux ruisseaux de larmes de ses yeux tout le tems de Matines. Voilà où alloient ses peines interieures: celles qui paroissoient au dehors n'étoient pas moindres. Comme j'étois toûjours avec elle, & que je l'aimois tendrement, je participois à ses douleurs, mais je partageois aussi ses joyes, & son bonheur; lors qu'elle m'apparût glorieuse après sa mort, comme j'ay dit cy-dessus.

Je souhaitois ardemment que son saint Corps fût transporté à *Avila*: ruminant un jour comme la chose pourroit se faire (on n'osoit pas l'entreprendre, ne sachant en quel état il pourroit être) je priai instamment le Seigneur qu'il eût la bonté de me le faire connoître: je m'endormis là-dessus, les Anges m'apparurent dans le sommeil, me porterent au Sepulchre, l'ouvrirent & me firent voir le Corps qui répandoit une odeur divine & la plus agreable du monde: je vis aussi ses deux Manches pas moins entieres que si on ne les luy eût mises que d'un moment. M'ayant montré ces merveilles, ils me demanderent si j'étois satisfaite, & si je souhaitois quelqu'autre chose; je leur dis que ma plus grande consolation seroit de voir le Saint Corps dans *Avila*, mais que le Duc d'Alve s'y opposeroit: ils me dirent: Ne vous souciez pas de son opposition, le consentement du Roy suffit, la chose ne depend que de luy seul. Le Duc mourût fort peu de tems après, quoiqu'on agit auprès du Roy pour le transport de ce Saint Corps, il n'y donne pas les mains, crainte de desobliger cette illustre Famille.

CHAPITRE XVII.

Suite des faveurs qu'elle reçoit de la Sainte Mere THERESE.

TOUT l'Ordre desiroit passionnément qu'on transportât le Corps de la *Sainte* à *Avila*. Mon desir n'étoit pas moins ardent, je pressois le Seigneur qu'il nous accordât cette grace, il me dit un jour : *Ne t'inquiete pas, on le menera dans ce Convent*. Je l'importunai pour savoir en quel tems : Il me répondit que ce seroit *pour la Présentation de la Vierge*. Il y avoit encore près d'un an à attendre ; la chose cependant arriva le même jour : On le reçut à *Avila* avec une joie extrême ; il y eût une si grosse quantité de luminaires, que le Convent paroissoit un Ciel : La *Sainte* témoigna bien des tendresses pour ses Filles ; il n'y eut pas de lieu où elle ne leur apparût, & ne les consolât extrêmement. Ce saint Dépôt ne resta pas long-tems à *Avila* : on dut le remener à *Alve* ; il y repose encore pour le present.

Je confiai un jour à mon Confesseur l'état & les sentimens de mon ame : il ne les approuva point, & me dit : *Voilà quelque chose de la Mere* THERESE, *n'imitez pas sa conduite*. Ces paroles de mépris m'affligerent à l'excès. Dans cette peine, je m'en allai au Jardin, & y fis oraison ; le Seigneur m'apparut de la même forme qu'il avoit vivant sur la terre : Il étoit revétu d'une Chappe Pontificale, toute éclatante de lumieres : il m'approcha, leva la Chappe du côté du cœur, & me montra la *Sainte* environnée de gloire ;

il la soûtenoit du bras, comme si elle n'eût été qu'un même cœur avec lui : il me dit : *La voilà, je te la montre, ne te soucie pas de ce qu'on en peut dire* ; puis il disparut. J'en restai fort recueillie, & je me sentis transportée d'un nouveau feu d'amour à la vûë de celui que Dieu portoit à *Nôtre Sainte*. Je la priai dans une autre rencontre de m'obtenir de Dieu la grace de connoître quelle vertu il agréeoit le plus, pour que je m'éforçasse de l'acquerir. Elle me dit un jour *que l'humilité étoit la vertu la plus agréable au Seigneur*.

La veille de *Saint Sebastien*, étant à Matines; je me recueillis dans le tems que la Prieure entona l'Office : je vis *Nôtre Sainte Mere*, elle se mit en sa place avec une extrême splendeur, & prononça les mêmes paroles que la Prieure prononçoit. J'étois si charmée de sa gloire, que je ne m'occupai qu'à en rendre graces au Seigneur, & je me sentis animée d'un grand desir de souffrir pour un Dieu, qui recompense avec tant d'excés ceux qui le servent pendant cette vie : elle me fortifioit aussi bien souvent par de tendres sentimens d'amour qu'elle m'inspiroit, & par une senteur toute celeste, comme si j'eusse été proche de son Saint Corps, quoique cependant je n'eusse pas pour lors le bonheur de le voir.

Il arriva un jour (cecy est digne de remarque) que toutes les Religieuses furent incommodées à ne pouvoir se lever du lit ; nous ne restâmes qu'à deux moi & une autre Sœur pour les secourir dans leurs besoins, je me trouvai si fatiguée à les servir que ne pouvant me soutenir qu'avec peine, je m'en fus au Tombeau de la *Sainte*, & lui dis : *Ma Mere secourez-moi, je n'en peux plus, donnez-moi de nouvelles forces*,

ces, je ne les demande que pour le service de vos Enfans. J'avois un preſſentiment que ma demande ſeroit exaucée; en effet j'ouïs cette réponſe: *Je ferai ce que tu ſouhaites.* Je m'en allai d'abord à la cuiſine, & déterrant le feu de deſſous les cendres, il en ſortit une douce odeur, comme ſi ſon Corps y eût été préſent. J'en fus tellement fortifiée, que je ne reſſentis plus rien de ma laſſitude: mon corps n'étoit pas moins agile que s'il eût été changé en eſprit: cette force ſurnaturelle me continua juſqu'à la gueriſon de toutes les Infirmes: Tout ce que je touchois à la cuiſine exhaloit une odeur pareille à celle qui ſortoit de ſon ſaint Corps; & l'on eût dit qu'elle-même les eût touché.

CHAPITRE XVIII.

La Sainte détermine la Conventualité de ſa Niéce la Sœur THERESE DE JESUS.

LA Prieure d'*Avila*, & la Prieure d'un autre Convent, diſputoient à l'envi, qui poſſederoit la Niéce de *Nôtre Sainte Mere*, (fille d'un de ſes Freres.) Elle avoit profeſſé à *Avila*. La Prieure me commanda d'aller prier au tombeau de la *Sainte*, pour qu'elle nous fît connoître ce qui étoit le plus expedient pour la gloire du Seigneur, & pour le bien de cette bonne Religieuſe. J'y fus, & la *Sainte* me dit: *Thereſe ne ſortira jamais d'ici.* En effet, quelqu'effort qu'on fît pour la faire ſortir, on ne put jamais l'ob-

tenir: elle mourut assez jeune à *Avila* de la mort des Justes, selon le rapport des Peres qui l'assisterent dans ce dernier passage. *Nôtre Sainte Mere* fût présente à sa mort. J'étois pour lors en France, je n'eus jamais cru qu'elle dût mourir en un si bas âge: Etant cependant en oraison, je vis *Nôtre Sainte Mere* qui la conduisoit par la main; j'enviois son bonheur, & souhaitois ardemment de la suivre. Je pris cette vision pour une pure fantaisie: mais on m'avertit peu de tems après sa mort, qui étoit arrivée à l'heure même que je la vis dans mon recueillement.

Cette Niéce étoit la Fille de *Dom Laurent de Cepede*, Frere de *Nôtre Sainte*: Il avoit exercé aux Indes une Charge d'importance, au service de Philippe Second Roi d'Espagne; sa Femme y étoit morte. A son retour il essuya une rude tempête: les mât du Vaisseau s'étant brisé, il fut contraint de jetter ses effets dans la mer: Enfin il vit le Vaisseau même se briser jusqu'à ce point, qu'ame du monde ne put se sauver du naufrage, qu'à la faveur de quelque reste de débris. Cette petite Fille resta seule sur une piéce de bois, sans jetter ni le moindre cri, ni la moindre larme: elle ne craignoit en rien le gros risque qu'elle couroit de sa vie; l'innocence de son âge la faisoit soûrire. Le Pere tout désolé la regardoit de loin d'un œil triste, & s'attendoit à tout moment de la voir ensevelie sous les ondes: ni lui, ni tout autre ne pouvoient la secourir; mais le Seigneur qui la destinoit à un état sublime, la protegea contre les vagues de la mer: Par bonheur pour elle, d'autres Vaisseaux vinrent à passer, & la retirerent des ondes avec son Pere. Ils continuerent leur route sur le même Vaisseau jusqu'à *Seville*, dans le même tems que *Nôtre Sainte* y fondoit un Monastere. Le Pere fut d'abord

d'abord rendre visite à sa Sœur, & lui dit, en lui montrant sa Fille : *Voilà l'unique trésor que j'ai rapporté des Indes.* La *Sainte* découvrant en elle quelque chose de grand, l'accepta avec plaisir : Dès ce moment elle la retint près de soi, & découvroit de plus en plus le grand fond de vertu que Dieu avoit établi en cette petite ame. Quelques années après elle lui donna l'Habit à *Avila* avec son nom ; changeant celui du siécle, selon la pratique des Carmelites : elle lui donna le nom de THERESE DE JESUS. Le Pere ne put jamais se résoudre aux secondes Nôces ; il s'addonna à l'exercice de l'Oraison : il y fit grand progrès aussi-bien que dans la pratique des Vertus. Quelques années après il termina sa vie par une heureuse mort.

Quant à *Nôtre Sainte*, elle m'apparut un jour bien affligée, & baignée de larmes ; quoiqu'elle eût la face couverte d'un voile noire, je la reconnus cependant, & lui dis : *Hé bien, ma Mere, d'où vient que vous pleurez, vous qui jouïssez d'une vie qui ne souffre pas le moindre déplàisir ?* Elle me répondit : *Hélas ! ma Fille, je pleure, parce que les Religieuses vont se relacher de l'observance reguliere.* La chose arriva effectivement : Un an après il y eut de gros troubles dans l'Ordre ; les Superieurs furent contraints de dépoſer la Prieure de *Madrid.* Ils mirent en sa place la Mere *Marie de Saint Jerôme*, pour lors Prieure d'*Avila*, Parente de *Nôtre Sainte*, & une des premieres Religieuses de la Reforme.

Cette nouvelle Prieure pressa les Superieurs, pour que je pusse l'accompagner, & elle obtint sa demande. Nous embrassâmes à deux la Croix pour l'amour d'un Dieu crucifié, & par obéïssance : elle fut assez pesante, mais Dieu en tempera la rigueur par des

choſes extraordinaires qu'il daigna operer par nôtre miniſtére. Les trois premiers mois il eut tant de bonté pour la Prieure, que de confier à *Nôtre Sainte* le Gouvernement du Convent. Je la voiois auſſi diſtinctement, que ſi elle eût vécu parmi nous; ce qui m'inſpiroit un ſi grand reſpect, que je n'oſois l'enviſager: lorſque je devois faire quelque meſſage à la Prieure, je ne voiois que la *Sainte*. Les Religieuſes ne connoiſſant rien de ce myſtere, s'étonnoient du Gouvernement, & diſoient: *Quelle Superieure poſſedons-nous? Nous l'apprehendions comme trop ſevere, & elle gouverne en Ange: Pourquoi avons-nous eu tant de repugnance à la recevoir?* Toutes ſurpriſes de cette merveille, elles ne ſavoient quoi dire, parce que le Convent étoit changé en un Ciel, & elles jouïſſoient d'une Paix qui n'eſt propre qu'aux Ames bienheureuſes: J'en étois plus ravie qu'elles, parce que j'en connoiſſois la cauſe; je n'en diſois cependant rien à qui que ce fût.

Ces trois mois écoulez je ne vis plus la *Sainte*: la Prieure, comme une digne Ecoliere d'une ſi ſavante Maitreſſe, gouverna le reſte de ſon trienne avec une prudence & une diſcretion qui lui étoient propres: la paix cependant n'y regnoit pas avec tant de calme comme du paſſé. Le ſouvenir de ce qui étoit arrivé la troubloit, & les Religieuſes ne reſſentoient pas peu de peine de ce qu'on ne leur donnoit pas tant de liberté. La Prieure n'avoit pas moins à ſouffrir, parce qu'elle ne pouvoit condeſcendre à leur demande; même ne l'avoit-on choiſie, que pour les tenir en bride.

Je deſirois extrémement qu'elles fuſſent unies, & le ſervois toutes avec tant de tendreſſe, qu'elles ſe confioient beaucoup à moi: Je ne manquois cependant

dant en rien en mon devoir envers la Superieure : Quand elles me faiſoient quelque plainte de ſa conduite, je leur diſois : *Vraiement nôtre Mere vous aime, ne vous imaginez pas le contraire, faites-en l'épreuve, agiſſez ſincerement avec elle, tout ſon deſir eſt de vous ſervir en ce que la conſcience lui permet.* Je ne faiſois jamais le moindre rapport à la Prieure, n'ayant d'autre vûë que la Gloire de Dieu, & le Salut de mes Sœurs. Je lui diſois : *Ma Mere, les Religieuſes ont beaucoup de tendreſſe pour vous ; conſolez-les, je vous en prie, quand elles vous parlent : toutes vertueuſes qu'elles ſoient, elles n'ont pas cette confiance qu'elles devroient avoir : Je vous conjure d'agir avec douceur en leur endroit pour leur toucher le cœur.* Je m'occupai à cet exercice de charité les trois ans que je fus à *Madrid ;* tout penible que fût l'autre travail du corps, il me paroiſſoit leger, parce que je le ſouffrois pour l'amour d'un JESUS.

La confiance des Religieuſes & leur tendreſſe à mon égard crûrent juſqu'à ce point, que pouſſées par une humilité la plus profonde, & par une vertu heroïque elles ſupplierent la Prieure de leur permettre qu'elles fiſſent un ſecond Noviciat ſous ma conduite ; quoiqu'elles fuſſent Choriſtes-Profeſſes de pluſieurs années, & effectivement bien vertueuſes ; elles n'eurent point d'égard que je n'étois qu'une Sœur du voile blanc, qui n'avoit pour ſon emploi principal que la direction de la cuiſine : Elles preſſerent ſi vivement la Superieure, que toute inferieure que je leur fuſſe, elles m'obéïſſoient en tout.

Il n'étoit rien de plus exact à ſe trouver au Noviciat, ni de plus ſoûmis que ces bonnes Filles ; Dieu fit voir à une d'entre elles (qu'il vouloit reprendre de quelque faute legere) combien il agréoit

cette

cette ferveur & cette soûmission d'esprit. Je leur avois appris à communier spirituellement le soir avant que de se mettre au lit; elle négligeoit cette sainte pratique. Etant un jour dans la Sacristie (elle en avoit le soin) elle vît les Religieuses partagées en deux Chœurs, & à genoux, & Nôtre Seigneur qui les communioit de sa main l'une après l'autre avec beaucoup de tendresse: quand il fut auprès d'elle, il ne lui donna pas la sainte Communion, ce qui l'affligea mortellement; elle en témoigna son déplaisir, mais le Seigneur lui revela qu'il ne lui refusoit cette faveur, que pour punir sa désobéïssance, parce qu'elle n'avoit pas communié spirituellement comme les autres.

La même Sœur fût encore repriſe du Seigneur dans une autre rencontre. Je leur avois dit que lorsqu'elles se rencontreroient, elles touchassent la terre de la main, pour se souvenir de l'abbaissement de Jesus-Christ: cette bonne Sœur s'oublia ou négligea de le faire: le Seigneur lui apparut de nouveau, la Croix sur les épaules, à genoux, & ayant une main sur la terre: comme s'il eût succombé sous son poids, & lui fit connoître, que si tout Dieu qu'il étoit, il avoit souffert pour son amour, elle n'en devoit pas faire moins pour le sien. On peut juger par ce que je viens de dire, combien grande étoit la sainteté de nos Religieuses de *Madrid*, & quel étoit le desir qu'elles avoient de s'attacher uniquement à Dieu.

Pour revenir à ce qui concerne ma vie, j'étois si recueillie en l'oraison que pas moins calme qu'une personne retirée dans une Forteresse dans le tems que l'air est agité des vents les plus vehemens, je jouissois d'un doux repos dans l'ame parmi les troubles exterieurs.

rieurs. D'autrefois il me paroiſſoit être comme un arbre planté ſur le bord des eaux, qui quelque tempête qui s'éleve, demeure ferme & immobile : le Seigneur même agiſſoit ſi familierement avec moy, que je l'avois toûjours preſent : à la verité il ne ſe peut que j'exprime toutes ſes faveurs & ſes careſſes en mon endroit, & avec combien d'uſure il paioit le peu de peine que je ſouffrois pour ſon amour : j'en rapporterai une ſelon que je puis m'en ſouvenir.

La Communauté étant un jour ſortie du Refectoire, je fus porter à manger à une Malade ; elle me dit quelques paroles choquantes, je les ſouffris en ſilence & n'en temoignai pas le moindre deplaiſir ; la veuë de Dieu que j'avois preſent dans l'ame, m'inſpiroit de la compaſſion pour elle, plûtôt que de m'en croire choquée ; après l'avoir ſervie, elle s'en fut au Jardin, & moi je me retirai dans nôtre Cellule : je m'y ſentis ſi penetrée de Dieu, que m'étant miſe à genoux, j'entrai dans un grand recueillement : j'y vis le Seigneur en forme de Jardinier, il ſe mit à mon côté, je me repoſai ſur ſon bras qu'il tenoit deſſous ma tête, il me dit : *Vois ce que c'eſt que de ſouffrir ſans ſe plaindre, & ce que c'eſt que la charité.* J'entendis de même que ſi on me l'eût dit de vive voix : que celui qui demeure dans la charité, demeure dans Dieu & Dieu dans ſon cœur. Il me témoigna auſſi d'avoir agréé ma conduite en cette rencontre. Il eſt incroiable quelle onction mon ame reſſentit en ce petit eſpace de tems, il m'eût été impoſſible de la ſupporter, ſi le Seigneur n'eût temperé l'ardeur de l'amour qui conſumoit mon cœur.

L'Epouſe des Cantiques explique cette faveur ; lorſqu'elle dit *qu'elle entra dans le Jardin, & qu'elle ſe repoſa agréablement ſur les bras de ſon Epoux.* Quoique

que je goûtaſſe Dieu avec tant de douceur, je n'étois pas exemte d'occaſion de ſouffrir; mais tout ce qu'on pouvoit me dire, ne me touchoit point; je l'écoutois avec autant de plaiſir, que le chant le plus doux des Oiſeaux.

CHAPITRE XIX.

Elle obtint une pluye miraculeuſe par ſes prieres. Quelques autres faveurs qu'elle reçoit de Dieu dans l'Oraiſon.

IL arriva une extrême ſechereſſe à *Madrid*; le grain alloit périr à la campagne faute de pluye: Quoiqu'on eût fait pluſieurs Proceſſions pour en obtenir du Ciel, il paroiſſoit inexorable. Mon Confeſſeur touché de cette neceſſité publique, me demanda *ſi je priois le Seigneur pour obtenir de la pluye*? Je lui dis bonnement que non, qu'il y avoit aſſez de ſaintes Ames qui s'intereſſoient dans cette affaire. Il me commanda d'aller faire oraiſon, & de prier avec inſtance pour en procurer. J'étois ſur le point de la faire, lorſque quelques perſonnes de qualité ſonnerent au tour pour parler à leur Sœur. La Prieure ignorant le commandement de mon Confeſſeur, m'ordonna de ſervir de tierce à la Religieuſe; je l'accompagnai avec le deſſein de faire l'oraiſon dans le tems qu'elle parleroit à ſes Parens: nous fûmes au Confeſſionnal, je n'eus pas prié une demie heure, qu'il plut en ſi groſſe abondance, qu'on eût dit que la terre allât être ſubmergée. Dieu voulut me faire connoî-

connoître de quelle force eſt l'obéïſſance ; puiſque pour approuver celle que je rendois au Confeſſeur, il donna une pluye dans le tems même qu'il n'y en avoit pas la moindre apparence.

Une autre fois étant occupée ma ſemaine à la cuiſine, j'obtins la permiſſion de me lever avant la Communauté. M'étant éveillée de grand matin la veille de *Saint Joſeph*, dans le deſſein d'aſſiſter devotement à la Meſſe & au Sermon : J'apprêtai d'abord le dîné, mais avec un tel recueillement, qu'il me paroiſſoit être dégagée du corps, & que l'eſprit ſeul agiſſoit conformément à mes deſirs, & ſans que j'y ſentiſſe la moindre peine : Le tout fut prêt au moment qu'on ſonna la Meſſe, je fus au Chœur avec les autres, & entrai dans un plus profond recueillement : aux environs de la Communion, je conçus tant de reſpect envers cet adorable Sacrement, que je ne me croyois qu'un pur néant devant Dieu, & toutes mes puiſſances paroiſſoient converties en langues qui publioient ſes grandeurs. Quand j'eus communié, cette ardeur ſe calma, je jouïs d'une douce paix dans l'ame, & je vis à mes côtez quatre animaux d'une blancheur extrême, & pareilles à des agneaux : Ils avoient la bouche contre terre, comme s'ils euſſent adoré le Seigneur, que je venois de recevoir. J'ouïs en même tems une voix qui me dit : *Tes reſpects reſſemblent à ceux-ci.* Je reſtai toûjours recueillie en la preſence de cet aimable Dieu, & fus penetrée d'une parfaite connoiſſance de mon néant : Je jouïs même d'un ſilence interieur, mais ſi ſurprenant & ſi relevé, qu'il ne ſe peut que je l'explique en aucune maniere : il étoit tellement gravé dans mon cœur, que rien ne put le troubler, & comme ſi j'euſſe été ſeule dans le Monaſtere.

Me trouvant un jour dans la même disposition, j'entrai dans une Cellule avec dessein de suivre les attraits de ce doux recueillement ; mais je fus en un moment dans une telle suspension de toutes mes puissances, que je ne sçai comme elle se fit. Je me trouvai en vision devant l'Essence Divine, étant sans nom & sans figure ; il ne se peut qu'on l'explique, ou qu'on la medite comme elle est en soi-même : Je ne pourrois mieux la representer que sous la figure d'un sombre nuage impenetrable à nos esprits. Jamais je ne reçus une pareille faveur dans l'ame ; cette vision ne fut que d'un clin d'œil, mais l'esprit est étonné qu'en si peu de tems, je puisse connoître des merveilles si surprenantes.

Il m'arriva encore un autre jour, que méditant sur une leçon de *Saint Bonaventure* ; mon esprit s'abîma en Dieu, & jouït d'une vision presque pareille : mais elle n'avoit pas cette plenitude de lumieres ; elle ne representoit qu'une partie, pour ainsi dire, de l'essence divine.

CHAPITRE XX.

Elle obtint la gueriſon d'une Religieuſe perduë d'eſprit. Dieu la ſecourt dans ſes beſoins.

UNE bonne Religieuse du Convent de *Madrid*, faisoit de grosses penitences : on le luy accordoit conformément à ses saints desirs ; elle exceda jusqu'à ce point, que d'en perdre le jugement. Elle resta sept mois dans cet état, digne de pitié,

nous

nous devions en prendre soin chacune par semaine ; les sept mois écoulés, elle entra en une telle furie, que la Superieure fut contrainte de la faire châtier rigoureusement, & renfermer selon qu'il est de coutume dans des cas pareils, je me retirai dans nôtre Cellule, & la recommandai instamment au Seigneur, puis je me mis au lit pour prendre un peu de repos, il me parut à la pointe du jour qu'on m'appella ; je m'éveillai là-dessus, & je vis *Nôtre Sainte Mere* à nôtre porte, comme si elle eût encore été en vie ; elle me fit signe de la main, & en silence de la suivre, m'aiant menée jusqu'à la porte de l'Infirme, elle disparut : J'apprehendois de l'ouvrir, la Malade me dit : *Ouvrez ma Sœur, ne craignez rien, je suis guerie.* J'entrai dans sa Cellule, & la trouvai en parfaite santé, & la plus contente du monde. Elle me dit : *La Sainte Vierge & Nôtre Sainte Mere sont venuës me voir, & m'ont guerie.* Elle le fut si parfaitement que jamais elle ne ressentit rien de ce funeste accident.

Etant dans la Fondation d'*Ocagna*, je fus incommodée à ne pouvoir rien prendre l'espace de trois jours : Un tendre sentiment que je conçus lorsqu'on renfermoit le Saint Sacrement le *Jeudy Saint*, me causa cette indisposition, & me fit foiblir ; j'entrai dans un si grand dégoût que je n'appetissois que des oranges douces : il n'étoit pas bien facile d'en trouver, parce qu'on ne voit dans ce Pays, que celles qu'on y apporte. Je ne découvris pas cet appetit à mes Sœurs, crainte de leur donner de la peine, de ce que peut-être elles n'eussent sçu me satisfaire. Dans le tems du repas un Pauvre sonna au Tour, & dit à la Tourriere : *Portez ces trois Oranges à la Malade.* Je fus surprise de les voir, pas tant pour la qualité du fruit, (qui étoit beau à ravir) comme pour l'ex-

cessive

ceſſive bonté d'un Dieu, qui prend tant de ſoin des Ames, qui eſperent en lui ſeul : O ! qu'il eſt avantageux de ſe priver de quelque bagatelle pour ſon amour ! il le paye au double.

Il m'arriva encore dans le même Convent qu'aiant pris medecine, j'en fus ſi incommodée, que j'en ſouffris une groſſe foibleſſe : Je priai l'Infirmiere de me donner quelque petite choſe pour me fortifier, mais elle ne put rien trouver, ſi pauvre étoit ce nouveau Monaſtere. Dans le tems que cette pauvre Fille s'inquietoit, on ſonna au Tour : la Tourriere fut répondre, & elle ne trouva perſonne ; mais bien un vaſe de porcelaine plein de confitures, qui ſubvint à mon petit beſoin. On ne put jamais déterrer qui en étoit le Bienfaiteur, il eſt croyable que Dieu par ſa bonté inſpira cette bonne perſonne de nous faire cette aumône.

CHAPITRE XXI.

Dieu lui revele ſon voyage pour la France. Elle s'oppoſe fortement au deſſein qu'avoit formé une Prieure, de fonder un Déſert.

ETANT fort incommodée dans le Convent d'*Ocagna* la veille de Noël après Matines ; j'entrai en un profond recueillement : Dieu m'y fit connoître que je m'en irois en France. Je me vis ſur une mer affreuſe qui m'effrayoit, avec des compagnes, que je ne connoiſſois point du tout, hormis une qui m'étoit

m'étoit amie. Ce recueillement donna une nouvelle force à mon esprit, & lui inspirât un grand desir du martyre. Quoique du passé j'eusse encorec conçu ces desirs, ils n'étoient pas cependant si forts comme pour lors : Je sentois toûjours quelque crainte, qui se mêloit parmi ces desirs : mais dans cette derniere rencontre j'étois penetrée d'une joie interieure, d'un parfait abandon au bon plaisir d'un Dieu, & d'un amour le plus ardent, que je n'eus jamais sur ce point. Je découvris ces pensées à la Superieure qui étoit toute fervente ; nos entretiens pendant quelques jours, n'étoient qu'à faire des Actes d'Amour & des fermes propos de ne pas nous rebutter des fatigues, & de courir au martyre, & à la mort pour contenter le Seigneur. Nos desirs cependant n'eurent pas le même sort, les Superieures disposerent de nous en differentes manieres : elle fut choisie Prieure de *Madrid*, où ses desirs pour le martyre se changerent en desir pour la solitude : Elle conçut le dessein de fonder un Désert ; elle s'imaginoit de pouvoir y mener une vie la plus austere, à l'exemple des Saints Anachoretes.

On me communiqua ce dessein par lettre : je la crus trompée, nonobstant les fortes resolutions que nous avions prises à deux, je recommandai cette affaire au Seigneur, crainte qu'elle ne tombât dans l'erreur & dans l'illusion : elle souhaitoit passionnément que je donnasse les mains à cette fondation ; mais je ne pouvois en rien l'approuver, & même je croiois qu'elle n'agissoit pas par l'Esprit de Dieu : je demandai à Dieu la lumiere pour connoître sa sainte volonté, & pour ne pas tomber en cette tromperie (s'en étoit effectivement une) je fis cette Priere le jour de *Saint Martin Pape & Martyr* ; il me fit entendre ;

tendre, quoique ſans parler, qu'il m'aideroit en cette rencontre.

Cette Prieure obtint des Superieurs, que j'allaſſe demeurer avec elle. Je partis pour m'y rendre : nous trouvâmes en chemin une Riviere aſſez large ; mais ſelon l'apparencé pas bien profonde ; à peine y fumes-nous entrées avec le Coche, que toute la Compagnie fut effraiée, l'eau étoit ſi groſſe, que nous courions riſque de perir. Dieu me donna une telle foi, & une ſi ferme confiance, que je n'étois pas du tout émûë ; nous en ſortîmes heureuſement, comme ſi Dieu eût conduit & ſoûtenu le coche de ſa main toute puiſſante.

Paſſant près d'un Hermitage, qui ſe trouve dans la route de *Madrid*, nous y entrâmes pour faire quelque priere. Je me recommandait à *Saint Philippe* & à *Saint Jaques*, dont on ſolemniſoit ce jour-là la Fête : J'entrai incontinent dans un grand recueillement accompagné des lumieres divines. J'ouïs ces paroles, je ne ſçai ſi Dieu ou les Apôtres me les dirent : *Ne crains rien, ſon deſſein échoüera.* Je fus convaincuë que l'entrepriſe de la Prieure n'auroit pas ſon effet : mon ame jouït d'un calme interieur, & fut penetrée d'un amour ſi ardent, que le reſte du voyage je ſentis un ſecours tout ſingulier de Dieu, & crus être dans le Ciel, tant étoit grande la joie & la paix de mon cœur.

Quand je fus à *Madrid*, la Prieure me dit, que nous irions enſemble au Deſert. Je lui dis que je n'y ſentoïs pas le moindre panchant, que jamais je ne m'éloignerois de la volonté de *Nôtre Sainte Mere*, que ce deſſein n'étoit qu'une veritable illuſion. Elle ne voulut pas m'en croire. Les Superieurs entendant quel étoit mon ſentiment ſur ce point, me defendirent

de

de la suivre. Elle procura cependant adroitement les depêches pour l'établissement de ce Desert. Je prenois ce dessein pour une pure folie, me paroissant tout-à-fait impossible, que des Filles puissent soutenir la rigueur d'une vie si austere. Enfin cette Fondation fut concluë, on mit effectivement la main à l'œuvre, l'Imperatrice & toute la Cour l'approuverent (ce qui ne leur étoit pas difficile, puis qu'ils ne devoient pas éprouver ces rigueurs & ces pénitences, & qu'ils n'agissoient que par des vûës humaines) d'autres s'attendoient à voir quelle en seroit l'issuë. Quant à moi je me choquois de ce que les Statuts, & les Ceremonies de cette Fondation étoient contraires aux Constitutions de *Nôtre Ste. Mere*: comme s'il y eût eu plus de perfection dans cette nouvelle Regle, que dans celle de la *Sainte*. Je croiois même que je n'eusse pas été exemte d'un gros peché, si j'eusse pris ce parti. Je me souciois fort peu de ce que le monde en disoit: ceux qui étoient informez de cette affaire, blâmoient ma conduite, & ne me regardoient que comme une Religieuse relachée de son observance. Une conteste me dit: *Je suis scandalisée de vôtre procedé, je ne vous croiois pas telle.* Je souffrois ces reproches en silence & pour l'amour d'un Dieu, qui m'avoit fait connoître, que ce dessein échoüeroit.

On travailloit au Bâtiment depuis trois mois; quand Dieu fit voir qu'il ne l'approuvoit pas: Il en donna des preuves si claires, que tout le monde en fut convaincu: La peste se jetta dans le Monastere, la Prieure en fut frappée, mais elle en échappa; deux Religieuses en moururent. Dieu chatia encore d'une autre maniere cette Superieure: enfin on cessa cette entrepriſe. Les Superieurs lui commanderent de

se conformer aux autres Religieuses de *Nôtre Sainte Mere* : Elle obéit ; & le reste de sa vie elle donna des exemples d'une perfection sublime.

CHAPITRE XXII.

Diverses visions qu'elle eut touchant l'Ordre & le Roiaume.

ETANT à *Avila* dans le tems que l'Ordre étoit en trouble, je vis en songe les démons qui couroient en foule & extremément vîte sur les murailles de ce Convent. Je vis aussi pour lors *St. Joseph*, *St. Jean l'Evangeliste*, *St. Jaques & St. Barthelemy* revêtus des Ornemens Sacerdotaux fort riches. *St. Jean* tenoit en main un Sceptre d'or, & jettoit de l'Eau benite parmi le Convent. Il me dit : *Nous protegerons celui-ci.* La chose arriva effectivement, tout les Convens de l'Ordre reçurent quelque échec ; celui *d'Avila* fut le seul inébranlable, quoiqu'il eût de rudes combats à essuier, il demeura ferme & inflexible aux coups, on ne put jamais y faire le moindre changement.

Il y eut en *Portugal* une Religieuse qui passoit pour Sainte (elle n'étoit pas de nôtre Ordre) tout le monde la croioit telle ; je vis en songe que du lieu où elle étoit, il s'éleva un vent si impetueux, qu'il renversoit tout ; il s'élevoit en l'air une si grosse quantité de poussiere, que tous, hormis ceux qui se soutenoient à la faveur des arbres, en étoient aveuglez & renversez par terre, & ceux-là se soutenoient, qui ne se laissant pas éblouir de cet éclat trom-

trompeur de Sainteté, ſuſpendoient leur jugement, & n'attendoient que celui de Dieu.

Le Roi avec ſa Cour aveuglez de cette pouſſiere, & ſuivant le conſeil de cette pretenduë Sainte, envoia une Armée Navale formidable en Angleterre : il voulut qu'avant de mettre à la voile, elle en reçût ſa Benediction, ſe flattant d'un heureux ſuccés : cette Benediction n'étant pas du Ciel, n'eut pas aſſez de force ; l'Armée perit par des vents contraires. Une Devote de cette Religieuſe (elle en avoit pluſieurs qui perſuadées de ſa ſainte vie épouſoient ſes interêts, & avoient même des revelations du demon en ſa faveur) une Devote, dis-je, à qui le demon transformé en Ange de lumiere, dit que la victoire étoit remportée en faveur du Roi, s'écria pendant la Meſſe à la vuë d'un grand monde, *Victoire, victoire, victoire !* Cette bonne nouvelle vola par tout ; mon Confeſſeur, quoy qu'éloigné de plus de vingt lieuës, l'apprit en peu de tems & m'en fit part.

Je ne pouvois m'imaginer qu'elle fût veritable : la raiſon en eſt, qu'étant en oraiſon, j'eus une viſion qui m'effraia extremement : je vis dans le Ciel le Seigneur tout irrité, aiant en main un Calice couvert d'un voile noir avec des cordes, d'une diſcipline enſanglantée ſuſpenduë aux quatre bouts. Cette veuë m'affligea à l'excés, je tins les mains jointes, & priai inſtamment le Seigneur de flechir ſa colere. Une Carmelitte que je ne connoiſſois point, étoit auprés de moi (ma penſée eſt que c'étoit *Nôtre Sainte Mere*) elle joignit ſes prieres & ſes cris aux miens, je vis auſſi la *Sainte Vierge* au côté du Seigneur, qui en faiſoit de même, & tâchoit de l'adoucir ; peu de tems après elle ſe tourna vers nous,

& dit, *Vos vœux ſont exaucez, Dieu a appaiſé ſon couroux*, & au même moment tout diſparut.

Dans le tems qu'on publioit la victoire gagnée, je fus faire oraiſon, le Seigneur m'apparut en croix, le Corps tout deploié, & me dit : *Regarde ce qui s'eſt paſſé* : il me montra la Mer, il y plongea le Bras droit qu'il détacha de ſa Croix, il en tira pluſieurs corps morts, & me dit : *Voilà quelle eſt la victoire, ils ſont preſque tous ſubmergez.* Mon pauvre cœur en conçut un déplaiſir à ne pouvoir l'exprimer, & qui me continua bien du tems ; je fus convaincuë que Dieu s'étoit fâché de ce qu'à la perſuaſion de cette Fille, on avoit entrepris une affaire de ſi groſſe conſequence : on fit des Prieres par tout le Roiaume, & on expoſa tous les jours le *St. Sacrement* dans les Egliſes. Le Calice que je vis avec le Voile noir, me fit croire qu'on n'avoit pas eu ni aſſez de reverence en l'expoſant, ni aſſez de reſpect en ſa preſence ; ce qui joint avec le trop de confiance qu'on eut dans la Benediction de cette Religieuſe, auroit été la cauſe de la ruine totale de cette formidable Armée.

Dans le tems qu'on travailloit à bâtir le Deſert, (dont j'ay parlé ci-deſſus) & avant la défaite de l'Armée Navale, j'étois retournée à *Avila* avec la Prieure. Dieu me fit connoître ce qui en ſeroit de cette Fondation, & qu'elle n'étoit pas ſelon ſon Eſprit, ni ſelon celui de *Nôtre Sainte Mere.* La choſe arriva de la même maniere, qu'il me l'avoit inſinué. J'ai remarqué le même en tout ce que le Seigneur a bien voulu me reveler, comme lors que je le priai de faire en ſorte, qu'on remenât le Corps de *Nôtre Sainte Mere* à *Avila* (le procés continuoit à ce ſujet à *Madrid*) il me dit : *On a porté une ſentence injuſte, mais*

mais ne t'inquiete point, ils font leur volonté pour le preſent, je ferai la mienne en ſon tems. Je n'étois pas aſſurée de la choſe, mais incontinent aprés j'appris qu'on avoit effectivement porté ſentence au préjudice du Convent d'*Avila*. Ma Revelation fut accomplie quant à ce point; je ne ſçai s'il en ſera de même quant à l'autre. Quoiqu'il y eût plus de vingt ans, qu'on m'eut dit qu'on remeneroit le Corps de la *Sainte* à *Avila*, la choſe eſt encore à faire: Dieu peut-être ne veut pas qu'elle arrive pendant ma vie: Quoiqu'il en ſoit ſi Dieu me l'a vraiement revelée, il arrivera immanquablement tôt ou tard. La *Sainte* même m'apparut depuis ce que Dieu m'en a revelé, & elle me dit: *Ma Fille j'irai à* Avila, *mais il ne m'en reſte qu'un eſpoir.*

Une Perſonne de qualité me dit en même tems, que le Roi avoit dépêché un Courier au *Saint Pere* pour en obtenir la permiſſion de tranſporter le ſaint Corps dans ledit Convent, & qu'on en eſperoit bientôt une réponſe favorable: je fus d'abord perſuadée du contraire. Comme je faiſois oraiſon ſur ce point, je vis de l'eſprit un vieil coffre qu'on me dit d'ouvrir: Je le fis, & je le trouvai plein de toiles d'araignées; il étoit vuide de toute autre choſe. J'en fus étrangement ſurpriſe, j'ignorois ce que ce coffre ſignifioit: J'appris enſuite que tout ce qu'on me diſoit touchant les diligences qui ſe faiſoient à Rome, pour la tranſlation du Corps, n'étoient que belles paroles & amuſemens, dont on ſe ſervoit pour flatter mes ſaints deſirs. J'en eus quelque déplaiſir au cœur: mais je vis pour lors une venerable Matrone à genoux auprès du coffre, coëffée en Veuve (je ne la connus point du tout) & on me dit: *Celle-ci accomplira tes deſirs, elle fera remener le Corps à* Avila,

Je n'en ai plus rien sçu du depuis : Je crus dans moi-même que ce pourroit être la Ducheſſe de Candie, qui devoit nous procurer ce bonheur. J'en parlai à ſon Fils *Dom Inigo de Borgia* ; il fit toutes les diligences poſſibles, conjointement avec ſa Mere pour l'obtenir : Sans effet cependant, la mort les enleva avant qu'ils n'euſſent vuidé cette affaire.

CHAPITRE XXIII.

Dieu lui départit quelques faveurs, & lui donne une Onction interieure pour recompenſer un Acte de Mortification, qu'elle ſouffrit avec plaiſir.

AYANT communié à *Avila* dans le tems d'un Jubilé, je priai le Seigneur qu'il accordât la grace à tous les Habitans de la Ville de le gagner, & d'en conſerver les effets : il me fit voir les ames de la plus grande partie blanche comme des colombes. J'en reçus une conſolation toute ſinguliere, & ſentis de nouvelles ardeurs de l'amour divin : je l'en remerciai, comme ſi j'euſſe reçu moi-même toutes ces faveurs.

Il arriva en un autre tems qu'une de nos Religieuſes fût attaquée de tentations ſi étranges, que ni elle, ni le Confeſſeur n'y comprenoient rien. La Superieure me commanda d'en prendre ſoin, & de la conſoler : je le fis, & priai Dieu pour elle. Il me paroiſſoit que pendant ma priere, on me diſoit interieurement : *Demande-lui ſi elle s'eſt confeſſée de telle choſe ?* Je m'en informai ; elle me dit que non. Je

continuai

continuai mon oraiſon pour elle, j'y vis ſon ame bien brouillée: Je fus la retrouver, je lui conſeillai de ſe confeſſer le plus clairement qu'il lui ſeroit poſſible de tout ce qui concernoit la matiere, dont je lui avois parlé. Elle le fit, puis elle vint me parler: Le Seigneur me fit voir ſon ame, pas moins claire que du criſtal; il n'y reſtoit que quelques filets bien minces qui paſſoient d'un bout à l'autre, ne ſachant ce qu'ils pourroient ſignifier. Je m'en informai du Confeſſeur; il me dit *qu'ils ſignifioient nos paſſions & nos inclinations naturelles.* Cette grace du Seigneur envers cette bonne Sœur, me conſola fort dans l'ame: elle lui en fut fort reconnoiſſante; elle me remercioit auſſi-bien ſouvent du ſervice que je lui avois rendu; j'eſpere qu'elle en profitera, & qu'elle ſe rendra une Sainte.

Etant trop chargée d'offices, je ſouhaitois dans l'ame, que l'obéïſſance m'eût donné plus de loiſir pour vaquer à Dieu. Me reveillant un jour après la ſainte Communion, il m'apparut, & me dit: *Leve-toi; ma volonté eſt que tu faſſes en tout celle des autres.* Ces paroles me donnerent plus de liberté interieure, & je fus ravie que le Seigneur exigeoit que je ſerviſſe mes Sœurs. Mon panchant me portoit à ſervir tout le monde, je doutois s'il n'y avoit pas de l'amour propre, & ſi j'agiſſois par l'eſprit de Dieu: mais il me raſſeura par ſes paroles, & diſſipa mon doute.

Je reſſentis un jour de la peine de ce qu'on m'avoit mis au Tour; parce qu'étant jeune comme je l'étois, je craignois que les autres ne conçuſſent avec juſtice quelque déplaiſir de me voir en cet office. Etant aſſiſe auprès du Tour, je me recueillis, & vis dans une haye d'épines ſeches (qui étoit dans la cour) quantité de roſes blanches & rouges. (ce n'en étoit

pas

pas cependant la saison.) Le Seigneur me dit: *Les roses ne se cueillent que parmi les épines.* Il me donnoit à connoître que la vertu ne s'acquiert que parmi les peines & les contradictions. Je suis infiniment redevable à sa misericorde du desir qu'elle m'inspire de vouloir du bien à tous, & de les servir avec tendresse, quand bien même j'en devrois être incommodée: quelque difficulté qui s'y rencontre, la consolation que j'en reçois en ôte toute l'amertume: Son saint Nom en soit à jamais beni. *Amen.*

Une Religieuse d'*Avila* étoit si agitée de peines interieures, qu'elle étoit digne de compassion; il ne se pouvoit qu'on la soulageât, ni même qu'on pût connoître quelles étoient ses souffrances. Elle me pria un jour bien instamment, que je vouluſſe la recommander à *Nôtre Sainte Mere*, & en obtenir tant pour elle, que pour ses Directeurs, les lumieres necessaires pour discerner sa peine: Je le fis, & je la recommandois actuellement au Seigneur; lorsque je vis sortir de son Corps un chien noir avec un tour blanc au col. La *Sainte* voiant que je le regardois fixement, me dit *qu'elle seroit soulagée de ses peines:* En effet je vis son bon Ange qui les banniſſoit toutes. Peu de tems après, cette bonne Fille me confia, qu'elle ne sentoit plus la moindre inquietude: même elle étoit gaie comme les autres. Je ne lui dis cependant rien de ce que j'avois vû, & je crus que je devois le taire.

Quelques années après, & dans le tems que j'étois à *Madrid*, elle fut faite Prieure à *Avila*; lors que j'y fus de retour, je la trouvai fort incommodée; j'en pris soin en qualité d'Infirmiere, je remarquai d'abord de la froideur en mon endroit, je lui agréois moins que les autres quand je la servois, je la trouvois extremément reservée, & d'une humeur altie-

re;

re ; je la ſervois cependant avec autant de plaiſir que Dieu même que j'enviſageois en ſa perſonne, je témoignois un grand contentement, & je croiois que l'effort de ſon incommodité lui cauſoit cette humeur chagrine. Aiant un jour fait mon mieux pour apprêter ſes viandes, je lui dis : *Ma Mere* faites-moi la grace d'en goûter, peut-être les agréerez vous ; elle n'en voulut rien faire, & me commanda de ſortir : j'obeïs, je m'en fus au lieu du Chapître bien ravie de ce que le Seigneur me faiſoit naître cette mortification, mon cœur ſentit des tranſports d'amour ſi violens, que je crois qu'ils ne l'euſſent pas été plus grands, quand même Dieu m'eût fait la graen de me parler. Je me mis à genoux & entra dans un grand recueillement ; le Seigneur m'apparût, & me dit : *Que t'en ſemble, recompenſé-je comme les gens du monde ?* J'en fus toute comblée d'une joie ſpirituelle, comme ſi j'euſſe joui du Ciel.

Etant un jour fort aſſoupie, je vis *Nôtre Sainte Mere*, elle menoit avec ſoi deux des quatre premieres Religieuſes de la Reforme ; elles s'en alloient dans un lieu, où il y avoit une Prairie la plus agréable du monde ; je lui dis : *Agréez, ma Mere, que je ſois de la Compagnie.* Elle me répondit : *Il n'eſt pas encore tems, il faut que vous acheviez ce que je devois faire.* Ces deux Religieuſes moururent peu de tems aprés ; l'une s'appelloit *Marie de la Croix* ; & étoit Conventuelle de *Vailladolid* à vingt lieuës du Convent où j'étois : l'autre reſtoit à *Avila* ; on la nommoit *Marie de Saint Joſeph.*

CHAPITRE XXIV.

Elle voit Saint Elie *sur le lieu du Chapître, & reçoit d'autres faveurs de Dieu.*

J'Etois à *Avila*, lors que nos Peres s'assemblerent à *Vailladolid* pour y tenir le Chapître : j'en recommandai le succès au Seigneur après la sainte Communion ; je ne fus pas plûtôt recueillie, qu'il me fit voir sur la cime du Monastere où il se tenoit, une nuë toute éclatante ; *Nôtre Saint Pere Elie* étoit au milieu : il étendoit son manteau blanc sur le lieu du Chapître, il agissoit en veritable Pere, il cachoit ses Enfans sous son ombre & les protegeoit. Le Chapître fini, le Provincial vint nous voir à *Avila* : la Prieure lui demanda quelle en avoit été l'issuë ? Il lui dit : *En verité, ma Mere, Dieu y a présidé.* Dès le moment de nôtre entrée, nous fûmes tous si penetrez de l'amour de cet aimable Seigneur, qu'il ne s'est pas vû la moindre opposition, ni aucun sentiment contraire.

Un Mecredy Saint, je meditois à *Avila* sur les souffrances de JESUS-CHRIST. Dans le tems que j'étois recueillie, il m'apparut sous la figure d'un fuiard, qui se voiant sur le point d'être saisi, court brusquement dans la maison d'un ami : il accourut vers moi sans dire le mot : cet état où je le voiois réduit me toucha le cœur. Je lui dis : *Seigneur, qu'agréez-vous ? mon cœur est ouvert, entrez-y.* Il s'en retourna en silence, j'en ressentis une détresse extrême.

Pour qu'on admire la bonté de ce doux Seigneur, je

je rapporterai ce qui arriva à *Avila*. Une Religieuse y fut couverte de lepre. Dieu permit, sans doute, ce facheux accident pour éprouver sa grande vertu. Elle vivoit effectivement en Sainte. Les Medecins conseilloient de la faire sortir du Monastere, crainte que ce mal ne se communiquât du moins à celles qui devoient la servir. Dieu m'inspira un grand desir d'en prendre soin : Je le confiai à une de nos Sœurs, pour que la Malade ne fût pas contrainte de sortir : nous fûmes trouver la Prieure, & la priâmes à genoux, qu'elle eût la bonté de permettre que nous la soignassions, que nous étions prêtes de la servir en tout; la Prieure toute ravie de nôtre resolution y consentit avec plaisir.

Les Medecins lui ordonnerent des sudorifiques les plus violens; le Convent trop pauvre de soi-même, ne put fournir assez abondamment les linges necessaires; (l'Infirme suoit extraordinairement;) je fus obligée de laver de nuit, ce qu'elle salissoit de jour, pour que je pusse la servir de linges blancs. Tout ce qui la touchoit, son corps même étoit toute pourriture, & exhaloit une odeur à ne pouvoir être supportée, si le Seigneur ne nous eût fortifiées. Je la servois donc de jour, & j'emploiois la nuit à nettoier ses linges tout puans qu'ils fussent : Je continuai ce penible exercice 40. jours consecutifs, & même devois-je répondre au Tour parce que nous étions en petit nombre : Je servois cependant l'Infirme avec plaisir, Dieu me donnoit une grande agilité de corps, & me rendoit le tout bien facile : quoique la puanteur que son corps exhaloit fît soulever le cœur aux autres, & paroissoit les suffoquer, lorsqu'elles s'approchoient de sa Cellule. Je n'en étois point du tout affoiblie, ni le peu de repos, ni le peu de nouritu-

re que je prenois, ne m'incommodoit en rien ; ma Compagne en étoit de même, parce que Dieu prenant plaisir dans cette œuvre de charité que nous rendions à cette ame qu'il cherissoit, étoit avec nous & nous fortifioit. Je le priai un jour de la soulager dans ses souffrances, qui effectivement étoient bien grandes : Il me fit voir la beauté & la haute perfection de son ame, qu'il destinoit à une gloire relevée. Il me dit ensuite : *Elle n'a pas encore assez gagné, il n'est pas expedient de finir ses souffrances, & de lui ôter ses peines.* Je suis bien redevable au Seigneur de ces paroles ; je crois n'avoir en rien merité la faveur qu'elles produisirent en mon ame. Son saint Nom en soit beni à jamais.

Les quarante jours écoulez, la Malade fût parfaitement guerie : on eût dit qu'elle n'eût pas eu la moindre incommodité.

Cette bonne Religieuse, dont la Venerable Mere *parle, s'appelloit* Anne de saint Pierre : *Elle étoit Flamande, & noble de naissance ; elle épousa un Seigneur Espagnol de la famille de* Gilsmens : *elle s'en vint en Espagne avec son Mari, & s'établit à* Avila *proche du Monastere des Carmelites Déchaussées, que la Sainte Mere* THERESE *ne faisoit que d'achever : elle en conçut une si haute estime, qu'elle disoit bien souvent à son Mari, que si Dieu lui faisoit la grace de lui survivre, elle se feroit Religieuse avec la Mere* THERESE. *Il s'en railloit, & lui dit un jour, qu'elle n'avoit que trop de tems pour y songer : qu'après sa mort, elle y penseroit à loisir. Dieu l'enleva peu de tems après de ce monde ; son Epouse se voyant libre, songea effectivement à l'exécution de son dessein. Priant un jour le Seigneur, qu'il lui donnât la grace de faire en tout sa sainte volonté ; il lui fit voir comme à* Sainte Catherine, *une roue armée de pointes*

de

de couteaux & de raſoirs, & lui demanda tendrement ſi elle auroit aſſez de force pour ne pas s'en rebuter. Eclairée des lumieres du Ciel, & connoiſſant à ce moment le bonheur de la ſouffrance & la gloire qu'il en revient à Dieu; elle s'offrit toute entiere à ſon bon plaiſir, & entra avec ſes deux filles dans le Monaſtere. L'Aînée n'y reſta pas, les Parens l'en retirerent, pour que les biens de la famille ne s'égaraſſent point. La Cadette prit l'habit avec ſa Mere; & on l'appella Anne des Anges, *elle perſevera & mourut en Sainte. (Remarquez qu'avant le Concile de Trente, les enfans pouvoient demeurer dans les Monaſteres, même les plus reformez.) Quant à la Mere, elle ne ſentit que trop les effets de ſa viſion. Cette lepre dont elle fut couverte, mille abandons interieurs, & quantité d'autres peines qu'elle dut eſſuier, furent autant de couteaux à deux tranchans, qui compoſerent ſon martyre, & la rendirent une Epouſe, conforme à un Dieu crucifié.* La Venerable Mere *conta tout ceci à ſes Filles d'*Anvers, *& leur dit que la ſeule vûë de cette ame genereuſe inſpiroit de la devotion; qu'elle avoit un port & une modeſtie Angelique, & qu'elle joignoit à la qualité d'une Dame bienfaite, (car elle étoit aſſez jeune lorſqu'elle entra) l'éclat d'une vertu achevée.*

Nôtre Sainte Mere étant un jour dans une de ſes maiſons, & parlant de quelque affaire avec une autre perſonne, celle-ci s'emporta contre la *Sainte*: je m'en fus confeſſer, ſouhaitant de communier ce même jour. Etant ſur le point de le faire, je vis le Seigneur fort irrité contre moi: il me dit, *En quoi cette perſonne t'a t'elle choquée? elle me fait du plaiſir en beaucoup de choſe, & toy tu ne m'en fais pas du tout de te fâcher contre elle: les moindres fautes me bleſſent plus, que tous les maux du monde ne peuvent te bleſſer, tu ne reſſens que ce qui te touche, & moi je reſſens*

ſens tous les pechez des hommes. Cette reprimande du Seigneur m'inſpira un tendre amour pour cette perſonne, il me continua bien du tems avec une eſtime toute ſinguliere.

Je parlois un jour à une perſonne extremement tentée, elle me pria dans le plus fort de ſes peines de ne lui parler de rien, & me dit que de tout ce que je lui diſois, elle n'en croioit rien ; faites un petit effort ſur vous même, lui repondis-je, & croiez au moins que les myſteres de nôtre Foy ſont veritables. Quoique je faſſe, me dit-elle, il eſt impoſſible que je les croie. Je m'en fus communier, & la recommandai au Seigneur, & j'ouïs ces paroles : *Dis-lui que c'eſt un menſonge, elle le peut, ſi elle le veut, je vous ai laiſſé le franc arbitre, le ſecours de ma grace eſt plus fort que ſa peine.*

Dans un de nos Convens, il mourut une Religieuſe ; pendant ſa vie elle avoit toûjours eu quelque tentation contre la Superieure, elle m'apparut trois mois après ſa mort, & me dit, que tout ce tems-là, elle avoit fait ſon purgatoire ſous le lit de la Superieure, & qu'elle s'en alloit jouir de Dieu dans le Ciel.

Un jour de la Fête du *St. Sacrement* faiſant oraiſon à genoux, le Seigneur m'apparût, & me temoigna beaucoup de tendreſſe : il paroiſſoit me ſoliciter à lui faire quelque demande ; il étoit effectivement prêt à m'accorder beaucoup de choſes : je vis en même tems trois perſonnes aſſez éloignées, à ſavoir, ma Sœur, mon Couſin & un homme de groſſe qualité, je le priai de ſauver leurs Ames ; il me temoigna qu'il agreoit ma demande. Nous apprîmes peu de tems après la funeſte mort de ma Sœur, qui fut noiée, & celle de mon Couſin qui fut em-

porté

porté d'une fievre violente : la mort de l'un & de l'autre arriva le jour même que j'eus cette vision. La troisiéme personne que je vis, fut *Dom Antoine Perez de Cordouë*; il avoit été le Favori de *Philippe II.* mais par malheur il en fut disgracié, il s'étoit retiré en Angleterre, ce qui nuisit beaucoup à son ame : il me vint voir lors que je fus en France; il paroissoit desesperer de son Salut; j'en fus sensiblement touchée, je conçus un grand desir de l'aider à sortir de cet abîme. J'ai appris du depuis que le Seigneur lui a fait misericorde, qu'il est mort à ce qu'on m'en a écrit en predestiné, qu'il recevoit frequemment les Sacremens, & se faisoit assister de son Confesseur : que le jour même de sa mort il se mit à genoux avec un grand transport d'amour, & des marques assurées de son Salut.

Remarquez que cette disposition fut un effet, pas seulement des Prieres de la Venerable Mere, *mais encore d'une de ses lettres qu'il reçut un peu avant mourir, il en fut si vivement touché, qu'il conçut de tendres sentimens de l'Amour divin.*

Un jour que j'étois extremêment haraſſée, la Superieure me fit appeller; je la priai de permettre que je restasse quelque peu de tems dans la solitude, pour me delasser l'esprit : mais effectivement pour jouir de la consolation de mon cher Maître. A peine m'étois-je recueillie qu'un démon m'apparut, il faisoit mille singeries, & me dit : *Malheur à la personne qui t'a procuré tant de faveurs !* J'ouïs en même tems une voix qui lui dit : *Ne la trouble pas, elle a bien besoin de ce délassement d'esprit & de ses onctions interieures.*

CHAPITRE XXV.

Les demons la perſecutent. Dieu lui inſpire de s'en aller en France.

LEs demons m'ont apparu bien ſouvent, mais je ne les crains pas plus que des mouches. Un jour étant malade au lit, je m'endormis; j'ouïs d'abord un bruit, comme de quelques-uns qui marchoient dans la chambre: je m'éveillai, & vis une troupe de demons: ils s'enfuirent & ſe cacherent en un trou; au moment qu'ils me virent hauſſer la tête, ils ſe preſſoient à qui y entreroit le premier: ce qui me donna envie de rire, il n'étoit rien de plus ridicule à voir, ils n'avoient que de groſſes têtes & des pattes les plus vilaines.

Une autre fois allant de nuit accommoder quelque choſe pour *Nôtre Sainte Mere*, qui étoit incommodée, je tenois en main une petite lanterne pour m'éclairer; le démon ſous la forme d'un chat, ſauta deſſus, & l'éteignit, avant que je ne fuſſe auprès de la *Sainte*, je m'en fâchai juſqu'à ce point, que ſi les tenebres ne m'euſſent empechée de le voir, je la lui euſſe jettée à la tête. Quand je fus auprés de la *Sainte*, je vis qu'elle rioit: elle me dit: *Ma Fille, que vous eſt-il arrivé* ? Je lui contai le tout, & lui dis même que j'étois fâchée contre le démon. *Vous n'avez pas agi prudemment*, me dit-elle, *je ſuis marrie que vous vous êtes émuë & fâchée pour mon reſpect.* Ma penſée eſt qu'elle avoit vu le tout, quoiqu'elle ne m'en temoignât rien.

Nôtre Sainte Mere me commanda un jour d'aller querir de la lumiere, en cas que je n'euſſe pas peur, (la Communauté s'étoit retirée pour prendre le repos) *Ma Mere*, lui dis-je, *je ne craindrai rien ſi Vôtre Reverence me le commande :* j'y fus ; & remuai les cendres de la Cuiſine pour en prendre ; au moment que la lueur commença à rejallir, je vis un mâtin noir grimper la cheminée & s'enfuir : ceci arriva à *Burgos*. Il faut remarquer que la maiſon où nous étions, étoit moleſtée de ſes ſpectres ; elle avoit appartenu à un homme riche, qui ne s'étant pas voulu confeſſer, fut emporté en corps & en ame des démons au moment qu'il expira. *Nôtre Sainte Mere* ne trouvant pas d'autre en ville, l'acheta pour peu de choſe. Nous y fûmes loger, des ſpectres effroiables y parurent jour & nuit juſqu'à ce que l'on y eût expoſé le *St. Sacrement*. On eût dit bien ſouvent que tous les meubles fuſſent briſez. Un jour *Nôtre Sainte* m'envoia voir quel dégat il s'étoit fait ; mais je ne trouvai rien de caſſé, le démon ne faiſoit ce gros tintamare, que pour nous effraier.

Dans le tems que j'étois à Matines dans le Convent de Paris, je vis une Sœur qui ne ceſſoit de rire, & n'avoit pas d'attention à ce qu'elle diſoit : je ſongeois dans moi-même ce qui pourroit en être cauſe ; je m'apperçus d'un petit démon au pied du chandelier, il badinoit auprès d'elle, & la diſtraioit par ſes ſingeries.

Aiant communié à *Avila* la nuit de la Naiſſance du Fils de Dieu, je fus extremement recueillie, & je vis l'Enfant JESUS né dans mon ame ; je m'occupai enſuite à quelque travail neceſſaire, mais avec un tel trouble, que tout ce que je maniois m'échappoit des mains. Ce trouble me continua quel-

que tems juſqu'à me fâcher contre moi-même : cette inquietude me fit douter, ſi la faveur que j'avois receuë de Dieu, n'étoit pas une illuſion du démon. Je le confiai à mon Confeſſeur ; parce que je craignois d'être coupable d'un peché mortel. Il fit ce qu'il pût pour me conſoler ; mais rien de ce qu'il me diſoit ne put calmer mon eſprit. Je m'endormis la nuit ſuivante dans le même trouble : je vis en ſonge une petite Colombe blanche voltiger ſur l'Autel ; elle excitoit du bruit avec ſes aîles, comme pour que je l'entendiſſe : je reflechiſſois attentivement ſur cette viſion, & je ſentois que mon cœur ſe dilatoit de plus en plus, lors que je vis un Prêtre fort venerable, revêtus des Ornemens Sacerdotaux, accompagné de Diacre & de Sous-diacre venir dire la Sainte Meſſe (ma penſée eſt que c'étoit nôtre Seigneur.) Etant à la Communion, il prit l'Hoſtie en mains, & me dit : *Communiez de nouveau* ; je m'effraiai à ces paroles ; parce que j'apprehendois de n'être pas en état de grace. A mon reveil je me trouvai ſi tranquille, ſi conſolée avec une telle aſſurence de mon bon état, que ſi j'euſſe en effet communié réellement.

Il y avoit dans la Cour du même Convent une Croix avec quelques degrez de pierre : les Religieuſes y faiſoient ſouvent oraiſon ; j'y fus un jour entre Complies & Matines, il geloit bien fort ; m'étant agenouillée ſur les pierres, je fus penetrée de tels tranſports d'amour, que je ne ſentis point du tout la froidure, & que je n'en fus en rien incommodée : quand on ſonna la cloche pour Matines, je voulus me lever, je ſentis nôtre Robe attachée à la pierre par l'excès du froid : j'en fus bien ſurpriſe, je n'en reſſentis rien dans le corps, il étoit même

même dans un tel temperament, que si c'eût été plein été : j'admirai le pouvoir de Dieu, qui fait des graces selon son bon plaisir, & bien souvent contre l'ordre de la nature.

Revenons à cette Mer orageuse que Dieu me fit voir en esprit : j'étois toûjours dans la pensée que j'irois en France, & que j'aurois dequoi y souffrir, selon qu'il me l'avoit insinué. La nature apprehendoit ce coup ; mais le Seigneur m'apparut un jour dans une vision intellectuele (je le sentois dans moi-même sans aucune image) il me dit : *l'Olive & le raisin ne donnent leur liqueur, qu'après avoir passé par le pressoir ; tous ceux qui m'ont aimé, ont marché par le chemin de la Croix, je veux que tu en fasses de même.* Ces paroles me donnerent un grand courage & m'inspirerent un desir extrême de faire tout ce qu'il agréeroit, je m'abandonnai à son bon plaisir, & je sentis qu'il agrea ma resolution.

Un jour après la Communion, je pensai à ce qu'un Pere m'avoit dit, qu'il n'expedioit pas que des Religieuses s'en allassent en France, qu'elle regorgeoit d'Heretiques, & que ce n'étoit pas le devoir des filles de leur precher. J'approuvai son sentiment, mais le Seigneur me dit : *Souciez-vous fort peu de ce propos, vous attirerez les Ames à mon service, comme le miel attire les mouches.* Il me dit ces paroles dans le tems que les François sollicitoient pour qu'on leur envoiât des Religieuses d'Espagne. Il y eut divers sentimens là-dessus : les plus Savants, quoique grands Serviteurs de Dieu, étoient en suspens, touchant la resolution de cette affaire ; j'en étois de même, & je doutois si ce dessein étoit de Dieu. Mes Confesseurs me rassurerent, & me dirent que je n'agissois que par l'instinct du St. Esprit.

J'apprehendois extremement le changement de pays ; ces inquietudes & ces doutes me revenoient en memoire & me gênoient, quoique je ne ſouhaitaſſe rien plus que de faire le bon plaiſir de Dieu. Dans le tems que j'étois agitée de ces differentes penſées, le Seigneur découvrit les ſiennes à quelques Ames, pour qu'elles m'affermiſſent dans ma reſolution. Une Religieuſe de nôtre Monaſtere qui vivoit en Sainte, n'approuvoit pas mon depart : elle deſiroit paſſionnément que ce deſſein échouât ; elle dit au Seigneur, *Mon Dieu ! permettrez-vous que nôtre Sœur s'en aille dans un Païs ſi éloigné ?* Il lui répondit, *Il faut que cela ſe faſſe, & qu'on devoit m'y pouſſer.* Elle lui repliqua : *Hélas Seigneur, j'apprehende qu'elle n'eût trop à ſouffrir en un voiage ſi penible :* Il lui dit, *Ceux qui prennent le miel de la ruche doivent s'attendre à quelques coups d'aiguillons, mais ils emportent le miel.* Les Religieuſes (toute la Ville même) recommandoient inſtamment cette affaire au Seigneur : elles avoient un gros déplaiſir, que je deuſſe m'en aller parmi les Heretiques ; leur amour en mon endroit, quoique je ne l'euſſe en rien merité, leur cauſoit cette affliction ; je les aimois auſſi beaucoup pour leurs grands merites, elles étoient vraîment des Saintes.

CHAPITRE XXVI.

Elle rapporte les instances qu'on fit pour qu'on envoiât des Religieuses en France.

LEs Religieuses *d'Avila* pressoient les Superieurs de ne pas condescendre à mon départ ; mais en vain, le Seigneur avoit decreté le contraire. Il se trouve des Moïses par tout, qui élevent les yeux, les mains & le cœur vers le Ciel pour en obtenir du secours au peuple. La France (quoique la pieté y eût perdu de son lustre par l'heresie) eut les siens ; il s'y trouva des Ames bien vertueuses, qui par les veilles, les penitences, & les gemissemens importunoient la misericorde de Dieu à les secourir dans leur malheur. Elles ouïrent que la grande THERESE, comblée de tant de graces, douée d'un esprit le plus relevé, & animée d'un zele insatiable du salut des Ames, avoit seu reformer son Ordre en Espagne, en cette unique veüe (comme elle le dit elle-même dans ses écrits) que ceux qui l'embrasseroient, menassent une vie d'oraison & de penitence continuelle pour secourir par leurs prieres ceux qui travailloient à la conversion des tant d'Ames que l'heresie perdoit en France. (La *Sainte* a effectivement toûjours eu à cœur le bien spirituel de ce Roiaume) Elles reflechirent avec combien de succès elle avoit poussée cette hardie entrepriſe ; & comme elle avoit seu fonder une quantité de Monasteres de deux Sexes jusqu'à en composer une Province separée des mitigez : elles jugerent par les frequens miracles qu'elle

operoit après sa mort, combien relevée étoit la gloire, dont Dieu couronnoit ses travaux ; enfin elles reçurent les livres admirables de la *Sainte*, que Monsieur de Bretigni n'aiant seu emmener avec soy des Religieuses d'Espagne leur apporta, & fit imprimer en François. Toutes ces merveilles leur inspirerent une haute estime de la *Sainte*, & une amour tout singulier pour sa reforme ; ces bonnes Ames songerent tout de bon à en fonder un Monastere à Paris.

On agit auprès du Roi pour en procurer la permission, & on l'obtint ; on instruisit quelques vertueuses Demoiselles des principes de cette reforme, pour qu'elles pussent se joindre aux Religieuses, en cas qu'on pût en enmener d'Espagne, ou du moins pour qu'elles s'assujettissent plus facilement aux Statuts qu'on étoit d'intention d'en rapporter au defaut des Religieuses.

Sur ces beaux commencemens, Monsieur de Bretigni reprit à cœur son entrepriſe : il partit pour l'Espagne avec trois Dames de qualité pour tant mieux reüssir dans son dessein, & pour qu'elles appriſſent la langue. Messieurs Gaultier & de Berulle furent de la Compagnie ; ils coururent grand risque sur Mer à ce qu'ils ont conté eux-mêmes. Dieu voulut éprouver leur courage, il fut assez grand pour ne pas se rebuter de toutes les difficultez qui se rencontrerent.

Ils resterent près d'un an en Espagne avant d'obtenir des Superieurs aucune Religieuse ; on leur fit naître bien souvent dequoi souffrir, même des affronts les plus sensibles : leur vertu quoique surprenante, n'étant pas du tout connuë, on se faisoit un plaisir de vomir une calomnie contre eux, jusqu'à les traitter même d'heretiques. Dieu les éprou-

voit

voit par ces perſecutions : leur patience & leur profonde humilité firent bien voir qu'ils étoient de grands ſerviteurs de Dieu, & qu'ils n'enviſageoient que le ſalut des Ames. Enfin la ferme conſtance qu'ils firent paroître dans leur pourſuite, les fit emporter ce qu'ils ſouhaitoient avec tant d'ardeur.

Quant à moi, je ſouffrois toûjours de groſſes inquiétudes ; j'apprehendois d'être ſéduite du démon, ce qui me faiſoit jetter des torrens de larmes : Je preſſois le Seigneur de ne pas permettre que je fuſſe dans l'illuſion. D'ailleurs cet aimable Dieu m'importunoit à m'acquiter fidellement de l'offre que je lui avois faite. Le démon au contraire me repreſentoit que j'étois trop avancée en âge, que j'ignorois la langue, que je mourrois immanquablement en chemin ; que j'étois aimée à *Avila*, que j'y jouïſſois d'un grand calme d'eſprit, que mon ame y goûtoit tout ce qu'elle pouvoit ſouhaiter de conſolation interieure : qu'en France, je ſerois perſecutée & mépriſée de tout le monde ; qu'étant éloignée de mes amis, j'aurois, ſans doute, bien à ſouffrir : En un mot, qu'il y alloit de mon bien, d'abandonner & de ne plus ſonger à cette entrepriſe. Voilà les inquiétudes dont mon pauvre cœur étoit agité. Helas ! que peut une femme foible comme moi parmi tant de troubles & de détreſſes.

Dieu continuoit de me preſſer. Il me dit un jour : *Ne manquez pas de vous en aller, rien ne s'achevera ſans vous ; les autres ne ſeront pas plûtôt arrivées en France, qu'elles ſouhaiteront de s'en retourner en Eſpagne, ſi vous n'êtes pas avec elles.* La choſe arriva effectivement ; à peine fûmes-nous arrivées à *Paris*, qu'on me pria de m'en aller à Pontoiſe : on m'y manda d'abord, qu'il expedioit de retourner en Eſpagne :

je répondis que je n'abandonnerois pas cette entrepriſe, puis qu'elle étoit ſur un bon pied.

Avant mon départ, le Seigneur me fit dire par une de mes Sœurs : *Que je partiſſe ſans rien craindre, qu'il me diſoit comme il dit à ſes Diſciples, que je ſerois affligée & mépriſée, mais que ces détreſſes ſe changeroient en joie.* Ce que cet aimable Dieu avoit la bonté de dire à mes amies, faiſoit plus d'impreſſion ſur mon eſprit, que ce qu'il m'avoit dit à moi-même. Me trouvant encore un autre jour dans ces inquiétudes, je m'endormis ; & je vis en ſonge un jeune homme, bien noble, & d'un port genereux & martial à ce qu'il me parut. Il me dit : *Prenez courage, & partez ſans faute.* Je l'ai pris pour *Saint Michel* : je lui ai porté dès ma jeuneſſe, une devotion toute ſinguliere, & lui faiſois tous les jours quelques prieres.

Celles qui devoient s'en aller en France s'aſſemblerent le jour de *Saint Barthelemy* à *Avila* ; nous y reſtâmes juſqu'à la fête de la *Décollation Saint Jean.* Un mois avant nôtre départ, on vit dans le Ciel des Etoiles d'une clarté agréable ; elles parurent jour & nuit ; elles étoient inégales en grandeur, & repreſentoient nôtre petite troupe, dont j'étois la moindre.

Quelque peu de tems avant partir, je reſſentis encore les efforts de ces groſſes inquiétudes. Le Seigneur me dit : *Voi comme les Oiſeaux ſe prennent à la gluë, de même les ames ſe colleront à toi, & tu me les gagneras pour toûjours.*

Enfin nôtre Reverendiſſime Pere *François de la Mere de Dieu* General, vint avec quelques Peres à *Avila*, pour conclurre nôtre départ. Nous partîmes le matin de la fête de la *Décollation de Saint Jean*, il nous accompagna une bonne partie du jour : Quand il

dut nous quitter, nous lui demandâmes la benediction; il nous la donna bien tendrement: nous en fûmes fort attendries, parce qu'il nous affectionnoit en veritable Pere. Cette ſeparation fût un grand ſacrifice à Dieu de part & d'autre; le Pere ne confioit qu'avec peine ſes Filles à des Etrangers, dont il n'avoit pas une parfaite connoiſſance, & les Filles ne ſe ſeparoient qu'avec regret d'un ſi bon Pere: ce triſte adieu ne ſe donna point ſans force de larmes. Il ne faut pas s'en étonner, nos cœurs étoient plongez dans des détreſſes les plus déſolantes, non ſeulement parce que nous quittions pour toûjours, & le Pays, & des Superieurs de grande vertu: mais encore parce qu'étant naturellement foibles, nous ne pouvions nous affranchir de toute crainte, & du doute, ſi ce voyage étoit ſelon la volonté de Dieu. Ce qui nous fortifia le plus, fut la reſolution que nous prîmes de tout ſouffrir, pour l'amour d'un Dieu, & pour le ſalut des ames, juſqu'à donner nos vies mêmes, s'il en étoit beſoin.

Deux de nos Peres, grands Serviteurs de Dieu: deux Prêtres François, (Monſieur de Berulle en étoit un,) Monſieur Gaultier avec trois François à cheval, & quelques Eſpagnols nous accompagnerent dans ce voiage. Les trois Dames Françoiſes étoient ſeules en un Caroſſe, & toutes les Religieuſes en un autre: nous ne nous rencontrions enſemble que dans les Auberges. Ils nous apprenoient la langue Françoiſe; nous ne pûmes en apprendre que quelques mots, quoique ſuffiſamment pour comprendre la plus grande partie de ce qu'on nous diſoit. Le Seigneur voulut nous mortifier, ne permettant point que nous en appriſſions plus pour nôtre bien: cependant à ce que je crois, il n'a été que bon pour nous de ne pas

beaucoup

beaucoup parler ; chaque Nation a ſes Coutûmes.

Nous avançions heureuſement dans nôtre route ; mais le démon apprehendant le ſuccès de nôtre entrepriſe, mit la diviſion entre nos Cochers, (ſans doute, pour nous inquiéter.) Nous rencontrâmes des chemins ſi perilleux, des chauſſées ſi fâcheuſes, & quantité de bourbiers ſi profonds, que nous dûmes bien ſouvent marcher à pied : mais il faut dire à la louange des François, qu'ils agiſſoient en nôtre endroit avec tant de civilité & de charité, que nous en reſtions confuſes. Tout le tems du voyage, ils ne lâcherent pas le moindre mot meſſéant, ni aucune parole d'impatience, ou de raillerie : quoiqu'il paroiſſe qu'il leur fût permis pour rendre les fâcheries du chemin plus ſupportables. J'en beniſſois le Seigneur, j'élevois leur vertu, & j'étois ravie du reſpect qu'ils portoient à l'Habit de la *Sainte Vierge*, & de *Nôtre Sainte Mere* THERESE.

Avant nôtre arrivée à *Bayonne*, il fit la veille de *Saint Matthieu*, une ſi groſſe pluie, qu'il nous fut preſqu'impoſſible d'avancer : (Dieu voulut ſans doute exercer nôtre patience.) Nous fûmes ſurpriſes ſur le ſommet d'une haute montagne, d'une nuit obſcure à ne pouvoir diſtinguer nos mains, ce qui nous obligea de ne pas paſſer outre. Nous jeûnions tous ; le Seigneur permit que nous nous trouvâmes ſans pain & ſans vin, & ſans d'autre eau, que celle qui tomboit abondamment du Ciel. L'air étoit agité de vents ſi furieux, qu'on eût dit que tout alloit périr ; la mer même qui n'étoit pas bien éloignée, faiſoit un bruit à nous effraier. Je l'euſſe été effectivement, ſi un Dieu, toûjours preſent, qui me conſoloit, & me faiſoit beaucoup de faveurs, ne m'eût conſervé dans le calme tout le tems du voiage. Je ne me

trouvai qu'un jour dans une détreſſe à ne pouvoir l'exprimer ; ce qui me la cauſa, fut le ſouvenir que j'étois à charge à mes compagnes, que n'étant qu'une Sœur du Voile blanc, je n'étois capable dequoi que ce fût, & que j'agiſſois à l'aveugle, que de m'engager dans une entrepriſe de cette nature. Mais à nôtre arrivée dans une Auberge, le Seigneur m'apparut, il me conſola avec beaucoup de tendreſſe ; & me dit : *Ma Fille, prens courage, je t'aiderai, & ſerai toûjours avec toi.*

CHAPITRE XXVII.

Elle arrive à Paris, elle change de voile, & on la fait Prieure de Pontoiſe.

CETTE viſion, dont je viens de parler, m'affranchit de toute peine, & m'inſpira un tel dégoût du monde, que je trouvois tout mon plaiſir dans les mépris, & un calme interieur parmi les plus gros perils. La preſence continuelle que j'avois de la *Sainte Trinité* me procuroit ces faveurs. Paſſant le même jour ſur un grand pont, le demon qui ſouhaitoit de nous precipiter dans la Riviere, effraia tellement les chevaux, que le caroſſe fut ſuſpendu en air & pancha bien fort d'un côté ; mes Compagnes toutes épouvantées prioient le Seigneur de nous dégager de ce peril, & le Cocher plus troublé que tout autre, paſſa le pont, le caroſſe toûjours panchant : au moment que nous eûmes échappé de ce danger, le demon renverſa le caroſſe parmi les épines, j'étois à la portiere du côté même que nous

renver-

renverſâmes, tous me crûrent morte ; mais comme ſi Dieu m'eût ſoutenuë de ſa main, je n'en fus pas du tout incommodée, les autres qui tomberent ſur moi, furent bleſſées l'une à la jambe, l'autre à l'œil : on dut faire venir le Chirurgien pour panſer leurs plaies. Dieu les traitta en Femmes fortes, & moi en foible, & comme indigne de cette Croix.

Nous arrivâmes enfin à Paris le jour de l'Octave de *Saint Denis* ; nous y trouvâmes une maiſon trop bien aſſortie pour de pauvres Carmelittes Deſchauſſées, Dieu m'y continua les mêmes faveurs, que pendant le voiage. Je m'en fus d'abord avec la permiſſion de la Superieure preparer à la cuiſine la petite refection pour la Communauté. Je trouvois tout mon plaiſir dans ma condition de Sœur converſe, & dans ces emplois ; & c'eſt ce qui fut cauſe que lors que *Nôtre Sainte Mere* me preſenta le Voile noir, je la priai de ne pas m'y contraindre ; elle condeſcendit à mes deſirs, elle ne me preſſa pas là-deſſus, elle aimoit plus mon contentement que le ſien : je croiois (quoique peut-être par un effet de l'amour propre) qu'il y eût plus de vertu à le refuſer qu'à m'y ſoumettre.

J'eſſuiai un ſecond combat ſur ce point, pas moins rude que le premier. Les Superieurs me dirent qu'ils ſouhaitoient que je priſſe le Voile noir. Je craignois de donner quelque deplaiſir à *Nôtre Sainte*, ſi j'agréois des mains des Etrangers, ce que j'avois ſi frequemment refuſé des ſiennes. La Prieure même ne l'approuvoit en rien, elle m'entretenoit des heures entieres dans ſa Cellule, & tâchoit de m'induire à n'y pas conſentir ; elle alleguoit pour raiſon, que ce changement ne ſe pratiquoit pas dans l'Ordre, & qu'il pourroit être cauſe de quelque re-

lâche,

lâche. Les Superieurs au contraire vouloient absolument que je m'y soumisse ; ils disoient même que nôtre Reverend Pere General leur avoit conseillé de me faire changer de Voile à nôtre arrivée en France. Toutes les Religieuses s'y opposoient, la *Mere Eleonore de Saint Bernard* étoit la seule qui y donnoit les mains, elle m'avoit toûjours conseillé ce changement, elle me consola fort dans mes peines, qui à la verité étoient bien grandes, vû tant de sentimens contraires.

Les Superieurs prierent le *Pere Cotan* Jesuite de faire ses efforts pour m'induire à me soumettre ; il me pressa en effet là-dessus : mais voiant la grosse repugnance que j'y sentois, il me dit : Qu'il offriroit le Saint Sacrifice de la Messe avec tous ses Peres, & qu'ils feroient une Neuvaine pour que le Seigneur fit connoître quelle étoit sa sainte Volonté, sous cette condition que pour lors je me soumettrois à leur sentiment. Le Seigneur m'apparut deux à trois fois pendant ces neuf jours, d'une beauté ravissante & bien gaie : il me caressa beaucoup, & me donna de grandes consolations, qui étoient bien necessaires par rapport aux peines où je me trouvois : il me dit une fois bien tendrement, *Prend courage, il faut que la chose se fasse.* Au bout de neuf jours le Pere me demanda dans quelle disposition je me trouvois ; je ne lui decouvris rien de la grace que le Seigneur m'avoit faite, ni de la consolation que *Nôtre Sainte Mere* me donna en même tems ; je lui dis seulement que ma peine continuoit : il me répondit que la conscience m'obligeoit d'obéir, & selon ma pensée, me dit-il, les Superieurs peuvent vous mettre un precepte pour vous y contraindre, & vous le commander de la part de Dieu, & je

vous

vous le commande moi-même ; vous offenserez le Seigneur, si vous continuez de vous y opposer. Je me soumis, mais dans un grand trouble d'esprit ; parce que *Nôtre Sainte*, dans la visite qu'elle me fit, ne m'avoit pas assez r'assurée sur ce point. Le Seigneur cependant me remit en memoire la vision que j'eus avant mon départ pour la France. *Nôtre Sainte* m'apparut pour lors, je me vis en sa presence avec le voile noir sur la tête, je lui dis : *Ma Mere l'ôterai-je ? Non*, me répondit-elle, *ne l'ôtez pas* ; & en même tems elle me temoigna quelque déplaisir de ce que je devois essuier tant de travaux ; elle étoit accampagnée d'une Sainte Religieuse decedée depuis peu, & qui avoit été ma Maitresse pendant le Noviciat : celle-ci tenoit en main un petit plat rempli d'une liqueur toute divine, elle m'en donna une cueillerée, & puis me montra un esprit leste. Ce souvenir ne me consola pas peu dans cette fâcheuse conjoncture.

Je receus enfin le Voile noir le même jour, que nôtre aimable Sauveur fût baptizé, & je crus que Dieu le permit pour ma consolation ; parce que je suis devote à ce Mystere. Il me dit ce matin quelques paroles qui me donnerent de nouvelles forces. Je le vis à mon côté comme un bon Pere qui tient compagnie à son Fils pour le consoler dans les peines, où il l'avoit plongé. Quand nous fûmes au Refectoire, il s'asseia à mon côté, & la Lectrice de Table ne sachant pas, à ce que je crois, ce qu'elle faisoit, commença la lecture par ces paroles, *Dixit Dominus Dominæ meæ : sede à dextris meis.* Le Seigneur se tourna pour lors vers moi, mon esprit se rejouit fort en lui, parce que je le voiois present, & que je sentois même qu'il faisoit sa demeure

dans

dans mon ame. Je fus convaincuë qu'il agréoit que je portasse le Voile noir.

Huit jours après cette ceremonie, on m'envoia à Pontoise; ce me fut un redoublement de peine: je recourus d'abord à l'Oraison; le Seigneur me dit, *Courage ma Fille, tu es dans mon cœur, & je serai dans le vôtre.* Ces paroles & la presence que j'avois de cet aimable Dieu, me consolerent extrememment; la veuë cependant de mon incapacité, pour ce qu'on exigeoit de moi, augmentoit ma crainte. Nous arrivâmes à Pontoise le 17. de Janvier. Les Principaux vinrent à nôtre rencontre une demie lieuë de la Ville; le Peuple nous attendoit en procession, & avec une tendre devotion. Le concours du monde fut si grand, que nous ne pûmes entrer chez nous avant minuit. Nous avons dequoi loüer le Seigneur qui a voulu que nous y fussions admises avec tant d'applaudissement, & qu'on nous y continuë encore une grande estime. Nôtre Seigneur a gratifié & gratifie encore tous les jours de ses faveurs cette Ville par les Prieres de cette Communauté. Je m'affligeois à l'excés du tort que je faisois à cette Fondation: la qualité de Superieure m'étoit une mortification si grosse, que je me croiois parmi l'infamie, le mépris & la confusion la plus grande du monde: en effet dequoi étoit capable un ver de terre, tel que je me le voiois pour lors plus que je ne le fis jamais.

Priant un jour devant le *Saint Sacrement*; je dis au Seigneur *qu'il se chargeât lui-même du soin de sa Gloire, & qu'il m'assistât en tout.* (Je n'avois aucun secours de qui que ce fût.) Il me répondit: *Je suis ici, je veille à toi, je te garderai comme la prunelle de mes yeux.* Je le priai un autre jour de me servir

de

de Maître, & lui dis ; *Que je n'en avois pas d'autre que lui, qu'il ne pouvoit me refuser cette grace.* Je devois faire chapître, il s'y agissoit de reprendre & d'instruire les Sœurs : j'apprehendois ce coup jusqu'à en être dans le découragement ; la Messe de la Communauté s'achevoit, lors que le Seigneur me dit ; *Ouvre & regarde la Regle, tu y trouvreras les forces qui te sont necessaires ; si tu l'observes, tu seras comme une Armée bien disciplinée, impenetrable aux efforts des ennemis.* Je m'en fus faire chapître, je dis aux Religieuses, *Que mon unique desir étoit de les servir & de les consoler ; mais que n'étant capable de rien, je ne m'appuiois que sur la bonté de Dieu, & sur les vertus de celles qui avoient desiré avec tant d'ardeur d'êrte sous l'Ordre de* Nôtre Sainte Mere, *& que le Seigneur les contenteroit par un instrument si foible que je l'étois.* Je dis d'autres choses selon que Dieu m'inspira, & je leur parlai comme si nous eussions eu la même langue ; le chapître fini, je vis qu'elles pleuroient, je leur dis : *Vous vous affligez sans doute de ce que vous ne m'entendez pas bien :* Elles me répondirent, *Il n'est rien jusqu'à la moindre parole même que nous n'aions parfaitement compris, & nous en pleurons de joie.*

Dans le tems de ma residence à Pontoise, j'appris d'Espagne qu'une Religieuse étoit morte en Sainte ; j'enviois sa vertu, & reflechissois sur la grandeur des merites, qu'elle avoit acquis par tant de fatigues qu'elle essuia pendant sa vie : le Seigneur me dit, *La plus grande perfection ne consiste pas à être fort active pour des personnes qui sont appellées à un état plus sublime ; mais bien à mourir à ses inclinations naturelles & à soi-même.* Ces paroles passerent comme un éclair, mais il m'en resta une lumiere

miere toute singuliere, qui me fit connoître la bonté de Dieu, & m'anima à lui être plus fidelle.

Mon Oraison pour lors n'étoit qu'une simple vûë d'une lumiere celeste dans le fond de mon ame : toutes ses puissances en étoient tellement penetrées, qu'il paroissoit qu'elles n'eussent d'autre être que celui que leur donnoit cette lumiere. Ce n'est pas voir JESUS-CHRIST, ou la STE. TRINITE', comme je le vis du passé : mais c'est comme si la STE. TRINITE' étoit en moi, sans image cependant, & avec un sentiment interieur de sa personne, qui inspire à l'ame un profond respect envers sa divine Majesté, & comme le ver à soye ne se nourrit que tendrement, jusqu'à ce qu'aiant atteint sa juste grandeur, il commence à filer, & le continuë tant qu'il ait achevé son peloton, où tout épuisé des forces il s'enferme sans sentir même qu'il se meurt. Il s'en va de même dans mon interieur, on m'a nourri parmi les douceurs de l'esprit, on m'entretient dans le silence, & m'arrachant, pour ainsi dire, à moi-même pour ne vivre qu'à Dieu, l'amour agit insensiblement, jusqu'à me faire mourir à toutes les choses créées : cette mort est la veritable vie de l'ame, & m'inspire fortement le desir de posseder mille vies, non pour en jouïr, mais pour en faire un sacrifice pour la gloire de Dieu. De-là vient que je ne trouve autre consolation dans cette vie, que celle de pouvoir donner cette vie même pour un Dieu qui est le seul objet de mon amour.

Je me plaignis une autre fois au Seigneur, de ce qu'il souffroit qu'on me chargeât d'un office de si grosse consequence, vu que de moi-même je n'étois que bien peu de chose, & moins que de la paille; il me répondit : *Je me sers de la paille pour allumer le feu.*

CHAPITRE XXVIII.

Elle reçoit de grandes faveurs de Dieu. Son depart de Pontoise pour Paris.

JE me trouvai un jour après la Communion dans une grosse peine, de ce que je devois officier au Chœur, n'étant pas bien versée dans le Breviaire, il me paroissoit ridicule de mener l'Office; d'ailleurs je faisois scrupule de m'en dispenser contre le devoir de ma charge. Comme cette peine me gênoit, une lumiere divine remplit mon ame avec une douceur inexprimable, & recueillit mes sens. Elle me fit connoître que la volonté de Dieu étoit, que je me conformasse en tout à la Communauté, & que je ne m'absentasse jamais du Chœur sans une juste necessité, dussé-je en recevoir quelque humiliation, & que le secours du Ciel ne me manqueroit jamais; j'en ai effectivement fait l'épreuve, quoique j'aie dû essuier les contradictions les plus fortes, capables même de deconcerter les cœurs les plus genereux; jamais n'ont-elles ébranlé mon courage, ni diminué en rien les forces naturelles; bien loin de-là, plus j'avois à souffrir, plus sentois-je de force dans moi-même.

Ce qui me desola & humilia le plus, fut l'honneur excessif qu'on voulut me faire, & le dessein qu'on forma de se servir de moi pour des interêts particuliers: quoiqu'on agisse en vûë de Dieu dans ces occasions, trop convaincuë de l'instabilité de la creature, je n'osai m'y fier; en effet on vit bientôt

tôt combien le cœur humain eſt changeant: dès que je me fus fortement oppoſée à certaines choſes, qu'on exigeoit de moi, & qu'on ſe flattoit que je ferois ſans la moindre oppoſition; je perdis leurs graces & leur affection. Mais toute imparfaite que je fuſſe à Dieu, le Seigneur ne m'abandonna pas juſqu'à ce point, que de permettre que ma conſcience fût en repos en quoique ce ſoit qui eût été contre le devoir de ma charge; ce qui fit que je n'agiſſois jamais par reſpect humain, ni par crainte d'aucun préjudice qui eût pu m'arriver. Je trouvois plûtôt mon plaiſir à être privée de tous amis; parce que je ne cherchois que Dieu ſeul, & j'avois le bonheur d'en jouïr par tout comme d'un bon Pere, d'un Maître & d'un Superieur, qui me fortifioit dans mes peines, & m'inſtruiſoit dans les choſes mêmes les plus petites.

Dans le tems que je recitois un jour mes Heures à *Pontoiſe*, je fus penetrée d'un grand deſir de plaire au Seigneur, ſi j'euſſe été capable de quelque choſe pour ſa gloire; mais je fus convaincuë que je n'étois qu'un ver de terre, ſans pouvoir, ſans ſçience & de nulle valeur aux yeux de Dieu & des hommes: je ſouhaitois cependant ardemment de ne rien faire qui ne tournât à la gloire de Dieu, & à l'honneur de *Nôtre Sainte Mere*; c'étoit-là l'unique recompenſe que je deſirois de tous mes travaux. Dans ce tendre recueillement Nôtre Seigneur m'apparut, & me dit: *Je te ſouhaite ſans force & ſans ſcience, pour faire par ton moyen tout ce que je veux; les ſages du monde s'appuient trop ſur la prudence humaine, ils n'écoutent pas ce que je leur dis, parce qu'ils croient ſçavoir tout.*

Un Superieur me pria de recommander au Seigneur la premiere Novice, qui fut vétuë dans le

Convent de *Paris* ; elle étoit incommodée à ce qu'on en jugeoit, elle étoit propre pour le gouvernement, ce qui lui attiroit l'affection de tous. On m'écrivoit frequemment que je priasse le Seigneur & *Nôtre Sainte Mere* pour son retablissement ; même on s'impatientoit en quelque maniere de ce que le mal continuoit, & que *Nôtre Sainte* n'obtenoit pas leur demande. A proportion qu'on me pressoit là-dessus, je redoublois mes instances auprès du Seigneur. Il me dit: *Jusqu'à quand me presserez-vous à une chose que je n'agrée pas?* Je connus par ces paroles quelle étoit la volonté de Dieu, je ne le pressai plus, & la Religieuse mourut.

J'avois toute la consolation du monde dans le Convent de *Pontoise* ; il n'étoit rien de plus porté pour la vertu, & pour l'observance des Statuts & de la Regle, que ces bonnes Filles que j'avois sous ma conduite : J'appris que les Superieurs étoient d'intention de me faire Superieure à *Paris*. J'en conçus un grand déplaisir, parce que c'est une vaste Ville, & une Ville de Cour ; quoique je visse bien que tel étoit le bon plaisir du Seigneur, si est-ce que j'y sentois assez de repugnance, même jusqu'à avoir du scrupule de mon peu de soûmission. M'étant recueillie, je dis à Dieu : *Helas Seigneur ! je ne suis en rien propre pour cette charge, la seule pensée m'effraie, cet honneur m'est un sujet de mépris. Pourquoi, mon Dieu, voulez-vous me plonger dans cette peine? disposez cependant de moi selon vôtre bon plaisir.* Au même moment il m'apparut dans un état de gloire, depuis le Ciel où il étoit jusqu'à moi. (Ce n'étoit qu'une lumiere inexprimable.) Il me dit : *Ceux qui font la volonté de Dieu, doivent agir de la sorte. C'est-à-dire, ils doivent marcher comme moi sur la terre, indifferens pour les honneurs comme pour les ignominies.* Ces paroles

roles m'inſpirerent le courage d'entreprendre tout ce qu'on m'ordonneroit.

Avant l'année finie, j'eus un petit recueillement dans le tems du Refectoire: le Seigneur m'y apparut de la même maniere, tout glorieux dans le Ciel, & éloigné du lieu où j'étois; il me fit entendre, *qu'il me meneroit bien-tôt à* Paris, *que je devois me diſpoſer à des travaux & à des mépris plus ſenſibles, que n'étoient tous ceux que j'avois ſoufferts juſqu'alors.* Il faut que j'avouë mon foible, ces paroles me donnerent quelqu'eſpece d'émotion; parce que je me trouvois à *Pontoiſe* comme dans un Ciel, & que le Seigneur m'y départoit des faveurs toutes ſingulieres, quoique j'y deuſſe entreprendre; cet aimable Dieu me diſoit de quelle maniere je devois agir, & m'inſtruiſoit en Pere qui n'a rien plus à cœur que l'inſtruction de ſes enfans: Je ne quittois qu'à regret ces ames qui vivoient en Ange, & que le Seigneur favoriſoit abondamment de ſes conſolations & des joies ſpirituelles. Les Habitans de la Ville étoient même ſi bons & ſi devots, qu'il paroiſſoit que je fuſſe née parmi eux.

Ils n'eurent pas ſi-tôt appris que je devois ſortir, qu'ils prirent les armes pour l'empêcher: on dut commander par obéïſſance aux Religieuſes de ne pas découvrir le jour de mon départ. Un Superieur vint me querir le jour de *Saint François*: nous ſortîmes du Convent & de la Ville pendant la nuit; (on n'en fermoit pas les portes;) les Religieuſes n'apprirent mon départ, que lorſqu'on ſonna la Meſſe, & que celle qui me ſuccedoit les alla faire chanter. Elles jetterent une ſi groſſe abondance de ſoupirs & de larmes, qu'on apprit bien-tôt parmi la Ville que j'étois partie: tout le monde & ſingulierement ceux qui avoient leurs Filles Religieuſes chez nous, & qui

les voioient si désolées, en conçurent un gros déplaisir.

A mon arrivée à *Paris*, les Novices me reçurent avec bien de la joie, (il n'y avoit pas d'autre Professe que la Mere *Eleonore de Saint Bernard*, qui étoit venuë avec nous d'Espagne, & à qui je suis infiniment redevable;) toute Prieure que je fusse on m'en donna le soin, & on ne voulut pas qu'il y eût d'autre Maitresse. La Mere *Anne de* Jesus étoit partie avec sa Compagne pour une nouvelle Fondation en Bourgogne : Je les recommandai fort au Seigneur ; il me fit connoître pendant ma priere, que la Mere *Isabelle des Anges* (une des Meres d'Espagne) étoit fort propre pour rester en France: (la prudence & la vertu extraordinaire qu'elle fit paroître dans son Office, en a été une preuve évidente:) j'en fis le rapport à Monsieur de Berulle, il la rappella de *Dijon* : nous eûmes une grande consolation de nous voir ensemble l'espace de trois mois qu'elle séjourna à *Paris*. Sa presence me donnoit du courage, elle s'acquittoit avec perfection de tout ce qui concernoit le Chœur, & elle m'assistoit beaucoup dans ce point. En un mot elle étoit d'un naturel extremement doux; l'humeur des gens de ce Païs l'exige, étant fort portée à la vertu, & d'un esprit docile, on les éleve mieux par la douceur que par toute autre voie; la correction même de leurs défauts leur est agréable, si on la fait avec amour. J'approuve cette méthode, elle est conforme aux maximes de Jesus-Christ. Cet aimable Dieu agissoit avec ses Disciples en frere & en ami : je pourrois me dilater sur cette matiere; je m'en dispense, crainte que je ne peche contre l'humilité.

Cette Mere s'en fut à *Amiens* avec trois Profes-

ses

ſes & deux Novices du Convent de *Paris*; elles y arriverent heureuſement la veille de la *Pentecôte*, on expoſa le lendemain le *Saint Sacrement* avec un grand concours & une tendre devotion du peuple, qui accompagna en Proceſſion la Tête de *Saint Jean-Baptiſte*, & aſſiſta à la Meſſe qui fût celebrée avec beaucoup de ſolemnité. Cet heureux ſuccès me conſola extremement; on m'avoit prié de me rendre à cette Fondation, les embaras ne me le permirent pas.

Quant aux Novices qui m'avoient demandé pour Maitreſſe, elles étoient les plus contentes du monde de ma conduite; je ne l'étois pas moins de la leur, & avec juſtice; elles ſe portoient admirablement à la vertu, & le Seigneur les favoriſoit de beaucoup de graces: toutes recueillies & obſervantes qu'elles fuſſent, je leur ordonnai quinze jours de retraite avant la Profeſſion, ſans parler, ni voir qui que ce fût: J'en agiſſois de la ſorte, parce que les vœux exigent une diſpoſition toute ſinguliere, & le Seigneur la leur accordoit dans la retraite. Vingt-huit Religieuſes ont profeſſé deſſous moi à *Paris*, la Sœur *Claire du Très-Saint Sacrement* en fut du nombre. Cette Demoiſelle abjura l'Hereſie, & ſe fit Religieuſe. Le Seigneur m'inſpira enſuite un deſir le plus ardent du ſalut des ames, & l'augmenta extraordinairement: je ne puis mieux le comparer qu'à une flamme impetueuſe, que le feu de l'amour divin produit, qui domine, & qui s'aſſujettit tout: les adverſitez cedent à cet amour; bien loin d'en diminuer l'ardeur, elles l'augmentent pas moins que la flamme conſerve & augmente le feu, & conduiſent l'ame à la fin qu'elle deſire avec tant de ſoupirs.

Bien loin qu'une ame qui brûle de ce deſir, ſe rebute des périls & des travaux, elle les ſouhaite, &

s'y

s'y engage avec plaisir, parce que la peine qu'elle en souffre est plus grande que n'est celle des travaux mêmes. Quant à moi je conseille aux ames timides de se rendre fideles à Dieu ; s'il arrive qu'elles se rencontrent dans quelque occasion pareille, de ne se troubler en rien, & de travailler constamment au salut des ames. Un cœur penetré d'une parfaite connoissance de la misere, renonce avec plaisir à sa propre satisfaction pour vaquer à cette charité, sachant bien que le Seigneur l'agrée.

Il est tout-à-fait étonnant de voir que ceux qui ont du talent pour travailler pour Dieu, ne s'y portent en rien ; & que ceux qui n'en ont pas du tout comme moi, ne se rebutent pas des choses les plus difficiles. Je dis ceci pour que le Seigneur en fût loué : N'est-ce pas effectivement dequoi s'étonner, que de pauvres Carmelites Déchaussées, nonobstant les oppositions & les menaces du monde, aient osé se risquer à tant de differens accidens, & entreprendre des fatigues les plus perilleuses ? Graces au Seigneur ! (quant à ce qui me touche) jamais n'ai-je été au repentir de m'être exposée à tant de périls pour Dieu.

Il a fallu faire un grand effort sur moi-même pour m'éloigner de l'Espagne, je l'avouë ; mais Dieu en soit béni, je ressens du plaisir de l'avoir fait ; & quoique je sois sortie seule du Convent où j'étois, & avec une santé bien foible ; (à l'âge même où je suis je ne dois pas m'attendre à une plus forte :) si est-ce que j'ai trouvé toute la consolation souhaitable, parce que le Seigneur agit en mon endroit en Pere, qui n'aime que de secourir son enfant, & m'assiste au moment qu'il me voit dans la peine ou dans le moindre besoin.

Pour

Pour qu'on voie combien il eſt doux de ſervir le Seigneur, je m'en vais conter la mort heureuſe de la Sœur *Angelique*, Fille de Monſieur le Marêchal de *Briſſac*, Carmelite du Convent de *Paris*. A ce que je puis me ſouvenir, j'étois endormie, lorſque je vis interieurement une grande lumiere; je m'en effraiai fort, dans la croiance que le Seigneur venoit m'appeller pour le Ciel; je n'y étois pas diſpoſée, & je n'avois pas de Confeſſeur à la main que j'euſſe cependant ſouhaité avant mourir.

Dans le tems que cette peine m'inquietoit, j'appris que Dieu vouloit tirer à ſoi la Sœur *Angelique*. Elle fut attaquée d'un mal bien fâcheux & ſenſible; mais le Seigneur la traita en amie, & lui communiqua des lumieres les plus ſublimes. Elle tint des diſcours ſi relevez juſqu'au moment de ſa mort, que ceux qui étoient préſens en furent édifiez & bien conſolez. Elle communia pluſieurs fois le peu de tems qu'elle fut malade, & reçut avec une joie inconcevable le Viatique quelques heures avant mourir. Elle demanda pardon à la Communauté, lui donna l'adieu avec autant de gaieté de cœur, que ſi elle fût partie pour un autre Monaſtere; & me dit: *Ma Mere, donnez-moi, s'il vous plaît, la Sainte Vierge.* Elle ne donna aucun ſigne de mort, & on n'eût jamais dit qu'elle eût expiré, à voir combien ſa face étoit riante. Elle étoit une ame bien pure, elle paroiſſoit même avoir conſervé l'innocence baptiſmale.

CHA-

CHAPITRE XXIX.

Les faveurs qu'elle reçut de Dieu, touchant l'Office Divin, & dans une peine qu'on lui fit naître.

LA premiere année de mon Priorat à *Paris* se passa en paix; je n'y eus que toutes consolations, voiant la ferveur & l'observance des Novices, & les graces qu'elles recevoient du Seigneur: quoiqu'elles fussent presque toutes des Dames de la premiere qualité, si est-ce qu'on les eût prises pour des enfans à en juger par leur simplicité. Il n'étoit rien de plus sincere que ces bonnes Filles; elles avoient tant de confiance en moi, que si je les eusse nourries toute leur vie. Le progrès qu'elles faisoient dans la vertu, me donnoit une consolation à ne pouvoir l'exprimer: mais ma charge de Prieure ne m'exemtoit pas de peine interieure, d'être obligée de donner le signe à des Ames que je prenois pour des Anges, de dire le Breviaire, ne sachant pas le reciter comme je devois, & d'autres choses pareilles me gênoient fort l'esprit: il ne pouvoit m'arriver une humiliation plus grande; je m'affligeois même dans le doute où j'étois, si on ne s'étoit pas mépris dans le choix, qu'on avoit fait de moi pour Prieure.

Je me resolus un jour de ne plus dire l'Office; le Seigneur m'apparut pour lors, & me dit: *Continuë, mortifie-toi, dis ce que tu peux, je te le commande.*

mande. Je faisois oraison lorsqu'il me dit ces paroles ; je conçus un grand desir de les mettre en pratique : ce qui fut cause que la Communauté étant retirée, je prévoiois des heures entieres, ce que je devois dire le lendemain : je relisois même en particulier, ce que j'avois dit au Chœur pendant le jour ; je craignois de faillir à ce que le Seigneur m'avoit dit, si je n'eusse pas agi de la sorte ; je me donnois de la peine cependant dans ces fatigues, jusqu'à me mettre en sueur.

Je sentois bien souvent le Seigneur auprés de moi au Chœur ; il me faisoit même tant de graces, & me donnoit tant de lumieres, que je comprenois le Latin, pas moins que ma langue naturelle. Cela n'arrivoit cependant que lorsqu'il étoit présent ; quand il s'éloignoit, je n'avois plus cette claire intelligence, ni la consolation interieure que j'en recevois. Il étoit quelquefois si près de moi, que je le priois de s'en retirer quelque peu, parce que mon cœur s'enflammoit à ne pouvoir le supporter, & il faisoit selon mes desirs. Quoique dans d'autres rencontres, il ne me fût pas si present, si est-ce qu'il me faisoit des graces toutes singulieres ; il me paroissoit que j'étois parmi les Anges, que celles qui chantoient avec moi, étoient ces Esprits celestes qui publioient les louanges du Seigneur. Recitant un jour mes heures en songe, je vis un jeune homme bien raviſſant ; il remarquoit les fautes que j'y commettois ; sa présence me donna quelque trouble. Il me dit : *Ne vous effraiez point, nous ne souhaitons que ce qui est essentiel.* Comme s'il eût dit : *Prenez soin de l'observance reguliere ; quoique vous ne sachiez pas parfaitement le Breviaire, ne vous en dispensez point, vous devez incessamment vous mortifier.*

Un

Un Superieur me dit un jour *de prier le Seigneur qu'il me fit connoître qui réüſſiroit mieux dans la Charge de Viſiteur de nos Convens.* Je fus me recueillir devant le *Saint Sacrement*, Dieu m'apprit par une lumiere toute ſinguliere combien il aimoit les Ames, & que toutes étrangeres que nous fuſſions, nous devions les aimer avec un eſprit de douceur. Puis il me dit: *Tu ſeras le ſel de la terre.* Ces paroles m'étonnerent d'autant plus que je m'y attendois le moins, & qu'on ne fit aucune réponſe à ma demande.

Priant un jour après Complies devant le *Saint Sacrement*, je ſouhaitai ardemment que Dieu me donnât la lumiere & la grace de bien faire le Chapître le lendemain, de dire à nos Religieuſes ce qui tourneroit le plus à ſa gloire & à leur perfection, & qu'elles le reçuſſent avec la même lumiere que je demandois pour moi-même, ſans cependant qu'on m'en louât en rien, mais qu'on en donnât toute la gloire à Dieu ſeul. Ce deſir s'accrut dans mon ame, & je connus évidemment qu'il m'avoit accordé cette grace ſi abondamment qu'il m'eſt impoſſible de l'expliquer: les effets que j'en reſſentis en furent une preuve, je me trouvai toute autre & bien plus éclairée: Je fis le Chapître avec une grande paix & une extrême conſolation, ce qui ne m'étoit plus arrivé; au contraire je n'en avois pas fait juſqu'alors ſans en être ſenſiblement mortifiée. Dieu parla par ma bouche, & m'inſpira tout ce que je devois dire: les Religieuſes ſe dirent l'une à l'autre à la ſortie du Chapître, qu'immanquablement le Seigneur y avoit préſidé; en effet répondit une d'entre elles: *Jamais je ne reſſentis une plus grande conſolation.* Me trouvant d'autres fois obligée d'avertir quelque choſe, ne ſachant comment m'y prendre; je recourois

au

au Seigneur, & il m'en donnoit les lumieres neceſſaires, non cependant ſi ſpeciales, que celles dont je viens de parler.

Faiſant l'examen après Matines le jour des Innocens, je priai Dieu de m'inſpirer ce que je devois faire en une rencontre, qui me donnoit de la peine, & qui devoit contribuer à la paix d'une Religieuſe. Il m'approcha, & me donna une force mêlée de douceur pour dire ce qui étoit de beſoin ſans choquer qui que ce fût, & pour qu'on s'y ſoûmît. Je le dis donc ſelon le ſentiment interieur que j'en avois: mes paroles furent efficaces, comme ſi JESUS-CHRIST les eût dites lui-même. Effectivement je les attribuë à lui ſeul, il étoit le Maître & le Superieur de ces bonnes ames, & il trouvoit ſes délices d'être avec elles.

Le Seigneur me fit beaucoup de graces pendant les ſaintes Fêtes de *Noël*, & j'en avois bien beſoin. J'étois depuis quelques jours ſans ſecours du Ciel, quoique fort affligée: je commençai les Fêtes dans cet état d'abandon; Dieu me favoriſa de ſes graces à proportion de mes beſoins, elles furent ſi grandes que je me ſentois toute penetrée de Dieu, comme ſi j'euſſe été dans le Ciel même, & le corps ne me peſoit en rien: je goûtois Dieu avec tant de plaiſir, que bien que j'euſſe chanté Matines, Vêpres & les autres petites Heures debout comme les Novices, j'en avois une grande conſolation dans l'ame.

Il me parut une nuit dans le tems du ſommeil, que *Nôtre Sainte Mere* me dit: *Fais tout ce que tu pourras de Fondations, que la Regle cependant s'y obſerve à la rigueur, il n'eſt perſonne qui en fût exemte.* Je conçus de ces paroles, qu'on pouvoit l'obſerver ſans en venir à des excès, & ſur tout qu'il eſt de

la

la derniere conſequence de la pratiquer dans une parfaite union de cœurs.

Sur la fin de la premiere année de mon Priorat à *Paris*, Dieu permit que mon contentement ſe changeât en déplaiſir; on ſoupçonna que j'étois d'intention de faire venir nos Peres Déchauſſez en France: (il eût été à ſouhaiter que les Convens euſſent été à l'Ordre comme *Nôtre Sainte* les y avoit ſoûmis, la perfection en eût été plus grande:) on forma mille idées là-deſſus, quoique je n'y euſſe pas du tout ſongé; Dieu même cacha tellement ſes lumieres qu'il me parut que je n'euſſe pas de foi. Perſonne ne connut quelle fut l'angoiſſe de mon eſprit, parce que je n'eus à qui la confier: ce qui m'effraioit le plus, eſt que je ne pouvois m'imaginer, ni qu'elle vînt de Dieu, ni que je lui euſſe été ſi infidele que de la meriter, ni qu'il y eût de l'offenſe, puis qu'elle m'étoit involontaire. Le ſouvenir de ces paroles de *Saint Bernard, qu'il vaut mieux mourir dans un abandon à la miſericorde divine, que de vivre en donnant le moindre ſcandale au prochain*, me donnoit quelque conſolation dans ma peine.

Hélas! qu'eſt-ce d'une ame qui s'attache à Dieu? Elle forme de grands propos, elle ſe croit aſſez forte pour tout entreprendre, tandis qu'elle goûte ſes onctions interieures; mais s'il vient à les retirer, c'en eſt fait, elle perit avec *Saint Pierre* dans l'abîme de ſes miſeres; ſa foi eſt foible, & ſon courage ſe rebute de la moindre difficulté. Je n'eus pas aſſez de force que de profiter, comme je pouvois le faire, de ces rudes épreuves: Je voiois bien que le Seigneur m'aſſiſtoit à les porter, & qu'elles pouvoient m'être bien avantageuſes; j'en avois cependant grande peine. Toute gênée que je fuſſe de ces craintes, je commençai

mençai l'Oraiſon ; mais je priai le Seigneur qu'il eût la bonté de m'inſtruire : je me trouvai toute changée au même inſtant. Une ſimple vûë de Dieu préſent, m'inſpira un abandon total à ſon bon plaiſir. Cette grace ne peut s'expliquer, quoique je l'aie reçuë, je n'en puis rien dire ; je poſſedois tout ce qu'on peut deſirer, mais ſans eſpece ni figure aucune. Je ſentis la ſainte Humanité de JESUS-CHRIST préſent, & bien que je ne la vis point, j'en étois convaincuë, comme ſi je l'euſſe vûë de mes propres yeux. Il me témoigna beaucoup de tendreſſe, & me dit : *Qu'il prenoit ma cauſe en main, & qu'il ſe chargeoit de mon humiliation.* J'en conçus une telle indifference, que ſans enviſager le bien ou le mal, je m'abandonnai tellement à ſon bon plaiſir, que je n'euſſe pas apprehendé de me jetter au fond de la mer, ou même au milieu des Lions, ſi on me l'eût commandé. Soûtenuë du ſecours du Ciel, les ennemis ne pouvoient me nuire ; & quelqu'effort qu'ils fiſſent, mon eſprit en étoit plus ferme, & ils ne troubloient en rien ma paix interieure.

Cette viſion eſt ſublime, elle ne l'eſt pas moins dans ſes effets ; elle n'agit pas cependant avec tant de force, qu'une autre que j'eus il y a bien deux mois : il paroît que je reſſente encore l'effet de celle-ci, puis que toute âgée & infirme que je ſois, je ne me reſſens non plus de la rigueur des jeûnes du Carême, que ſi je n'en euſſe pas fait. Je n'ai eu que bien peu de ſanté depuis que je ſuis en France, & ne fût que le Seigneur me ſoûtient de ſa main, je ne pourrois ſoûtenir la moindre fatigue : jamais je ne m'apperçois plus de ſon ſecours, que dans le tems de ma foibleſſe, c'eſt lui qui me la découvre.

A juger de ma diſpoſition interieure, je ne reſpire

que

que ſa gloire; tout mon plaiſir eſt de lui en procurer. Quoique mon amour envers le Seigneur paroiſſe deſintereſſé (ſes faveurs m'y obligent) & que je puiſſe eſperer dans ſa miſericorde ſans rien apprehender; il me reſte cependant une eſpece de crainte interieure, qui pouſſe l'ame à veiller ſur ſoi-même, comme un petit chien enfermé dans la maiſon aboie au moindre bruit, pas moins que s'il craignoit qu'on ne vînt enlever le tréſor qu'il doit garder, & qu'il ne ſe taît point juſqu'au retour de ſon maître; de même quoique l'ame jouïſſe d'un doux calme, & que Dieu la détache de tous les objets exterieurs; ſi eſt-ce que la crainte de perdre le bien qu'elle poſſede, lui fait redoubler les ſoins pour le conſerver dans ſon cœur, & qui fait que je prie inceſſamment le Seigneur de ne jamais permettre que je vienne à ce point de malheur que de perdre ſa grace. Il ne faut pas s'en étonner, plus l'ame connoît ſon Dieu, plus apprehende-t-elle d'en être privée, & la vie lui cauſe de l'ennui; parce qu'on y court riſque de le perdre.

En ce même tems mes peines s'augmentoient, m'étant recuëillie un jour après la Communion, on me fit voir une Croix au-deſſus de mes forces; je m'animai cependant à l'embraſſer, & je l'embraſſai effectivement: mais je ne ſçûs pour lors, quelle elle pouvoit être; je ſentis le ſoir un grand trouble d'eſprit, il ſe redoubla extraordinairement, & le démon m'attaqua avec le plus d'effort qu'il put; j'en attribuë la cauſe à ce qu'aiant été une grande Pechereſſe, j'ai été ſi lâche à en faire penitence, & Dieu ſans doute, qui ſe reſſentoit de mes fautes, voulut me faire ſentir le bras de ſa Juſtice, & s'éloigner de moi, (ſelon qu'il me le fit voir à *Pontoiſe*,)

toiſe,) pour que je m'humiliaſſe devant ſes yeux.

Cette abſence de Dieu, & les frequentes occaſions qui ſe préſentoient, me rendoient plus imparfaite, même juſqu'à ne pas pratiquer la vertu, comme j'y étois obligée: Quoique ces aviditez me continuent, quand je communie, j'en reçois plus de force, plus d'aſſeurance, une connoiſſance plus claire de moi-même, & une paix interieure qui calme toutes mes peines; bien loin que je m'inquiete de ce que le démon me repréſente que j'ai fait une grande ſottiſe de quitter l'Eſpagne, que je me ſuis privée de mon bonheur, & qu'étant délaiſſée de Dieu, je ſuis infailliblement damnée: mon ame recourt à Dieu, elle ſe confie dans ſa bonté, & comme un autre Enfant prodigue, elle ſe jette à ſes pieds, & le prie inſtamment de lui faire miſericorde. Je le conjure que ſi j'ai failli; du moins mes fautes ne tournent pas à ma perte, mais à mon amendement, & que je m'emploie mieux à ſon ſervice parmi les détreſſes, les mépris, & les fatigues, ſelon ſon bon plaiſir.

Le Seigneur ne m'abandonna pas juſqu'à ce point que de me refuſer toute conſolation; il m'en donnoit de tems en tems, & me brûloit d'un tendre amour, mais ce n'étoit que pour quelques momens: il me plongeoit d'abord dans un grand vuide & un abandon extrême. On m'envoia un jour une perſonne, qui m'avoit du paſſé bien témoigné de la tendreſſe, elle m'aborda bruſquement, & me reprit de ce que je ne faiſois pas des pénitences. J'étois actuellement dans la fiévre, & on m'avoit ouvert la veine ce jour-là. Ce coup, s'il faut que je l'avouë, fut ſenſible à la nature: le démon me ſuggeroit pluſieurs motifs pour lui répondre aigrement, afin qu'elle

en devînt plus ſage à l'avenir ; mais tout ce que je lui dis, fut qu'elle m'obligeroit de ſe retirer, & de me laiſſer en repos : puis je m'en fus faire une priere au Chœur. Le Seigneur me dit : *Pourquoi vous affliger ? devriez-vous pas vous réjouir de ce qu'on vous mépriſe comme une perſonne de rien ? j'en ai ſouffert autant, & plus même pour les hommes. Les maximes du monde ſont bien differentes des miennes ; mais je n'agrée rien plus que la ſouffrance, la mortification & la patience.*

CHAPITRE XXX.

Dieu lui fait voir quantité de Croix. Elle rapporte le bonheur qu'il y a à les ſouffrir.

AYANT reſté un jour ſans goûter la douceur d'un Dieu préſent, je la goûtai le lendemain après la Communion. J'entrai dans un grand recueillement, j'y vis un linceuil rempli de petites croix qui y étoient attachées : je me ſouvins de celui que Dieu montra à *Saint Pierre* ; avec cette difference cependant, que ce *Saint* le vit plein d'animaux de differentes eſpeces, & moi je le vis plein de croix ; l'on m'exhortoit à m'en charger. Penetrée comme je l'étois de la préſence du Seigneur, je m'y ſoûmis avec plaiſir : A peine y eus-je conſenti qu'elles s'incorporerent dans tous mes membres, & je devins une même choſe avec elles. J'en conçus une joie ſpirituelle à ne pouvoir l'exprimer, elle eſt au-deſſus

de

de toute expreſſion ; l'ame ſeule qui la goûte, en connoît le bonheur. Lorſqu'immediatement après ma Profeſſion, je vis le Seigneur en Croix à *Avila*, & qu'il me fit voir que les vertus ne ſe perfectionnent que parmi les ſouffrances : Il ne me donna pas aſſez à connoître le myſtere de cette viſion ; mais dans celle-ci il me montra comme elles doivent être incorporées avec la Croix, pour qu'elles fuſſent dans leur perfection, à moins dequoi elles perdent leur éclat & leur beauté.

Ces Croix ont étalé tant de douceurs à l'ame, & l'ame les a reçuës avec tant de plaiſir, que ſe donnant mutuellement l'une à l'autre ; l'ame & le corps ne ſont plus qu'une croix, & n'ont point d'autre deſir que de s'y voir attachez, parce que l'ame eſt convaincuë que l'unique bonheur ſe rencontre dans la Croix : Elle y trouve la force, la ſageſſe, la patience & l'humilité, elle en fait ſon principal, parce que l'amour ſouhaitant de ſervir l'objet qu'il aime, fait qu'elle ne peut mieux le faire que par les ſouffrances & par la mort à ſoi-même juſques dans les moindres choſes ; ce qui fait qu'elle agrée tout ce qui peut contribuer à cette mort de ſoi-même, ne ſachant que trop combien l'ame ſe purifie & s'avance dans la vertu par le moien de la Croix. Le Juſte ne coure pas moins après la Croix, que l'Avare après les tréſors ; il ne conte ſes progrès que ſelon le nombre de ſes ſouffrances. Quiconque veut courir dans la lice, ſe ſerre tellement le corps, que rien n'empêche la courſe : de même ſi nous voulons courir & avancer dans le ſervice du Seigneur, la Croix doit tellement nous reſſerrer en nous mêmes, que nos puiſſances ne s'égarent point du tout parmi les objets du ſiecle.

„ L'Epouſe des Cantiques étoit ſelon ma penſée
„ dans cette diſpoſition interieure, lors qu'elle pria
„ ſon Epoux de lui donner un baiſer de ſa bouche:
„ elle n'eut oſé pretendre à cette faveur, ſi elle
„ n'eût porté l'Habit des Nôces pareil au ſien, qui
„ étoit empourpré du Sang qui coula de ſes plaies,
„ & que les fouets & les épines firent ſortir de ſon
„ Corps : s'il monte dans cet équipage ſanglant
„ ſur la Croix comme ſur le trône de ſon amour:
„ Il y invite ſon Amante, & lui dit : *J'ai ſoif*, com-
„ me s'il diſoit: Prenez le Calice que mon Pere me
„ donne, préſentez-le moi, & ne m'approchez qu'en
„ portant l'Image de mes douleurs; vous pourrez
„ pour lors me demander le baiſer de paix, puis qu'il
„ eſt la récompenſe d'un Calice d'amertume.

„ La Croix & les conſolations nous procurent la
„ mort, mais bien differente l'une de l'autre: La
„ mort de la Croix nous eſt avantageuſe, nous de-
„ vons la cherir ſans reſerve, pour que nous mou-
„ rions aux inclinations naturelles, & aux goûts de
„ l'appetit ſenſitif: La mort des conſolations eſt à
„ craindre quand une ame ne fait que jouïr, qu'elle
„ reçoit toûjours, & ne donne rien du ſien, & ne
„ ſe fait pas la moindre violence, elle court grand
„ riſque: ſi Dieu lui retire ſa conſolation, elle de-
„ meure dans l'inaction; elle eſt comme morte, par-
„ ce qu'elle ne s'eſt jamais accoutumée d'agir. Dieu
„ cependant veut que nous agiſſions continuellement,
„ il permet que des ennemis nous exercent par di-
„ verſes peines, pour que nous euſſions dequoi com-
„ battre. Il jette ſouvent l'ame dans une nuit de
„ tenebres, il l'abandonne à ſoi-même; la crainte
„ de ne pas être en état de grace, l'inquiete juſqu'à
„ lui ravir le repos, & la plonge dans mille trou-

„ bles,

„ bles. Si elle fait oraiſon, il lui paroît que ſon
„ oraiſon eſt ſans fruit, puis qu'elle n'y goûte au-
„ cune conſolation, & qu'elle n'y trouve que doute
„ & qu'inquiétude: En un mot, quoiqu'elle ne re-
„ çoive pas dequoi ſe conſoler ni du Ciel ni de la
„ terre, elle embraſſe avec plaiſir cette mort toute
„ cruelle qu'elle ſoit, étant fortement perſuadée par
„ la lumiere de la foi, que bien qu'elle ne connoiſſe
„ pas quel eſt ſon état, elle ne peut mieux plaire
„ à ſon Epoux que par les ſouffrances, pour lui
„ donner des marques les plus certaines de ſon a-
„ mour, tout éloigné d'elle qu'il paroiſſe.

„ Dans l'état des conſolations, la jouiſſance de
„ l'objet qu'on aime, l'amour qu'on lui porte, &
„ la connoiſſance de ſes perfections cauſent la mort
„ à l'ame: elle ne croit pas vivre tandis qu'attachée
„ à ce corps mortel, elle ſe voit dans l'impuiſſance
„ de poſſeder pleinement, ce qu'elle ne poſſede
„ qu'imparfaitement ſur la terre: mais que cette
„ mort lui eſt douce, puiſque ſans ſe fatiguer Dieu
„ lui donne toutes ſes onctions & ces goûts inte-
„ rieurs, & qu'elle abonde parmi les richeſſes du
„ Ciel. Cet aimable Epoux l'accompagne, la pro-
„ tege, & la fortifie par tout; lui dit de ne pas s'in-
„ quieter: il fait taire toutes les créatures pour
„ qu'elle repoſe ſans crainte.

„ Dans la mort de la Croix, il invite ſa chere E-
„ pouſe à s'unir à lui parmi les cloux & les épines,
„ & à s'attacher à la Croix: il lui découvre ſon ar-
„ deur pour le ſalut des Ames: il la prie de la ra-
„ fraîchir en aimant à ſon exemple les ſouffrances,
„ & l'aſſiſtant à répandre ſes graces: il ſe montre
„ tout environné de fleurs & de pommes pour l'en
„ raſſaſier, & l'enyvrer du vin de ſon cellier. Que

„ cette converſation entre l'Epoux & l'Epouſe eſt „ heureuſe ! ô l'heureuſe mort de l'ame ! ô l'ame „ mille fois heureuſe, qui a le bonheur d'arriver à „ cet Etat Divin ! "

Reprenons ce qui touche ma vie. La Princeſſe de *Longueville* entra dans le Convent en qualité de Fondatrice : il n'étoit rien qu'elle ne ſçût, les Religieuſes lui confioient le tout : Si-bien que la *Mere Anne de* Jesus étant de retour de *Dijon* pour partir pour la Flandre ; nous parlâmes de ſon départ ; quoique je m'en affligeaſſe, je ne lui fis paroître que du contentement. La Princeſſe la pria de me prendre avec ſoi pour la nouvelle Fondation qu'elle alloit entreprendre. Elle me préſenta effectivement de l'accompagner, & me dit : *Qu'elle en auroit bien du plaiſir.* Je m'en excuſai, diſant *que je n'avois encore rien fait pour Dieu, ni effectué le deſſein pour lequel j'étois venuë, qui étoit de ſouffrir pour lui.*

Paſſant un jour par l'Hermitage de *Nôtre Ste. Mere*, (nous le balaïons l'une après l'autre par dévotion) & me trouvant encore dans cet abandon interieur, j'y entrai le balet en main : Il parut qu'on me forçât à m'arrêter ; je me mis donc à genoux, je vis ſortir de ce fond obſcur de mon ame une lumiere en forme de colomne, qui montoit juſqu'au *Saint Eſprit*, avec un tel éclat que ce n'étoit que toute lumiere, depuis mon cœur juſqu'au Ciel. Ce recueillement fut de ſi peu de durée, que j'ignore même ſi j'avois plus d'un genoux en terre : l'onction cependant que j'en reçus fut ſi ſuave, qu'on eût dit qu'on m'eût oinct l'ame & le corps d'une huile la plus précieuſe. La grace ſe communiqua tellement aux membres, qu'ils en reçurent une nouvelle vigueur, & que mon corps même en devint plus leger. On

ne me dit pas le mot, mais on me fit voir parmi un profond silence, que la joie naissoit de ces tristesses qui occupoient le fond de l'ame, comme le nard pousse son odeur en haut, quand on le presse.

Cette joie qui à ce que je remarquai, ne venoit que de Dieu, l'emportoit sur la peine, & en étoit la forme qui lui donnoit l'être : Je conçus cette verité des yeux de l'ame, avec tant d'évidence que si je l'eusse vûë des yeux du corps; mais en une durée pas plus longue qu'il n'en faudroit pour poser une chandelle devant quelqu'un & l'ôter en même tems. Mon ame en fut éclairée d'une connoissance si relevée, qu'elle seule suffit pour me faire mourir à tout selon le bon plaisir du Seigneur.

Dans le tems que ces grandes peines, ces obscuritez & ces craintes m'accabloient, & que je me trouvois dans un oubli universel des créatures; Dieu me donnoit quelquefois un doux sentiment de sa présence quoiqu'obscure, & son ombre seul, ou son odeur inspiroit une nouvelle vie à mon ame, & du plaisir dans les souffrances. Je passois bien souvent les nuits dans les prieres pour qu'il m'aidât, & me fit connoître quelle étoit sa volonté, & le matin j'excitois la Communauté pour l'oraison. Dieu me faisoit cette faveur, que toute accablée que je fusse de détresse interieure, je ne me dispensois d'aucun acte commun : je me faisois cependant bien souvent une si grande violence, jusqu'à m'évanouïr.

J'avois une tendre dévotion à une Image de Nôtre Seigneur taillée en pierre; elle étoit dans le lieu du Chapître. Je cuëuillois tous les jours à mon reveil (l'espace de deux ans que cet abandon me continua) un petit bouquet de fleurs, ou de quelques branches de laurier, ou de pensées; je les mettois à ses

pieds

pieds & à ſes plaies, & le priois qu'il agréât ces marques de mon amour, & qu'il m'inſpirât de ſaintes penſées. J'y allois faire mes prieres pendant le jour, ſelon que le loiſir me le permettoit; ſemblable en ce point à celui qui prêche dans le déſert ſans que perſonne ne l'écoute. J'y fus un jour environ l'heure de Sexte; la détreſſe me déſola juſqu'à ce point, que j'en évanouïs: je m'appuiai contre la muraille, & je crus que je mourois. Le Seigneur m'apparut en même tems ſous la forme de ce CHRIST, aſſis nud ſur une pierre, la Couronne d'épines ſur la tête, & les mains liées, comme elles l'étoient dans le tems qu'on les détacha de la colomne: Il me fit voir ſon agonie, & me dit bien amoureuſement: *Voi, ma Fille, en quel état je ſuis réduit pour ton amour; regarde mes mains liées, je m'attends à tout ce qu'on voudra faire de moi, je veux ma Bien-aimée que tu ſois de même.* Il diſparut d'abord, & j'en reſſentis une nouvelle force pour ſouffrir tout ce qui pourroit m'arriver de travers.

Une Perſonne m'appella au Tour, un jour qu'on m'avoit ouvert la veine: comme elle ſe plaignoit du paſſé, je la priai de remettre ſon diſcours à une autre occaſion, & lui dis qu'on m'avoit ſaignée: *N'importe*, me dit-elle, *reſtez ici.* Je dus continuer avec elle une heure entiere touchant divers points de la Conſtitution & de la Regle; j'en fus fort gênée, & n'avois perſonne ni au-dedans, ni au-dehors avec qui je puſſe me conſoler. Mais le Seigneur m'en recompenſa, il me fit des graces à ne pouvoir les exprimer: Je ſouhaite qu'il en accorde autant & plus même, à ces ſortes de perſonnes pour les paier de ce qu'elles m'ont fait ſouffrir, pourveu qu'il n'y eût pas d'offenſe, & que même il leur donne le moien

d'exécuter

d'exécuter tout ce qu'elles meditent contre moi ; moiennant que j'euſſe le bonheur d'être toûjours avec lui, & de ne jamais lui être infidele. Je n'exige rien ſi je ne le poſſede : convaincuë que de moi-même, je ne puis pas plus qu'une fourmi, & que plus on eſt dans l'abandon des créatures, plus il nous donne du ſecours.

CHAPITRE XXXI.

Autres faveurs qu'elle reçut du Ciel, & quelques peines qu'elle eut à ſouffrir en France.

FAISANT oraiſon la veille de *Saint Denis l'Areopagite*, (j'ai une dévotion toute ſinguliere pour ce grand *Saint*,) le Seigneur me fit la grace de conſoler mon ame, & de la transformer en ſoi-même. Quoique cette union ne ſe fît qu'en peu de tems, j'en reſtai comme diviniſée quant à l'ame & quant au corps ; & il me parut que je n'avois plus ni d'action ni de ſentiment naturel. Dieu me fit la même grace le jour du Saint après la Communion : elle ne fut pas de longue durée ; mais j'en reſſentis les effets plus de quinze jours ; quoique je ne viſſe rien, je ſentois Dieu dans le fond de l'ame, & j'en recevois plus de force, que ſi j'euſſe eu le bonheur de le voir. Quelques ſujets de peine que j'euſſe dans ce tems-là, je n'étois pas agitée de differentes penſée ; mon ame demeuroit dans le calme, & jouiſſoit d'une ſimple veuë de Dieu ſans agir : je ne ſens pas

la

la même disposition pour le present : la même grace me continuë, mais pas avec les mêmes effets. Mon esprit a plus de force, je brûle d'un desir plus ardant de voir Dieu, & de m'emploier en tout à son service ; ainsi j'agis plus, & ne jouis point tant de ce simple regard d'un Dieu present, & par consequent je dois être plus circonspecte dans ces actions pour n'y pas commettre des fautes qui ne se rencontrent pas, lors qu'on joüit de Dieu en silence. L'ame dans cette simple veuë de Dieu est semblable à une personne qui sans se peiner & sans s'asseoir à table, possede tout ce que son appetit peut souhaiter des viandes : mais dans l'autre état elle est semblable à celui qui appete quelque chose pour se rassasier, qui ne la trouve qu'en se donnant de la peine, & qui l'aiant trouvée, doit l'assaisonner & la mâcher pour qu'il s'en nourrisse ; parce qu'il ne peut pratiquer la vertu, ni se conserver dans la connoissance de Dieu & de soi-même, qu'à force de soin & de travail. Hélas ! il seroit à plaindre, & ne goûteroit pas le calme d'une parfaite conformité, au bon plaisir du Seigneur, s'il venoit à perdre cette connoissance. Ces matieres surnaturelles ne se conçoivent, & ne s'expliquent qu'avec peine, & sont au-dessus de la portée de mon esprit ; & vraiment je n'oserois m'y engager si l'obéissance ne me l'enjoignoit.

Il y a au moins un an que je reçus le jour de la *Pentecôte* une faveur surnaturelle, & une lumiere sublime ; le Seigneur m'y découvrit quelques merveilles de son Etre ; jamais ne les avois-je connuës, la connoissance même que Dieu m'en donna, ne peut s'exprimer : tout ce que j'en puis dire, est que j'en conçus un ardent amour de Dieu, une nouvelle

velle connoiſſance de ſes grandes miſericordes, & un profond reſpect pour ſes grandeurs ; il parut que toutes les puiſſances de mon ame fuſſent changées en langues qui publioient les louanges du Seigneur : cette grace ne fut que d'un moment.

Quelques jours après je fus dans l'inquietude, j'ignorois ce que je devois faire dans certains points qui m'embaraſſoient. Je me ſentis pouſſée à prier le Seigneur qu'il me fît connoître ſa volonté. Je fus devant le *St. Sacrement* ; à peine y fus-je recueillie, qu'un éclat de lumiere embraſa mon ame en un moment, pas moins que le feu embraſe le bois ſec. Parmi cette ſainte ardeur, je priai Dieu de faire la même grace à toute la Communauté ; il eut la bonté de m'accorder cette demande.

Dans le tems que ces gros troubles interieurs, dont j'ai parlé ci-deſſus, me continuoient, quelques Religieuſes me preſſerent de retourner avec elles en Eſpagne, elles ſe rebutoient de leur entrepriſe : je leur dis que je leur étois bien obligée de la bonté qu'elles me témoignoient ; mais qu'il ne ſuffiſoit pas de m'être chargée de la Croix, ſi je ne la portois juſqu'à la mort : que lors que je partis pour la France, je n'avois pas eu d'autre deſſein que de ſouffrir : que n'aiant pas encore eu le bonheur de l'executer, je ne pouvois abandonner l'entrepriſe que Dieu m'avoit inſpirée.

Toute plongée que fût mon ame parmi les tenebres dans le tems de ces troubles, toute deſolée que je m'en trouvaſſe, je n'eus jamais la moindre penſée d'éviter les ſouffrances. J'étois à ce qu'il me paroit, ſemblable à un Convaleſcent, qui preſſé de la faim, porte la main à des viandes, bien, à ce qu'on lui dit, qu'elles deuſſent lui nuire : de même

me toute foible que fût mon ame parmi les souffrances, elle soupiroit après de nouvelles, & trouvoit de la force dans les foiblesses mêmes.

Je vins jusqu'à ce point de peine interieure, que ne sentant point cette onction de la grace que je desirois, je me croiois en peché mortel, & à deux doigts de ma damnation éternelle : quoique d'ailleurs ces craintes me paroissoient profitables à mon salut. Le Seigneur ne m'abandonnoit dans ces épreuves, que pour le bien de mon ame. Je songeai un jour dans nôtre Cellule à ces sentimens contraires, dont j'étois si violemment agitée, & mon cœur jetta ces profonds soupirs, que j'explique par ces vers.

Si vous voiez l'Objet que j'aime,
Pasteur, dites-lui tendrement,
Que je souffre un cruel tourment,
Que ma douleur en est extrême.

Découvrez-lui je vous en prie,
Combien il a blessé mon cœur;
J'ai pour lui une telle ardeur,
Que j'en suis pour perdre la vie.
Je cours à sa bonté suprême,
Il n'a que des rigueurs pour moi,
Il est insensible à ma voix,
Mon mal n'est-il donc pas extrême ?

Faites renaître vos lumieres,
O seul Objet de mes desirs !
Et pour finir mes soupirs,
Donnez-moi une Croix meurtriere.

L'amour se satisfait soi-même,
Lors qu'il gemit sous le tourment,
Si vous restez sans sentiment,
Mon malheur n'est-il pas extrême?

Si pour preuve de mon courage,
Vous aimez mon cœur affligé,
Le mal que je souffre est assez,
Ne m'accablez point d'avantage.
Je me défie de moi-même,
Je suis trop foible dans la Croix,
Si vous n'écoutez pas ma voix,
Mon mal sera vraiment extrême.

Hélas! Mon Dieu, Bonté divine,
Dans quel sentier me menez-vous?
Hélas! je ne trouve par tout,
Point de secours, mais mille épine.
Mon cœur n'atteint point ce qu'il aime,
Parmi un si cruel tourment,
Si vous restez sans sentiment
Que mon mal en doit être extrême!

Si vous entendez bien ma plainte,
Pourquoi ne pas vous en fléchir?
Que n'arrêtez-vous ces soûpirs,
Qui causent tant de contrainte?
La douleur me rend toute blême
Me voiant dans cet abandon,
Dieu se cache en mille façons,
O que j'en sens un mal extrême!

Découvrez-lui donc ma détresse,
Vous qui connoissez mes langueurs,
Ah! dites-lui que ses rigueurs
Me jettent dans cette tristesse:
Loin de mon Dieu & de moi-même,
Je souffre un éxil rigoureux:
Ah! s'il s'éloigne de mes yeux,
Que ma douleur en est extrême!

Si je dois souffrir cette absence,
Je n'en attens qu'un fatal sort;
Oui, je m'attens à la mort,
S'il me refuse sa présence.
Qu'il me remplisse donc lui-même,
Et qu'il penetre tout mon cœur;
S'il continuë sa rigueur,
Le mal que j'en sens est extrême.

Ah! dans quel tems dois-je attendre?
Ce doux moment dépend de lui,
Il soulageroit mon ennui,
S'il vouloit du moins me l'apprendre.
Mais non, je suis toute à lui-même
Quoique je n'aie pas ce soulas,
Il compatit à ces ébats
Que me cause un mal si extrême.

CHAPITRE XXXII.

Son départ pour la Fondation de Tours. *Elle rapporte la mort de l'Abbesse de* Fontevraud, *& quelques revelations, dont Dieu la favorisa.*

LA *Mere Anne de* JESUS étant arrivée en Flandre, me demanda si je souhaitois de m'y rendre : je ne lui donnai point de réponse, jusqu'à ce que j'eusse consulté Dieu là-dessus. Au bout de quinze jours, faisant oraison le matin avec la Communauté ; je vis le Seigneur sous la même forme qu'il avoit, lorsqu'il conversoit avec les hommes. Il me dit : *Réponds que tu feras ce que l'obéïssance te commandera.* Il disparut sans me dire rien d'autre. J'en conferai avec un Superieur ; il me dit : *Qu'il n'y donneroit pas les mains, qu'il pourroit bien consentir à mon retour pour l'Espagne, mais non pas à mon départ pour la Flandre.* Je fis donc mes excuses à cette bonne Mere ; & quoique j'eusse beaucoup à souffrir, mon intention étoit de ne pas changer de demeure, à moins que le Seigneur ne me fît connoître qu'il l'agréoit.

Je me trouvois ponctuellement au Chœur, au Refectoire & au Chapître en tant que Prieure ; quant au reste je n'étois pas distinguée de la moindre du Convent. Dieu me faisoit bien souvent naître dequoi exercer la patience : j'emploiois tout ce qui me restoit de tems après le Chœur dans les offices les plus humbles, me croiant la plus vile de toutes, & je l'étois effecti-

effectivement ; je trouvois tous mes plaisirs dans les fonctions les plus basses.

Aiant achevé mon trienne à *Paris*, une Personne de la premiere qualité, pria qu'on envoiât quelques Religieuses à *Tours*, (où elle possedoit de grands biens) pour y fonder un Monastere : elle souhaita que j'entreprisse la Fondation ; on m'y envoia avec trois Religieuses de *Paris*. Nous y exposâmes solemnellement le *Saint Sacrement* le Dimanche après la Fête de l'*Assomption*. Dans le tems que je me préparois ce jour-là pour la Communion, je priai le Seigneur qu'il secondât nôtre dessein, & qu'il eût la bonté de départir abondamment ses graces, tant aux Religieuses présentes, qu'à celles à venir. *Il m'asseura qu'il accompliroit mes desirs, qu'il les agréoit beaucoup.* Les effets que j'en vis d'abord dans mes Sœurs, me furent une preuve convaincante de la verité de sa promesse.

Il se trouve quantité d'Heretiques à *Tours* : lorsqu'ils nous virent arriver, ils se dirent mutuellement : *O si elles pouvoient se noier dans la riviere, que nous en serions ravis* ! Ils m'eurent en aversion, & me faisoient passer pour une méchante femme ; & un Idole des Papistes. Il arriva qu'un grand Serviteur de Dieu, (tout porté pour nôtre Monastere,) convertit par ses exhortations efficaces une femme publique ; l'aiant amenée dans l'Eglise, il la retira jusqu'au soir dans le quartier de nos Servantes. Les Heretiques firent courir le bruit, que nous étions des femmes perduës, que nous avions des enfans chez nous, & ils le firent avec tant de malice & de subtilité, que les Catholiques mêmes paroissoient inclinez à le croire. Pour arrêter & éteindre cette calomnie, je priai un des Magistrats, homme integre, de nous faire

la

la grace d'entrer chez nous. Je lui dis: *Que le Monaſtere n'étant pas achevé, j'étois d'intention de faire bâtir quelques cellules: qu'il me feroit un grand plaiſir, s'il vouloit bien viſiter tout le Convent, pour me donner quelque conſeil là-deſſus.* J'agiſſois de la ſorte, (quoique ſans le lui découvrir,) pour le deſabuſer du bruit qu'on ſemoit: *Que je faiſois entrer les hommes chez nous par une porte ſecrete, qui devoit être en haut du Monaſtere.* Il entra donc; je le menai par tout, & le priai de remarquer comme le tout y étoit diſpoſé. En étant ſorti, il nous juſtifia en Ville. Il diſoit: *Qu'il étoit convaincu de nôtre innocence, qu'il avoit viſité tout le Convent, & l'état de la Clôture, qu'il étoit faux que nous euſſions une porte ſecrete.*

Bien loin de m'affliger, je me raillois de ce bruit; ſachant bien que tôt ou tard la verité ſe feroit connoître: Il ſe répandit cependant plus de vingt lieuës loin parmi les Heretiques. Un de nos Superieurs vint en poſte de *Paris* à *Tours*, (il y a bien ſoixante lieuës de chemin,) pour s'informer quelle étoit l'origine de ce ſcandale. Je me ſouvins pour lors, que quand je partis pour cette Fondation, *Nôtre Sainte Mere* m'accompagna dans la route, comme ſi elle eût été en vie; nous marchions parmi les épines ſans en être piquées. Puis elle me dit: *Prenez courage, je ferai en ſorte que vous ſoiez mieux.* Ce qui arriva effectivement: ces calomnies ne furent que des épines éloignées qui ne me toucherent en rien, & je jouïs en après d'une paix plus douce, & d'un repos plus agréable.

Les Heretiques continuoient dans la haine qu'ils avoient conçuë contre nous. Il arriva qu'un Valet d'un Homme de qualité & de cette prétenduë Religion, fit un trou à la muraille de la cour où nous

avions des poules. M'en étant apperçuë, je le fis boûcher, je m'en plaignis au Maître, & lui dis: *Qu'un de ſes Valets vouloit voler nos poules, à ce que je croiois, à ſon inſceu.* Les Magiſtrats en vinrent en connoiſſance, & voulurent s'informer du fait; nous ne leur fîmes aucune plainte, nous ne leur dîmes rien d'autre, ſinon: *Que nous croions cette perſonne un homme d'honneur.* Il en fût touché quand il l'apprit, & à ce qu'on nous dit, il s'eſt enſuite converti.

Ils diſoient communément en Ville: *Ces Thereſiennes nous convertiront à leur Foi malgré nous-mêmes.* Je le ſouhaitois paſſionnément, je ne leur parlois qu'avec honnêtetez; pluſieurs de mes Religieuſes ne deſirant rien plus que leur converſion, elles prioient inceſſamment le Seigneur, qu'il leur accordât cette grace.

Parmi ces noires calomnies, on conçut une ſi grande opinion de la ſainteté de nôtre Cloître, que des Demoiſelles des plus riches & des mieux qualifiées, venoient de bien loin pour ſe revétir de l'Habit de nôtre Ordre, & en ſi grand nombre, qu'elles ſe trouverent un jour juſqu'à vingt, qui demandoient cette grace: ce qui nous fut un gros ſujet d'en louer le Seigneur.

Dieu me départoit mille faveurs; bien que je n'euſſe perſonne, ni même de Confeſſeur à qui confier les diſpoſitions de mon ame, (celui qui nous confeſſoit n'entendoit pas du tout l'Eſpagnol, & moi je ne ſavois que bien peu de François,) ſi eſt-ce que je me confeſſois le moins mal qu'il m'étoit poſſible. Je ne reſſentois pas la moindre peine de me voir privée de la conſolation humaine; je m'attendois à celle que nos Superieurs nous donnoient une fois par an lorſqu'ils nous venoient voir: mais Dieu me rendoit les

graces,

graces, dont il m'avoit privées ; il m'en donnoit qui me rendoient bien facile la pratique de la pénitence & de la vertu, & me fortifioient pour toutes sortes de biens. Je me trouvois recueillie (sans savoir même comme cela se faisoit,) & toute penetrée de la vuë de Dieu : & comme si j'eusse été animée de l'esprit qui anima l'Apôtre *St. Paul*, je disois dans moi-même : *Qui pourra me separer de la charité de* JESUS-CHRIST ? *ni les travaux, ni la disette ; en un mot, rien de tout ce grand monde ne m'en arrachera jamais.* Je sentois de si violens efforts de l'amour, qu'à moins d'un secours tout singulier du Seigneur, ma nature trop foible de soi-même, n'eût pu les soûtenir : Je disois avec ce grand *Saint* parmi ces tendres sentimens : *Que tout mon desir étoit d'être Anathéme pour mes Freres & pour* JESUS-CHRIST. Et comme il ne se peut que parmi ces transports l'ame ne s'abandonne totalement & sans reserve au bon plaisir du Seigneur. Il me dit : *La gloire des Justes est d'accomplir ma volonté.* Et puis il profera quelques paroles tendres & amoureuses, qui m'inspirerent une telle tendresse, que j'en restai comme transportée hors de moi-même.

Dans le tems que j'étois à *Tours*, l'Abbesse de *Fontevraud* (pas bien éloigné de la Ville) vint à être incommodée ; les Princesses de *Longueville* ses Niéces lui tenoient compagnie : l'Aînée me mandoit bien souvent dans quel état sa Tante se trouvoit. Je souhaitois de les servir de tout mon possible, (je leur avois mille obligations, quoique je ne l'eusse en rien merité : elles m'avoient rendu du service dans l'occasion, & secouru dans mes pressans besoins. Je priai instamment le Seigneur, qu'il accordât à la Malade ce qui étoit le plus expedient pour son salut ; & à ne

pas déguiſer ma penſée, j'apprehendois pour elle, parce qu'elle devoit rendre compte de tant de Monaſteres qu'elle avoit ſous ſa conduite, & dont pluſieurs étoient peris par les déſordres de la guerre & des hereſies. On me manda un jour le péril où elle étoit, (ſon Medecin même me l'aſſûra) & qu'elle agoniſoit, & qu'elle avoit bien beſoin de prieres. M'étant recueillie en oraiſon, le Seigneur me la montra, je vis quantité de démons dans ſa chambre, & ſon ame la plus affligée du monde, je m'en effraiai; je me tournai vers lui avec une ferme confiance, & le priai de faire grace. Je le vis d'abord dans la même forme qu'il avoit pendant ſa vie, revêtu d'Habits Pontificaux, & d'une beauté à charmer, entrer avec quantité d'Anges & de Saints dans la chambre de la Malade. Ces malins eſprits s'enfuirent precipitamment, & je vis cette pauvre ame affranchie de toutes ſes peines; le Seigneur la mena avec ſoi. Le ſentiment commun étoit qu'elle avoit été une parfaite Religieuſe, & extraordinairement portée à ſoulager ſon prochain dans ſes beſoins & ſes peines.

Je vis d'autres fois pendant l'oraiſon des perſonnes qui étoient encore en vie & bien éloignées de chez nous. Le Pere *Gratian* s'eſt apparu deux à trois fois, & me découvrit les peines qui gênoient ſon ame; lorſqu'il fut en Turquie, & qu'on avoit arrêté de le faire mourir; je vis le feu où il devoit être jetté: mais je connus en même tems que quelques Dames Maures agirent en ſa faveur, & empêcherent l'execution. Il en reçut du déplaiſir, parce qu'on lui enlevoit la Couronne du martyre.

Une de nos Religieuſes profeſſa à *Vailladolid*, quelque tems après elle conçut du dégoût de ſa Vocation; ſes Parens lui obtinrent un Brevet de Rome

pour

pour embraſſer une Religion moins auſtere : elle entra chez les Religieuſes de *Saint François*, dans la croiance qu'elle y ſeroit plus en eſtime qu'elle ne l'étoit chez nous ; (étant fille de *l'Adelantade de Caſtille*, un des plus Grands d'Eſpagne ; elle ne ſe choquoit pas moins que ſes parens, de ce que nous ne le lui faiſions pas plus d'honneur qu'aux autres) je ne fus pas preſente quand elle ſortit du Monaſtere. Etant encore en vie, elle m'apparut à *Avila* la plus affligée du monde, ſes paroles en furent une preuve. Elle me dit : *O ! ma Sœur, que je reſſens de la peine d'être où je ſuis ! hélas ! que je ſuis plongée dans de groſſes détreſſes.* Le tendre amour que je lui portois me pouſſa à prier qu'on la mît à *Avila*, pour qu'elle fût éloignée de ſes parens ; j'étois diſtante de trente lieuës lorſqu'elle m'apparut.

Je vis auſſi le Pere *Thomas de* JESUS dans le tems qu'il étoit à Rome ; il paroiſſoit bien en peine, étant pour lors en France, j'ignorois où il pouvoit être. Ce qui l'affligeoit étoit que *Nôtre Saint Pere* l'avoit mandé, pour qu'il eût la direction d'un nouveau Seminaire, & qu'il inſtruiſit des Miſſionnaires pour la converſion des Indes. L'Ordre n'agréoit pas qu'il eût cet Emploi ; il avoit même importuné le Pape pour l'en détourner. Voilà ce qui affligeoit ce bon Pere, & le plongeoit dans l'état où je le vis : le Seigneur me dit que la choſe n'auroit pas de ſuite, & effectivement on changea de deſſein.

CHAPITRE XXXIII.

*Son départ pour la Flandre. Elle fonde le Monaſtere d'*Anvers.

JE deſirois ardamment de voir nos Religieux en France; le Seigneur même avant mon départ de *Paris* pour *Tours*, m'avoit aſſeuré qu'ils y viendroient. Il m'avoit montré des Religieux en Chappe blanche parmi ce Roiaume: outre la conſolation que j'en reçus, j'étois certaine que la choſe arriveroit ſans la moindre oppoſition.

Les Religieuſes me témoignoient une tendreſſe toute ſinguliere: *Nôtre Sainte Mere* en faiſoit de même, elle m'apparoiſſoit bien ſouvent & me conſoloit dans mes peines. Elle m'aborda une fois, comme ſi elle eût encore vécu, me prit par la main, & me mena bien avant hors de la France, ce qui arriva en effet: immediatement après je partis pour la Flandre. Je la vis une autre fois toute indignée contre quelques-uns qui n'étoient pas du tout affectionnez à l'Ordre; ce fut comme un ſonge. Etant en oraiſon au Chœur, les Religieuſes vinrent me dire: *Nôtre Sainte Mere eſt ici, elle ſe cache de ſon voile pour que nous ne la voions point.* Je m'en approchai, elle ſe dévoila, & m'embraſſa; elle m'accorda cette grace, pour qu'elles connuſſent qu'elle eût eu plus de plaiſir, ſi elles euſſent été ſous l'Ordre: lorſqu'elle me prit par la main, elle m'imprima tellement l'odeur de ſes Reliques, que quoique je me lavaſſe, & m'occupaſſe en differentes manieres, elle ne ſe perdoit pas du tout.

Aiant

Aiant fini mon trienne à *Tours*, je souhaitois de retourner à *Paris* pour y voir nos Peres Carmes Déchaussez qui y étoient nouvellement arrivez. Mon dessein étoit (je n'osois cependant le découvrir,) de conferer avec eux des moiens de nous mettre sous l'Ordre; ce desir n'étoit pas exemt de crainte. Le Seigneur me dit: *Vas-t-en, ne crains pas, le tout ira bien.* Les Superieurs m'aiant donné la liberté de choisir le lieu de ma demeure; je leur dis que je me rendrois à *Paris*: ce qui m'y poussoit, n'étoit pas seulement le motif que je viens d'alleguer, mais encore le desir que j'avois de faire une Confession generale à un de nos Superieurs: je la fis effectivement avec bien de la satisfaction dans l'ame; le Confesseur n'en eut pas moins, il connut beaucoup de choses, que peut-être il ignoroit, singulierement touchant le point de l'Ordre.

Les Superieures ensuite me presserent de leur rendre obéissance, & de rester sous leur conduite. Je leur dis sans biaiser: *que je la rendrois à l'Ordre; que je la lui avois promise, que j'y avois été Novice, & qu'il avoit suporté mes infirmitez de l'ame & du corps.* Cette réponse les choqua extremement; cependant ils me témoignoient bonne mine, se flatant que nous ne serions jamais sous l'Ordre.

Je parlois de tems en tems à nos Peres, je leur découvrois qu'elle étoit ma resolution, je leur disois *que les Superieurs me feroient un sensible plaisir, s'ils me permettoient de sortir.* Ils eurent tant de bonté que de m'envoier des Patentes; je les reçus lors que je m'y attendois le moins, & dans le tems que je visitois les Hermitages. Je faisois ces Stations dans une présence de Dieu qui me recueilloit interieurement, & m'inspiroit actuellement un entier abandon de moi-même à tout ce qu'on m'ordonneroit. M'étant agenouillée

nouillée dans l'Hermitage de la Croix ; je vis le Seigneur tout éclatant de gloire : il m'aborda les bras ouverts, il m'embrassa tendrement, comme un Pere embrasseroit son enfant. Il me dit : *N'apprehende rien, je suis ici, je t'aiderai, retourne au Carmel, & en même tems il me donna l'idée d'un Carmel fleurissant, & me fit entendre que j'y retournois.* Ces paroles me consolerent beaucoup, & me fortifierent jusqu'à ce point, que je n'appréhendois plus aucun obstacle qui eût pû s'opposer à l'accomplissement de mes desseins.

Le Superieur à qui je m'étois confessée, vint le soir bien tard : il savoit quelque peu d'Espagnol : Il me dit ; *On vous enjoint de partir pour la Flandre, je vous en apporte les Patentes : vous devez avoir dit que vous obéïriez ?* Je lui répondis, *qu'effectivement j'obéïrois.* Il s'en fâcha jusqu'à ce point qu'il me commanda de ne pas sortir de nôtre cellule, ni de parler à qui que ce fût sans sa permission. Je me retirai la plus satisfaite du monde ; je restai dix jours entiers dans nôtre cellule, mais avec une consolation à ne pouvoir l'exprimer : je me flatois que bien que les Superieurs n'approuvassent pas mon départ, enfin ils y consentiroient. Il m'appella deux fois pendant cette retraite des dix jours, & demanda si je n'avois pas changé de dessein, & si le Seigneur ne m'inspiroit pas le contraire ? Je lui dis que non. Cette même réponse que je fis à ses deux demandes, ne l'affligea pas peu. Il se servit de quelques Religieuses, qui à ce qu'on croyoit, avoient des communications singulieres avec Dieu ; elles me dirent qu'elles avoient un secret à me confier ; que Dieu le leur avoit revelé, qu'il m'étoit fort important, en un mot que Dieu ne vouloit pas que j'abandonnasse le Convent de *Paris*, que je me gardasse bien d'irriter sa colere ; que si je partois, la

per-

perfection de cette Communauté courroit risque de périr : elles ajouterent cent choses pareilles. Ce n'étoit en soi qu'une finesse des Superieurs, qui vouloient me retenir chez eux. Ils ont sans doute rendu un gros service à la France, & Dieu les en recompensera dans le Ciel. Je ne restai que sept ans dans ce Royaume, dans l'espoir que nous retournerions sous l'obéïssance de l'Ordre, mais n'y voiant point de jour, j'ai pressé pour en sortir.

Revenant à ma retraite dans nôtre cellule, ce Superieur, dont j'ai parlé ci-dessus, me fit dire le dernier jour (Fête de *S. François*) qu'il me permettroit de partir après le jour de *Nôtre Sainte Mere* (on le celebroit pour lors le cinquiéme d'Octobre :) Il se flatoit que la *Sainte* m'ordonneroit de rester. Il en arriva tout autrement ; elle m'apparut la nuit de *Saint François*, (qui étoit le tems de sa mort,) accompagnée de quelques-unes de ses Filles qui jouïssoient déja de la Gloire : Au moment que je la vis, je crus qu'elle venoit m'appeller de cette vie. Je lui dis : *Ah ! ma Mere menez-moi, je vous en prie avec vous.* Ses Compagnes compatissant à ma peine, lui firent la même priere ; mais elle leur répondit : *Je ne puis la retirer de ce monde, elle doit encore vivre, & achever ce que j'eusse deu faire moi-même.*

Je partis de *Paris* le lendemain de *Nôtre Sainte Mere*, quoique je ne fusse pas portée pour la Flandre, si est-ce que je m'y rendis, & Dieu me consola extremement. Je me souvins qu'avant mon départ d'Espagne, j'eus une vision qui ne me parut pas de consequence : on m'y fit connoître, que je ne resterois pas plus de sept ans en France : que ce terme fini, je passerois jusqu'au Pays-Bas. La chose en est arrivée de même, quand je suis partie, il ne manquoit que cinq à six jours pour achever les sept ans.

A-

Avant mon départ de *Tours*; le Seigneur me fit voir une grande lumiere, & une maiſon au milieu. Ce fut la premiere où nous entrâmes dans le tems que nous prîmes poſſeſſion de la Fondation d'*Anvers*; je la reconnus auſſi bien que la Demoiſelle que Dieu me montra dans cette viſion; elle y fut reçuë la premiere: elle s'appelle *Thereſe de* JESUS.

J'arrivai à *Mons* avec les Peres qui m'accompagnoient; on m'y reçut fort bien, j'y reſtai un an complet: On traita pour lors de la Fondation d'*Anvers*; je ne m'attendois pas à la devoir entreprendre, je croiois qu'on en chargeroit de plus capables que moi: je dus cependant l'accepter, l'obéïſſance me l'enjoignoit. Un jour après la Communion, je recommandai cette affaire au Seigneur; je le conjurai de me donner la grace d'agir en tout ſelon ſon bon plaiſir, & d'inſpirer aux Superieurs de ne pas me charger de cette entrepriſe, en cas qu'il ne l'agréât point. Le Seigneur me conſola dans l'affliction où je me trouvois, il me dit: *Prens courage, & ſache que cette Fondation ſera comme un flambeau qui éclairera tout ce Pays.* Ces paroles m'animerent à ſupporter la croix; je ne doute pas que cette promeſſe ne ſe verifie à la ſuite. Dès le commencement de la Fondation, Dieu y a appellé des Filles très-nobles, bien ſpirituelles, & les mieux qualifiées, ce qui a ſurpris tout le monde. Je tiens pour certain que le Seigneur, & *Nôtre Sainte Mere* gouvernent cette Maiſon avec un ſoin tout ſingulier; on en a vu des preuves dans pluſieurs rencontres.

A nôtre arrivée en cette Ville, nous étions ſi pauvres, que nous n'avions que cinquante Florins, encore étoient-ils d'emprunt. Les Peres Jeſuites eurent la bonté de nous prêter les ornemens neceſſaires pour

la Sainte Messe, & nous firent de grosses charitez. Les Magistrats s'opposoient à nôtre établissement dans la Ville; ils étoient d'intention de nous en faire sortir, mais Dieu leur toucha tellement le cœur, que pour le present le Monastere est en grande estime dans la Ville, & qu'il a été mieux pourvu de meubles de l'Eglise en trois ans que nous y sommes, que d'autres ne l'ont été en dix. Le fond du Monastere est un des meilleurs qui fût en Ville, j'y ai vécu sans inquietude; Dieu me donne une si vive foi, & une telle certitude qu'il en prend soin, & que *Nôtre Sainte Mere* en est Prieure, que bien souvent je crois la servir, comme je faisois pendant sa vie, & qu'elle fait le reste. Cette pensée est fondée, puisque j'ai éprouvé qu'elle m'étoit presente, qu'en qualité de Prieure elle dirigeoit le tout en ma place.

Dieu par ce moien m'a donné une paix & une onction interieure, au de-là de ce qu'on en pourroit penser. Mon oraison étoit plus continuelle & plus efficace; mon esprit n'étoit pas moins fort pour ce qui touche l'Office Divin, qu'il l'étoit dans ma jeunesse: bien souvent ne pouvois-je souffrir le Seigneur si voisin de moi. Je lui disois: *Ah, mon Dieu! éloignez-vous, je vous en conjure; si vous restez prés de moi, je n'ai pas assez de force, ni pour soûtenir l'effort de mon amour, ni pour me rendre attentive à l'Office.*

Nôtre Sainte m'apparut un jour bien gaie, elle me dit: *Ma Fille, il faut que pour le present vous me fassiez un plaisir.* Je lui demandai: *En quoi?* Elle me répondit: *Ce Pere* (me disant le nom) *vous le fera connoître.*) Il m'apporta le même jour une Lettre d'un Superieur qui étoit actuellement à *Rome*: Il me mandoit la resolution du Chapitre General touchant le Gouvernement des Religieuses, & surtout touchant la liberté de

choisir

choisir des Confesseurs : J'en fis part à nos Sœurs, & leur dis que nous devions nous soûmettre ; elles étoient si vertueuses, qu'elles s'en firent un plaisir, les Superieurs furent les plus satisfaits du monde de leur conduite ; j'en fus en particulier bien consolée, & je crus avoir rendu un grand service à Dieu & à *Nôtre Sainte Mere.* Ils me firent voir un Tapis chargé de Diamans & des Pierreries les plus pretieuses, & toutes éclatantes : ce qui me fit connoître que Dieu me recompenseroit pour ce bon succès ; non seulement l'ame, mais encore le corps ressent l'effet de cette faveur, il en est plus agile, & tout lui est si facile, qu'il ne sent ou point du tout, ou que fort peu de difficulté dans la pratique des vertus : J'en suis bien confuse, puis que je ne les pratique que bien imparfaitement toute fortifiée que je fusse de ce puissant secours.

Dieu m'a toûjours favorisée dès mon enfance même de ce secours, lorsqu'il se rencontroit quelque difficulté considerable dans ce qui touchoit son service. Il ne m'a exercé qu'à *Paris*, où il m'abandonna jusqu'à ce point que je ne vivois que parmi les tenebres ; parce que quoiqu'il m'y fît beaucoup de graces, & que j'y eusse des visions, elles n'étoient pas de longue durée ; la consolation même que j'en recevois, n'étoit que de quelques momens, & le plus souvent étois-je incommodée du corps : mais depuis mon séjour à *Anvers*, je n'ai pas été sans ressentir l'effort de sa grace & de son amour, jusqu'à me trouver toûjours penetrée d'une presence de Dieu très-vive qui m'inspire des ardens desirs pour la perfection de mon prochain, & bien souvent un zele insatiable de son salut, & de l'Exaltation de nôtre Mere la Sainte Eglise. Pour ce qui est de ce simple regard de Dieu, j'en ai toûjours joui avec des sentimens au-dessus de mes forces.

CHAPITRE XXXIV.

Autres faveurs qu'elle reçut de Dieu.

LE Seigneur me fit voir un *Jeudy Saint* le Myſtere de ce jour, & l'excès de ſon amour pour les hommes. J'en reçus une joie toute ſinguliere : il me donna à connoître en même tems, que ſi nous penſions ſerieuſement, au moins une fois par jour à ſes ſouffrances, & à l'amour qui les lui fit endurer pour nous ; cela ſeul ſuffiroit pour fléchir ſa miſericorde, & nous attirer les graces neceſſaires pour nôtre ſalut. J'en fus tellement penetrée que je croiois en mourir. Si je n'euſſe ſû ſupporter ce tranſport d'amour que j'en reſſentis, s'il eût été de plus longue durée : mon ame jouït d'un calme ſi doux parmi ce tranſport amoureux, que je ſouhaitois que mes Sœurs & toutes les créatures mêmes euſſent été dans mon cœur ; cette faveur me donna une grande force d'eſprit.

Dans le tems qu'une Novice profeſſoit, l'amour me fit entrer dans un doux recueillement ; j'y vis que l'Enfant JESUS recevoit ſes vœux, & les preſentoit à ſon Pere Celeſte.

Lors que deux Religieuſes firent leurs vœux en *Anvers*, je vis *Nôtre Sainte Mere* toute glorieuſe au milieu d'elles. Je vis le Seigneur & *Nôtre Sainte Mere* dans une pareille rencontre (ce fut à *Paris*) au milieu de deux autres.

Priant un jour au Chœur pour un malade, le Seigneur me montra combien il le portoit dans le cœur.

Il me parut dans les Fêtes de Pâques, que JESUS reſſuſcité, étoit dans mon ame ; cette faveur me continua

tinua jusqu'à l'Ascension. Il s'en separa pour lors, mais avec tant de douleur, qu'on eût dit qu'on me l'arracha du corps, il l'emporta avec soi dans le Ciel. Ces graces produisirent un doux calme, & un ardent amour dans mon ame; ce qui fit que je vis un jour une flamme subtile, mais bien éclatante, sortir d'un feu que j'avois dans l'interieur, & s'élancer vers le Ciel.

Le Seigneur m'apprit le jour de la Pentecôte, quelle conduite je devois tenir à l'égard de quelques Ames de ce Monastere. Dans le tems que je me disposois un jour pour la Communion, je lui dis: *O Seigneur, je m'approche de vos Saints Mysteres toute indigne que j'en sois: & quoiqu'il s'en faille bien que je ne fusse un St. Paul, si est-ce que je vis comme lui des secrets au-dessus de la portée de mon esprit.* Il me dit: *Tu ressembles à ceux qui separent les grains d'avec la paille, ou qui les tire des épics; la Meditation de mes Mysteres est bien plus utile à l'ame, que les contemplations les plus relevées.* Ces paroles m'inspirerent plus de ferveur & plus de reconnoissance envers cet aimable Dieu qui m'accabloit de tant de bienfaits.

Aiant renouvellé nos vœux dans le Chapitre le jour de la Présentation de la Sainte Vierge (*Nôtre Ste. Mere* avoit introduit cette coutûme à son honneur) nous fûmes en faire le même au Chœur devant le *Saint Sacrement.* Le Seigneur me fit connoître dans un recueillement, combien cette action lui agréoit, & combien elle rendoit les Religieuses dignes de son amitié.

Le Seigneur se communique souvent plus familierement à mon ame, me donne plus de confiance, & exauce plus mes demandes. On m'apporta un jour, veille de *Ste. Catherine*, une Lettre où on blâmoit

moit mon peu de courage, & ma conduite dans le gouvernement. Je la lus sans trouble, je m'en fus au Chœur, & dis au Seigneur : *Que je ne souhaitois rien d'autre que lui & son honneur.* Il m'apparut sous la forme qu'il avoit sur la terre, bien gai & brillant de gloire : Il resta quelque tems à mon côté, puis disparut ; me laissant dans un doux calme qui dura quelques jours.

Le jour de la Conception, & le jour de son Octave, j'eus une présence toute singuliere de la *Sainte Vierge*, & connus parfaitement le Mystere de cette Fête. Je la vis particulierement une fois toute brillante de lumiere. Cette vision fut intellectuelle ; elle ne dura pas long-tems.

Priant un jour le Seigneur pour la gueriſon d'une malade, il me fit connoître qu'il n'expedioit pas qu'elle recouvrât pour lors la santé.

J'étois une fois fort confuse de ce que ma foiblesse & mon grand âge ne me permettoient pas de faire des penitences selon mes desirs. Le Seigneur me dit : *Que c'est bien peu de chose que de faire des actions qui éclatent aux yeux du monde, & qu'il agréoit plus un bon cœur, que toute autre chose.*

M'étant recueillie dans l'Octave de l'Epiphanie, & meditant sur ce Mystere (j'y ai une tendre devotion ;) je vis la *Sainte Vierge* avec l'Enfant JESUS entre ses bras : & il me donna à entendre que je le possedois de la même maniere dans mon cœur.

Etant simple & ignorante de mon naturel, j'estime pour une faveur toute singuliere celle que le Seigneur m'a souvent faite, de m'apprendre comment je devois agir dans la conduite de mes Filles.

Le Seigneur m'a toûjours favorisée de graces extraordinaires (bien que j'en fusse indigne, & pas assez recon-

reconnoissante) singulierement le jour de tous les Saints & des Morts. Mais l'année passée il a agi toute l'Octave le plus familierement du monde en mon endroit; il ne se peut croire avec combien de tendresse il traite une créature si abjecte & si ingrate: je le sens pas moins uni à mon ame, que si nous fussions deux Sœurs. A mon reveil je me trouvai un jour dans l'Octave si penetrée de son amour, que je ne pouvois en soûtenir l'effort; il s'unissoit de plus en plus à mon cœur, m'ouvrit le sien, & mon ame y reposa quelque tems: cet amour n'est pas toûjours de même.

Ce sentiment de JESUS-CHRIST présent est si fort, que bien que je n'eusse pas le bonheur de le voir, je suis plus convaincuë de sa présence, que si je le voiois des yeux. Il ne me paroît pas que j'agisse dans la pratique des vertus, lorsque je jouis de cet aimable Dieu: mais je sens une certaine vigueur dans l'ame, qui me rend facile tout ce qui du passé m'étoit penible: je me trouve bien souvent parmi les difficultez, comme une pierre qui reçoit l'eau; mais sans en être penetrée parce qu'elle s'écoule.

Les pressants besoins de l'Eglise m'ont toûjours touché vivement le cœur; & j'ose dire que lors que je prie le Seigneur de fléchir sa colere irritée contre les pecheurs, & d'exercer sa misericorde en leur endroit; il me témoigne un amour à ne pouvoir l'exprimer, comme je le sens. C'est comme si mon ame separée du corps, se trouveroit dans un lieu de délices, & y jouïroit de tout ce qu'elle pourroit desirer de son Ami & de son Seigneur. Elle ne se porte pas à chercher ce qui le touche, mais elle ne desire en tout que la gloire de son Dieu; ce qui fait qu'elle dit incessamment: *Ah! Seigneur, donnez-vous à connoître*

vôtre à tous les hommes, pour qu'ils vous aiment ; ne souffrez pas qu'il y en eût un seul qui ignore vos beautez & vos perfections : je sais, ô mon Dieu ! que tous vous aimeront, si vous voulez bien vous donner à connoître. L'Ame profere tendrement ces paroles, & le Seigneur y trouve tant de plaisir, qu'il lui donne de nouvelles preuves de son amour. Quelle confusion, ô mon Dieu ! quand privée de cette vuë, je considere que vôtre bonté n'a point d'égard à ma malice, mais que tous vos soins sont de vous donner à connoître, pour tant mieux vous faire aimer ; vous qui êtes l'amour par essence : Vous ne donnez au commencement qu'une lumiere assez petite & douce, mais qui s'allume bien fort en peu de tems, comme un peu de paille allume un feu à ne pouvoir être souffert, si on y met quantité de bois.

Dans le tems de la Guerre d'Allemagne, mon cœur brûloit d'une ardeur extrême pour l'exaltation de l'Eglise, & me continuoit jour & nuit ; & quand on parla de l'arrivée de *Mansfeldt* dans le Pays-Bas, j'eus une vive foi & une parfaite assûrance que son dessein échoueroit : J'en fus encore plus persuadée, quand je recommandai cette affaire au Seigneur. Le bruit s'étant répandu qu'il approchoit, je fus penetrée d'un grand transport d'amour après la sainte Communion, & je fus assurée de nouveau que Dieu s'opposeroit à son entrepriſe. Il me parut que le Pere Eternel me pouſſa à prier pour la Hollande. Je lui dis : *Mais mon Dieu ! il y a tant d'Heretiques dans ce Pays.* Il me répondit : *Nous les en retirerons.* Je lui offris les plaies de son Fils JESUS-CHRIST pour le salut de ces ames : Il me témoigna qu'il agréoit cette offrande ; & puis pas moins passionné qu'un ami, il ouvrit son sein pour que je visse son cœur & ses en-

trailles de sa misericorde. Cette vuë m'inspira un amour si violent que j'en étois hors de moi-même, comme si j'eusse été enyvrée d'un vin tout celeste: je n'eusse sû soûtenir l'effort de cette ardeur, si elle ne se fût moderée; il m'en resta même une assez grosse foiblesse.

Ces tendres caresses ne furent pas sans de rudes épreuves; le Seigneur se cacha pour quelque tems à mon ame: je fus plongée parmi des tenebres si épaisses, que si je n'eusse pas connu Dieu, j'apprehendois même que toutes les faveurs que j'en avois reçuës, n'eussent été qu'illusion. Quelque resignation que j'eusse au bon plaisir du Seigneur, mon ame étoit saisie d'une détresse mortelle. Cette peine me continua toutes les Fêtes de Noël, ce qui ne m'étoit jamais arrivé dans ce saint tems. Mais m'en allant communier le jour de l'Epiphanie avec assez de crainte pour le peu de disposition que je sentois dans moi-même, le Seigneur m'apparut d'une maniere bien tendre, & me mit dans un doux recueillement: & au moment que je recevois la sainte Hostie, il me dit: *Je serai toûjours avec toi, & je t'emmenerai avec moi.* Mon ame en conçut un ardant amour, un respect le plus profond, & une grande reconnoissance envers cet aimable Dieu, qui me favorisoit de tant de graces, bien que je ne les eusse en rien meritées. Ce doux sentiment ne fut pas de longue durée, mais il m'en resta quelques jours une présence de Dieu, un calme, & une onction interieure, qui m'animoient à la pratique des vertus, quoique les occasions ne s'en presentassent point.

CHAPITRE XXXV.

Differentes faveurs qu'elle reçut de Dieu, & quelques peines interieures dont elle fut éprouvée.

LE jour de Noël adorant les plaïes des pieds de JESUS-CHRIST, je lui dis : *Hé quoi, Seigneur, vous ne faites que de naître, & je vous vois déja sur la Croix; ô Enfant divin, serez-vous toûjours dans ce triste état?* Je vis au même moment la *Sainte Vierge* avec l'Enfant JESUS entre ses bras; elle me le montra assez petit, & de la maniere qu'elle le portoit entre ses chastes entrailles. Quelques gouttes de sang paroissoient sur ses pieds, comme si elles eussent marqué le lieu des cloux & des plaies qu'il devoit y recevoir un jour. J'ouïs interieurement, comme si la *Sainte Vierge* me l'eût dit : *Que je devois m'attacher aux plaies de ses pieds dans quelque état qu'il fût.* Cette vision ne fut que de quelques momens, mais la présence de la Mere & du Fils, fut d'assez longue durée.

Je fus un jour plongée dans une détresse interieure, pas moins sensible que celle dont j'ai parlé ci-dessus; elle me continua quelques jours. Toute affligée que je fusse, je m'en fus à l'oraison; j'y considerai la pauvreté, l'abandon, les douleurs & les mépris d'un JESUS pendant sa vie; je ne le connus jamais mieux que pour lors, il est au-dessus de ma portée de l'expliquer: il m'en fit voir tant de particulari-

tez, que bien que j'emploiasse toute ma vie à y reflechir, il me seroit impossible d'en former une idée pareille à celle qui me fût imprimée pour lors. Mon ame en fut même penetrée d'une douleur si sensible, qu'à moins d'un secours singulier du Ciel, je n'eusse pû le soûtenir. Je me levai pendant la Messe pour aller communier : je vis le Seigneur couronné d'épines, il me dit : *Vois-tu ce que j'ai souffert ? tout est pour toi.* Je fus transportée hors de moi-même, à ne pouvoir proferer le moindre mot. Mais il me vint dans la pensée ce que *St. Augustin* dit un jour : *Si j'étois Dieu & que vous fussiez Augustin, je me ferois Augustin pour que vous fussiez Dieu ; si ardent est l'amour que je vous porte.* J'eus dans cet état ce même sentiment d'amour.

Nôtre Ste. Mere m'apparut quelques jours après pendant l'oraison du matin ; on eût dit qu'elle fut encore vivante. Elle me témoigna une grande tendresse par trois diverses repriſes. Quand je revins de ce recueillement, j'ouvris les yeux, elle m'embrassa, je pris la confiance de lui en faire de même : Elle disparut après nous avoir occupé quelque tems parmi ces tendres caresses ; il m'en resta un doux calme dans l'ame. Je fis un retour jusques sur Jesus & sa sainte Mere, dont mon cœur jouïssoit, comme j'ai dit ci-dessus, & je vis soudainement dans mon interieur le *St. Esprit* sous une nuë & le *Pere Eternel*, qui paroissoit sur Jesus-Christ, comme il le vit à son Batême. Cette vision ne fut que de quelques momens ; mais mon ame en fut si penetrée de Dieu, que selon le sentiment que j'en ai, je pourrois dire avec *St. Paul* : *Je vis, non je ne vis plus, c'est* Jesus-Christ *qui vit en moi.* Depuis cette faveur, la présence du Fils & de la Mere étoit gravée dans mon esprit.

Le glorieux *St. Joseph* me fit voir un jour à mon reveil de combien de graces la bonté d'un Dieu m'avoit favorisée, pour que je me portasse de plus en plus à la perfection.

Un autre jour faisant oraison, le Seigneur me fit voir, quelle étoit la gloire de tous les Saints, & *Nôtre Ste. Mere* au milieu d'eux : j'en fus ravie, & en reçus en même tems une joie toute singuliere. Je lui dis : *Ce peut-il, ma chere Mere, qu'une si grande pechereſſe que moi ait eu le bonheur de vivre avec une Sainte si élevée dans la gloire ?* Il m'en resta un desir ardant de posseder le même bonheur.

Nos Peres aiant surmonté tous les obstacles qu'on faisoit naître à leur établissement à *Anvers*, obtinrent enfin la permission d'y bâtir un Monastere. On y chanta la premiere Messe le 14. de May, l'an 1618. Le Seigneur me fit la grace ce même jour, de me donner quelque connoissance de sa gloire & de sa joie, de celle des Anges, & de la gloire accidentelle que *Nôtre Ste. Mere* recevoit de la Fondation de nos Peres. J'en reçus une joie si grande, que je me croiois dans le Ciel parmi les bienheureux ; persuadée que cet établissement devoit tourner à la gloire de Dieu, & au salut de plusieurs ames : le Seigneur même m'avoit revelé quelque tems auparavant, qu'il devoit se faire la même année.

Etant attaquée d'une double tierce à *Anvers*, je vis le Seigneur en croix accablé de douleurs, & la main droite pendante & détachée. Il me donna à entendre, qu'aiant tant souffert pour moi, il n'étoit que trop juste que je souffrisse pour lui. On fut pendre un homme pour un vol dans le tems que la fiévre me continuoit, le Seigneur me revela qu'il seroit sauvé.

Le jour de *St. Pierre* & de *St. Paul* dans la même

année, je sentis JESUS-CHRIST en mon ame ; cette douce présence me continua tout le jour : Je priai la *Ste. Vierge* qu'elle eût la bonté de m'éclaircir touchant mon salut ; elle m'en donna une telle certitude, que quand bien même tous me diroient, que jamais je ne serois sauvée, je n'en recevrois pas la moindre inquietude.

Nôtre Sainte Mere THERESE me témoigna dans l'Octave de sa Fête l'an 1618. qu'elle agréoit l'Ornement que ses Filles d'*Anvers* faisoient à son honneur ; & tout le tems de l'Octave je me sentis comme parfumée de baume aromatique, & d'odeur celeste, & specialement de celle de *Nôtre Ste. Mere.* Elles produisirent dans mon ame une parfaite conformité au bon plaisir du Seigneur, & une profonde humilité.

Dieu m'apprit en même tems, que c'est être comme le poisson hors de l'eau, que d'être sans sa présence ; parce que comme le poisson tire son être, & son aliment de l'eau, & qu'il se meurt si on l'en tire pour quelque tems ; de même nous ne trouverons que la mort de l'ame, si nous nous éloignons de la présence de Dieu, qui est une source d'eau vive, nôtre être & nôtre vie même.

Lors que le Seigneur me fait quelques graces, il me les départit en forme de lumiere, qui se répand par quelque puissance de l'ame, & c'est à ce qu'il paroît, par l'imagination : Quoiqu'on ne se soit formé aucune idée de la chose, on la voit aussi distinctement que si on la connoissoit d'ailleurs.

Dieu agit de cette maniere en mon endroit, lors qu'il veut me donner quelque chose à connoître, de quelque peu de durée que fût cette vision : elle produit de grands effets dans l'ame, elle en reste toute divinisée, jusqu'à ne plus se connoître soi-même ; elle

elle eſt plus pure & plus humble dans ſes affections ; elle n'en eſt pas de même, lors qu'elle eſt privée de cette lumiere.

Le jour du *St. Sacrement*, le Seigneur me fit voir qu'il agiſſoit en mon endroit, comme une Mere qui allaite ſon enfant, & lui continuë ſes ſoins juſqu'à un âge competent : & comme cet enfant tire ſa force du ſein & du ſoin de ſa Mere, de même l'ame ſe ſoûtient, & s'avance par la vertu de cet Auguſte Sacrement.

Je demandai un jour au Seigneur : *En quoi je pourrois plus lui plaire.* Je m'endormis là-deſſus : il me parut que j'allois faire oraiſon devant une Image de JESUS-CHRIST à la colomne, qui eſt dans nôtre Convent d'*Avila.* Y étant entrée, je m'agenouillai à ſes pieds ; cet aimable Dieu me jetta un tendre régard qui me penetra le cœur d'une maniere à ne pouvoir l'exprimer ; puis il me dit : *Patience, humilité & amour.* Ces paroles ſe ſont tellement gravées dans mon cœur, que j'en conſerve le même ſentiment, quoique pas ſi vif, que j'en conçus pour lors. Je deus me divertir l'eſprit à mon reveil pour moderer l'ardeur que j'en ſentois dans l'ame.

Etant incommodée dans les Fêtes de Noël à ne pouvoir m'en aller au Chœur ; je vis le Seigneur ſous la forme d'un petit enfant, & de la même grandeur qu'il étoit dans l'étable ; il me conſola beaucoup. Un jour de *Nôtre Sainte Mere*, Dieu me fit voir une petite nuë ſur le Couvent d'*Anvers* ; il me donnoit à connoître par cette viſion, qu'il favoriſeroit cette Communauté de graces toutes ſingulieres. Me ſentant l'eſpace de quelques jours plus recueillie que d'ordinaire, je vis dans mon ame un Tabernacle, où la *Treſſainte Trinité* repoſoit. On me découvrit pour

lors

lors des Myſteres ſurprenants, on peut les croire, mais non pas les exprimer.

Au commencement de la Fondation d'*Anvers*, je la recomandai inſtamment à *Nôtre Sainte Mere*, & la priai d'y faire la fonction de Prieure, & d'en prendre ſoin. Elle le fit effectivement, bien ſouvent me découvroit-elle en ſonge les fautes qui ſe commettoient dans le Couvent, & que j'ignorois.

Je refléchis bien ſouvent, que quoique l'Amour divin, ne ſoit pas ſi violent que du paſſé, mais plus délicat; il inquiete en quelque maniere plus l'ame qu'il ne le feroit s'il étoit plus fort. Tout le tems de l'Octave de l'Immaculée Conception, il me continua plus long-tems, & ſpecialement pendant l'Oraiſon du matin. J'en ai ſenti des ſaillies ſi fortes, qu'il me paroiſſoit bien facile d'en mourir. Je deſirois ardamment que pluſieurs perſonnes fuſſent animées des mêmes ſentimens. Je me figurai (ou peut-être m'en imprima-t-on l'idée) qu'il ſe trouve des ſources, qui ne font pas ſourdir leur eau dans un ſeul, mais dans pluſieurs endroits, comme par de petits tuyaux, & il s'y voit un petit ſable ſe remuer inceſſamment, comme s'il étoit dans un mouvement perpetuel; (cela arrive particulierement dans des terres ſabloneuſes;) l'eau cependant ne perd rien de ſa pureté, au contraire elle en paroît plus claire. Dieu en agiſſoit de même dans mon ame, j'y ſentois un amour qui l'inquietoit ſaintement : il s'écouloit parmi toutes ſes puiſſances, les agitoit ſelon ſon bon plaiſir, & les rendoit ſi doucement actives, & en même tems ſi fortement occupées, qu'à moins que Dieu n'en eût moderé l'effort, je courois riſque d'y perdre la vie. Ces tranſports amoureux me délivrerent d'une peine qui m'inquiétoit, & je veux bien qu'on ſache que le Seigneur

gneur proportionne les peines selon les graces qu'il accorde à une ame.

Je souffre depuis deux à trois ans des peines interieures si violentes, que si je n'étois convaincuë de la bonté de Dieu, je pourrois entrer dans le découragement, & me défier de ses misericordes; mais quelque grandes qu'elles fussent, je me soumets en tout à son bon plaisir.

Avant que je ne sentisse ces saillies d'amour, je fus plongée dans un nuage mille fois plus obscur que les plus épaisses tenebres. Ce nuage interieur est accompagné d'amertumes les plus cruelles; il se répand avec tant d'effort que l'ame en tremble, jusqu'à sentir même les cheveux se heriſſer sur la tête. Elle l'agrée cependant, & le souffre avec plaisir; il s'empare de l'ame, & celle-ci en ressent une peine mortelle, comme si elle devoit perdre la vie: elle ne veut pas, quand même elle pourroit, en être soulagée: Elle aime mieux mourir en agréant au Seigneur, que de s'opposer à sa sainte Volonté. J'ignore de quelle maniere cette peine agit dans l'ame, elle occupe tellement toutes mes puissances, que je suis en moi-même comme si je n'y étois point; tout y est calme, & l'ame sans savoir comment, jouït d'une parfaite liberté: la peine est si interieure, qu'il paroît que je fusse dans une terre étrangere, où l'on ne voit, & l'on n'entend rien d'agréable; ce n'est que toutes tenebres, & l'ame est plongée dans une détresse inexprimable. L'unique chose qui peut la consoler est qu'elle ne se sent point sujette aux legeretez du passé, & qu'elle ne veut pas prendre le moindre divertissement où il y auroit quelque sujet de scrupule; la mort feroit tout son plaisir, mais ni elle ne la demande, ni elle la souhaite; tout son desir se

borne

borne à l'état où elle se trouve, elle y est parfaitement resignée à la volonté de Dieu, qui lui fait goûter son abandon de toutes choses, & singulierement celui qu'il souffrit sur la Croix: ce sentiment, & la lumiere avec laquelle Dieu la communique, sont si délicats, que l'ame seule qui les sent, peut en parler. Quand ce sentiment s'affoiblit, il en naît un autre pas moins sensible; celui-ci fait ressentir les douleurs excessives que cet aimable Dieu souffrit dans chaque plaie, jusqu'au dernier soûpir de sa vie.

Je me trouvai une autre fois pendant trois jours parmi de si profondes tenebres, & une détresse de cœur si assommante, que je ne savois où j'en étois: Je m'en fus au Chœur le soir de la Fête de *S. Mathieu* de cette année 1624. j'adorai comme je pus le *Saint Sacrement*, & je m'assis; une petite lumiere du Ciel penetra jusques dans mon ame, comme un raion du soleil penetre au travers d'une fente dans une chambre obscure. J'ouïs qu'on me dit interieurement: *L'Epoux vous aime, il se lasse de vous voir parmi les souffrances.* Mon esprit s'éleva au-dessus de soi, & dit ce couplet.

Fontaine vive & cristalline,
Que n'as-tu peinte sur tes eaux
Les traits de la beauté Divine
Qui me ravit dans les travaux;
J'envierois ton bonheur
Si tu pouvois montrer imprimé sur ta glace,
Cet Objet plein de grace
Qui s'est caché à mon cœur.

Ce sentiment rassasia mon cœur tout altéré, il fortifia ma foiblesse; tout ce que je voiois ou que je me figu-

figurois, ne put produire cet effet. J'euſſe été conſolée dans ma peine, ſi j'euſſe ſû mediter ſelon ma coutûme: mais non, il m'étoit impoſſible de le faire; il n'étoit même rien, pour ſaint qu'il fût, qui pût me ſoulager dans cet état déſolant. Beni ſoit le Seigneur qui ne peut nous voir parmi les peines, ſans qu'il nous donne du ſecours & de la conſolation, il eſt digne que nous l'aimions d'un amour le plus pur; c'eſt ce qu'il me donna à entendre depuis peu. Le jour de *Saint Jean-Baptiſte* j'eus quelque ſcrupule avant de communier, de ce que j'avois dit à une perſonne: *Que les amitiez n'étoient pas licites entre les Serviteurs de Dieu.* Je vis que cela lui donna de la peine, & c'eſt ce qui faiſoit la mienne; je demandai pardon au Seigneur, en cas qu'il y eût commis quelque faute. Il me dit: *Qu'il n'y en avoit pas du tout; que ceux qui veulent vaquer ſerieuſement à leur ſalut, doivent fuir toute affection pour petite qu'elle fût (quand même elle ne ſeroit que comme un peu de pouſſiere qui s'éleve de la terre) s'ils veulent ſe conſerver dans l'amitié du Seigneur.* Voilà ce que cet aimable Dieu me dit dans cette rencontre.

Un Homme de qualité qui ſe confioit à moi, me dit un jour quelques particularitez de l'état de ſon ame. Je le recommandai au Seigneur, il me commanda de lui dire: *Que l'ame ſe ſouvient à la mort des fautes les plus legeres, & même des moindres imperfections.*

Aiant reçu la ſainte Communion dans cette derniere maladie, je m'affoiblis, & je me crus aux derniers momens de ma vie. Je vis en même tems dans nôtre cellule trois venerables Perſonnes; elles étoient un peu éloignées de moi, d'une même majeſté; belles à charmer, & revétuës d'Habits Pontificaux: Je

connus

connus qu'elles étoient la *Sainte Trinité*. Mon ame ſoûpiroit après la diſſolution de ſon corps, & ſouhaitois ardamment de les aborder. Quoiqu'elles ne m'appellaſſent point, je brûlois d'un deſir empreſſé de m'en approcher, mais elles diſparurent. Je revins d'abord de ma foibleſſe, & je ſentis dans moi-même une force toute ſinguliere: je doutai cependant, ſi cette viſion étoit de Dieu; la raiſon en eſt que je fus deux jours à ne pouvoir bien me réſoudre à reſter encore dans ce monde: je me ſoûmis enfin à tout ce que le Seigneur diſpoſeroit de moi, ſoit pour la vie ou pour la mort; je tâche même d'étouffer ce deſir de mourir, lors que je le ſens, & je me reſigne d'abord au bon plaiſir d'un Dieu.

Fin de la premiere Partie.

INSTRUCTIONS DE LA VENERABLE MERE ANNE DE S. BARTHELEMY,

Pour la conduite de ses Filles.

SECONDE PARTIE.

De l'Obéïssance.

CHERES FILLES, l'obligation étroite que j'ai de vous entretenir de la Regle & des Statuts, redouble en mon cœur un ardant desir de voir que vous les observiez tous avec la derniere exactitude. Je dis tous, parce qu'ils ne renferment rien qui ne fût bien important pour vôtre perfection : outre la lecture qu'on en fait au Refectoire, je vous conseille d'en lire tous les jours un Chapître en particulier, de sorte que vous eussiez tout lu au bout de chaque mois. Vous y trouverez de la force contre la foiblesse de la nature déreglée,

reglée, & de la lumiere pour ne pas vous égarer dans la voie de cette sublime perfection, qui fait l'objet de vos desirs. *Nôtre Sainte Mere* qui vous en a donné de si beaux exemples, vous procurera, à ce que j'espere, les graces dont elle fut prévenuë, pour pratiquer & enseigner tout ce qu'elle nous apprend par nos Loix. Elle a commencé par une obéïssance la plus parfaite, vous devez en faire de même; vous avez éprouvé dans le Noviciat quelles difficultez il s'y rencontre, & quel doit être vôtre courage à la pratiquer: Voiez si vous voulez promettre de cœur, ce qu'immanquablement vous devrez observer quelque grande que fût la repugnance de la nature. Mais à quoi bon vous consulter la-dessus? Si vous avez tant soi peu d'amour de Dieu, & si tous vos desirs sont de lui plaire, faites-lui un sacrifice volontaire par le vœu d'obéïssance de la volonté, dont il a eu la bonté de vous gratifier; mais que ce sacrifice soit absolu, pour qu'il soit le maître de toutes les affections de vos cœurs, & que vous soiez en effet & en verité ses esclaves les plus humbles.

Lorsque nous professons, nous promettons l'obéïssance jusqu'à la mort; pesez bien cet engagement, mes Filles, & efforcez-vous d'obéïr jusqu'à mourir en tout à vous-mêmes, & jusqu'à mourir en *Jesus-Christ*, à l'exemple de cet aimable Dieu, qui fut obéïssant à son Pere jusqu'à la croix. A quoi nous servira à la sortie de cette vie nôtre promesse, si nous ne l'avons effectuée? Quel fruit nous reviendra d'une condition soumise, si nous n'avons rien moins pratiqué que la soûmission conforme à cet état? Ah! mourons donc plûtôt que de ne pas obéïr jusq'à la mort. Cette mort nous sera sans doute bien avantageuse; elle nous conservera en grace, & nous procurera la gloire éternelle.

O mes Filles, qu'il importe bien d'offrir ſa volonté au Seigneur! Il n'eſt point de ſacrifice, qui lui ſoit plus agréable; & la marque qu'il l'agrée, eſt qu'il nous reçoit dans ſa maiſon, pas ſeulement en qualité de Servantes, mais encore en qualité d'Epouſes, & d'Heritieres de ſa Gloire. Le Prophete Roi ne demandoit qu'une choſe à Dieu: il s'efforçoit de l'emporter par ſes ſoins. Cette unique grace, à ce qu'il dit, étoit d'avoir le bonheur de reſter toûjours dans ſa maiſon. Nous la poſſedons cette grande faveur, ſi nous ſommes fideles à l'obſervance de nos vœux: il n'eſt point de peine que nous ne deuſſions ſouffrir, pour emporter cet heureux ſéjour; & tout bien peſé, il ne s'en trouve pas dans le ſervice du Seigneur, qui égale celles du monde. Hélas! il ſe peut que parmi les alliances avec les hommes, vous auriez rencontré un parti à vous chagriner, & juſqu'à vous faire regreter cent fois le jour ce dur engagement: mais cet aimable Epoux, dont vous jouïſſez pour le preſent, n'eſt pas de cette humeur altiere: il ne ſe fâche point contre nos défauts, il les ſupporte comme un Agneau doux & humble de cœur: il compâtit à nôtre foible, & nous preſſe inceſſamment à ne pas nous éloigner de ſa préſence. Pourquoi donc ne pas nous abandonner à ſon bon plaiſir? Pourquoi lui refuſer nos ſoûmiſſions? *Jacob* fût tellement charmé de la beauté de *Rachel*, qu'il ne ſe rebuta pas de ſept ans de ſervice pour l'emporter. Mais ſachez que la ſoûmiſſion d'une ame parfaitement obéïſſante charme bien plus le cœur de Dieu, & qu'il n'eſt point de faveur qu'il ne lui accorde. *Nôtre Sainte Mere* voulut mourir entre les bras de cette belle vertu, pour ſe rendre digne des doux embraſſemens de ſon Epoux celeſte, quoiqu'elle ſouhaitât paſſionnément de retour-

ner dans ſon cher Convent d'*Avila* (elle en étoit actuellement Prieure ,) Le Superieur lui commanda de ſe rendre à *Alve*. Elle avoit des raiſons les plus fortes pour ſe diſpenſer de ce voiage ; elle pouvoit alleguer que, comme on le lui enjoignoit pour la conſolation de la Ducheſſe, ſa préſence n'étoit pas moins deſirée à *Avila* : que ſon incommodité même ne lui permettoit pas de s'engager dans un chemin ſi fâcheux. Mais non, elle ne dit le moindre mot, elle aima mieux mourir que de repliquer tant ſoit peu à l'obéïſſance. Elle achevoit ſans doute heureuſement ce qu'elle avoit ſaintement commencé. Toute ſa vie n'avoit été qu'une obéïſſance continuelle, perſuadée qu'il n'étoit pas de voie plus ſûre. Elle preferoit le commandement de ſon Directeur à toutes les revelations de Dieu. Je me ſouviens que me parlant un jour de deux Religieuſes, l'une de *Vailladolid*, l'autre de *Medine-du-Champ* que Dieu favoriſoit (quoique pas également à ce qu'on en pouvoit juger) de beaucoup de faveurs : elle me dit que celle qui paroiſſoit avoir reçu moins de graces, étoit plus grande aux yeux du Seigneur, parce que ſon obéïſſance étoit plus parfaite.

Il eſt bien facile de juger que le chemin de l'obéïſſance eſt le plus ſûr & le plus parfait : il s'oppoſe le plus à l'amour ; il anéantit la nature, qui eſt la ſource de mille tromperies, & qui tâche de déterrer quelque défaut dans la Superieure pour s'exemter de la ſoûmiſſion qu'elle lui doit. Elle n'eſt pas moins créature que toute autre, je l'avouë, elle peut même être moins ſavante, & moins digne de ſa charge, comme il ſe voit en moi-même, mais on n'en n'eſt pas excuſé ſi on lui déſobéit. C'eſt ce que le Reverend Pere *Balthazar Alvarez* de la Compagnie de JESUS, & Confeſſeur de nôtre *Sainte*, expliqua un jour dans

une

une exhortation, où il dit que c'étoit une veritable illusion, & la marque d'une ame immortifiée & attachée à sa propre volonté, que de croire que la Superieure en tant que femme, est incapable de s'éclaircir dans ses doutes selon le besoin qui s'en présente. Il ajouta qu'une Religieuse trouvera immanquablement dans la Superieure ce qu'elle y cherche. Si elle la consulte selon les lumieres naturelles, elle n'y trouvera que des resolutions humaines, basses, defectueuses, & le plus souvent mal digerées: mais si elle la consulte selon les lumieres de Dieu, & pour la conduite de son ame, elle fera une heureuse experience, que Dieu parle par sa bouche, selon la promesse qu'il en a faite. *Qui vous écoute, m'écoute.* N'envisagez donc pas, cheres Filles, vos Superieures comme hommes, toutes ignorantes qu'elles fussent, Dieu leur inspirera tout ce qui sera de besoin pour vôtre consolation.

J'ai vû de nôtre tems que ces âmes parfaitement soûmises, ont fait des merveilles à surprendre tout le monde. Dieu même a témoigné par des prodiges les plus clairs, combien ce sacrifice de la volonté lui étoit agréable, comme on pourra les voir dans les Chroniques de nôtre sainte Reforme, lorsqu'elles seront mises en lumieres. Les siécles passez en ont vus de ces Ames parfaites dans l'obéïssance: *Sainte Eufrasie* Religieuse de nôtre Ordre en est du nombre, toute jeune qu'elle fût & d'une complexion la plus tendre; on lui commanda de transporter d'un lieu à l'autre, des pierres d'une prodigieuse grosseur: elle le faisoit avec tant de plaisir, que Dieu trouvoit le sien à lui donner des forces surnaturelles pour vuider de cette occupation penible.

Ces Pratiques d'obéïssance en des choses extraor-

dinaires ſont de grande valeur auprès de Dieu ; mais j'oſe dire que l'exactitude à la pratiquer dans les occaſions journalieres n'en n'eſt pas moins eſtimable. On doit donc prendre le ſon de la cloche pour la voix de Dieu qui nous appelle à ſon ſervice, & que nous devons ſuivre avec la derniere promptitude. Dieu agrée admirablement cette promte obéïſſance. Il le témoigna à un Religieux, qui écrivant actuellement dans le tems qu'on ſonna la cloche pour le Chœur, laiſſa un o imparfait pour ſe rendre ponctuel à l'obſervance : il trouva à ſon retour la lettre, & tout le mot même parfaitement achevé. On lit d'une autre Religieuſe, qu'elle fut aſſez genereuſe que de quitter l'Enfant JESUS, avec qui elle s'entretenoit familierement dans ſa cellule, pour faire ce qui lui étoit enjoint : l'aiant achevé, elle trouva cet aimable Dieu (comme s'il l'eût attendu, d'une taille plus grande, & plus éclatant de lumieres qu'il n'étoit auparavant. Il lui témoigna qu'il étoit accru d'autant dans ſon ame, par la grace qu'elle avoit meritée par cet Acte d'obéïſſance.

Nous avons des exemples pas moins ſurprenans dans des perſonnes qui n'avoient pas voué l'obéïſſance. Dieu commanda à *Abraham* d'abandonner ſon Pais & ſes Parens, & de lui ſacrifier même ſon Fils unique. Il ſe ſoûmit à l'aveugle, & cette obéïſſance lui merita la promeſſe du Meſſie qui devoit ſauver les hommes : Au contraire la femme de *Loth* fut changée en une Statuë de ſel : *Jonas* fut jetté dans la mer, & englouti de la Baleine, pour avoir été refractaire aux ordres du Seigneur : Les Anges mêmes pour ne s'être pas ſoûmis à l'Homme Dieu, ont été pour jamais precipitez du Ciel dans les enfers. Je ne vous rapporte ces exemples, cheres Filles, que pour vous faire

voir,

voir, qu'il n'eſt rien de plus avantageux, que d'obéir ; & rien de plus nuiſible à l'ame, que de déſobéir. Dieu daigne nous donner une parfaite ſoûmiſſion d'eſprit en toutes choſes.

Du Vœu de Chaſteté.

VOus vous ſouvenez, ſans doute, mes Filles, qu'il n'en eſt parmi vous qui n'eût de miroir dans le monde, vous vous faiſiez un plaiſir d'y regarder ſi le tout étoit en ordre: s'il ne paroiſſoit rien ſur la face de mal propre, & à donner du dégoût à ceux qui devoient vous voir. Ce deſir de propreté, cet eſprit d'honnêteté doit bien vous être plus à cœur pour le préſent, que vôtre converſation doit être dans le Ciel. Il faut éviter juſqu'à la moindre ſouillure, ſi vous aſpirez après ce bonheur. Servez-vous d'un miroir fidele & ſans tache, qui vous faſſe connoître les défauts que vous devez fuir, & les beautez de l'ame qui doivent orner vôtre vie. Il n'en n'eſt point de plus propres, que *Jeſus-Chriſt*; cet aimable Dieu ne s'eſt jamais recherché en rien : la volonté de Dieu ſon Pere a été l'unique regle de ſes attentions. Il ne vous a donné ces beaux exemples, que pour que vous les ſuiviez par un renoncement general aux inclinations ſenſuelles, & par une recherche continuelle des délices de l'eſprit. *Nôtre Sainte Mere* THERESE n'a puiſé tous ces riches traits de la grace, qui l'ont rendu l'étonnement de tout l'univers, que dans une pure glace de la vie de JESUS.

Si nous jettons les yeux ſur ce beau miroir, quant à la doctrine, nous y découvrirons tout ce qui peut ternir la pureté, ou faire la beauté de l'ame; mais cela eſt commun à tous les Chrétiens. Une choſe

vous est propre, chéres Filles, & vous donne une grace toute singuliere, c'est la regle : elle est le modele de la Perfection Evangelique. Vous devez y conformer les mœurs & les actions de vôtre vie, pour que vôtre Epoux celeste les agrée : Si vous l'observez inviolablement vous serez chastes de cœur, & on ne verra dans vôtre exterieur qu'une pureté angelique : vous marcherez d'un pas grave & modeste, vôtre langue ne s'échapera pas dans des paroles indiscretes, vos yeux seront toûjours baissez ; vous boucherez les oreilles aux vanitez du monde, & vous ne les ouvrirez qu'aux entretiens dévots, & conformes au principe & à la fin du pur amour.

La *Sainte Vierge* peut aussi nous servir de modele de pureté. Ses exemples nous apprennent à ne jamais souiller les affections de nos cœurs par le moindre mélange des créatures. Ses vertus n'ont rien souffert des vices contraires : Ses intentions ont toûjours été les plus droites : Ses lumieres sans ombre, ses actions sans lâcheté : En un mot, elle eut une pureté si grande dans tous les exercices de sa vie, qu'il n'étoit pas de moment où elle ne pût dire : *Mon Bien-aimé est à moi & je suis à lui.* Nôtre Ordre charmé de tant d'illustres prerogatives l'a toûjours reverée comme la plus pure des créatures, la Vierge des Vierges, & la Mere de l'Auteur de la pureté. Vous la croiez conçuë sans peché, parce qu'elle devoit renfermer dans son sein le Fils de Dieu ; mais si vous voulez partager cette faveur avec elle, souvenez-vous que le S. Esprit nous dit dans l'*Ecclesiastique*, *chap.* 32. de rentrer promptement dans la maison de vôtre cœur, d'y rappeller toutes les puissances de vôtre ame, de les disposer, comme on dispose les pieces d'un jeu, & de former les conceptions de vôtre esprit, exemtes de tout peché, & des

ſentimens de la ſuperbe, qui pourroit peut-être vous inſpirer de vous preferer aux autres. Vous n'ignorez pas que cette aimable Vierge, ne ſe diſpoſa à cette noble qualité de la Mere d'un Homme Dieu, que par un abandon total de ſoi-même au bon plaiſir du Seigneur, & en s'avouant la plus humble de ſes Servantes, prête à executer tous ſes ordres. Si vous voulez poſſeder *Jeſus-Chriſt* dans vos cœurs, vous ne devez plus être à vous-mêmes, mais à lui ſeul, & vous abandonner entierement aux ſoins de ſa Providence. Vous la voiez ſouvent parmi les pleurs au pied de la Croix de ſon Fils, où ſon amour a paru pas moins fort que la mort; puis que tout plongé qu'il fût dans les douleurs, il ne s'eſt en rien effraié. Vous devez à ſon exemple vous animer ſi puiſſamment à défendre entre vous l'honnêteté de la juſtice, que ni les tourmens, ni les injures, ni la mort même n'ébranlent en rien la fermeté de vôtre conſtance. C'eſt ce que la Religion de Dieu exige de vous; quelque devotes que vous euſſiez pu être dans le monde, vous n'étiez que des fleurs champêtres expoſées à être foulées aux pieds par des bêtes farouches: vous êtes pour le preſent introduites dans le jardin de l'Epoux des ames chaſtes; vous y êtes à couvert de tous ces riſques, que vous courriez dans le ſiecle de vous perdre. Ne ſouffrez quoique ce ſoit, qui puiſſe ternir l'honneur de vôtre Vocation. Profitez du Sang d'un Dieu, qui vous arroſe. Ne rendez pas inutile la vertu de ce Pain celeſte qui nourrit vos ames, & puiſqu'on vous donne le Froment des Elûs, c'eſt-à-dire, le Corps de *Jeſus-Chriſt*, & le Vin qui fait germer & qui conſerve les Vierges; profitez de cette grace, conſevez-en les effets dans vos ames, & vivez uniquement pour Dieu, ſans que la créature trouve la moindre place dans vos cœurs.

Du Vœu de Pauvreté.

CHERES FILLES, si vous avez bien compris ce que nous avons dit de l'obéïssance, il ne vous sera pas difficile de comprendre ce que c'est que la pauvreté. L'une & l'autre sont tellement unies ensemble, que l'obéïssance d'une Ame Religieuse, est une marque la plus certaine de sa pauvreté d'esprit; en effet quiconque prefere la sugestion à la liberté, & le bonheur d'obéïr à l'honneur de commander, jouït d'un si grand dégagement, qu'il lui paroît bien facile de renoncer aux biens exterieurs: aiant déja renoncé à ce qu'il a de plus cher, qui est soi-même. Parlons cependant en particulier de cette noble vertu.

La veritable pauvreté procede d'un esprit détrompé des illusions d'un monde, qui fait son bonheur des faux biens qui l'inquietent. L'ame veritablement pauvre, conçoit un genereux mépris de ces vaines bagatelles: elle n'a rien de propre, elle se contente de l'usage du simple necessaire pour la vie presente, & s'estimeroit heureuse, si elle pouvoit même s'en passer. Ce dégagement lui fait mettre toute sa gloire à ne se servir que des choses les plus viles (que le monde abhorre) tant au manger qu'aux habits; & peut-être le fait-elle par inclination, plûtôt que par un esprit de pénitence; parce que le plus pauvre fait son plaisir, & que ce qui est de trop, l'embarrasse & lui pese comme un fâcheux fardeau. Elle abhorre même & renonce éternellement à l'honneur du monde, à la faveur des Grands, à l'estime & à la reputation que sa vertu pourroit lui procurer; en un mot, à tout ce qui flatte l'amour propre, & les sens.

Elle

Elle apprend cette doctrine dans l'école de *Jesus-Christ*. Il ne fut rien de plus pauvre que cet aimable Dieu : rien de plus anéanti dans les besoins des choses necessaires même pour la vie. Il a voulu naître de Parens les plus pauvres, & qui ne pouvoient le nourrir que par le travail de leurs mains ; & comme il se peut que la *Sainte Vierge* & *Saint Joseph* ne trouvassent point bien souvent dequoi gagner ; il est probable qu'il resta des jours entiers sans prendre le moindre aliment. C'est le sentiment de quelques Devots, qui assûrent, que souvent ils s'asseioient à table sans autre refection que celle que les paroles de ce doux Seigneur donnoit à leurs ames. Ils y trouvoient d'autant plus de plaisir, que cette necessité, bien loin d'être forcée, leur étoit volontaire : puisque *Jesus* entant que Dieu eût pû leur fournir tout ce qu'ils eussent agréé ; s'il n'eût pas jugé la disette plus avantageuse que l'abondance.

O cheres Filles, que ces beaux exemples sont de puissans motifs qui nous obligent d'aimer ce genre de vie, que nous avons embrassé, professant un état pauvre. Nous ne sommes pas seulement conformes à *Jesus-Christ*, mais encore nous nous rendons dignes des belles promesses qu'il nous a faites, lors qu'il dit : *Bienheureux les Pauvres d'esprit, parce que le Roiaume du Ciel leur appartient.* Mais souvenez-vous, cheres Sœurs, qu'on possede dès cette vie ce Roiaume, & par la paix interieure, que nous donne cette veritable pauvreté, & par la liberté dont elle nous fait jouïr, nous faisant triompher du monde & du demon, qui ne trouvant rien dans le pauvre qui fût de son domaine, n'a aucun pouvoir sur lui.

Que faisons-nous donc, cheres Filles, lors que nous pratiquons la sainte pauvreté ? nous combattons pour emporter

emporter deux grands Roiaumes, qui ne sont deus qu'aux Enfans de Dieu, & dans la vie presente, & dans celle que nous esperons après la mort. Cette belle recompense ne merite-t-elle pas bien que nous tâchions, comme nous dit le Seigneur, *d'être parfaites comme le Pere celeste est parfait*, & que nous nous efforcions de nous élever au-dessus du foible & des necessitez de la nature, pour graver dans nos cœurs le saint caractere de la grace, pour qu'elle y repare l'image de Dieu & opere nôtre perfection : C'est en cette vûë, à ce qu'il me paroît, que le Seigneur dit à ce jeune homme de l'Evangile : *Si vous desirez d'être parfait, vendez tout ce qui est à vous ; venez & suivez-moi.* Il nous insinuë par ces paroles, que nous devons renoncer aux biens de la terre, si en qualité de ses Enfans nous voulons l'imiter en ce qu'il a fait dans l'amour & pour l'amour de son Pere celeste.

Ne doutez pas, cheres Filles, que si vous agissez de la sorte, l'œil de vôtre Epoux, cet œil qui voit tout, n'ouvre sa main bienfaisante que pour vous remplir abondamment de ses benedictions celestes au plus grand de vos besoins. *Nôtre Sainte Mere* en a fait bien souvent une heureuse experience. Elle dit dans ses Constitutions, *qu'on ne peut pas fixer l'heure du répas.* La raison en est que dans la naissance de la Reforme, on ne vivoit que d'aumône ; tellement que les Religieuses se sont trouvées assez frequemment sans pain, pas seulement pour le diné, mais encore pour une simple collation : Mais je remarquai en elles une si grande joie d'esprit, que ce besoin leur étoit agréable. Je pourrois en rapporter plusieurs exemples, mais je me contenterai d'en rapporter deux ou trois.

Un jour qu'on soupoit, la Communauté s'en fût au Refectoire, mais elle n'y trouva quoique ce fût pour

pour sa refection ; on fit ensuite l'heure de la recreation avec pas moins d'allegresse, que si nous eussions été traitées le mieux du monde : nous fûmes chanter Complies, puis nous nous retirâmes en silence, attendant l'heure des Matines. On frappa en ce tems-là si brusquement, & avec tant d'impetuosité à la porte, que la Prieure fut contrainte d'envoier voir ce qu'on vouloit. On trouva qu'un Religieux, grand Serviteur de Dieu, qui avoit appris par revelation, nôtre extrême besoin, nous envoioit une aumône, à savoir, deux grands pains, & un morceau de fromage. La Prieure les fit partager à la Communauté, & je vous asseure, cheres Filles, que ce nous fut un regal bien agréable, si grand étoit nôtre appetit.

Une autre fois, une Religieuse infirme vint à s'affoiblir. L'Infirmiere n'aiant rien pour la soulager, leva son cœur à Dieu, & lui representa le besoin de cette bonne Sœur. On sonna au même moment au Tour ; la Tourriere y fut répondre, elle y trouva un vase de porcelaine plein de confitures, & ne sût jamais déterrer, qui en avoit été le porteur. Il arriva que la même Religieuse étant incommodée, resta trois jours à ne pouvoir rien prendre : un pauvre apporta en même tems trois Oranges douces, & dit qu'elles étoient pour la malade. Elle fut bien surprise lorsqu'elle les vit, & en remercia le Seigneur de la bonté qu'il avoit de subvenir à ses besoins. Elle étoit pour lors dans un si grand dégoût, qu'elle n'appetissoit rien que ce seul fruit ; elle n'osoit cependant le découvrir, crainte de donner quelques peines à ses Sœurs, parce qu'il n'en croissoit pas dans ce Païs, & qu'on ne les y apportoit que de bien loin.

Vous direz peut-être que la pauvreté n'est pas à charge, lors que Dieu en soulage les besoins ; mais

sachez

sachez que s'il témoigne ses bontez, & ses soins en quelques rencontres, il veut que nous lui donnions en d'autres des preuves de nôtre courage & de nôtre patience. Cette même Religieuse, dont je viens de parler, se sentit un jour dans un grand besoin que lui causoient ses foiblesses. Elle n'osa cependant en rien dire à l'Infirmiere, pour ne pas lui faire peine. Elle s'en fut au jardin, elle y vit quelques herbes qui paroissoient s'offrir pour remede à sa foiblesse, le bas sentiment d'elle-même les lui fit agréer. Elle dit; les herbes sont la nourriture des bêtes, je ne suis pas meilleure qu'elles; je dois donc me contenter de leur aliment: elle s'en repût comme eût fait un pauvre, & cet acte genereux de vertu, la rendit riche en merite devant les yeux du Seigneur.

Apprenez par ces exemples, quelle doit être vôtre conduite. Vous devez vous attacher au pire & au moindre, & vous efforcer de vous rendre parfaites dans la pauvreté. S'il arrive que le Seigneur eût assez de bonté, que de vous secourir dans vos besoins, recevez cette faveur avec action de graces, & ne croiez pas qu'elle vous fût dûë. Ne manquez-pas cependant à la pauvreté d'esprit, qui aime plus la disette que l'abondance.

De l'exacte Observance.

QUOIQUE je pourrois dire en un mot, que pour bien observer nos vœux, nous devons pratiquer en tout la Regle & les Statuts de *Nôtre Ste. Mere*, si est-ce que je juge necessaire pour le bon ordre du Couvent, de vous avertir que les Officieres doivent se rendre ponctuellement au Chœur pour la Messe,

Messe, & au Refectoire pour le repas. Ce ne seroit qu'une confusion, si elles manquent à un de ces points. Qu'elles aussi-bien que la Pourvoieuse se doivent avertir le jour precedent, ce qui est de besoin pour le lendemain, & que celle-ci doit tâcher de ne pas oublier des commissions qu'on lui donne. Que les Religieuses doivent s'étudier à vivre en union & dans une parfaite charité, & se supporter avec humilité les unes & les autres; que si elles le font, leur office leur sera leger; & elles s'en acquitteront selon le bon plaisir de Dieu; si elles se mortifient en tout, pour l'amour de *Jesus-Christ*, si elles ne parlent que dans le besoin, & si elles font leurs actions avec modestie & bienseance.

Mais ne nous flattons pas d'être parfaites, si nous pratiquons ces points exterieurs. Non, nôtre perfection ne consiste pas à être enfermées entre quatre murailles, & à suivre en tout les actes communs. Nôtre intention doit être droite; nous devons refléchir à nos actions & bien plus à Dieu, qui en est la fin: Je le dis en un mot, l'exterieur n'est rien, ou que bien peu de chose, s'il n'est pas animé de l'interieur.

Hélas! combien s'en est-il veu, qu'on eût pris pour des Saints à juger de l'exterieur, & de la ponctualité qu'ils apportoient à pratiquer tout ce qui avoit quelqu'apparence de vertu, qui n'agissoient cependant que par un orguëil secret, & qui ont malheureusement peri? Un Religieux d'un très-saint Ordre en rapporte une histoire tirée de ses Chroniques. Il dit que dans un Monastere, on vit au Refectoire plusieurs Religieux, qu'ame du monde de la Communauté ne connoissoit: le Prieur leur demanda de dire, qui ils étoient? Ils répondirent, qu'ils

étoient

étoient de son Ordre, que pendant leur vie, ils avoient été Superieurs, Lecteurs, & des Predicateurs les plus habiles : qu'ils étoient tous damnez, pour n'avoir envisagé que la gloire dans leurs fonctions, & seduit le monde par un faux brillant de vertu : que Dieu leur commandoit de les en avertir, pour qu'ils ne cherchassent que de lui plaire, & non pas leur propre satisfaction. Je me souviens d'avoir lû une Lettre (qu'un Religieux, homme fort docte, & Confesseur de *Nôtre Sainte Mere* lui écrivoit,) où il lui dit ces paroles : *Ce n'est qu'à ma confusion & avec bien du regret que je vous écris, parce que je ne me suis pas servi de ma science pour acquerir la vertu, & la connoissance de Dieu, comme* Vôtre Reverence *a eu le bonheur de le faire avec sa simplicité, qui lui a procuré plus de connoissance des mysteres du Ciel, que n'en n'ont les plus savans avec toute leur doctrine.*

Nôtre unique affaire donc, cheres Filles, est de marcher dans la crainte du Seigneur : d'obéïr à ses loix, & à celles de l'Ordre, d'agir avec humilité, & un grand mépris de nous-mêmes, & de conserver nos cœurs purs, pour nous unir à nôtre souverain bien. Si nous sommes fideles à les bien pratiquer, nous sommes sûres d'en recevoir une abondance de lumieres, & les onctions de ses attraits ; puis que nous savons par experience, selon que *Jesus-Christ* nous l'a dit : que *le joug de la loi est bien doux, & sa charge legere.*

Non pas qu'on fût exemt de toutes peines ; puis que comme nous dit la Regle : *Ceux-là sont persecutez, qui s'efforcent de vivre selon les maximes de Jesus-Christ.* Mais c'est que nous triompherons facilement de nos ennemis, si pour les combattre, nous nous servons des armes qu'elle nous fournit, qui ne sont

autres

autres qu'une vie chaſte, que de ſaintes penſées dans l'eſprit, qu'un amour de la juſtice en toute rencontre, & qu'une ferme eſperance fondée ſur une vive foi, ſans laquelle rien ne peut agréer au Seigneur. De-là vient qu'échappées de la ſervitude du ſiécle, comme les Enfans d'*Iſraël* de la captivité d'*Egypte*; nous poſſederons dans nôtre chere ſolitude une ame enyvrée des délices du Ciel, & l'onction de Dieu nous rendra les choſes les plus penibles, bien douces & agréables.

Vous comprenez, ſans doute, mes Filles, que pour jouïr de ces faveurs, on ne doit plus ſoupirer après les oignons d'*Egypte*: car, hélas! que deviendra l'ame Religieuſe, ſi après avoir été favoriſée de tant de graces du Ciel, elle nourriſſoit encore dans ſon cœur quelque panchant pour les folies du monde, & pour les converſations inutiles avec les créatures? ſon ingratitude meriteroit que la Juſtice divine lançât ſes foudres contre elle, & tout ſaint que fût l'Etat Religieux, il ne la mettroit pas à couvert de ſa colere & de ſes châtimens. Il me paroît que c'eſt de même que ſi on commettoit un meurtre dans l'Egliſe, quoique ce lieu ſaint ſerve d'aſile aux autres criminels. Il ne profite de rien pour celui-ci, & il exige un châtiment plus cruel: de même, quiconque profane ſa Profeſſion par l'amour des vanitez du monde, ſe rend plus coupable dans l'état, même où d'autres Penitens ſe rendent de grands Saints. On peut comparer leur chute à celle des Anges rebelles, que la ſuperbe a precipités du Ciel pour faire place à ceux que la pénitence attire du ſiécle dans la retraite.

Voilà pourquoi je recommande inſtamment à mes cheres Filles, de refléchir ſerieuſement ſur ce que *Nôtre Sainte Mere* ordonne dans ſes Statuts: à ſavoir,

de

de parler rarement à leurs Parens, parce que ces visites ne servent qu'à renouveller le souvenir des vanitez du siécle, qu'à refroidir les plus saintes affections du cœur, & qu'à dissiper l'esprit dans le tems de l'oraison; parce que ces vaines especes se representent plûtôt à l'esprit, que tous les bienfaits, & les faveurs de *Jesus-Christ*. *Saint Bonaventure* disoit à ce sujet: *Amitié pour tous, & conversation avec peu.* *Saint Bernard* exigeoit trois choses pour un veritable Religieux: *Parler peu, n'avoir que très-peu d'amis, & prier beaucoup.* Prenez ces paroles, comme si elles vous fussent adressées, cheres Filles. Croiez-moi, jamais ou du moins bien difficilement, vous acquitterez-vous de vôtre devoir envers Dieu, & vous ne goûterez ni paix, ni consolation dans le Monastre, si vous n'observez ces trois points: Le Seigneur nous donne la grace de bien connoître cette importante verité.

La maniere d'élever les Novices.

C'Est un des plus importans points de la Religion que de bien instruire les Novices. Celle à qui on en a confié le soin, ne doit pas s'endormir: mais elle doit étudier continuellement les obligations de sa charge, demander instamment les lumieres du Ciel, & implorer le secours des Saints les plus zelez pour la gloire de Dieu, & le salut des ames. Qu'elle se serve donc de la *Sainte Vierge*, & du glorieux *Saint Joseph*, comme d'Avocats auprès de Dieu. Elle trouvera l'un & l'autre prêts à la secourir, comme *Nôtre Sainte Mere* qui a choisi la Vierge pour sa Mere & *Saint Joseph* pour le Protecteur & Patron de son Ordre

Ordre en a une heureuſe experience. Qu'elle prenne pour modele de ſa conduite les Saints qui ont le plus excellé dans cette charge, & ſur tout *Nôtre Ste. Mere* THERESE DE JESUS. Il n'étoit rien de plus doux à l'endroit des humbles & des obéïſſantes; mais auſſi étoit-elle aſſez ſevere à l'endroit des eſprits les plus difficiles. Elle apprendra dans l'école de cette grande Sainte à faire un juſte temperament de l'aigre & du doux, ſelon les differentes complexions de celles qui ſont ſous ſa conduite. Elle en gagnera les cœurs, ſi elle s'étudie à connoître leur portée, & à s'accommoder ſelon leur fort & leur foible.

Si elle veut faire avancer ſes Novices dans la vertu, tous ſes ſoins doivent être de faire le tout en perfection & d'être la plus ponctuelle aux actes communs. Les exemples animent bien plus que les paroles: elle doit témoigner une grande tendreſſe à toutes, & ne pas ſe trop familiariſer avec quelqu'une en particulier; parce que cette ſingularité donneroit de la jalouſie, & altereroit la paix & l'union des cœurs. Il eſt à conſeiller qu'elle ſe ſerve de quelques paroles tendres en commun, comme ſont celles-ci: Vôtre plaiſir, mes Filles, ſera toûjours le mien. Dites-moi confidemment ce qui vous eſt de beſoin, ou pour le corps ou pour l'ame: n'euſſiez pas la moindre défiance, tout mon deſir eſt de vous conſoler, & de vous donner tout le contentement poſſible.

Elle doit auſſi être fort diſcrete touchant les pénitences, crainte qu'elle n'en accorde au-deſſus de leur force; le corps n'étant pas toûjours aſſez fort pour ſeconder les deſirs de l'eſprit. Elle agiroit prudemment & charitablement, ſi elle leur découvroit quelques-unes de ſes foibleſſes, pour qu'elles euſſent plus de confiance à lui declarer les leurs.

Agir

Agir de la sorte, c'est suivre l'exemple que nôtre *Saint Pere Elie* nous donna, lors qu'il se racourcit, & proportionna ses membres aux membres de l'Enfant de la Veuve pour lui rendre la vie: de même une Maitresse qui regle sa conduite selon la portée de ses Novices, les retire bien souvent de la tentation qui les gêne. Elle ne doit pas cependant en venir jusqu'à ce point de lâcheté, que de dissimuler leurs fautes, pour ne pas leur donner de la confusion: Non, mais elle doit les éprouver contre le foible de la nature, & dans tout ce qui touche la rigueur & les Coûtumes de l'Ordre, pour qu'elles sachent le devoir de leur engagement, & qu'elles n'eussent aucun pretexte de reclamer contre l'observance, & d'alleguer qu'elles n'avoient pas compris combien grandes étoient leurs obligations; autrement elles prétendroient n'être obligées qu'à ce qu'elles auroient vu observer, & qu'elles auroient observé elles-mêmes. Il arriveroit de-là, ou qu'on leur causeroit un grand déplaisir, comme si on eût voulu les tromper, ou qu'on devroit relâcher la rigueur de l'Ordre pour compatir à leur foiblesse.

Voilà pourquoi je dis que la prudence est bien nécessaire pour les pousser à la vertu, mais qu'il ne faut jamais être lâche à les reprendre de leur peu de courage & de leur peu de ferveur. Elles avoient conçû de bons desirs, lorsqu'elles ont foulé le monde; il faut bien se garder de ne pas éteindre ce feu sacré, faute de saintes instructions. Elles ne respiroient que la pénitence, lorsqu'elles se sont formé le dessein d'entrer dans la Religion; on ne doit pas permettre que ces saintes resolutions degenerent en amour propre. Elles n'ont envisagé le Cloître que comme une aimable retraite, qui devoit les arracher

de l'amour du monde : on ne doit pas ſouffrir qu'elles en retiennent les fatales maximes, qui éloignent l'ame de Dieu. Elles ont renoncé par une pauvreté genereuſe aux biens de leur famille ; on doit empêcher qu'elles ne cherchent les commoditez & l'abondance, dont leurs parens jouïſſent : en un mot elles ſe ſont dévouées à un *Jeſus* crucifié pour s'en rendre les Epouſes ; elles ne doivent donc pas ni ſe rebuter de la croix, ni s'humilier juſqu'à ſe rendre les eſclaves d'un monde trompeur. Voilà quels ſont les ſentimens que la Maîtreſſe doit leur inſpirer.

Pour ce qui touche l'interieur, elles ne doivent pas ignorer que ſi Dieu ſe cache de tems en tems, & plonge ſes Epouſes dans des ſechereſſes & des peines d'eſprit les plus déſolantes ; ce n'eſt que pour éprouver la conſtance de leur amour, & leur humilité qui doit les unir éternellement à ce plus humble de tous les Epoux. Il ſervira de beaucoup de les entretenir de ces matieres pour les fortifier contre les efforts du démon, qui voudroit leur inſpirer du dégoût de leur vocation.

S'il s'en trouve quelqu'une qui ne fût pas propre pour la vie religieuſe, on ne doit pas la pouſſer à perſeverer, mais la traiter également & charitablement comme les autres juſqu'à ſa ſortie du Monaſtere : & lorſqu'on la renvoiera, on doit alleguer un motif raiſonnable de ſa ſortie, pour que ſes parens ne s'en choquent point, comme par exemple, qu'elle n'a pas aſſez de force pour une vie ſi auſtere ; que Dieu la deſtine à un autre état, ou bien qu'elle eſt plus propre & qu'elle ſera mieux dans une autre Religion.

La Maîtreſſe doit leur conſeiller de faire de la vie & des ſouffrances de *Jeſus-Chriſt*, l'objet le plus frequent de leurs meditations, pour qu'elles puiſent les

eaux vives dans ſes ſacrées plaies ; & ſi elles continuent à boire dans ces ſources celeſtes, elles en remporteront des tréſors immenſes des vertus. Je me ſouviens à ce ſujet que lorſque *Jacob* abbreuvoit ſes troupeaux, il mettoit des baguettes de differentes couleurs ſur le bord des eaux coulantes, pour que les brebis imprimaſſent ces diverſitez ſur leurs petits agneaux : j'en dis de même, ſi une ame ſpirituelle s'attache fortement à enviſager un *Jeſus* ſouffrant, & rempli d'une admirable diverſité des vertus, elle les gravera ſans doute dans ſon cœur, & ſe rendra parfaitement conforme à ce plus parfait de tous les Epoux. La Maîtreſſe n'y contribuera pas peu, ſi elle enjoint à une des plus anciennes Novices, de découvrir quelles repugnances elle ſent dans ſoi-même, & de quels moiens elle ſe ſert pour les vaincre. Cet exemple portera les foibles à la vertu, & les fera ſurmonter les difficultez qui s'y rencontrent ; & pour les animer encore plus, il eſt bon de leur faire ſouvenir de ce que nôtre Seigneur dit à *Nôtre Sainte Mere*, que les Couvens qu'elle fondoit, lui ſerviroient de Jardins de délices, parce qu'il ſeroit l'objet des penſées des Religieuſes, & qu'elles y ſeroient l'objet de ſes tendreſſes.

Il n'eſt rien de plus préjudiciable aux Novices que l'oiſiveté : on doit donc leur enjoindre des occupations, où elles pratiquent l'obéïſſance & l'humilité, & les continuer dans ces exercices, crainte que ſi elles ceſſent de les faire, elles ne reprennent par après qu'avec peine ces ſaintes pratiques de la perfection.

Quand il s'agit de les recevoir, on doit bien peſer ſi elles ſont ſimples & ſinceres ; les vertus contribuent de beaucoup au repos interieur, & celles qui n'en ſont pas douées, s'inquietent pour rien, & feront naître

naître à la suite dequoi exercer la patience des autres. Je le dis, non seulement pour les Novices, mais pour toutes; c'est une tentation non moins dangereuse que secrete, que de croire que c'est un trait de prudence & de discretion de ne rien découvrir de son interieur, comme si la sainteté dépendoit de cette reserve. Quoiqu'un grand Serviteur de Dieu eût dit, que son secret étoit pour lui seul, il ne parloit que quant aux graces singulieres, dont Dieu le favorisoit abondamment, & que son humilité l'obligeoit de cacher: mais nous, à qui la soûmission & l'obéissance doivent servir de guide & de lumiere; nous devons avoir une telle confiance à nos Superieurs & à nos Confesseurs, que nous ne leur celions rien de ce qui touche nôtre interieur; autrement c'est suivre l'instinct du démon, qui inspire à l'ame de ne pas découvrir les bons sentimens de son cœur, pour qu'elle en fasse de mauvaises pensées qu'il lui suggere. De-là vient que l'induisant à se diriger elle-même, il lui ravit les moiens de pratiquer l'humilité, & la prive de tout secours contre la tentation; ce qui fait qu'étant trop foible pour se défendre contre un ennemi si fort & si rusé, elle succombe facilement. Il me paroît d'entendre une de ces discretes imprudentes se dire à soi-même dans le tems de la tentation: *A quoi bon recourir à la Superieure? quel profit en tirerai-je? je sais ce qu'elle pourra me dire, elle n'est pas moins femme que moi; elle porte ses foiblesses comme toutes autres: à quoi donc bon lui découvrir les miennes?* Celle qui s'abandonne à ces sentimens, doit apprehender le châtiment qui est rapporté dans les Actes des Apôtres: qu'*Ananias* & *Saphira* sa femme, vendirent leurs biens pour en porter l'argent aux pieds des Apôtres; le démon leur inspira d'en re-

tenir une partie. Ils furent assez foibles que de succomber, ils n'en porterent effectivement que la moitié, ils furent bien-tôt châtiez de cette infidelité; ils tomberent roides morts à la seule voix de *S. Pierre*, lorsqu'il leur reprocha qu'ils mentoient au *Saint Esprit* plûtôt qu'aux hommes: Dieu châtie bien souvent celles qui s'étant vouées à son service entre les mains des Superieurs, retiennent plus de la moitié d'elles-mêmes, veulent être les directrices de leur interieur, & se soustraient de la conduite de celles que le Seigneur a mises pour les gouverner. Elles ressentent bien souvent de grandes inquiétudes, & Dieu permet que leurs fautes qu'elles croient les plus secretes, sont deterrées, & qu'elles en reçoivent plus de confusion, que si elles les eussent sincerement declarées.

L'Histoire rapporte que quoi qu'un bon Prêtre eût le bonheur d'être servi des Anges, lors qu'il disoit la Messe, il ne laissoit pas d'y commettre quelques fautes: un autre Prêtre les remarqua par hazard, & l'en avertit, il en reçut un si gros trouble, que le lendemain il s'en plaignit aux Anges. Hé quoi! leur dit-il, vous ne m'avertissez pas de mes fautes? toute nôtre commission, repondirent ils, est de vous assister dans le St. Sacrifice; pour ce qui est de vos fautes le bon plaisir de Dieu est que vous vous informiez d'un autre, pour que vous pratiquiez l'Humilité & l'Obeïssance. Cela nous apprend que Dieu ne nous fait pas de graces pour nous dispenser de la pratique des vertus qu'il agrée le plus, telles que sont l'Obeïssance & l'Humilité; l'exemple suivant nous confirme cette verité.

Une Religieuse, sortie du Monastere de *l'Incarnation* pour assister *Nôtre Sainte Mere* dans ses fondations, pa-

paroiſſoit ſi vertueuſe, ſi modeſte dans la converſation, ſi élevée dans l'oraiſon, que celles qui la converſoient la prenoient pour un Ange. Elle ne prenoit preſque point de repos, ni de nourriture, ſi portée étoit elle pour la penitence : elle en vint même juſqu'à ce point, que d'en faire à l'inſçu de la Superieure. *Nôtre Sainte Mere* s'étant renduë au Convent où elle étoit, n'approuva pas ſa conduite. Pour connoître ſon eſprit, elle l'éprouva par quelques pratiques d'Obéïſſance : elle connut bien-tôt par cette pierre de touche, que ſes deſirs des penitences n'étoient qu'illuſions, que le demon les lui inſpiroit, & l'aſſeuroit qu'elle & d'autres qui l'imitoient, ſe rendroient de grandes Saintes. *Nôtre très-ſage Mere* voulant remedier à cet abus, ſe defit du Confeſſeur, qui les entretenoit dans cette vie cachée, leur enjoignit des mortifications qu'elles n'agreoient pas, elle les obligea de s'y ſoumettre & diſſipa en peu de tems cette fameuſe ſainteté, & ces bonnes Filles ſe conformerent aux autres.

On doit donc apprendre les Novices à s'abandonner totalement aux ſoins de leur Maîtreſſe. Elles n'ont pas embraſſé la Religion pour ſe diriger, mais pour ſe ſoûmettre à la direction d'une autre, & pour renoncer, non ſeulement au monde & à ſes Parens, mais encore à elles-mêmes, afin de s'unir à *Jeſus-Chriſt* par une pratique continuelle de la vertu.

Plus il ſe trouve de cette ſeverité & de cette ſimplicité dans un Cloître, plus il s'y trouve de perfection. Une Regle nous l'inſinuë clairement, *Nôtre Sainte Mere* nous l'a recommandé bien expreſſément, & a eu ſoin de la faire exactement pratiquer. Nous n'ignorons pas combien *Saint François* en faiſoit d'eſtime ; elle montoit juſqu'à ce point, qu'aiant com-

mandé à un Novice de planter un choux la tête en terre, & la racine en haut, & celui-ci lui aiant dit qu'il falloit faire le contraire; il le chassa de la Religion, & lui repartit *qu'il étoit trop sage & pas propre pour le Cloître.* En effet pour me servir des termes de l'Ecriture, le Sage ne doit avoir les yeux que dans la tête, parce que le veritable Religieux ne doit suivre que les lumieres de son Superieur; s'il y mêle les siennes, il trouble l'Ordre, tout interieur qu'il soit, il s'érige en Superieur.

Ces deux jeunes hommes, dont il est parlé dans les Vies des Peres, en agissoient de la sorte. Une Lionne faisoit d'horribles dégâts près d'un Monastere, & effraioit ceux qui en approchoient. Le Superieur commanda à deux Novices de la lui amener, ils coururent d'abord s'en saisir, sans refléchir au péril où ils s'engageoient: leur simplicité merita que la Lionne se laissa prendre, & conduire pas moins douce qu'un agneau. Tous en furent surpris, & pour toute recompense d'une obéissance si parfaite, le Superieur les traita d'ignorans, qui ne faisoient rien de bon. Il en faut agir de même avec les Novices, jamais ne doit-on leur donner à connoître leur vertu, crainte qu'elles ne la perdent au moment qu'elles croiroient en avoir.

Rapportons encore un autre exemple tiré des Chroniques des anciens Peres. Un Religieux qui avoit été marié dans le siécle, cuisoit le pain dans un Monastere; il y avoit mené avec soi son Fils, encore tout jeune, pour l'apprendre dès son bas âge à servir le Seigneur. Etant un jour sur le point de mettre les pains dans le four, l'Abbé lui commanda d'y mettre aussi, & d'y enfermer son Fils; il l'alloit executer immanquablement, s'il ne lui eût arrêté les mains;

comme

comme l'Ange arrêta le bras d'*Abraham*, quand il fut pour sacrifier son Fils. On n'oseroit pas esperer de nôtre vertu des preuves si illustres; on peut cependant connoître la simplicité d'une Novice dans des choses bien moindres: par exemple, si elle ne s'excuse pas lorsqu'elle est accusée à tort, si elle obéit promptement, sans examiner les raisons de ce qu'on lui commande.

La Maîtresse ne doit pas s'étonner si les Novices sont tentées en differentes manieres, ni croire pour cela que leur vocation ne soit pas de Dieu. Bien loin de-là, l'ame n'est jamais plus agréable au Seigneur, que lors qu'elle est parmi les tentations; elles la purifient pour la rendre digne de demeurer dans la Maison. Il est bien plus à craindre pour celles qui ne souffrent point de peines, qui sont d'un esprit leger, curieuses d'apprendre ce qui se passe, & d'ouïr parler, même des vertus, mais qui ne les pratiquent en rien. Ces sortes de personnes sont tellement enflées d'elles-mêmes, qu'elles ne connoissent pas leurs fautes; elles n'avanceront jamais, ou que fort peu, dans la vie spirituelle, & ne goûteront pas les délices interieures que Dieu n'accorde que pour recompense de la fidelité d'une ame parmi les tentations; étant bien juste qu'il lui rende plus abondamment les lumieres dont il l'avoit privée pour quelque tems.

Le Noviciat est une école de sujection & de mortification. Celle-là n'en est pas digne, qui en conçoit du dégoût, & qui aspire avec empressement après la fin pour être plus libre. Elle se cherche soi-même, & non la perfection de l'Ordre. Une bonne Novice devroit faire son plaisir d'exercer deux à trois ans une parfaite dépendance, & une mortification severe: elle doit se croire indigne de la Profession de

la qualité d'Epouse de *Jesus*, & de ces riches chaînes d'or, qui la lient à son Epoux celeste. Elle doit bien estimer le bonheur qu'elle a de suivre le Seigneur qui l'appelle par ces paroles: *Venez à moi vous qui travaillez, & qui êtes chargez, & je vous soulagerai.* Nous insinue-t-il autre chose, sinon que nous devons imiter ses vertus? c'est ce qui donne la paix & le repos de l'ame. *Apprenez de moi*, dit-il, *que je suis doux & humble de cœur, tout Dieu que je fus, je n'ai eu que du mépris pour le monde, les honneurs, & les plaisirs; je suis venu, non pour être servi, mais pour servir les autres, je ne me cherche en rien, & je me charge avec plaisir des peines & des travaux des hommes; suivez donc mes exemples, & je vous soulagerai.* O cheres Filles, que nous nous rendrons criminelles, si nous n'obéïssons pas à cette voix! n'écoutons pas les sentimens de la chair, ne nous rebutons pas de l'austerité: le Calice de *Jesus-Christ* est amer, je l'avouë; mais il renferme la veritable Vie, & nous asseure nôtre bonheur éternel.

Ecoutez la comparaison que je fais là-dessus: deux hommes faisoient voiage de compagnie; l'un étoit sain, & avoit de bons yeux, l'autre infirme, & d'une basse vûë. Le sain dit à l'infirme, mon ami, donnez-moi vôtre paquet, je le porterai, & vous marcherez plus aisément; il l'en remercia, il se crut assez fort pour soûtenir les fatigues du voiage, & ne voulut pas passer pour dépendant d'un autre: mais il se fatigua & s'affoiblit tellement à la suite, qu'il ne marcha qu'avec peine, & enfin tomba par terre, incapable de continuer sa route. Il en arrive de même à ces ames, qui par un esprit de superbe, cachent leurs peines à leurs Superieurs, comme s'ils fussent incapables de soulager leurs sujets, qu'ils ne deussent pas répondre

de

de leurs ames. Ces sortes de gens font des chûtes effroiables, se plongent dans l'abîme de l'amour propre, & conçoivent une haute idée de leur vertu; ce qui fait qu'aiant des pensées contraires à celles de Dieu, elles reçoivent une grande confusion de s'être estimées ce qu'elles n'étoient pas.

Cet Hermite qui avoit vêcu l'espace de quarante ans parmi les déserts & les pénitences les plus austeres, nous en donne un exemple. Enflé de ses belles actions & de sa fidele perseverance, il pressa le Seigneur de lui faire connoître, qui l'égaleroit dans la Gloire? il lui répondit, que le Pape *Saint Gregoire* ne seroit pas moins élevé que lui dans le Ciel. *Hé quoi, mon Dieu*, lui dit-il, *je meurtris mon corps de pénitences depuis tant d'années, & je ne serai pas plus recompensé qu'un homme qui abonde en délices, & qui possede la premiere dignité du monde? Sache*, lui repartit Dieu, *qu'il a moins de plaisir parmi les grandeurs, les caresses, & l'estime des hommes, que tu n'en as à caresser ton chat.*

Quoique *Henri-Suso* eût passé vingt années de sa vie parmi les austeritez les plus cruelles, si est-ce que le Seigneur lui dit; *Qu'il n'avoit rien fait jusqu'alors, parce qu'il n'avoit exercé ses pénitences que par sa propre volonté; mais qu'à l'avenir il lui feroit faire la sienne.* Il lui fit voir en même tems par la fenêtre de sa cellule un chien, qui déchiroit à coup de dents, un linge blanc en mille piéces. Il comprit de-là qu'il devoit renoncer à sa propre volonté, pour ne suivre que celle de Dieu, dans les aplications, dans de fâcheuses aviditez, dans les humiliations continuelles, & dans les mépris les plus sensibles, ce qui lui arriva effectivement.

Apprenons, mes Filles, de ces exemples, qu'il est bien plus avantageux d'être dirigées, que de nous diriger

riger nous-mêmes. Dieu a bien dit: *Que quiconque écoute le Superieur, ou la Superieure l'écoute:* mais il ne dit jamais: *qu'on fasse la volonté de Dieu, en faisant la sienne propre.* Au contraire ces paroles de *Saint Paul*: *Je ne vis plus, mais* Jesus-Christ *vit en moi*, nous insinuent, que plus nous renonçons à nous-mêmes, plus nous vivons à *Jesus*, & nôtre vie devient la sienne.

Agréez-vous, cheres Filles, de connoître quelle étoit la vie de *Saint Paul*, lorsqu'il ne vivoit plus que de *Jesus-Christ*, pour que vous appreniez l'heureux changement qui se fait dans nos cœurs quand nous sommes mortes à nôtre propre volonté? Ses actions étoient nobles, elles ne ressentoient rien de la foiblesse humaine; elles exprimoient le caractere de celui qui se dit le bras droit du Tout-puissant. Ces paroles moulées sur le modele du Verbe Incarné, portoient le feu jusques dans l'ame, & penetroient les cœurs des ardeurs divines. Ses pensées n'avoient rien qui ne fût conforme à l'origine, qu'elles tiroient de la Sageſſe Eternelle. Ses desirs, ne respirant que le salut des hommes, n'avoient que des tendresses de Mere pour les Fideles. Il les nourrissoit de sa doctrine, les animoit par ses exemples, & les protegeoit par l'ardeur de son zele. S'il s'en éloignoit de vûë pour vaquer au salut des autres; il les portoit présens dans le cœur, & ne leur refusoit pas ses soins. Il leur écrivoit ce qu'il jugeoit de besoin pour les entretenir dans la foi, & les faire avancer dans la pieté. *Mes Freres*, leur disoit-il, *je vous porte bien avant dans le cœur, & tout en chaire que je sois, je vous conserve dans mon souvenir.* Disons-le en un mot, il étoit tout à tous, il enseignoit la verité aux ignorans, & l'humilité aux plus savans. Il prêchoit *Jesus-Christ* à tout le monde comme

comme le seul bien qui devoit les rendre heureux. Apprenez, cheres Filles, à vivre de la sorte, & vous aurez le bonheur de vivre de la Vie de vôtre Epoux.

Du Silence.

L'Apôtre a bien eu raison de nous recommander le travail en silence. Nous perdons le merite de tout ce que nous pratiquons de vertu, si la langue publie ce qu'elle devroit taire, c'est-à-dire, la sincerité de nos cœurs, & les droites intentions de nôtre esprit: mais si nous les cachons, le démon n'y connoit rien, & il ne peut nous enlever ces trésors. C'est dans cette vûë, à ce que je crois, que l'Ecriture Sainte nous dit, que le silence & l'esperance feront toute nôtre force. Nôtre Regle nous le recommande fort, & nous enjoint *le travail des mains* (à quoi elle nous oblige) *en silence*, crainte que le cœur ne se dissipe dans le tems que la main travaille. Nous ne pourrions même connoître l'excellence de cette vertu que dans *Jesus-Christ* même: il nous en a donné un exemple tout-à-fait surprenant; lors que je me le represente, j'en suis la plus surprise, & je me sens poussée à faire cette demande à *Saint Luc*, son illustre Panegyriste. *Pourquoi grand Saint avez-vous tû les actions de mon Sauveur, depuis la douziéme année jusqu'à la trentiéme de son âge, qui fut le tems de ses Prédications? Vous qui avez fait profession d'en faire l'éloge? Est-ce peut-être que tout ce long espace de tems, il ne fit rien digne d'être sû des hommes? Ce profond silence qu'il a gardé, lui qui étoit la parole & la sagesse du Pere Eternel, n'est-il pas à être estimé? Tenez-vous pour peu de*

chose

chose qu'il eût conversé dans le monde comme un homme du commun ? Qu'il eût paru dans le Temple en qualité de Suppliant, chargé même de nos infirmitez, & qui presse Dieu d'y appliquer ses remedes ? Il me paroît d'entendre les gens du monde, se dire à eux-mêmes, à la vûë d'un état si humble : qui est cet Homme qui enfouït les talens du Seigneur ? il est le mieux fait du monde, d'une belle taille, & propre pour les premieres Charges, & il mene une vie abjecte parmi la lie du peuple ; il déchi[illegible] sa vie parmi une lâcheté oisive. Cet aimable Dieu penetroit dans ces pensées, il disoit pour lors interieurement à son Pere, ce qu'il dit exterieurement sur le bois de la Croix : *Pardonnez-leur, mon Pere, ils ignorent ce qu'ils font & ce qu'ils disent.* Ils ignoroient effectivement de quel prix étoit le silence, que le Seigneur pratiquoit pour lors. Car selon la pensée de *Saint Bernard*, le veritable humble ne se connoît que par le silence ; & si c'est un acte de grande vertu de se taire parmi de justes reproches, c'est bien plus de se taire parmi des injustes mépris, & encore plus de les desirer, & de trouver son plaisir à passer pour des personnes inutiles, & à aimer ceux qui nous traitent de la sorte : c'étoit-là la maxime de nôtre aimable Sauveur ; il parloit en se taisant, & faisoit les actions les plus relevées pour l'exemple des hommes, dans le tems même qu'il paroissoit dans l'inaction.

Mais envisageons-le dans les tristes momens de sa passion, accusé à tort, comme il l'étoit, mépriſé de tous, & accablé d'injures les plus noires ; il ne dit mot pour sa défense. On le promene à divers Tribunaux, on décharge sur son dos une grêle de coups de fouet ; on lui met sur les épaules le bois infame de la Croix, on disloque ses os, lors qu'on l'étend

sur

ſur ce lit dur : & parmi tous ces cruels tourmens, il nous montre qu'il a un corps pour ſouffrir les peines dûës à nos crimes, mais pas de langue pour juſtifier ſon innocence ; & nous apprend en même tems qu'il vaut mieux ſe taire, que de parler ; parce que ſelon le ſentiment de *Saint Bernard*, les plus grands maux naiſſent de la langue.

Nôtre Sainte Mere cheriſſoit extremément cette vertu, & vouloit qu'on la pratiquât dans tous ſes Couvens. Elle s'eſt même ſouvent apparuë après ſa mort à quelques-unes de ſes Filles, ou pour leur témoigner combien elle agréoit leur ſilence exact, ou pour reprendre celles qui le tranſgreſſoient. J'en connois une qui avoit tellement à cœur cette belle vertu, que pour n'être pas obligée de demander des chandelles & une lampe, elle fut cinq ans ſans lumiere dans ſa cellule. Lorſqu'elle fut Prieure, elle recommanda toûjours le ſilence, & *Nôtre Sainte Mere* lui témoigna après ſa mort, qu'elle lui faiſoit un grand plaiſir de veiller à la pratique de cette vertu.

Si nous en cherchons des preuves, je vous dirai que le ſilence diſpoſe l'ame à communiquer interieurement avec Dieu : on doit ſe taire pour bien l'écouter, & pour connoître les ſecrets de ſa Sageſſe. Le ſilence, à ce que dit *Saint Denis*, à ſon Diſciple *Timothée*, met l'ame dans ces profondes obſcuritez des ſens, qui ſont remplies de lumieres divines, & qui nous apprennent les Myſteres les plus cachez de Dieu : Au contraire, ſi nous en croions *Saint Bonaventure*, ce qui eſt cauſe qu'à peine il ſe trouve des perſonnes ſpirituelles, c'eſt qu'elles ne ſavent rentrer en elles-mêmes, & que le trop d'action & d'entretien avec les hommes, les empêche d'écouter Dieu dans le fond de leur cœur ; elles produiſent même

mille

mille discours impertinens dans le tems de l'oraison, à moins que Dieu ne leur parle le premier, pareilles à ces mauvais Ménagers, qui laissent éventer le bon vin, faute de bien boucher le tonneau. Concluons donc, cheres Filles, que le bon vin de l'Amour divin ne conserve sa force que par le silence, comme nous dit la Regle, & par l'esperance du secours de la grace.

De la Recreation.

LEs deux heures de recreation que la Religion préscrit aux Religieuses, ne sont pas sujettes à cette loix du silence ; elles doivent en ce tems-là s'entretenir dans des discours honnêtes. Plusieurs motifs ont pousé *Nôtre Sainte Mere* à accorder ce petit soulagement : elle disoit à ce sujet, que *Saint Pierre* recommandoit à ses Disciples de s'assembler en esprit de charité, parce que la charité cache la multitude des fautes du prochain. En effet on n'a pas de peine d'excuser les défauts des personnes qu'on converse, & qui nous donnent des marques de leur bienveillance. Nous voions même par experience, cheres Filles, qu'on s'en va (par je ne sais quelle humeur prédominante) à contre-cœur & avec chagrin à la recreation, & que l'agréable entretien & l'allegresse des Sœurs dissipent cette humeur noire, & nous dilatent le cœur, & que celle qui n'y étoit entrée qu'avec peine, en sort avec joie, & avec un esprit mieux disposé pour l'oraison.

Il pourroit aussi arriver que quelque Religieuse seroit tellement absorbée dans l'oraison, qu'il seroit besoin de la divertir pour quelque tems de cette occupation

cupation si forte, crainte qu'elle ne se blessât la tête, & qu'elle ne fatiguât les puissances de son ame jusqu'à ce point, que de les rebuter de ce saint exercice & de la solitude même, qui est un des points essentiels de nôtre vocation; le tems de la recreation remedie à tous ces inconveniens. On doit en faire cas comme d'une chose qui contribuë à la bonne disposition de l'ame: on en reçoit encore cet avantage, qu'en y pratiquant les actes de differentes vertus, comme du desir du martyre, d'humilité, de mépris de soi-même, d'amour de Dieu, & des louanges de ses misericordes; (*Nôtre Sainte Mere* étoit la premiere à nous en donner l'exemple:) On s'anime mutuellement à un plus grand amour de Dieu, & à une plus haute perfection, comme les Religieuses pratiquoient cet exercice sous la conduite de *Nôtre Sainte Mere*. Une personne qui les conversoit, disoit: *Qu'il lui paroissoit voir des Seraphins qui se nourrissoient d'un feu divin, & s'en repaissoient mutuellement*. Jamais elle ne se retiroit de leur conversation, qu'elle ne sentît dans son cœur un amour de Dieu plus fort & plus ardant.

Cette sainte disposition, qui donne de la joie à l'ame, n'est pas ennemie de ces petits divertissemens. *Saint Jean*, l'Aigle des Evangelistes, tout élevé qu'il eût été jusques dans les lumieres les plus éclatantes, & les ardeurs les plus fortes de la Divinité, ne craignoit pas d'arrêter son vol à quelque passe-tems honnête. Quelques-uns le surprirent dans une recreation innocente; ils s'étonnerent qu'un homme si sublime, s'amusa à ces bagatelles. Le Saint penetrant dans leur pensée, leur demanda: *Pourquoi ils débandoient leur arc*? Ils répondirent, *qu'en les tenant toûjours bandez, ils couroient risque de les briser. De même*, leur dit-il; *celui qui tiendroit toûjours les puissances de l'ame occupées*

pées des mysteres relevez, les fatigueroit jusqu'à ce point, que de se mettre dans l'impuissance de les comprendre.

Ne pensez pas, cheres Filles, que je vous croie relevées comme un *Saint Jean:* bien loin de vous croire si attachées à Dieu, je vous en vois éloignées plus que vous ne devriez l'être: je n'allegue ceci que pour la confusion de ceux qui condamnent les recreations des personnes spirituelles. Ce qui a fait la pratique des plus Saints, & que *Nôtre Sainte Mere* recommande avec tant de zele pour le bien de ses Filles, doit passer pour une chose conforme à l'esprit & à la volonté de Dieu.

David, tout Saint & puissant Monarque qu'il fût, se rejouissoit devant l'Arche du Testament, & y voioit Dieu présent. Quoique la prudence humaine le blâmât, il ne cessa pas de le faire, parce qu'il avoit le bonheur d'y voir toûjours le Seigneur. O cheres Filles! nous avons bien un plus grand sujet de nous recréer par ensemble! il n'est point de Sœur, qui ne fût plus que cette Arche, se consacrant à Dieu, elles deviennent toutes son Temple, il habite dans leurs cœurs, & elles habitent en Dieu. Ne devons-nous donc pas nous divertir, & dilater mutuellement nos cœurs, en la présence de nôtre Epoux?

Je finirai en vous disant, que nous devons, selon la doctrine & l'exemple de *Jesus-Christ*, nous étudier incessamment à nous rendre douces, si nous voulons que nos entretiens fussent utiles & agréables. *S. Jean* le Précurseur qui vouloit rendre un témoignage de cet aimable Dieu, capable de gagner les cœurs de tout le monde, nous le figure sous le nom d'*Agneau de Dieu*. Il ne le traitta pas, ni de sage, quoiqu'il fût qu'il étoit la sagesse même, ni de fort, quoiqu'il fût

le

le Tout-puissant, ni de genereux, quoiqu'il triomphât de tout le monde: il se contenta de l'appeller *Agneau de Dieu*, parce que conversant avec les hommes, il devoit être le modele de nôtre conversation mutuelle, & nous apprendre par son exemple que nous ne devons jamais être ni promtes, ni d'une humeur chagrine, mais bien simples, douces & sans fiel. Je souhaite que tous les jours pendant la sainte Messe, vous refléchissiez sur ces veritez: On y dit par trois fois *Agnus Dei*, pour que vous souvenant de celui qui vous reconcilie avec son Pere par sa douceur, vous portiez les qualitez de ce Dieu d'amour, qui vous a choisies pour Epouses.

Avis, touchant la conduite des Monasteres.

J'Ai remarqué dans la vie de quelques Saints, que lorsqu'ils étoient Superieurs, ils prenoient pour maximes d'être doux & affables à l'endroit des sujets humbles, obéissans, & portez à la vertu: severes & rigoureux à l'endroit des esprits moins dociles & moins observans. Quand je refléchis sur ces maximes, il me paroît qu'on me pousse dans le fond de l'ame à les temperer, & à donner quelque lumiere pour former une juste conduite, & moderer la severité de la Superieure selon la portée de ses sujets. Il faut animer les lâches, & piquer les paresseux à la vertu; je l'avouë, mais aussi doit-on prendre garde de ne pas abbatre les foibles, lors qu'on croit les relever.

Il se rencontre des ames, qui commencent fort bien la vie spirituelle. Leurs desirs sont animez d'une droite intention, elles se portent à la perfection

de l'obſervance ſelon les connoiſſances qu'elles en ont ; mais ſi on les pouſſe à une exactitude trop auſtere, leur naturel ſe cabre, & s'en rebutte, & ce qui étoit comme un vin exquis, ſe tourne en vinaigre le plus fort. Si cela arrive, ne croiez pas en uſer d'une autre maniere qu'on ne ſe ſert à l'égard du vinaigre ; on en uſe moderément pour donner le goût aux viandes. De même, n'emploiez ces ames foibles qu'avec grande diſcretion, tirez-en tous les ſervices poſſibles, mais conformément à leur peu de vertu. Ne les engagez pas dans des emplois, où elles pourroient nuire aux autres. Je conſeille donc aux Superieurs de ne pas exercer ces ſortes de gens par des épreuves trop fortes ; elles en concevroient de l'inquiétude, & en donneroient aux autres. Exiger de ces ames foibles, ce que les plus avancées font avec plaiſir, c'eſt prétendre que le vinaigre retourne en bon vin, cela ne ſe peut, à moins qu'à la ſuite du tems, les bons exemples des Sœurs ne reveillent leur courage, & ne les pouſſent à mortifier ce qu'elles ont d'imparfait.

Ce qui m'inſpire cette douceur en leur endroit eſt, que je les conſidere comme des ames, qui ont coûté la vie à un Dieu. Cet aimable Sauveur a voulu les ſauver, nous devons craindre de les perdre ; on doit donc compatir à leur foible, & ne pas les obliger au-deſſus de leur force. Si des Saints ſe ſont montré ſeveres envers des ames qui ſe rebuttoient de la vertu, ils n'agiſſoient que par une lumiere divine, qui les aſſeuroit de domter ces eſprits rebelles, & de les faire rentrer dans leur devoir : mais nous à qui Dieu ne donne pas ni un zele ſi éclairé, ni une prudence ſi pénétrante, nous devons éplucher ce dont les foibles ſont capables, & non pas ce qu'elles feroient, ſi elles étoient plus fortes. Si on agit autrement en leur endroit

droit, on les plongera, comme j'ai dit ci-dessus, dans le chagrin & le déplaisir. Le démon même se mettant de la partie, les poussera à des extremitez fâcheuses.

Une raison assez forte me persuade cette pratique, nous n'avons qu'à bien peser de quelle maniere nous voudrions être traitées, si nous avions le même foible : J'en dis plus, la douceur & la charité qu'on leur témoigne, sont un puissant motif pour les faire rentrer en elles-mêmes, & pour qu'elles reconnoissent leurs fautes : mais le trop de rigueur les irrite, éteint le peu qu'elles ont de lumiere, & est cause qu'elles ne connoissent pas l'affection qu'on leur porte.

Mais pour que les Superieures agissent avec douceur, les Inferieures doivent être humbles & sinceres à leur confier les repugnances de leur nature & de leur humeur. Si elles ont cette sincerité, Dieu donnera infailliblement à la Superieure les lumieres dont elle aura besoin pour leur conduite, & une tendresse maternelle pour compatir à leur foiblesse ; mais si elles sont reservées, & qu'elles celent à la Superieure l'état interieur de leurs ames, Dieu ne lui communiquera pas non plus ses graces pour les gouverner. Et bien loin d'en recevoir du soulagement dans leurs peines, elles n'y trouveront qu'un surcroît de chagrin & d'inquiétude : il est cependant de la charité de les supporter patiemment & avec douceur, & de les traiter comme infirmes, jusqu'à ce que la Providence de Dieu en dispose d'une autre maniere, ou par un changement de vie, ou par la mort.

S'il faut compatir à l'infirmité des foibles en ne les chargeant pas au-dessus de leur portée ; on ne doit pas negliger les dons du Seigneur dans les ames fortes, crainte qu'elles ne s'arêtent sur la terre, dans

le tems qu'à la faveur de leurs aîles, elles peuvent s'élever jusqu'au Ciel; c'est-à-dire, qu'on doit les exercer conformément à leur courage dans la pénitence, l'obéissance la plus sublime, l'humilité la plus profonde, & les autres vertus religieuses. Telle a été la pratique des plus grands Saints, convaincus de la bonne volonté de leurs sujets: ils ont contribué à leur procurer un grand amas de merites, & de vertus par les differentes occasions qu'ils leur faisoient naître, selon l'instinct de la grace. Les uns ont possedé la patience dans son plus haut dégré, d'autres l'obéissance aveugle; ceux-ci la pauvreté, ceux-là le renoncement à eux-mêmes: En un mot, les Superieurs, pour me servir des termes de l'Ecriture, les faisoient negotier selon les talens qu'ils avoient reçu du Seigneur, & concouroient par leurs soins charitables à ne point laisser leurs graces infructueuses; & par ce moien ils conduisoient leurs brebis dans les meilleurs pâturages, pour les engraisser des biens du Ciel, & où les Pasteurs mêmes s'enrichissoient; parce que la vertu des sujets tourne à la gloire du Superieur, qui comme un Serviteur fidele, fait profiter les talens de Dieu son Maître.

Exercice de la Venerable MERE ANNE *de Saint Barthelemy, pour chaque jour de la Semaine.*

LE Dimanche j'adore & revere l'adorable Trinité. Je lui recommande *Nôtre Saint Pere* le Pape, & les Princes Chrétiens, pour qu'elle les affermisse dans la foi, & leur donne un grand zele pour sa défense.

Le Lundy, j'honnore les saints Mysteres de l'*Incarnation*, & de la naissance de mon Sauveur. Je l'accompagne d'esprit dans son premier voiage d'*Egypte*. Je le prie de soulager les Ames du Purgatoire, qui soûpirent après leur Patrie celeste. Je pratique aussi la charité envers le prochain, & fais tout ce qui est en mon pouvoir pour son salut, desirant même de faire un sacrifice de ma vie pour le lui procurer.

Le Mardy, j'adore le *Saint Esprit*. Je le prie de donner aux Predicateurs des langues de feu, & des cœurs penetrez de l'Amour Divin. Persuadée qu'on ne doit pas s'opposer à ses saints mouvemens, je m'étudie à mortifier mes passions, & à renoncer à ma propre volonté.

Le Mecredy, je fais de la Vie cachée de mon JESUS, & de la patience qu'il fit paroître l'espace de trente-trois ans parmi les mépris de sa divine Personne, le seul objet de mes pensées & de mes tendresses. Je lui recommande, & lui offre tout ce que j'ai à souffrir, pour le soulagement des Captifs, & de ceux qui sont dans l'agonie de la mort.

Le Jeudy, je pese combien grand est l'Amour que JESUS-CHRIST nous témoigna, lors que pour demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siécles, il institua l'adorable Sacrement de l'Autel. J'exerce des actes de vive foi à l'égard de ce saint mystere, & avec des humbles sentimens de cœur, je forme des ardans desirs de le recevoir tous les jours de ma vie; & comme il est le Sacrement de nôtre perfection, je prie le Seigneur qu'il retablisse les Ordres Religieux dans la ferveur de leur premiere observance.

Le Vendredy étant consacré à la Passion de mon Sauveur, je medite l'horreur de ses peines, & la perfection des vertus qu'il pratiqua parmi les souffrances. Je propose de suivre son exemple de toutes mes forces, & prie pour la conversion des Pecheurs, des Infideles & des Heretiques.

Le Samedy, j'honore fort tendrement la *Sainte Vierge*, & lui recommande toutes les Carmelites Déchaussées, & singulierement mes Filles d'*Anvers*, pour qu'elle eût la bonté de nous prendre sous sa protection maternelle, & nous procurer les graces conformes à nôtre vocation. Je contemple sa pureté qui fut si grande, qu'il n'y eut jamais le moindre déréglement dans ses mœurs. Je médite son innocence, qui monta jusqu'à ce point de perfection, que dans le tems même que son Fils souffroit la mort la plus cruelle, elle ne conçut aucun ressentiment contre les Bourreaux qui le traitoient d'une maniere si injuste; & ces exemples m'animent à souffrir tout pour me conserver en grace.

LETTRE

De la Venerable MERE ANNE de Saint Barthelemy, à un Prieur des Carmes Déchauſſez du Couvent d'*Anvers.*

VOTRE REVERENCE ſouhaite que je diſe à nos Peres, quel eſt mon ſentiment touchant la diſpoſition qu'on doit apporter pour ſe bien préparer à la Fête de Nôtre Sainte Mere. *Une ignorante, telle que je la ſuis, devroit ſe taire ſur ce point; mais une parfaite obéiſſante, comme je deſire de l'être, ne peut s'en diſpenſer. Je dirai donc que* Nôtre Sainte *n'agrée pas de meilleure diſpoſition, que de ſe revétir du vétement, que nôtre aimable Sauveur porta dans le tems de ſa Paſſion, qui ne fut autre qu'une robe de pourpre, qui exprimoit ſes douleurs & ſes mépris. Dieu n'exige de nous, pour nous faire vivre de ſon eſprit & de ſa vie, qu'un amour des ſouffrances:* Nôtre Sainte Mere *en faiſoit ſon étude, elle s'efforçoit d'exprimer en ſoi-même les vertus les plus parfaites d'un Dieu crucifié, & apprehendoit de paroître ſans ce bel ornement. Ne devons-nous donc pas, nous, qui ſommes ſes enfans, porter les mêmes caracteres? Si quelque perſonne illuſtre veut paroître dans le monde à quelque fête publique, non ſeulement ſes domeſtiques, mais ſes amis mêmes, ſe font un point d'honneur de porter les couleurs qu'elle*

qu'elle agrée le plus. Vous n'ignorez pas, mes Reverends Peres, que l'unique desir de Nôtre Sainte Mere *a été de toûjours patir, ou de mourir pour son* JESUS: *la souffrance étoit tout l'objet de son amour. Nous devons en agir de même; nous devons & beaucoup aimer & être patients, & veritablement humbles, si nous desirons que* Nôtre Sainte *nous reconnoisse pour ses enfans. Si nous n'avons pas ces dispositions, nous n'honorerons point sa Fête par nôtre présence, & nous ne contribuerons en rien à l'éclat de ses triomphes, puisqu'elle a été ornée des plus belles vertus. Je dis de plus, nous ne participerons pas à cette Fête; bien loin de sentir l'allegresse qui lui est propre, nous n'en recevrons que du déplaisir & du dégoût, parce que tout est amer sans amour dans ce fâcheux éxil, où les difficultez sont presque insurmontables, & où nôtre repugnance pour le bien est extrême; jamais l'amour n'applanit tous les obstacles, & triomphe même de la mort. Quoiqu'il ne fût rien de plus terrible, l'amour fait qu'on ne la sent point du tout, comme il arrive à ceux qu'une saignée enleve de ce monde. L'amour pique en quelque façon la veine, il s'abandonne tout soi-même à un doux écoulement vers son objet, il ne se rebutte d'aucune difficulté, & vient même jusqu'au mépris de la vie. L'amour, à ce que dit l'Ecriture Sainte,* est fort comme la mort. *L'amour divin n'a pas moins d'efficace que l'affection terrestre & déréglée. Celui qui appête désordonnément quelque bon morceau, tout incommodé qu'il prévoit en devoir être, il se laisse entraîner insensiblement par son appetit sensuel jusqu'à le prendre sur la table, & cela pour contenter ses sens. L'amour divin en agit de même, il prive l'ame de cette discrétion humaine, qui ne s'attache qu'à se chercher soi-même; il se porte aveuglément & ardamment à tout ce qui peut plaire à l'objet qu'il aime, & n'examine point les difficultez qui s'y*

rencon-

rencontrent, & qu'il devra essuier : toûjours promt à souffrir, il se joint par tout à la patience & à l'humilité. Cette sainte alliance éclatte admirablement dans les parties qui la composent, mais l'humble patience en retire un avantage plus noble ; quoique l'on souffre, c'est envain si on ne souffre avec amour. Quelque mépris qu'il arrive, Dieu ne l'agrée pas, si on ne le prend d'un bon cœur ; il veut le cœur en tout, & au-dessus de tout, c'est à ce qu'il me paroît, en cette vûe qu'il dit : Que l'obéïssance l'emporte sur les victoires. *Parce qu'il n'est pas de parfait obéïssant, qui n'ait premierement fait un sacrifice de son cœur, à l'exemple de nôtre bon Maître* Jesus-Christ, *qui ne se soûmit aux tourmens, qu'en le voulant, & en disant :* Fiat voluntas tua, *c'est-à-dire, par amour & par obéïssance. Que l'amour est surprenant ! Qui oseroit dire* fiat voluntas tua, *s'il ne sentoit son cœur penetré d'amour, puisque sans cet amour nous sommes esclaves & de nous-mêmes, & de nôtre propre volonté ? Vous me direz peut-être que la charité, qui est assez puissante pour se faire suivre de toutes les vertus, a elle même quelque chose qui la précéde, à savoir, la connoissance ; sans elle, elle ne pourroit tendre vers Dieu. Il ne se peut qu'on aime ce qu'on ne connoît pas ; je l'avoüe, mais quand à la faveur de cette lumiere, il a eu le bonheur de trouver son objet, il s'y porte avec tant de force, que ses ardeurs sont plus éclattantes que l'éclat du flambeau qui l'éclaire. C'est sans doute pour ce sujet que* Saint Paul *nous dit avec justice :* Que la charité croit tout, espere tout, souffre tout, qu'elle ne s'enfle point, qu'il n'est rien de plus patient, de plus doux, ni de plus affable.

Jettez les yeux sur une ame accompagnée de vertus, ornée de l'amour, de la patience, de l'humilité, & de tout ce que je viens de dire, ne merite-t-elle pas de paroître

en l'assemblée des ames les plus parfaites? n'est-elle pas propre pour honorer par sa presence la Fête solemnelle de Nôtre Sainte Mere? *celui qui ne porta pas la Robe nuptiale dans la Sale du Convive, choqua le Maître; ceux qui en furent revétus, lui firent honneur, & goûterent les tendres joies de l'Epoux: de même si nous paroissons à la Fête de* Nôtre Sainte Mere, *déchirez par les désordres de nos mœurs, nous ne lui ferons point de l'honneur, & nous ne goûterons pas la douceur de ses délices: mais si nous y paroissons avec l'ornement, dont je viens de parler, elle nous reconnoîtra pour ses enfans; nous releverons sa gloire, & nous aurons le bonheur de partager ses faveurs.*

Fin de la seconde Partie.

LES VERTUS EXCELLENTES DE LA VENERABLE MERE ANNE DES. BARTHELEMY.

TROISIE'ME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Son amour envers Dieu.

IL paroît que cette VENERABLE MERE eût succé l'Amour Divin avec le lait maternel. Au moment qu'elle ouvrit les yeux aux premiers raions de la raison, elle sentit son cœur penetré de ses ardeurs les plus pures: elle reçut (ce qui est commun à tous les Fideles,) la charité dans le saint Batême; mais ce qui est bien extraordinaire, elle en produisit les Actes les plus fervens, avant même de connoître ce que c'étoit qu'aimer. Cet amour lui inspira dès l'âge de sept ans, une horreur si vive

du

du peché, que le seul souvenir, qu'elle en pourroit commettre, lui fit verser un torrent de larmes, & dire qu'elle prefereroit mille morts à la moindre offense de Dieu.

Ces beaux commencemens furent le présage d'un progrès plus heureux: il les suivit effectivement; son amour croissoit avec l'âge, ou plûtôt s'élevoit au-dessus de son âge: Ses pensées, ses desirs, ses actions, tout ne respiroit que Dieu. Elle medita dès ses premieres années de rompre avec le monde avant d'en avoir porté les fers, elle n'y trouvoit rien à la contenter, & l'amour qui l'unissoit déja à Dieu, lui inspira mille craintes de le perdre, & lui imprima un fort desir de la retraite. Elle ne respiroit que cette heureuse solitude, où elle pourroit jouïr avec moins de péril & plus de plaisir de son cher Epoux. Les plus vastes forêts lui paroissoient les plus propres, & plus de son goût. Son dessein étoit d'y mener une vie la plus austere à l'exemple de la Magdelaine: la resolution en fut prise avec une de ses parentes, elles fixerent le jour du départ, elles en tenterent l'execution; mais Dieu qui destinoit la *Venerable Mere* à des actions plus nobles, renversa ce dessein.

Toute soûmise au bon plaisir du Seigneur, elle désista de cette premiere entreprise, & conçut un desir de la vie religieuse. Son amour l'arrachoit du monde, & ne pouvoit trouver du repos à moins d'en être separé. Dieu lui inspira d'embrasser la Reforme de la Seraphique *Mere* THERESE, il lui fit voir en vision le Couvent d'*Avila* (qui en étoit le premier Monastere, & qui ne faisoit que de s'achever.) Elle y prétendît avec ardeur, elle dut essuier mille persecutions de ses Parens, & mille tentations du démon: Son amour plus fort que tant de rudes combats,

bats, en triompha heureusement, elle emporta à la fin le bonheur que le monde & l'enfer vouloient lui enlever. Elle prit l'Habit, & professa dans ledit Monastere.

Ce fut dans cette sainte retraite, où ne trouvant plus dequoi s'opposer à son amour, elle s'abandonna à ses plus doux transports. Là JESUS-CHRIST occupoit toutes ses pensées ; les attraits de cet aimable Epoux, faisoient tous ses entretiens, sa Gloire étoit le but & la fin de toutes ses actions : elle n'y pensoit qu'à Dieu, n'y parloit que de Dieu, n'y agissoit que pour Dieu. Cet amour dominoit tellement sur toutes les puissances de son ame, qu'elle oublioit les besoins du corps, ne trouvoit pas le moindre goût dans les viandes, & se sentoit forcée à couler les nuits parmi ses plus doux transports. Elle ne savoit atraper le repos dans le tems du repos même : son cœur qui veilloit toûjours avec son Epoux, lui déroboit le sommeil des sens. La Seraphique *Mere* THERÈSE agit en savante Maîtresse de la vie spirituelle, elle lui interdit ces occupations amoureuses pendant la nuit, & lui commanda de prendre le repos conformément à l'esprit des Statuts. Ce fut pour lors que son amour, tout embrasé qu'il fût, suspendit ses ardeurs pour se soûmettre à une obéissance aveugle. Il laissa jouïr cette grande Amante d'un doux sommeil ; mais le matin à son reveil, il redoubloit son feu jusqu'à ce point, que (quelques emplois que la Sainte lui enjeignit pour se divertir, crainte qu'elle ne violentât son esprit,) elle ne pouvoit se défendre contre ses efforts, qui l'unissoient continuellement à son Epoux. En un mot, son esprit & son cœur ne cessoient un moment de jouïr de la présence d'un JESUS, & de goûter les douceurs les plus pures de son amour.

Ces

Ces élans amoureux lui inſpiroient trois deſirs qui ne pouvoient être que les effets d'une charité la plus parfaite. Elle ne reſpiroit que le ſalut des Ames rachetées par le Sang d'un Dieu, elle ſoûpiroit ardamment après le martyre, elle ſe plaignoit de ce qu'elle vivoit dans un corps mortel, & deſiroit paſſionnément d'en être ſeparée, pour joüir des embraſſemens de ſon Epoux celeſte : à ce qu'en dit la *Sainte Mere* THERESE DE JESUS, Prieure du Couvent d'*Anvers*, qui fut ſa premiere Novice, & qui eut le bonheur de la converſer ſingulierement. Voici ſes paroles : *Elle brûloit d'un deſir très-ardant de poſſeder ſon Dieu, elle le redoubla ſur la fin de ſa vie. Il parut même qu'elle ne fut pas un moment ſans ſoûpirer après ce bonheur. Sa maxime étoit de dire (lors qu'elle ſe deshabilloit, ou qu'elle devoit ſe vêtir :) hélas ! que ce corps me peſe, je m'ennuye de le traîner, tout mon plaiſir ſeroit de briſer ces chaînes.*

CHAPITRE II.

Son ardant deſir du Martyre.

ELLE conçut dès ſon bas âge un mépris de la vie, elle n'apprehendoit pas d'en faire un ſacrifice pour la gloire de Dieu. Elle en donna une preuve, lors qu'aiant demandé un ſoir, quand elle partiroit pour *Avila*, ſon Frere aîné voulut lui donner un coup d'épée à la tête, elle ne s'en effraia en rien. Calme parmi ce péril évident de mort, elle dit à ſon Dieu dans le fond de ſon cœur : *Ah ! Seigneur, c'eſt avec bien du plaiſir que je meurs pour vôtre amour & pour la juſtice.*

Cet ardant deſir du martyre, lui fit embraſſer la vie Religieuſe. Elle n'entra dans une Reforme naiſſan-

te

te (où renaissoit en même tems l'esprit le plus austere des anciens Anachoretes) que pour mourir, sinon par les mains du Bourreau, (ce qu'elle souhaitoit passionnément) du moins des siennes propres par les plus rudes austeritez, & par les souffrances les plus assommantes. Si le Seigneur lui revele son départ pour la France, s'il lui découvre les fatigues & les travaux qu'elle devra essuier dans ces nouvelles fondations; elle se soûmet avec plaisir, elle ne se rebutte pas des difficultez qui devroient paroître insurmontables à son sexe, elle vole d'esprit, où elle ne pouvoit courir de corps.

Elle part enfin, abandonne son Païs, s'en va dans un Roiaume inconnu, & dont elle ignore la langue, s'engage parmi les Heretiques, & cela animée d'un saint desir de souffrir le martyre, & prête à verser jusqu'à la derniere goutte de son sang pour l'amour d'un Dieu, qui avoit versé tout le sien pour le salut des hommes.

Si elle n'eut pas le bonheur de faire un sacrifice de sa vie pour la Foi de JESUS, elle en a fait cent de soi-même pour sa gloire, & son honneur. Elle n'entreprit pas les Fondations en France & en Flandre sans des oppositions les plus cruelles; elle eut dequoi souffrir du côté des hommes, & bien plus du côté des démons: mais les efforts des uns & des autres étoient trop foibles pour cette ame genereuse, qui se souhaitoit mille vies pour en faire mille victimes à son Dieu. Elle ne se rebutta jamais des travaux qui eussent démonté les esprits les plus forts, & quoiqu'on la pressât de retourner en Espagne, elle ne voulut jamais y donner les mains; elle dit qu'elle n'avoit pas encore accompli le dessein qu'elle s'étoit formée à son départ, qui n'étoit autre que de souffrir & de mourir pour son Dieu.

Les

Les années n'affoiblirent pas l'ardeur de son desir. Le grand âge qui éteint les emportemens de la nature, redoubla en elle celui que la grace avoit fait naître dans son cœur; si le Ciel lui refusoit l'occasion exterieure du martyre, si elle ne pouvoit mourir une fois de corps pour la Foi d'un JESUS, elle mourroit cent fois par jour de cœur & d'esprit. Ses recreations les plus innocentes avec ses Filles, se passoient parmi des actes les plus nobles d'un veritable amour, qui s'offroit à mille morts pour la gloire du Seigneur. Elle ne bornoit pas son desir à un supplice commun, qui eût achevé sa vie en un moment; elle desiroit le plus cruel, & qui lui eût causé autant de morts, que de momens de souffrance. Elle souhaitoit passionnément de voir son corps déchiré de coups, & mis en cent piéces, d'avoir la tête fenduë, & mille tourmens pareils. Elle faisoit ces actes avec tant d'ardeur, qu'elle n'inspiroit pas seulement à ses Filles le desir de la mort pour JESUS-CHRIST, mais qu'elle étoit effectivement martyre d'amour, & en remportoit le merite, & la couronne: c'est ce que Dieu revela à la Venerable Mere *Catherine du Christ* (très-digne Fille de la Seraphique *Mere* THERESE, & dont il a honoré les vertus par des miracles pendant sa vie, & après sa mort.) Il lui dit un jour: *Qu'il destinoit l'Aureole du martyre à la Venerable* MERE ANNE *de Saint Barthelemy; non qu'elle dût mourir par le fer, mais parce qu'elle étoit vraiment martyre de cœur, & que sa vie n'avoit été qu'une souffrance continuelle.* Cette revelation se fit à *Avila*; la Religieuse que Dieu en favorisa, en donna part à la Venerable MERE ANNE, dans le tems qu'elle étoit actuellement Prieure à *Anvers*, & la plus désolée par des peines interieures.

CHA-

CHAPITRE III.

Les éfets de l'Amour Divin sur son Corps.

L'AMOUR de Dieu dominoit tellement le cœur de cette *Venerable Mere*, que le corps en ressentoit les efforts. Dés le tems qu'elle prétendoit d'être reçuë dans la Reforme de la Sainte & Seraphique *Mere* THERESE, elle en vit des éfets les plus surprenans : Il n'est point d'épreuve, dont ses Freres n'userent pour la faire changer de dessein. On l'emploioit au travail le plus fatiguant, on lui faisoit des charges au-dessus des forces des hommes mêmes : mais quelque pesans que fussent ces fardeaux, l'amour les lui rendoit très-legers ; elle sentoit une force surnaturelle qui la faisoit agir sans peine, & eut le bonheur de recevoir le même éfet dans cent rencontres pendant le cours de sa vie. Bien souvent, comme elle l'avouë, s'est-elle trouvée douée d'une agilité si extraordinaire, que le corps ne lui pesoit en rien, & qu'elle s'en croioit débarassée.

A peine fut-elle Professe, qu'elle tomba dans une grosse maladie. Les Medecins les plus habiles ne purent en connoître la nature, leurs remedes étoient inutiles, & l'empiroient plûtôt que de la soulager. Enfin on crut (& effectivement la chose étoit) que son mal ne naissoit que d'une cause surnaturelle ; son trop d'amour épuisoit ses forces : on lui interdit pour quelque tems l'exercice de l'oraison, & cette continuelle occupation interieure de son ame avec Dieu.

Cette défense contribua à moderer l'excès de son mal, mais elle n'en ôta pas la racine. Cet amour continua dans toute sa force le reste de sa vie, dans sa vieillesse même (qui d'ordinaire abbat le corps faute de chaleur naturelle) elle en sentoit des ardeurs si violentes, qu'elle ne pouvoit souffrir qu'un habit bien leger sur soi, & de nuit qu'une simple couverte non pesante. Bien souvent même fut-elle contrainte d'ouvrir son sein pour respirer l'air, & d'y appliquer des linges trempez d'eau pour le rafraîchir. Quoique des herbes cruës, pommes, salade & lait fussent sa nourriture la plus ordinaire, si est-ce que l'ardeur de l'amour la consumoit jusqu'à lui causer la fiévre. Les Medecins lui ordonnoient souvent de se faire ouvrir la veine pour diminuer cette ardeur, qu'ils prenoient pour l'éfet d'un feu tout divin.

Cet amour desſechoit tellement cette grande Amante, qu'elle souffroit une soif à ne pouvoir être exprimée. Ce lui étoit une espece de martyre de ne pouvoir rien prendre qu'après la sainte Communion ; la secheresse ne lui permettoit de parler qu'avec peine, même devoit-on lui donner de l'eau pour se rafraîchir la langue avant de communier. C'étoit lui faire un extrême plaisir que de lui en presenter de la fraîche, à ce que la *Venerable Mere* THERESE DE JESUS le rapporte.

On peut ajoûter à tout ceci que son amour étoit fort comme la mort : il lui faisoit jetter mille soûpirs de ce qu'elle restoit en vie. Ses Filles lui demanderent un jour, pour quel sujet elle soûpiroit ? *Hélas mes Filles !* leur dit-elle, *peut-on ne pas soûpirer, lorqu'on se considere comme des Pelerins dans ce fatal éxil, tout mon desir est de me voir dans ma Patrie, & de m'unir à Dieu : je ne souhaite rien d'autre dans ce monde*

Je ſuis ſeur, dit une de ſes Filles, que le deſir ardant qu'elle avoit de jouïr de ſon Dieu, a plus concouru à ſa mort, que non pas la maladie; car on la vit le matin de la *Sainte Trinité* (jour de ſon trépas) extremément penetrée de l'amour de cet adorable Myſtere.

Elle lui avoit toûjours porté une tendre dévotion, & en avoit reçu des faveurs toutes ſingulieres. L'Infirmiere fut de bon matin dans ſa cellule pour voir ſi elle n'avoit beſoin de rien; elle la trouva ſi remplie d'allegreſſe, & d'un œil ſi beau, qu'on ne l'eût pas priſe pour une Infirme, mais pour une Ame qui ſortoit d'une oraiſon la plus ſublime, ou de quelque extaſe. Elle entretint une autre Religieuſe (qui ſortit du Chœur pour l'aller voir) de ce divin Myſtere, & des graces qu'elle en reçut pendant ſa vie, & en témoignoit une reconnoiſſance infinie. Le Chœur achevé, la Communauté fut lui demander la Bénédiction, elle la trouva parmi ces entretiens amoureux, & ces tendres ſentimens de reconnoiſſance envers la bonté d'un Dieu.

Je ne m'étonnerois pas, ſi effectivement l'amour lui eût donné le coup de la mort, trois maximes de cette *Venerable Mere* me le perſuadent.

La premiere eſt, qu'elle ne refuſoit jamais rien de tout ce qu'on lui demandoit pour l'amour de Dieu. Ses Filles ſe ſervoient adroitement de ce ſaint artifice pour l'induire à prendre quelque ſoulagement pendant ſa maladie; lorſqu'elle ne pouvoit le faire, elle les reprenoit tendrement de ce que par trop peu de reſpect, elles ſe ſervoient du motif du ſaint Amour dans des bagatelles.

La ſeconde maxime étoit, qu'elle trouvoit tout ſon plaiſir à parler de Dieu; tout autre diſcours lui

déſagréoit : Elle propoſoit quelque matiere ſpirituelle pour l'entretien de ſes Filles. S'il arrivoit qu'elles s'engageaſſent inſenſiblement dans des paroles vaines, elle les rappelloit à Dieu, ou en leur demandant, dans quel ſentiment elles s'étoient trouvées pendant l'oraiſon, ou en leur remettant dans la mémoire le ſouvenir des vertus qu'elles s'étoient propoſées de pratiquer, ou demeurant en ſilence, & s'entretenant interieurement avec Dieu. Si on l'interogeoit, pourquoi elle ne diſoit mot ? elle répondoit, que ces diſcours ne pouvoient en rien profiter à ſon ame. Sa face paroiſſoit toute embraſée d'un feu celeſte ; lors qu'elle avoit la liberté de ſe dilater ſur les beautez de l'Objet qui poſſedoit ſeul ſon cœur. Ses Filles cependant avoient ſoin d'avancer quelque matiere agréable pour la divertir, & avoient le bonheur de jouïr en même tems de ſes entretiens amoureux, & d'en moderer les tranſports qui ne pouvoient que nuire à ſa ſanté.

Sa troiſiéme maxime étoit, que tout le cours de ſa vie, qui fut bien longue, elle s'étudia à ne faire rien qui fût oppoſé à l'amour de Dieu : juſques-là, que ſelon le rapport du Reverend Pere Prieur d'*Anvers* (à qui elle fit une Confeſſion generale trois jours avant ſa mort,) elle ne commit jamais de peché mortel, & elle-même rendit des actions de graces infinies au Seigneur de ce (qu'à ce qu'elle croioit,) il l'en avoit préſervé.

Ces trois maximes ne ſont que trop ſuffiſantes pour nous perſuader que cet amour, qui la fit vivre continuellement à Dieu, la fit auſſi mourir pour l'unir éternellement à cet aimable Epoux.

CHA.

CHAPITRE IV.

Sa Charité envers les Pauvres.

IL n'eſt point de veritable amour de Dieu ſans l'amour du prochain. A proportion qu'une ame s'éleve à la faveur des aîles de la charité juſqu'à Dieu, elle s'abbaiſſe en même tems juſqu'au prochain, en qui elle ne conſidere que l'Image de Dieu même : La Venerable MERE ANNE s'abîmoit tellement en Dieu par les tranſports de ſon amour, qu'elle ſe faiſoit un plaiſir de ceder à ſes efforts qui la pouſſoient à ſoulager JESUS-CHRIST, & à le nourrir dans la Perſonne des Pauvres.

Cette charitable miſericorde lui étoit en quelque façon naturelle, ou pour mieux dire, il paroît que Dieu lui eut donné dès ſon bas âge une miſericorde infuſe. Il n'étoit rien de plus compatiſſant, rien de plus tendre, rien de plus affable à l'endroit des Neceſſiteux. Une ſeule choſe manquoit à l'ardant deſir qu'elle avoit de les ſoulager, c'eſt qu'elle n'avoit rien en ſa diſpoſition pour leur départir. Son amour ingenieux lui ſuggera le moien de ſuppléer à ce défaut : elle ſe plaignoit à ſoi-même, ce qu'on lui donnoit pour ſa refection ; elle s'en privoit, le cachoit pour qu'on ne s'apperçut de rien, & le diſtribuoit charitablement aux Pauvres.

Sa miſericorde même crut juſqu'à ce point, qu'à l'exemple de *Saint Martin*, elle ſe dépouilla plus d'une fois de ſes habits pour en faire quelques aumônes. S'il arrivoit, qu'elle rencontrât quelques pauvres à demy nud, & qui n'euſſent que peu de choſe pour ſe défen-

dre contre les fâcheries du tems ; elle en étoit si vivement touchée dans l'ame, qu'elle se retiroit à l'écart, se dépouilloit des habits, dont elle pouvoit honnêtement se passer, & les en revêtoit.

Elle en vint même jusqu'à cet excès, (s'il peut y en avoir dans les œuvres de misericorde) qu'elle ne portoit pour toute chemise, ou qu'un cilice, ou qu'une rude étoffe ; & crainte qu'on ne s'en apperçût, elle donnoit ses chemises de toile aux Pauvres.

Aiant embrassé la vie austere de la Reforme du Carmel, elle n'eut plus les occasions de voir & de soulager les miseres de son prochain ; elle se fit cependant un plaisir de servir en toutes manieres ses Sœurs, qu'elle envisageoit comme les veritables Pauvres de l'Evangile. Il n'est point d'offices jusqu'aux plus vils mêmes, qu'elle ne pratiquât : il n'est point d'occasions qu'elle ne cherchât de servir JESUS-CHRIST en la Personne de ses Epouses. Toute Superieure qu'elle fût, elle s'étudioit & trouvoit une satisfaction à ne point être exprimée, à donner du soulagement à ses Filles, lors qu'elle les voioit dans le besoin.

Si quelques Nécessiteux l'appelloient au Tour, elle y alloit avec plus de promptitude, qu'elle n'eût fait, si c'eût été une personne de la premiere qualité : elle les recevoit avec tant de tendresse, que ses seules paroles soulageoient leur misere ; elle leur portoit tout ce qu'elle pouvoit, fût pour le vêtement, fût pour la nourriture, jusqu'à même leur donner bien souvent ce qui étoit préparé pour le répas de la Communauté. En un mot, jamais n'étoit-elle plus contente dans l'ame, que lors qu'elle avoit eu le bonheur de soulager le besoin de son prochain.

CHA-

CHAPITRE V.

Sa tendresse envers les Infirmes.

IL n'étoit rien de plus tendre à l'endroit des Infirmes que la Venerable MERE ANNE. Elle souffroit dans le cœur, ce qu'elle voioit les autres souffrir dans le corps. Point contente de leur consacrer tous ses soins pour les soulager dans leurs maux, elle y ajoûtoit ses ferventes prieres, pour que le Seigneur les guérît parfaitement. Elle obtint bien souvent la grace de leur guérison : elle commença l'office d'Infirmiere peu de tems après sa Profession. La Sainte & Seraphique *Mere* THERESE le lui donna à son retour de la Fondation de *Seville*, elle trouva à *Avila* cinq Religieuses bien malades, elle ne sût à qui en confier mieux le soin qu'à la Venerable MERE ANNE, dont elle connoissoit la vertu. Celle-ci accepta avec plaisir cette charge, point du tout agréable à la nature ; elle les servit avec une tendresse plus que maternelle : quoiqu'Infirme, comme elle l'étoit ; car on eût dû plûtôt la servir. Elle joignoit au soin du corps le soin de l'ame par ses discours divins, & tout remplis d'amour. Enfin elle les soigna avec tant d'efficace, qu'au bout de quelques jours, elles furent toutes parfaitement rétablies, & elle-même se trouva mieux de son indisposition ; ses prieres obtinrent ces guérisons du Ciel. La *Sainte Mere* étonnée, & ravie en même tems des heureux commencemens de cette nouvelle Infirmiere, lui dit, qu'elle la constituoit Prieure des Malades, & qu'à l'avenir, elle agiroit en

leur

leur endroit selon son bon plaisir, & independemment de toute autre.

Il arriva que Dieu, qui se fait un plaisir d'affliger les Ames qu'il aime le plus, exerça une Religieuse de grande vertu, & qui vivoit en Sainte, par une épreuve la plus désolante. Il la couvrit d'une lepre si furieuse, que les Medecins furent d'avis, qu'il falloit la faire sortir du Monastere, crainte qu'elle n'infectât les autres. La Venerable MERE ANNE ne put souffrir qu'on en vînt à cette extrémité, qui ne pouvoit être que bien sensible à la pauvre Malade. Elle conjura à genoux la Superieure de lui en commettre le soin, elle l'obtint à force de prieres. Jamais ne fut-elle plus aise que d'avoir cette occasion d'exposer sa vie, pour l'amour de celui qui lui avoit donné la sienne. Elle se chargea donc de cette pauvre Lepreuse qui demandoit des soins infatigables: elle lui en rendit effectivement à ne pouvoir être exprimez; elle l'assistoit de jour parmi les sueurs les plus horribles, & des puanteurs insupportables à toute autre cœur que le sien: de nuit elle lavoit les linges remplis d'ordures, & qui exhaloient une infection extrême. Elle continua quarante jours entiers ce penible exercice, sans relâche, sans repos, & presque sans nourriture: sa charité enfin merita de Dieu, & procura la santé à cette pauvre Malade, qu'on croioit de voir immanquablement mourir.

La Sainte & Seraphique *Mere* THERESE charmée de la charité de la Venerable *Mere* ANNE, la choisit pour sa Compagne individuë. Sujette, comme elle l'étoit, à mille infirmitez, elle avoit besoin d'une Religieuse, qui ne se rebutta point des frequens services qu'elle devoit lui rendre; elle en reçut effectivement tous les soins qu'elle s'en étoit promis: il n'étoit

n'étoit presque point de moment qu'elle ne vît la Venerable *Mere* ANNE prête à la soulager, & lui offrir agréablement ses services. Elle s'étudioit à chercher dequoi donner quelque petit soulagement à tant d'infirmitez, que la Sainte souffroit avec une patience incroiable, & à tant de fatigues qu'elle deut essuier dans l'execution de la Reforme. Si elle ne trouvoit pas (comme il arriva plus d'une fois dans ses voiages) ce qui étoit simplement necessaire pour le soûtien de la vie de la Sainte, elle s'en affligeoit jusqu'à en verser des larmes: & pour le dire en un mot, les mêmes douleurs qui affligeoient le corps de la Sainte, perçoient vivement le cœur de sa charitable Infirmiere.

Il ne se peut exprimer avec quel soin & quelle tendresse elle la servit dans sa derniere maladie: elle ne la quitta presque pas de vûë; elle lui tint compagnie jour & nuit, sans prendre que fort peu de nourriture, & point de repos. Le jour de son heureux trépas, la *Sainte Mere* voulut mourir entre ses bras, pour la faire héritiere de son double esprit. Elle l'y tint l'espace de quatorze heures, jusqu'à ce qu'enfin aiant fait un sacrifice de la sainte moribonde, elle dit à Dieu du fond du cœur: *Seigneur, je me contente du corps, enlevez son ame pour la recompenser de tous ses travaux, & la placer parmi les Seraphins.* Elle la vit à l'instant sous la forme d'une Colombe prendre son essor vers le Ciel.

CHA-

CHAPITRE VI.

Son Zele pour le Salut des Ames.

IL n'eſt rien qui affligea plus la Venerable *Mere* ANNE, qu'un Pecheur enfoncé dans les crimes, & courant à ſa perte. La vûë de tant d'ames que l'hereſie perdoit en France, lui donnoit un déplaiſir à preſque en mourir. Deſirant de les rappeller à Dieu, elle n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit contribuer à leur ſalut. Elle s'occupoit jour & nuit à la priere, pour fléchir la colere d'un Dieu, prête à fondre ſur la tête des Pecheurs. Elle joignoit aux prieres les pénitences les plus auſteres pour leur procurer ſa miſericorde, & la grace d'une converſion parfaite.

Son Confeſſeur (*Julien* d'*Avila*, homme de merite, ſelon le ſentiment même de la Sainte & Seraphique *Mere* THERESE,) apprehenda que ces ſaintes faillies qu'elle ſentoit pour le ſalut des Ames, ne fuſſent un artifice du démon, qui vouloit lui ravir la paix & le repos interieur par ces charitables inquiétudes. Il lui dit donc ſon ſentiment : elle en conſulta la Sainte, elle la raſſeura, & lui dit ces tendres paroles : *Ne craignez rien, ma Fille, ces deſirs ne peuvent être du démon : n'inſpire que des penſées à perdre, & non pas à ſauver les hommes.* Cette réponſe de la Sainte diſſipa ſon doute, & fortifia ce deſir du ſalut des Ames, juſqu'à ce point, qu'il n'eſt point de fatigue, ni de tourment qu'elle n'eût embraſſé, même juſqu'à faire un ſacrifice de ſa vie, pour en ſauver une ſeule.

La Reverende Mere *Claire de la Croix* nous convain-

e ſon ardant deſir par la déclaration qu'elle a faite
ous ſerment, que la Venerable *Mere Anne* lui confia,
ue bien ſouvent ſa charité montoit juſqu'à ce point,
u'elle égaloit celle de *Moyſe*, qui demanda pour grace
u Seigneur, ou de l'effacer du livre de vie, ou de
aire miſericorde à ſon peuple. Elle s'eût fait un plai-
r, non d'être privée de Dieu, mais d'être ſevrée de
outes ſes conſolations, de n'en recevoir aucune fa-
eur, & même d'être, à l'exemple de *Saint Paul*,
nathême pour le ſalut de tant d'Ames, qu'elle voioit
la veille d'une perte éternelle.

Ce qui paroît plus étonnant dans cette Venera-
le *Mere*, eſt, que lors qu'elle apprenoit la perte d'une
me, elle s'en affligeoit juſqu'à perdre ſon repos &
a ſanté; mais ſi elle apprenoit la converſion d'un
'ecneur, elle en concevoit une joie à ne pouvoir
exprimer, & diſoit bien ſouvent : *Beniſſons le Sei-
neur, cheres Filles, publions de cœur ſes grandes miſe-
icordes, il eſt nôtre Dieu, & ſes bontez ſe répandent
ar toute la terre.* Elle paſſoit même des nuits entieres
prier pour la converſion, & le ſalut des Ames. Ses
illes la conjuroient de moderer ces excès pour ne
as ruiner ſa ſanté qui leur étoit ſi chere. Elle leur
epartit, qu'elle avoit appris cette maxime dans
Ecole de ſa *Sainte Mere* THERESE, qu'aiant été
nſtruite de ſes hautes intentions dans l'établiſſement
e la Reforme, elle manqueroit à ſon devoir, ſi elle
eſſoit cette pratique : qu'un des points principaux
l'une Carmelite Déchauſſée, étoit de prendre à cœur
e ſalut du prochain, qui n'avoit pas moins coûté
que la vie à un Dieu : que la Sainte n'avoit entre-
ris ce prodigieux ouvrage, que pour que ſes Filles
egagnaſſent à Dieu, ce que le démon lui enlevoit par
'hereſie, & ſingulierement en France ; que ſon en-

tretien

tretien le plus frequent étoit ce qu'elle dit au commencement du chemin de perfection, dont voici les termes: *O mes Sœurs en* JESUS-CHRIST! *concourez avec moi à prier pour tant d'ames qui se perdent: je ne vous ai assemblé ici qu'à ce dessein. C'est-là la fin de vôtre vocation, vous devez en faire vôtre soin principal: c'est ce motif qui doit vous tirer les larmes des yeux, & les soûpirs du cœur. Toute l'ardeur de vos prieres, doit butter à rendre ce service au Seigneur:* Elle dit ailleurs. *Ce me seroit un plaisir de souffrir jusqu'au jour du jugement les flâmes du Purgatoire, pour que j'eusse le bonheur de sauver une seule Ame.* Cette sainte leçon qu'elle avoit ouïe cent fois de la bouche d'une si savante Maîtresse, lui étoit trop gravée dans le cœur, pour ne pas en pratiquer la doctrine.

CHAPITRE VII.

Son amour envers ses Filles.

L'AMOUR de la Venerable *Mere Anne* n'étoit pas borné; il se portoit indifferemment sur tous, il n'y avoit personne qui n'en éprouvât les tendresses. Ses Filles cependant en goûtoient les plus tendres douceurs, & il étoit bien juste que celles, qu'elle avoit engendrées à JESUS-CHRIST, trouvassent en elle les tendresses d'une veritable Mere: on ne peut tirer une preuve plus forte pour nous convaincre de son amour à l'endroit de ses Filles; que par la bouche de ses Filles mêmes, qui ont eu le bonheur d'en ressentir les éfets. Voici ce qu'en dit la Reverende Mere *Claire de la Croix.*

Il ne ſe peut concevoir combien grand étoit ſon amour nvers ſes Filles, & avec quel ſoin elle les conſoloit, & ecouroit de toutes les manieres poſſibles: ſi elle ſavoit que uelqu'une fût parmi la détreſſe, elle ne pouvoit prendre de epos, à moins qu'elle ne l'eût tirée de ſa peine: elle ne faioit point de Chapître, & ne nous parloit pas en commun, u'à l'exemple de S. Jean, elle ne nous recommandât la harité & l'union mutuelle des cœurs: elle témoignoit un exrême déplaiſir, ſi elle remarquoit juſqu'au moindre défaut ui bleſſât tant ſoit peu la charité: il n'étoit pas de jour qu'elle e priât pour le ſalut de ſes Filles: ſon cœur ſe dilatoit, lors u'elle avoit l'occaſion de nous rendre ſervice: ſi on lui réſentoit quelque ragoût, quand bien même ce n'eût été u'un morceau de pain meilleur que l'ordinaire: elle n'éoit pas ſatisfaite, à moins qu'elle n'en eût fait goûter toutes: elle excuſoit nos défauts auprès des Viſiteurs, & s'en chargeoit: Elle avoit un ſoin merveilleux de oulager les Infirmes, ſe faiſoit un plaiſir de les ſervir, eur préparoit ſa petite portion, & la leur faiſoit prendre ivec tant de bonté qu'elles en recevoient une conſolation xtrême: elle ſe privoit même bien ſouvent du repos pour les viſiter, & voir ſi rien ne leur manquoit: elle ſe privoit de ce qui lui étoit neceſſaire, & le faiſoit donner aux nalades, crainte qu'elles ne ſouffriſſent du froid pendant a nuit. S'il arrivoit qu'étant infirme, elle ne pût les viſier, elle en chargeoit d'autres, & s'informoit de l'Infirniere ce qu'elle pourroit leur donner: ſi elle croioit qu'on ui eût ſervi quelque choſe de meilleur, elle la leur envoioit avec beaucoup de tendreſſe: quand on la preſſoit de la prendre elle-même, elle feignoit d'en manger ce qu'il y avoit de plus agréable au goût; mais elle le cachoit, & le leur envoioit, lors qu'elle pouvoit en attraper l'occaſion: elle en agiſſoit de même à l'égard des confitures & de toute autre douceur, dont on lui faiſoit préſent: elle

n'avoit

n'avoit pas moins de tendresse pour les Sœurs de la cuisine ; bien souvent se chargeoit-elle d'une partie de leur travail, & les soulageoit de tout son possible : si les embarras empêchoient de les voir, comme elle en avoit de coûtume, elle leur faisoit ses excuses, non moins que si elle eût été griévement coupable d'un grand crime.

Voilà ce qu'une de ses Filles dit de son amour maternel. Il n'en est pas de toutes celles qui ont goûté la douceur de son joug, qui ne fût du même sentiment : on peut juger de ces pratiques charitables, qu'autant étoit ardant son amour pour Dieu, autant tendre étoit-il pour ses Fillés.

CHAPITRE VIII.

Sa Foi, & son Esperance.

LA Foi lui servit de lumiere, qui l'éclaira parm les tenebres de cette vie : quelqu'effort que fi le démon, jamais il ne put l'éteindre ; il n'est poin de tentation, point de secheresse, point d'abandon in terieur, dont elle ne fût éprouvée, mais cette fo vive qui la faisoit enviſager Dieu en tout, la faiso en même tems porter avec plaisir ces horribles épreu ves, qui l'eussent si point tout-à-fait abbattuë, d moins ébranlée bien fort des cœurs, moins crucifie que le sien.

C'est cette foi qui lui faisoit infiniment estimer grace, que Dieu lui avoit faite d'être Fille de l'I glise, elle ne pouvoit assez l'en benir & l'en reco noître. Elle lui disoit bien souvent avec un sent ment humble & reconnoissant : *Ah ! Seigneur, je si*

co-

convaincuë que je n'ai rien de bon de moi-même : tout ce que j'ai, vient de Vous, je veux vous en donner mille louanges, & ſingulierement de ce que vous m'avez fait naître Fille de l'Egliſe.

C'eſt cette foi, qui lui inſpirant de l'amour pour l'Egliſe, lui inſpiroit de l'horreur de l'hereſie : ſi les Heretiques faiſoient la guerre aux Catholiques, (comme il arriva en Boheme ;) elle importunoit Dieu des nuits entieres de donner du ſecours à ceux qui ſoûtenoient les interêts de ſa cauſe ; il n'étoit rien de plus joieux (la joie même éclattoit ſur ſa face, & elle recouvroit la ſanté) lors qu'elle apprenoit quelque nouvelle avantageuſe pour l'Egliſe ; mais ſi elle ſouffroit quelqu'échec par la guerre, elle s'en affligeoit juſqu'à en perdre le repos ; & à la voir on eût dit qu'elle fut ſur le point de mourir : toute ennemie qu'elle fût des viſites, elle en recevoit avec plaiſir des perſonnes qui pouvoient l'informer de l'etat de l'Egliſe, ou pour en remercier le Seigneur, ou pour la porter à la miſericorde par des auſteritez les plus cruelles : ſes Filles obtenoient facilement la licence de faire quelque penitence extraordinaire, lors qu'elles lui diſoient qu'elles ne les faiſoient que pour le beſoin de l'Egliſe.

C'eſt enfin cette foi qui la fit reverer avec tant de reſpect juſqu'à la moindre ceremonie, que c'étoit la chagriner mortellement, que d'en parler ou avec mépris, ou avec quelque apparence de raillerie : elle diſoit frequemment à ſes filles, *Quel bonheur pour nous que de poſſeder ce riche Threſor de l'Egliſe, & quel malheur pour les heretiques de s'en être privez par leur faute ! Secondons les deſſeins de nôtre Roi ſouverain, prions pour que le nombre de ſes ennemis ſe diminuent, & ſi leur obſtination (comme il eſt à craindre) eſt l'ef-*

fet

set de sa justice, efforçons-nous de la flechir & d'attirer sa misericorde.

Ajoûtons enfin que cette foi la faisoit user de l'eau bénite, avec tant de pieté, à l'exemple de sa *Sainte Mere* THERESE, qu'elle n'en prenoit point qu'elle ne se sentît animée d'une nouvelle force, & d'une confiance singuliere en Dieu.

Cette foi qui la faisoit agir en tout pour Dieu seul, étoit le fondement d'une esperance la plus ferme & la plus inébranlable : cet entier dégagement des creatures, ce parfait mépris des faux biens de ce monde, cet esprit austere qui la crucifioit à soi-même par les penitences les plus rigoureuses, étoient les effets de cette esperance, qui la faisoit mépriser tout ce qu'il y a de creé, pour avoir le bonheur de jouïr un jour du Createur : animée de cette vertu elle esperoit dans le tems que le tout paroissoit le plus desesperé, elle soutenoit avec un calme le plus doux les tempêtes les plus horribles : elle se faisoit un plaisir des persecutions les plus sensibles, & des abandons interieurs les plus desolans : en un mot elle ne se rebutoit point des fatigues, des travaux & des infirmitez, toûjours prête à tout entreprendre, & à tout souffrir pour l'amour d'un Dieu, dont elle esperoit la possession éternelle : elle ne soupiroit pas avec moins d'ardeur après ce bonheur, que le cerf soupire après l'eau de la fontaine.

CHA-

CHAPITRE IX.

Son Oraiſon.

L'ORAISON ſe fait en deux manieres, ou de la langue, ou du cœur : de la langue par la priere exterieure, du cœur par l'application interieure de l'eſprit à Dieu. La Venerable *Mere Anne* les a poſſedées toutes deux dans leur plus haute perfection ; quant à la priere vocale, elle s'en ſervit beaucoup étant Sœur du Voile blanc : ſa pratique journaliere étoit de reciter le Roſaire, & autres prieres : elle joignoit à ce ſacrifice de la langue une application d'eſprit ſi grande, que ſes paroles paroiſſoient effectivement pleines de vie & d'amour. Lors qu'elle fut obligée au Chœur, elle aſſiſtoit à l'Office divin avec un tel recueillement, qu'on peut dire, que ſa voix retentiſſoit en terre parmi celle de ſes Filles, & que ſon cœur étoit dans le Ciel parmi les Eſprits celeſtes : Dans l'information qu'on a faite de ſes vertus ; une Religieuſe a dépoſé ſous ſerment, *qu'elle étoit tellement penetrée de l'Amour divin, dans le tems qu'elle ſalmodioit au Chœur qu'elle n'en eût ſû ſoûtenir l'effort, & que même* (à ce qu'elle en dit elle-même) *elle en eût mourut, ſi le Seigneur n'en eût moderé les ardeurs* : Une autre ajoûta, *qu'il étoit bien facile de juger par le changement de ſon viſage combien forts étoient les tranſports interieur de ſon cœur pendant l'Office.*

Quant à l'Oraiſon mentale, elle en a fait ſon étude principal ; elle en goûta les onctions les plus tendres dès ſon bas âge, ſans cependant les connoî-

tre ; les créatures lui ſervoient dès lors d'échelle pour monter juſqu'au Créateur : tout ſon plaiſir étoit d'être éloignée de toute compagnie pour vaquer avec plus de calme à la connoiſſance de Dieu : rien ne la charmoit plus que le ſilence de la campagne, elle en faiſoit le lieu de ſa ſolitude : là ſon Epoux lui parloit au cœur, la favoriſoit frequemment de ſa préſence, & lui témoignoit ſes plus douces tendreſſes.

Aiant embraſſé la Reforme elle y trouva une ſavante Maîtreſſe de l'oraiſon, telle que l'étoit la Sainte & Seraphique *Mere* THERESE : elle étudia dans cette ſainte Ecole avec tant de progrès, que l'oraiſon faiſoit toute ſa vie : quelque emploi que la Sainte lui enjoignit pour la divertir de cette occupation amoureuſe, qui lui étoit trop continuelle, elle ne pût s'en défendre : ſon cœur s'y trouvoit engagé ſans le moindre effort, & tout fatigué que fut le corps par ces differens offices, ſon eſprit jouïſſoit inceſſamment d'un doux repos, & étoit continuellement abîmé en ſon Dieu.

Cette occupation interieure fut l'exercice de toute ſa vie : étant Prieure à *Anvers*, elle ſe levoit à deux ou au plus tard à trois heures de nuit pour s'y appliquer, & puis elle ſe trouvoit encore à l'oraiſon avec la Communauté, elle déroboit aux embarras de ſa charge tout ce qu'elle pouvoit de tems pendant le jour, & l'emploioit uniquement à ce doux exercice, qui faiſoit tout ſon plaiſir : on ne la trouvoit qu'à genoux dans ſa cellule, ou abîmée en Dieu ou recitant l'office : lors qu'on l'appelloit au Parloir, elle prenoit une Compagne qui pût entretenir les perſonnes, dans le tems qu'elle ſe recueilloit interieurement : elle ne diſoit que fort peu de mots (à moins d'une affaire importante) & bien ſouvent

ils étoient tellement hors de propos, qu'on remarquoit bien que son esprit & son cœur étoient tous occupez en Dieu. En un mot, on peut dire avec justice, qu'elle ne touchoit la terre que du pied, & que son ame étoit continuellement dans le Ciel.

CHAPITRE X.

Les éfets de son Oraison.

CETTE Venerable *Mere* s'abîmoit tellement en Dieu, elle s'engageoit bien souvent dans l'Ocean e ses merveilles, elle contemploit avec tant d'ar-eur ses grandeurs & ses perfections, qu'elle en étoit oute hors d'elle-même, & en perdoit l'usage de ses uissances & de ses sens exterieurs : Dieu prenoit plair à favoriser de ses graces cette Epouse, qui lui toit si chere : il lui apparut en cent rencontres, a conseilla dans ses doutes, & lui départit des onctions si tendres, qu'elle le pria bien souvent de les oderer, crainte qu'elle ne succombât à leurs doux fforts. Quoiqu'il n'est rien que son humilité ne fit our cacher ses faveurs, si est-ce qu'on les découroit malgré elle-même ; & à juger de l'embrasement de sa face, on déterroit aisément l'ardant brasier, qui s'étoit allumé dans son cœur.

Il rejalissoit bien souvent de cette oraison sublime une certaine splendeur sur son visage, qui ne énotoit que trop, que son ame étoit transformée ffectivement en Dieu, & toute unie à cet aimable poux : cette lumiere dissipoit les rides d'un corps bbattu par la vieillesse, & ne faisoit paroître que

l'air dégagé de la jeuneſſe : il n'en étoit point qui ne s'étonne de la voir dans cet état, qui tenoit plus de l'Ange que de l'homme. Pluſieurs de ſes Filles ont atteſtées de l'avoir vûë pluſieurs fois parmi ces divines ſplendeurs.

Enfin ſon Oraiſon lui donnoit un pouvoir extraordinaire auprès de Dieu ; elle emportoit tout ce qu'elle lui demandoit : elle éteignoit les foudres, que la Juſtice étoit prête de lancer ſur la tête des Pecheurs, fléchiſſoit ſa colere, & attendriſſoit ſa miſericorde : il n'eſt preſque point de grace, qu'elle n'obtint, tant pour ſoi que pour d'autres, lors qu'elle l'en prioit. Tout le monde étoit tellement convaincu de l'efficace de ſes prieres, qu'il n'eſt perſonne, de quelque condition qu'elle fût, qui n'eſtima pour une grande faveur d'y avoir quelque ſouvenir : Religieux & Seculiers, Riches & Pauvres, Princes & Prélats ; en un mot, tous la prioient de recommander leur beſoin au Seigneur. Comme les Hollandois menaçoient d'attaquer *Anvers*, on conſeilla à la Sereniſſime *Infante Iſabelle* d'y envoier une garniſon plus nombreuſe pour mieux la défendre de leurs inſultes : elle répondit, qu'elle n'apprehendoit pas pour la Ville, qu'il ſuffiſoit que la *Venerable Mere Anne de Saint Barthelemy* y fût ; qu'elle failoit plus de fond ſur la préſence de cette Servante de Dieu, que ſur toutes les Trouppes qu'elle pourroit y envoier, & qu'elle répondoit d'*Anvers* ſur le crédit de cette grande Amante auprès du Seigneur. L'éfet fit bien voir que ſon eſperance étoit bien fondée.

Le Chapître ſuivant rapporte combien la Ville d'*Anvers* lui fut redevable.

CHA

CHAPITRE XI.

*Autres éfets de son Oraison, en faveur de la Ville d'*Anvers.

L'An mil six cens vingt-deux *Maurice de Nassau*, Prince d'*Orange* forma le dessein sur *Anvers*: outre l'intelligence qu'il avoit avec les Heretiques de la Ville, il leva une puissante Armée, & l'embarqua avec les munitions de guerre necessaires pour l'execution de son entreprise: charmé de ses Trouppes, qui paroissoient prêtes à tout entreprendre, il se flattoit déja de la victoire: il savoit qu'*Anvers* ignoroit son dessein, il croioit la surprendre, avant qu'elle n'eut le tems de se mettre en état de défense. C'est ce qui lui fit dire à son départ de *Dordreck*: *Je suis seur du succès de mon entreprise, Dieu seul la peut faire échouer, je ne crains rien du côté des hommes.*

Dieu ne voulut opposer que la priere de la Venerable *Mere Anne* pour renverser le dessein de ce superbe Prince: comme il ne se servit que d'une *Judith* pour triompher d'un *Holoferne*, & délivrer la *Bethulie*, qu'un long siége avoit reduite aux abbois. La Venerable *Mere* se sentoit interieurement poussée à prier le Seigneur de détourner un malheur, qui étoit sur le point de fondre sur la Ville d'*Anvers*: elle n'eut pas une connoissance distincte de quelle espece il étoit: elle jetta mille profonds soûpirs vers le Ciel, pour le rendre plus favorable, elle exhorte ses Filles de joindre leurs prieres aux siennes: elles la presserent de lui dire ce qu'elle savoit du péril prochain:

elle leur dit qu'elle n'en connoiſſoit pas la nature, mais qu'un inſtinct vehement la ſollicitoit de prier avec ardeur. Toutes ces ſaintes Filles ſe mettent en oraiſon avec leur fervente Mere, il n'eſt point de larmes, ni de ſoûpirs qu'elles n'envoient vers le Ciel, comme autant de ſacrifice, pour détourner ce coup fatal, & fléchir la colere d'un Dieu.

Elle les renvoie quelque tems après dans leur cellule, elle reſte ſeule en priere, ſa ferveur ſe redouble ſur les deux heures après minuit, elle leve les mains vers le Ciel : il n'eſt rien dans cet heureux ſéjour, qu'elle ne conjure d'interceder auprès de Dieu ; en un mot, parmi mille larmes, mille ſoûpirs, mille tranſports elle demande miſericorde.

Une Religieuſe des plus cheries de la Venerable *Mere*, s'en fut de bon matin dans ſa cellule, avant que la Communauté ne ſe raſſembla. Elle lui dit : *Hélas, ma Fille, que je ſuis fatiguée ! il me paroit que mon corps fut briſé ; il doit avoir quelque grande trahiſon en Ville : j'ai combattu toute la nuit, on me forçoit à prier, je ne pouvois plus ſoûtenir les bras à force de les avoir tenus élevez vers le Ciel, & cependant on me repetoit plus d'une fois, priez encore, encore, encore : ſi j'avois défaite toute une Armée, je n'en ſerois pas plus fatiguée, l'eau me découla par tout le corps.* Elle continua ſes ſoûpirs & ſes prieres, juſqu'à ce qu'enfin une voix du Ciel lui dit : *C'en eſt fait* ; & elle reſta calme & tranquille.

On apprit deux heures après, que dans le tems de ſa fervente priere, il s'étoit élevé une tempête ſi horrible, avec un vent ſi froid, que lors que les Matelots vouloient changer les voiles, les cordes leur caſſoient en mains ; tellement que ne pouvant plus gouverner les vaiſſeaux, ils les abandonnerent à la furie

rie des vents, & toute cette belle Armée périt en un moment: le Prince d'*Orange* eut le bonheur de se sauver avec quelques grands Officiers; il fut étrangement surpris, de ce qu'étant parti d'un tems le plus calme & le plus serain, il s'étoit élevé en un clein d'œil une tempête si cruelle, avec une gelée si excessive: il jetta son mouchoir dans l'eau, & il le retira d'abord, mais tout glacé, & pas moins roide qu'une planche. La Ville d'*Anvers* vit par un coup si heureux & si peu attendu, qu'une Ame sainte peut plus par la force de ses prieres, que toute une Armée par les armes.

Quelque fatale qu'eût été cette enrrepriſe au Prince d'*Orange*, il fit l'an 1624. une seconde tentative: il voulut se venger de ce que le Marquis de *Spinola* avoit siegé *Breda* pour le Roi Catholique; il se flattoit que s'étant rendu Maître d'*Anvers* (ce qu'il croioit faire sans peine, n'y aiant presque point de garnison) il obligeroit le Marquis d'abandonner son entrepriſe.

Il détacha cinq mille Fantassins & cinq cens Cavaliers, il faisoit courre le bruit qu'il les envoioit en Frise: ils prirent à *Borghenhaut* les munitions neceſſaires, & porterent l'écharpe rouge, comme si c'eût été un convoi de l'Armée Espagnole: ils arriverent sur les huit à neuf heures du soir au village de *Barkem* proche d'*Anvers*: Deux mille hommes s'avancerent à la sourdine jusqu'au fossé du Château, ils y firent entrer deux barques avec des échelles, & des Ingenieurs qui devoient abbattre le pont levis: ils furent au bord, & commençoient à attacher les échelles (sans que la sentinelle s'en apperçut:) Lors que la Venerable *Mere Anne* ouit sur le Dortoir des soûpirs, qui lui donnerent d'autant plus d'effrois, qu'elle

reconnut la voix de la *Sainte Mere* THERESE. Elle crut que la Ville étoit à la veille d'un grand malheur, elle se leva d'abord, & fut prier avec ses Filles devant le *Saint Sacrement*; où parmi les plus humbles sentimens de son cœur, elle repeta diverses fois ces paroles: *Ah! Seigneur, j'avouë que je suis la plus detestable pechereſſe: si mes pechez attirent cette tempête contre nous, qu'on me precipite dans la mer comme un autre Jonas; que je ressente moi seule les châtimens de vôtre colere, que je perisse, j'y consens, ô mon Dieu, mais épargnez la Ville.* Dans le tems de sa priere, il s'éleva un grand vent, la sentinelle effraiée du bruit, regarda dans le fossé, il lui parut d'y voir une ombre entre le pilotis du pont, n'en n'étant pas trop seur, & crainte d'une fausse allarme, il y regarda plus attentivement par deux ou trois fois: enfin il découvrit les barques qui voltigeoient sur l'eau du fossé; il décocha son fusil pour en avertir la Garde: l'allarme se donna d'abord dans la Citadelle, la garnison se porta sur les murailles; l'ennemi se voiant découvert, s'enfuit en confusion, & abandonna barques, échelles, & tous les instrumens dont il devoit se servir pour l'execution de son dessein. La Venerable *Mere Anne* en reçut une consolation inexprimable: la Ville étant informée de ce qui s'étoit passé de nuit dans le Couvent, attribua ce coup heureux à ses ferventes prieres: on en fut ensuite convaincu par l'information juridique qu'en fit le Reverendissime Evêque d'*Anvers*.

Elle aida aussi par ses prieres le Comte de *Tilly*, dans le sanglant combat qu'il livra aux Heretiques en Allemagne, dans le tems que ce grand Capitaine étoit aux mains avec les ennemis de la Foi, elle combattit genereusement une soule de démons qui ventoient

toient d'empêcher ſon oraiſon, elle ne déſiſta pas de ſa priere, juſqu'à ce qu'elle obtint la victoire à ce nouveau *Machabée*: ſon oraiſon finie elle aſſeura cet heureux ſuccès en Allemagne: l'éfet verifia ſa prédiction; on apprit par après que cet invincible Guerrier triompha de l'hereſie dans le tems que la Venerable *Mere Anne* redoubloit ſes ferventes prieres, qui lui procurerent, ſans doute, ces beaux lauriers.

CHAPITRE XII.

Sa Dévotion envers la Très-Sainte Trinité.

L'AFFECTION envers l'adorable *Trinité* fut bien avant gravée dans le cœur de la Venerable *Mere Anne*: dès ſa jeuneſſe même, elle faiſoit de ce plus haut de nos Myſteres, l'objet de ſa plus tendre dévotion: elle l'appelloit à ſon ſecours lors qu'elle ſe trouvoit en peine. S'en allant un jour à une Cenſe, pas bien éloignée de ſon Bourg, avec une de ſes parentes, elle rencontra le démon, ſous la forme d'un fantôme horrible, elle s'en effraia juſqu'à s'évanouir: tout ce qu'elle pût dire, fut: *La Sainte Trinité m'aſſiſte.* Elle revint quelque tems après de ſa foibleſſe, & on la ſoûtint ſous les bras pour la remener chez elle: elle vit à ſon retour trois perſonnes vétuës de blanc, & elle fut convaincuë que c'étoit la toute adorable *Trinité*, dont elle avoit implorée le ſecours.

Aiant embraſſée la Reforme du Carmel, ſa dévotion envers cet auguſte Myſtere s'accrut à proportion des connoiſſances qu'elle en eut: elle en penetroit les veritez les plus ſublimes, comme elle avouë elle-même dans

dans l'Hiſtoire de ſa Vie : elle n'en connoiſſoit pas ſous des figures ſenſibles, mais par des viſions purement intellectuelles, des grandeurs à ne pouvoir être exprimées. Le Reverend Pere *Chryſoſtome Henrique* de l'Ordre de *Saint Bernard*, nous donne un beau témoignage de la dévotion de la Venerable *Mere Anne* dans l'Hiſtoire de ſa Vie, *Livre* 4. *chap.* 18. où il dit : *Qu'elle pria un homme de mérite de leur prêcher le jour de la* Sainte Trinité, *qu'il le fit avec beaucoup d'energie & de doctrine : qu'il montra ſingulierement de quelle maniere on doit chanter ſes louanges, adorer ſes grandeurs, & glorifier ſa Majeſté, & quel reſpect on doit lui rendre, qu'il confirma ſa penſée parce qui eſt dit dans l'Apocalypſe des* 24. *Vieillards, qu'ils offroient leurs couronnes aux pieds du Trône de l'Agneau, ce qu'il dit tout avec tant de force & de feu, que la Venerable* Mere Anne *en fut charmée & tranſportée hors d'elle-même. Etant revenuë de ce doux ſommeil, elle jetta un profond ſoûpir, & dit : Ah, que ce bon Pere a bien prêché ! qu'il a nettement & doctement expliqué le reſpect que nous devons rendre à une ſouveraine Eſſence en trois adorables Perſonnes : il a leu dans mon cœur ce que Dieu me découvrit de ce divin Myſtere il y a quelques années.*

Six mois avant ſon decès, elle eut une viſion extraordinaire de la *Sainte Trinité* : elle tomba dans une grande maladie, on lui donna le Viatique, à peine l'eût-elle reçu, qu'elle ſe ſentit s'affoiblir, juſques-là qu'elle en crut mourir. Elle fit un ſacrifice de ſa vie au Seigneur : elle vit à l'inſtant dans ſa cellule (quoiqu'un peu éloignée de ſon lit) trois Perſonnes d'une majeſté & d'une beauté à ravir : ſon cœur s'embraſa d'une telle ardeur qu'il s'efforçoit de ſortir comme de ſoi-même, pour l'unir à ce divin Objet : elles diſparurent, la laiſſant parmi les plus doux tranſports

elle

elle ne douta pas que la *Sainte Trinité* ne lui eût fait la grace de la venir consoler : parmi ces élans d'amour elle repeta plusieurs fois au Reverend Pere Provincial : (qui lui avoit donné le Viatique :) *O! mon Pere, que le Seigneur est bon.*

Il paroît enfin que Dieu voulut reconnoître sa dévotion envers la *Sainte Trinité* par une grace toute singuliere : il la retira de ce monde le jour de sa Fête, pour lui faire voir à découvert dans le Ciel ces augustes Personnes, qu'elle avoit aimées avec tant d'ardeur sur la terre.

CHAPITRE XIII.

Sa tendre Dévotion envers l'adorable Sacrement de l'Autel.

LA Venerable *Mere Anne* étoit tellement persuadée de la présence réelle d'un Homme Dieu sous les especes, qu'elle eût immolé mille vies pour la soûtenir : cette vive foi lui inspiroit une dévotion la plus tendre envers ce Dieu d'amour : cette dévotion l'animoit d'une telle confiance, que quelque traverse qu'il lui arriva, quelque peine interieure qu'elle souffrit ; tout son recours étoit à un JESUS caché sur nos Autels.

Elle s'étudioit à dérober du tems aux embarras de sa charge, pour l'emploier à la priere devant le *Saint Sacrement* : elle disoit, qu'elle y trouvoit tout son plaisir, parce que son Sauveur y étoit caché, & qu'elle en faisoit sa vie : elle soûpiroit après ce Pain celeste, elle desiroit ardamment d'en nourrir son ame : les

Supe-

Superieurs convaincus de sa pureté interieure, lui permettoient la Communion journaliere : chose rare quand elle s'en dispensoit, & encore n'étoit-ce que parce qu'elle s'en croioit indigne : elle aimoit mieux se priver de petits soulagemens, tout-à fait necessaires à ses infirmitez, que de se priver de cette nourriture divine : si ses grosses foiblesses, qui étoient assez frequentes sur la fin de sa vie, l'empêchoient de communier. Elle s'en plaignoit tendrement à Dieu : *Vous ai-je offensé*, lui disoit-elle, *que de meriter que vous me privassiez de l'unique consolation de mon ame ?* Dieu touché de ses plaintes, lui commanda de communier trois à quatre mois avant son decès, de s'efforcer de communier le plus frequemment qu'il lui seroit possible ; parce que ce Sacrement la feroit jouïr de la vie & de la possession de son souverain bien.

Elle n'approchoit de l'Eucharistie qu'avec des dispositions les plus parfaites : un cœur le plus pure, un amour le plus tendre, une confiance la plus ferme, une humilité la plus profonde ; un respect le plus modeste. En un mot toutes les vertus faisoient l'ornement de son ame pour y recevoir son Epoux : il n'étoit rien de plus humble, rien de plus convaincu de son néant, rien de plus abjet à ses yeux que cette Venerable *Mere*, lors qu'elle devoit communier : cet anéantissement charma tellement cet Homme Dieu, qu'un jour de *Saint Joseph* il la mit dans un calme tout divin après la Communion, & lui fit voir quatre animaux en forme d'Agneau, & d'une blancheur la plus achevée, ils tenoient la tête contre terre, comme s'ils eussent adorez cet aimable Dieu, qu'elle ne faisoit que de recevoir, & ouït interieurement ces paroles : *Vos respects ressemblent à ceux-ci.*

Il ne se peut exprimer quel éfet admirable elle recevoit

recevoit de la ſainte Communion : ſon amour croiſſoit juſqu'à ce point, qu'elle n'étoit pas préſente à ſoi-même. Bien ſouvent deut-elle ſortir du Chœur, crainte qu'on ne s'apperçut de ſes tranſports ; & pour les moderer, elle s'occupoit à quelqu'emploi exterieur : quelques Religieuſes ſe formaliſoient, de ce qu'elle ſortoit du Chœur ; elle en rit, lorſqu'on lui en fit le rapport : ravie de ce qu'on en ignoroit la cauſe, qui ne fut pas cependant long-tems ſans être connuë. Il lui a arrivé aſſez frequemment qu'elle fut ſi abſorbée de l'amour de cet aimable Dieu, dont elle jouïſſoit dans ſon cœur, que quoiqu'on lui parla à l'oreille, elle n'entendoit mot de tout ce qu'on lui diſoit. Une Religieuſe lui communiqua un jour une affaire la plus preſſante, & qui la touchoit, ſes tranſports empêcherent qu'elle ne l'entendit, elle dut la pouſſer aſſez fort pour la rappeller de ſon extaſe.

Enfin elle avoit un zele inſatiable pour la gloire d'un Dieu caché ſous les Eſpeces, il montoit juſqu'à ce point, qu'elle ne pouvoit ſouffrir la moindre indecence en ſon endroit : ſi elle apprenoit qu'on lui eût fait quelque outrage, ou que les Heretiques euſſent profanées les choſes ſaintes, c'étoit aſſez pour lui faire perdre le repos pour pluſieurs jours, & elle s'en affligeoit à ne pouvoir être conſolée : tout ſon deſir étoit qu'on approchât frequemment de l'adorable Euchariſtie ; elle accordoit avec joie à ſes Filles la permiſſion de communier, elle les y pouſſoit même, perſuadée qu'il en revenoit de la gloire à ſon Epoux, & de l'avantage à leurs ames. Elle leur diſoit agréablement, que comme le lait que l'enfant tire du ſein de ſa nourrice, lui donne des forces, ſans qu'il le ſache ; de même l'adorable Euchariſtie fortifie l'ame, & donne de

l'ac-

l'accroiſſement à ſa vertu, lors qu'elle en approche avec les diſpoſitions requiſes, quoiqu'elle ne connoiſſe pas le fruit qu'elle en retire.

CHAPITRE XIV.

Sa Dévotion envers la Paſſion de JESUS-CHRIST.

DE's ſon bas âge elle fut tendrement affectionnée aux ſouffrances d'un Dieu crucifié : le ſeul ſouvenir, la touchoit infiniment, & lui imprimoit dans le cœur les douleurs qu'il reſſentit dans ſon corps : ſi elle voioit dans l'Egliſe une Image qui repreſenta quelque Myſtere d'un JESUS ſouffrant, elle s'en affligeoit juſqu'à faire couler de ſes yeux deux fontaines intariſſables de larmes.

Cette tendre dévotion s'accrut merveilleuſement dans ſon cœur, lors qu'elle ſe fut vouée à un Dieu crucifié, elle le prit pour Epoux, & s'efforça de s'en rendre une digne Epouſe : tout ſon étude, fut d'imprimer dans ſon ame & dans ſes membres les divins caracteres de cet aimable Dieu : il n'étoit rien de plus patient parmi les traverſes, rien de plus tranquille parmi les tempêtes, rien de plus gaie parmi les croix, rien de plus ſoûmis parmi les abandons & les épreuves interieures que cette Venerable *Mere* : tout ſon plaiſir étoit de ſouffrir, à l'exemple d'un Dieu ſouffrant, jamais plus ravie que lors qu'elle avoit l'occaſion de porter la Croix d'un JESUS. Point contente des peines tant interieures qu'exterieures, qui n'étoient que trop cruelles ; elle châtioit ſon corps juſqu'à

ju'à en faire couler le ſang, & ne mettoit ſon bon-
neur que dans une vie la plus auſtere & la plus mor-
ifiée, & cela en vûë de ſe rendre parfaitement con-
orme à un JESUS crucifié, & une vive copie de ce
livin Original.

Elle avoit une dévotion toute ſinguliere pour les
Vendredis de l'année, & le tems de Carême, parce
ju'ils ſont conſacrez à la Paſſion d'un Dieu, elle en
neditoit tout ce tems-là les horribles ſouffrances, &
n concevoit tant de déplaiſir qu'il n'étoit rien de plus
leſolée que cette Venerable *Mere* : cette triſteſſe pa-
oiſſoit juſques ſur ſa face même, ſingulierement dans
a ſemaine ſainte, & le jour du Vendredi Saint : à en
uger, on eût dit qu'elle eût reſſenti les douleurs les plus
ſſommantes : en un mot elle paroiſſoit toute trans-
ormée à un JESUS ſouffrant.

Elle aſſembloit ſes Filles tous les ans le jour du
Vendredi Saint, & leur remontroit avec tant d'ener-
ie combien un Dieu avoit ſouffert pour leur amour
& l'étroite obligation qu'elles avoient de reconnoître
on amour infini, & de s'aimer mutuellement, qu'elle
nême ne pouvant ſe défendre des larmes & des ſoû-
irs, elle le touchoit juſqu'à pleurer, & ſoûpirer
vec elle.

L'an 1626. qui fut la derniere de ſa vie, elle ſe
rouva fort incommodée ; une Religieuſe lui demanda
i elle aſſembleroit la Communauté ſelon qu'elle en
n avoit de coûtume. Elle repartit : *Si le Seigneur l'a-
rée, & que je puiſſe lui rendre quelque ſervice par cette
ction, je le ferai avec plaiſir.* Elle fut tellement indiſ-
oſée le jour du Vendredi Saint, qu'elle fut contrain-
e de tenir le lit : elle ne laiſſa pas d'aſſembler ſes Fil-
es. Elle leur dit les mains jointes : *Cheres Filles, le
Seigneur m'a fait la grace de m'apparoître ſous le peſant
fardeau*

fardeau de la Croix, & de me découvrir quelle a été la grandeur de ſes cruels tourmens, j'en ſuis reſtée plus morte que vive: je vous conjure par la Paſſion de vôtre Epoux de vous rendre de veritables Filles de Nôtre Sainte Mere, *d'obſerver ſa Regle & ſes Statuts, d'être promtes à obeïr à vos Superieurs, & de bien veiller pour que vous ne vous jettiez point dans les piéges du démon, qui s'efforce de diviſer les cœurs; aimez-vous donc mutuellement en* JESUS-CHRIST.

Ces paroles dites d'une voix tendre & à demi mourante, tirerent les larmes des yeux de ſes Filles; elles crurent que Dieu lui avoit revelé le tems de ſa mort, qu'elle en étoit à la veille, & que ces diſcours étoit le dernier Teſtament qu'elle leur faiſoit, comme une marque de ſon zele pour l'obſervance. Dieu cependant la conſerva encore quelques ſemaines; elle ne les emploia que dans des meditations les plus tendres de la miſericorde, de la tendreſſe, & de la Paſſion d'un Dieu. Ce qui eſt digne de remarque dans cette Venerable *Mere*, ce que ſon humilité lui faiſoit attacher ſon cœur aux pieds d'un Dieu crucifié, que la *Magdelaine* avoit arroſé de ſes larmes elle y avoit une dévotion toute ſinguliere.

CHAPITRE XV.

Sa Dévotion envers la Sainte Vierge

LA Venerable *Mere Anne* eut une affection toute ſinguliere envers la *Sainte Vierge*: elle la choiſit pour Mere dès ſa tendre jeuneſſe: elle eut auſſi le bonheur d'en recevoir tout le ſecours qu'elle pouvoit en attendre: combattuë de mille tentations, perſe-

cut-

cutée de ſes Freres & de ſes Amis, qui vouloient le détourner de ſa vocation religieuſe; elle mit toute ſa confiance dans cette Mere de miſericorde, elle la conjura de rompre tous les obſtacles, qui s'oppoſoient à ſon deſſein : elle lui apparut de nuit avec ſon Fils entre les bras, la conſola en Mere, & l'aſſeura qu'elle entreroit dans la Reforme, & qu'elle y perſevereroit juſqu'à la mort.

Elle lui apparut encore en pluſieurs autres rencontres : cette Venerable *Mere* extremément reconnoiſſante des faveurs qu'elle en recevoit, brûloit d'un amour le plus ardant en ſon endroit ; elle ne deſiroit rien plus que de contribuer de toute ſa force à l'accroiſſement de ſa gloire : elle s'eût eſtimée la plus heureuſe du monde, ſi elle eût pû porter tout l'univers à aimer cette bonne Mere, & à publier ſes louanges.

Auſſi la *Sainte Vierge* ne lui refuſa jamais ſon ſecours parmi ſes peines & ſes abandons interieurs, elle la conſoloit avec beaucoup de tendreſſe. Pour l'animer de plus en plus à la ſouffrance, elle commanda en viſion à la Reverende Mere *Catherine de Chriſt*, de lui écrire de ſa part : *Qu'elle la portoit dans ſon cœur, qu'elle lui ſerviroit de veritable Mere en toute rencontre, que jamais elle ne l'abandonneroit ; qu'à ſa mort elle la recevroit entre ſes bras comme ſa chere Fille, qu'elle ne ſe décourageât en rien, que ſes peines ſeroient recompenſées au double dans le Ciel.* Elle reçut cette Lettre à *Anvers*, elle reſſentit effectivement les éfets de cette promeſſe : elle ſe trouvoit fortifiée d'un ſecours celeſte parmi les délaiſſemens les plus déſolans, & qui euſſent déconcerté les ames les plus fortes. Enfin elle eut le bonheur de voir JESUS-CHRIST & la *Sainte Vierge* l'aſſiſter à la mort, & conduire ſon ame

bienheureuſe dans le ſéjour des Saints, ſelon que Dieu le revela à ladite Venerable *Mere Catherine:* pour la convaincre même de cette verité, la *Sainte Vierge* lui apparut avec la Venerable *Mere Anne* toute éclatante de gloire.

CHAPITRE XVI.

Sa profonde Humilité.

IL paroît que la Venerable *Mere Anne* eût été penetrée de la vûë de ſon néant dès ſa plus tendre jeuneſſe: elle ne ſe croioit née que pour ſervir, tout ſon plaiſir étoit d'obliger ceux de ſa famille, même dans les offices les plus vils: quoique Dieu lui inſpira fortement d'embraſſer le Carmel reformé, elle s'en reputoit indigne, & ſon humilité la faiſoit croire que les Religieuſes ne lui accorderoient pas cette faveur: quelque deſſein genereux qu'elle conçut, il étoit toûjours accompagné de ſentimens les plus humbles: ſi elle médite de ſe traveſtir, & d'entrer dans un Cloître de Religieux, le motif qui l'y pouſſe, n'eſt autre que pour les ſervir.

Aiant enfin obtenu le bonheur d'être reçuë dans le Couvent d'*Avila* en qualité de Sœur du Voile blanc, elle fit ſon principal de l'humilité, elle voloit aux emplois les plus vils; les actions les plus baſſes lui étoient les plus agréables: elle trouvoit tout ſon plaiſir à faire la cuiſine, à ſervir les malades, à balayer par tout, à ramaſſer les immondices du Couvent: en un mot, à faire tout ce qu'il y avoit de plus humble, juſqu'à prevenir même celles qui en devoient prendre ſoin.

La Sainte & Seraphique *Mere* THERESE charmée e la prudence des mérites, des vertus, & des talens e la Venerable *Mere Anne* (qu'elle cachoit cepen- ant sous une simplicité volontaire) lui présenta le oile noir; elle n'oublia rien pour l'induire à se soû- ettre : mais toute soûmise qu'elle fût à sa *Sainte Mere*, dont elle prenoit les avis pour des oracles, & veroit jusqu'au moindre commandement, elle ne ut jamais consentir à ce changement: son humilité craignoit les suites, elle fuioit les honneurs, & le n'eût sû les éviter, étant Choriste. La Sainte ria le Reverend Pere Provincial de le lui comman- er, il le fit, & elle, comme une Fille qui ne démor- oit jamais en rien de l'obéïssance, se soûmit: mais triste sse la plongea dans un tel abbatement, qu'il ouva bon de lever son commandement, & de la isser dans la condition de Sœur. La Sainte lui dit par esprit de prophetie, qu'on la forceroit un jour agréer des mains étrangeres, ce qu'elle refusoit des nnes : la chose arriva effectivement, on l'obligea prendre le Voile noir lors qu'elle fut en France, rce qu'on la jugeoit digne de remplir les premieres harges. Elle asseura ses Filles que jamais elle ne fut us humiliée, que lors qu'elle changea de condition.

A peine eut-elle le Voile noir qu'on la fit Prieure: harge qu'elle refusa genereusement, & qu'elle n'eût mais acceptée, si le Superieur ne lui en eût donné commandement exprès, & si JESUS-CHRIST ême ne lui eût conseillé de se soûmettre, l'asseurant son secours.

Cet honneur ne diminua rien du mépris qu'elle oit de soi-même; elle n'eut pas moins de pan- ant pour servir, quoique son autorité lui donna oit de commander. Toute Superieure qu'elle fût,

elle assistoit les Sœurs de la cuisine, leur portoit du bois, netoioit les herbes, & bien souvent allumoit le feu. Ses Filles s'en sentoient saintement choquées, elles lui disoient : *Se peut-il, ma Mere, que* Vôtre Reverence *soit continuellement à la cuisine ? en verité nous en sommes sensiblement mortifiées.* Elle leur repartoit : *Ne vous raillez pas de moi, ne savez-vous pas, mes Filles, que* Nôtre Sainte Mere *est Superieure de ce Couvent, & que je n'en suis que la Cuisiniere ? c'est pour ce sujet que je me trouve plus volontiers à la cuisine que tout ailleurs.* En hyver elle faisoit du feu dans le chauffoir, pour que ses Filles le trouvassent prêt à leur sortie du Chœur : s'il se trouvoit quelque chose à faire, elle n'en donnoit pas la commission à d'autre, elle la faisoit elle-même. On lui disoit quelquefois : *Ma Mere, vous êtes-vous oubliée que vous êtes Superieure, & que vous avez droit de nous commander ?* Elle répondoit avec un soûris : *Hélas ! ma Fille, je n'y songeois pas, je vois la chose faite avant que je n'eusse pensé de l'enjoindre à une autre.*

Son plus grand déplaisir étoit de se voir contrainte de reprendre les petites fautes, s'il arrivoit qu'elle eût deu le faire, elle se les attribuoit à elle-même, & demandoit pardon à la Communauté du mauvais exemple qu'elle lui donnoit : bien souvent s'accusoit-elle au Refectoire pas moins qu'une Novice : si elle croioit avoir donné le moindre déplaisir à une Religieuse, elle lui faisoit ses excuses, la prioit à genoux & les mains jointes de la lui pardonner, & lui promettoit d'être plus circonspecte à l'avenir : elle ne souffroit pas qu'on la servît, ne fût que lors que l'incommodité la mettoit dans l'impossibilité de se servir soi-même : si elle avoit oublié dans sa cellule quelque chose, dont elle eut de besoin, elle craigno

de l'envoier chercher par d'autre ; elle l'alloit querir elle-même, quelque peine qu'elle eut de monter : il n'en étoit point qui ne tâcha de prévoir ses besoins, pour la servir, mais elle s'étudioit à les cacher pour ne pas leur donner de la peine.

Etant dangereusement malade, elle avoit un grand déplaisir de ce qu'elle embarrassoit l'Infirmiere, elle prioit le Seigneur de l'enlever de ce monde pour ne pas être à charge à ses Filles : un peu même avant sa mort elle en engagea une, qu'elle connoissoit être d'une parfaite obéissance, a pressé le Seigneur de l'appeller à soi, parce qu'elle étoit inutile à la Communauté, & qu'elle lui rendroit plus de service dans le Ciel.

CHAPITRE XVII.

Ses humbles sentimens de soi-même.

A CROIRE la Venerable *Mere Anne*, il n'étoit point de plus grande pechereſſe qu'elle : quelque echec que l'Egliſe ſouffrit, elle en accuſoit ſa méchante vie, elle diſoit que ſes pechez en étoient la cauſe, & que perſonne ne l'égaloit en malice : ſi ſes Filles lui demandoient comment elle pouvoit avoir de ſi bas ſentimens de ſoi-même, vû que jamais elle ne ſe proſtitua, ne vola le bien de ſon prochain, ne commit point de meurtre, ni de crime pareil. Sa réponſe étoit : *Que ſi Dieu avoit favoriſé les plus grands Pecheurs des mêmes graces, qu'elle en avoit reçuës, ils en euſſent profité juſqu'à ſe rendre de grands Saints ; que quant à elle, elle n'avoit pas encore commencé à le ſervir, & par conſequent qu'elle lui en rendroit un compte plus ſevere.*

Lors que l'Armée d'Eſpagne fut contrainte d'abandonner le ſiége de *Berghen-op-zoom*, elle en fut affligée juſqu'à en jetter des ſoûpirs continuels : une de ſes Filles lui en demanda le ſujet ? Elle lui repartit : *Ah ! je ne vois que trop, que je ne ſuis qu'une deteſtable pechereſſe, puis que le Seigneur nous châtie avec tant de rigueur.* La Religieuſe lui dit : *Eh, ma Mere,* Vôtre Reverence *ne ſait que trop, qu'il y a bien de plus grands Pecheurs ſur la terre ; pourquoi donc s'attribuë-t-elle ces funeſtes malheurs ? J'avouë, ma Fille,* lui repliqua-t-elle, *qu'il ſe trouve de plus grands Pecheurs les uns que les autres, mais nous porterons tous nos pechez au tribunal de Dieu, comme un faiſſeau de bois pour être brûlé, & il ſe peut que les nôtres lui deſagréent plus, que non pas ceux des autres.*

Comme on la vit encore dans une autre rencontre parmi les plus triſtes ſoûpirs, on lui en demanda la cauſe, puis qu'elle étoit aſſeurée de ſon ſalut. Elle dit : *Hélas ! mes Filles, perſonne ne peut s'en flater, & moi moins que toute autre, Dieu ſeul connoît mon ſort, quant à moi je l'ignore.*

Elle avoit un tel mépris de ſoi-même, que la moindre bonne eſtime qu'on en concevoit, lui cauſoit le dernier déplaiſir. Elle diſoit ſouvent à ſes Filles : *Peut-il nous arriver une plus grande confuſion, que d'être eſtimée au de-là de ce que nous ſommes ? Je vous conjure de prier le Seigneur, qu'il leur donne la grace de me connoître, pour qu'ils ne ſe trompent pas à mon ſujet.*

C'étoit la chagriner, que de s'intereſſer pour ſa ſanté : la Sereniſſime *Infante Iſabelle* ſachant qu'elle étoit incommodée, lui envoia ſes Medecins avec ordre de ne rien épargner de tout ce qui lui ſeroit de beſoin : elle fut ſenſiblement mortifiée de cette charité, qu'elle ne croioit pas lui être dûë. Elle s'en plaignit même

même tendrement au Seigneur, & lui dit: *Pouvez-vous ſouffrir, mon Dieu, qu'on s'inquiete pour une pauvre Carmelite? Ne le permettez pas, je vous en conjure, & faites-moi la grace que je meure ſans bruit.* Elle obtint ſa demande, elle mourut ſi précipitament, que perſonne ne put en être averti.

En un mot, la Venerable *Mere Anne* a été autant humble, qu'ame du monde pourroit l'être; elle demanda cette belle vertu à Dieu l'eſpace de quarante ans, elle interpoſoit le crédit de *Saint François* pour la lui obtenir du Ciel: tout humble qu'elle fût, elle ne crût jamais l'être, l'eſtime qui la ſuivoit par tout, la faiſoit craindre pour ſoi-même; & quoiqu'il ne fût perſonne qui ne l'eſtima pour Sainte, elle ſe reputoit pour la plus imparfaite de toutes les créatures.

CHAPITRE XVIII.

Sa Vie auſtere.

LA Venerable *Mere Anne* commença à embraſſer la Croix de JESUS, dès le moment qu'elle commença à le connoître: toute innocente qu'elle fût, elle pratiqua dès ſa jeuneſſe, à l'exemple du Précurſeur du Fils de Dieu, les auſteritez les plus rigoureuſes: & on peut dire qu'elle commença la vie pénitente par où les plus mortifiez la finiſſent, marcher à pieds nuds parmi les pierres & les épines, ſe mâter le corps par des diſciplines les plus cruelles, porter ſur ſa chair nuë une rude étoffe, & bien ſouvent le cilice, ſe plonger dans l'eau la plus froide, n'avoir pour tout lit, qu'un faiſſeau de ſarmant, & une pierre aiguë

pour

pour chevet ; c'eſt ce qu'on a admiré, comme des actes d'une pénitence extraordinaire dans les ames les plus auſteres : ç'a été cependant la pratique de cette Venerable *Mere* dès ſes plus tendres années ; elle s'étudioit dès lors à faire mourir un corps, qui à peine étoit animé de la vie, elle imprimoit les caracteres d'un JESUS crucifié dans ſes membres, pour s'en rendre une parfaite copie.

Toutes ſeveres que paroiſſoient ces pénitences ; elles ne furent que l'ombre de celles qu'elle pratiqua dans la Reforme : elle ne ſe contenta pas des auſteritez communes, elles n'étoient pas aſſez ſenſibles pour un corps déja à demi mort à force de pénitences : il lui en falloit des extraordinaires, elle en faiſoit juſqu'à ce point, que le ſang couloit abondamment à force de le châtier par les diſciplines : elle ſe ceignoit d'une chaîne la plus rude, & dont les pointes penetroient bien avant dans la chair : elle ſe couvroit d'un cilice le plus affreux, ſe ſerroit les jambes avec des cordes pleines de nœuds, & ſi étroitement qu'elles y imprimoient des concavitez qui ne lui durerent pas moins que la vie : elle mêloit de l'abſynte avec ſon manger pour en ôter la ſaveur, & ne goûter que l'amertume : elle ſe pinçoit aux bras avec tant de cruauté, qu'ils en reſtoient tout noirs de meurtriſſeures ; ſi elle ſe coupoit au doigt, ou à tout autre membre elle n'y appliquoit d'autre onguent que du pur ſel pour en irriter les douleurs ; elle ſe vautroit nuë parmi les orties & les épines, juſqu'à n'en ſortir que le corps tout déchiré, & couvert de ſang. En un mot il n'étoit point d'auſterité que la haine qu'elle avoit de ſoi-même, ne lui inſpira pour faire mourir un corps, qui dès long-tems n'avoit preſque plus de vie.

Sa ſainte cruauté n'épargna pas ſon grand âge

toute

toute foible qu'elle fût par le long cours des années, elle se crut assez forte pour toutes les austeritez communes : jamais ne se dispensa-t-elle du jeûne, à moins d'une incommodité dangereuse ; elle n'omettoit rien des disciplines, chaînes, cilice, tunique de laine, & d'autres pénitences qui se pratiquent dans l'Ordre. Ses Filles la conjuroient quelquefois de moderer ses austeritez, pour ne pas plus ruiner sa santé, qui n'étoit qu'une maladie, & qu'une foiblesse continuelle, elle aquiesçoit à leurs prieres pour ne pas leur donner quelque déplaisir, mais son pauvre corps le paioit au double, lors qu'elle étoit en particulier : rien ne l'affligeoit plus que lors que l'incommodité la jettoit dans l'impuissance de continuer ses rigueurs, elle croioit pour lors qu'elle ne faisoit rien d'autre que d'être à charge à ses Filles. *Hélas !* leur disoit-elle, *que vous êtes heureuses de pouvoir travailler pour Dieu, & le louer, comme vous le faites, dans le tems que je vis en bête ! je le souffre cependant pour son amour, puis que tel est son bon plaisir.*

CHAPITRE XIX.

Sa mortification des sens.

LA Venerable *Mere Anne* ne souhaitoit rien plus que de vivre de la vie de l'esprit, s'étudioit à mourir à ses sens : Il n'en est point, de qui on ne puisse dire, qu'il ne fût veritablement mort : elle refusoit à ses yeux le moindre regard inutile, ou qui leur eût pu donner quelque plaisir, même innocent : elle avoit une modestie d'Ange, elle ne se servoit plus

plus de ſes yeux, que pour le pur beſoin; ſi elle les ouvroit, ce n'étoit que pour voir ce qui pouvoit lui faire élever l'eſprit en Dieu. Comme, par exemple, les aſtres; à ſon reveil, elle ouvroit les fenêtres, & contemploit la beauté de l'aurore naiſſante. En étant penetrée dans l'ame, elle s'écrioit parmi les plus doux tranſports: *Ah, Seigneur, que tous les Etres créez vous louent à jamais! que le Ciel & la terre, que tout un monde vous aime! mais que je vous aime plus que tou autre ne peut vous aimer!*

Quant à l'ouïe, elle étoit ſourde pour tout autr diſcours que celui de Dieu: c'étoit lui faire une pein mortelle, que de l'entretenir des vanitez du ſiécle. s'il arrivoit qu'il ſe gliſſa dans les recreations quel ques paroles, qui approchaſſent des diſcours mon dains, elle les détournoit agréablement ſur des ma tieres ſpirituelles, pour qu'il ne ſe trouva rien d monde parmi des ames, qui faiſoient profeſſion d' être parfaitement mortes: jamais ne ſe porta-t-elle apprendre d'autres nouvelles, que celles qui concer noient l'état de l'Egliſe. En un mot, elle n'avoit poin d'oreille, que pour ce qui touche Dieu.

L'odorat ne fut pas traité avec moins de rigue que les autres ſens; bien loin de lui accorder que que ſatisfaction dans les bonnes ſenteurs, elle ſe fa ſoit un plaiſir de ne s'en ſervir, que pour flairer qu'il y a de plus puant: elle ſe plaiſoit à la cuiſine où il ſe rencontre mille choſes, qui exhalent une ode à ne pas trop agréer: elle trouvoit ſes délices à ſe vir les infirmes les plus dangereuſes, comme elle à l'égard d'une pauvre Lepreuſe, dont le corps n'étc qu'infection, pourriture; elle en lavoit les linges rem plis de pus, capable de faire ſoûlever le cœur a ames les plus fortes.

Po

Pour ce qui touche le goût, elle le mortifioit en tout, elle se privoit de ce qu'il y avoit de meilleur dans ses portions : c'étoit la chagriner que de lui donner, dans le tems même de ses infirmitez, quelque morceau délicat ; les viandes les plus insipides, étoient celles qu'elle agréeoit le plus : jamais ne se plaignit-elle de la nourriture, en quelque maniere qu'elle fût assaisonnée, tout étoit de son goût : si on la pressoit à prendre quelque meilleur aliment, elle en ressentoit un grand déplaisir, elle se soûmettoit cependant pour ne pas en donner à d'autres : toute alterée qu'elle fût, elle souffroit cette soif ardante avec tant de plaisir, qu'elle ne vouloit pas même la moderer avec un peu d'eau. En un mot, l'absynte qu'elle mêloit avec son manger, ne montre que trop qu'elle n'y cherchoit d'autre goût, que celui de n'en pas trouver, & s'il faut ajoûter foi à ce que dit une de ses Filles, elle avala l'espace d'un an tout ce qu'elle trouva de crachats parmi le Couvent ; ce qui devoit sans doute, lui être d'autant plus sensible, que la nature en a plus d'horreur.

Elle s'étudia aussi à faire mourir sa langue par un silence le plus austere ; elle ne parloit que dans le besoin, & bien souvent retranchoit-elle quelque chose des paroles necessaires, crainte qu'insensiblement elle ne s'échappa dans des superfluës : lors qu'elle devoit se trouver au parloir, elle se faisoit cour avec les gens du siécle, si on l'y entretenoit de discours qui ne fussent pas de Dieu, elle en recevoit un grand déplaisir dans l'ame : elle recommandoit à ses Filles de ne pas s'entretenir long-tems avec les Seculiers, & de prendre à cœur la vertu du silence, comme une chose indispensablement requise pour le recueillement interieur, & pour s'avancer dans l'oraison.

Quant

Quant au coucher, elle le mortifia dès sa jeunesse : le lit le plus dur étoit le meilleur pour prendre son repos, jamais ne chercha-t-elle rien de cette delicateſſe qui flate le corps : elle tâchoit de le mortifier jusqu'à ce point, que de ne lui pas même accorder le repos neceſſaire ; bien souvent paſſoit-elle les nuits entieres dans la priere ; ſi elle ſe couchoit, ce n'étoit au plus que pour trois à quatre heures : le reſte du tems n'étoit emploié, ou qu'à des œuvres charitables, comme à conſoler les infirmes, ou qu'à contempler les grandeurs de Dieu. Ses Filles lui demandoient ſouvent, comme il ſe pouvoit qu'elle ſubſiſta, n'accordant preſque point de repos au corps ; elle leur faiſoit cette réponſe digne d'un cœur auſſi noble que l'étoit le ſien. *Hélas ! cheres Filles, un peu de repos ſuffit à un miſerable corps, puis que nôtre vie eſt courte, emploions-là à louer le Seigneur, que ferions nous couchées ſi long-tems comme des bêtes ?*

Pour finir ce chapître nous pouvons dire qu'elle avoit les qualitez que les maîtres de la vie ſpirituelle exigent dans une ame parfaite, c'eſt-à-dire, qu'elle étoit ſourde, aveugle & muette : ſourde à toute autre parole que celle de Dieu ; aveugle, en ce qui regarde les vanitez du ſiécle ; muette, en ce qui touche la langue, dont elle ne ſe ſervoit jamais, que pour des paroles utiles & neceſſaires.

CH

CHAPITRE XX.

Son Obéïſſance.

ELLE s'eſt toûjours fait un point de conſcience d'obéïr; toute ſa vie n'a été qu'une obéïſſance continuelle: il ne fut peut-être jamais perſonne plus ſoûmiſe à ſes Parens que la Venerable *Mere Anne*; n'aiant plus que Freres & Sœurs elle ne les reveroit pas moins que Pere & Mere, jamais ne les chagrina-t-elle, du moins volontairement, jamais ne contredit-elle à leurs ordres, jamais ne ſe rebuta-t-elle du travail qu'ils lui enjoignoient, quoiqu'audeſſus de ſes forces. En un mot, elle étoit plus prête à executer leur commandement, qu'ils ne l'étoient à lui en faire.

Elle obéïſſoit à ſes Directeurs comme à Dieu même, elle trouvoit tant de plaiſir à ſuivre leur conſeil, qu'elle dit un jour à une Religieuſe: *Qu'elle trouvoit plus de conſolation à pratiquer la volonté des autres, que la ſienne propre.* Elle demanda inſtamment au Seigneur, la grace de ne jamais ſuivre ſa propre volonté; & elle dit: *De ne pas ſe ſouvenir de l'avoir ſuivi, depuis qu'elle eût fait cette demande.*

Son Confeſſeur lui commanda un jour de mettre le doigt dans le feu l'eſpace d'un *Credo*; elle obéït à l'aveugle, elle l'y tint tout le tems qui lui étoit preſcrit; elle n'en ſentit pas les ardeurs, elle l'en retira ſans en être tant ſoit peu touché: & Dieu pour témoigner combien cette action lui agréa, a conſervé ce doigt incorrupte. Quoique de tout ſon corps il n'en reſte que les os, ce doigt porte une chair pas moins

vive

vive que s'il fut encore animé : les Peres Carmes Déchaussez de *Bruxelles* ont le bonheur de le posseder.

La Sainte & Seraphique *Mere* THERESE fut un jour tellement pressée d'affaires, qu'il lui étoit impossible d'en vuider, le tems lui étoit trop court pour faire les réponses à des lettres les plus importantes : la Venerable *Mere Anne* lui compatissoit, elle souhaitoit dans l'ame qu'elle eût sû écrire pour la soulager. Dans le tems que cette pensée lui rouloit dans l'esprit, la Sainte lui dit : *Je serois aise, ma Fille, que vous sachiez écrire, vous m'aideriez de beaucoup dans cette rencontre.* Elle lui répondit : *Ma Mere, il n'est rien d'impossible à l'obéïssance, si* Vôtre Reverence *me le commande ; j'obéirai.* La Sainte convaincuë de sa grande vertu, le lui commanda, la Venerable *Mere Anne* prit la plume, forma les caracteres conformes à ceux d'une lettre que la Sainte avoit écrite, & qu'elle lui donna, & dès lors elle continua d'écrire sans jamais l'avoir appris sous d'autre maître, que celui de l'obéïssance.

Son obéïssance n'a pas moins paruë dans d'autres prodiges : les Malades qu'elle a guéri, la pluie qu'elle obtint du Ciel, dans un tems que tout perissoit de secheresse à la campagne, ont été les éfets de sa parfaite soûmission.

Toute Superieure qu'elle fût, elle se fit un plaisir d'obéïr, pas moins que si elle eût été sujette : s'il en faut croire à la déclaration juridique de la Reverende Mere *Claire de la Croix*, jamais elle ne repliqua aux sentimens de ses Superieurs, dans des points mêmes, où les plus savans l'asseuroient, qu'elle devoit alleguer les inconveniens qui en pouvoient naître. Elle disoit toûjours : *A Dieu ne plaise que je m'oppose à sa volonté, ni à celle de mes Superieurs, j'aime bien mieux*

qu

ue le tout ſe perde en obéïſſant, que de ne pas obéïr. Lors u'elle en recevoit quelque ordre, elle le propoſoit ſes Filles en ces termes: *Mes Sœurs, les Superieurs ous enjoignent telle choſe: quiconque d'entre vous ſou- aite d'être ma Fille, qu'elle s'y ſoûmette; ſi quelqu'une 'y oppoſe, qu'elle ne me croie pas ſa Mere.* Elle témoi- noit effectivement combien ce peu de ſoûmiſſion lui eſagréeoit: de quelque douce humeur qu'elle fût, lle paroiſſoit la plus ſevere dans ce qui touche l'obéïſ- ance, elle ne pouvoit croire qu'une Ame Reli- ieuſe jouït d'un calme interieur en ſuivant ſa pro- re volonté.

Elle fut ſi ſoûmiſe, qu'un Superieur lui aiant com- nandé de brûler quelques écrits ſpirituels qu'elle voit compoſées, elle fut plus promte à executer ſes rdres, qu'il ne le fut à les revoquer: quoique dans e commandement il n'eut d'autre intention, que de aire une épreuve de ſa vertu.

Elle n'obéïſſoit pas ſeulement à ſes Superieurs, nais encore aux moindres de ſes ſujettes; il ne falloit ue lui inſinuer ce qui ſe devoit faire, pour qu'elle e fit d'abord; elle montroit par cette promtitude, u'il n'eſt point de chemin plus ſeur que celui d'obéïr.

CHAPITRE XXI.

Sa Pureté.

LA Venerable *Mere Anne* n'eut rien plus à cœur que la pureté, dès l'âge de ſept ans elle choiſit un JESUS pour Epoux, reſoluë de ne jamais en prendre l'autre: quelqu'effort qu'on fit, on ne pût la faire changer de deſſein. Ses Parens voulurent l'engager

dans

dans le mariage, mais en vain : le démon l'attaqua en mille manieres par des representations les plus sales, tous ses efforts furent inutiles, elle en triompha avec le secours du ciel.

Une de ses Sœurs la fit appeller chez soi pour l'induire à un engagement avec son Beau-frere : la Venerable *Mere Anne* se doutant de ce dessein, trouva moien de le renverser, elle s'embarbouilla la face, & ne se couvrit la tête que de torchons de cuisine : Sa Sœur la voiant en cet équipage, s'en fâcha jusqu'à ce point, que de la traiter de folle, & de la chasser de sa maison ; sa pureté triompha par ce stratagême des combats importuns qu'on lui livroit.

L'amour qu'elle avoit pour cette belle vertu, qui charme le cœur d'un Dieu, la fit resoudre à une vie si austere, telle que fut celle qu'elle a menée : elle s'étudioit à châtier son corps, crainte qu'il ne se rebella contre l'esprit ; elle lui refusa jusqu'aux moindres satisfactions, pour en arrêter tous les sentimens déréglez : convaincuë que la vision de Dieu n'étoit dûë qu'aux ames pures, il n'est rien qu'elle ne fit pour conserver cette pureté de l'ame & du corps : c'eût été la choquer à l'excès que de proferer en sa présence la moindre parole messéante. En un mot, aiant le bonheur d'être l'Epouse de l'Epoux des Vierges, elle n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit agréer à ce plus chaste de tous les Epoux ; & j'ose dire que sa pureté croissoit à proportion qu'elle s'avançoit dans l'union avec Dieu.

CHA.

CHAPITRE XXII.

Sa Pauvreté.

UN Jesus pauvre charmoit le cœur de la *V. Mere Anne*; elle s'étudia à se rendre une parfaite copie de ce divin Original : persuadée qu'il prend ses délices d'être avec les pauvres d'esprit, elle ne negligea rien pour se perfectionner dans cette pauvreté évangelique, elle dégagea son cœur de toute attache aux biens de la terre : de ce même, qui faisoit l'objet de sa dévotion, elle s'en dépouilla pour ne pas attacher ses affections aux choses les plus spirituelles : toute affectionnée qu'elle fût à sa sainte & Seraphique *Mere* THERESE, elle distribua ses Reliques à ses Filles, jusqu'à ne s'en conserver quoique ce fût : comme on n'approuvoit pas cette conduite ; elle dit qu'elle les partageoit à celles qui en profiteroient mieux qu'elle, & qu'il lui suffisoit d'esperer de la voir un jour dans le Ciel. Quelques jours avant mourir, elle dit à une de ses Filles : *Béni soit le Seigneur ; je suis tellement morte à toute chose, que rien ne peut me faire peine, ni me donner la moindre satisfaction : mon cœur ne vit qu'à Dieu seul.* S'occupant un jour à filer de la laine, on lui demanda, quelle étoit sa pensée. Elle dit : *Je pense que mon cœur & mon esprit sont pareils à cette laine ; comme elle est suspenduë entre le Ciel & la terre, de même je me tiens tellement dégagée de tout, qu'il me paroît vivre dans un autre séjour.*

Elle ne pouvoit souffrir dans sa cellule que le pur necessaire ; on n'y voioit rien qui ne ressentît l'esprit

de pauvreté : toute Superieure qu'elle fût, elle n'y conserva jamais de l'argent ; si quelques personnes dévotes lui en donnoient pour acheter des Images pour les Bienfaiteurs, elle le faisoit garder ailleurs : elle prioit frequemment le Seigneur de ne pas permettre qu'elle eût rien de superflu dans sa cellule, puis que la Religion ne lui manquoit de rien.

Il n'étoit rien de plus pauvre quant au vétement que cette Venerable *Mere*, elle se servoit des habits les plus usez & les plus rapiecetez ; un Superieur fit un jour de grands reproches aux Religieuses, de ce qu'elles souffroient que leur Mere fût si mal propre : elle les excusa, & lui dit : *Qu'elle cherchoit sa commodité.* Elle n'étoit pas moins pauvre dans le manger, elle choisissoit toûjours les moindres portions, & se faisoit un plaisir de se nourrir des viandes les plus grossieres : c'étoit la chagriner que de s'inquieter touchant sa nourriture. La Pourvoieuse lui dit un jour, qu'elle lui avoit reservé quelque chose qui seroit de son goût ; elle lui témoigna combien cela lui desagréoit, & n'en voulut pas toucher.

Elle s'étudioit à imprimer dans les cœurs de ses Filles, cet amour de la pauvreté évangelique : outre les beaux exemples qu'elle leur en donnoit, elle les exhortoit efficacement à la pratiquer, & à se rendre conformes à un JESUS pauvre : s'il se commettoit le moindre manquement dans ce point, elle en faisoit une reprimande la plus severe, & remontroit avec force, combien grande est l'obligation du vœu de pauvreté.

CHA-

CHAPITRE XXIII.

Sa Prudence dans le Gouvernement.

LA Sainte & Seraphique *Mere* THERESE dit dans ſes Fondations deux choſes à la louange de la Venerable *Mere Anne de Saint Barthelemy*. La premiere, qu'elle étoit grande Servante de Dieu; la ſeconde, qu'elle y découvroit tant de diſcretion, & de prudence, que quoique Sœur du Voile blanc, elle en attendoit plus de ſervice que des Choriſtes. On a été charmé de ſa prudence en Eſpagne; elle l'a fait ſingulierement paroître, lors que la Venerable *Mere Marie de Saint Jerôme*, Couſine de la Sainte fut Prieure des Religieuſes de *Madrid*, qui n'étoient pas peu brouillées: elle leur inſpira de la confiance envers leur Prieure, & à celle-ci de la douceur & de l'amour envers ſes Filles: tellement qu'elles preſſerent la Superieure de leur permettre de faire un ſecond noviciat ſous la conduite de la Venerable *Mere Anne*, quoique Converſe. Sa prudence parut encore, lors qu'une Prieure du même Monaſtere voulant ajoûter quelque choſe à la perfection de la Reforme, entreprit de bâtir un déſert des Filles qui y menaſſent une vie auſtere: quelques prieres qu'on fit à la Venerable *Mere Anne*, jamais elle n'y donna les mains; on la traita de relâchée & d'inobſervante, mais elle s'en ſoucia fort peu. Tout commencé que fût ce deſſein, il avorta & la prudence de cette Venerable *Mere* fut d'autant plus admirée, qu'elle avoit été blâmée, de ce qu'elle s'y étoit fortement oppoſée.

On admira sa prudence jusqu'à ce point en France & en Flandre, qu'on l'obligea à prendre le Voile noir pour la charger du gouvernement, elle dût s'y soûmettre. Sa conduite gagna les cœurs de ses Filles & des gens du siécle ; il n'étoit point qui ne fût charmé de sa maniere d'agir, la plus engageante du monde : il n'étoit rien de plus doux, ni de plus tendre à l'endroit de ses Filles, elle ne les traitoit pas en esclaves, mais en enfans. Elle disoit : *Qu'elle aimoit mieux souffrir en Purgatoire pour son trop de douceur, que pour le trop de rigueur.*

Toute admirable que fût cette douceur, elle savoit la ménager jusqu'à faire violence à son naturel ; elle n'épargnoit pas la rigueur dans le besoin. S'il s'étoit glissé quelques fautes, elle les reprenoit avec tant de force & de zele, qu'elle inspiroit de la crainte aux coupables, & en même tems le desir de s'en corriger : on lui demandoit quelquefois, comment elle pouvoit agir avec cette rigueur, elle qui étoit d'un naturel le plus doux. Elle répondoit : *Mon panchant ne m'inspire pas cette conduite, mais le devoir de ma charge m'y force.* En un mot, sa prudence la faisoit tellement moderer sa douceur & sa rigueur, qu'elle poussoit ses Filles & par amour & par la crainte, à observer exactement les Statuts & la Regle de sa *Sainte Mere.*

Si sa correction avoit aigri quelqu'une de ses Filles plûtôt que de la faire rentrer dans son devoir, elle en attribuoit toute la faute à son peu de conduite, lui faisoit ses excuses en particulier, & par cette maniere d'agir, elle la forçoit doucement à se reconnoître, & à se corriger. Sa prudence lui inspiroit de joindre les exemples aux paroles : convaincuë que l'exemple touche plus les cœurs, que non pas les exhortations ; elle se trouvoit la premiere aux actes communs,

e qui servoit d'aiguillon à ses Filles, & les poussoit imiter une observance si exacte.

Il ne faut pas cependant s'étonner de sa prudente conduite; outre la prudence naturelle qui la lui inspiroit, la Sainte & Seraphique *Mere* THERESE, & Dieu même l'instruisoient bien souvent de quelle maniere elle devoit agir: elle ne pouvoit qu'irreprochablement gouverner sous la direction de ces savans Maîtres, & à dire vrai, jamais on ne s'est plaint de sa conduite dans le gouvernement.

CHAPITRE XXIV.

Sa Patience.

LA Venerable *Mere Anne* s'étudioit à souffrir tout en silence, elle demandoit tous les jours le matin la patience au Seigneur, elle estimoit cette vertu comme la moins sujette à la vaine gloire. Les autres ont toûjours un certain, je ne sais quoi, qui paroît au dehors, & qui éclate aux yeux des hommes, la patience seule, à ce qu'elle disoit, a ses maux interieurs qui ne sont connus que de Dieu, & de l'ame qui les souffre.

Quelle patience ne fit-elle pas paroître dans le siécle? elle se vit mépriſée, maltraitée, & persecutée de ses parens, & cependant jamais ne témoigna-t-elle le moindre déplaisir: sa constance lassa leurs persecutions, & les fit enfin consentir au desir qu'elle avoit d'embrasser l'Etat Religieux.

Elle étoit infatigable parmi les plus rudes travaux, la plus contente parmi les infirmitez les plus fâcheu-

ſes, inſenſible aux reproches, même les plus ſenſibles : quelque fatigue qu'elle dût eſſuier avec ſa Seraphique *Mere*, jamais elle ne s'en plaignit : quelqu'incommodité qu'elle dût ſouffrir, jamais elle ne s'en laſſa ; quelque reproche qu'on lui fit, jamais elle ne s'en chagrina : elle ne ſe rebuta en rien, ni des fatigues des voiages qu'elle dût entreprendre avec la Sainte, ni des calomnies qu'on lui impoſa, ni de frequentes infirmitez qu'elle eut à ſouffrir, ſingulierement pendant ſon grand âge. Lors qu'elle étoit incommodée, elle diſoit agréablement : *Tout ce que je dois faire pour le préſent, eſt d'obéïr à Dieu & à l'Infirmiere ; tout ce que je deſire, eſt que le Seigneur diſpoſe de moi ſelon ſon bon plaiſir.*

Elle ne demanda jamais ni le moindre ſoulagement dans ſes incommoditez, ni la grace au Seigneur qu'il l'en guérît, mais bien la patience de les ſouffrir, pour qu'elle n'inquietât point, ni ne donnât la moindre fâcherie à ſes Infirmieres.

Elle ſentit trois jours avant ſa mort une douleur ſi ſenſible à l'épaule, qu'il lui eût été impoſſible de la ſupporter, ne fût que le Seigneur, à ce qu'elle dit elle-même, l'anima à la ſouffrir & lui remontra qu'elle n'étoit qu'un foible craion de celle qu'il endura dans le tems de ſa ſanglante Paſſion. Elle dit pour lors à ſes Filles : *Hélas que je bois un Calice amer* ! Une d'entre elles lui répondit : *Hé quoi, Ma Mere, n'eſt-il pas encore tout avalé ; combien de tems doit-il encore durer ? Bien loin*, lui repartit-elle, *de l'avoir avalé, il m'en reſte encore un bien plus amer ;* ce qui arriva effectivement.

Quelque ſenſibles que furent les douleurs, qu'elle reſſentit dans le corps, elles ne furent pas l'ombre de celles qu'elle ſouffrit dans l'ame : mille tentations,

mille

mille abandons interieurs, mille sechereſſes l'affligerent juſqu'à ce point, que de ſe croire la plus éloignée de Dieu : ſon cœur brûloit d'amour pour cet aimable Epoux, elle ſoûpiroit après ſa préſence, elle en deſiroit les plus chaſtes embraſſemens ; mais elle n'y trouvoit que toute rigueur, toute inſenſibilité, & un éloignement, qui eût été inſupportable à un cœur moins crucifié que le ſien. En un mot, elle ne trouvoit pas JESUS dans JESUS même.

Ces rudes épreuves lui continuerent juſques dans ſa vieilleſſe, elle en étoit bien ſouvent tellement preſſée, qu'elle avouë elle même : *Que Dieu ſe cachoit à ſes yeux, que ſon ame ſe trouvoit ſeule parmi les tenebres, ſans ſecours du Ciel, & comme ſi jamais elle n'eût connu de Dieu ; que toutes les faveurs qu'elle en avoit reçuës, lui paroiſſoient des illuſions, qu'elle étoit même ſur le point d'en perdre la vie.*

Mais Dieu ne l'affligea pas juſqu'à ce point que de lui refuſer quelque aſſeurance du bonheur de ſon état, il revela à la Venerable Mere *Catherine de Chriſt*, combien il ſe delectoit parmi les ſouffrances de la Venerable *Mere Anne*, il lui fit voir la gloire qu'il lui preparoit pour couronner ſes travaux ; il l'aſſeura qu'elle recevroit là, l'Aureole du Martyre, comme étant duë à ſa patience, il lui commanda de le lui écrire pour la conſoler dans ſes peines ; elle le fit effectivement. La Venerable *Mere Anne* étoit actuellement à *Anvers* la plus déſolée du monde par les peines interieures, lors qu'elle reçut cette Lettre d'Eſpagne. Pour finir en un mot ce Chapître, il ne ſe peut expliquer quelles ont été ſes ſouffrances, & avec quelle patience elle les a endurées pour l'amour d'un JESUS crucifié.

CHA-

CHAPITRE XXV.

La faveur qu'elle reçut d'être la Compagne de la Sainte & Seraphique Mere THERESE.

LA vûë de ſes petites fautes lui donnoit un grand déplaiſir, dès qu'elle étoit encore dans le ſiécle, elle en ſoûpiroit dans le cœur, & en faiſoit des plaintes amoureuſes au Seigneur ; elle eût ſouhaité de n'en point commettre, mais qu'outre la foibleſſe naturelle qui y entraîne les plus Saints, elle ſe trouvoit preſque dans la neceſſité d'en commetre : les mauvais exemples des gens du ſiécle, les compagnies qu'elle devoit frequenter (quoiqu'elle en choiſit les meilleures) étoient des pierres d'achoppement, qu'elle ne pouvoit éviter ſelon ſes deſirs, & d'où elle ne ſortoit quelquefois qu'avec de legeres ateintes à ſa pureté interieure : toutes petites, & inévitables aux plus parfaits, que fuſſent ces fautes, elle en concevoit une douleur extrême, & diſoit au Seigneur : *mon Dieu ſi j'avois le bonheur de joüir de la compagnie d'une ame ſainte, je vous ſerois plus fidele, & je ne vous offenſerois plus.* Elle entra à ce deſſein dans la Reforme, Dieu lui y fit la grace qu'elle ſouhaitoit : la Sainte & Seraphique *Mere* THERESE la choiſit pour Compagne conformément au commandement que le Seigneur lui en avoit fait : il lui enjoignit de s'en ſervir dans ſes voiages, & l'aſſeura qu'elle la ſoulageroit, & dans ſes infirmitez, & dans les grands embarras de ſes affaires.

L

La Sainte en reçut tout le ſervice qu'elle pouvoit n attendre, elle fut tellement charmée & de ſa ver- u, & de ſa conduite, qu'elle en fit ſa confidente, & 'aima à l'excès: il n'étoit rien de plus uni que les œurs de THERESE & d'*Anne de Saint Barthelemy*, elles partageoient les graces du Ciel & les ſouffrances de la erre. La Venerable *Mere Anne* reſſentoit dans le cœur, out ce que la Sainte ſouffroit au corps, elle ſe por- oit avec tant d'ardeur à la ſervir, qu'elle étoit plus promte à obéïr, que la Sainte ne l'étoit à comman- ler: cette promtitude agréa tellement à la Sainte, u'enfin elle devoit toûjours être avec ſa charitable Confidente, même lui fit-elle la grace de mourir en- re ſes bras, la faiſant l'heritiere de ſon double eſprit.

La Venerable *Mere Anne* ne ſût jamais aſſez recon- noître la grace que Dieu lui fit d'avoir été la Com- pagne d'une auſſi grande Sainte, elle n'en parle qu'a- vec de hautes idées dans l'hiſtoire de ſa vie, & elle l'eſtima plus que toute autre faveur, & à dire le vrai elle en avoit du ſujet, elle ne doit, après Dieu, toute ſa perfection qu'à cette grande Sainte. Elle a puiſé dans ſa poitrine ce fond de vertus qu'elle a fait couler dans les cœurs de tant de Filles & en France, & en Flandre: elle n'a appris que dans l'école de cette ſavante Maîtreſſe, cette ſurprenante conduite, qui lui a attiré tous les cœurs: elle ne s'eſt élevée dans ces ſaintes communications avec Dieu, que ſous la direction de ce Seraphin Incarné. En un mot tant de beaux exemples qu'elle vit l'eſpace de quatorze ans, dans ce parfait Miroir de toutes les vertus, ne purent que lui ſervir d'aiguillon, pour les ſuivre, & pour ſe rendre une fidele copie d'un ſi ſaint Original, & une veritable Fille d'une Mere ſi achevée en me- rites, & ſi comblée des faveurs du Ciel.

C'eſt

C'eſt donc avec juſtice que la Venerable *Mere Anne* eſtima infiniment la grace qu'elle eut d'être la Compagne d'une Ame ſi ſainte: les hommes les plus éminens n'ont ſû aſſez la louer, & l'en ont felicitée, lors que la Sainte fut beatifiée. L'Evêque de *Tarracone*, le Reverend Pere *François de Ribera* de la Compagnie de JESUS, le Venerable Pere *Jean* de JESUS MARIA, & le Venerable Pere *Dominique* de JESUS MARIA en furent du nombre. Voici ce que le dernier lui écrivit là-deſſus.

JESUS ET MARIE SOIENT A JAMAIS DANS L'AME DE VÔTRE REVERENCE.

ENFIN, ma Reverende Mere, le Seigneur nous a conſolés par la beatification de Nôtre Sainte Mere, *vôtre intime & chere Compagne; cette grace que Dieu a accordée à* Vôtre Reverence *eſt bien à eſtimer, il lui demandera compte avec juſtice de ces riches talens, dont il l'a favoriſée, telles que ſont les nobles actions de* Nôtre Sainte Mere: Vôtre Reverence *a eu le bonheur d'admirer les vertus ſublimes, lors qu'elle étoit en vie.*

CHAPITRE XXVI.

Parallele des Vertus de la Venerable Mere Anne, *avec celles de* SAINTE THERERE.

LA Venerable *Mere Anne* s'étant étudiée à imiter les vertus de ſa *Sainte Mere*, elle en a copié les plus beaux traits dans ſon cœur: on ne pourra mieux connoître le rapport de cette ſainte Fille avec ſon incomparable Mere, qu'en confrontant les vertus de l'une avec les vertus de l'autre.

SAINTE

Sainte Therese conçut dès son enfance un grand desir d'emporter le Ciel, ce desir lui inspira celui du Martyre; elle ne souhaitoit rien plus, ou que de mourir pour l'amour de son Dieu, ou que de le faire vivre par la foi dans les cœurs des Infideles. La Venerable *Mere Anne* conçut presque même avant l'usage de la raison, une crainte si vive du peché, qu'elle se fût fait un plaisir de sacrifier mille vies, plûtôt que d'en commettre: elle n'aima rien plus que de se voir éloignée des créatures, pour jouïr de la possession de son Dieu, qu'elle aimoit avant de connoître ce que c'étoit qu'aimer.

Sainte Therese choisit la *Sainte Vierge* pour sa Mere dès ses tendres années, elle eut une affection toute singuliere en son endroit, elle en faisoit tout son recours dans ses besoins. La Venerable *Mere Anne* en fit de même; toute sa confiance étoit ancrée dans cette Mere de misericorde: dans toutes ses peines elle implora son secours, & elle en reçut des faveurs les plus surprenantes.

Sainte Therese embrassa la vie Religieuse à l'âge de vingt ans, quelque tendresse qu'elle sentît pour un Pere qui l'aimoit à la folie, quelque repugnance que la nature en témoignât, quelque opposition que le démon fit naître, elle surmonta tous ces dangereux obstacles, & fit un tel effort sur soi-même, que jamais elle ne conçut le moindre repentir de son engagement. La Venerable *Mere Anne* conçut le même dessein & au même âge: elle n'eut pas moins d'oppositions à surmonter & du côté de ses Parens, & du côté du démon; mais aussi n'eut-elle pas moins de courage à les vaincre.

Sainte Therese a souffert infiniment & dans le corps par les infirmitez, & dans l'ame par les

peines,

peines, les sechereſſes & les abandons interieurs. La Venerable *Mere Anne* dut eſſuier toutes ces rudes épreuves, ſa vie n'a été qu'une maladie continuelle, ſon cœur n'a été qu'une victime, que l'amour divin a ſacrifié à ſes rigueurs les plus ſenſibles : mais jamais elle ne ſe laſſa de ſouffrir ; ſon ame étoit la plus attachée à Dieu, dans le tems même qu'elle devoit s'en croire la plus éloignée.

Sainte Therese s'étoit fait un plaiſir de mener la vie la plus auſtere, quelqu'incommodée qu'elle fût, elle ne ſe relâcha en rien de cet eſprit de pénitence. La Venerable *Mere Anne* en a fait de même ; ſes auſteritez n'ont pas moins continué que ſa vie, elle n'a pas même épargné ſa vieilleſſe. En un mot, ſes pénitences n'ont ceſſé qu'avec la mort.

Sainte Therese a été élevée à la contemplation la plus ſublime, favoriſée des viſions les plus ſurprenantes, & ſouvent honorée de la preſence de Dieu. La Venerable *Mere Anne* a reçu les mêmes faveurs, ſon oraiſon l'a élevée juſqu'à connoître les Myſteres les plus profonds de l'auguſte *Trinité* ; Dieu lui a apparu dès ſon enfance juſqu'à la fin de ſa vie.

Sainte Therese a brûlé d'un deſir inſatiable du ſalut des ames, elle ſouhaitoit de reſter juſqu'à la fin du monde dans les flâmes du Purgatoire pour en ſauver une ſeule. La Venerable *Mere Anne* ſentoit le même zele, il n'eſt rien qu'elle n'eût entrepris, rien qu'elle n'eût ſouffert, rien qu'elle n'eût donné, juſqu'à ſon ſang même, pour gagner quelques ames à Dieu.

Sainte Therese trouva dans ſes Directeurs dequoi exercer ſa patience : ils traiterent d'illuſions, ſes viſions & ſes revelations divines. La Venerable *Mere Anne* fut exercée de même ; ſes Directeurs la plonge-

plongerent dans mille troubles, à les croire elle n'agissoit pas par l'esprit de Dieu, le démon la trompoit sous une belle apparence de vertu.

SAINTE THERESE posseda les vertus dans un degré le plus sublime; sa pauvreté fut la plus rigoureuse, sa chasteté fut angelique, son obéïssance fut la plus promte & la plus aveugle. La Venerable *Mere Anne* a copié en soi ses belles perfections: l'histoire de sa vie nous en fait foi.

SAINTE THERESE a vieilli parmi les travaux pour l'accroissement de la Reforme, & le bien de l'Observance: elle n'a rien oublié de tout ce qui pouvoit contribuer à la perfection de ce grand Chef-d'œuvre, qui ne pouvoit sortir que de la main toute-puissante de Dieu. La Venerable *Mere Anne* a été animée du même Esprit, elle a partagé ces fâcheux travaux pendant la vie de la *Sainte*, & elle les a continués après sa mort en France & en Flandre.

SAINTE THERESE n'a composé l'histoire de sa vie que pour obéir à ses Directeurs; cette même obéissance lui a fait jetter au feu les plus tendres expressions sur les Cantiques. De même la Venerable *Mere Anne* n'a écrit sa vie que par ordre de ses Superieurs, & pour leur obeir, elle a brûlé des écrits spirituels qu'elle avoit composez.

SAINTE THERESE fut éprouvée par mille peines, par mille sechereſſes & par mille abandons les plus desolants quelque tems avant sa mort, Dieu voulut augmenter sa gloire en redoublant ses souffrances. De même la Venerable *Mere Anne* dut essuier des peines interieures les plus assommantes; un cœur moins fort que le sien, n'eût seu les souffrir: mais son amour l'en fit triompher.

SAINTE THERESE n'a fini sa vie que par

où

où elle l'avoit commencée, le même amour qui la fit vivre, la fit mourir. Nous en pouvons dire le même de la Venerable *Mere Anne*, son amour étoit si ardant, que comme il ne la fit vivre qu'en Dieu & que pour Dieu; il est bien probable qu'il la fit aussi mourir, pour vivre éternellement à ce doux Seigneur.

En un mot, il n'est presque point de vertu, point de faveur, point de prodige, qui eût éclaté dans la Sainte & Seraphique *Mere* THERESE, que Dieu n'eût aussi communiqué à la Venerable *Mere Anne* pour la rendre une veritable Fille d'une Mere si parfaite.

CHAPITRE XXVII.

Son Don de Prophetie.

DIEU communique bien souvent quelque étincelle de sa lumiere infinie aux ames les plus saintes: en étant éclairées, elles penetrent dans les choses futures, qui ne peuvent être connuës par les foibles raions naturels, & dans les presentes mêmes, quoique les plus éloignées. La Venerable *Mere Anne* fut trop avant dans le cœur de Dieu pour ne pas être gratifiée de cette faveur: l'Histoire de sa vie nous en fait foi: que de choses futures n'a-t-elle pas prevûës? comme sont le mauvais succès de l'entrepriſe d'un desert pour des Filles, son depart pour la France, la gloire qu'elle y procureroit à Dieu, l'avantage que les ames en recevroient, les travaux qu'elle y essuiroit. Que des presentes les plus eloignées n'a-t-elle pas connuës, comme si elle les eût vûës de ses yeux propres? telles que sont la défaite de l'Armée navale du Roi

Roi Catholique, lors qu'elle s'embarqua pour la conquête de l'Angleterre; la Victoire que le Comte de *Tilly* remporta en Allemagne contre les Heretiques. Mais rapportons quelques predictions particulieres de cette Venerable *Mere*, qui ne sont pas marquées dans sa vie.

La Sereniſſime *Infante Iſabelle* fut un jour la voir avec quelques Dames & les Demoiſelles de ſa ſuite: La Venerable *Mere Anne* en regarda une fixement; l'*Infante* s'en apperçut, elle lui en demanda le ſujet; elle lui dit qu'elle la regardoit de la ſorte, parce qu'elle ſeroit Religieuſe: l'*Infante* en fut ſurpriſe, & la Demoiſelle qui ne ſentoit pas le moindre panchant pour le Cloître, la fut encore plus. Et dit en pleurant: *Comment ſe peut-il que je me faſſe Religieuſe, vû que c'eſt la moindre de mes penſées?* La Venerable *Mere* lui répondit: *Ne pleurez pas, ma chere Demoiſelle, vous n'embraſſerez l'Etat Religieux que de vôtre propre mouvement.* La choſe arriva effectivement; aiant aſſez long-tems combattu les inſpirations du Ciel: elle s'y rendit enfin, prit l'Habit des mains de la Venerable *Mere Anne*, & fut nommée *Claire de la Croix.* Elle prédit le même à la Mere *Thereſe de Jeſus*; elle lui dit: *Qu'elle ſeroit ſa premiere Novice à* Anvers, *& qu'elle lui ſuccederoit à la Charge de Prieure.* Elle aſſeura auſſi à la Sœur *Marie de Saint Joſeph: Qu'elle embraſſeroit la vie Religieuſe, & qu'elle l'aſſiſteroit en perſonne à la mort.* L'éfet verifia ces deux prédictions.

Madame *Cano*, Epouſe de Monſieur *Jean Gomez Cano*, étoit toute affectionnée à la Reforme, elle témoignoit à la Venerable *Mere Anne* l'eſtime ſinguliere qu'elle en faiſoit, & lui dit un jour: *Qu'elle ſe croiroit la plus heureuſe du monde, ſi elle avoit le bonheur de voir une de ſes Filles Carmelite* La Venerable *Mere* lui dit:

Ma-

Madame, vous aurez cette consolation, pas une seule; mais plusieurs entreront chez nous. Les Filles de cette Dame étoient pour lors dans un âge incapable de former le dessein de l'état Religieux; plusieurs étoient encore à naître: étant même grandelettes, elles s'engagerent si avant dans les vanitez du siécle, qu'on n'eût jamais cru, qu'elles deussent, ou plûtôt qu'elles pussent s'en défaire. Le Pere fut voir la Venerable *Mere Anne*; elle l'asseura de nouveau que quelques attachées au monde que fussent ses deux Filles aînées, elles en briseroient bien tôt les chaînes. La chose arriva contre toute attente, elles entrerent en Religion, deux autres suivirent leurs exemples, tellement que cette Dame eut le bonheur de voir quatre de ses Filles dans la Reforme.

Un jour on lui parla d'un Carme Déchaussé, on lui dit qu'il n'avoit pas d'étude, que l'âge trop avancé ne lui permettoit pas d'en acquerir, & que jamais il ne rempliroit les charges de l'Ordre. La Venerable *Mere* prédit, qu'il en exerceroit les plus honnorables & qu'il s'en acquitteroit avec l'applaudissement de tous: sa prédiction se verifia dans la suite, ce Pere s'avança tellement dans la vertu, & fut favorisé d'une telle science infuse, qu'on le jugea digne des premieres Charges: il fut choisi Prieur, Definiteur, Provincial six fois, & Vicaire General, il exerça ces Charges irreprochablement, & avec agréement de tout l'Ordre.

Elle dit à la Femme d'un Peintre d'*Anvers* de se tenir prête pour la mort, qu'elle lui arriveroit dans ses premieres couches; elle reçut avec joie cet avis charitable, & se disposa par une vie chrétienne à ce dernier passage, qui arriva conformément à la prédiction de la Venerable *Mere*.

Madame *Marie de Vega* pria la Venerable *Mere Anne* d

de recommander au Seigneur ſon Couſin Monſieur *Edouard Ximenés*, qui étoit commandé pour le ſiége de *Berghen-op-zoom* : elle lui dit, qu'il y laiſſeroit la vie ; effectivement il y fut bleſſé dans une ſortie que firent les ennemis, & il en mourut.

Louis Nuñes Medecin & ſa Femme *Françoiſe Godinez* s'affligeoient ſenſiblement de ce qu'ils n'avoient pas d'enfant, ils alloient ſouvent trouver la Venerable *Mere Anne* pour en recevoir quelque conſolation. Les aiant inſtamment recommandez au Seigneur, elle dit un jour à la Femme : *Conſolez-vous, Dieu vous donnera une Fille.* Elle l'eut effectivement quelque tems après.

Madame *Chriſtine de Ligne*, Epouſe du Comte de *Naſſau*, la pria de lui obtenir de Dieu un Fils pour la conſolation de ſa Famille ; elle lui dit : *Confiez-vous en Dieu, Madame, vous en aurez immanquablement un.* Elle l'eut en éfet, il tomba malade juſqu'à être abandonné des Medecins : mais la Venerable *Mere Anne* qui lui avoit obtenu la vie, lui obtint la guériſon par ſes prieres au grand étonnement de tout le monde.

La Princeſſe de *Charleville* s'affligea à l'excès de ce qu'elle étoit diſgraciée du Roi Très-Chrétien, & des principaux Officiers de ſa Cour ; elle deſeſperoit de pouvoir rentrer en grace, elle en écrivit à la Venerable *Mere Anne* pour en apprendre ſon ſentiment, elle lui fit une réponſe qui la conſola fort. Elle l'aſſeura que ſa diſgrace finiroit bien-tôt ; elle vit peu de tems après combien infaillibles étoient les lumieres de cette grande Servante de Dieu.

Dieu lui a auſſi revelé les choſes les plus éloignées. Etant un jour recueillie en oraiſon, elle vit un Religieux de la Societé, appellé *Jean Chaillant* ; il tenoit les mains élevées vers le Ciel, il avoit la face

bien gaie, & lui dit, *Saint Jean l'Evangeliſte m'a apporté la nouvelle la plus agréable du monde, je m'en vais à ce moment partir pour le Ciel.* Elle en reçut une conſolation extrême, & apprit quelque tems après qu'il étoit mort à la même heure, & de la même maniere, qu'il lui apparut dans cette viſion.

Un Carme Déchauſſé ſon Confeſſeur, étant à deux doigts de la mort, dans le Couvent de *Madrid*; il arriva qu'on ſonna la cloche pour un Religieux défunt. La Communauté dit à la Venerable *Mere Anne*, allons prier pour nôtre Confeſſeur, il eſt decedé: Elle répondit qu'on avoit ſonné pour un autre, & que le Confeſſeur ſe portoit mieux; ce qui fut trouvé veritable.

On ſema le bruit que *Michel Rambours* Capitaine de l'Armée navale étoit peri en mer. La Venerable *Mere Anne* aſſeura le contraire, & dit que le Seigneur le lui avoit montré la nuit precedente en parfaite ſanté. Il ſe portoit effectivement le mieux du monde.

La Mere *Françoiſe de Chriſt* traita ſecretement avec ſon Frere *Don Inigo de Cardenas*, d'une nouvelle Fondation dans la Ville de *Luches*, qui étoit de ſon domaine: elle lui dit d'agir auprès du Reverend Pere General, pour que la Venerable *Mere Anne* s'en charge du ſoin avec elle. Quelque ſecret que fût ce deſſein la Venerable *Mere* lui dit un jour: *Ma Mere, déſiſtez je vous en prie, de vôtre entrepriſe; je me ferois un plaiſir d'y emploier tous mes ſoins, mais ſouvenez-vous que nôtre Reverende Mere Prieure, qui eſt ſans appui, a beſoin de mon ſecours.* Cela arriva à *Madrid*, la Venerable Mere *Marie de Saint Jerôme* en étoit Prieure: la Venerable Mere *Eleonor de Saint Bernard*, qui rapporte ceci, étant à *Anvers* avec la Venerable *Mere Anne*, lui demanda confidemment, comment elle avoit ſeu ce

ter

errer ce ſecret? Elle lui dit qu'un Saint le lui avoit evelé.

Don Eſtevan de Gamarre, Maître de Camp General le Sa Majeſté Catholique, prétendit d'épouſer ſa Niéce, il y trouva tant d'oppoſition, & du côté des Parens qui ne vouloient pas donner leur conſentement, & de la Cour de *Rome* qui refuſoit la diſpenſe; que toutes ſes tentatives qui ne continuerent pas moins de ept ans, furent inutiles, la choſe même parut impoſible. Il fut conſulter la Venerable *Mere Anne* là-deſus; elle l'aſſeura qu'il en viendroit à bout, & que Dieu beniroit ſon Mariage. La choſe en fut de même u'elle l'avoit prédite, les obſtacles s'oterent, la Cour e *Rome* expedia la Bulle de la diſpenſe, & ils eurent bonheur d'avoir treize enfans.

La Venerable Mere *Jeanne Françoiſe Fremiot*, dite ans le ſiecle Madame de *Chantal*, conçut un ardant eſir d'embraſſer la Reforme, elle communiqua ce eſſein à la Venerable *Mere Anne*, pour lors Prieure u Couvent de *Paris*. Elle lui répondit: *Madame, Iôtre Sainte Mere ne vous agrée pas pour une de ſes illes; le Ciel vous deſtine pour être la Mere de tant de illes, que vous aurez le bonheur d'être ſa Compagne.* Elle nda effectivement ſous la direction de *Saint François Sales*, l'Ordre de la *Viſitation de Sainte Marie*.

CHAPITRE XXVIII.

Sa Prophetie touchant la Fondation des Carmelites Déchaussées à Cologne.

LA Venerable *Mere Anne* ne pouvoit arrêter les efforts de ce desir insatiable qu'elle avoit du salut des Ames ; elle ne negligeoit rien de tout ce qui pouvoit y contribuer, ce qui faisoit qu'elle emploioit tous ses soins à donner de l'accroissement à la Reforme ; elle souhaitoit ardamment de l'établir à *Cologne* elle pria le Seigneur de lui accorder cette grace ; l'asseura qu'on y fonderoit un Monastere, & qu'une chose singuliere le rendroit celebre. Son desir étoit d'aller en personne, mais le Seigneur voulut finir, couronner ses travaux par une gloire immortelle : elle mourut avant qu'on ne pût entreprendre cette Fondation, elle la recommanda à ses Filles d'*Anvers* : elle témoignoit pendant sa vie qu'elle faisoit une estime toute singuliere de ce Couvent à bâtir, & en parloit avec bien de l'avantage. Selon les rapports des Reverendes Meres *Marie du Saint Esprit* & *Beatrix de Saint Joseph*, elle asseura frequemment que cette Fondation seroit glorieuse : Elle insinuoit par ces paroles, ce qu'elle se feroit, & qu'elle auroit quelque prerogative particuliere. Ce qui arriva effectivement, l'Histoire de cette Fondation en fera foi.

On estime le Bois de *Nôtre-Dame de Montaigu* comme un trésor ; Dieu a operé grand nombre de Miracles par son moien : on en tira une piece qui sur-

soit toutes les autres ; l'*Archiduc Albert* & l'*Infante Isabelle*, de glorieuse memoire, en firent l'objet de leur devotion ; le Cardinal *Infant* en fut l'Heritier après leur mort, & en faisoit une estime toute singuliere : *Marie de Medicis* Reine de France étant disgraciée du Roi, vint au Païs-Bas, elle souhaitoit passionément d'avoir quelqu'Image de la Vierge pour sa consolation ; elle apprit que le Cardinal *Infant* possedoit ce trésor du Bois de *Montaigu* ; elle le pria de l'en gratifier, elle l'obint, & en fit tailler une fort belle Image : Elle l'appella *Nôtre-Dame de la Paix*, & en fit l'objet de sa devotion ; la pria instamment de pacifier les deux Couronnes, qui étoient en Guerre : elle en obtint bien souvent du secours dans ses besoins, plusieurs autres personnes eurent le même bonheur.

Quelques années après, cette pieuse Reine fut contrainte de se rendre à *Cologne* ; elle y tomba dangereusement malade, les Carmelites qui y étoient nouvellement établies, lui envoierent le Portrait de la Venerable *Mere Anne* qui étoit decedée : Elle le fit mettre aux pieds de son lit, le regardoit de tems en tems, & s'en trouvoit fort consolée dans ses peines. Voulant reconnoître la charité de la Mere, & la pieté de ses Filles, elle dit quelque tems avant mourir : *Je donne aux Carmelites Déchaussées de cette Ville de* Cologne, *una grande Image du Saint Bois de Nôtre-Dame de Montaigu.* Cette Piéce a rendu ce Couvent celebre, conformément à la prediction de la Venerable *Mere Anne*.

Le même jour qu'on porta cette sainte Image dans le Monastere, on commençoit un nouveau bâtiment, & on ouvrit le Traité de Paix entre les deux Couronnes ; ce qui fut un presage, que ce Couvent étant consacré à la *Reine de Paix*, seroit un memoire éternel de ce grand bien accordé au monde & à Nôtre Mere

la sainte Eglise, qui ne respire que l'union entre les Princes Chrétiens.

Il est aussi à remarquer que sur le fond du Couvent, & particulierement sur celui de l'Eglise, on avoit ouï par diverses fois une harmonie toute celeste d'Esprits bienheureux (ce que plusieurs personnes dignes de foi ont attesté,) & les fanfares des trompettes avec le bruit des tambours & du canon ; ce qui présageoit, à ce qu'on peut croire, les triomphes de la benedi-ction de la premiere pierre de cette Eglise, où devoit reposer *Nôtre-Dame de la Paix.*

En effet, *Ferdinand* Duc de *Baviere*, Prince & Ele-lecteur de *Cologne* vint exprès en Ville pour mettre la premiere pierre, ce qui se fit avec la derniere solem-nité : on dressa un Autel le plus riche du monde, avec un Trône le plus magnifique pour y placer l'Image de la *Sainte Vierge.* Elle paroissoit dire à tous : *Je suis une vigne qui répand une bonne odeur, mes fleurs sont des fruits d'honnêteté ; ces Filles qui rempliſſent ce Cou-vent sous ma protection, sont la bonne odeur de* JESUS-CHRIST, *elles fleuriront en saintеté.* La premier Pierre ne fut pas plûtôt mise des mains de l'Electeur que les trompettes, les canons, & les tambours re-tentirent à merveille ; le Ciel paroissoit prendre par aux triomphes qui se faisoient sur la terre, l'air étoi au plus serain, & il faisoit un des plus agreables jou qu'on eût vu depuis bien du tems. Tout cela presageo la Paix future entre les Princes de l'Europe, c'éto en cette vûë qu'on faisoit cette ceremonie avec tan de solemnité : l'inscription qu'on mit sur la Pierre e fait foi. La voici.

Ad majorem Dei Opt. Max. Deiparæque Virgi MARIÆ *de Pace, hujus Templi tutelaris gloriam,*

ad obtinendam universalem Ecclesiæ pacem, sedente Urbano V. imperante Ferdinando III. Austriaco primarium hunc Lapidem posuit Serenissimus ac Reverendissimus Dominus, D. Ferdinandus Archiepiscopus ac Princeps Elector Colonienſis, utriùsque Bavariæ Dux. Benedictum à R. D. D. Georgio Paulo Stravio Episcopo Joppensi ac Suffraganeo Colonienſi : ipso die Commemorationis B. MARIÆ *de Monte Carmelo 16. Julii An.* 1643.

On ne voit que trop par la gloire de ce Monaſtere, combien veritable fut la prophetie de la Venerable *Mere Anne*; Dieu voulut encore le gratifier d'une faveur ſinguliere. La Paix étant concluë, *Nôtre Saint Pere le Pape Alexandre VII.* qui avoit été Nonce à *Cologne*, & qui étoit convaincu combien grande étoit la veneration du peuple envers cette ſainte Image, envoia ſon Portrait ſur une lame d'or, & enrichi de diamans avec ordre de l'attacher ſur la poitrine. Il donna cette marque éternelle de ſa ſujection envers la *Sainte Vierge*; elle lui en fut reconnoiſſante, elle procura la Paix de l'Empire outre celle des deux Couronnes; on la publia le jour de la Fête de *Nôtre-Dame du Mont Carmel*, comme ſi elle en eût été l'Auteur.

Ce grand Pape ne ſe contenta pas d'avoir fait ce beau don à la *Sainte Vierge*, il envoia une aſſez groſſe ſomme d'argent pour avancer ſon Egliſe, & ſollicita par cet exemple les Fideles à en faire de même.

Je ne parle pas d'un grand nombre de miracles qui ſe ſont faits & ſe font tous les jours par le moien de cette ſainte Image. Tout ce que j'ai rapporté de cette Fondation ſuffit, pour convaincre que la Venerable *Mere Anne* n'avoit predit, qu'elle ſeroit glorieuſe qu'à la faveur des lumieres infaillibles.

CHA-

CHAPITRE XXIX.

Son estime parmi les Gens du monde.

QUELQUE horreur que les Saints eussent de la bonne estime, elle les suit par tout, lors même qu'ils la fuient; Dieu ne le permet que pour donner plus d'éclat à sa gloire. C'étoit un grand déplaisir à la Venerable *Mere Anne* de se voir honorée, il n'est rien qu'elle ne fit pour qu'on en conçût du mépris; quelqu'adresse qu'elle emploiât pour en imprimer dans l'esprit des hommes, le tout tournoit à sa gloire: pour le dire en un mot, elle fut par tout en estime, autant qu'elle eût pu l'être.

Philippe Second, ce grand Monarque, la revera comme une Sainte, les Grands du Roiaume se faisoient honneur & plaisir de communiquer avec elle de bouche ou par écrit.

Henri IV. Roi de France, & la Reine *Marie de Medicis* l'ont reçuë pas moins qu'un Ange du Ciel, lors qu'elle y fut établir la Reforme: Il n'est personne qui ne fût charmé de sa maniere d'agir, & de sa douceur plus qu'humaine; on en disoit par tout mille louanges.

Quand elle partit de France pour le Païs-Bas, elle se rendit à *Mons*, les Religieuses la reçurent avec d'autant plus de plaisir, qu'elles aspiroient à voir la plus chere Compagne de leur *Sainte Mere*. La Venerable Mere *Isabelle de Saint Paul* (qui en étoit Prieure, & une des six Religieuses qui étoient parties d'Espagne) avoit une si haute idée de sa vertu, qu'elle lui défendit de se mettre en coulpe comme les autres: elle se soûmit à l'obéissance, mais elle pressa si vivement la Superieure,

rieure, qu'enfin elle ne voulut pas lui refuſer ces occaſions de pratiquer l'humilité; elle le fit avec tant d'édification (de même que les autres mortifications communes) que la Communauté fut puiſſamment touchée de ces beaux exemples. Le Reverend Pere *Thomas de* JESUS, Vicaire Provincial, & Prieur de *Bruxelles*, permit aux Religieuſes de lui confier l'état de leur interieur: quelques Profeſſes même firent un ſecond noviciat ſous ſa conduite, ce qui leur fut d'un grand avantage pour la vie ſpirituelle.

Aiant reſté un an à *Mons*, on obtint la permiſſion de fonder à *Anvers*. Le Reverend Pere Vicaire Provincial vint trouver la Venerable *Mere Anne* pour lui donner le ſoin de cette nouvelle Fondation, & en même tems l'en declarer Prieure: il avoit pour Compagnon le Reverend Pere *Hilaire de Saint Auguſtin*, Maître des Novices à *Bruxelles* (Dieu montra en viſion à la Venerable *Mere Anne* l'ame de ce bon Pere pas moins claire que le criſtal, & pas moins éclatante que le Soleil) quelque repugnance qu'elle reſſentît pour cette commiſſion, elle s'y ſoûmit, pour ne pas deſobeïr.

Elle partît en Octobre l'an 1612. & prit la route par *Marimont*: l'*Archiduc Albert* & l'*Infante Iſabelle* l'attendoient avec impatience, & la reçurent avec plaiſir: quoi qu'on eût preparé un ſouper magnifique, elle ne fit qu'une ſimple collation avec ſes Compagnes, parce que c'etoit un jour de jeûne de l'Ordre: ennemie de toute delicateſſe, elle aima mieux ſe priver du repos que de le prendre ſur un lit mollet: pluſieurs Dames de la Cour ne furent pas coucher cette nuit, elles la paſſerent devant la chambre de la Venerable *Mere*, pour joüir du bonheur de la voir de tems en tems par une petite fente de la porte.

Elle

Elle en partit le lendemain avec le Caroſſe de l'*Archiduc*, elle arriva à *Nivelle* : Madame l'Abbeſſe la reçût avec autant d'honnêteté qu'il ſe pouvoit, ſelon que Leurs Alteſſes le lui avoient enjoint. Les Chanoineſſes voulurent la ſervir elles-mêmes : elle en partit le jour ſuivant avec ſes Compagnes, elles furent entendre la Meſſe & communier à *Nôtre-Dame de Hal*, & arriverent le même jour à *Bruxelles* : La Venerable *Mere Anne de* JESUS qui ne connoiſſoit que trop les merites de Nôtre Venerable *Mere*, la reçut avec une tendreſſe à ne pouvoir être exprimée. Elle commanda à ſes Religieuſes de lui confier leur interieur ; puis elle lui demanda quel en étoit ſon ſentiment, elle lui répondit agréablement : *Je les juge des Filles dignes d'une telle Mere*. La recreation ſe paſſa à conter ce qu'elle avoit veu de plus admirable dans la Sainte & Seraphique *Mere* THERESE, tout le tems qu'elle eut le bonheur de lui ſervir de Compagne dans ſes voiages ; puis elle deut recevoir les viſites des Dames de *Bruxelles*, qui étoient les plus ravies du monde de voir cette ſainte Ame.

Il ne ſe peut expliquer avec quelles marques de joie on la reçut à *Anvers*, ſa ſainteté y faiſoit tant de bruit, qu'on ſe preſſoit à l'envi pour avoir le bonheur de la voir. Le Roi Catholique aiant appris qu'elle avoit délivré la Ville de ſurpriſe par l'efficace de ſes prieres, ne ſut aſſez reconnoître cette grace : il donna ordre à l'*Infante* de ne rien negliger de tout ce qui pouvoit contribuer à continuer la ſanté de cette bonne Religieuſe. L'*Archiducheſſe* partant un jour pour *Breda*, fut voir expreſſément la Venerable *Mere Anne* à *Anvers* ; elle la conſulta, & l'entretint des heures entieres ſur l'état des affaires, & la conjura de les recommander inſtamment au Seigneur ; étant ſur le point

de

de sortir, elle se mit à genoux, & lui demanda la benediction, elle en fit faire de même à tous ceux de sa suite, qui étoient tous des premiers Seigneurs du Païs, & leur dit, qu'elle esperoit qu'elle les mettroit à couvert de tout peril, & qu'elle leur procureroit un heureux succès de leur entrepriſe; leur voiage fut effectivement le plus heureux du monde.

La renommée de la vertu de la Venerable *Mere Anne* se répandit jusques dans les Roiaumes les plus éloignez. Le Prince de *Pologne*, qui fut éleu Roi quelque tems après, lui rendit visite, & la pria de le gratifier de quelques Images, sur lesquelles elle avoit écrit quelque chose de sa main; il lui dit d'en faire present au Roi son Pere & à ses Freres: Il eut un tel respect pour la Venerable *Mere*, que jamais il ne voulut se couvrir en sa presence.

L'Archevêque de *Gnene*, Primat de *Pologne*, sensiblement touché des grands troubles du Roiaume, lui écrivit en ces termes.

TRES-CHERE MERE EN JESUS-CHRIST.

BENI soit le Seigneur, de ce que dans ce fatal siécle il a daigné vous faire paroître au monde comme une brillante lumiere de la pieté & de la perfection du saint Carmel, & vous favoriser des graces singulieres: nous ne cesserons de prier ce Pere de misericorde, qu'il vous augmente ses faveurs, & qu'il continuë d'exaucer vos vœux. Je vous recommande ce pauvre Roiaume que les Barbares envahissent de tous côtez; nôtre Roi, & la Sainte Eglise Catholique que ces Guerres jettent dans le trouble: & vous conjure par ce sacrifice, que vous avez fait au Seigneur de vous-même, de m'accorder un petit souvenir dans vos saintes

saintes prieres auprès de JESUS-CHRIST *Nôtre Seigneur, qu'il daigne vous conserver longues années, comme un astre éclatant de vôtre saint Ordre, la gloire & le soûtien du Nom Chrétien, & de l'Eglise universelle. Donné à* Gnene *le 26. Septembre* 1622.

DE VOTRE REVERENCE.

Très-affectionné Pere & Serviteur Laurent, Archevêque de Gnene.

Le General de la Haute *Pologne*, lui écrivit aussi en des termes, qui ne marquoient que trop combien elle étoit en estime & en reputation dans ce vaste Roiaume. La Lettre est trop longue pour être inserée ici, je l'omets pour rapporter le sentiment qu'eut *Nôtre Saint Pere le Pape Paul V.* de la Venerable Mere *Anne de Saint Barthelemy* : quoique ce grand Pontife admirât les témoignages, que tant de personnes les plus graves, les plus éclatantes en dignitez, les plus versées dans les sciences, & les plus éminentes en sainteté avoient donnez dans le procès de la Canonisation de la Sainte & Seraphique Mere THERESE DE JESUS, si est-ce qu'il avoua, qu'il faisoit plus de fond sur celui de la Venerable *Mere Anne*; non seulement parce qu'elle vivoit en Sainte, mais encore parce qu'elle rapportoit les nobles actions de sa Seraphique *Mere* avec ordre, avec clarté, & avec une énergie toute singuliere : & la sacrée *Rose* n'en parla pas moins avantageusement, lors qu'elle la traita de Religieuse d'une très-grande vertu, d'une éminente sainteté, & de Compagne de SAINTE THERESE. *Religiosa maximæ virtutis & sanctitatis, ipsiusque Virginis Theresiæ familiaris socia.*

Enfin

Enfin pour conclure ce Chapître, je rapporte le témoignage de la Venerable Mere *Marie de Saint Jerôme* ; quoiqu'elle fût du même Ordre il n'eſt pas de moindre poids pour nous convaincre en quelle eſtime fut la Venerable *Mere Anne* ; elle aſſeure donc que la Sainte & Seraphique *Mere* THERESE avoit conçuë une ſi haute idée de ſa prudence & de ſa vertu, qu'elle ſe ſervoit de ſon conſeil dans les affaires les plus preſſantes : elle ajoûte qu'elle-même ne n'eût jamais ſeu ſe reſoudre à accepter la Charge de Prieure de *Madrid*, ſi la Venerable *Mere Anne* ne l'eût aſſiſtée de ſes conſeils dans le gouvernement.

CHAPITRE XXX.

Son heureux Trépas.

LA mort de la Venerable *Mere Anne* fut l'echo de ſa vie, c'eſt-à-dire, non moins Sainte : Dieu l'y diſpoſa par des épreuves les plus rudes, elle deut eſſuier des abandons interieurs, & des peines exterieurs pour la finir comme elle l'avoit commencée : elle a vécu dans la croix, & eſt morte ſur la croix. Elle fut ateinte plus d'une fois d'apoplexie ; la derniere qui l'attaqua, & qu'elle échapa par miracle, la plongea dans de ſi grandes incommoditez, qu'il n'étoit pas de moment de ſa vie qui ne fût autant de morts : tout ce qui lui reſtoit de ſain dans le corps étoit le cœur, qui ſoûpiroit inſtamment après les chaſtes embraſſemens de ſon Epoux ; elle ne trouvoit que du dégoût dans ce qu'on lui donnoit pour ſon ſoulagement : Les grands ſoins que la Sereniſſime *Infante* prenoit pour le réta-

bliſſement

blissement de sa santé, lui causoient le dernier déplaisir.

L'asseurance qu'on lui donnoit de sa mort prochaine, la consoloit dans l'ame. Impatiente de jouïr du Ciel, elle ne pouvoit avoir assez tôt cet heureux moment, qui devoit lui procurer ce bonheur : pour que ses Filles ne se flatassent point de sa guérison, elle les asseura de sa mort avant le retour des Peres de la Province du Chapître General. Ce qui arriva effectivement.

Son Confesseur lui dit un jour, que le Provincial à son retour destineroit pour la Fondation de *Liege*, la Religieuse d'entre les Filles d'*Anvers*, qu'elle agréeroit le plus. Elle lui répondit : *Quelqu'une partira avant que cela n'arrive*. Cette réponse troubla ce bon Pere; comme la maladie la pressoit le plus, il crut qu'elle parloit de sa mort; il la conjura de prier le Seigneur qu'il la differât encore de quelque tems. Elle lui dit : *Puis que Vôtre Reverence me le commande, j'obéirai*. Ce qui nous fait voir qu'elle fut obéissante jusqu'à la mort.

Trois à quatre mois avant son decès, le Seigneur lui commanda de communier le plus frequemment qu'il lui seroit possible, parce qu'elle trouveroit dans cet adorable Sacrement le principe de son salut, & de la vie éternelle. Elle lui obéït : quelques foiblesses qu'elle sentît, elle ne se dispensoit pas de ce bonheur; elle se levoit dès les deux à trois heures du matin pour communier; & disoit : *Allons obéir au Seigneur*. Le Chapelain du Monastere, grand Serviteur de Dieu, asseura que bien loin de sentir la moindre repugnance à une si grande sujection (telle qu'étoit celle de la communier tant de tems à une heure si induë) il en recevoit des graces toutes singulieres, & une agilité de corps, qu'il croioit être surnaturelle.

Le Jeudi avant la Fête de l'adorable *Trinité*, la fiévre

fiévre l'attaqua avec plus de violence ; elle ne laissa pas cependant de se lever le lendemain pour recevoir la *Sainte Eucharistie* : l'après-midi, elle confessa au Reverend Pere Prieur des Carmes Déchaussez, & lui dit : *Qu'avec l'aide du Ciel, elle ne croioit pas avoir jamais commis de peché mortel.* Sur les cinq heures du soir elle se remit au lit ; le Medecin lui ordonna quelques doux remedes qui prolongerent sa vie jusqu'au Samedi ; la fiévre se redoubla tellement la nuit, que l'Infirmiere crut qu'elle expireroit entre ses bras ; sur les cinq heures du matin du Dimanche, elle fut un peu mieux : le Medecin la trouva presque sans fiévre, il lui défendit de se lever, non pas même pour ouïr la Messe. N'y pouvant y assister de corps, elle y assista d'esprit ; elle s'abîma tellement dans la connoissance du Mystere de la toute auguste *Trinité*, & en conçut tant d'amour, que tout le matin elle ne fit que parler de ses grandeurs avec tant d'energie, qu'elle surprenoit ceux qui étoient presens : elle parut même toute embrasée d'amour, éclatante d'une lumiere celeste, & belle comme un Ange : sur le midi la fiévre l'attaqua de nouveau, & lui causa une douleur si sensible à l'épaule gauche, qu'elle s'en plaignit en prononçant le saint Nom de JESUS. Elle pria qu'on lui appliquât une Relique sur le membre, où elle sentoit le plus cette douleur, & dit à une Religieuse : *Hélas, chere Fille, à moins d'un secours du Ciel, il m'eût été impossible de la souffrir ; le Seigneur m'a donné à entendre, qu'elle avoit quelque rapport à celle qu'il souffrit, lors qu'on l'étendit sur la Croix, & c'est ce qui m'a animée à la supporter.* Peu de tems après, sa face changea notablement, le Medecin, le Reverend Pere Prieur, & le Confesseur vinrent d'abord, & desespererent de sa vie ; on lui administra l'Extrême-Onction : l'apoplexie

aiant

aiant épaiſſi ſa langue à ne pouvoir dire mot ; elle fit le Signe de la Croix ſur ſa bouche, & témoigna qu'elle avoit le jugement bon. Cette Onction exterieure produiſit une ſi grande onction de la grace dans ſon ame, qu'elle en parut toute changée : une ſainte joie éclata ſur ſa face, ſes yeux s'ouvrirent, & parurent les plus beaux du monde, elle les éleva vers le Ciel ; les tenant attachez à cet heureux ſéjour, qui faiſoit l'objet de ſes ſoûpirs : elle expira avec un viſage riant, ſans non plus d'effort, que ſi elle eût entré dans un doux ſommeil.

Cette mort, quoique la plus heureuſe, fut infiniment ſenſible à ſes Filles, une d'entre elles accablée de triſteſſe, baiſſa la tête ſur les pieds de la ſainte Défunte, & ſentît une odeur ſuave & la plus agreable du monde : les autres eurent auſſi le bonheur de la ſentir, pas ſeulement auprès du corps mais parmi tout le Couvent.

Le bruit de ſa mort ne fut pas plûtôt repandu que la Ville témoigna le grand deplaiſir, que la perte d'une ſi puiſſante Protectrice lui cauſoit : il eſt incroiable quelle foule de monde ſortit de *Bruxelle* non ſeulement le menu peuple, mais tout ce qu'il avoit de Nobleſſe, de Princes & Princeſſes vinrent en hâte à *Anvers*, pour avoir le bonheur de rever ce ſaint Corps avant qu'on l'enterrât : les lieux ci convoiſins en firent de même.

On deut l'expoſer au Chœur trois jours entiers po ſatisfaire à la devotion du peuple, la face paroiſſo d'une beauté, & d'une blancheur ſi éclatante, qu'o ne douta point qu'elle ne fût un rejailliſſement de gloire de ſon Ame. Sa ſainteté étoit en telle eſtim que le premier jour de ſon decès on deut faire to cher des milliers de Roſaires & de Medailles à ſon ſai

Cor

Corps. L'*Infante Isabelle* demanda son Scapulaire pour un souvenir éternel de sa vertu : on lui en donna un presque tout neuf, mais elle souhaita d'avoir celui qu'elle avoit usé, on se fit un plaisir de le lui envoier, elle le reçût avec une tendre devotion & l'estima comme une precieuse relique.

Au bout des trois jours on enterra le corps avec pompe devant la grille du chœur : les plus habiles Predicateurs (entre autres, le *R. P. Barthelemy* de l'Ordre de St. Augustin, Predicateur de Sa Majesté Catholique) se firent un honneur de faire le Panegirique de la Sainte Defunte, & releverent la gloire de ses vertus & de ses merites d'une maniere à charmer tout le monde.

Deux lettres, que la Reverende *Mere Catherine de Christ* écrivit d'Espagne, confirment combien cette grande Amante fut cherie de Dieu ; je le rapporte, pour qu'on eût quelque idée de sa gloire, dont elle jouït dans le Ciel. La premiere s'adressoit à la Reverende Mere de la *Croix*, la voici mot à mot.

CHERE MERE,

Notre Seigneur m'a dit en oraison, que sa très-chere Epouse, Nôtre Venerable Mere Anne *étoit decedée le jour même qu'elle avoit souhaité, & demandé pour celui de sa mort, qui fut le jour de l'auguste & adorable* Trinité ; *que ces trois Personnes Divines, la* Sainte Vierge, Saint Joseph, *Nôtre Sainte* Mere Therese, *& quelques autres Vierges l'assisterent en personne dans cet heureux passage ; que son Ame au sortir du corps s'envola droit au Ciel parmi les plus agréables concerts des Anges, accompagnée de plusieurs Saints. Que son Epoux celeste la reçut avec des tendresses toutes singulieres, qu'il lui dit :*

Venez, ma Bien-aimée, venez cueillir les palmes duës à vos victoires, elles couronneront vôtre patience & vôtre perseverance; l'hyver de vos travaux est fini, vous m'avez servi en Epouse fidele: comme une ferme Colomne de l'Eglise, vous avez soûtenu les interêts de ma gloire par vos prieres & par vôtre humilité; venez joüir des beautez du Ciel, venez recevoir la Couronne de Vierge & de Martyre. *Ces paroles d'un Dieu, ma Reverende Mere, me comblerent d'une consolation à ne pouvoir l'exprimer.*

Elle écrivit la seconde à la Reverende *Mere* THERESE DE JESUS, Soûprieure d'*Anvers*: en voici les termes.

LE SAINT ESPRIT DEMEURE TOÛJOURS DANS L'AME DE VÔTRE REVERENCE, MA TRES-CHERE MERE EN JESUS-CHRIST.

LA triste nouvelle de la mort de Nôtre Venerable Mere Anne *nous a été la plus sensible du monde; elle m'a plongée dans une douleur extrême, je m'afflige avec justice de la perte d'une si grande Sainte, que Dieu favorisa de mille graces dès son enfance, que* Nôtre Sainte Mere *cherit & choisit pour sa Confidente, & son Assistante, ou plûtôt, pour sa Conseillere dans les affaires les plus importantes de la Reforme: elle a possedée toutes les vertus au plus haut degré de leur perfection; Dieu s'en est servi comme d'instrument pour operer les merveilles les plus surprenantes, il en a fait une Epouse du sang par les épreuves cruelles, elle les a essuiées avec un cœur au-dessus de son sexe; jamais plus ravie, que lorqu'il se presentoit quelqu'occasion de souffrir; elle aspiroit même à verser son sang pour l'amour d'un Dieu crucifié j'en puis répondre, je n'ai connu que trop combien elle a de*

souffrir

souffrir, & quels ont été ses desirs; elle m'a fait la grace de me les écrire bien souvent: le Seigneur m'a revelé la gloire de son Ame, il m'a asseurée qu'elle avoit reçuë les Couronnes de Vierge, de Pénitente, & de Martyre; bien qu'elle n'eût pas eu le bonheur de mourir par les mains des Bourreaux, elle en a eu les desirs les plus ardans: sa vie même pénitente n'a été qu'une souffrance, & qu'une épreuve continuelle, bien plus difficile à digerer, que les douleurs d'un martyre de peu de durée: Depuis cette asseurance que Dieu me donna de sa gloire, j'ai eu le bonheur de la voir avec la Sainte Vierge, *nôtre Sainte Mere* THERESE, *& plusieurs autres Saints; je ne pouvois moderer la joie que je sentis dans l'ame de la voir comblée de gloire, & d'une sainte allegresse.*

Plusieurs personnes spirituelles de la Ville d'*Anvers* l'ont vuë éclatante d'une splendeur toute celeste; une de ses Filles agitée de mille peines d'esprit, implora son secours, s'en trouva soulagée à l'instant, & la vit plusieurs fois toute glorieuse. Une autre eut le bonheur de la voir aussi auprès de l'adorable *Trinité* toute comblée de lumiere: Dieu s'est fait un plaisir de découvrir aux hommes la gloire de sa chere Epouse.

CHAPITRE XXXI.

Ses Miracles pendant sa Vie.

LA Reverende Mere *Marie du Saint Esprit*, qui fut souvent Prieure d'*Anvers*, atteſta dans les informations qu'on fit pour la canonisation de la Venerable *Mere Anne*, qu'elle guérit plusieurs personnes de la fiévre avec de l'eau qu'elle avoit bénie, qu'elle y

plongeoit des reliques pour qu'on leur attribuât ces miracles, & non pas à sa vertu : mais venons à ses miracles en particulier.

Anne de Sainte Thereſe, Sœur du Voile blanc, fut frappée de la peſte ; toute la Communauté s'en affligea, on ne la mit qu'avec peine dans un lieu ſeparé, crainte que ce mal ne ſe communiquât à d'autres ; elle fut reduite juſqu'à ce point qu'on la crût mourir : une ſueur froide ſe ſaiſit de ſon corps avec des hoquets ſi violens, qu'on n'attendoit que le dernier ſoûpir de ſa vie : l'Infirmiere en fut avertir la Venerable *Mere Anne*, elle lui commanda de dire à la moribonde, qu'elle lui défendoit par obéïſſance de mourir : elle ne lui eût pas plûtôt intimé ce commandement, qu'elle s'en porta mieux, la peſte ceſſa, ſes inquietudes ſe diſſiperent : en un mot, elle ſe trouva ſaine, & parfaitement guérie ; la Superieure du grand Hôpital qui avoit envoié quelques-unes de ſes Filles pour ſervir la malade fut ſurpriſe de ce changement inopiné, elle le publia comme un miracle certain, elle le dépoſa ſous ſerment, dans les informations juridiques qu'on fit après la mort de la Venerable *Mere Anne :* pluſieurs autres perſonnes, & ſingulierement celle qui fut guérie, le confirmerent.

La Venerable *Mere Anne* étant atteinte d'une paralyſie à ne pouvoir marcher, n'avoit pas peu de peine de ſe voir à charge à ſes Filles ; quoiqu'elle ſouffrit avec plaiſir, elle pria le Reverend Pere Vicaire Provinçial (qui fut la voir,) de lui commander par obéïſſance de marcher, il le fit, & à l'inſtant elle marcha ſans peine au grand étonnement de toutes ſes Filles.

Sœur *Anne de la Préſentation*, Religieuſe du Couvent d'*Anvers*, avoit ſouffert dans le ſiécle un furieux mal de tête, elle s'en trouva ſoulagée pendant le novicia-

à peine fut-elle Profeſſe, qu'il ſe redoubla juſqu'à lui ôter le repos : elle confia ſon incommodité à la Venerable *Mere Anne*, elle lui compatit beaucop dans les douleurs qu'elle ſouffroit, & lui fit le Signe de la Croix ſur le front, & à l'inſtant elle en fut tellement guérie, que le reſte de ſa vie elle n'en ſentit plus la moindre douleur.

Une autre Religieuſe du même Couvent étoit attaquée d'une douleur de dents ſi vive, qu'il lui fut impoſſible l'eſpace de ſix ſemaines de prendre que fort peu de nourriture, & point du tout de repos ; elle pria la Venerable *Mere Anne* de lui donner ſa bendediction, & au même moment elle fut parfaitement guérie.

Sœur *Marie de Saint Joſeph* Converſe fut attaquée d'une fiévre tierce la plus importune : la Venerable *Mere Anne* la fut voir un matin, & lui dit : *Ma Fille j'ai prié pour vous, la fiévre ne vous reprendra plus.* Ce qui arriva effectivement, elle n'en ſentit plus dès lors le moindre accès.

Sa charité ne ſe borna point à l'enceinte de ſon Monaſtere, elle ſe produiſit au dehors. *Jean de Cort* Bourgeois d'*Anvers*, ſe trouvant à deux doigts de la mort, & abandonné des Medecins, ſe ſouvint de la vertu de la Venerable *Mere Anne*, qui faiſoit tant de bruit en Ville : il l'envoia prier de le recommander au Seigneur, elle le fit avec plaiſir ; lui envoia de l'eau qu'elle avoit bénie : A peine le malade en eut goûté, qu'il recouvra ſa ſanté & ſes forces, ſe leva du lit, & travailla comme s'il n'eût été en rien incommodé.

Le Docteur *Jaques de Bareda*, Chapelain de la Sereniſſime *Infante Iſabelle*, étant ſur le point de mourir, & trop éloigné de la Venerable *Mere Anne*, ne put la faire prier de le recommander au Seigneur : mais aiant vu d'eſprit le peril évident de ſa mort, elle lui

obtint une parfaite guériſon par ſes prieres. Quelque tems après le Chapelain fut la voir, il lui conta ſa maladie; la Venerable *Mere* pour l'obliger à reconnoître le Seigneur, lui confia comment elle lui avoit procuré la ſanté.

Une Religieuſe du Monaſtere de *Ter-Siecken* étoit depuis trois ans tourmentée d'un chancre au ſein, qui lui cauſoit des douleurs inſupportables; elle aſpiroit après la mort comme après l'unique remede à un mal ſi fâcheux: elle s'aviſa d'aller trouver la Venerable *Mere Anne*, & la pria d'appliquer ſa main ſur ſon ſein, elle s'aſſeuroit d'en être guérie, ſi elle pouvoit en obenir une benediction: La Venerable *Mere* s'en excuſa; mais à force de prieres, elle fit une neuvaine, & puis appliqua la main, & donna la benedidiction à la malade, qui fut incontinent guérie, & ne reſſentit plus la moindre douleur. Ce qui ſurprit tout le monde.

Il ne ſe peut expliquer la quantité de prodiges qui ſe faiſoient par le moien des Habits, Images, Roſaires, & des Lettres mêmes de la Venerable *Mere Anne*: ils ſont rapportez au long dans les informations juridiques qu'on en a faites; je me contente d'en rapporter un tout-à-fait ſurprenant. Un ſoldat portoit ſur ſoi une Lettre de la Venerable *Mere Anne*, il arriva qu'il reçut un coup de mouſquet à la poitrine; la balle lui perça le pourpoint, & s'arréta ſur la lettre ſans qu'il en reçût la moindre bleſſure. Ce miracle donna tant de crédit à ſes écrits, qu'on ſe preſſoit à l'envi d'en avoir: ceux qui avoient le bonheur d'en obtenir, le portoient devotement comme une ſauvegarde contre les périls.

L'an 1625. *Laurent Rul*, Sergeant Major d'un Regiment d'Infanterie, au ſervice du Roi Catholique, fut

fut attaquée à *Anvers* d'une fiévre maligne; elle lui continua près de deux mois, & le reduisit jusqu'à ce point, qu'aiant resté vingt-huit heures sans parole, on n'esperoit plus rien de sa vie : on disposoit même déja le tout pour l'enterrer : sa femme fut prier la Venerable *Mere Anne* de le recommander au Seigneur, elle lui fit dire de sa part, qu'elle se consola, que son mari se releveroit de cette maladie : elle fut faire oraison pour lui, & pria le Reverend Pere *Thomas de Jesus* Provincial de l'aller consoler & confesser. Il fut à peine entré dans la chambre, que ce pauvre moribond commença à parler, il confessa avec un grand repentir de ses fautes, reçut le saint Viatique, & dès lors se porta mieux, & guérit parfaitement contre l'attente des Medecins, qui jugerent sa guérison tout-à-fait impossible.

CHAPITRE XXXII.

Ses Miracles après sa mort.

UNE Fille d'*Anvers*, appellée *Catherine Likens*, tomba la tête en bas dans une cave, elle se blessa de cette chute jusqu'à en perdre la parole & tout sentiment : les Medecins & les Chirurgiens ne trouvant pas de remedes, l'abandonnerent comme morte. La Mere toute affligée courut aux Carmelites, se prosterna devant le Corps de la Venerable *Mere Anne*, qui étoit encore exposé, & la conjura avec larmes d'obtenir la santé à sa Fille : pendant sa priere, elle s'anima d'une ferme confiance dans les merites de cette Sainte ; elle ne douta point qu'elle ne fût exaucée,

exaucée, elle s'en retourna chez soi, trouva sa Fille bien saine, sans douleur & sans la moindre blessure. Ce miracle se divulgua d'abord parmi la Ville, & donna de la devotion à tout le monde; on accourut de tous côtez à son tombeau pour obtenir la guérison. Les Religieuses ne mettoient qu'un peu d'eau dans un vase de la Défunte sur le sepulchre, les malades qui en buvoient, guérissoient d'abord.

Une Religieuse appellée Sœur *Anne Paule*, fut contrainte de ne pas sortir du lit durant six ans, même ne pouvoit remuer la tête; enfin les Medecins la jugerent sur le point d'expirer. Sœur *Marie Magdelaine de Monpers* lui porta l'Image de la Venerable *Mere Anne de Jesus*, dans la croiance que c'étoit celle de la Venerable *Mere Anne de Saint Barthelemy*: elle l'exhorta à mettte sa confiance dans les mérites de nôtre Venerable *Mere*, & lui dit que Dieu operoit de grands miracles par son entremise. Elle suivit ce conseil, elle fit vœu de visiter son tombeau en cas de guérison, elle passa la nuit à prier cette sainte Défunte: dès le matin elle se trouva mieux, elle commença à remuer les pieds qui avoient été perclus, elle se leva du lit avec assez de force pour se tenir de bout, & même marcha: enfin elle fut parfaitement guérie, vint s'acquitter de son vœu au tombeau de la Venerable *Mere*, & la remercia de la faveur qu'elle lui avoit procurée du Ciel.

Le Sieur *Laurent Rul*, dont nous avons déja parlé, fut attaqué d'une fiévre continuë l'espace de treize jours, elle redoubla jusqu'à ce point, qu'on craignoit pour sa vie. Sa Femme toute affligée se souvint des faveurs qu'elle avoit reçuës de la Venerable *Mere Anne* pendant sa vie; elle crut qu'elle n'étoit pas moins puissante après sa mort, elle fit prier les Religieuses

ligieuſes de lui envoier quelques Reliques de la Venerable *Mere Anne*, elles lui donnerent ſa Chappe; elle en couvrit ſon mari à demi mort; à peine l'eut-il ſur le corps, qu'il s'endormit bien profondément: à ſon reveil il ſe trouva ſans fiévre, & en peu de jours il fut entierement guéri.

Il en arriva de même à *Catherine van Hoven*, Epouſe de *Guillaume de Pomeraux*; un mal bien dangereux l'attaqua après ſes couches, il lui continua quatre ſemaines entieres, elle y couroit riſque de ſa vie: on lui conſeilla de s'adreſſer à la Venerable *Mere Anne*, elle le fit; elle en fit demander quelques reliques, on lui envoia le même Manteau, elle s'en couvrit, & s'endormit d'abord: étant éveillée, elle ſe trouva en parfaite ſanté.

Une Femme d'*Anvers* ne pouvoit s'accoucher, elle ſentoit des douleurs inſupportables l'eſpace de trois ſemaines, elle jettoit des cris juſqu'à empêcher ſes voiſins de s'endormir; quelqu'une de ſes amies lui dit, que le Manteau d'une *Sainte Mere* (ainſi appelloit-on la Venerable *Mere Anne*) faiſoit de grands miracles, on le fut chercher: au moment qu'elle en fut couverte, elle s'accoucha ſans la moindre douleur, mais l'enfant étoit mort & à demi pourri: Les femmes qui étoient préſentes, ſe confierent dans les mérites de cette grande Amante, & eſpererent qu'aiant été aſſez puiſſante pour ſoulager la Mere, elle ne la ſeroit pas moins pour rendre la vie à l'enfant; elles l'envelopperent donc dans ce Manteau, & firent quelque priere, & à l'inſtant l'enfant reprit vie, & devint extremément vermeil, on le fut batiſer à la grande Egliſe de *Nôtre-Dame*: A peine fut-il reporté à la maiſon qu'il mourut, & reprit la même forme, qu'il avoit au ſortir du ſein de ſa Mere. Ce Miracle fit grand

bruit

bruit en Ville, il fut approuvé juridiquement par Monseigneur l'Evêque.

Une autre Femme appellée *Rebecca*, se trouva aussi en un peril évident de mort pendant ses couches, mais elles furent les plus heureuses du monde, au moment qu'on l'eût couverte du Manteau de la Venerable *Mere Anne*.

Anne Mathée Bourgeoise de *Bruxelles*, se mit le pied hors du lieu, elle en sentit une si vive douleur, qu'il lui fut impossible de faire le moindre pas, l'on deut la reporter chez elle, & fut quatre à cinq mois entre les mains des Chirurgiens sans en être en rien soulagée, au contraire elle empira jusqu'à ce point, qu'elle avoit une jambe plus courte que l'autre. Ne trouvant point de soulagement dans les remedes humains, elle recourut aux spirituels, elle fit prier les Religieuses d'*Anvers* de lui envoier quelque relique de la Venerable *Mere Anne*; on lui fit tenir de ses cheveux, elle les appliqua sur la partie offensée, elle en sentit bien-tôt l'éfet, la douleur cessa, sa jambe se redressa, & elle marcha sans peine.

Helene Coors souffrit une hydropisie l'espace de trois ans, elle se sentit enfin si oppressée d'une abondance d'eau, qu'elle s'en croioit suffoquer, elle fut contrainte de tenir le lit l'espace de trois mois : elle porta au col le Rosaire de la Venerable *Mere Anne*, & l'eau se dissipa tellement, qu'au bout de trois à quatre jours elle fut parfaitement guérie.

Jaques Fragie Docteur en Medecine, & premier Chirurgien du Château d'*Anvers*, se trouvoit en peril de mort par une fiévre violente : il prit devotement en mains une piece de l'Habit de la Venerable *Mere Anne*, & à l'instant la fiévre se diminua ; & contre toute attente des Medecins il échappa de cette maladie quoiqu'âgé de septante-cinq ans.

Marie

Marie Lope, aveugle de quelques années, fit une neuvaine à la Venerable *Mere Anne*, & appliqua avec une vive foi quelques fragmens de ſes Lettres ſur ſes yeux, & quelque morceau de ſon Habit, & en un moment elle recouvra la vuë.

Le Reverend Pere *Bede du Saint Sacrement*, Carme Déchauſſé, ſentant une grande douleur au bras, y appliqua une piece de drap, dont la Venerable *Mere Anne* s'étoit ſervie, & implora ſon ſecours, & à l'inſtant il en fut guéri.

Eliſabeth Stroven étant à l'agonie à *Maeſtreick*, invoqua la Venerable *Mere*, & fit vœu de viſiter ſon tombeau, ſi elle ſe relevoit de ſa maladie: & incontinent elle ſe trouva en une parfaite ſanté.

Madame *Eleonor de Paſtrane* avoit la gorge enflée juſqu'à ce point, qu'elle couroit riſque d'en mourir: mais elle en fut guérie au moment même qu'elle y eut appliqué une piece de l'Habit de la Venerable *Mere Anne*.

Jaqueline de Pleſſie ſe bleſſa tellement à la main, que les nerfs ſe retirerent; elle ne pouvoit plus s'en ſervir, elle y appliqua quelques reliques de la Venerable *Mere Anne*, & promit de lui faire quelques prieres l'eſpace de cinq jours, & elle ſe trouva d'abord parfaitement guérie.

Catherine Beyerling aiant invoqué la Venerable *Mere Anne*, & reveré une de ſes Images, guérit en un inſtant d'une grande maladie.

Thomas Vedel Proviſeur du Château d'*Anvers* ſe guérit avec un peu de terre de ſon tombeau.

André Schoremans, & *Adrienne Strael* âgez de ſix ans, furent délivrez d'une longue & fâcheuſe incommodité; après qu'on leur eut appliqué quelques reliques de la Venerable *Mere Anne*, & fait une neuvaine à ſon honneur.

Corne-

Cornelia Govart, âgée de quatorze mois, fut portée au tombeau de la Venerable *Mere Anne*, & fut guérie d'une grande incommodité.

Cette Venerable *Mere* n'a pas fait moins de Miracles contre les démons, en voici quelques-uns.

Marie Wuls poſſedée du démon, ne fit qu'invoquer le nom de la Venerable *Mere Anne*, & à l'inſtant elle en fut délivrée.

Le Capitaine *Pierre Siera* demeuroit dans une maiſon moleſtée du démon, il en recevoit même bien ſouvent des fâcheries avec ſon Epouſe; plûſieurs Eccleſiaſtiques ſe ſervirent (mais envain,) des exorciſmes de l'Egliſe pour l'en chaſſer. Enfin ces pauvres affligez demanderent une piece de l'Habit de la Venerable *Mere Anne*, & au moment qu'ils l'eurent chez eux, le démon ne les inquieta plus.

Eliſabeth Janſens fut enſorcelée dès ſon enfance; elle fut enſuite poſſedée de quatorze démons bien deux ans & demi, ſans que les exorciſmes la ſoulageaſſent: Le Reverend Pere *Henri Lancelot* de l'Ordre de *Saint Auguſtin*, homme bien ſavant, lui appliqua du ſang de la Venerable *Mere Anne*, & lui en fit même prendre: à l'inſtant les démons la quitterent à la vuë d'une foule de monde: ils ne laiſſerent pas de l'attaquer d'une autre maniere; un de ces malins eſprits lui apparut ſous la forme d'un homme, la ſollicita au crime, & pour l'y faire conſentir, lui offrit de beaux préſens & une groſſe ſomme d'argent; il ne put ébranler ſa vertu: voiant cette tentative inutile, il lui apparut ſous des formes les plus horribles; outre les fraieurs qu'il lui cauſoit, il la fit ſouffrir en mille manieres, il la pinçoit avec tant de cruauté, qu'elle en jettoit des cris effroiables, même reſtoit des heures entieres ſans ſentiment. Les Spectateurs ne virent pas ſeulement les

marques

marques de cette rage du démon, ils en sentirent encore une odeur de souffre: le Reverend Pere *Lancelot* recourut de nouveau à la Venerable *Mere Anne*, les Religieuses lui envoierent une chemise, dont elle s'étoit servie dans son infirmité: au moment que cette pauvre Fille l'eût mise sur le corps, le démon cessa de l'affliger dans les membres qui en étoient couverts, mais il redoubla sa fureur sur ses pieds & ses mains; on les enveloppa dans d'autres linges de la Venerable *Mere Anne*, & il cessa de l'y tourmenter: mais il s'en prit encore à la tête & à la face qui en étoient à découvert; à peine y eut-on appliqué un des voiles de la Venerable *Mere*, qu'enfin il n'eut plus de prise sur le corps de cette pauvre affligée. On fit une neuvaine au tombeau de la Venerable *Mere* pour lui obtenir une parfaite délivrance de toute insulte: à la Messe du dernier jour on la fit asseoir sur un siége de la sainte Défunte, elle en portoit le Voile sur la tête; mais comme la face n'en étoit pas couverte, le démon entra sous une forme horrible par la fenêtre, & lui donna un coup de crochet, embrasé de feu au-dessous de l'œil: elle en fut blessée, & jetta un cris qui effraia les Assistans, & tomba par terre, comme si elle fût morte: la Messe achevée on fit le dernier exorcisme, qui joint à la puissante intercession de la Venerable *Mere Anne*, chassa tellement le démon, que jamais plus il ne molesta cette pauvre Fille. Ce Miracle fut examiné en toute rigueur, on le jugea si évident, que selon le sentiment des plus habiles Theologiens, il suffisoit pour canoniser la Venerable *Mere Anne*.

Un Bourgeois d'*Anvers* tenoit chez soi deux jeunes hommes, ils caresserent la même Fille, parente de leur Hôte, elle demeuroit dans la même maison: ils en vinrent bien souvent jusqu'à se quereller, & même

en apprehendoit-on des suites funestes. Le Maître demanda quelque relique de la Venerable *Mere Anne*, pour prevenir par son interceſſion tout malheur dans sa famille. Un de ces jeunes hommes presenta ses services à la Fille, lui parla d'engagement, & lui témoigna l'ardant desir qu'il avoit de l'épouser : Elle lui répondit brusquement, que ses poursuites étoient vaines, que jamais elle n'y consentiroit. Cette réponse toucha & affligea sensiblement ce jeune homme, il en conçut un tel déplaisir, que le démon profitant des noires pensées qu'il rouloit dans son esprit, lui suggera que c'étoit une lâcheté pour lui de survivre à un affront de cette nature ; qu'il concevroit à la suite mille repentirs de voir qu'un autre jouïroit de celle qui faisoit tout l'objet de ses tendresses, qu'il ne pourroit pas mieux faire que de se pendre. Il ne raisonna pas beaucoup là-dessus ; prevenu d'une passion mortelle, il executa ce dessein au moment qu'il y songea : il monta sur le grenier, & se pendit d'abord : tous les domestiques s'étant trouvez pour le repas, on n'y vit pas celui-ci ; le Maître s'en inquieta fort, il ouït une voix interieure qui le pressoit à s'en aller sur le grenier, il obéït promtement, il trouva ce pauvre malheureux pendu & mourant, il couppa la corde, son corps tomba, & demeura de bout, pas moins roide qu'une barre de fer : Il lui desserra les dents quoiqu'avec peine, & lui mit quelque morceau de relique de la Venerable *Mere Anne* dans la bouche : il remarqua que son col étoit extremément enflé, & il crut que le démon se tenoit dans cet endroit pour le suffoquer : il fut appeller les domestiques pour assister à le porter en bas ; il envoia d'abord querir un Carme Déchaussé pour l'exorciser, ce Pere fit l'exorcisme, & implora le secours de la Venerable *Mere Anne*, il fut

à

à l'instant délivré du démon : il revint à soi, il conçut un grand repentir de son crime, & témoigna une extrême reconnoissance à la Venerable *Mere*, de ce qu'elle lui donna la vie de l'ame en lui rendant la vie du corps. Il avoua qu'au moment qu'il se mit la corde au col, il vit l'enfer ouvert sous ses pieds, qu'il en fut effraié, mais qu'on le poussoit tellement à ce crime, que jamais il ne put s'empêcher de le commettre. L'Ordinaire approuva juridiquement ce Miracle.

CHAPITRE XXXIII.

Autres Miracles après sa mort.

UNE pauvre Claire de *Graveline* étoit si cruellement vexée de la pierre, qu'elle en évanouissoit bien souvent, & même ne pouvoit-elle marcher sans soûtien ; les Medecins jugerent qu'on devoit la tailler, elle ne put s'y resoudre, sa pureté lui fit embrasser le parti de plûtôt mourir parmi les douleurs, que de permettre la moindre incision.

Ses Consœurs n'aiant plus d'espoir dans les remedes humains, implorerent ceux du Ciel ; elles firent, mais inutilement, plusieurs neuvaines à divers Saints. Enfin elles conseillerent à la Malade de recourir à la Venerable *Mere Anne*, elle se dit qu'elle n'y sentoit pas assez de confiance pour en obtenir la guérison : à peine eût-elle proferé ces paroles, qu'elle se sentit poussée interieurement à se confier en ses mérites, elle en demanda des reliques, & fit une neuvaine avec ses Sœurs : il lui parut pendant la nuit qu'elle étoit sur le point de mourir, qu'elle recourut à la Venerable

Mere Anne, qu'elle vint à son secours, & qu'elle chassa la mort. Elle lui apparut encore la nuit suivante; la Malade lui dit: *Bienheureuse Mere Anne secourez-moi.* Elle lui donna la benediction, & eut le bonheur de la voir encore la troisiéme fois, & elle lui promit de la soulager: La neuviéme nuit elle lui apparut de nouveau, elle cria d'une voix forte: *Bienheureuse Mere soulagez-moi.* Elle lui demanda ce qu'elle agréoit qu'elle fit: *Obtenez-moi*, lui dit la Malade, *la grace de bien observer ma Regle.* La Venerable *Mere Anne* demanda à quelques Saintes, qui l'accompagnoient, quelle étoit sa Regle? elles lui répondirent que c'étoit la conformité au bon plaisir de Dieu. A ces paroles la Malade commença à douter de sa guérison; cependant elle redoubla sa priere, & dit: *Bienheureuse Mere Anne assistez-moi, je vous en conjure.* Elle benit l'endroit où elle sentoit de la douleur, elle eût souhaité qu'elle en eût fait de même sur ses reins; elle n'osa pas lui demander cette seconde grace. La Venerable *Mere Anne* la previnț, & lui dit: *Contentez-vous d'être soulagée de la douleur la plus pressante, vous supporterez l'autre sans beaucoup de peine.*

Au bout de la neuvaine, les douleurs lui redoublerent jusqu'à la faire évanouïr; on lui fit prendre quelques gouttes de sang de la Venerable *Mere Anne*, elles s'appaiserent d'abord. Le dixiéme jour Fête de la *Pentecôte*, la Venerable *Mere* lui apparut en songe; elle lui dit: *Levez-vous, je vous aiderai à marcher.* Elle se leva quoique toûjours endormie, elle passa deux longues allées, qui conduisoient au Chœur; étant proche de la porte, elle s'éveilla à demi, & elle se trouva si fatiguée, qu'elle fut contrainte de se jetter par terre. L'Abbesse l'aiant rencontré en cet état, demanda qui avoit été si indiscrete que de la conduire

jusqu'au

jusqu'au Chœur pour qu'elle entendît la Messe: La Malade s'éveilla parfaitement à ces paroles, elle conta à sa Superieure, comment la Venerable *Mere Anne* lui avoit apparuë en songe, & même commanda de marcher avec promesse de l'assister. L'Abbesse fit assembler la Communauté, on apporta les Habits de la Malade, elle s'en revétit elle-même, & s'en fut avec les autres au Chœur: on y entonna le *Te Deum*, on en fit de même les deux jours suivans en action de graces. La Malade se trouva tellement guérie, que dés lors elle ne ressentit plus la moindre douleur de la pierre.

Une autre Clarisse de la Ville d'*Anvers* étoit muette depuis six mois, les Carmelites lui envoierent du linge trempé dans le sang de la Venerable *Mere Anne*, elle en avala quelque morceau; elle fit quelques devotions, & communia à son honneur. Elle se sentit un jour après la communion animée d'une ferme confiance dans ses mérites, elle la pria ardamment de lui procurer de Dieu l'usage de la langue, elle prit encore un morceau de linge, & à l'instant elle sentit la langue se délier, parla tout haut, & remercia le Seigneur de la grace qu'il lui avoit faite par les mérites de sa chere Epouse. L'Abbesse & la Communauté surprises de ce Miracle, chanterent le *Te Deum* en action de graces: il est approuvé de l'Ordinaire.

L'an 1633. *Marie de Medicis* Reine de France, fut attaquée d'une fiévre continuë à *Gand* en Flandre, elle en sentit des accès les plus violens, jusqu'à en perdre même le repos: cette incommodité ne lui continua pas moins de six semaines & deux jours, il n'est point de remede dans la Medecine qu'on n'emploiât pour la guérir, mais envain, le Ciel se reservoit cette illustre guérison. La Reverende Mere *Eleonor de Saint*

Bernard, Prieure des Carmelites de *Gand*, qui lui envoia le Manteau de la Venerable *Mere Anne*: elle le reçut avec d'autant plus de dévotion, qu'elle en avoit conçu de l'eſtime dans le tems qu'elle étoit Prieure à *Paris*: Cette pieuſe Reine mit dès le ſoir ce Manteau ſur ſon lit, elle entra d'abord dans un doux ſommeil qui lui continua juſqu'à deux à trois heures du matin: elle ſe ſentit ſi indiſpoſée à ſon reveil, qu'elle dit à ſa Femme de Chambre: *Hélas! je crois que je ſuis à la veille de ma mort.* Elle lui répondit, Madame, *Vôtre Majeſté* ne s'inquiete de rien, l'on m'a ſouvent aſſeuré que les douleurs ſe redoublent dans un infirme, lors qu'un Saint veut la guérir miraculeuſement; peu de tems après elle s'endormit de nouveau: Les Medecins vinrent de bon matin pour voir en quel état elle étoit, ils la trouverent ſans fiévre: Elle-même ſe ſentit dans une diſpoſition ſi parfaite, qu'elle s'en fut en caroſſe parmi la Ville, & publia par ſa preſence les prodiges de Dieu, & la puiſſante interceſſion de la Venerable *Mere Anne de Saint Barthelemy.*

Cette pieuſe Reine ne fut pas ingrate, elle vint expreſſément à *Anvers* pour reverer la Venerable *Mere*: aiant un grand deſir de voir ſon ſaint Corps, & ne ſouhaitant pas que cela fût public, crainte d'une trop groſſe foule de monde; elle ne prit pour toute ſuite que trois Princeſſes, & ſe mit dans le caroſſe d'une autre Dame: Elle vint au Monaſtere, on ouvrit le tombeau, elle s'agenouilla pour y faire ſa priere; elle fut tellement charmée de la beauté des reliques de la Défunte, qu'elle en reſta deux heures comme immobile, & toute abîmée en Dieu. Quoiqu'il fût ſoir, on n'oſa l'interrompre dans ce doux recueillement; en étant revenuë elle réïtera le propos qu'elle avoit fait de travailler à ſa canoniſation, elle fit prendre

dre la grandeur des reliques pour les faire mettre dans une Chasse d'argent, avec des lames particulieres, ou l'Histoire de la Vie de la Venerable *Mere Anne* seroit representée, & d'autres, où l'on verroit le Portrait de la Reine même, & celui des Religieuses qui étoient actuellement à *Anvers*, dans la même posture qu'elles tenoient pour lors; c'est-à-dire agenouillées devant le tombeau : elle écrivit effectivement à *Nôtre Saint Pere le Pape Urbain VIII.* le pressa instamment de canoniser cette grande Epouse de JESUS-CHRIST, & lui dit qu'il lui donneroit la plus grande consolation qu'elle pourroit desirer en ce monde, s'il lui accordoit cette faveur (quelque Décret qu'il eût porté pour qu'on ne prétendît point de faire canoniser aucun Saint, ne fût cinquante ans après son decès;) il envoia ordre à l'Archevêque de *Malines*, & aux Evêques de *Gand*, de *Boisleduc*, & d'*Anvers*, de faire les informations juridiques de la Vie & des Miracles de la Venerable *Mere Anne*, quoiqu'il n'y eût que sept ou huit ans qu'elle fût morte.

La Reine ne put executer ce pieux dessein, la mort la prevint; elle témoigna cependant le plaisir qu'elle eût eu de voir la canonisation de la Venerable *Mere Anne*: elle obligea son Fils *Louis XIII.* par Testament de la poursuivre; quoiqu'elle ne fût pas terminée, on espere qu'elle se fera dans peu de tems. Je ne rapporte tout ceci, que pour montrer que Dieu ne prend pas moins soin à publier la gloire de sa Servante après sa mort, qu'elle en a eu à la cacher, & à la mépriser pendant sa vie.

CHAPITRE XXXIV.

La Vie de la Venerable Sœur FRANÇOISE DE JESUS, *Cousine de la Venerable Mere Anne, & Sœur du Voile blanc.*

QUOIQUE cette Vie paroisse ne toucher en rien celle de la Venerable *Mere Anne*, si est-ce qu'elles ont tant de rapport l'une avec l'autre; que celle de la Venerable *Mere Anne* seroit en quelque façon imparfaite, si on n'y joignoit celle de cette Venerable Sœur. L'amitié ne les a rendu qu'un même cœur dans le siécle, la grace leur a inspiré les mêmes sentimens interieurs, les pratiques des vertus les ont renduës parfaitement conformes. Selon le rapport de la Reverende Mere *Marie de Saint Jerôme*, Parente de la Sainte & Seraphique *Mere* THERESE DE JESUS, & Prieure d'*Avila*, elles ont reçu le Batême ensemble, elles croissoient également, elles avoient la même pratique d'oraison, Dieu servoit de Directeur à l'une & à l'autre. Quand elles alloient aux champs, elles se mettoient à l'ombre d'un arbre, & faisoient oraison depuis le midi jusqu'au soir, avec tant d'attention d'esprit, qu'elles ne voioient pas les passans: si on les reprenoit d'avoir resté si long-tems dans la même place, elles s'étonnoient elles-mêmes de ce qu'il étoit si tard, & que le tems leur avoit paru si court. Elles portoient aux pauvres de l'Hôpital le meilleur de ce qu'on leur avoit donné pour le repas, & se dépouilloient même bien souvent de leurs chemises pour le

en revétir. En un mot, elles concouroient à l'envi à qui l'emporteroit touchant la pratiques des vertus: animées du même esprit, elles embrasserent la même Reforme, & professerent à *Avila*, non cependant dans le même tems: La Venerable *Mere Anne* preceda, & l'autre suivit quelque tems après; la Venerable Sœur *Françoise* fut envoiée à *Medinne du Champs*, où elle finit sa sainte vie. Voici ce qu'on en écrivit à la Venerable *Mere Anne* à *Anvers*.

„ Son Ame paroissoit un Ciel, les vertus en étoient „ les astres, Dieu en étoit le Soleil: elle étoit telle„ ment absorbée en Dieu, qu'à moins d'un Miracle, „ sa santé en devoit être intereſſée: la grace ne cessoit „ de produire de nouveaux éfets dans son Ame, son „ cœur se sentoit penetré des sentimens lés plus ten„ dres, & qui lui faisoient couler des yeux un tor„ rent de larmes: un JESUS souffrant faisoit l'ob„ jet de ses plus frequentes meditations; dans les „ Advents elle reveroit sept fois par jour la *Sainte* „ *Vierge*; elle proportionnoit ses exercices spirituels „ selon les fêtes de l'année; elle trouvoit dans tous „ les Mysteres dequoi animer sa foi, & fortifier son „ amour.

„ Ses emplois exterieurs ne se regloient que par „ une intention la plus droite: elle ne fit point d'a„ ction, qui ne respirât que Dieu seul: si elle accom„ modoit quelque habit pour ses Sœurs, elle desiroit „ ardamment de pouvoir revétir tous les pauvres: si „ elle apprêtoit quelques viandes pour les infirmes, „ elle souhaitoit de les nourrir de son cœur même: si „ elle hachoit des herbes, elle produisoit des actes les „ plus magnanimes du martyre, & brûloit d'un desir „ d'être coupée en mille pieces pour l'amour d'un „ JESUS crucifié.

„Il n'étoit rien de plus mortifié que cette Vene-
„rable *Sœur*, elle ne laiſſoit echapper aucune occa-
„ſion, où elle pouvoit vaincre ſon panchant naturel:
„elle fermoit les yeux à tous les objets, même a-t-on
„remarqué, que jamais elle ne les ouvrit, pour re-
„garder quelque choſe qu'il pouvoit arriver, qu'on
„montra à la Communauté dans le tems de la re-
„creation; ſon abſtinence étoit extraordinaire; toute
„pourvoieuſe qu'elle fût, elle ne ſe reſervoit pas
„ſa portion commune, elle ſe contentoit du reſte du
„potage, du poiſſon, d'huile, & du vinaigre, & les
„mangeoit ſans qu'elle les rechauffât: s'il arrivoit que
„la Communauté eût du bon poiſſon aux ſolemni-
„tez, elle s'en privoit, & ne ſe nourriſſoit que de
„quelque méchant reſte de la ſemaine precedente:
„elle preparoit le Dimanche tout le pain qu'elle de-
„voit manger dans la ſemaine, elle le cachoit dans
„un lieu où il put s'endurcir, & même moiſir; en
„quelqu'état qu'il fût, elle en faiſoit ſa nourriture:
„elle étoit même ſi ennemie de ſon corps, qu'elle
„ne lui accordoit que le moins qu'elle pouvoit, & à
„peine le ſimple neceſſaire; on deut l'obliger à en
„prendre une certaine quantité: il n'étoit pas de fa-
„tigue, ni de travail, qu'elle n'entreprît avec plai-
„ſir pour fatiguer un corps, qu'elle appelloit un traî-
„tre, & qu'elle apprehendoit de rendre inſolent, ſi
„elle lui eût donné le moindre repos: elle pratiquoit
„en toute rigueur les mortifications communes qui ſe
„font au Refectoire, elle n'en oublioit pas la moin-
„dre, elle les redoubloit dans les Advents & le Ca-
„rême, elle en faiſoit pour lors tous les jours, com-
„me auſſi tous les Vendredis de l'année, & la veille des
„Saints qu'elle honoroit plus particulierement.

„Son obéïſſance étoit la plus parfaite, elle ne la

„bornoit

„ bornoit pas à la volonté de ſes Supérieurs, elle l'é-
„ tendoit juſqu'à ſe ſoûmettre à la moindre de ſes
„ Sœurs : jamais ne repliqua-t-elle à ce qu'on lui diſoit
„ de faire, on l'éprouva en mille manieres touchant
„ ce point ; mais en tout elle ſe montra un parfait
„ modele, où cette belle vertu éclatoit en tout ſon
„ jour : quelques douceurs, & quelques onctions
„ interieures qu'elle goûtât dans ſes oraiſons, elle ne
„ s'y attchoit pas juſqu'à ce point que de tranſgreſ-
„ ſer l'obéïſſance : on lui commanda de ne ſe lever
„ qu'une heure avant la Communauté, elle l'executa
„ avec toute l'exactitude poſſible ; mais comme on ne
„ lui avoit pas défendu d'élever ſon cœur à Dieu avant
„ ce tems-là, elle s'aſſeioit ſur ſon lit trois heures
„ avant qu'elle n'en deût ſortir, & faiſoit oraiſon les
„ bras en croix, ce qui ne devoit pas lui donner peu
„ de peine, mais ſa ferveur la lui rendoit la plus le-
„ gere : ſes beaux exemples animoient ſes Sœurs à les
„ ſuivre : les ames lâches & tiedes lui faiſoient ſoû-
„ lever le cœur ; ſa deviſe étoit, *Amour, Amour.*

„ Sa pauvreté étoit au-deſſus de la commune ; ja-
„ mais ne porta-elle d'habit neuf, celui qu'elle por-
„ toit, n'étoit compoſé que de vieilles pieces ; elle
„ en uſoit de même à l'égard de ſes aſpergates, elle les
„ raccommodoit d'une maniere à étonner tout le mon-
„ de : le pot à l'eau, dont elle pouvoit avoir beſoin
„ dans ſa cellule, n'étoit pas dans ſon entier, elle ſe
„ ſervoit d'un à demi caſſé, & diſoit que le Seigneur
„ ne lui en permettoit pas d'autre : ce qui marque,
„ qu'elle l'avoit pour Maître dans la pratique de cette
„ vertu.

„ Ce fut dans l'Ecole d'un Dieu crucifié qu'elle ap-
„ prit à être douce & humble de cœur : quoiqu'il
„ lui arrivât, jamais n'éleva-t-elle la voix, & ne donna

„ aucun

„ aucun ſigne de la moindre émotion : ſi on critiquoit „ ſur ce qu'elle avoit avancé, ſon ſilence terminoit „ tout le differénd : elle aimoit mieux paſſer pour ir- „ raiſonnable, que de ſoûtenir avec arrêt d'eſprit ſa „ penſée, qu'elle ſoûmettoit toûjours au jugement de „ ſes Sœurs : jamais ne s'excuſa-t-elle des défauts, dont „ bien ſouvent on ne l'accuſoit, que pour une épreu- „ ve de ſa vertu.

„ Dieu lui donnoit une ſi grande tendreſſe de con- „ ſcience, que la moindre imperfection qu'elle com- „ mit, lui cauſoit de cruels remords : une inſpira- „ tion ſecrete la reprenoit bien ſouvent de ce qu'elle „ avançoit dans la recreation, & à l'inſtant, elle ne „ diſoit plus mot : elle étoit ravie qu'on s'en rail- „ lât, elle ſe croioit ſi ſimple à produire ſes ſenti- „ mens, qu'il n'étoit rien de plus craintif lors qu'elle „ devoit parler, quoiqu'à des ſimples Sœurs.

„ Sa converſation cependant étoit ſainte & exem- „ plaire : on la croioit une ſainte, pluſieurs l'alloient „ voir pour ſe recommander dans ſes prieres ; la fou- „ le même du monde s'accrut tellement, que douze „ ans avant ſon decès, on fut contraint de la retirer „ du Tour, pour qu'elle ne fût pas ſi importunée : „ mais on ſe plaignit de ſa retraite juſqu'à ce point, „ qu'on deut la remettre dans cet office, pour la „ conſolation du peuple. Elle ne le continua pas long- „ tems, Dieu en diſpoſa pour le Ciel. „

Une fluxion lui étant tombée ſur les poulmons, lui cauſa une grande opreſſion, & un dégoût de toute choſe : elle déchargea une ſi grande quantité de flegmes, qu'on la crut au-deſſus de ſon infirmité ; elles lui cauſerent cependant une douleur la plus ſenſible, tous les remedes ne contribuoient en rien à ſon ſoulagement : elle ſentoit bien que ſon mal empi-

roit,

roit, plûtôt que de se diminuer; ce qui lui fit dire à ses Sœurs: *Qu'elle ne la feroit pas longue, qu'elle s'attendoit à mourir bien-tôt.* Elle ne fit pas la moindre priere pour sa guérison; elle trouvoit même tant de plaisir parmi les souffrances, qu'elle remercioit le Seigneur de la grace qu'il lui faisoit, de les lui envoier, & son Infirmiere de la charité, qu'elle lui rendoit à la servir.

Son incommodité lui aiant continué un mois entier, on ne vit que trop, qu'elle couroit risque de la vie: on lui donna le Saint Viatique, elle le reçut avec une devotion la plus tendre, & une ferveur d'esprit, qui ne pouvoit être propre qu'à cette Ame genereuse; elle insista pour qu'on lui donnât en même tems l'extrême-Onction, dans la croiance, que plus on la differeroit, plus elle seroit éloignée de la mort, qu'elle desiroit ardamment.

Dès qu'elle eut communié, elle ferma presque toûjours les yeux. Les Religieuses lui demanderent; quelle étoit l'occupation de son Ame? Elle leur dit: *Je suis dans Dieu, je le prie de ne jamais s'éloigner de moi.* Si elle parloit, ce n'étoit que des bontez, & de la gloire de son Dieu: elle appelloit la *Sainte Vierge*, la Mere de son Ame: la Sainte & Seraphique *Mere Therese*, étoit sa Mere: *Saint Joachim*, *Sainte Anne* & quelques autres Saints étoient ses amis.

Quelqu'infirme qu'elle fût, quelque dégoût qu'elle souffrît, quoique même son estomac ne pût retenir le peu de nourriture qu'elle prenoit, elle ne cessa point de se mortifier: si on lui donnoit quelqu'orange, elle ne la prenoit qu'avec l'écorce, pour qu'elle en goûtât l'amertume.

Elle reçut l'Extrême-Onction neuf jours après le

Viatique

Viatique avec un plein jugement, & une si tendre devotion que tout son entretien n'étoit que de Dieu, qu'elle traitoit de Pere : Elle répondoit aux Litanies, *Ora pro me*, & aux autres prieres, *Amen* : Elle remercia les Peres Carmes Déchaussez de la charité, qu'ils lui faisoient de l'assister pendant sa maladie : elle en fit de même aux Religieuses pour les services qu'elle en avoit reçus, mais d'une maniere si agréable, qu'on la crut hors de peril : on vit bien-tôt le contraire ; un mal (auquel elle fut assez sujette pendant sa vie, & qui s'étoit dissipé dans le tems de sa derniere incommodité) se redoubla avec tant d'effort, qu'elle estimoit pour rien tout ce qu'elle avoit souffert jusqu'alors : une Religieuse l'apprit de sa propre bouche, & pour l'animer à souffrir, elle lui dit : *Chere Sœur* Françoise, *le Seigneur veut que vous mouriez à son exemple sur la Croix, soiez constante à souffrir pour son amour.*

Quoique cette nouvelle douleur l'affoiblît jusqu'à en perdre le poulx, elle ne perdit rien de sa force d'esprit. Une Sœur Religieuse lui dit : *Sursum corda*, elle lui répondit : *Habemus ad Dominum, gratias agamus Domino Deo nostro, dignm & justum est.* Oui, s'écrioit-elle : *Il n'est que trop juste que je remercie lo Seigneur ; puis qu'il est immense, tout-puissant, sage & infiniment bon ; ah ! mon Dieu étant ce que vous êtes, Vous digne d'amour, de respect & de gloire, j'ai le dernier déplaisir de vous avoir offensé : Oui, mon Seigneur, je voudrois que vous m'eussiez anéanti, plûtôt que de permettre, que j'ensse commis la moindre faute contre vôtre Bonté infinie.* Puis elle disoit à la Sainte Vierge : *O Mere de mon ame, secourez-moi dans ce dernier besoin, montrez que vous êtes veritablement la Mere de ceux qui implorent vôtre secours.* Aiant achevé cette petite priere,

elle

elle adreſſoit encore ces paroles à JESUS-CHRIST: *Ah! mon* JESUS, *quel bonheur pour moi, ſi je n'étois qu'une même choſe avec vous! ô mon ame à quoi bon tant differer? que ne te ſepares-tu de ton corps.*

Elle ſouffrit de ſi grandes convulſions, douze heures avant ſa mort, qu'on la crut en devoir immanquablement mourir; elle en revint cependant avec un viſage plus beau qu'il n'étoit lors qu'elle ſe portoit le mieux du monde: on lui lût la Paſſion d'un Dieu crucifié, elle en recevoit une conſolation extrême; elle en continuoit elle-même la lecture, lors qne celle qui la faiſoit, s'arrêtoit tant ſoit peu. Elle repeta pluſieurs fois ces paroles: *Maria Mater gratiæ, &c.* & le Pſalme: *In te Domine ſperavi, &c.* Quand on lui diſoit rien, elle s'écrioit: *J'aime Dieu, j'eſpere en Dieu, & je crois en Dieu.*

Quelques momens avant ſon decès, elle pria l'Infirmiere de lui apporter l'habit où on devoit l'enſevelir; d'abord qu'elle l'eut en mains, elle renouvella ſes vœux avec une ferveur extrême: puis elle ſe recueillit, & on ouït qu'elle ſe dit à ſoi-même: *Pourquoi à moi?* On la pria de s'expliquer, mais elle ne dit mot; & on jugea de ſon ſilence, que Dieu lui avoit fait une grande faveur, que ſon humilité vouloit cacher. Enfin elle tint les yeux ouverts, qui paroiſſoient les plus beaux du monde, élevez vers le Ciel l'eſpace d'un *Credo*, & les aiant baiſſez, elle expira ſans le moindre effort: ſa face parut riante, & ſans ride après ſa mort, quoique ſon grand âge & ſes infirmitez en euſſent imprimez pluſieurs ſur ſon front pendant ſa vie.

Une foule de monde aſſiſta aux exeques de cette bonne Sœur, qui paſſoit pour une Sainte: il n'en eſt point qui ne preſſât, pour qu'on lui donnât quelque mor-

ceau

ceau de son Habit, ou quelqu'Image, ou quelque grain de son chapelet; on satisfit autant qu'il se pût à la devotion du peuple. Divers Religieux, (quoique non invitez,) se firent un plaisir & un honneur d'assister à ses funerailles, & avouerent d'avoir reçu plusieurs faveurs de Dieu, par l'entremise de cette bonne Sœur. La fin d'une Vie si sainte, ne pouvoit être qu'heureuse; on peut dire qu'elle est morte comme elle a vécu, c'est-à-dire, en Sainte, & en veritable Amante d'un JESUS crucifié.

Fin de la troisiéme Partie.

LES VIES DES PRINCIPALES FILLES DE LA VENERABLE MERE ANNE DE S. BARTHELEMY.

QUATRIE'ME PARTIE.

La Vie de la Reverende Mere ISABELLE DE JESUS-CHRIST.

LA REVERENDE MERE ISABELLE nâquit à *Bergben-op-zoom* le cinq Juillet, l'an mil cinq cens septante-sept: Son Pere s'appelloit *Jean de Strale*; sa Mere *Catherine Ducker*: leur vertu n'étoit pas moins grande que leur noblesse: mais l'heresie ternit l'une & l'autre, ils embrasserent le parti de *Luther*: De tous leurs enfans, l'Aîné seul fut constant dans la foi, il conserva jusqu'à la mort, qui fut sainte & chrétienne.

Nôtre petite *Isabelle* n'étoit âgée que de trois ans, lors

lors que ſes Parens eurent le malheur de ſe pervertir; on ne negligea rien de tout ce qui pouvoit contribuer à l'affermir dans les fatales maximes de l'hereſie: ſa Mere avant mourir en confia le ſoin à la Princeſſe d'*Orange*, infectée des mêmes erreurs. Envain les hommes travailloient à lui inſpirer des maximes ſi dangereuſes, Dieu conſervoit dans ſon petit cœur la veritable Foi touchant la préſence réelle de JESUS-CHRIST ſur nos Autels; elle étoit tellement penetrée de la verité de cet adorable Myſtere, que, lors que ſa Gouvernante la menoit à l'école à l'âge de cinq ans, elle achetoit de la bougie pour brûler devant le *S. Sacrement de Miracle*, qui repoſe dans l'Egliſe de *Ste. Gudule* à *Bruxelles*: elle continua cette devotion juſqu'à ce qu'on lui en fit une défenſe expreſſe: jamais ne put-on la convaincre de la moindre erreur oppoſée à cette preſence réelle; quelques menaces qu'on lui fit, elle demeura ferme dans la foi de ce Myſtere: lors qu'elle paſſoit devant quelque Egliſe, elle diſcernoit par les éfets ſurnaturels, qu'elle ſentoit dans ſon ame, ſi l'adorable Euchariſtie y repoſoit ou point.

La Princeſſe d'*Orange* la mena pluſieurs fois à *Paris*: on exalta un jour la beauté d'une tapiſſerie, qui étoit dans une des Paroiſſes de la Ville: la Princeſſe fut tentée de la voir, elle s'en fut à cette Egliſe, accompagnée de pluſieurs Catholiques & Heretiques. Nôtre petite *Iſabelle* fut de la compagnie; dans le tems que toute l'Aſſemblée s'amuſoit à contempler la beauté de cet ouvrage, elle s'en alla derriere le grand Autel, y adora la *Ste. Euchariſtie* un aſſez long eſpace de tems, & fut penetrée d'une devotion ſi tendre, que tous ſortirent de l'Egliſe ſans qu'elle s'en apperçût. La Princeſſe étonnée de ne la pas voir dans ſon caroſſe, la fit chercher, on la trouva dans une poſture la plus reſpectueuſe:

se : *Que faites-vous ici*, lui dit-on, *on alloit vous enfermer dans l'Eglise ?* Elle répondit d'un cœur tout penetré d'amour : *Je n'en eusse pas eu de peine, je trouvois mon plaisir dans ce saint Lieu.*

Passant un jour avec la même Princesse par un village, elle entra dans l'Eglise, & s'étonna de ce qu'il n'y avoit pas de lumiere dans la lampe ; s'étant informée d'où en venoit la faute ; on lui dit que les revenus de l'Eglise ne suffisoient pas pour cette dépense. Cette réponse la toucha vive, elle se dit à soi-même : *Se peut-il que les Rois de la terre abondent en tout, & qu'un Dieu caché sur les Autels soit dans le dernier abandon ?* Elle condamnoit dans le fond de son cœur le peu de zele des Catholiques envers cet auguste Mystere : elle s'informa du Sacristain ce qu'il faudroit pour entretenir la lampe l'espace d'un an : il lui dit que vingt francs suffiroient, elle les lui alloit donner, mais la crainte qu'on n'en fit le rapport à la Princesse, la retint : elle conçut quelque tems après un grand déplaisir de sa lâcheté, & se fâcha contre soi-même, de ce que par une vuë humaine, elle n'avoit pas suivi l'instinct du Ciel.

La grace qui devoit un jour triompher de cette bonne Demoiselle, ne lui inspiroit pas seulement ces tendres sentimens d'une foi vive, elle lui donnoit encore un grand panchant pour l'Etat Religieux. Elle disoit frequemment que *s'il se trouvoit des Cloîtres dans sa Religion, elle ne tarderoit pas de s'y renfermer, & d'en professer la Regle.* Elle ne sentoit que du dégoût pour le monde au milieu même des plaisirs de la Cour.

Enfin toutes ces belles lumieres, dont Dieu l'éclairoit parmi les tenebres de l'heresie, l'emporterent sur ses erreurs : elle assista frequemment aux Conferences qui se tenoient en France sur les points de la veritable

Foi ;

Foi: son esprit penetrant, joint au secours de la grace, lui fit déterrer la fausse doctrine des Heretiques, elle en confera avec le Reverend Pere *Coton* de la Compagnie de JESUS, & professa publiquement la Foi Catholique, au grand contentement de la Cour, & à la confusion des Heretiques.

Ledit Pere appliqua tous ses soins à augmenter dans son cœur cette tendre devotion qu'elle avoit eue dès son bas âge, envers l'adorable Sacrement de l'Autel: il lui conseilla, qu'en quelque lieu qu'elle fût, elle tournât toûjours la face du côté où elle apprehenderoit que le Corps de JESUS-CHRIST reposoit: elle continua cette pieuse pratique toute sa vie, & elle l'enseigna à ses Novices, lors qu'elle eut embrassé la Vie Religieuse.

Etant un jour à *Saiut Germain* avec le Roi *Henri* le Grand, elle desira ardamment d'avoir une des Couronnes, dont on orne le *Saint Sacrement*, lors qu'on l'expose à l'Autel: on la lui donna, elle la reçut avec tant de respect, qu'à peine osoit-elle la toucher: sa devotion lui inspiroit de se la mettre sur la tête, son humilité l'en empêchoit: elle ceda enfin à sa devotion, & au moment qu'elle l'eut mise sur sa tête innocente; JESUS-CHRIST lui dit: *Je te prens pour Epouse.* Ces tendres paroles la penetrerent d'un amour si ardant, qu'elle ne pouvoit le contenir dans soi-même.

Cette noble qualité d'Epouse d'un JESUS, la rendoit digne des faveurs toutes singulieres, il paroissoit que cet aimable Dieu trouva son plaisir à converser avec cette nouvelle Amante. Il lui apparut un jour dans la même forme qu'il avoit, lors qu'il prioit dans le Jardin des Olives, & environné d'une lumiere mille fois plus éclatante que celle du soleil: cette vision la remplit d'une connoissance si sublime de la grandeur de Dieu, qu'elle en parla l'espace de deux heures avec

tant

tant de solidité & d'energie, que ceux qui l'accompagnoient dans le voiage qu'elle faisoit à *Paris* pour en honorer la sainte Patrone, en furent surpris, & n'oserent dire mot, crainte de l'interrompre : son entretien qui ne sortoit que d'un cœur penetré d'amour, toucha ceux de sa suite, jusqu'à ce point, qu'ils formerent le dessein de faire une confession generale, de changer de vie, & de pratiquer la vertu.

Le bruit de cette action sainte se répandit bien-tôt par tout *Paris*, force de gens la visitoient pour jouïr du bonheur de sa conversation, & conferer avec elle des choses spirituelles : elle se lassa de ces frequentes visites, qui n'alteroient pas peu le calme de son ame : elle conçut un grand dégoût du monde, & pour en rompre les chaînes, quelques innocentes qu'elles fussent, elle forma le dessein d'embrasser la Reforme de la Seraphique Mere THERESE, qui s'établissoit actuellement à *Paris* : elle craignoit un refus du Roi, qui en avoit une haute estime ; elle interposa le crédit de ses premiers Ministres pour obtenir le consentement, il ne voulut jamais condescendre à ses saints desirs, à moins qu'elle ne lui demanda elle-même cette grace : elle le fit avec des paroles si efficaces, & si respectueuses, que le Roi y consentit sous l'agrément de la Reine. Cette Princesse étoit trop pieuse pour s'opposer au bonheur de cette Demoiselle ; quelque peine qu'elle eût de son éloignement, elle aima mieux la voir dans la retraite, que parmi les perils de la Cour.

Elle reçut donc l'Habit des mains de la Venerable *Mere Anne de S. Barthelemy* (pour lors Prieure dans le Couvent de *Nôtre-Dame des Champs*, situé dans le Fauxbourg de *S. Jaques* à *Paris*) le 20. Mars l'an 1606. on n'eut pas de peine à l'instruire pendant son novitiat des pratiques de l'Ordre, Dieu même lui servoit de Maître qui les lui apprenoit, ayant qu'on ne lui en parlât : elle

n'eut d'autre occupation que celle de ſon interieur ; elle y avança juſqu'à ce point qu'immediatement après ſa Profeſſion on lui confia le ſoin des Novices : il ne peut s'expliquer avec combien d'applaudiſſement de la Communauté, & de ſatisfaction du côté des Novices, elle s'acquitta l'eſpace de deux ans de cette charge, qui n'eſt pas peu fâcheuſe : on la choiſit enſuite Prieure d'*Amiens*, elle charma tellement ſes Filles par ſa prudente conduite, & par ſa parfaite obſervance, qu'elles la confirmerent : ce ſecond trienne fini, on l'envoia à *Pontoiſe*, elle y reſta un an en qualité de ſujette ; les Superieurs la deſtinerent pour la Fondation de *Bourges*, elle en fut Prieure l'eſpace de ſix ans moins quatre à cinq mois, qu'elle deut emploier à la Fondation du Couvent de *Nevers*.

Avant ſon départ de *Pontoiſe* pour *Bourges*, pluſieurs Ames ſaintes lui prédirent qu'elle auroit beaucoup à ſouffrir dans ce nouvel établiſſement. La Vertueuſe Sœur *Marie de l'Incarnation*, (qui étoit une de ſes Filles) lui dit ces paroles : *Chere Mere*, Vôtre Reverence *aura bien dequoi ſouffrir, mais le Seigneur ne manquera pas de lui donner du ſecours*. Ce qui arriva effectivement, elle fut perſecutée d'une maniere la plus horrible ; un cœur moins fort que le ſien eût ſuccombé ſous la rigueur de ces rudes épreuves : pluſieurs grands Serviteurs de Dieu épouſerent ſes interêts, & lui donnerent tout le ſecours poſſible : la ferme reſolution qu'elle prit, de vivre ſous la direction de l'Ordre, occaſionna toutes ces facheuſes perſecutions ; elle s'eſtimoit heureuſe de les pouvoir ſouffrir pour une cauſe ſi juſte : elle aimoit mieux être le rebut du monde, que de s'oppoſer à l'eſprit de ſa Sainte Mere THERESE.

Cette ſainte Fondatrice conſoloit cette pauvre Affligée parmi ſes plus ſenſible détreſſes : elle ſentoit bien ſouvent un parfum celeſte comme ſi le corps de la Sain-

te lui eût été present, ses Filles jouïssoient du même bonheur, & en recevoient une joie extrême ; la Reverende *Mere Anne de Jesus* pour lors Prieure de *Bruxelles*, lui écrivit pour la consoler ; elle l'exhorta dans sa Letrre à ne pas démordre d'un dessein si juste. Elle lui dit ces paroles : *Ne faites pas fond sur ce qu'on peut vous dire : je n'ai seu me resoudre à vivre sous d'autre obéissance que celle de l'Ordre, les Superieurs ne savent que trop que nous ne nous sommes établies en France que sous cette condition, l'opposition que j'y ai rencontré, m'en a fait sortir.* La Venerable *Mere Anne de S. Barthelemy*, Prieure d'*Anvers*, lui écrivit aussi là-dessus ; elle lui dit : *Que le dessein qu'elle avoit formé de se soûmettre à l'Ordre, lui feroit naître mille occasions de souffrir, mais qu'elle ne s'en affligea point, que la Ste. Mere* THERESE *plaidroit sa cause, qu'elle se réjouiroit un jour d'avoir fortement poursuivie cette entrepriſe, & qu'elle esperoit de se voir encore ensemble.* Ce qu'elle disoit par un esprit de prophetie, comme on le verra à la suite.

Ne pouvant réussir dans son dessein, elle se resolut de quitter la France ; elle partit de son Couvent de *Bourges* avec la Communauté sous la protection des *Saints Anges*, de *S. Joseph*, & de sa Seraphique Mere THERESE ; elles arriverent heureusement à *Anvers* : la Venerable *Mere Anne*, qui en étoit Prieure, les reçut avec beaucoup de tendresse ; sa prophetie se verifia, ces deux grandes Ames eurent le bonheur de se voir, & de se consoler mutuellement.

La Reverende Mere *Isabelle* partit d'*Anvers* pour la Fondation d'*Ypres*, il ne se peut exprimer quelle fut sa joie, lors qu'elle se vit avec ses Filles dans ce nouveau Monastere, comme dans un lieu de repos, qui finissoit ses fatigues, & ses afflictions : quelque pauvre que fût ce Couvent, elle y trouvoit plus de plaisir, que dans celui de *Bourges* où tout abondoit, elle s'étudioit à con-

ſoler ſes Filles parmi leur diſette ; elle leur diſoit frequemment : *Vous ne devez vous attendre qu'à une pauvreté extrême pendant ma vie, après ma mort Dieu benira ce Monaſtere, vous le verrez dans l'abondance.*

Il eſt tems que nous parlions des vertus particulieres de cette grande Amante : il n'étoit rien de plus ſilentieuſe, ce lui étoit une gêne mortelle que de ſe voir contrainte de parler avec les gens du ſiécle, elle en abhorroit les entretiens, de quelque peu de durée qu'ils fuſſent : elle ſe faiſoit même un ſcrupule, toute Superieure quelle fût, de dire le moindre mot ſuperflu, non qu'elle refuſât à ſes Filles les conſolations neceſſaires, mais elle les leur donnoit avec une moderation ſi diſcrete, qu'elle ne s'échappoit en rien qui eût pu alterer le ſaint ſilence, & ne leur parloit que d'un ton bas : bien ſouvent ſe recueilloit-elle pendant le diſcours, pour ſuivre l'attrait d'un Dieu, qui lui parloit au cœur, & crainte qu'on ne s'en apperçut, elle diſoit d'une maniere la plus agréable : *Chere Fille, y a-t-il quelqu'autre choſe, en quoi je puiſſe vous conſoler ? ſi cela eſt, n'euſſiez pas de peine à me le confier, ſinon, je me recommande à vos ſaintes prieres.* Tout à cœur qu'elle eut le ſilence, elle l'obſervoit avec plus de rigueur dans la ſemaine ſainte, que dans un autre tems ; elle ne diſoit mot que dans une neceſſité indiſpenſable : *Parce qu'on* (à ce qu'elle diſoit à ſes Filles) *doit ſe taire, dans le tems, que l'exemple d'un Dieu ſouffrant & mourant crie ſi haut pour le ſalut des hommes.* Elle ne negligeoit rien pour que ſes Filles pratiquaſſent un étroit ſilence : elle les exhortoit par des paroles les plus efficaces à la pratique de cette belle vertu, qui diſpoſe l'ame à la vie interiure ; elle leur diſoit : *Qu'il ne ſe peut qu'on parle beaucoup avec les hommes des choſes même ſpirituelles, & qu'on parle beaucoup avec Dieu : que comme un tonneau bien rempli ne ne fait pas de bruit, & que le vuide reſonne fort, lors qu'on le touche ; ainſi*

mêm

même l'ame remplie de Dieu en son interieur ne se porte pas au dehors, & que celle qui en est vuide, ne cherche que les entretiens exterieurs, & les conversations inutiles.

La retraite ne lui étoit pas moins à cœur que le silence, chose rare quand elle sortoit de sa cellule, elle y trouvoit tout son plaisir: si elle devoit en sortir, elle marchoit parmi les dortoirs sans faire le moindre bruit: elle n'alloit au parloir qu'avec peine & disoit: *Quel bonheur pour un Cloître, s'il ne s'y trouvoit pas de Tour, ni de Parloir! ô que le tems est mal emploié, qui ne s'emploie que parmi des discours vains & inutiles!* Cet amour de la retraite, lui inspiroit une haine des visites, elle ne les recevoit qu'à regret, & les faisoit courtes, particulierement avec les personnes qui témoignoient quelqu'estime de sa vertu: elle cherissoit tendrement celle d'entre ses Filles qui aimoient le plus la solitude; si quelqu'une témoignoit du panchant pour les visites, elle en concevoit du déplaisir, & disoit: *Qu'elle ne pouvoit comprendre comment une Epouse de* Jesus-Christ *put emploier son tems à des choses vaines, elle qui n'est appellée que pour converser avec Dieu.*

Elle abhorroit le commerce des Lettres, elle n'en écrivoit jamais, à moins que la charité, ou qu'une necessité indispensable ne l'exigeât: elle inspiroit cet esprit à ses Filles, & leur disoit: *Qu'une veritable Carmelite doit vivre, comme si elle étoit seule avec Dieu dans ce monde.*

Elle craignoit de voir ou d'être vuë des gens du siécle; ce qui faisoit qu'elle n'ouvroit presque jamais la grille, si quelque cause le requeroit, comme par exemple, pour examiner une Pretendante, elle fermoit les fenêtres au-dedans du Parloir, pour qu'elle put la voir sans être vuë.

Elle appliquoit tous ses soins à bien instruire les Novices, elle exerçoit cet office avec bien du zele & de

prudence : elle s'étudioit à humilier celles qui avoient été en plus haute estime dans le monde ; quoiqu'elle les aimât à l'excès, elle leur témoignoit de l'indifference, & paroissoit les negliger comme des membres inutiles : elle les exhortoit efficacement à la pratique de l'humilité & de la mortification, & leur disoit : *Que celles qui flattoient leurs corps, ne feroient jamais de progrès dans la vertu, que c'étoit une bassesse indigne d'une Ame Religieuse, que de caresser un corps qui n'est que pourriture ; qu'il étoit bien vrai qu'on embrasse la Religion pour y vivre, mais non pour y vivre long-tems.*

Sa charité envers les Infirmes étoit extrême, elle les visitoit, & consoloit avec une tendresse de Mere, elle n'épargnoit rien de tout ce qui pouvoit contribuer à leur soulagement : quelqu'accablée qu'elle fût par son grand âge & par les infirmitez, elle leur rendoit tous les services possibles, dans le tems même qu'elle avoit plus de besoin que les malades d'être servie : sa charité montoit jusqu'à ce point qu'elle n'apprehendoit pas de risquer sa vie.

Dieu permit qu'une de ses Filles fut atteinte de la peste, on la mit dans un lieu à l'écart, crainte que d'autres n'en fussent infectées : mais la Reverende Mere *Isabelle* ne manquoit pas de la visiter plusieurs fois par jour ; quelqu'âgée qu'elle fût, quelque peine qu'elle deut souffrir en se rendant dans ce lieu qui étoit assez éloigné, & d'un accès fort difficile ; quelques prieres qu'on lui fit de ne pas exposer sa vie, elle ne voulut jamais se dispenser de ce charitable service, elle disoit à ses Filles : *Que sa Charge de Prieure l'obligeoit à mépriser tous les périls, lors qu'il s'agissoit de la consolation d'une Religieuse.* Dieu témoigna qu'il agréoit cette charité, il preserva la Prieure de la peste, & guérit en un instant celle qui en étoit atteinte.

Cette grande Amante puisoit toutes ces belles vertu

dan

dans l'oraison, qui est le canal des graces & des faveurs du Ciel; il ne se peut exprimer quelles ont étez ses communications interieures avec Dieu, elle a été élevée à une contemplation si sublime, & à des commerces si divins, que son Directeur lui commanda de les mettre par écrit; elle lui obéït à l'aveugle, mais comme il ne lui avoit pas défendu de les brûler, son humilité lui fit jetter au feu, ce que son obéïssance lui avoit fait écrire sur le papier. On ne peut donc rien dire de son oraison, que ce qui a paru au dehors, & que cette grande Ame n'a pu cacher.

S'étant un jour appliquée l'espace de trois à quatre heures à l'oraison devant le *S. Sacrement*, elle en sortit comme une autre *Moïse*, toute resplendissante d'une lumiere celeste: elle ne s'étoit apperçuë de rien, s'en fut en cet état rendre visite à une de ses Filles, qui étoit actuellement malade, & qui s'appelloit Mere *Antoinette*: la malade toute éblouïe de la lumiere qui rejailliſſoit de sa face, ne put la reconnoître, elle lui demanda par trois fois, qui elle étoit? elle lui dit: *Je suis vôtre pauvre Sœur Isabelle*: la Malade lui repliqua: *Hélas! je n'ai pas le bonheur de vous connoître.* Et immediatement après, elle dit à quelques unes de ses Sœurs, qu'elle avoit vuë la face de la Mere *Isabelle*, brillante comme le Soleil, & que la lumiere qui en sortoit, ne lui avoit pas permis de distinguer les traits de son visage.

Un autre jour s'étant retirée dans l'hermitage pour ses exercices spirituels, elle fut en un moment tellement penetrée de sa basseſſe, & de la grandeur de Dieu, qu'elle cherchoit où se cacher pour ne pas paroître devant une Majesté si redoutable; mais elle fut convaincuë, qu'il n'étoit pas de lieu, quelque petit qu'il fût, que l'Immensité de Dieu ne remplit.

Etant à *Amiens*, nôtre aimable Sauveur lui accorda la même faveur, que son bien-aimé Disciple reçut dans la

Cene:

Cene : il la fit reposer sur son sein, elle puisa sans doute dans cette poitrine amoureuse, des graces & des onctions à ne pouvoir être exprimées : elle traita cette faveur de songe pour tant mieux la cacher : elle sentit dans soi-même des transports si violens, qu'elle eut succombé sous leurs efforts, s'ils eussent été de plus longue durée : elle se souvint dans ces doux momens de ces paroles : *Je l'abbreuverai du torrent de mes délices.* Elle en fut effectivement enyvrée jusqu'à ce point, qu'elle craignoit que ce ne fût quelqu'illusion : son Superieur calma son inquiétude, & l'asseura que c'étoit une faveur du Ciel : elle reçut un jour une pareille grace dans l'Octave des Anges, elle ouït pour lors une melodie la plus divine de ces Esprits celestes ; elle en fut tellement charmée, qu'elle aspiroit après la possession de son Dieu.

Elle continua toute sa vie une tendre devotion envers l'adorable Eucharistie, Dieu la gratifia plus d'une fois de plusieurs faveurs touchant cet auguste Mystere : entr'autres il lui fit un jour connoître par une lumiere divine, de quelle maniere les Grecs celebrent la Sainte Messe, & l'éclaira de plusieurs belles veritez, qui sont renfermées dans leurs ceremonies : Dieu lui revela aussi que toutes les Hosties consacrées, seront consumées en un instant avant le jour redoutable du Jugement dernier, & que si on désistoit d'un seul moment d'offrir au Pere Eternel, le Corps & le Sang adorable de son Fils, le monde periroit, mais que ce saint Sacrifice qu'on lui en offre, appaise & fléchit sa colere. Ces saintes pensées augmentoient son ardante devotion envers un JESUS caché sur nos Autels, & on peut dire qu'elle a pratiqué, ce que sa Seraphique Mere conseilloit à ses Filles ; lors qu'elle leur dit : *Faites en terre avec l'adorable Eucharistie, ce que nous faisons dans le Ciel avec Dieu.* Car comme les Bienheureux ne s'occupent que de Dieu dans le Ciel ; cette sainte Fille trouvoit tout son plaisir dans

ce

ce monde à adorer, & aimer un Homme Dieu, caché sous les Especes Sacramentelles : elle passoit presque des nuits entieres dans cette occupation amoureuse ; elle ne se reservoit que deux à trois heures pour le repos, le reste étoit emploié à la priere devant le *S. Sacrement* : tous les Jeudis Saints elle passoit la nuit toute entiere en ce doux exercice, ne fût que l'infirmité la contraignit d'accorder quelque peu de repos à son corps déja trop abbatu par la vieillesse.

Si la maladie l'empêchoit d'assister de corps au saint Sacrifice de la Messe, elle prioit qu'on la laissa seule, pour y assister d'esprit, & elle le faisoit avec une devotion pas moins grande, que si elle eût été aux pieds de l'Autel : elle ne passoit jamais devant le Chœur, sans qu'elle baisa la terre, & qu'elle ne fit un Acte d'Adoration & d'Amour envers la sainte Eucharistie : elle prevenoit ses Filles tous les matins, & alloit faire un sacrifice de soi-même avec un parfait abandon au bon plaisir de cet aimable Dieu, reposant sous les Especes du Pain & du Vin ; elle s'étudioit à inventer le moien de l'honorer, elle brûloit à cet éfet quelques parfums à l'Introïte, à l'Offertoire, & à l'Elevation de la Messe ; elle en parfumoit tous les linges, qui devoient servir à cet adorable Mystere : elle envoioit même aux grandes solemnitez quelques boëttes de pastilles dans divers Couvens de son Ordre, pour contribuer à l'honneur qu'on y rendoit au *Saint Sacrement* : elle exhortoit bien souvent ses Filles à prier le Pere Eternel pour qu'il daignât augmenter l'honneur, le respect & l'amour deu à Dieu caché sur nos Autels : elle disoit que si elle eût resté dans le monde, & que Dieu lui eût donné de grandes richesses, elle les eût assillé à faire quantité de Sacraires & de Ciboires d'argent doré, qu'elle eût distribuez parmi les villages, pour que le *Saint Sacrement*, y fût conservé avec plus de respect.

Cette

Cette tendre devotion l'uniſſoit de cœur & d'eſprit à ſon Epoux, on peut dire qu'elle étoit tout à ſon Bien-aimé, & que ſon Bien-aimé étoit tout à elle; il a témoigné en diverſes rencontres, combien il étoit charmé de la pureté & de l'amour de cette grande Amante: le Chapelain du Couvent d'*Ypres*, Prêtre de très-bonne vie, celebrant la Meſſe le jour de l'*Anonciation de la Ste. Vierge* (qui tomboit cette année-là le Jeudi Saint, & qui étoit le jour de l'Aniverſaire de la Profeſſion de la Reverende Mere *Iſabelle de Jeſus*) eut le bonheur de voir ſous les Eſpeces un petit Enfant d'une beauté à charmer, & tout éclatant de gloire, les mains étenduës vers le Ciel: il fut tranſporté de joie à la vuë d'un Objet ſi aimable; mais ce qui le ſurprit le plus, fut, qu'il y vit cet Enfant divin ſe faire un effort pour échapper de ſes mains, & pour courir dans la bouche & le cœur de la Reverende Mere *Iſabelle*, qui en qualité de Prieure, recevoit la premiere la ſainte Hoſtie: à peine la lui eût-il donnée, que la viſion diſparut.

Dieu fit encore connoître par une viſion intellectuelle à une de ſes Filles, de quelle maniere il étoit dans le cœur de cette Reverende Mere, & avec combien de plaiſir il y faiſoit ſa demeure: je paſſe ſous ſilence tant d'autres faveurs, pour ne pas trop étendre une Vie, qu'on ne pourroit aſſez louer, & dont je n'ai entrepris qu'un petit abregé, voions-en la fin qui n'a pas moins été heureuſe.

Cette ſainte Fille étant toute extenuée par les auſteritez les plus cruelles, & toute affoiblie par des infirmitez continuelles, & par les facheries d'un grand âge fut atteinte de la fiévre, elle aſſeura ſes Filles le premier de l'an 1660. de ſa mort prochaine, elles en reçurent une douleur la plus vive; elles crurent cependant qu'elle étoit encore aſſez éloignée, parce que leur bonne Mere, quelque caſſée & incommodée qu'elle fût, ne

ſe

se dispensoit pas du moindre Acte commun ; mais elles commencerent à desesperer, lors qu'elles la virent la veille de l'Epiphanie dans un état qui ne promettoit que quelques jours de vie : toutes tinrent pour une chose impossible qu'elle assista le lendemain à la renovation des vœux : son courage la fit marcher au-dessus de sa foiblesse, elle se decoucha deux heures avant la Communauté, & s'en fut faire oraison devant le *S. Sacrement* ; puis elle assista à cette ceremonie, qui n'est pas de peu de durée, & pratiqua ce matin tous les Actes communs : l'après-midi l'infirmité & la foiblesse l'obligerent de rester au lit ; elle voulut se decoucher le lendemain pour assister à la Messe conventuelle, mais à force de prieres, elle s'en dispensa ; elle ne consentit qu'avec peine qu'on appella le Medecin. Elle dit à ses Filles : *En quoi pourra-t-il me soulager, mon grand âge est un mal sans remede ?* Le Medecin jugea d'abord que la maladie étoit mortelle, il ne l'avisa que le lendemain, & conseilla en même tems de lui donner les Sacremens : La Malade ne se rejouït pas moins de l'agréable nouvelle de sa mort, que ses Filles en furent affligées.

Comme elle étoit en plein sens elle pria une Sœur de lui faire pour la derniere fois la lecture spirituelle, elle recita ensuite son chapelet, quoique pas sans grande peine : les Religieuses crainte de surprise prierent le Confesseur de lui donner le Viatique entre une & deux heures après minuit ; celles qui preparoient tout ce qui étoit de besoin, vinrent à lâcher quelques paroles ; cette bonne Mere pas moins zelée à sa mort que pendant sa vie, les en reprit, & leur dit d'un ton severe : *Mes Sœurs vous parlez trop, souvenez-vous que c'est le tems du silence regulier.* Elle reçut la *Ste. Eucharistie* avec une devotion la plus tendre, & peu de tems après elle eut une foiblesse, qu'on fut contraint de lui donner l'Extrême-Onction : à peine l'eût-elle reçuë, qu'elle rendit son esprit au Seigneur

gneur ſans aucun effort, & ſans même qu'on s'en apperçut, le 9. Janvier de l'an 1660., elle exerça la Charge de Prieure 6. ans à *Amiens*, 6. à *Tours*, 3. à *Mons*, 3. à *Anvers*, 3. *à Douay*, & 12. ou 15. à *Ypres*, & par tout au grand contentement des Communautez, & avec des exemples d'une vertu la plus ſublime.

Au moment de ſa mort ſon corps ne paroiſſoit qu'une eſquelette, ſa face étoit toute ridée; pâle, enfoncée, & capable d'inſpirer de la fraieur; elle reſta près d'une heure en ce triſte état, immediatement après on la vit ſans ride, replette, pas moins vermeille qu'une jeune Fille; en un mot d'une beauté qui charmoit tout le monde, & qui la prenoit pour un preſage aſſeuré de ſa gloire. Le Peintre vint ſur les neuf heures tirer ſon Portrait, il ne put ſe ſaouler à admirer cette face raviſſante, il aſſeura plus d'une fois qu'elle tenoit du Divin, que jamais rien ne le charma plus: mais ce qui lui cauſa un étonnement extrême, fut, que quelque grand froid qu'il fit le jour qu'il la dépeignit, il n'en fut en rien incommodé, & ſes couleurs mêmes pas moins que ſes pinceaux, ne ſouffrirent la moindre atteinte de la gêlée exceſſivement rude, quoique toutes les fenêtre de la chambre fuſſent ouvertes pour en recevoir plus de lumiere.

On expoſa enfin ce ſaint Corps devant la grille du Chœur, on deut la laiſſer deux à trois jours ouverte pour ſatisfaire à la devotion du peuple, qui venoit en foule le reverer, & qui ne pouvoit aſſez admirer la raviſſante beauté d'un Corps, qui avoit vieilli parmi les auſteritez les plus rigoureuſes: il ne ſe peut dire avec quel empreſſement on ſe portoit à faire toucher des medailles, des chapelets, des bagues d'or, & cent choſes pareilles à ce ſaint dépôt. Deux Religieuſes ne ſuffiſoient pas pour ſatisfaire à la pieté de cette foule du monde, qui ne continua pas moins de deux jours; on

ne ferma la grille qu'avec peine pour faire l'Office de la sepulture: on l'enterra devant la petite fenêtre où les Religieuses communient, pour qu'elle continua après sa mort les mêmes anéantissemens, qu'elle pratiqua pendant sa vie, devant un Homme Dieu anéanti sur nos Autels.

LA VIE

De la Reverende Mere Marie du S. Esprit, *Compagne de la Venerable* MERE ANNE *de Saint Barthelemy, dans la Fondation du Couvent d'* Anvers.

LA Reverende Mere *Marie* prit naissance à *Tournay*, d'une Famille illustre: son Pere s'appelloit *Jaques de Coren-haußen*, sa Mere Madame de *Terremonde*: Dès son bas âge elle resta dans la Maison de Madame de *Bachi* sa Grande-Mere; cette bonne Dame n'oublioit rien de ce qui pouvoit contribuer à la perfection de sa petite Fille, elle lui inspiroit les plus tendres sentimens de la pieté, & d'une vie vraîment chrétienne: le Ciel secondoit ces pieux desseins, il sollicitoit cet enfant à renoncer aux maximes du monde; elle suivit ses instincts, il n'étoit rien de plus modeste dans ses habits, elle en mépriſoit le luxe, & se contentoit d'une étoffe legere, qui à la verité n'étoit pas conforme à l'éclat de sa noblesse: elle étoit d'une beauté à charmer, d'un naturel doux, souple & soûmis en tout ce qui n'étoit pas contre Dieu. Ses Parens n'aiant d'autre vûë que de l'élever selon les maximes du monde, voulurent qu'elle fit, & reçut des visites avec Madame de *Bachi*: cette petite Ame, qui ne respiroit déja que le Ciel, se servit d'un

pieux

pieux pretexte pour s'en dispenser ; elle feignit quelqu'incommodité, qui l'empêcha de paroître à table, & se nourrissoit en secret de ce qu'une servante, à qui elle avoit confié son dessein, lui apportoit.

A l'âge de quinze à seize ans elle forma le dessein de rompre, si point en tout, du moins en partie avec le monde ; pour mieux y réussir, elle importuna ses Parens de lui permettre de porter l'habit de dévote, ils furent surpris d'un dessein de cette nature dans une Fille qu'ils aimoient à la folie, & qui pouvoit avoir un des meilleurs parti de la Ville : mais comme ils étoient extremément pieux, ils ne voulurent en rien la chagriner, ni ravir à Dieu ce jeune cœur, qui n'aspiroit qu'à se consacrer à son service : toute leur consolation fut, que si du moins elle professoit un état éloigné des maximes du siécle, ils ne seroient pas privez de sa presence, qui leur étoit si chere.

Elle commença une nouvelle vie sous cet habit nouveau : il n'étoit rien de plus charitable envers les pauvres, elle leur faisoit de grosses aumônes, & sollicitoit *Madame de Bachi* a en faire de même : elle s'addonna dès lors à l'exercice de l'oraison sous la conduite d'un R. P. Capucin, sans raisonnement, mais par un simple regard de Dieu dans soi-même, qu'elle accompagnoit des plus tendres affections de son cœur : ce doux exercice faisoit tout son plaisir, elle y trouvoit tant degoût, que six heures qu'elle y employoit, ne lui paroissoient qu'un moment : quelque delicate qu'elle fût, elle s'en alloit tous les jours de grand matin à l'Eglise, pas moins éloignée que d'une demie lieuë de son logis, & y communioit avec une ferveur la plus grande : elle mâtoit son petit corps par les pénitences les plus rudes, elle s'abstenoit des viandes, & se contentoit de simples legumes ; elle le faisoit si adroitement, que quoiqu'elle deut manger à table, jamais on ne s'en apperçut.

Tout

Toute austere que fût cette vie, elle ne suffisoit pas à cette jeune Fille, qui ne souhaitoit rien plus que de se rendre une parfaite copie d'un JESUS crucifié : elle forma le dessein d'embrasser la Vie Religieuse pour rompre entierement avec le monde, & ne vivre qu'à Dieu seul ; elle apprehendoit de le confier à ses Parens crainte de refus : elle se resolut enfin d'entrer dans un Cloître à leur insceu ; la profession qu'une de ses Sœurs devoit faire dans le Couvent des Carmelites de *Mons*, favorisa son dessein. Ses Parens se disposoient à partir pour y assister ; cette bonne Fille qui n'étoit pas embarassée dans les affaires de la Famille, les devança de quelques jours ; elle fut voir plusieurs fois sa Sœur sans lui rien découvrir de son dessein, enfin elle le communiqua à la Superieure, & fit enforte par ses importunes prieres, qu'on lui donna l'Habit avant même l'arrivée de ses Parens : ils en furent surpris à l'excès, & cette ceremonie de la Profession, qui devoit leur être un sujet de joie, ne leur fut qu'un motif de deplaisir & de douleur, singulierement à Madame de *Bachi*, qui ne pouvoit se consoler de la perte qu'elle faisoit de sa petite Fille qu'elle aimoit éperduëment.

On lui donna le nom de *Marie du St. Esprit* : jamais Fille ne fut plus contente de son sort, toutes les pratiques du Cloître étoient conformes aux sentimens, que Dieu avoit imprimez dans son cœur : elle trouvoit un ciel dans sa retraite, rien ne lui paroissoit plus doux que d'obéir : l'humilité & la douceur la rendoient aimable : son égalité d'esprit en toute rencontre charmoit tous les cœurs : elle étoit si degagée de tout, que sa Sœur même ne lui étoit pas plus à cœur que toute autre : elle appliqua tous ses soins à s'avancer dans l'exercice de l'oraison pour se rendre une parfaite Fille de SAINTE THERESE : en un mot elle finit son Noviciat d'une maniere irreprochable, & avec une ferveur au dessus de son âge.

Jamais

Jamais plus de joie pour cette Sainté Fille, que lors qu'elle se vît sous les agréables chaînes de la Vie Religieuse : l'aiant professée par ses vœux solemneles : elle ne songea plus qu'à pratiquer en toute rigueur, ce qu'elle avoit promis à Dieu : elle ne negligea rien de tout ce qui pouvoit contribuer à sa perfection, elle crut que si elle pouvoit avoir le bonheur de conferer avec la Venerable *Mere Anne de Saint Barthelemy*, qui étoit la Dépositaire de l'esprit de sa *Seraphique Mere*, elle ne contribueroit pas peu à son avancement spirituel : elle redoubla ses ferventes prieres auprès du Seigneur, pour qu'il lui accorda cette grace. Elle l'obtint enfin ; au bout de quelque tems la Venerable Mere partit de *Paris* l'an 1661. & vint à *Mons*, où elle resta près d'un an. Nôtre Sœur *Marie* profita, tant qu'elle put, de ces heureux momens ; elle apprit la Langue Espagnole, pour qu'elle put mieux conferer avec cette bonne Mere : elle fut si charmée de ses saints entretiens, qu'elle souhaitoit ardamment de la suivre par tout. On destina la Venerable *Mere Anne* pour la Fondation d'*Anvers*, c'eût été un grand plaisir à Sœur *Marie*, que de l'y accompagner ; Dieu combla ses desirs, le Reverend Pere Provincial lui demanda, si elle voudroit bien s'en aller à cette nouvelle Fondation ? Elle lui répondit d'une maniere agréable : *Qu'elle s'estimeroit heureuse, s'il avoit la bonté de lui accorder cette grace.*

Elle partit donc avec la *Venerable Mere Anne*, & comme elle n'avoit d'autre veüe que de profiter des bons avis, & des beaux exemples d'une si *Sainte Mere*, elle s'étudia à marcher sur ses traces : elle avoit rien plus à cœur que de conserver son ame vuide des creatures, pour qu'elle fût remplie du Createur : il n'étoit rien de plus pure, rien de plus sincere, rien de plus humble que cette bonne Fille : elle n'eût pas dit le moindre mensonge pour sauver tout un monde : jamais n'a

lâchâ

lâchat elle la moindre parole qui eût ressentit de l'indecence, & ne souffrit quoi que ce fut de contraire à la pureté : la *Venerable Mere Anne de St. Barthelemy* persuadée de sa vertu, disoit : *Que rien n'étoit capable d'alterer la paix de* Sœur Marie du St. Esprit, *parce qu'elle ne vaquoit qu'à la perfection de son Ame.*

Cette sainte Mere emploia cette vertueuse Fille dans tous les offices du Couvent; ensuite elle la chargea du soin des Novices: quelque facheux que fut cet emploi, on ne remarqua jamais, ni qu'elle y commit la moindre faute, ni qu'elle y perdit ce doux calme, dont elle jouïssoit continuellement dans son ame: cette paix charmoit le cœur de son Epoux celeste jusqu'à ce point, qu'il lui dit le jour de l'Octave de Sainte Therese avec beaucuup de tendresse: *Ma Fille, je vous ai conduit dans ce Monastere, pour que je me communiquasse à vôtre ame.* Ces tendres paroles la penetrerent de sentimens les plus forts d'amour, de respect, & de reconnoissance envers cet aimable Dieu, & lui présageoient les grandes faveurs, dont il devoit l'avantager, comme nous le verrons dans la suite.

Dans l'Octave de la Nativité de Nôtre Seigneur, cette sainte Fille toute embrasée de l'Amour Divin, voulut élever son esprit jusqu'à la connoissance des attributs & des perfections de Dieu. L'Enfant Jesus lui apparut en esprit, & lui dit: *Où me cherchez-vous? je suis sur la terre*; comme s'il lui eût dit: ne me cherchez pas pour le présent parmi l'éclat de ma gloire, vous ne me trouverez que parmi la bassesse de l'étable & de la créche; ces paroles lui inspirerent un ardant amour pour la sainte humanité de cet aimable Dieu.

Une autre année aiant communié à la Messe de Minuit, qui se chante le jour de la Naissance du Fils de Dieu; elle vit en esprit la *Sainte Vierge* à la droite, & *Saint Joseph* à la gauche de la créche, elle en reçut une

joie toute singuliere ; mais comme elle n'y voioit pas l'Enfant JESUS, elle demanda où il pourroit être, on lui fit connoître, qu'elle ne devoit pas le chercher hors de soi-même, puis qu'elle l'avoit reçu dans la *Sainte Euchariſtie.*

Une autre fois pendant les mêmes Fêtes, son esprit ne pouvoit s'occuper que des pensées de la mort, elle se fâcha presque contre soi-même, de ce qu'elle ne pouvoit l'arrêter sur les Mysteres de la Fête, & dit amoureusement au Seigneur : *Eſt-il tems, mon Dieu, de penſer pour le preſent à la mort ?* Elle ouït interieurement ces paroles : *Mes tendreſſes ne ſont pas pour les pecheurs.* Elle en fut confuse à n'oser élever les yeux vers le Ciel ; mais quelque plaisir que Dieu trouva à demeurer dans une Ame si pure, il voulut la faire refléchir sur la bassesse de son néant, & lui faire connoître que moins nous nous recherchons dans Dieu, plus nous trouvons Dieu dans nous-mêmes.

Un jour pendant l'oraison du soir, elle consideroit combien elle étoit éloignée de la perfection de la Venerable *Mere Anne de Saint Barthelemy :* elle se figuroit cette sainte Mere comme un geant, qui court à la course dans la pratique des vertus les plus sublimes, & quant à elle-même, elle ne voioit par tout que foiblesse, & se consideroit comme de la paille couchée par terre : Dieu prit plaisir dans son anéantissement, il voulut reconnoître cet Acte de vertu, il lui montra la beauté de son Ame parmi ces humiliations, elle vit son interieur tout éclatant de lumiere, & uni à la beauté divine : cette vision la remplit d'une onction la plus tendre, & d'un calme à ne pouvoir être exprimé.

Etant un jour en oraison, Dieu qui vouloit exercer sa vertu, & lui faire naître un sujet d'un parfait anéantissement, la cita devant son tribunal comme s'il l'eût deu juger : au moment qu'elle parut en esprit devant

so

son Juge, elle se vit vuide de tout merite, ne découvrant aucune bonne œuvre dans sa vie, elle mit toute sa confiance dans les merites & les souffrances de JESUS-CHRIST, & dit dans soi-même: *Le Ciel est à nous, puis que cet aimable Dieu nous l'a acheté par le prix de son Sang*; mais elle ouït une voix articulée qui lui dit: *Cela est bon, mais il ne suffit pas, il faut y ajoûter de bonnes œuvres.* Elle ne désista point de se confier dans les merites d'un Dieu mort pour nôtre amour; & quoique ces paroles fussent capables de la jetter dans la fraieur, elle se rasseura cependant à la vuë de JESUS son Juge, qui ne lui témoignoit pas un visage severe.

Dieu qui prenoit plaisir à humilier de tems en tems la Reverende Mere *Marie du S. Esprit*, n'en prenoit pas moins à l'élever & à la consoler dans ses inquietudes: Aiant un jour appris la mort subite d'une Fille, qu'elle avoit connuë dans le siécle, elle apprehenda un pareil accident: cette crainte lui continua quelque tems, mais Dieu lui dit pendant les Matines: *A quoi bon vous effraier? ne suis-je pas vôtre Epoux?* Ces tendres paroles la rasseurerent, & la penetrerent de transports les plus violens d'amour & de joie interieure. Cette qualité d'Epouse d'un Dieu, l'obligea à se conformer en tout au bon plaisir de cet aimable Epoux; Dieu s'étudioit aussi de son côté à purifier tout ce qu'il pouvoit y avoir de dereglé dans ses desirs. Son Pere lui témoigna un jour qu'il ne desiroit rien plus que de revoir son Fils, qui combattoit contre l'ennemi commun du Christianisme: elle prit cette affaire à cœur, & s'asseura d'emporter cette grace auprès du Seigneur par les prieres de la Venerable *Mere Anne*; mais Dieu lui dit: *Quoi, ma Fille, n'agréez-vous pas que vôtre Frere combatte pour les interêts de ma gloire?* Ces paroles la toucherent jusqu'à ce point qu'elle fit au Seigneur un sacrifice de tout ce qu'elle avoit de plus cher, & s'abandonna en tout à sa sainte volonté.

Sa Sœur la Carmelite souhaitoit de sortir du Couvent qu'elle avoit été fonder dans une autre Province ; elle communiqua son dessein à la Reverende Mere *Marie*, celle-ci pria le Seigneur de lui faire connoître quel étoit son bon plaisir, il lui répondit : *Que sa Sœur devoit se soûmettre au sentiment du Reverend Pere Provincial.* Il ne consentit pas à son retour : elle resta donc dans ce nouveau Monastere, & les deux Sœurs apprirent par cette réponse de Dieu, à ne chercher que de se soûmettre en tout à sa sainte volonté.

Il arriva qu'un jour elle se rebuta d'une chose assez facheuse, & qui n'étoit en rien de son goût ; la *Sainte Vierge* lui apparut, & lui dit : *Se peut-il que vous me refusiez ce petit service ?* Ces paroles l'animerent à entreprendre pour Dieu tout ce qui lui paroissoit le plus difficile, & à renoncer en tout à son panchant naturel.

Elle meditoit un jour sur les plus fortes raisons, qu'elle pourroit avancer aux Superieurs, pour les détourner du dessein, qu'ils avoient conçu de l'envoier à la Fondation du Couvent de *Bruges*, Dieu lui dit en même tems : *Quoi, ma Fille, voudriez-vous rester ici pour satisfaire vôtre propre volonté.* Elle se resolut dès lors à ne vouloir en tout que l'accompliſſement de la volonté de son Epoux celeste : elle se souvint immediatement après de ces paroles : *Deus tentavit Abraham*, & dit dans le fond de son ame : *Quoi, Seigneur, voulez-vous bien m'éprouver vous-même ?* Il lui répondit interieurement : *Qu'il avoit donné son commandement à* Abraham, *mais qu'il en avoit arrêté l'execution.* Cette pensée lui fit connoître, qu'il n'est rien de plus agréable au Seigneur que la soûmission de nôtre volonté à la sienne.

Cette Reverende Mere ne fit jamais mieux connoître son parfait abandon au bon plaisir de Dieu, que parmi les croix & les peines qu'il lui fit naître, pour qu'elle fût toute à un JESUS crucifié. Le

Le jour de la resurrection, nôtre aimable Sauveur lui apparut comme un Conquerant couronné de lauriers, & lui donna à entendre qu'elle ne partageroit pas sa gloire dans le Ciel, si elle ne partageoit ses souffrances sur la terre.

Un autre jour Nôtre Seigneur lui fit connoître après la communion, la grandeur de la gloire, dont elle jouïroit dans le Ciel: cette Reverende Mere toute confuse des bontez de Dieu en son endroit, s'écria: *Se peut-il, Seigneur, que je reçoive tant de gloire pour le peu de service que je vous rends sur la terre?* Elle ouït interieurement, qu'elle ne l'emporteroit pas sans souffrance. Elle eut effectivement dequoi souffrir: Dieu l'affligea quelques années par des ariditez & des secheresses les plus insupportables: sa foi lui paroissoit languissante, sa charité éteinte, sa vertu sterille: En un mot, elle ne découvroit dans soi même qu'une impuissance pour le bien, qu'un panchant presque insurmontable pour le mal, qu'une insensibilité pour Dieu, & qu'une certitude morale de sa perte. Le peu de lumiere qui lui restoit dans cet état désolant, n'étoit qu'une vuë du bon plaisir de Dieu; il est bien vrai que de tems en tems Dieu la fortifioit par quelques onctions de la grace, mais elles étoient de si peu de durée qu'un instant après elle se trouvoit parmi les obscuritez les plus affreuses: elle ne put se dispenser d'en faire un jour des plaintes amoureuses à son Epoux, il la consola par une lumiere, qui penetra jusqu'au fond de son ame, & l'asseura de son salut par ces paroles: *Vous ne souffrirez plus d'obscurité dans le Ciel.*

Etant une autre fois à l'office divin parmi ces tenebres interieures, elle ouït quelqu'un qui lui dit: *Il y a un Dieu*; ces paroles dissiperent toutes ses inquietudes. Dans une autre rencontre, elle pria ardamment la Venerable *Mere Anne* de la secourir parmi ses grandes peines: elle la vit

descendre du Ciel dans une nuë, & en même tems nôtre aimable Sauveur à son côté, qui paroissoit attendre la Venerable *Mere Anne*, pour la soulager de concert dans ses détresses; cette visite calma son esprit, & la remplit d'un doux repos dans l'ame.

Elle se trouva un jour parmi des insensibilitez si horribles, qu'il lui paroissoit que le Ciel & la terre lui refusassent tout secours, elle s'affligea de ce qu'elle se voioit sans consolation; Nôtre Seigneur lui dit: *Je serai vôtre Consolateur*, & dès lors elle forma le dessein de ne s'appuier que sur Dieu seul, & de mépriser toutes les consolations humaines.

Toutes ces rudes épreuves lui inspiroient un ardant desir des croix, mais quelque desir qu'elle en eut, elle en apprehendoit bien souvent les occasions: sentant un jour dans soi-même une grande repugnance de la nature pour la souffrance, qu'elle desiroit selon l'esprit; elle dit à Dieu à l'exemple de la Venerable *Mere Anne de Saint Barthelemy: Seigneur, croix & lumiere*; mais cette Venerable *Mere* lui dit interieurement: *Qu'il n'y a pas d'amour de Dieu, sans l'amour de la Croix*, lui donnant à connoître que le veritable amour de la Croix, ne cherche pas de lumiere, ni de consolation.

Le desir ardant qu'elle avoit de posseder Dieu dans le Ciel, fut une de ses plus grandes peines; comme nôtre aimable Sauveur lui eût dit un jour, que c'est un purgatoire bien rigoureux, que d'avoir de grands desirs de le voir; elle lui dit: *Ah! mon Dieu, faites-moi la grace de me plonger dans ce doux Purgatoire, vous me ferez un sensible plaisir*, il le lui accorda, & le reste de sa vie elle fut penetrée de si ardans desirs de posseder son Dieu, que tout le reste lui étoit à dégoût.

Ses saints desirs s'augmenterent jusqu'à ce point, que lisant un jour combien une Sainte s'étoit châtiée dans ce monde pour s'asseurer du Ciel; elle s'affligea de sa lâcheté

lâcheté, & dit : *Seigneur comment vous possederai-je, puis que je ne fais que des pénitences bien legeres ?* Dieu lui répondit : *Vous me possederez par la pureté de cœur.* Ces paroles lui inspirerent des sentimens de crainte, se representant combien il étoit difficile de conserver cette pureté sur la terre, elle conjura Dieu de l'en retirer, & de lui faire goûter dans le Ciel combien il est doux à ceux qui l'ont veritablement aimé dans ce monde ; il lui répondit : *Qu'elle ne s'étoit pas encore renduë digne de ce bonheur.* Elle s'affligea de ces paroles, parce qu'elle se voioit encore éloignée de la possession d'un Dieu, qui faisoit l'objet de ses soûpirs : mais le Seigneur la consola dans cette peine ; une lumiere celeste la penetra jusqu'au fond de l'ame, & lui fit connoître qu'elle devoit se soûmettre à rester encore quelque tems dans cette vie mortelle, elle attribua cette faveur à la Venerable *Mere Anne.*

Se sentant un jour incommodée après Matines, elle s'en plaignit amoureusement au Seigneur, & lui dit : *Quoi, mon Dieu, vous voiez en quel triste état je suis reduite, & cependant vous voulez que je continue de vivre.* Elle s'endormit dans cette pensée, & quelque tems après on la frappa sur l'épaule, & on lui dit : *Plus avant.* Elle s'éveilla à ces paroles, mais les prenant pour un songe, elle contina son repos jusqu'au matin : pendant l'Office elle se sentit emportée d'un ardant desir de souffrir tout ce qui se trouve de plus facheux pour se rendre agréable à la Venerable *Mere Anne* : sa ferveur la portoit au-dessus de sa foiblesse, & il n'est rien qu'elle n'eût embrassé avec plaisir, pour l'amour d'un Dieu crucifié : pendant la Messe, elle rumina quel pourroit être le sens de ces paroles ; *Plus avant*, & le Seigneur lui dit, qu'il attendoit d'elle un grand service : elle s'offrit à faire tout ce qui pouvoit lui agréer, & à la fin de la Messe, il lui dit, qu'on ne pouvoit pas mieux le servir

qu'en

qu'en faisant son bon plaisir, qu'il falloit toûjours avancer dans ce qui touche la parfaite conformité à sa sainte volonté; qu'on devoit dire en toute rencontre avec *S. Martin*: *Seigneur, si je puis vous servir en souffrant sur la terre, je m'y soûmets plûtôt, que de pretendre le repos du Ciel; vôtre volonté s'accomplisse en moi.*

Si le cœur de la Reverende Mere *Marie* ne soûpiroit qu'après les chastes embrassemens de son Epoux celeste, cet aimable Dieu ne se portoit pas moins à consoler sa chere Epouse parmi ses peines, & à lui témoigner beaucoup de tendresse: il se fit voir un jour dans son cœur comme un Roi dans son Trône, d'où il commandoit à toute la terre, il lui dit ces tendres paroles: *Ma Fille, vous portez un grand Trésor dans un vase foible & fragile.* Une autre fois il lui montra la beauté de son ame, où il ne découvroit rien qui choqua ses yeux, parce que la *Sainte Trinité* y faisoit sa demeure, & lui communiquoit la pureté de ses lumieres: elle vit dans une autre rencontre son cœur, comme s'il eût été réellement plongé parmi les flâmes les plus pures de l'Amour divin.

Dieu ne se contenta pas de consoler cette grande Amante par lui-même, il voulut encore que la Sainte & Seraphique *Mere* THERESE, & la Venerable *Mere Anne de Saint Barthelemy* la visitassent plusieurs fois, & la soulageassent dans ses peines.

Souffrant un jour une grande peine interieure, elle se plaignit à sa *Sainte Mere* THERESE, de ce qu'elle parut l'abandonner, dans le tems qu'elle avoit le plus besoin de son secours. Le lendemain elle sentit pendant l'oraison une odeur la plus agréable, sans qu'elle en connut la cause, mais elle en resta infiniment consolée dans l'ame: pensant le soir à cet odeur celeste, dont elle avoit été favorisé; SAINTE THERESE lui apparut, & lui fit connoître qu'elle la visitoit de cette maniere: Priant un autre jour après Complies devant l'Image de la

Sainte,

Sainte, elle la vit, & cette bonne Mere lui dit : *Demandez-moi quelque chose, ma Fille* ; elle lui répondit : *Hélas ! chere Mere, vous connoissez mes besoins mieux que je ne les connois.* La Sainte se tût, mais la Reverende Mere *Marie* en reçut une sensible consolation.

Cette grande Ame se confioit tellement aux merites de la Venerable *Mere Anne*, qu'elle s'asseuroit de son salut, si elle pouvoit avoir le bonheur de mourir entre ses bras ; mais le Seigneur lui dit : *Ma Fille, la Venerable* Mere Anne *ne sera point en état de vous rendre ce service, confiez-vous en moi, & je serai vôtre Protecteur jusqu'à la mort.*

Un jour s'estimant indigne de communier, elle pria la Venerable *Mere Anne* de lui permettre qu'elle s'en abstint le lendemain ; cette grande Sainte lui dit, *que la pureté de cœur suffisoit pour la communion, & qu'elle ne devoit pas facilement s'en dispenser* : elle l'asseura même plusieurs fois après sa mort, qu'elle agréoit beaucoup la frequente communion, & qu'elle la conseilloit à ses Filles, parce qu'elle contribuë à l'avancement spirituel d'une Ame Religieuse.

Si jamais la Reverende Mere *Marie* reçut un coup sensible, ce fut à la mort de la Venerable *Mere Anne*, il ne se peut dire combien grande fut la douleur qu'elle en ressentit, mais cette Sainte Mere ne manqua pas de la venir consoler la même nuit, qu'elle respira : elle sentit sur les deux heures du matin une odeur la plus douce, & à ne pouvoir être expliquée, ce qui lui continua jusqu'à 4. heures : elle fut ensuite reciter l'Office des Morts aux pieds de la chere Défunte, plûtôt pour se conformer à la coutume de l'Eglise, que pour la soulager dans ses peines, dont elle la croioit exemte : elle ouït en même tems ces paroles dans le fond de son ame : *Elle a bien recompensé vôtre amour, puis que vous êtes la premiere qu'elle a visitée.*

Elle jouït de cette odeur celeſte un an tout entier tantôt plus, tantôt moins, ſelon le bon plaiſir du Seigneur; mais elle en goûta ſingulierement la douceur dans deux rencontres : premierement lors qu'elle décrivit cette belle comparaiſon de la Venerable *Mere* touchant le S. Sacrement, *Que comme une bonne Mere allaitte ſon enfant, & lui donne la ſubſtance, qui le fait croître inſenſiblement, ſans qu'il s'en apperçoive; de même nôtre aimable Sauveur nourrit les ames dans la ſainte Euchariſtie, & les fait avancer dans la vie ſpirituelle.* Secondement, lors qu'elle authoriſat ce que SAINTE THERESE avoit ſingulierement recommandé à ſes Filles, à ſavoir : *De ne jamais ſe ſouſtraire de la direction de l'Ordre.* Outre cette odeur celeſte, dont la Venerable *Mere Anne* la gratifioit, elle lui a ſouvent apparu en propre perſonne, & l'a comblé de joie dans diverſes rencontres : elle en reçût une extreme tout le tems qu'on fit l'Office de la Sepulture, ſon cœur s'épancha en mille louanges, & en mille actions de graces envers le Seigneur, de ce qu'il avoit la bonté d'exalter les Ames dans ſa gloire.

Trois jours après le decès de la Venerable *Mere Anne*, un de nos Peres ouït une muſique celeſte, qui entonnoit la Proſe qui ſe dit à la Meſſe du *S. Sacrement*, il en fut charmé à l'excès; on lui dit interieurement de communiquer cette faveur à la Reverende Mere *Marie du Saint Eſprit*, il craignoit de le faire, on le lui commanda juſqu'à la troiſiéme fois : Enfin il obéït; au moment qu'il fut auprès d'elle, il ne put proferer que ces dernieres paroles de la Proſe : *Cohæredes & ſodales fac Sanctorum Civium :* avant même qu'il ne lui dit mot de ce qu'il avoit ouï. La Reverende *Mere* comprit d'abord que la Venerable *Mere Anne* l'avoit chargée de cette commiſſion pour l'aſſeurer, qu'elle jouïroit un jour de Dieu dans le Ciel, & elle en reçut une joie toute ſinguliere.

Faiſant enſuite oraiſon, elle fit un entier ſacrifi-

d

de soi-même au Seigneur, & le conjura d'en disposer selon son bon plaisir : au même moment la Venerable *Mere Anne* lui apparut en esprit au milieu de son cœur, & lui dit : *Consolez-les* (elle parloit de ses Filles, que sa mort avoit plongé dans une extrême douleur,) elle vit aussi nôtre aimable Sauveur au côté droit de son cœur, mais plus haut élevé que la Venerable *Mere Anne* : elle s'étonna de ce qu'un Dieu avoit tant de bonté, que de se loger dans un lieu si vile, & elle en reçut une consolation inexpliquable.

Elle importuna un jour le Seigneur d'exemter le corps de la Venerable *Mere Anne* de la corruption, & lui dit : *Mon Dieu, vous avez accordé tant de faveurs à cette* Sainté Mere, *pouriez-vous lui refuser celle-ci ?* Il lui répondit : *Je fais bien plus pour vôtre amour, lors que je me cache sous les foibles Especes du Pain.* Il ne condamnoit pas par cette réponse sa tendresse pour une Sainte, mais il vouloit la faire souvenir de ce qu'il opere pour sanctifier les Ames.

Tant de faveurs & de communications celestes allumoient dans son cœur un zele ardant pour le bien de l'Eglise, & un desir insatiable du salut des Ames. Le Reverend Pere *Thomas de Jesus* Provincial, écrivit un jour pour que la Communauté recommanda instament à Nôtre Seigneur les affaires de la Guerre d'Allemagne : la Reverende Mere *Marie* fut une de celles qui le prirent le plus à cœur ; elle n'oublioit rien pour implorer le secours du Ciel en faveur des Catholiques ; Dieu lui témoigna qu'il agréoit son zele : elle redoubla ses plus ferventes prieres, elle apprit ensuite la conquête de *Prague*, & se flatta que cette victoire finiroit les troubles d'Allemagne ; mais le Seigneur lui dit : *Elle n'est pas encore sur un trop bon pied.* Elle lui répondit : *Que puis-je faire, mon Dieu, dans cette rencontre pour faire réussir le tout à vôtre gloire ?* Il ne dit plus mot, mais la

Reve-

Reverende Mere conçut une nouvelle ferveur, elle ne ceſſa de prier, & de faire prier ſes Sœurs pour le ſuccès de cette Guerre en faveur de l'Egliſe.

Aiant un jour prié pour l'humiliation & l'anéantiſſement des Heretiques, elle medita ſur la grandeur de la gloire que Dieu prepare à ceux qui l'aiment; il lui en fit connoître le bonheur, & lui dit enſuite: *Les Heretiques n'en jouïront jamais.* Elle comprit par ces paroles le grand amour que Dieu porte aux ames, & le grand déplaiſir qu'il reſſent de leur perte, & qu'il aimoit mieux qu'on le pria pour leur converſion, que pour leur anéantiſſement.

Lors que les Hollandois & les François attaquerent le Païs-Bas, & qu'ils eurent ſiegé *Louvain*, la Reverende Mere *Marie* s'en affligea mortellement, dans la crainte que la Foi en patiroit; mais Dieu la conſola, & lui dit: *Tout ira bien.* La choſe arriva effectivement, & ces deux Armées ſe diſſiperent & abandonnerent le Païs.

Liſant un jour dans l'Hiſtoire du Jappon avec combien de cruauté on y perſecutoit les Chrétiens, & de quelle mort on les faiſoit mourir juſqu'aux enfans mêmes; elle en fut ſi ſenſiblement touchée, qu'elle ne put ſe diſpenſer de porter ſes plaintes au Seigneur, de ce qu'il ſouffroit des perſecutions ſi horribles contre ceux qui ne reſpiroient que ſa gloire; il lui répondit: *Je vaux plus que tout un monde*, comme s'il lui eût dit, que c'étoit un bonheur pour les Chrétiens de perdre tout un monde, & la vie même pour le poſſeder dans le Ciel.

Aiant appris la mort de ſon Pere, elle en fit un ſacrifice au Seigneur, & ſouffrit ce coup avec plaiſir, mais elle ne s'affligea pas peu de l'incertitude de ſon ſalut: quelques grands défauts qui lui étoient aſſez communs la faiſoient apprehender pour ſon ame: elle avoit ſouvent importunée ſa Sainte Mere THERESE d'en prendre un ſoin ſingulier. Elle lui dit encore parmi ſes inquietu-

de

les : *Chere Mere, se peut-il que vous eussiez abandonné mon Pere dans ce dernier besoin?* On lui dit interieurement : *Vôtre Pere & vôtre Mere jouissent de Dieu dans le Ciel.* Ces paroles la rasseurerent, & lui imprimerent une telle certitude de leur salut, qu'elle ne put dissimuler la joie qu'elle en reçut : elle ne craignoit que pour l'ame de son Pere, étant moralement seur du bonheur de sa Mere, en qui elle n'avoit remarqué que de beaux exemples de vertu, & qui étoit morte en parfaite Chrétienne.

On avertit un jour la Communauté de l'incommodité dangereuse de l'*Infante Isabelle*, la Reverende Mere *Marie* la recommanda instamment au Seigneur ; on lui dit interieurement : *L'Infante est une Princesse fort vertueuse, Dieu la veut mettre dans son Ciel.* Elle n'osa importuner Dieu pour son retablissement, mais comme elle meditoit sur la grande perte que souffriroit le Païs-Bas de la mort de cette bonne Princesse ; on lui dit : *Que comme Dieu s'étoit servi d'elle pour le Gouvernement de ce Païs, il en feroit de méme avec ses Successeurs.*

Un Cavalier fort adonné au jeu, mourut sans les Sacremens ; ses Parens n'apprehenderent pas peu pour son salut : la Reverende Mere *Marie* recommanda ardamment à la Venerable *Mere Anne* le soin de cette pauvre ame, si elle étoit en état de recevoir du secours, elle lui repartit, qu'on pouvoit la soulager : cette bonne Mere n'osa rien dire de ce qu'elle avoit ouï, elle craignoit de publier les faveurs qu'elle recevoit de Dieu : mais on lui dit pour la seconde fois : *On ne vous a pas confié le besoin de cette pauvre ame pour le taire.* Elle comprit par ces paroles, combien Dieu se plaît dans le salut des hommes, elle en reçut une joie excessive dans son cœur.

Recommandant un jour la Reine Mere, & Madame la Ducheſſe d'*Orleans*, pour qu'il daignât les soulager dans leur détresse ; il lui dit : *Je les afflige dans ce monde,*

parce

parce que je les aime. Une autrefois étant à la veille de choisir une Prieure, & ne sachant à qui donner sa voix, parce que plusieurs étoient capables de cette Charge; elle pria le Seigneur de lui inspirer, pour qui elle devoit se porter: elle vit au même instant une nuë descendre du Ciel, où le nom & le surnom de celle qu'elle devoit choisir étoient écrits; effectivement on l'éleut pour Prieure.

Il ne se peut expliquer avec combien de charité & de zele cette Reverende Mere s'acquitta des Charges qu'on lui donna dans son Monastere, elle y exerça quatre fois celle de Prieure, trois fois celle de Soûprieure, & longues années celle de Maitresse des Novices; mais dans toutes elle parut un model de vertus, il n'étoit rien de plus zelé pour l'observance, rien de plus charitable à ses Filles, rien de plus ponctuel aux actes communs: jamais personne ne la prevint dans ce qui concerne le Chœur, elle s'y trouvoit toûjours la premiere; jamais ne se plaignit-on de sa conduite, elle secouroit ses Filles avec une tendresse de Mere: jamais ne devoit-on la chercher ailleurs que dans sa cellule, elle en faisoit tous ses délices, & elle y goûtoit la paix & la tranquilité d'une ame qui est toute à Dieu: il n'étoit rien de plus affable, rien de plus prudent, rien de plus discret dans les recreations; elle en emploioit le tems dans des discours spirituels, qui étoient en même tems bien agréables, & pas du tout ennuïeux à ses Filles: si quelqu'un entamoit cette matiere, elle se faisoit un plaisir de l'écouter, mais si quelqu'autre s'échappoit de lâcher par mégard un mot qui eût tant soit peu blessé la charité, elle disoit d'abord: *Ah! mes Sœurs, c'est l'arbre dêfendu, gardons-nous bien d'y toucher.*

Son grand âge ne la dispensa jamais de l'oraison, son humilité la portoit jusqu'à ce point, qu'elle ne souffrit

frit jamais d'être servie, (pas même de ses Novices) dans ce qu'elle pouvoit faire par soi-même: si elle s'étoit oubliée d'apporter son petit ouvrage, elle sortoit à la sourdine de la recreation, & l'alloit querir dans sa cellule, ce qui ne donnoit pas peu d'edification à ses Filles; elle n'enjoignit rien, qu'elle ne fit elle-même, elle témoignoit une charité & une tendresse maternelle envers les Infirmes: en un mot on ne découvrit jamais en elle, que des exemples d'une vertu consommée.

Quelque grande que fût la sainteté de cette belle Ame, elle ne fut pas exemte de croix, Dieu qui l'avoit menée sur le *Thabor*, voulut la conduire sur le *Calvaire*. Il ne se peut dire quelles peines d'esprit elle deut souffrir sur la fin de sa vie; des tenebres les plus cruelles obscurcirent son esprit, des abandons interieurs les plus facheux accablerent son ame, elle ne recevoit aucune consolation, ni des hommes, ni de Dieu même: ses inquietudes monterent jusqu'à ce point, qu'elle se crut reprouvée de Dieu, & qu'elle ne devoit s'attendre qu'à un enfer.

Dieu joignit les infirmitez du corps à ses peines d'esprit; outre plusieurs incommoditez pas peu facheuses, elle ne seut plus trouver qu'un repos fort modique, elle souffrit un dégoût general, qui lui étoit d'autant plus penible, qu'elle ne pouvoit rien prendre dans le tems même qu'elle avoit le plus de besoin de nourriture: quelques sensibles que furent ses peines, elle ne perdit rien de cette gaieté & de cette égalité d'esprit, qui lui étoient naturelles, & qui charmoient les cœurs de ses Filles.

Sept à huit semaines avant sa mort, elle confia à une Religieuse qui avoit été sa Novice quelques paroles, que le Seigneur lui avoit dites après la communion: *Vous savez, chere Fille*, lui dit elle, *combien grandes sont*

mes

mes peines, je m'en ſuis plainte à mon Dieu, comme un enfant ſe plaindroit à ſon Pere, il m'a dit, courage ma Fille, elles finiront bien-tôt; dites-moi de grace, que préſagent ces paroles? Cette bonne Religieuſe voulant diſſimuler ſa penſée, lui dit: *Hélas, ma Mere, Dieu vous inſinuë qu'il diſſipera vos détreſſes par un favorable retour de ſes graces: vous vous méprenez*, lui repliqua cette Reverende Mere, *vous en verrez bien-tôt les éfets.* Elle n'inſinuoit que trop, que ſa mort étoit prochaine.

En effet le deuxiéme d'Octobre elle tomba malade de la fiévre tierce, elle mépriſa tellement cette incommodité, qu'elle défendit d'appeller le Medecin: le quatriéme la fiévre lui reprit, quelqu'incommodée qu'elle fut, elle ſe leva de bon matin, & s'en fut communier pour honorer la Fête de *Saint François*: elle ſe remit enſuite au lit, la fiévre redoubla juſqu'à ce point, que l'après-midi elle parut ſans connoiſſance: l'Infirmiere la fut voir le cinquiéme ſur les quatre heures du matin, la Sœur qui l'avoit veillé, lui dit: *Nôtre Mere a fort bien repoſé*, & la Malade dit à l'Infirmiere: *Pourquoi venez-vous de ſi bonne heure, je me porte bien?* Puis étant ſeule avec elle, elle lui dit: *Vous n'avez pas voulu me croire, lors que je vous conſiai ce que le Seigneur m'avoit dit, vous allez voir de quelle maniere mes peines prendront fin, je ne me releverai pas de cette maladie*; la Sœur n'oſa pas lui découvrir la crainte qu'elle avoit de ſa mort; elle ſe contenta de lui dire: *Hélas, chere Mere, je ſouhaite que le Seigneur conſerve encore Vôtre Reverence en vie pour ſa gloire, pour nôtre conſolation & pour le bien de ce Monaſtere: devez-vous ſonger à mourir dans le tems que vous êtes ſans fievre? mais ſi elle vous attaque de nouveau, Vôtre Reverence me fera plaiſir, ſi elle veut bien ſe réſoudre à coucher en bas, il me ſera plus aiſé de la ſervir; aiant d'autres aſſez dangereuſement malades ſur les bras, je ne puis pas monter en haut ſelon mes deſirs, & je dois me priver*

ver de la consolation que je recevrois à soulager plus frequemment Vôtre Reverence dans ses petits besoins. Cette bonne Mere quelque repugnance qu'elle sentit à quitter sa cellule, se soûmit au sentiment de l'Infirmiere; les Medecins firent l'après-midy une consulte, ils la trouverent presque sans fiévre; mais son grand âge les firent apprehender, que de tierce, elle ne changea en continuë, ils lui ordonnerent une petite saignée, elle en sentit quelque soulagement, mais peu de tems après la fiévre redoubla, & devint effectivement continuë: ce qui obligea le Confesseur à lui donner le Viatique le jour de *Saint Denis*, qu'elle honoroit fort singulierement; elle le reçut avec une foi la plus vive, & un amour le plus ardant, sa devotion toucha le cœur de ses Filles, jusqu'à leur faire verser un torrent de larmes: le dixiéme sur les cinq heures du soir on crut la perdre par un redoublement de fiévre, on lui donna à la même heure l'Extrême-Onction, & se disposa par des actes les plus fervens à la mort.

On l'ouït parmi ses élans amoureux dire plusieurs fois à la Venerable *Mere Anne*: *Souvenez-vous, chere Mere, que j'ai l'honneur d'être vôtre Fille, ne me refusez pas vôtre secours dans un besoin si pressant*; ou bien: *Ma Mere, ma Mere aiez soin de mon ame.* Il ne faut pas douter que cette *Sainte Mere* qui l'avoit si souvent consolée pendant sa vie, ne l'assista & consola à la mort. Elle expira fort tranquillement l'onziéme Octobre l'an 1672. âgée de 73. ans, Professe de 42. & actuellement Prieure: on vit sur son visage une beauté qui ne lui étoit pas ordinaire, & qui préfageoit la gloire, dont elle jouissoit dans le Ciel: Ses Filles reçurent un extrême déplaisir de la perte d'une Mere qui leur étoit si chere, & se consolerent en même tems de son bonheur.

LA VIE

De la Reverende Mere Thereſe de Jeſus, *premiere Religieuſe du Monaſtere d'*Anvers.

LA Reverende Mere *Thereſe* nâquit dans le Comté de Bourgogne d'une noble Famille ; ſon Pere s'appelloit Monſieur de *Dompré*, il étoit Gouverneur d'une importante Fortereſſe dans ledit Comté ; ſa Mere ſe nommoit *Marguerite Richardot :* On donna à la petite Fille le nom d'*Iſabelle* aux fonds de Batême, & dans la Religion celui de *Thereſe de Jeſus* : ſa beauté donnoit dans les yeux de tout le monde, hormis dans les ſiens : elle la mépriſoit juſqu'à ce point, qu'elle abhorroit de paroître devant ceux qui en étoient les admirateurs : la grace qui triomphoit de ſon cœur dans ſes plus tendres années, lui inſpira un dégoût des vanitez du ſiécle ; elle ne les enviſageoit que comme une pure folie, indigne d'une Ame Chrétienne : pour ne pas en ſouffrir les atteintes, elle ſe reſolut avec une Dame de la ſuite de l'*Infante Iſabelle*, de ne pas jetter les yeux, ni dans les bales, ni dans les collations ſur qui que ce fût ; elle obſerva fidelement ce ſaint propos. Quelque recherche qu'elle eut des plus grands Seigneurs, elle ne ſeut jamais ſe reſoudre à un engagement, & pour ſe défendre de leurs importunitez, elle forma le deſſein d'embraſſer la Regle de la Sainte & Seraphique *Mere* THERESE : elle le diſſimula cependant pour quelque tems, n'étant que trop convaincuë de l'oppoſition de ſes Parens ; elle ſoûpiroit après l'arrivée de la Venerable *Mere*

Anne

Anne dans le Païs-Bas pour mieux réussir dans son entreprise.

A peine fut-elle arrivée à *Mons*, que Madame de *Dompré* la fut voir avec ses trois Filles, dont l'ainée étoit nôtre *Isabelle* : la Venerable *Mere Anne* fut convaincuë qu'elle seroit sa premiere Novice dans la Fondation d'*Anvers*, selon que Dieu le lui avoit revelé, lors qu'elle étoit à *Tours* : elle témoigna de l'estime & de la tendresse pour une Fille si prudente ; celle-ci n'en eut pas moins pour une Mere si sainte. Enfin nôtre *Isabelle* toute charmée des saints entretiens de la Venerable *Mere Anne*, ne put se défendre contre les instincts de la grace, qui la poussoient à rompre avec le monde ; elle confia son pieux dessein à ses Parens, & les pressa avec tant d'instance, qu'ils consentirent qu'elle entra dans le Cloître.

On lui donna l'Habit à l'âge de 17. ans : cette ceremonie se fit avec une solemnité extraordinaire : l'Illustrissime Archevêque de *Cambrai* son Oncle Maternel, & toute la Famille y assisterent, une grosse foule de monde y accourut de toute part ; nôtre *Isabelle* étoit habillée d'une maniere la plus pompeuse, sa beauté secondée par l'éclat des plus beaux bijoux, charmoit tous les Spectateurs ; à les croire, ils n'avoient jamais veu d'objet plus ravissant, ils s'étonnoient que cette beauté, qui avoit des attraits à ravir tous les cœurs, s'enferma dans le Cloître, & se put resoudre à embrasser une vie si austere.

Un Gentilhomme Hollandois, Heretique & parfaitement instruit dans l'art de la magie, se trouva par bonheur dans cette Assemblée ; il ne put comprendre comme une Fille d'une complexion aussi tendre, d'une qualité aussi noble, & parfaitement accomplie en tout ce qui peut embellir l'esprit & le corps, conçut un si grand mépris

de tout ; ce qui fait l'estime des gens du siécle, que d'en faire un sacrifice éternel au Seigneur, & de preferer aux plaisirs du monde, l'obscurité & les rigueurs de l'Etat Religieux ; il s'écria : *Digitus Dei hic est. Ah ! il faut que ce coup ne procede que d'un effort de la grace, la Foi qu'elle professe est sans doute la veritable, puis qu'elle lui apprend des maximes si saintes.* Il commença dès ce moment à detester les dereglemens de sa vie ; il se condamna à une pénitence la plus austere ; il s'attacha une chaîne de fer aux pieds, la ferma avec un cadenas, & en envoia la clef à celle qui l'avoit touché d'un salutaire repentir, par le mépris qu'elle faisoit de tout ce qu'il y a de plus éclatant dans le monde : il continua quelque tems cette rigueur, & ne pouvoit marcher plus long que l'étendue de cette grosse chaîne ne lui permettoit : on lui rendit enfin la liberté, dont il s'étoit volontairement privé pour l'amour d'un Dieu, mais il ne la reçut que pour la perdre par un plus rude esclavage : il ne cessoit de pleurer ses désordres à l'exemple d'un *Saint Pierre* ; il passoit des nuits entieres à detester ses crimes dans une Eglise, & pratiquoit les austeritez les plus severes : Il se resolut enfin de partir pour *Rome*, & de se jetter aux pieds du Saint Pere, pour qu'il l'absouda de tous ses horribles crimes, il lui accorda cette faveur, & l'ordonna Prêtre : ce saint Pénitent mena la vie la plus exemplaire & la plus severe ; & pour reconnoître les Carmelites d'*Anvers* qui avoient occasionné le bonheur de sa conversion, il leur laissa tous ses biens à la mort ; ils n'en profiterent cependant pas, parce que les Heretiques les possedoient.

Cet Acte genereux de nôtre *Isabelle* ne produisit pas seulement cet éfet dans ce Gentilhomme, il fut encore le sujet de l'entrée de deux grands Serviteurs de Dieu dans la Reforme du Carmel : l'un exerça plusieurs fois

Charg

Charge de Prieur, prédit le moment de ſa mort, & acheva ſa vie en Saint; & l'autre y vécut en parfait Religieux.

Nôtre *Thereſe* acheva ſon Noviciat avec une ferveur qui charma les cœurs de toute la Communauté: elle fit enſuite ſes vœux avec un courage qui ſurprit tout le monde; ſon Oncle l'Archevêque officia pontificalement, & fit les ceremonies du Voile qu'elle reçut avec une devotion toute ſinguliere.

A peine fut-elle Profeſſe, que ſe voiant toute deſembaraſſée des tracas du ſiécle, elle ne ſongea qu'à l'affaire de ſon ſalut, & à acquerir la perfection la plus ſublime: convaincuë de ne pouvoir l'attendre ſans le fondement de l'humilité, elle s'étudia à l'acquerir, & ne negligea rien pour s'y perfectionner: quelque bel eſprit qu'elle eut, elle le cachoit ſous la ſimplicité la plus groſſiere: elle avançoit des queſtions les plus ridicules, pour qu'on n'en conçut pas la moindre bonne eſtime; elle agiſſoit de la ſorte par le conſentement de ſon Directeur, qui connoiſſoit les riches tréſors de la grace que Dieu partageoit à ſon ame. Elle étoit ſi adroite à feindre cette innocente ſimplicité, qu'on la croioit réelle, & que les Religieuſes ſe diſoient bien ſouvent: *Mon Dieu, qui auroit cru que la Sœur* Thereſe *fût d'un eſprit ſi groſſier, elle qui paroiſſoit la plus ſpirituelle, & la plus diſcrete?* Elle continua cette pratique toute ſa vie, & même lors qu'elle fut Prieure: quelque ſimple qu'elle parut au dehors, ſa haute vertu & ſa bonté naturelle qu'elle ne pouvoit pas cacher aux yeux de ſes Sœurs, l'eleverent à cette Charge; elle s'en acquitta d'une maniére irreprochable, & au gré de toutes ſes Filles.

Il n'étoit rien de plus pauvre que cette bonne Mere, elle ſe contentoit du petit neceſſaire, & abhorroit le

ſuperflu : envain la preſſoit-on de ſe revétir d'un habit neuf, elle ſe faiſoit un plaiſir de porter le plus uſé, & le plus rapieceté ; elle vangeoit ſur ſoi-même par ces baſſeſſes les vanitez qu'elle avoit ſuivies dans le ſiecle.

Il n'étoit rien de plus mortifié que cette ſainte Fille ; outre les penitences les plus auſteres qu'elle pratiquoit, elle ſoûpiroit après les croix & les ſouffrances : Le Seigneur exauça ſes vœux, il lui envoia dequoi exercer ſa patience ; elle fut agitée de grands ſcrupules durant quelques années, qui lui étoient plus cruels que le martyre : elle fut enſuite éprouvée par des peines d'eſprit les plus facheuſes, & par des abandons preſqu'inſupportables ; elle ne ſavoit ou donner de la tête pour ſe remettre dans le calme ; toute ſa conſolation dans ce triſte état, étoit de s'abandonner au bon plaiſir du Seigneur.

Après quelque tems d'épreuve Dieu la remit dans le calme interieur, elle jouït pour lors d'une ſi grande tranquilité d'eſprit, qu'elle aſſeuroit que quelqu'effort qu'elle fit pour ſe jetter dans quelque ſcrupule ou quelque peine, il lui étoit impoſſible d'en concevoir, parce que ſa confiance dans la bonté & dans la miſericorde de Dieu, la mettoit à l'abri de toute crainte, & de toute inquietude.

Dieu joignit les peines du corps à celles de l'eſprit, il l'affligea de diverſes maladies ; elle fut attaquée d'une fiévre quarte, qui ne lui continua pas moins de deux à trois ans : la Venerable *Mere Anne de Saint Barthelemy* importuna le Ciel pour ſon retabliſſement ; le Seigneur lui répondit : *Qu'il expedioit qu'elle fût Infirme, & qu'il ne permettoit cette incommodité que pour l'avancement de ſon ame.* Outre cette fiévre elle étoit vexée d'une migraine ſi facheuſe, qu'elle devoit reſter des jours entiers ſans prendre le moindre aliment ; mais elle ſouffroit

froit toutes ces incommoditez avec plaiſir, & avec un parfait abandon à la volonté de Dieu, & même elle ne ſe relâcha en rien de ſes rudes penitences, nonobſtant ſes frequentes maladies.

La Venerable *Mere Anne* avoit une tendreſſe toute ſinguliere pour nôtre *Thereſe*, parce qu'elle connoiſſoit combien elle aimoit Dieu, & combien Dieu la portoit dans ſon cœur: il revela à cette ſainte Mere que *Thereſe* l'aſſiſteroit à la mort, & lui ſuccederoit dans la Charge de Prieure, ce qui arriva effectivement: car quoique le Reverend Pere Prieur & le Confeſſeur fuſſent preſens à ſa mort, ils furent ſi ſenſiblement touchez de la perte d'une ſi grande ame, qu'ils ne ſeurent lui dire aucun mot, nôtre *Thereſe* deut faire leur fonction, elle dit les paroles les plus touchantes à cette ſainte Moribonde pour la fortifier dans ſes angoiſſes, & pour continuer dans ſon cœur le feu de ce grand amour, qui lui donnoit le coup de la mort.

Après le decès de cette Sainte Mere, *Thereſe* reſta Vicaire du Couvent juſqu'au retour du Reverend Pere Provincial de *Rome*; elle gouverna avec une prudence & une douceur ſurprenante, & toutes ſe conſolerent de voir revivre dans leur Vicaire l'eſprit & la vertu de leur Défunte: elles furent tellement charmées de ſa conduite, qu'elles l'éleurent pour Prieure: elle s'acquitta de cette Charge avec un applaudiſſement univerſel: il n'étoit rien de plus humble, rien de plus charitable, rien de plus exemplaire que cette ſainte Prieure: elle gagna les cœurs de ſes Filles par ſes exemples, les conſerva en paix & en union, & les affermit dans une parfaite obſervance des Regles & des Statuts.

Les Superieurs formerent ſouvent le deſſein, pendant que la Venerable *Mere Anne* étoit encore en vie, d'envoier nôtre *Thereſe*, comme la premiere Heritiere

de

de son esprit, aux nouvelles Fondations, qui devoient se faire, particulierement en Allemagne ; Dieu détourna le coup, la Venerable *Mere Anne* s'y opposa aussi, toute la Communauté même n'y put consentir : mais quoiqu'on fit, on ne put empêcher qu'après la mort de cette sainte Mere, elle ne fut choisie Prieure du Couvent de *Bruges* : ses Filles se consolerent de cette perte par l'espoir qu'elles conçurent de la revoir au bout du trienne.

Il ne se peut exprimer combien grand fut le contentement des Religieuses de *Bruges* à la vuë de leur bonne Mere, elles se crurent les plus heureuses du monde de la posseder, & elles l'étoient effectivement, puis que cette sainte Mere étoit la plus aimable : sa prudence extraordinaire, sa charité excessive, son extrême douceur, son zele & sa parfaite observance, charmoient tous les cœurs, & les animoient en même tems à suivre de si beaux exemples : quelqu'incommodée qu'elle fût & de la migraine, & des maux de dents, elle ne se dispensa jamais des actes communs ; il n'étoit rien de plus exacte au Chœur, rien de plus recueilli, rien de plus fervent que cette sainte Fille : elle pratiquoit jusqu'aux moindres ceremonies avec une exactitude la plus severe, & particulierement les inclinations du *Gloria Patri*, *&c.* parce qu'elle avoit une tendre devotion pour ce saint Mystere.

Elle ne manquoit point de jour de faire le soir un sacrifice de soi-même à un Dieu caché sur nos Autels, & d'enfermer son cœur avec celui de cet aimable Seigneur dans le Tabernacle, pour qu'il en prit soin, & qu'il le protegea contre toutes les attaques du démon ; elle inspira cette sainte pratique à ses Novices, & la pratiqua elle-même toute sa vie.

Elle acheva son trienne avec une grande consola-

tion

tion interieure, parce qu'elle voioit ſes Filles n'aſpirer qu'au plus haut comble de la perfection : elles ſouhaitoient ardamment, & s'euſſent fait un plaiſir de la confirmer, mais les Statuts ne le leur permettant point, elles choiſirent une autre elle-même, à ſavoir ſa Sœur la Reverende Mere *Angelique du Saint Eſprit :* elles eurent un plaiſir tout ſingulier de ſe voir, & de s'embraſſer mutuellement ; l'une & l'autre étoient également portées pour la gloire du Seigneur, & pour la perfection de l'obſervance. Cette joie des deux Sœurs fut de peu de durée ; la Reverende Mere *Angelique* fut tout à coup attaquée d'une fievre aſſez facheuſe, cauſée par les fatigues du voiage, & par la rigueur de l'hyver, mais elle n'eut pas de ſuite : ſa Sœur la Reverende Mere *Thereſe* tomba en un inſtant dans une maladie ſi violente, que ſes Filles apprehenderent pour ſa vie, & l'affligerent exceſſivement : les Medecins touchez de leur détreſſe, dirent, qu'ils ſe feroient un plaiſir de donner leur propre vie pour conſerver celle de leur bonne Mere, mais que le mal étoit ſans remede : on appella ſur le champ le Confeſſeur & le R. P. Prieur ; elle reçut les Sacremens en plein ſens, & avec une ferveur ſurprenante : elle demanda pardon à la Communauté avec une humilité la plus profonde, elle s'abandonna enſuite au bon plaiſir du Seigneur, prête à recevoir ſes ordres pour la vie, ou pour la mort ; elle redoubla les actes les plus fervens d'amour & de deſir de poſſeder ſon Dieu, & expira enfin parmi ces élans amoureux, qui n'édifierent & ne toucherent pas peu, tous ceux qui étoient preſens à ſa mort.

Dieu qui avoit été continuellement honoré de cette ſainte Fille, l'honora auſſi après ſon decès, non ſeulement par la gloire qu'il lui accorda dans le Ciel, mais encore par la connoiſſance qu'il en donna ſur la terre. Une de ſes Filles s'en allant à l'oraiſon du matin, vit

sa bonne Mere sur l'Autel toute éclatante de lumiere, & son Habit Religieux plus brillant que les pierreries, elle en reçut la benediction comme un gage de son souvenir, & de l'amour qu'elle lui portoit: elle fut conter à la Sœur de la Défunte ce qu'elle venoit de voir; cette bonne Prieure lui répondit d'un ton grave & doux: *Ma Fille, il n'est pas de besoin qu'on m'asseure de la gloire de ma sainte Sœur, le Seigneur m'a fait la grace de me la faire voir pour me consoler dans l'affliction, que je ressentois de sa mort.*

Elle apparut une autre fois à un Ecclesiastique de grande vertu, & digne de foi: elle le pria à ce qu'il a asseuré, de dire à ses Filles de sa part: *Qu'elles ne negligeassent point les inclinations au* Gloria Patri, *que les Anges assistoient à l'Office Divin, qu'ils rendoient le même culte à un Dieu caché sur nos Autels, qu'à un Dieu veu à découvert dans le Ciel.*

Une autre personne fort recommandable par sa vertu, & qui est morte en Sainte, eut une revelation de Dieu après la mort de la Reverende Mere *Angelique du Saint Esprit*, que les deux Sœurs jouïssoient de Dieu, & possedoient dans le Ciel une gloire fort sublime.

LA VIE

De la Reverende Mere Marie de la Croix.

LA Reverende Mere *Marie de la Croix* prit naiſſance à *Anvers* : ſon Pere s'appelloit *Roger van Damme*, la Mere Mademoiſelle *Camille du Bois* : elle ſe porta dès ſa jeuneſſe à la pratique des vertus, & s'étudia à être toute à Dieu ; elle prit les fondemens d'une devotion ſolide, ſous la direction du Reverend Pere *Thomas de Jeſus*, qui étoit également ſavant & vertueux, & qui s'eſt rendu recommandable par ſes œuvres.

Dieu l'appella à la Reforme de la Sainte & Seraphique *Mere* THERESE, elle en prit l'Habit l'onziéme Novembre l'an 1612. & y profeſſa l'année ſuivante le jour de la *Préſentation de la Sainte Vierge* ; elle courut à pas de geant dans le chemin de la perfection ; elle fut élevée à une contemplation ſi haute, qu'elle paſſoit des quatre à cinq heures en oraiſon, immobile comme le rocher, & toute baigné de larmes, que ſon grand amour faiſoit diſtiller de ſes yeux : elle en ſentoit les plus doux tranſports, lors qu'elle prioit pour l'exaltation de l'Egliſe, & pour l'extirpation des hereſies ; elle n'avoit rien plus à cœur que l'obſervance reguliere, elle l'enviſageoit comme un moien le plus propre pour ſon avancement ſpirituel, & pour augmenter la gloire de ſon Ordre.

Il n'étoit rien de plus mortifié que cette ſainte Fille ; elle marchoit en tout au-deſſus de ſa foibleſſe : quelqu'incommodée qu'elle fût, jamais elle ne ſe diſpenſa des actes communs (à moins que l'infirmité ne l'attacha au lit : elle eut cependant beaucoup à ſouffrir par des

retra-

retractions de nerfs & par des facheuſes maladies : elle importuna le Seigneur de lui faire la grace de redoubler ſes ſouffrances avant ſa mort. Il exauça ſes vœux, une goute volante la tint au lit l'eſpace de ſept mois ; outre que ſon corps étoit tout couvert de plaies & d'ulceres, qui la privoient du repos. Toutes ſenſibles que furent ces infirmitez, on ne l'ouït jamais ſe plaindre, mais elle étoit toûjours d'une mine gaie, & conſoloit celles qui venoient la conſoler ſes exceſſives douleurs.

A peine fut-elle Profeſſe, qu'on la deſtina pour la Fondation de *Tournay*, elle y exerça deux fois la Charge de Prieure ; on l'envoia enſuite à *Bruges* pour l'avancement de ce nouveau Monaſtere ; on l'y éleut auſſi pour Prieure, & elle contribua de beaucoup à la perfection de ſes Filles.

Pendant ſon Priorat de *Bruges*, Dieu fit paroître un coup tout ſingulier de ſa Providence : Le Couvent étoit un jour dans le dernier beſoin, juſques-là même qu'il ne s'y trouvoit pas dequoi paier le port d'une lettre ; la pauvre Tourierre en reçut un grand déplaiſir, elle fut faire un tour de jardin pour le diſſiper ; à peine y fut-elle entrée, qu'elle y trouva un anneau d'or, elle fit le Signe de la Croix deſſus, crainte de quelqu'illuſion de Satan, puis elle le porta à la Prieure : elle le fit vendre, & en eut quatre Ecus, qui étoient neceſſaires pour le beſoin du Couvent.

La Sœur *Claire de S. François*, Religieuſe du Voile blanc, a atteſté qu'elle avoit été miraculeuſement guerie par cette ſainte Prieure : cette bonne Sœur ſouffrit dans le ſiecle de groſſes enflures des jambes qui la rendoit incapable de la moindre fonction ; elle en fut encore atteinte durant ſon Noviciat, elle apprehenda que ce facheux accident ne la fit ſortir. Elle confia ſon mal à la Reverende Mere *Marie de la Croix*, qui étoit actuel-

actuellement Prieure : cette charitable Mere fut touchée de compassion à la vuë d'une inflammation si grande & si perilleuse, elle lui dit qu'il falloit recourir aux remedes : cette bonne Sœur animée d'une vive foi, & d'une ferme confiance dans les merites de sa sainte Prieure, l'importuna pour qu'elle eut la bonté de lui donner un morceau de linge, dont elle s'étoit servie pendant ses infirmitez ; la Prieure ne le lui accorda qu'avec peine, l'Infirme l'appliqua sur sa jambe, elle fut dès le lendemain parfaitement guérie, & ne ressentit plus jamais la moindre atteinte de cette facheuse incommodité.

Quelque convaincuë que fût cette bonne Mere des bontez du Seigneur, elle apprehendoit que sa grande Charge ne lui fournit dequoi lui déplaire : elle le conjura de lui faire la grace de ne point mourir en office, pour qu'elle n'eut d'autre compte à lui rendre que celui de soi-même : il accomplit ses desirs, elle finit son trienne avec une assez bonne santé ; mais peu de tems après elle fut atteinte d'une facheuse maladie, qui l'enleva de ce monde.

Quelques jours avant son decès, Dieu pour la purifier dans cette vie, l'exerça d'une maniere horrible : les douleurs redoublerent à l'excés, les démons l'attaquerent en mille manieres, & lui apparurent sous des formes horribles. Elle les chassa avec le Signe de la Croix, & de l'eau bénite, & leur dit : *Esprits des tenebres envain croiez-vous me séduire, je me raille de tous vos efforts, le Seigneur est ma force & mon soûtien contre vôtre fureur, tandis que* JESUS *sera avec moi, je ne crains pas tout un enfer.* Dans quelqu'angoisse qu'elle fut reduite par ces assauts du démon ; quelque grosse douleur qu'elle ressentit dans le corps, elle ne s'en plaignit en rien, mais plus forte que tant de rudes épreu-

ves,

ves, elle les souffrit avec plaisir: ce lui fut une consolation toute singuliere de voir ses mains qui n'avoient pas été moins blanches que l'allebâtre, devenuës noires comme le charbon, parce qu'elle se flattoit que Dieu punissoit en elle-même les vanitez du siecle, & les petites complaisances qu'elle pouvoit avoir prises à trop caresser son corps.

Etant sur le point de mourir, elle remercia ses Sœurs des charitables services qu'elles lui avoient rendus durant sa maladie, & leur demanda pardon des mauvais exemples qu'elle leur avoit donné tout le tems qu'elle eut le bonheur de jouïr de leur compagnie: elle fit cet acte de soûmission d'une maniere si touchante, qu'elle tira les larmes de leurs yeux: elle s'occupa ensuite à faire des actes de vertus les plus sublimes, à soûpirer après la possession de son Dieu, & à desirer de nouvelles souffrances pour se conformer à un JESUS crucifié. Elle repeta souvent ces tendres paroles: *In manus tuas Domine commendo spiritum meum*, & expira dans son plein jugement, selon qu'elle en avoit demandé la grace au Seigneur, & parmi les plus doux transports de l'amour, le 10. Fevrier l'an 1631. âgée de 50. ans, Professe de dix-sept.

Il ne se vit rien de plus beau que cette Reverende Mere après sa mort, sa face étoit d'un teint frais, & d'une blancheur toute extraordinaire: quelqu'effort qu'on fit, quoiqu'on lui lia les mains avec des cordes, & même avec du fil d'archat, on ne put faire ensorte, qu'elle les tint droites pour y mettre un *Christ*: Les Religieuses toutes étonnées en firent le rapport à la Prieure, qui se douta bien que Dieu ne le permettoit que pour relever la vertu de la sainte Défunte. Elle s'approcha du corps, & lui dit: *Ma Mere*, Vôtre Reverence *avoit tellement à cœur l'obéissance pendant sa vie, qu'elle*

qu'elle n'eût voulu démordre en rien des ordres de ſes Superieures; je vous commande en tant que Prieure, quoiqu'indigne, par la ſainte obéïſſance de tenir en mains cette petite Croix, pour vous conformer à la pratique de l'Ordre. Elle obéït à l'inſtant, elle joignit les mains, & reçut le *Chriſt*, pas moins que ſi elle eût été encore en vie: Ce qui ne prouve pas peu la vertu & la gloire de cette Reverende Mere.

Dieu fit encore paroître une autre merveille, lors qu'on fut enterrer ſon corps, on vit une grande quantité d'oiſeaux voltiger à l'entour du Cercueil, ils firent avec leur ramage un concert de muſique, qui tenoit de l'extraordinaire, & qui parut un coup du Ciel, puis que cela arriva en hyver, & dans le tems que les oiſeaux chantent le moins.

LA VIE

De la Vertueuse Sœur Catherine de Saint Ange, *premiere Converse du Couvent d'*Anvers.

LA Sœur *Catherine* fut natif de *Liege* de Parens fort honnêtes; son Pere étoit de *Saint Tron*, & Orfevre de son Art, & s'appelloit *Guillaume vander Mont*; sa Mere étoit Liegeoise, & Fille unique, elle se nommoit *Marguerite Proïme*: ils n'eurent que deux Fils, & nôtre *Catherine*; elle retint dans le Cloître son nom du siécle: la Mere ne fit pas longue vie, sa mort causa la discorde entre son Mari & les Parens. Il s'établit à *Anvers*, crainte de quelque malheur, & pour y gagner plus facilement dequoi entretenir sa Famille: il étoit si parfait dans son Art, qu'il se mit bien-tôt en vogue dans la Ville: il se rengagea dans le mariage avec une bonne Veuve, qui prit un grand soin de ses enfans, mais il n'en jouit presque point, Dieu l'enleva de ce monde en moins d'un an: ce pauvre homme trop occupé à son Art ne seut se charger de la conduite de ses enfans, il jugea qu'il étoit tout-à-fait necessaire pour le bien de sa famille de prendre la troisiéme femme; il la prit, mais par malheur il tomba à une fort facheuse: il n'étoit rien de plus cruel à ces orphelins, que cette marâtre, elle les maltraitoit de paroles & de coups; nôtre petite *Catherine* étoit celle qui en pâtissoit le plus, le Pere qui l'aimoit à la folie, en ressentoit un grand déplaisir, il le dissimuloit cependant pour ne pas augmenter les brouilleries.

Cette

Cette pauvre Fille aiant reçu un jour cent coups de sa Belle-mere, s'enfuit du logis; comme elle étoit encore toute jeune, elle ne connoissoit pas les ruës de la Ville, Dieu la conduisit jusques dans la grande Eglise de *Nôtre-Dame*; elle fut faire ses prieres devant son Image, la douleur la saisit jusqu'à ce point, qu'elle y versa un torrent de larmes: elle pria cette bonne Mere de la secourir dans ses besoins, elle s'endormit là-dessus; pendant le sommeil elle sentit qu'on la tira par la main, & qu'on l'appella trois fois par son nom; elle s'éveilla & vit la *Sainte Vierge* toute éclatante de lumiere, & qui lui dit de s'en aller dans une certaine ruë assez éloignée de l'Eglise où elle étoit, & derriere celle de *Saint André*, qu'elle y trouveroit un homme appuié sur sa porte qui la recevroit dans son logis. Aiant couru de ruë en ruë, elle le trouva enfin, & le pria de la loger chez soi: ce bon homme la reçut avec plaisir, il lui demanda quel Art elle professoit? elle lui répondit, qu'elle étoit prête à faire tout ce qu'il lui enjoindroit; il l'occupa à devuider la soie: elle fit cet emploi avec tant d'exactitude & de soûmission en tout, que son Maître & sa femme en étoient charmez, ils lui demanderent assez souvent qui étoient ses parens? elle ne leur répondoit rien d'autre, sinon, qu'elle étoit une pauvre Fille: ils se faisoient un plaisir de la mener à l'Eglise & à la promenade; elle n'acceptoit ce dernier qu'avec peine, parce qu'elle apprehendoit de rencontrer ses parens.

Le Pere tout affligé de la perte de sa Fille, ne negligea rien pour la retrouver; mais il y travailla en vain l'espace d'un an & demi. Un de ses amis lui dit un jour *Que diriez-vous, si je vous apprenois où est vôtre Fille.* Ce bon homme lui témoigna, qu'il lui en auroit de grandes obligations, & à force de prieres, il le

lui dit : il se transporta d'abord dans la maison où elle étoit, & redemanda sa Fille ; le Maître fit difficulté de la lui rendre, & lui dit, qu'un enfant d'un naturel si doux, ne s'étoit enfuis que pour quelque mauvais traitement. Elle retourna enfin à force de prieres avec son Pere ; il ne se peut expliquer quelle joie il en conçut, mais elle ne fut pas de longue durée, il se vit encore contraint de s'en défaire, & de la mettre ailleurs pour la délivrer des cruelles mains de sa marâtre : elle ne retourna au logis, que lors qu'elle étoit dans une âge à se marier : on lui parla de quelqu'engagement, mais elle n'y voulut jamais donner son consentement ; elle aimoit mieux s'engager dans le service de Dieu, que dans l'esclavage du monde.

Nôtre *Catherine* se servant un jour d'une femme pour l'assister à faire la lescive, l'envoia en ville pour acheter quelque chose ; elle tarda un peu trop à son goût, elle lui en fit une petite reprimande. Cette bonne femme lui dit : O Catherine ! *si vous aviez le bonheur de voir ce que j'ai veu, vous ne me gronderiez pas ; je viens de voir une jeune Dame vétuë d'une robe de toile d'or, brillante comme le soleil & belle comme un Ange, entrer dans le nouveau Couvent des Meres Espagnolles.* Nôtre *Catherine* qui ignoroit cette Fondation, prit ce rapport pour une reverie.

Le Reverend Pere Provincial qui avoit donné l'Habit à la Reverende Mere *Therese de Jesus*, ne put pas s'arrêter en ville, il pria le Reverend Pere *Scribani*, Provincial de la Compagnie de JESUS & son grand Ami, de prendre soin de la Venerable *Mere Anne* & de ses Filles pendant son absence. Ce bon Pere s'en chargea avec plaisir, il fut dès le lendemain presenter ses services à la Venerable *Mere Anne*, elle le prie d'envoier une Fille de sa connoissance pour les assister à nettoier la mai-

son

son qui étoit mal en ordre, avant qu'on ne ferma la clôture; il ne trouva pas de plus propre pour cette commission que nôtre *Catherine*, il fut trouver son Pere, & le pria de lui permettre qu'elle alla assister ces saintes Filles (ainsi les traitoit-il) dans ce qu'elle en auroient de besoin: le Pere y consentit, & la Fille y courut sur le champ avec une joie à ne pouvoir l'exprimer.

A peine fut-elle entrée, que deux Religieuses, couvertes de leurs grands Voiles, la menerent dans une chambre; on la pria de la nettoier, on lui donna de tems en tems un petit pot rempli d'eau (il ne se trouvoit ni seau, ni rien d'autre pour lors dans ce pauvre Couvent) la pauvre Fille charmée de leur grand silence, n'osoit faire le moindre bruit, ni demander ce qu'elle avoit de besoin, elle attendoit jusqu'à ce qu'on le lui apporta: la Venerable *Mere Anne* seule lui parloit de tems en tems quelque peu, les autres ne lui disoient pas un mot.

La Venerable *Mere Anne* fut la voir sur le soir pour la remercier, & lui demanda à sa sortie, si elle souhaitoit de prendre l'Habit; nôtre *Catherine* ne balança pas sur sa réponse, sans s'effraier de cette rigueur & de cet étroit silence qu'elle y avoit remarqué, elle lui répondit: *Ma Mere, j'aurois un plaisir le plus sensible si vous m'accordiez cette grace: Allez*, lui repartit la Venerable Mere, *donnez l'adieu à vôtre Pere, & retournez chez nous.*

Elle retourna d'abord auprès de son Pere, & lui dit: *Mon Pere, je vous donne l'adieu, je demande vôtre benediction, je retourne auprès de ces bonnes Meres, je vais être Religieuse.* Ce bon homme prit ces paroles pour des railleries, mais quand il vit qu'elle parloit tout de bon, il ne put contenir ses larmes; il tâcha de la détourner de ce dessein, il lui

dit : *Qu'elle ne devoit pas se precipiter dans une entreprise de cette nature, qu'elle agiroit prudemment si elle la pesoit quelque tems avant de s'y engager, qu'elle pourroit en concevoir un repentir, lors qu'il seroit trop tard.* Nôtre *Catherine* ne se rendit point à toutes ces raisons humaines, elle deut ceder aux instincts de la grace, qui ne demandoit pas de délai, elle entra dès le même soir dans le Monastere, & y fit porter son petit meuble.

Aiant achevé le tems ordinaire des exercices, la Venerable *Mere Anne* lui donna l'Habit, & l'année suivante elle professa à l'âge de 29. ans le 18. Mai 1614. Il ne fut rien de plus charitable que cette bonne Fille, & dans le siécle & dans le Cloître, & se portoit dans le siecle à soulager de pauvres inconnus, demeurant auprès d'une personne bien riche, on lui donna plein pouvoir de secourir les necessiteux, elle se faisoit un plaisir de leur accommoder des viandes, & de les leur porter elle-même sur la minuit, pour qu'on ne vint point à connoître ces honnêtes familles : elle devoit bien souvent passer par des cimetieres, ce qu'elle ne faisoit pas sans peine, pour l'apprehension qu'elle avoit des morts, mais elle aimoit mieux souffrir quelque fraieur, que d'ômettre la pratique de la charité.

Etant dans le Cloître, elle continua ces charitables offices, non à soulager les pauvres, mais à assister ses Sœurs en toute occasion ; elle tâchoit de les prevenir en tout : étant à deux Converses, sa Compagne étoit d'une petite & tendre complexion, ses frequentes maladies la rendoient incapable de fatiguer ; nôtre *Catherine* se fit un plaisir de profiter de son impuissance, elle entrepri elle seule tout le travail du Couvent, & elle le conti nua toute sa vie.

Lors qu'elle devoit veiller auprès des Malades, ell ne prit jamais de repos ; ni même dans le tems que l In firm

firme s'endormoit ; mais elle meditoit, ou recitoit quelque priere vocale auprès du lit, jusqu'à ce qu'elle eut besoin de son service. Il arriva qu'une Religieuse souffrit des douleurs étranges à ne pouvoir dormir un instant, les Medecins lui ordonnerent des bains pour l'en soulager : ce remede lui profita, à peine y eut-elle mis les mains qu'elle s'endormit ; nôtre Sœur *Catherine* qui tenoit le bassin, n'osa pas le quitter, crainte de faire du bruit qui eût pu l'éveiller : elle ouït pour lors une grosse foule de démons qui excitoient un bruit horrible dans la maison voisine, qu'une seule muraille separoit du quartier des Religieuses (leur Couvent n'étant pas encore bâti,) elle ne s'en effraia pas peu, mais elle ne desista point de son charitable office : elle ouït enfin que ces malheureux esprits s'en retournoient avec allegresse, & le lendemain elle apprit que la femme du logis s'étoit penduë, & c'est ce qui causoit leur joie.

Elle n'avoit pas moins de charité pour les morts que pour les vivans, elle ne negligeoit rien pour les soulager dans leurs peines, elle faisoit quantité de prieres, elle offroit à Dieu la satisfaction de ses bonnes œuvres, & de ses fatigues à la cuisine pour les en tirer, elle importunoit d'autres de prier pour que Dieu diminua leur tourment.

Un honnête femme qui lui avoit appris à coudre, lui apparut un jour dans sa cellule, cette bonne Sœur vit bien qu'elle souffroit encore de grands tourmens, elle lui demanda s'ils se diminueroient en cas qu'elle la salua dans les cinq plaies de JESUS-CHRIST ; elle lui répondit qu'ouy. Nôtre Sœur *Catherine* lui dit : *Je vous saluë* Barbe *dans les sacrées plaies de mon aimable Sauveur*. La Défunte l'asseura que ce peu de paroles la soulageoient beaucoup dans ses peines : vôtre Sœur lui demanda ce qu'elle pourroit faire pour la mettre dans le

Ciel, & s'il lui étoit permis de s'informer de l'état de quelques personnes : la Défunte la conjura de lui procurer quelques Messes, & quelques communions, pour qu'elle jouït de Dieu ; & elle ajoûta : *Demandez-moi pour le present ce qu'il vous plaît.* Cette bonne Sœur la pria de lui dire, si trois personnes de sa connoissance, qui étoient decedées, avoient le bonheur de posseder le Ciel ; elle lui repartit : *La premiere jouït de Dieu, il y a bien du tems, la seconde est encore actuellement dans les peines.* Elle ne dit mot de la troisiéme, & nôtre Sœur n'osa la presser là-dessus ; mais elle lui promit de lui procurer ce qu'elle souhaitoit, & de confier à la Venerable *Mere Anne* la vision qu'elle avoit euë : elle le fit effectivement, & cette charitable Mere appliqua les communions de ses Filles, fit faire quelques autres suffrages, & dire quantité de Messes pour le repos de cette pauvre Défunte.

Quelques jours après étant dans sa cellule, elle ouït une musique celeste qui la charma à l'excès, & vit dans le Ciel un Siege tout parsemé de pierreries les plus belles, & environné de tant de cierges, qu'on l'eut pris pour une de ces Chapelles ardantes, qu'on dresse pour les funerailles des Rois : comme il s'agissoit pour lors de canoniser la Sainte & Seraphique *Mere* THERESE ; elle s'écria : *Hà, ce Lit nuptial est preparé pour ma* Sainte Mere, *cette gloire ne peut être dûë qu'à ses hautes vertus.* Mais elle ignoroit encore de combien le moindre degré de gloire, surpasse tout ce qu'il y a de plus beau dans ce monde. On lui dit en même tems : *Ce triomphe n'est pas dressé pour la canonisation de la Sainte Mere* THERESE, *mais pour la gloire de* Barbe *la lingere.* Ces paroles la surprirent d'un juste étonnement à la vûë des bontez d'un Dieu, qui reconnoit avec tant d'excès les Ames qui ne suivent que la voie commune de ses commandemens.

La

La Prieure l'envoia un jour coucher devant la Communauté pour la délasser des fatigues de la cuisine ; à peine commença-t-elle à se deshabiller, qu'une Dame, qui ne faisoit que d'expirer à *Bruxelles*, lui apparut, & la conjura de la secourir par ses prieres : nôtre *Catherine* qui ne s'étoit jamais effraiée dans de pareilles rencontres, fut saisie de crainte, & courut dans l'état où elle étoit jusqu'à la porte du Chœur : elle fit signe à la Prieure qu'elle avoit quelques mots à lui dire. Cette bonne Mere surprise de la voir dans un état si mal propre, lui en demanda la cause : *Hélas ! ma Mere*, lui dit-elle, *je suis toute effraiée, Madame* Jeanne de Bergas *vient de m'apparoître, elle m'a conjuré de l'assister par mes prieres, & de lui en procurer quelques autres.* La Prieure traita cette vision de reverie, elle ne put croire que cette Dame qui étoit grande Amie de la Communauté, & qui depuis peu lui avoit fait par testament un legs de mille livres, fût morte sans qu'elle n'eût rien seu de sa maladie : mais elle apprit le lendemain que la chose étoit veritable, & qu'elle expira à la même heure que la Sœur *Catherine* la vit.

Tout le monde avoit une haute estime de cette bonne Sœur ; la Reine *Marie de Medicis*, l'*Infante Isabelle*, & quelques autres Dames se faisoient un plaisir de la visiter, & de se recommander à ses prieres : sa simplicité & sa vertu la rendoient aimable : Sœur *Catherine* s'acquittoit de ses promesses en leur endroit, mais elle n'avoit aucune attache à cet éclat des gens du siécle, son cœur parfaitement vuide des creatures, ne pouvoit être rempli que de Dieu seul.

Elle eut beaucoup à souffrir quelques années après sa Profession, Dieu l'affligea d'un asme qui la rendoit incapable de continuer les fonctions de la cuisine, on fut obligé de l'en retirer, parce qu'elle n'y avoit pas été

été de trois à quatre jours, que d'abord elle étoit atteinte de la siévre ; cette bonne Sœur desembaraſſée des fonctions du dehors, s'occupa toute à l'interieur ; il n'étoit rien de plus ſolitaire, ni de plus recueilli : elle paſſoit ſon tems dans ſa cellule, ou à faire des aſpergattes aiant toûjours l'eſprit en Dieu, ou à lire les Oeuvres de *Thaulere*, qui étoient de ſon goût.

Dieu lui donna le don des larmes, elle en jettoit une ſi groſſe quantité pendant l'oraiſon, qu'elle en arroſoit toute la place, où elle s'étoit miſe à genoux : elle ne pouvoit cacher cette faveur du Ciel, ce qui faiſoit que lors que la Prieure demandoit à ſes Filles quelques dons ſpirituels pour quelque bienfaiteur ; nôtre Sœur *Catherine* lui preſentoit toutes les larmes qu'elle verſeroit pendant l'oraiſon, & ſon oraiſon même : elle trouvoit tant de goût à ce ſaint exercice, qu'elle y demeuroit bien ſouvent depuis les Vêpres juſqu'à ſix heures du ſoir.

Un amour le plus tendre envers Dieu, & une extréme horreur de ſoi-même, lui cauſoient toutes ces larmes, elle ne pouvoit que s'attendrir, lors qu'elle reflechiſſoit ſur les bontez & les grandeurs de Dieu ; & elle ne pouvoit aſſez pleurer ſes foibleſſes, lors qu'elle enviſageoit ſes fautes, quoique legeres : elle apprehendoit la mort à cauſe de ſes infidelitez, juſqu'à ce point, que ce lui étoit un martyre le plus cruel que d'en avoir le ſouvenir ; elle ne pouvoit jamais ſe laſſer de produire des Actes les plus ardans d'une veritable contrition, elle craignoit cependant qu'elle ne fût imparfaite, & qu'elle ne proceda pas d'un pur amour de Dieu, & par conſequent qu'elle ne ſatisfit pas à la juſtice de Dieu, ſe croiant plus criminelle qu'elle ne l'étoit : elle prioit ſes Sœurs de l'apprendre à en faire les Actes les plus parfaits.

Elle inſpiroit cette ſainte pratique de la contrition à ceux

ceux qui la visitoient, plusieurs en profiterent beaucoup, son Pere & sa Belle-mere se perfectionnerent dans la vie chrétienne par ses saints avis, & moururent en parfait Chrétien.

Si elle travailloit de son côté à l'avancement de son prochain, Dieu ne travailloit pas moins à la perfectionner elle-même; il lui fit naître une peine interieure si cruelle, qu'à peine fut-elle assez forte pour la soûtenir. S'en voiant un jour plus pressée qu'à l'ordinaire, elle s'en fut faire quelque priere devant le *Saint Sacrement*; bien loin de demander à cet aimable Dieu d'être soulagée de sa peine, elle s'abandonna totalement à son bon plaisir, prête à souffrir les croix les plus sensibles pour son amour. Cet acte de soûmission charma tellement le cœur de Dieu, qu'il la délivra de ce qui l'inquietoit, & lui ôta même cette apprehension de la mort, qui l'avoit genée longues années; elle jouït dès lors d'un calme le plus doux.

La Venerable Mere ne soûpirant qu'après la possession de son Dieu, dit à la Sœur *Catherine* qui brûloit des mêmes desirs: *Hélas, ma Fille, que la vie me pese! j'aspire à en rompre les chaînes, je ne puis supporter ce cruel éloignement de Dieu, allez le prier devant le* Saint Sacrement, *qu'il daigne me rétirer de ce monde.* La bonne Sœur avec sa simplicité ordinaire, obéït à l'aveugle; elle dit au Seigneur: *Mon Dieu, vous ne connoissez que trop les saintes langueurs de nôtre Mere, vôtre absence l'afflige à l'excès, elle ne traîne qu'à regret cette vie, parce qu'elle l'éloigne de vos chastes embrassemens, tirez-là Seigneur après vous, plongez-là dans la mer de vos delices, contentez ses desirs si justes, & faites qu'elle vous possede bien-tôt.* A peine eût-elle fait sa priere, qu'elle conçut quelque scrupule, de ce qu'il lui paroissoit qu'elle souhaitoit la mort d'une ame si necessaire au Cloître, & si aimée de tous: mais

Dieu

Dieu exauça ſes ſoûpirs de la Mere & de la Fille : la Venerable *Mere Anne* expira quèlques jours après, & fut jouir de ſon Dieu.

La Sœur *Catherine* fut reduite à tenir le lit quatre mois avant ſon decès par une maladie la plus fâcheuſe ; elle ne deſiroit pour lors que de s'unir à ſon Dieu par la ſainte Euchariſtie, elle demandoit tous les jours qu'on lui permit de la recevoir, elle agréoit cependant le refus, lors qu'on le lui faiſoit, preferant l'obéïſſance à ſa conſolation.

La fiévre l'attaqua le 2. Avril de l'an 1660. avec une ſi grande oppreſſion de poitrine, qu'elle faiſoit pitié à toutes, & les édifioit en même-tems par ſa patience plus qu'humaine : on l'adminiſtra le jour ſuivant de tous ſes Sacremens, parce qu'on craignoit à tout moment qu'elle n'expira, elle les reçut avec une ferveur & une devotion toute ſinguliere, elle reſta dans cet état déſolant juſqu'au ſixiéme jour parmi les Actes les plus fervens d'amour, & de vertus les plus ſublimes : elle mourut enfin le 6. Avril d'une maniere ſi paiſible, qu'elle paroiſſoit plûtôt s'endormir que mourir ; elle étoit âgée de 75. & Profeſſe de quarante-ſix.

LA VIE

De la Vertueuse Sœur Marie de S. Denys.

CETTE Fille étoit Parisienne de Nation, de Parens fort honnêtes & vertueux, & qui moururent pour la Foi : son Pere *Jeofroy Chalois* fut jetté en prison, parce qu'il ne vouloit pas reconnoître un Prince qui se soustraioit de l'Eglise, & il y mourut : sa Mere *Denyse de Lô*, fut tellement frappée de ce coup, qu'elle en tomba malade, & fut emportée au bout de six semaines.

La petite *Denyse* (qui est nôtre Sœur *Marie*) fut sensiblement touchée de cette double perte ; mais elle suivit les beaux exemples de l'un & de l'autre : elle se devoua au service du Seigneur, & pour rompre avec le monde elle s'habilla en devote, ne conversa que des personnes spirituelles, ne frequenta que les Eglises, & se retira chez sa sœur qui étoit mariée : elle eut-là toutes les occasions qu'elle pouvoit souhaiter pour pratiquer l'oraison, qui faisoit tout son plaisir, & les penitences les plus severes : elle jeûnoit bien souvent au pain & à l'eau, se déchiroit le corps par les plus rudes disciplines, & se couvroit de haïres & de cilices : la crainte de la mort, de l'enfer, & du jugement de Dieu, lui inspiroit cette sainte cruauté sur soi-même : elle entreprenoit de longs pelerinages, particulierement dans les lieux consacrez à la *Sainte Vierge*, pour fatiguer un corps qu'elle ne pouvoit assez mortifier selon ses desirs.

Lors qu'elle continuoit cette vie penitente, les Carmelites Dechaussées vinrent fonder à *Paris* ; nôtre *Denyse* en reçut une consolation toute particuliere, elle

se fut presenter pour y être reçuë, mais Dieu qui prenoit plaisir à lui faire naître dequoi souffrir, ne permit pas qu'on lui accorda ce bonheur : quelque detresse qu'elle reçut de ce refus, elle se consola de ce que Dieu lui avoit fait la grace de connoître la Venerable *Mere Anne* qui ne l'assistoit pas peu dans la vie spirituelle.

Quelques années après, cette Venerable *Mere* partit de *Paris* pour la Flandre, elle se souvint de l'ardant desir que nôtre *Denyse* avoit temoigné pour embrasser la Reforme ; elle lui écrivit de venir à *Anvers*. Cette bonne Fille qui ne s'attendoit plus au bonheur qu'elle avoit souhaité avec tant de passion, reçut une joie excessive, lors qu'elle apprit cette bonne nouvelle : elle obéït aux instincts de la grace, & aux ordres de cette bonne Mere ; elle partit promtement de *Paris*, s'en vint à *Anvers*, y reçut l'Habit, & professa entre les mains de la Venerable *Mere Anne* à l'âge de 41. ans, le 14. de Juin de l'an 1614. & elle fut appellée *Sœur Marie de S. Denys*.

Dieu temoigna combien il agréoit ce sacrifice qu'elle lui faisoit de soi-même. La Venerable *Mere Anne* le rapporte : *Lors qu'une Sœur professa dans le Couvent d'* Anvers, (ce sont les paroles de cette Venerable *Mere*) *j'entrai dans un grand recueillement, & je vis qu'au moment qu'elle faisoit ses vœux, l'Enfant* JESUS *les recevoit, & les presentoit à son Pere Eternel, & que cette bonne Sœur fut éclairée d'une lumiere celeste, qui lui donna une si claire connoissance de la perfection religieuse, que quelque avancée qu'elle fût en âge, elle alloit de pair avec les plus ferventes, les plus jeunes, & les plus vertueuses.*

Elle étoit toûjours la premiere au Chœur, & n'en sortoit que la derniere ; il n'étoit rien de plus mortifié que cette bonne Fille, elle ne mangeoit que ce que la nature repugnoit le plus, & se contentoit d'eau pure : en aiant un jour beu avec quelque plaisir, parce qu'elle

en avoit de besoin, elle en eut du scrupule, & s'en accusa, comme d'une grande faute, à son Confesseur, qui s'étonna de cette severe mortification.

Elle faisoit souvent ses exercices spirituels dans la saison la plus rude de l'hyver, dans un hermitage separé : elle restoit cinq à six semaines dans cette retraite sans en sortir que pour communier & assister à la Messe : elle y rentroit d'abord pour suivre un JESUS sur le Calvaire ; car cet aimable Dieu ne la menoit que par le sentier de la croix, & l'exerçoit par des craintes si horribles de la mort, du jugement & de l'enfer, qu'elle ne recevoit point de consolation, ni du ciel ni de la terre : mais elle souffroit ces rudes épreuves avec un cœur mâle, & digne d'une ame crucifiée avec JESUS.

Dieu fit voir à la Venerable *Mere Anne*, combien il aimoit cette sainte Fille ; il la lui representa comme une épée la plus brillante dans un fourreau couvert de bouë ; & lui dit : *Que ses souffrances lui procureroient une éminente gloire dans le Ciel.*

Quelque rigueur que cette bonne Sœur sentit dans l'ame, elle n'en faisoit rien paroître au dehors : au contraire, il n'étoit rien de plus doux à l'égard de ses Sœurs, & singulierement des jeunes & des Novices. Elle s'étudioit à leur procurer du soulagement, & disoit : *Hélas ! ces pauvres enfans n'osent se plaindre, leur ferveur les porte au-dessus de leurs forces, & les rend incapables de faire un plus grand progrès dans la vertu.* Quand le froid étoit rude, elle demandoit la permission de s'informer, si elles n'avoient besoin de rien : elle se faisoit un plaisir de leur porter un chauffoire, & de les soulager en toutes leurs petites necessitez.

La Prieure aiant remarqué que son habit étoit tout usé, lui en fit faire un neuf, elle s'en excusa, & demanda pour grace qu'on lui laissa celui qu'elle portoit, & qui étoit

étoit le même qu'on lui avoit donné à sa véture: La Prieure n'y voulut pas consentir, cette bonne Sœur se soûmit à ses ordres; mais sachant qu'une autre Sœur en avoit plus de besoin qu'elle, elle pressa tant la Superieure, qu'elle lui permit enfin de lui donner son habit neuf, & de reprendre le vieil, dont elle se servit jusqu'à la mort, & avec lequel on la mit en terre.

Il n'étoit rien de plus mortifié au Refectoire que cette bonne Sœur, elle se nourrissoit de tout ce qui étoit de plus contraire à son goût: il arriva un jour une occasion la plus facheuse à la nature, quelque repugnance qu'elle eut d'en profiter, elle fit un effort sur soi-même, & la grace la fit triompher de sa foiblesse, elle surmonta par sa vertu ce qui lui donnoit de l'horreur, & que toute autre n'eût peut-être osé entreprendre.

De quelque peine que Dieu l'affligea, on n'a seu déterrer qu'elle en eût reçuë d'autre consolation, que celle qu'il lui donna, lors qu'il lui fit connoître la grandeur de la gloire de la Venerable *Mere Anne*: Sœur *Marie* étoit Sacristine, lors que cette bonne Mere expira; elle eut tant d'embarras à contenter cette grosse foule du monde, qui en demandoit quelque Relique, ou qui la prioit de faire toucher leur chapelet à ce saint Corps, que ne trouvant pas le loisir de se recueillir pour la communion: elle étoit sur le point de se défaire de son office, elle consulta son Confesseur là-dessus, il lui dit qu'elle devoit se conformer aux autres: elle se soûmit d'abord, & lors que la Communauté dit le *Confiteor* avant la communion, elle entra dans un doux recueillement, & offrit à Dieu la communion pour le repos de la Venerable *Mere Anne*, en cas qu'elle en eut de besoin: mais elle vit à l'instant une lumiere éclatante qui environnoit la tête de la Défunte, & la *Sainte Trinité* avec la Venerable *Mere Anne*, qui jouïssoit d'une gloire

si sublime, que si elle n'eût été convaincuë que la premiere place étoit dûë à la *Sainte Vierge*, elle eut crû que cette Venerable *Mere* l'eut occupée. Elle fut tellement asseurée de cette vision, que jamais elle ne put l'oublier; & dans le témoignage juridique qu'elle donna à Monseigneur l'Evêque d'*Anvers* pour sa canonisation, elle protesta que Dieu aiant quelqu'égard à son incredulité lui avoit fait cette faveur, pour qu'elle n'eut point de doute de la gloire de sa *Sainte Mere*.

Sur les dernieres années de sa vie, Dieu l'affligea de coliques si extraordinaires & si frequentes, que bien souvent on la crut à deux doigts de la mort; mais elle les supporta avec une telle patience, que jamais on ne l'ouït s'en plaindre: enfin il lui vint une humeur au coude de grosseur d'œuf, qui lui causa des douleurs les plus sensibles au bras & à l'épaule droite avec une fievre, qui quoiqu'elle tâcha de la dissimuler, la contraignit de tenir le lit: on douta d'abord de sa mort prochaine, ses Sœurs s'en affligerent à l'excès, la Reine *Marie de Medicis* envoia son Medecin pour la tirer d'affaire, mais envain, Dieu vouloit l'appeller à soi.

Enfin cette bonne Sœur se sentant sur le point de mourir, demanda pour grace, qu'on appella le Reverend Pere *Gratian de la Croix* qui étoit son Directeur, & qui demeuroit à *Bruxelles*; il vint d'abord à *Anvers*, au moment qu'il la vit, il la crut morte: il s'en approcha, à peine l'eut-il confessé, & exhorté à souffrir avec patience, que la fievre se diminua: toutes crurent qu'elle se releveroit de cette maladie, le Reverend Pere *Gratian* soûtenoit le contraire; effectivement immediatement après la Confession elle fut atteinte d'une colique la plus cruelle, qui lui continua trois jours: on lui administra les Sacremens, elle les reçut en plein sens, & avec une extrême devotion; on lui donna ensuite

deux

deux cueillerées de cordial, elle les prit en memoire du fiel & du vinaigre, dont on abreuva nôtre aimable Sauveur sur la Croix, & elle dit : *Nous laisserons le reste jusqu'à tantôt.* Elle se recueillit l'espace d'un demi quart d'heure, & on crut qu'elle s'étoit endormie ; s'étant un peu tournée du côté de la Communauté, elle entra dans l'agonie, elle repeta par deux fois le saint Nom de JESUS : elle le commença pour la troisiéme fois, mais elle ne seût en prononcer que la premiere syllabe, & elle expira si precipitamment, que les Peres n'eurent pas le loisir d'entrer dans le Cloître pour l'assister à la mort : Elle avoit dit bien souvent, que quand elle expireroit, elle n'auroit pas d'autre assistance que celle de ses Sœurs ; ce qui arriva effectivement par cette mort precipitée. Elle mourut le jour de la Transfiguration de nôtre aimable Sauveur, l'an 1634. âgée de 60. ans, & Professe de 23. pour s'aller transformer toute en Dieu dans le Ciel.

LA VIE

De la Vertueuse Sœur Anne de la Présentation.

CETTE Fille nâquit à *Besançon* en Bourgogne, elle eut pour Pere le Sieur *Desiré Leger* & pour Mere, *Faustine Bonvalets* : elle se porta dès son bas âge à la vertu, la nature l'avantagea d'assez belles qualitez, que la grace perfectionna : Madame de la *Chaux* Sœur de Madame de *Dompré*, & Fille du Presidont *Richardot*, la prit à sa suite pour le Païs-Bas.

Elle servit cette Dame longues années par ses sages conseils, elle deut se charger du soin des autres Filles, & sa bonne conduite lui attira l'estime de sa Maitresse, & des gens du siecle.

Le démon jaloux de sa vertu, s'efforça de la faire tomber dans le piége, d'où elle tiroit les autres : il inspira à un domestique d'épier l'occasion de la trouver seule, lors que Madame étoit absente, pour la solliciter au crime : il arriva que cette Dame deut partir de la Ville, nôtre *Anne* resta dans la maison avec deux servantes ; ce jeune homme la surprit dans un lieu à l'écart, & d'où on ne pouvoit entendre le bruit qu'elle feroit par ses cris : cette sainte Fille se trouvant dans ce peril inevitable, éleva son cœur vers le Ciel ; la grace la fortifia, & l'anima d'une telle maniere, que par ses paroles elle fit rentrer cet impudent dans son devoir, & le fit désister de sa méchante intention : il lui demanda pardon de son impudence, & lui promit de changer de vie. Il le fit effectivement, il prit les Or-

dres, & donna les plus beaux exemples de vertu: ainsi nôtre *Anne* eut le bonheur de conserver sa pureté, & de gagner cette Ame à Dieu.

Convaincuë du risque qu'on court dans le monde d'offenser le Seigneur; elle se resolut enfin pour seconder les instincts de la grace, d'en rompre toutes les chaînes, & de se rendre Carmelite Dechaussée dans le Couvent d'*Anvers*: elle y entra le jour de la *Présentation*, & y professa l'année suivante entre les mains de la Venerable *Mere Anne* le 14. Juin 1616. à l'âge de 20. ans.

Pendant son Noviciat, elle fut atteinte d'un mal de tête, elle y étoit assez sujette, mais il se redoubla avec tant de violence, qu'elle apprehenda qu'elle ne deut sortir: elle fut trouver la Venerable *Mere Anne*, qui étoit actuellement Prieure, pour lui confier son mal & son inquietude; au moment qu'elle fut entrée dans sa cellule, cette Venerable *Mere* lui toucha la tête de la main, & lui dit: *Qu'avez-vous, ma chere Fille?* Elle se sentit tout d'un coup parfaitement guérie, & ne seut quoi lui répondre; elle sortit sans dire mot, & avoua plusieurs fois que dès lors elle n'avoit plus ressenti cette douleur, dont elle fut vexée si long-tems.

Elle se faisoit un point essentiel d'obéir en tout ce que la Superieure lui enjoignoit, Dieu voulut reconnoître son obéissance par une faveur toute singuliere: la Venerable *Mere Anne* avoit fort recommandé à ses Novices de communier spirituellement tous les soirs avant de se mettre au lit, nôtre bonne Sœur ne manquoit pas de le faire. Un jour étant assez incommodée d'un chaucre, elle se coucha après Matines, s'assit sur le lit, joignit devotement les mains, & se prepara pour la communion spirituelle, pas moins que si elle eût deû communier sacramentellement. Un Ange lui apporta

mên

même moment une sainte Hostie, elle la prit, & en reçut de si avantageux éfets, que toute penetrée d'amour, elle passa la nuit parmi les élans & les transports les plus doux; tellement qu'elle fut bien étonnée de se voir à cinq heures du matin lors qu'on sonna au Chœur, dans la même posture où elle s'étoit mise, lors qu'elle se mit au lit.

La Venerable *Mere Anne* fit un jour l'épreuve de sa parfaite obéissance, elle lui donna une Aube à coudre, elle fit si adroitement avec le fil de la toile même, qu'on ne pouvoit en découvrir les points: l'aiant reportée à la Venerable *Mere Anne*; cette bonne Mere lui dit: *Faut-il coudre de la maniere? défaites le tout avec la pointe de l'éguille, & tâchez de la recoudre mieux.* Elle obéït promtement, & ne témoigna pas la moindre plainte d'un commandement, qui eût peut-être paru deraisonnable à toute autre.

Comme elle s'appliquoit fort assidûment à l'oraison, & qu'elle donnoit de beaux exemples de vertu; on l'envoia l'an 1620. à la Fondation de *Valenciennes*, elle y eut lequoi souffrir; le lieu qui n'étoit pas des trop sains, & e peu de nourriture qu'elle y avoit, lui causerent des ncommoditez fort facheuses, mais elle les souffrit avec laisir.

Recitant un jour l'Office de la *Sainte Vierge* au Chœur, lle s'apperçut qu'une Religieuse remuoit les pieds, & e tenoit dans une posture qui ne lui paroissoit pas trop eante, elle crut qu'elle n'avoit pas l'attention requise; nais elle vit à l'instant un lys blanc lui sortir de la ouche, ce qui lui donna quelque confusion, & lui fit onnoître qu'on ne doit jamais juger de l'interieur d'une me par les actions exterieures.

Aiant un jour communié de bon matin dans le tems u Jubilé de l'an 1625. Dieu la mena en esprit sur le

Calvaire, elle y ouït un grand bruit de soldats, & une voix éclatante qui lui dit : *J'ai soif* ; cette bonne Sœur levant les yeux, répondit : *Dequoi avez-vous soif, ô mon Seigneur ?* il lui repartit : *J'ai soif de ton Salut.* Elle ne put qu'entrevoir celui qui lui parloit, parce qu'il faisoit assez obscure, & que la Croix étoit élevée fort haute : mais ces paroles la toucherent si avant dans le cœur, & lui donnerent une connoissance si distincte des pechez de toute sa vie, qu'elle en versa un torrent de larmes l'espace de deux heures, ne fit paroître que des soûpirs & des gemissemens d'un cœur vraîment contrit, fit une confession generale pour purifier son ame, & mena une vie encore plus parfaite.

Elle resta 22. ans à *Valenciennes*, les Superieurs lui ordonnerent ensuite de retourner à *Anvers* ; elle en eut une joie toute singuliere, parce qu'elle aspiroit après ce retour, quoiqu'elle n'en témoigna jamais rien : avant son départ elle eut une vision, qu'elle conta à son Infirmiere en ces termes, quelque tems avant sa mort.

Il y a près de 14. ans qu'étant en oraison, je me vis dans une vaste Prairie, auprès de laquelle il y avoit une montagne bien haute & d'un accès très-difficile ; au sommet il se trouvoit un chemin assez obscure & fort long, je ne seus en voir le bout, & cela ne me causa pas peu d'inquietude : côté gauche de la montagne, je vis de fort loin plusieurs personnes de deux sexes, & de differentes conditions, qui se pressoient à les joindre : dans le tems que je les regardois on me donna un gros coup à l'épaule gauche, & l'on me dit Marchez, je suis la force de Dieu, jamais je ne vous abandonnerai ; *l'on me poussa ensuite dans un chemin fort étroit, j'y vis un jeune homme* (Dieu lui fit connoître que c'étoit l'Archange *Gabriel*) *d'une beauté à charmer, avec des cheveux blonds qui lui pendoient sur les épaules,*

une longue Robbe, dont la frange étoie embellie de pierreries les plus pretieuſes & les plus brillantes, quoiqu'il ſe tint à mon côté, je le voiois auſſi diſtinctement, que s'il eût été directement devant mes yeux. Je ne compris pas pour lors ce que ce chemin étroit ſignifioit, mais je ne l'ai que trop appris du depuis: Ces horribles ſechereſſes, dont Dieu m'a exercé, ces peines interieures que j'ai ſouffertes toute ma vie, ce chancre cruel qui me ronge & qui me cauſe des douleurs, que je ne pourrois ſupporter ſans un ſecours ſingulier du Ciel ne font que trop voir que le Seigneur vouloit me conduire par le chemin de la Croix.

Etant encore à *Valenciennes*, on lui manda de *Beſançon*, qu'une Clariſte, ſon amie, & qui paſſoit pour Sainte dans l'eſprit du monde, étoit cruellement vexée d'un chancre, qui lui faiſoit ſouffrir un martyre continuel; elle en fut ſenſiblement touchée, pria le Seigneur pour qu'il la ſoulagea, & lui envia en même tems le bonheur qu'elle avoit de ſouffrir pour un Dieu: elle lui écrivit une Lettre fort touchante pour l'animer à la patience; elle la pria, que lors qu'elle jouïroit de Dieu, elle lui en obtint la grace de gagner le Ciel par le même chemin qui l'y conduiroit, & qu'elle n'exigeoit d'autre reconnoiſſance que celle-là, pour le ſervice qu'elle lui avoit rendu, lors qu'elle la conduiſit en habit d'Ange dans le Monaſtere. Cette bonne Religieuſe lui répondit: *Que ſi c'étoit le bon plaiſir du Seigneur, elle lui procureroit l'éfet de ſa demande.* Voici comme nôtre Sœur *Anne* l'accompagna à ſa vêture.

„ Cette Fille étoit de *Beſançon*, & d'une famille fort „ honnête, ſes Parens la fiancerent à un jeune homme. „ Retournant un jour avec lui de nuit d'un banquet des „ nôces ils ouïrent ſonner à Matines aux Clariſtes; cet„ te jeune Démoiſelle dit à ſon Epoux & à ceux de la „ ſuite: „ *Mon Dieu que ces ſaintes Filles ſont heureuſes*

rien ne les embaraſſe, elles s'occupent jour & nuit à louer le Seigneur, & nous, nous ne nous occupons que des folies & des vanitez du ſiécle, qui nous entraînent dans mille pechez, & qui ne peuvent nous faire eſperer qu'un cruel châtiment de Dieu. „Son Epoux lui repartit: „ *Qu'il ne tenoit qu'à elle de joüir du même bonheur, que ſi elle vouloit entrer parmi ces Filles, il y conſentiroit avec plaiſir, & que lui à ſon exemple, embraſſeroit la vie Religieuſe parmi les Capucins.*

„La Fille accepta l'offre obligeante de ſon Epoux; elle „preſſa dès le lendemain pour qu'on la reçut aux Cla„riſtes; on lui donna enfin quelques jours après l'Ha„bit Religieux, ſon Epoux la conduiſit au Monaſtere, „& l'anima à la perſeverance; on vétit pluſieurs jeunes „Filles (entre leſquelles fut nôtre Sœur *Anne*) en ha„bit d'Ange pour rendre la ceremonie plus ſolemnelle: „ſon Epoux partit dès le lendemain en poſte pour *Dole*, „il fut reçu parmi les Capucins, & y a mené une vie „ſainte: ſon Epouſe n'en fit pas moins, elle donna „toute la vie des exemples d'une vertu conſommée, & „fit ſingulierement éclater ſa patience à ſouffrir ce cruel „chancre, dont elle fut affligée.„ Le bruit de ſa ſainteté donnoit une entiere confiance à nôtre Sœur *Anne*, de ſe confier dans les merites de cette parfaite Religieuſe,

On porta au même tems les Patentes à Sœur *Anne* pour ſon retour à *Anvers*, elle les reçut à genoux, & avec un extrême plaiſir; mais elle ne ſavoit s'imaginer comme Dieu la meneroit par l'étroit ſentier de la Croix, puis qu'il lui faiſoit la grace de retourner dans ſon premier Monaſtere, où elle ne s'attendoit pas à ſouffrir. A peine y fut-elle arrivée, qu'elle fut atteinte d'un chancre le plus facheux, & qui la rongea juſqu'au cœur; voici comme il lui arriva.

„Faiſant un jour le lit d'une malade (elle étoit pour „lors Infirmiere) & étendant le bras gauche pour ac-

„commoder

„ commoder l'oreillier, le bras de son *Christ* le detachea, „ & comme elle étoit en assez grand mouvement elle „ s'en donna un grand coup sur le sein, il lui fut si sen- „ sible, qu'elle ne put se défendre de quelques soûpirs, „ elle n'en dit cependant rien à la malade: elle souffrit „ ce mal quelques années en silence, jusqu'à ce qu'en- „ fin le chancre s'étant ouvert en forme de cœur; elle „ fut contrainte de le découvrir, Dieu le permit pour „ qu'on admira sa patience: toutes ses Sœurs en étoient „ extremément édifiées, & singulierement lors qu'elle „ leur disoit: „ *Que la main du Seigneur l'avoit touché, puis que le bras de son* Christ *lui avoit causé cette plaie.*

Elle fit paroître une foi vive, une ferme esperance, & une charité parfaite parmi ces douleurs, & parmi d'autres peines interieures qu'elle deut souffrir: quelqu'incommodée qu'elle fût, elle assistoit toûjours aux actes communs; si l'incommodité l'empêchoit de marcher, elle prioit deux de ses Sœurs de lui faire la charité de la porter au Chœur pour s'y occuper de Dieu.

Elle eut une patience plus qu'humaine à souffrir les sensibles douleurs, que lui causoit son chancre: quelques puanteurs qu'exhalent pour l'ordinaire ces sortes de maux, elle n'en exhala point du tout, ne fut que sur la fin, Dieu permit que son mal jetta une si mauvaise odeur, qu'elle faisoit soûlever le cœur à celles qui l'approchoient, & que méme le Chœur où elle alloit entendre la Messe en étoit tellement infecté, qu'on devoit en ouvrir les fenêtres, pour qu'elle se dissipa. Cette bonne Sœur ne se plaignoit en rien de cette facheuse incommodité, elle en faisoit un sacrifice à son Dieu, & s'offroit à en souffrir encore plus.

Une Religieuse touchée de compassion pour cette bonne Sœur, fut se plaindre au tombeau de la Venerable *Mere Anne: Se peut-il, chere Mere,* dit-elle, *que vous*

souffriez

souffriez qu'une de vos Filles repande une mauvaise odeur à infecter, & incommoder toutes les autres : je ne cesserai de vous importuner, jusqu'à ce que vous lui aiez obtenu la grace de ne plus sentir mal. Elle anima ces paroles d'une ferme confiance, & emporta sa demande : Dieu qui l'avoit preservée de toute mauvaise senteur dès le commencement, la lui ôta encore à la fin, pour qu'on reconnut que cette faveur départoit de sa main : quoique le chancre s'augmenta, & que les chaleurs fussent excessives, (étant pour lors le tems des canicules) elle ne pua plus du tout l'espace de deux mois, qu'elle resta encore en vie.

Enfin la fiévre se joignit à ces douleurs sensibles, on se douta bien de sa mort prochaine : la Prieure Mere *Marie du S. Esprit* fut la voir & lui dit : *Ma Fille, je vous commande que quand vous jouïrez de Dieu, vous en obteniez la conversion d'une telle personne.* Elle parloit d'un Religieux Apostat qui s'étoit marié en France : la Malade lui repartit ; *Bien, ma Mere je le ferai.* Quelque tems après sa mort on apprit que cet homme avoit abjuré ces erreurs, qu'il s'étoit confessé des désordres de sa vie, & qu'il la finit avec des signes d'un veritable repentir & qui faisoient esperer son salut.

Nôtre Sœur *Anne* reçut les Sacremens avec une grande ferveur, & un doux calme : elle resta ensuite l'espace de douze heures sans connoissance, & dans une espece de foiblesse, puis elle revint à soi, & ouvrit l'œil droit, qu'on croioit déja perdu ; il étoit tout éclatant avec un bleu celeste, qui faisoit paroître quelque chose au-dessus du commun, & qui ravit toute la Communauté : cela continua l'espace d'un bon *Miserere*, elle expira enfin sans la moindre violence, le 7. de Novembre 1647. agée de 53. ans, Professe de 33. dont elle en passa 22. à *Valenciennes* & 11. à *Anvers*

LA VIE

De la Vertueuſe Sœur Anne de Saint Barthelemy.

CETTE Fille nâquit à *Delft* en Hollande de Parens fort honnêtes & bons Catholiques: ſon Pere s'appelloit *Jaques vander Wyllen*, il étoit fort vertueux & d'un naturel extremément doux, il n'eut jamais de démêlé avec qui que ce fût; il ne voulut jamais entrer en diſpute touchant les Myſteres de la Foi: ſi quelques uns vouloient entamer cette matiere, il leur diſoit: *Hélas! Meſſieurs envain diſputerons-nous, des eſprits plus éclairez que les nôtres, & qui ont vieilli parmi les études & les auſteritez, ont decidé les choſes, tenons-nous à ce qu'ils en diſent: toutes nos recherches ſeront inutiles, & ne pourront aboutir qu'à quelque diſcorde; du moins ſi vous voulez entrer en diſpute, ne vous fachez pas ſi je quitte la Compagnie, vous ferez en mon abſence tout ce que vous trouverez bon.*

Sa Mere *Marguerite Dopmer* fut ſi vertueuſe & ſi zelée pour la Foi, que ſa maiſon étoit un ſeminaire de pieté, un aſile pour les Prêtres & les Miſſionnaires, & un refuge pour les pauvres Catholiques: crainte que l'hereſie n'infecta ſes enfans, elle les mit en penſion dans des Cloîtres du Païs-Bas, & ne permettoit que bien rarement, qu'ils vinſſent la voir; elle aimoit mieux ſe priver de cette conſolation, que de les expoſer à ſe pervertir.

Nôtre petite *Anne* étant de retour chez ſoi, s'ennuia de ce qu'on la retenoit au logis; elle s'en éclipſa adroitement, & fut ſe divertir avec des filles de ſon âge, (c'étoit par malheur un jour de joie pour les heretiques;

qui

qui se divertissoient pour la prise d'une Ville,) sa Mere voiant que sa Fille étoit sortie, fut la chercher, la reprit très-aigrement, lui donna quelques coups sur les ruës mêmes, & lui dit: *Qu'il n'étoit pas permis aux Catholiques de se rejoüir, lors que l'Eglise souffroit quelque échec.* Cette charitable correction fit tant d'impression sur l'esprit de la petite *Anne*, qu'elle conçut une haute estime de la Foi, & se porta dès lors avec zele pour le soûtien de ses interêts: cette bonne Mere prit tant de soin de ses Filles, que trois embrasserent la Reforme de SAINTE THERESE, & l'autre se fit Bernardine.

Nôtre *Anne* fut du nombre de celles qui entrerent dans le Carmel, Dieu lui fit connoître la folie des vanitez du siecle; elle en conçut du degoût, & forma le dessein d'en détacher son cœur: le bruit des vertus de la Venerable *Mere Anne* ne contribua pas peu à ce dégagement, ce fut à cette *Sainte Mere* qu'elle confia le desir qu'elle avoit d'embrasser la vie Religieuse: elle la reçut, la vétit l'an 1614. & reçut ses vœux l'an 1615. le 2. de Juillet à l'âge de 19. ans. Cette bonne Mere lui donna son nom, comme un présage de la perfection sublime, qu'elle devoit acquerir dans le Cloître.

Elle eut une tendre devotion pour l'adorable Sacrement de l'Autel, elle ne s'en éloignoit presque point, lors qu'on l'exposoit en public; ce qui arrivoit fort frequemment, à cause des facheuses guerres qui desoloient l'Eglise: ce lui étoit un plaisir tout singulier d'approcher de la sainte Table, elle en faisoit sa nourriture presque journaliere. Comme la Venerable *Mere Anne*, par un ordre exprès du Ciel, communioit tous les jours de grand matin, ses infirmitez ne lui permettant point de differer jusqu'à la Messe Conventuelle: nôtre bonne Sœur se levoit de bonne heure pour communier avec sa *Sainte Mere*, qui estimoit fort la diligence de cette vertueuse Fille.

Il

Il n'étoit rien de plus porté pour les malades que nôtre Sœur *Anne*, elle s'étudioit à les soulager dans leur besoin, & à les consoler dans leurs peines; cette charité charma le cœur de Dieu, jusqu'à ce point, quelle eut le bonheur de voir plusieurs Saints l'assister dans ses fonctions charitables.

Elle n'eut pas moins de ferveur pour secourir les défunts dans leurs peines. On lui dit un jour qu'un Lieutenant General du Roi d'Espagne, homme de valeur, de prudence & de conduite, avoit été emporté d'un boulet de canon: ce coup funeste la toucha sensiblement pour l'apprehension qu'elle avoit de son salut, elle recommanda avec importunité son ame au Seigneur, ce qu'elle continua quelques jours: Dieu voulut reconnoître sa charité, il lui fit voir dans l'oraison l'Ame du Défunt toute éclatante de gloire, & qui la remercia des prieres qu'elle avoit faite pour son soulagement.

Elle marcha par le chemin le plus rude de la Croix, sa vie étoit une vie crucifiée; jamais ne la vit-on chercher ce qui flatte les sens, des habits les plus usez, un lit le plus dure, les viandes les plus grossieres faisoient tout son plaisir: lors qu'elle avoit servi au Refectoire, elle ramassoit les restes tous froids des portions de ses Sœurs, & en faisoit son repas: ce lui étoit une peine mortel, quand on lui présentoit quelque morceau delicat, lors qu'elle étoit infirme.

Elle joignit à cette severe mortification du corps, une grande soûmission d'esprit; il n'étoit rien de plus humble que cette bonne Fille, elle fit un propos de ne jamais s'excuser, & elle l'observa si exactement, que, quoiqu'on l'accusa bien souvent à tort, jamais on ne la vit faillir; elle recevoit le tout d'une maniere si agreable, qu'il paroissoit qu'elle fût coupable dans les choses mêmes, où elle étoit la plus innocente.

Lors que la Communauté s'occupa à quelque travail, elle s'en croioit la servante, & leur portoit tout ce qu'elles avoient de besoin avec la derniere promtitude ; elle embrassoit ce qui étoit de plus vil dans le Cloître, & comme on connoissoit son penchant à servir, on l'emploioit bien souvent à toute main, & jamais ne refusa-t-elle ses services.

La pauvreté lui étoit extremément à cœur, la Superieure demanda un jour à toute la Communauté, à quoi elles se fussent occupées, si Dieu les avoit fait naître dans une basse condition : les unes dirent, qu'elles eussent appris quelque métier, d'autres, qu'elles s'eussent engagés dans le service de quelques Dames : Nôtre Sœur *Anne* répondit : *Qu'elle n'eut pas changé d'état, qu'elle eût fait gloire de sa bassesse, & qu'elle eût emploié la journée à prier le Seigneur dans l'Eglise, se contentant de gueuser un morceau de pain le soir pour sa nourriture.* Toutes admirerent sa réponse, & le fond de vertu qu'elle cachoit dans l'ame. Elle témoigna vraîment combien elle faisoit d'estime de la vie pauvre, de toutes les mortifications qui se pratiquent dans le Refectoire, elle choisissoit celle de faire la pauvre, & de ne manger que ce que les autres lui presentoient : elle le faisoit avec un tel sentiment de sa basseſſe, qu'on eût dit, qu'elle n'avoit jamais fait d'autre métier, que celui de la gueuserie : quelque froid qu'il fit, elle ne se servit jamais de chauffoire, ni même de chandelle, à moins qu'elle n'eut quelque travail à faire.

Dieu la favorisoit d'une grace toute singuliere, lors qu'il devoit lui faire naître quelque travers : elle trouvoit au milieu de sa cellule la croix de bois longue d'un pied & demi (sur laquelle elle se couchoit de nuit) & pour lors elle s'attendoit à souffrir ; elle se prosternoit en terre, s'abandonnoit au bon plaisir de Dieu, & souf-

froit

froit à supporter la croix, qu'il daigneroit lui envoier, quelque grande & de durée qu'elle fut.

Ce desir de souffrir lui inspiroit une tendre devotion pour *N. R. P. Jean de la Croix*, dont elle tâchoit d'imiter la patience & les vertus : elle étoit sujette à de grandes incommoditez qu'elle souffroit en silence, elle ne se dispensoit jamais des actes communs, ni même de l'oraison du matin, quoique bien souvent elle ne fût pas moins trempée de sueurs, que si elle eut sorti de la riviere : elle prenoit toutes ces incommoditez pour des faveurs du ciel.

Elle eut quelque presage de sa derniere maladie : elle trouva plusieurs fois sa croix sur le pavé, elle se douta bien que Dieu l'avertissoit de quelque accident prochain : elle s'y disposa par une Neuvaine, qu'elle fit à la *Ste. Vierge* dans l'Hermitage du Jardin, elle conjura ses Sœurs de lui obtenir par leurs prieres une parfaite conformité à la volonté de Dieu : la Neuvaine n'étoit pas encore achevée, lors qu'elle fut atteinte des douleurs le plus sensibles, qui furent suivies de la fievre, qui l'emporta en moins de 15. jours, après avoir reçu les Sacremens avec une devotion la plus exemplaire : elle deceda le 29 Octobre 1641. agée de 44. ans, & Professe de 26.

Le *R. P. Vincent de S. Louis* Carme Dechaussé eut un ardant desir de savoir, si cette Sainte Fille, dont il avoit connu les merites & les vertus, jouïssoit de Dieu ; il pria une personne de grande vertu de recommander à Dieu une affaire importante, sans lui dire quelle elle étoit ; elle obéit à son Directeur, & lui dit ensuite : *Mon Pere, il n'est plus de besoin de recommander cette Défunte au Seigneur, elle le possede dans le Ciel.* Le Pere s'informa comment elle avoit appris, qu'il lui avoit recommandé cette ame, puis qu'il ne lui en avoit dit mot ; elle lui repartit : *Que Dieu lui avoit revelé, qu'il l'avoit fait prier pour une Religieuse qui étoit Bienheureuse.*

LA VIE

De la Reverende Mere Angelique du Saint Esprit.

CETTE Fille étoit de *Besançon*, & Sœur de la Reverende *Mere Thereſe de Jeſus*, dont nous avons décrit la vie, cela ſuffit pour donner à connoître ſon origine : dès ſon bas âge elle ne tenoit rien de l'enfant, ſon eſprit étoit au-deſſus de ſon âge, ſa pieté & ſa prudence la faiſoient admirer de tout le monde.

Madame de *Dompré* ſa Mere conçut un grand repentir de s'être trop engagée dans les vanitez du ſiecle, éclairée des lumieres du Ciel, elle châtioit en ſoi-même les folies de ſa jeuneſſe : elle faiſoit en ſecret des diſciplines les plus rudes, juſqu'à même faire couler force de ſang de ſes épaules : crainte qu'on ne s'en apperçut ſur ſes linges, elle le faiſoit eſſuier par ſa petite Fille *Jeanne*, qui étoit nôtre *Angelique*. La Petite effraiée de cette cruauté lui demanda : *Pourquoi elle ſe châtiot de la ſorte ? Ma Fille*, lui repartit cette bonne Mere, *je fais pénitence de mes crimes* ; elle lui impoſa le ſecret, & ſa Fille le garda exactement.

Ce mot de pénitence augmenta dans nôtre *Angelique* le deſir pour la vertu & pour la pureté de l'ame & du corps : elle fit paroître dès l'âge de cinq ans combien cette pureté lui étoit à cœur. Se divertiſſant un jour avec des petites filles, une d'entre elles, bien jolie fut pour la baiſer, elle ne voulut pas le permettre, & lui dit : *Retirez-vous, vous n'êtes pas pure* ; ce qu'elle diſoit ſans doute par l'inſtinct du Ciel, parce qu'on ſeut enſuite que cette fille flattoit ſon corps, & ne donnoit pas des exemples dignes de ſa nobleſſe.

Quelque

Quelque tems après nôtre petite *Angelique* fut atteinte d'une grande fiévre qui la jetta bien-tôt dans des reveries: *Saint François de Sales* fut pour lors rendre visite à Madame de *Dompré*; elle le pria de voir & de benir sa Fille: il la visita, & l'entretint bien du tems de matieres les plus spirituelles: la petite Malade lui répondit d'une manier si judicieuse, que ce saint Evêque en étant étonné, prédit par une lumiere prophetique, que dans la suite elle excelleroit en sainteté; il en recommanda le soin aux domestiques, parce qu'à ce qu'il dit: *Dieu la destinoit à une perfection sublime.*

Son amour envers Dieu, & son panchant pour la vertu croissoient avec l'âge; elle avoit une tendresse maternelle pour les pauvres, elle s'étudioit à les soulager, elle leur distribuoit tout ce qui étoit en son pouvoir, elle retranchoit même quelque chose de sa nourriture, & s'abstenoit des morceaux les plus delicats, pour en favoriser les malades, ou pour les envoier aux pauvres familles, dont elle connoissoit les besoins.

Il n'étoit rien de plus engageant que cette petite Fille, elle charmoit tout le monde par sa beauté & ses manieres d'agir les plus honnêtes: sa modestie, sa sagesse, sa prudence & autres attraits, enlevoient tous les cœurs: à peine ses Parens se furent établis à *Bruxelles*, que plusieurs Partis des plus nobles la rechercherent pour le mariage. Un certain *Comte* la pressa fort là-dessus; Madame de *Dompré* envisageant le bonheur de sa Fille, tâcha de l'induire à un engagement, elle ne voulut pas cependant y consentir, ce qui causa un grand déplaisir à sa Mere: son Aînée embrassa pour lors la Reforme de SAINTE THERESE, elle apprehenda que la seconde n'eût conçu le même dessein; mais convaincuë de sa parfaite soûmission, elle crut qu'enfin elle se soûmettroit à son bon plaisir.

Elle

Elle ne negligea rien pour la faire resoudre à cet engagement, qui ne pouvoit lui être que trop avantageux; il n'étoit point de tendresse qu'elle ne lui témoigna pour lui toucher le cœur, elle vint même jusqu'aux menaces pour emporter par la force, ce qu'elle ne pouvoit gagner par la douceur: mais elle s'en prenoit à un cœur, que l'horreur du mariage avoit rendu insensible. Cette petite Fille pour se mettre à couvert de tant d'importunitez, fut sur le point de s'enfuïr à *Rome*, où elle esperoit de gagner dequoi vivre, sachant parfaitement la brodetie en or & en soie: Dieu qui la destinoit à un état plus saint, dissipa cette pensée; elle demeura ferme à refuser tout engagement.

Le *Comte*, ennuieux d'un si long délai, fit le dernier effort pour se rendre Maître de celle qui triomphoit de son cœur: il envoia un Gentilhomme avec un papier en blanc pour le presenter à cette Demoiselle, afin qu'elle y marqua quelques conditions qu'elle agréeroit, & qu'elle jugeroit devoir lui être les plus avantageuses. Le Gentilhomme ne manqua pas à son devoir, il étalla les bontez, les qualitez, & les tendresses de son Maître: Madame *Dompré* se mit de son parti, elle redoubla ses instances pour fléchir ce cœur, qu'elle avoit tant de fois tenté envain d'abbattre: on lui presenta ce papier, la Fille le reçut d'une maniere bien agréable, & le déchira en trois pieces, qu'elle remit en main au Gentilhomme, le priant de dire à Monsieur le *Comte*: *Qu'elle ne souhaitoit pas d'autre condition, que celle de ne plus la presser pour une chose qui lui donnoit de l'horreur.* Sa Mere se facha jusqu'à ce point, qu'elle lui donna un grand soufflet; elle le reçut bien agréablement sans rien perdre de son humeur gaie, & aiant fait la reverence à Madame & à toute la Compagnie, elle se retira dans son appartement, où elle bénit Dieu de la grace qu'i

lu

lui avoit faite, de s'opposer à tant d'importunitez, & de souffrir ce petit affront pour son amour.

Toute rebuttée que fut la Mere de sa Fille, elle se flatta de la pouvoir reduire, & feignit avec Madame de la *Chaux* sa Sœur, de vouloir entreprendre le voiage de *Nôtre-Dame de Haule*, & fit en même tems avertir le *Comte* de se trouver à son Château, qui n'en étoit éloigné que de fort peu, pour conclurre le mariage. Au jour fixé elle dit de bon matin à sa Fille, que sa devotion la portoit à se rendre à *Hault*, & que sa volonté étoit qu'elle l'y accompagna: cette jeune Demoiselle ne dit mot, se doutant bien du mystere: elle pria une Fille à qui elle se confioit beaucoup, (& qui fut la Sœur *Anne de la Présentation*, dont nous avons décrit la vie,) de recommander cette affaire au Seigneur, & lui dit que de son côté elle s'opposeroit fortement au mariage, quand bien même elle devroit être hachée en piece, que des personnes doctes l'avoient asseuré qu'on ne pouvoit l'y contraindre. Dans cette resolution elle partit avec sa Mere & sa Tante dans un Caroſſe à six chevaux: aiant achevé leur devotion à *Hault*, elle remarqua que le Cocher tiroit du côté du Château de *Mr. le Comte*: elle jetta un regard amoureux vers le Ciel, & pria la *Sainte Vierge* de ne pas l'abandonner dans ce pressant besoin: à peine eut-elle fini sa priere, que le Caroſſe donna rudement contre une pierre, & se renversa dans un marais; les Dames en furent toute souillées, & même blessées, il n'y eut que nôtre *Angelique* qui ne ressentit rien de cette chutte: on songea pour lors à rebrousser chemin, & à retourner au plûtôt à *Bruxelles*; ce qui ne donna pas peu de consolation à cette jeune Demoiselle, qui en bénit le Seigneur, & promit avec sa Confidente d'entrer en Religion, pour reconnoître cette faveur.

Lors que son Aînée fut admise à la Profession, Madame de *Dompré* se transporta à *Anvers* avec nôtre *Angelique*; elle arriva assez de bonheur pour être presente à l'examen, qu'on devoit faire de sa Fille, conformément aux Statuts du Concile de *Trente*: cette jeune Demoiselle épia le tems qu'on devoit ouvrir la porte du Cloître; au moment qu'elle la vit ouverte, elle s'y glissa dans la resolution de n'en pas sortir; Madame sa Mere l'en tira par force, & s'oubliant de sa condition, & du respect qu'elle devoit à ces saintes Filles, lui donna deux grands soufflets: nôtre *Angelique* s'estima heureuse de souffrir ce rude traitement pour un dessein si juste: quelque cruel qu'il fût, elle n'en témoigna pas le moindre déplaisir, & ne diminua rien de cet ardant desir, qu'elle avoit de la vie Religieuse, & que la Venerable *Mere Anne* allumoit dans son cœur par ses Lettres les plus touchantes.

Il ne se peut expliquer de combien de ressorts on se servit pour abbattre ce cœur qui étoit déja tout à Dieu: les plus doctes & les plus spirituels, lui representerent la foiblesse de sa complexion, l'incommodité assez facheuse de son estomac, la rigueur de la vie Religieuse, & le peril où elle s'exposoit d'en sortir, si elle s'y engageoit. Mais envain, rien ne put la détourner de son entrepriſe; le Cardinal *Bentivoglio* n'oublia rien pour l'induire à se soûmettre au sentiment de sa Mere; mais elle lui repartit: *Que toute sa confiance, pas moins que son amour, étoit en Dieu, qu'elle découvroit tant de bonheur de vivre sous la conduite de la Mere* Anne de Saint Barthelemy; *qu'elle l'acheteroit au prix même de son sang, qu'il n'étoit point de fatigue qu'elle n'entreprit pour en jouïr, quand bien même elle devroit parcourir un monde: qu'aiant l'occasion à la main de le posseder à moins de fraix, il ne devoit pas s'étonner, si elle persistoit à poursuivre un état qu'elle*

qu'elle croioit mille fois plus heureux, que tout engagement dans le siécle. Cette fermeté d'esprit étonna le Cardinal; bien loin de la presser là-dessus, il la confirma dans la bonne resolution qu'elle avoit prise.

Le Marquis de *Spinola*, General de l'Armée du Roi Catholique, fit aussi tous ses efforts pour la faire resoudre à un engagement avec le *Comte*, ou avec le plus Noble du Païs-Bas: il lui representa le respect qu'elle devoit avoir pour les sentimens de sa Mere, que jamais elle n'acquereroit plus d'estime, qu'en se soûmettant à son bon plaisir: il n'est point d'avantageuses promesses qu'il ne lui fit, il s'engagea d'avancer son Epoux future aux charges les plus éclatantes: mais tous ses efforts ne furent pas moins inutils que tous les autres.

Enfin Madame sa Mere n'aiant sû abbattre ce cœur inflexible par son autorité, ni par la force, tâcha de la vaincre par mille bassesses, & mille prieres: elle se jetta aux pieds de sa Fille, elle la conjure à force de larmes, de cesser d'être si opiniâtre, elle lui represente qu'elle n'envisage que son bonheur, elle presse avec tant d'instance, que tout autre cœur n'eût sû se défendre d'un assaut si tendre & si puissant. Mais nôtre *Angelique* ne se laissa en rien toucher de tant de prieres; elle dit à Madame sa Mere: *Que son engagement avec Dieu, lui défendoit tout autre avec les gens du siécle, qu'envain elle la pressoit à changer de dessein, & qu'elle ne seroit jamais assez lâche que de manquer de foi à son Epoux celeste, quoiqu'elle deut souffrir.* La Mere lasse de tant combattre ce cœur, & d'en être si souvent vaincuë, lui dit d'une parole la plus tendre: *Puis donc, chere Fille, que vous continuez dans le dessein d'embrasser l'Etat Religieux, j'y consens avec plaisir; mais je vous demande pour grace, que vous ne vous engagiez pas dans une vie si austere, comme est celle de la Reforme du Carmel: entrez parmi les Visitantines, la ma-*

niere de vivre n'y eſt pas ſi ſevere, vous y ſerez contente; à ce que j'eſpere, & vous donnerez à une Mere affligée toute la conſolation qu'elle peut attendre d'une veritable Fille. Madame, lui repartit cette Ame genereuſe, *Dieu ne m'inſpire pas d'autre Vocation que celle de me rendre Carmelite Déchauſſée:* Sainte Therese *eſt l'objet de ma devotion dans le Ciel, la Mere* Anne de Saint Barthelemy *eſt celui de mes tendreſſes ſur la terre, je n'aime pas d'autre joug que le leur.* Cette réponſe ne paſſa dans l'eſprit de la Mere, que pour un entêtement d'une Fille opiniâtre; elle ne repliqua cependant rien, ſe flattant qu'à la ſuite elle ſe laiſſeroit fléchir.

Elle n'épargna rien, ni de promeſſes les plus tendres, ni de menaces les plus fortes, l'eſpace d'un an entier, pour qu'elle changea de deſſein; mais l'amour divin la rendoit inflexible, on deut donc ceder à ſes deſirs. On arrêta le jour de ſon depart; la veille, Monſieur ſon Pere ne fit que rever ſur un ſiege toute la nuit, il conçut un extrême déplaiſir de la perte d'une Fille ſi achevée: mais ce qui cauſa de l'étonnement, fut de voir le lendemain un homme à la fleur de ſon âge, aiant tous ſes cheveux blanchit du côté qu'il s'étoit appuié ſur la main, & qu'on ne peut attribuer qu'à l'amour qu'il avoit pour ſa Fille.

Enfin elle partit de *Bruxelles* pour *Anvers*, la Venerable *Mere Anne* lui donna le 1. de Janvier 1615. l'Habit en ſecret & ſans pompe, tant à cauſe de l'affliction de ſes Parens, que pour le duëil de feu ſon Oncle l'Archevêque de *Cambrai*: mais Dieu fit paroître un trait tout ſingulier de ſon amour pour nôtre *Angelique*; l'Enfant Jesus lui apparut le jour de ſon entrée tout éclatant de gloire, lui mit une Couronne ſur la tête, & lui dit: *Je vous prens pour Epouſe, je vous accompagne dans le Cloître.* Ces paroles la penetrerent d'un amour le plus

tendre,

tendre, & la comblerent d'une consolation toute singuliere.

Il ne fut rien de plus fervente, ni de plus exemplaire pendant l'année du Noviciat, que cette bonne Fille: la Venerable *Mere* la nomma *Angelique du Saint Esprit*, elle fit paroître qu'elle ne l'étoit pas moins d'éfet que de nom; elle se rendit si souple au vouloir divin & si soûmise à ses ordres en tout ce qui lui étoit prescrit par les Regles, Constitutions & vive voix de ses Superieurs, qu'elle n'a jamais été surprise en tout ce qui lui fut commandé en une seule apparence de replique: elle fit ses vœux entre les mains de la Venerable *Mere Anne* à l'âge de 18. ans le 16. Janvier 1616. mais avec une onction si grande, qu'elle inspiroit une tendre dévotion à toute la Communauté. Lors que les Religieuses chanterent ces paroles pour la ceremonie du Voile: *Amo Christum suscipe me Domine* &c. *posuit signum in faciem meam ut nullum præter eum amatorem admittam*: elle en penetra le sens par une lumiere celeste, & s'en trouva toute absorbée en Dieu. Elle commença dès lors à être toute à Jesus, elle lui fit un sacrifice si absolu de soi-méme, qu'elle ne respiroit que Dieu, & Dieu ne paroissoit n'avoir que de la tendresse pour cette nouvelle Epouse.

Convaincuë que l'amour divin n'éclate jamais mieux que parmi les croix, elle se fit un plaisir de les embrasser, de châtier son corps en mille manieres, & de prendre de la main de Dieu toutes les épreuves, quelques facheuses qu'elles fussent, elle en deut effectivement souffrir de plus cruelles, & qui la rendirent une parfaite copie d'un Jesus crucifié. Dès ses tendres années elle fut atteinte de maux de tête les plus violens, qui lui ôtoient & le repos, & tout goût; elle fut assez sujette à de grosses fluxions qui lui tomboient sur les

dents, & la ſerroient de ſi près, que ſur trois mois, elle ne prenoit pas autant de repos, qu'une perſonne ſaine en prendroit en une ſeule nuit; elle ſe promenoit pour lors ou dans ſa cellule, ou parmi les Cloîtres pour en adoucir les douleurs, ou plûtôt pour ſe conſoler avec un Dieu ſouffrant: elle ſentit auſſi de furieux maux d'eſtomac juſqu'à vomir tout ce qu'elle prenoit de nourriture, ce qu'elle ne faiſoit pas ſans une extrême douleur, & cela lui continua longues années: elle fut encore atteinte de groſſes fiévres qui l'affoiblirent exceſſivement, mais toutes ces rudes épreuves lui étoient agréables; quelques facheuſes qu'elles fuſſent en elles-mêmes, elles étoient trop douces pour le cœur crucifié de nôtre *Angelique*, elle n'y ajoûtoit pas ſeulement tout ce qu'il y avoit d'auſtere dans le Cloître, mais encore les pénitences les plus rigoureuſes. Etant un jour auprès d'une malade, qui étoit atteinte d'un abcès, elle ſentit que ſon cœur ſe ſoûlevoit par le trop d'infection du pus qui en ſortoit, elle fit un horrible effort ſur ſoi-même pour vaincre cette repugnance naturelle, elle en couvrit une emplâtre, la lecha de la langue, & l'avala avec un courage tout extraordinaire.

Elle puiſoit cette cruelle haine de ſoi-même dans la meditation des ſouffrances d'un Jesus crucifié; penetrée de l'amour de cette aimable Dieu, elle s'étudioit d'en imprimer tous les traits dans ſon corps, pour s'en rendre une fidele copie: mais Dieu mêloit les douceurs du *Thabor* avec les rigueurs du *Calvaire*, pour que l'amour de ſon Epouſe fût tendre & fort, doux & amer, conſolant & affligeant.

Etant Tourriere elle s'abſtint de tout fruit en Carême, & les garda pour en faire preſent à l'Enfant Jesus dans la perſonne des pauvres. Aiant un jour communié (c'étoit le jour que les enfans ſe traitent l'un l'autre, ſelon

selon la coûtume du Païs-Bas,) on sonna au Tour, elle s'en fut répondre ; à peine eut-elle ouverte la porte, qu'elle sentit un parfum le plus doux, elle ouvrit ensuite le Tour, & y trouva l'Enfant Jesus, d'une beauté à charmer, & brillant comme un soleil ; il avoit des cheveux blonds, un habit blanc, embelli de grosses perles au col & aux petites manches, ses yeux & sa face lançoient tant d'attraits, que nôtre *Angelique* en fut toute ravie : il la prit par la tête, & lui témoigna tant de caresses, qu'elle se sentit transportée hors d'elle-même ; lors qu'elle fut revenuë de cette douce extase, elle ne vit plus ce charmant Objet qui la lui avoit causée ; mais un pauvre Prêtre se presenta au Tour, & elle lui donna ces fruits, qu'elle avoit destinez pour l'Enfant Jesus.

Elle jouïssoit d'un recueillement si profond dans ses oraisons, & d'une attention si grande à l'office, que bien souvent elle entroit dans des ravissemens, qui la rendoient immobile, insensible, & d'une beauté toute extraordinaire ; on la voioit quelquefois les yeux ouverts, sans qu'elle vit la lumiére d'une chandelle qu'on en approchoit. Aiant un jour quelqu'office à faire au Chœur, elle prit le Breviaire en mains, mais il tomba bien-tôt par terre, & nôtre *Angelique* resta debout, & les mains étenduës tout le tems de l'Office.

Il est arrivé plusieurs fois que se mettant à genoux pour faire quelque message à la Venerable *Mere Anne*, elle y restoit toute extasiée, & sans dire mot, jusqu'à ce qu'elle lui commanda de revenir à soi. Un jour qu'elle devoit porter à diner aux Filles de dehors, elle attendoit à la porte de la cave, ce qu'elle avoit de besoin : elle tenoit un plat de poisson en mains, elle fut ravie en un instant, laissa tomber le plat par terre, qui roûla jusqu'en bas sans être cassé ; on y trouva même

le

le poisson & le beure dans leur entier, ce qui ne donna pas peu d'étonnement à ses Sœurs.

Elle tiroit bien souvent de la bierre & du vin dans la cave, avec un si grand absorbement d'esprit, qu'aiant rempli les pots, elle emportoit avec soi la broche du tonneau : les Religieuses qui la lui voioient entre les mains, courroient promtement dans la cave, crainte que quelque chose ne s'écoulât ; mais elles étoient bien étonnées de ce qu'il ne tomboit pas une goutte par terre, une main invisible retenoit le vin dans le tonneau, dans le tems que l'Epoux celeste faisoit couler le sien en abondance dans le cœur de son Amante.

L'Enfant JESUS lui apparut un jour pendant son oraison, il paroissoit vouloir se divertir avec elle, il lui prit son chapelet : on l'appella en même tems pour quelqu'affaire ; elle pria cet aimable Dieu de lui permettre de s'en aller, puis que l'obéïssance l'appelloit ailleurs : lors qu'elle eût achevée, elle s'en retourna promtement dans sa cellule, mais elle n'y trouva plus ni l'Enfant JESUS, ni son chapelet : le lendemain la *Sainte Vierge* lui apparut avec son Fils sur les bras, qui tenoit le chapelet en mains, il s'approcha de nôtre *Angelique*, & le lui mit dans le col, elle le reçut avec un transport inexprimable. Ce Chapelet fut ensuite en grande estime, l'Illustrissime Archevêque de *Segovie*, *Don Inigo de Brisuelas* qui étoit convaincu de la sainteté de nôtre *Angelique*, demanda pour grace qu'on le lui donna, & il le reçut avec une devotion toute singuliere.

Son amour ne fut pas moins fort que tendre ; il arriva un jour que toutes les Religieuses, hormis deux, furent atteintes d'une grosse fiévre, nôtre *Angelique* en fut du nombre : mais quelqu'incommodée qu'elle fût, elle continua son office d'Infirmiere, que la Venerable *Mere Anne* lui avoit donné immediatement après sa Profession ;

fession ; & elle ne cessa point jour & nuit de secourir par ses soins charitables les Infirmes, & d'assister assidûment à l'Office divin.

La Sœur *Angelique* étant entrée de nuit dans la cellule de la Venerable *Mere Anne*, qui étoit atteinte de la même fievre ; cette bonne Mere lui dit : *Chere Fille, donnez-moi, s'il vous plaît, un peu d'eau pour me rafraîchir la langue, qui est toute seche.* Cette obéïssante Fille crut trouver de la tisane, mais par malheur elle s'étoit oubliée le soir d'en apporter : elle apprehendoit mortellement de marcher de nuit parmi le Cloître, & singulierement de s'en aller dans la cave, qui étoit à l'écart, d'un accès affreux & difficile ; cependant pour vaincre sa repugnance, elle dit à la Venerable *Mere Anne : Ma Mere, commandez-moi d'aller querir de la tisane, & je m'en irai sans crainte.* Elle le lui commanda, & lui donna sa bendiction : elle s'en fut donc à la cave, mais elle rencontra en chemin le démon sous la figure la plus horrible, avec des yeux étincelans, & comme prêt à la devorer, elle ne s'en effraia point. Animée d'une vive foi, & se confiant aux merites de l'obéïssance, elle passa hardiment à ses pieds, sans qu'il osa se remuer tant soit peu : aiant pris ce qu'elle avoit de besoin, en retournant elle trouva encore le démon dans la même posture, elle le joignit en repassant, comme pour se railler de ses efforts inutiles, & soulagea la Malade de la soif qu'elle souffroit, sans lui dire mot de ce qu'elle avoit vû, parce qu'elle craignoit de publier les faveurs qu'elle recevoit du Ciel.

Après tant de fonctions charitables, après tant de cruelles mortifications, après tant de raviſſemens, elle fut attaquée d'une groſſe fievre qui la tint au lit plusieurs mois : on n'en put déterrer la cause, ni en arrêter les effets, le peu d'aliment qu'elle prenoit, l'affoiblit

jusqu'à

jusqu'à ce point, qu'on doutoit de sa vie : mais le jour de la *Pentecôte* elle fut animée d'une telle ferveur, qu'elle assista à la Messe solemnelle, & resta à genoux jusqu'à ce qu'elle fut achevée ; elle commença dès lors à recouvrer ses forces, & les Religieuses en benirent le Seigneur.

Dieu ne se contenta pas d'affliger son Epouse par des maladies les plus facheuses, il l'exerça encore par des ariditez si desolantes, qu'il lui paroissoit en être abandonnée : quelqu'inflexible que fût cet aimable Dieu à son égard, elle n'en fit jamais de plainte ; elle souffroit avec joie & avec une parfaite égalité d'esprit ces secheresses, que toute autre n'eut soufferte qu'avec inquietude.

Les Superieurs charmez de sa vertu & de sa parfaite observance, la destinerent pour la Fondation de *Douay*, en qualité de Soûprieure ; elle apprehendoit cette Charge, parce que ce lui étoit un extréme déplaisir de s'éloigner de la Venerable *Mere Anne*, qu'elle aimoit tendrement, & qu'elle craignoit que ses infirmitez ne la rendissent incapable d'en faire les fonctions : elle se soûmit cependant sans dire mot, & les Superieurs admirerent la perfection de son obéïssance.

Le démon l'attaqua en mille manieres dans ce nouveau Couvent, il lui fit naître cent occasions, où sa vertu couroit risque de perdre quelque chose de son lustre : mais elle en triompha par le secours de la grace, qui la soûtenoit en tout ; elle y eut dequoi pratiquer la pauvreté qui lui étoit si à cœur, elle y manqua bien souvent de ce qui lui étoit de besoin, la Maison n'aiant pas dequoi fournir le necessaire, ni à elle, ni à ses Sœurs.

On la renvoie ensuite à *Anvers*, il ne se peut dire avec quelle joie on l'y reçut, & avec quelle consolation cette bonne Fille y rentra, mais Dieu la diminua bientôt :

tôt : sa Sœur la Mere *Therese de Jesus* fut choisie pour Prieure de *Bruges*, son départ la toucha sensiblement, elle prit cependant ce coup de la main du Seigneur.

Après le trienne de sa Sœur, on la choisit pour lui succeder, elle s'opposa fortement à son election, mais les personnes les plus spirituelles l'aiant asseuré, que c'étoit le bon plaisir de Dieu, & qu'il s'agissoit de sa gloire, elle deut s'y soûmettre : à peine fut-elle arrivée à *Bruges*, qu'elle & sa Sœur furent atteintes d'une grosse maladie ; on douta même de la vie de l'une & de l'autre : tout son déplaisir étoit de se voir dans l'impuissance de secourir sa chere Sœur : elle se leva cependant du lit, lors qu'elle apprit qu'elle étoit à l'extremité, lui rendit tous les devoirs d'une veritable Sœur, ou plûtôt d'une parfaite Mere, & ne l'abandonna point jusqu'à ce qu'elle fut expirée : quelqu'incommodée qu'elle fût, elle voulut écrire de sa main aux autres Couvens, pour les avertir de sa mort, & recommander la Défunte dans leurs saintes prieres.

La Reverende Mere *Angelique* commença dès lors à se porter mieux, quand elle fut parfaitement retablie, elle s'occupa toute aux fonctions de sa Charge : il n'étoit rien de plus zelée pour l'observance, ses Filles la pratiquoient en toute rigueur, à l'exemple de leur Mere ; sa charité la portoit à les soulager jusqu'aux moindres besoins. Enfin son joug parut si doux, qu'il sembloit ne faire que commencer, lors qu'il finit, & que l'unique regret de ses Filles étoit de ne pouvoir plus long-tems goûter les attraits de sa sage conduite.

Quand elle eût achevé son trienne à *Bruges*, on l'élut pour Prieure dans son premier Couvent d'*Anvers*, son départ ne causa pas moins de déplaisir à ses Filles de *Bruges*, que son retour donna de la joie à celles d'*Anvers* : il n'est point de tendresses qu'elles ne se témoi-

gnerent

gnerent mutuellement ; ce fut un plaisir de voir que l'amour commandoit, & que l'amour obéïssoit en tout. En un mot on ne seut jamais assez admirer la douceur, & la prudence de cette bonne Mere qui charmoit tous les cœurs.

Mais ces bonnes Filles ne jouïrent pas long-tems de ce bonheur, une hydropisie attaqua cette sainte Mere, son amour pour la Croix la lui fit celer, elle ne declara son mal que lors qu'elle ne pouvoit le taire, & qu'il se découvroit de soi-même ; les Medecins l'obligerent à tenir le lit, toute affligée qu'elle fût, elle ne diminua rien de son zele pour l'observance ; ne pouvant y animer ses Filles par ses exemples, elle le faisoit par ses paroles & par ses avis : elle se fit un point essentiel de se soûmettre à ses Medecins, & à son Infirmiere, ce qui fit que jamais elle ne se rebutta de remedes, quelques désagréables qu'ils fussent, & qu'elle ne prit pour toute nourriture, que ce que l'Infirmiere lui donnoit, ou lui envoioit de sa part : cette soûmission ne continua pas moins de quatre mois, elle la pratiqua pour augmenter son merite, dans le tems que son incommodité s'augmentoit de plus en plus.

Trois ou quatre semaines avant sa mort, ses peines interieures se redoublerent d'une maniere étrange, elle se croioit tellement abandonnée de Dieu, que peu s'en fallut, qu'elle ne conçut quelque sentiment de desespoir : elle souffrit cependant ces épreuves d'un cœur très-genereux, les incommoditez du corps se joignirent à celles de l'esprit : elle souffrit des douleurs presqu'insupportables, & des vomissemens si facheux, qu'on eût dit qu'un feu lui brûloit la bouche, elle eut aussi des convulsions les plus fortes, & qui faisoient apprehender qu'elle n'expirât à chaque moment : quand ses douleurs cessoient, elle parloit si divinement des per-

perfections de Dieu, qu'elle charmoit toutes ses Filles. On lui demanda une fois, comme elle se sentoit, elle repartit: *Je ne souffre pas des simples coliques, mais une mer de douleurs.* Ce qui étoit effectivement veritable, l'eau & le feu agissoient avec tant de force dans son corps, que toute enflée qu'elle fut avant sa mort, elle n'étoit qu'une pure esquelette lors qu'on lui eût tiré les eaux du corps, après qu'elle fut expirée.

Parmi ses plus sensibles douleurs, elle s'écrioit: *O mon Dieu! ô mon Dieu! ne souffrez pas que je m'impatiente*; puis se tournant vers ses Filles, elle les conjuroit de lui obtenir la patience, non seulement contre ses douleurs, qui n'étoient que trop sensibles, mais encore contre les efforts du démon, qui lui apparoissoit sous des formes horribles, elle en prioit une de jetter de l'eau benite pour le chasser. Elle dit un jour à la Soûprieure: *Ma Mere, mon incommodité me rend incapable des fonctions de ma Charge, je vous en remets tous les soins, prenez la conduite du Monastere, & comme je ne parle qu'avec peine, je vous prie de ne pas m'abandonner avant ma mort, obligez-moi de me dire de tems en tems quelques bonnes paroles, & de produire des actes de toutes les vertus, singulierement de foi, d'esperance, de charité, & d'humilité: Je proteste devant Dieu que je les approuve comme je le disois moi-même, & que je produirai de cœur tous ces actes que vous me direz de bouche: de plus je renonce à toutes les mauvaises suggestions du démon, jamais n'y donnerai-je le consentement, & je déteste pour le présent, & pour l'éternité tout ce qui peut déplaire au Seigneur, je me sacrifie toute à lui, & m'abandonne à son bon plaisir.*

La crainte du Jugement ne lui donna pas peu d'inquietude, elle en avoit une idée si vive, qu'elle croioit à tout moment sur le point d'entendre sa sentence d'un Juge si redoutable. Parmi cette peine, elle dit à son

Con-

Confeſſeur: *Hélas! mon Pere, il n'eſt rien de plus ſeur que mon jugement & ma ſentence, mais il n'eſt rien de plus incertain que mon ſort, l'arbre demeure où il tombe.* Cette crainte lui inſpiroit une grande douleur de ſes fautes, elle ſe confeſſoit frequemment pour en obtenir le pardon.

On lui donna enſuite les Sacremens, qu'elle reçut en plein jugement, & avec une ferveur toute extraordinaire: Dieu lui ôta en même tems toutes ſes peines interieures, elle joüit dés lors d'un doux calme, & ſe ſentit animée d'une ferme confiance dans ſa miſericorde: ſa joie interieure ſe decouvroit au dehors: une de ſes Filles la voiant ſi tranquile, lui dit, *Il me paroit, ma Mere, que vous prendriez bien un peu de repos?* elle lui repartit, *Il eſt vrai, ma Fille, j'en prendrois bien ſi je le ſouhaitois.* La Religieuſe lui repliqua: *Pourquoi donc n'en prenez-vous pas, puis qu'il vous eſt ſi neceſſaire?* Elle lui dit: *Hélas! chere Fille, j'ai des occupations plus ſerieuſes; ô mon Dieu, quel changement!* Elle n'en dit pas plus, mais elle n'inſinuoit que trop, que ſon cœur ne ſongeoit qu'à Dieu, qu'elle étoit parfaitement contente, & qu'elle ſoûpiroit après le Ciel: ſes Filles reçurent une extrême conſolation de la voir dans des diſpoſitions ſi ſaintes, elles les attribuoient à la *Sainte Vierge* & à *Saint Joſeph*, qu'elle invoquoit inceſſament. La Malade fit dire quantité de Meſſes, pour que le Seigneur lui accordât la grace de mourir dans ſon amour, s'étant enfin encore une fois confeſſée, & aiant reçuë l'abſolution, elle expira au même moment fort tranquillement le 24. Avril 1638. âgée de 40. ans.

Dieu revela après ſa mort à quelques Ames ſaintes, la grandeur de la gloire, dont elle jouïſſoit dans le Ciel.

LA

LA VIE

De la Vertueuse Sœur Marie de S. Jôseph, *seconde Converse.*

CETTE Fille nâquit à *Lion* de Parens fort honnêtes; elle servit de Femme de Chambre à une Dame de qualité, qui avoit épousé un Seigneur Espagnol: celui-ci souhaita de s'établir à *Paris*, nôtre Sœur l'y suivit, elle eût le bonheur d'y connoître la Venerable *Mere Anne* par le moien de son Maître, qui lui rendoit de frequentes visites: elle fut charmée de la vertu de cette *Sainte Mere*, & forma le dessein de vivre sous sa conduite; elle le confia à sa Maîtresse, & la pria de dire à son Mary, qu'il eut la bonté de parler à la Venerable *Mere Anne* en sa faveur, il le fit avec plaisir. Cette *Sainte Mere* agréa la Fille dès qu'elle l'eût vuë, la reçut au même moment en qualité de Converse, & lui donna ensuite l'Habit avec le nom de Sœur *Marie de Saint Joseph.*

Elle étoit la plus adroite du monde à faire tout ce qui étoit de son devoir, sa maniere d'agir charmoit tous les cœurs: la Venerable *Mere Anne* en faisoit une estime toute particuliere, & pas sans sujet. Cette bonne Fille entroit dans tous ses sentimens, toute Novice qu'elle fût, elle témoigna bien du zele pour vivre sous la direction de l'Ordre: sa fermeté sur ce point, & son agréable engagement firent apprehender les Superieurs, qu'elle n'entraînât les autres dans ses sentimens: ils se servirent de finesse pour prevenir ce coup, ils l'envoierent à *Pontoise* sous pretexte qu'elle y rendroit plus de service qu'elle n'en rendoit à *Paris.* La pauvre Fille se soûmit à leurs

ordres, on la chargea de quelques Lettres pour la Prieure; mais elles contenoient sa sentence, on obligeoit cette Mere, par un commandement exprès, de renvoier Sœur *Marie* dès le moment de son arrivée: elle l'executa, quoique non pas sans un grand déplaisir: cette bonne Fille fut sensiblement touchée d'un affront de cette nature, & qu'elle n'avoit en rien merité; elle se plaignoit de ce malheur, qui en un instant l'arrachoit de l Ordre, & du sein de la Venerable *Mere Anne*: elle remontra au Seigneur combien grande étoit l'affliction, qu'elle ressentoit dans l'ame: enfin se trouvant dans une Ville étrangere, & ne sachant à qui se consoler, elle se détermina de retourner à *Paris* pour se plaindre de son malheur à sa bonne Mere.

La Venerable *Mere* en fut sensiblement touchée, elle la consola par la prediction qu'elle lui fit, qu'elle mourroit Carmelite: elle lui engagea sa parole, que lors qu'elle seroit en Flandre, ou tout ailleurs, elle lui donneroit l'Habit, & l'anima à prendre ce coup de la main de Dieu, & à se porter avec plus de ferveur à son service. Cette bonne Fille ne fut pas peu consolée d'un discours si touchant, & ne negligea rien dès lors de tout ce qui pouvoit la rendre agréable au Seigneur.

Ne sachant à quoi s'occuper, elle formá le dessein de s'engager aux Carmelites de *Mons* en qualité de Servante, mais elle n'y trouva point de place; elle s'en fut à *Bruxelles*, ou par bonheur, elle trouva une Dame Hollandoise (Epouse de Monsieur de *Ville*, Gentilhomme François) qui étoit en défaut de Femme de Chambre, elle s'engagea à son service, & elle retourna avec elle à *Paris*, avec bien du plaisir, aspirant de revoir sa *Sainte Mere*.

Tout le tems qu'elle servit cette Dame, elle fit paroître une probité des mœurs, & une prudence si singuliere,

guliere, qu'on la chargea du soin des autres Demoiselles, & des Servantes: elle s'en acquitta avec tant de conduite, qu'elle eut le bonheur de sauver l'honneur d'une fille qui couroit risque de se perdre : elle la trouva dans une occasion bien perilleuse, la prit par la main avec un regard severe, & l'arracha de cette compagnie qui ne pouvoit que lui nuire, & au corps & à l'ame.

Quoiqu'engagée de corps dans le siécle, elle ne l'étoit pas d'esprit ; elle se conformoit en tout aux pratiques des Carmelites : elle jeûnoit tous les jours de jeûne de l'Ordre, selon qu'on le lui avoit appris dans le Cloître, & ne mangeoit le soir qu'un morceau de pain, ne fût que son Maître & sa Maîtresse, qui en faisoient beaucoup d'estime, ne l'obligeassent à y joindre quelques fruits secs.

Lors que la Venerable *Mere Anne* eut achevée la Fondation d'*Anvers*, elle écrivit à cette bonne Fille de la venir trouver, pour y reprendre l'Habit Religieux : elle en reçut une joie toute singuliere, & partit en même tems pour jouïr du bonheur qu'elle avoit desirée avec tant de passion. La Venerable *Mere Anne* lui donna donc l'Habit de ses propres mains ; il ne se peut expliquer, quelle fut la consolation de son ame, lors qu'elle se revit sous le joug de sa *Sainte Mere* : toute sa crainte étoit, qu'elle ne fût encore assez malheureuse que de s'en voir privée : cette peine l'inquieta le plus toute l'année de son Noviciat ; il n'est point de prieres & d'instances, qu'elle ne fit au Seigneur pour en obtenir le don de la perseverance : elle l'obtint enfin, mais d'une telle maniere, que Dieu témoigna bien qu'il agréoit le sacrifice que lui faisiot cette Amante de soi-même ; car le jour de sa Profession, la Venerable *Mere Anne* vit l'Enfant JESUS recevoir ses vœux, & les presenter à son Pere Eternel.

Dès le moment de sa Profession, elle mit tous ses soins à être toute à Dieu, & cet aimable Dieu parut prendre son plaisir à la rendre une parfaite : il l'éprouvât par des peines interieures & par des tentations les plus facheuses, qu'elle souffrit cependant avec un courage invincible, & avec une parfaite soûmission : l'oraison & le jeûne lui étoient extraordinairement à cœur : dans le tems qu'elle affoiblissoit son corps par les jeûnes, elle fortifioit son ame par une oraison continuelle, il n'étoit rien de plus sobre que cette bonne Fille ; le pain sec faisoit toute sa collation, & bien souvent n'y ajoûtoit-elle que de l'eau, ce qu'elle pratiquoit singulierement tous les Vendredis de Mars, parce qu'à ce qu'elle disoit : *Le Seigneur étoit mort un de ces jours-là, pour le salut des hommes.*

Quelqu'occupée qu'elle fût au travail, elle s'addonnoit à l'exercice de l'oraison ; les Fêtes & Dimanches elle restoit au Chœur depuis les Vêpres jusqu'à six heures du soir, pour ne s'y occuper que de Dieu. Après le decès de la Venerable *Mere Anne*, elle ne manqua de jours, de prier bien du tems devant son tombeau, ce qui lui procura beaucoup de graces du Ciel : elle estimoit si fort le bonheur de sa Vocation, qu'elle renouvelloit tous les jours ses vœux, & remercioit le Seigneur de la grace qu'il lui avoit faite d'embrasser l'Etat Religieux. Elle communioit spirituellement tous les soirs avant de se coucher, pour se conformer à la sainte pratique que la Venerable *Mere Anne* lui avoit enseignée.

Elle avoit une devotion toute particuliere à l'Enfant Jesus, elle étoit tellement penetrée de son amour, qu'elle ne songeoit qu'à lui, & l'appelloit son *Cher Amour*. La Venerable *Mere Anne* fit un jour tailler trois belles Statuës pour envoier en Espagne, une de l'Enfant Jesus, l'autre de la *Sainte Vierge*, & la troisiéme de

Sain

S. Joseph: nôtre Sœur *Marie* fut tellement charmée de celle du petit JESUS, qu'elle fit mille instances, pour qu'on la retint dans le Cloître : elle obtint sa demande, on la plaça sur l'Autel du Chapitre, cette sainte Ame en faisoit toute sa devotion : il n'est rien qu'elle ne fit pour lui témoigner son ardeur, tantôt elle lui presentoit quelques vers, qu'elle composoit elle-même, ou quelques fleurs, tantôt elle chantoit quelques Cantiques à son honneur, & le plus souvent elle s'entretenoit amoureusement avec cet aimable Dieu. D'autres Religieuses qui s'en alloient faire leurs devotions devant cette Image, ont remarqué, que toute occupée qu'elle fût à la cuisine, elle venoit cinq à six fois sur une heure adorer l'Enfant JESUS, & qu'au moment qu'une fleur étoit écloſe, elle la lui presentoit avec son cœur. Les autres Sœurs Converses s'étonnoient extremément de ce que les viandes étoient les mieux assaisonnées, & que la cuisine étoit si propre, quoiqu'elle en fût si frequemment absente.

Nôtre aimable Sauveur fit voir un jour combien il agréoit la devotion que la Sœur *Marie* portoit à son Enfance : le Prêtre qui devoit la communier, aiant la sainte Hostie en mains, y vit l'Enfant JESUS d'une beauté la plus charmante, & plus brillant que le soleil ; il en fut tellement ravi, qu'il ne savoit s'il devoit lui donner cette Hostie, ou la remettre dans le Ciboire : enfin il se resolut de la lui donner, ce qu'il fit avec une devotion la plus tendre. Il fit appeller après la Messe une autre Converse, & s'informa si c'étoit elle qu'il avoit communié ; elle lui repartit que non, mais que c'étoit la *Sœur Marie de S Joseph*; il la pria de lui dire qu'elle lui vint parler. Quand elle fut auprès de lui, il lui demanda : *Quels sentimens elle avoit eu à la Communion ?* Elle lui dit : *Qu'elle avoit eu de grands desirs de recevoir ce Pain*

celeſte. Il lui confia la viſion qu'il avoit euë, & la conjura de continuer cette ſainte pratique, qui meritoit de ſi grandes faveurs.

Son amour pour l'Enfant JESUS, lui inſpira une crainte de la moindre offence, quelque legere qu'elle fût: elle importuna cet aimable Dieu de l'enlever de ce monde, plûtôt que de permettre qu'elle l'offençat même veniellement. Il lui répondit: *Vous ne mourrerez pas ſitôt, mais auſſi vous aurez le bonheur de ne me pas offencer, vous ſerez à moi, & vous contribuerez à ma gloire.* Ces paroles la penetrerent d'un amour le plus tendre, & imprimerent en même tems dans ſon cœur un grand deſir de ſouffrir pour un Dieu, elle en eut des occaſions aſſez facheuſes: elle fut peu de tems après atteinte de pluſieurs groſſes infirmitez, & entre-autres, d'une hydropiſie la plus importune, qui lui enfla les jambes d'une maniere ſurprenante; elle la ſoûtint bien du tems avec un courage extraordinaire, & ſans ſe plaindre. Enfin quelques mois avant ſon decès elle vit la Venerable *Mere Anne*, qui la prit par la main, & la mena dans une vieille grange remplie de toiles d'arraignées; cette *Sainte Mere* lui dit: *Chere Fille, pourrez-vous bien nettoïer ces ordures?* La Sœur lui repartit: *Ouy, ma Mere, je le ferai ſans peine.* Elle apprit de ces paroles que ſa mort n'étoit pas éloignée, & aſſeura ſes Sœurs que la Venerable *Mere Anne* l'aſſiſteroit dans ce triſte paſſage, & qu'elle leur en donneroit quelque ſigne, lors qu'elle auroit le bonheur de la voir.

Son incommodité s'augmenta de plus en plus, la contraignit de ſe metttre au lit; elle pria qu'on poſât le petit JESUS dans ſa cellule, elle l'entretenoit avec des ſentimens ſi tendres, & ſi amoureux, que ſes Sœurs en étoient touchées: le bras & la main droite lui groſſirent extrémêment, les Medecins jugerent qu'elle étoit

en

en peril de mort, elle reçut ses Sacremens avec une devotion toute singuliere, & parmi des colloques amoureux avec l'Enfant JESUS, dont elle ne pouvoit perdre le souvenir : elle demeura ensuite l'espace de vingt-quatre heures sans mouvement, aiant le Crucifix en mains : sa face changea en un clin d'œil, & devint si conforme à celle de la Venerable *Mere Anne*, que le Confesseur qui ne l'avoit vûë qu'en peinture, & les Religieuses qui avoient vécu sous la conduite de cette *Sainte Mere*, protesterent qu'elle lui étoit parfaitement semblable, & crurent que c'étoit le signe qu'elle avoit promis de leur donner pour les avertir de la presence de la Venerable *Mere Anne* à sa mort.

Sa face rejailliſſoit d'une beauté à charmer, & faisoit paroître au-dehors la joie interieure, dont elle jouïssoit dans l'ame, & qui faisoit croire qu'elle goûtoit déja par avance les delices du Ciel : elle continua en cet état l'espace de deux *Miserere*, & finit tranquillement sa sainte vie : son visage parut le plus beau du monde après sa mort, on ne pouvoit se saouler à en considerer le doux teint, & la mine riante : Elle deceda le 23. de Decembre 1637. âgée de 53. ans ; toute sa vie ne fut qu'une pratique continuelle de vertus, & d'une parfaite observance. Elle ne voulut pas qu'on la servit de linge pendant sa maladie, & pour qu'on ne lui en donna point, elle dit : *Que la laine lui convenoit plus pour son hydropisie, parce qu'elle la garentiroit mieux du froid.* Ainsi elle mourut en parfaite Religieuse.

LA VIE

De la Vertueuse Sœur Anne de Sainte Thereſe, *troiſiéme Converſe.*

CETTE Fille nâquit à *Oirſchot* d'une Famille fort honnête ; ſon Pere étoit de ce lieu, & Marchand de draps, il s'appelloit *Gerard de Court* ; ſa Mere étoit native de *Boiſleduc*, & ſe nommoit *Adrianne Arens* : à peine fut-elle âgée de douze ans, que la peſte lui enleva l'un & l'autre, ce qui ne donna pas peu de peine à cette jeune Fille, qui outre cette groſſe perte, ſe trouva chargée de deux Freres enfans, abandonnée de tout le monde, & releguée dans une chaumiere à la campagne pour y faire la quarantaine : on avoit ſoin de lui porter tout ce qui étoit de beſoin pour ſa petite ſubſiſtance & pour celle de ſes freres ; mais elle étoit dans des fraieurs continuelles, tant à cauſe des éclairs, & des tonneres qui grondoient d'une maniere épouvantable, qu'à cauſe des voleurs qui pouvoient l'égorger de nuit : elle n'eut d'autre recours, que de s'abandonner à la conduite de Dieu, & ſe confiant entierement à ſes bons ſoins.

Aiant enfin reſté ſix ſemaines dans cette pauvre chaumiere, & voiant le grand tort que ſes Parens lui faiſoient en uſurpant tous ſes biens : elle ſe reſolut par une prudence au-deſſus de ſon âge de ſe rendre à *Anvers* pour faire apprendre quelque métier à ſes freres, & pour s'engager dans quelque honnête ſervice, afin que l'un & l'autre puſſent gagner dequoi vivre.

Comme elle étoit d'une belle taille & d'un air fort enga-

engageant, elle n'eut pas de peine à trouver une condition : une des plus riches Dames d'*Anvers* cherchoit une Femme de Chambre pour ſa Fille, d'abord qu'elle vit nôtre *Anne*, elle en fut tellement charmée, qu'elle lui fit les offres les plus avantageuſes, & s'engagea à lui donner le ſalaire qu'elle agréroit : on lui mit un Ecu blanc en mains pour l'engager au ſervice : étant de retour elle refléchit ſur le riſque qu'on court dans ces grandes maiſons, & apprehenda que la quantité de domeſtiques ne nuiſit à ſon honneur : elle s'en alla à la grande Egliſe de *Nôtre-Dame*, & s'en fut prier devant ſon Image miraculeuſe ; elle conjura cette bonne Mere de lui faire connoître, ſi cette condition lui étoit propre, & agréable à ſon cher Fils ; elle ouït interieurement ces paroles : *Dégagez-vous de ce ſervice, il vous eſt trop dangereux, celui qui touche la poix s'en ſouille les mains.* Elle obéït inceſſamment, & fut rendre à cette Dame l'Ecu qu'elle lui avoit donnée : cette Dame en eut du déplaiſir, & lui preſenta d'augmenter ſon gage ſelon ſon bon plaiſir, & lui dit : *Quel ſujet avez-vous de refuſer nôtre ſervice ?* Nôtre Sœur s'en excuſa d'une maniere fort honnête, & lui répondit : *Que pluſieurs raiſons qu'elle n'oſoit lui dire, l'obligeoient à ce refus.*

Elle s'engagea enſuite au ſervice d'une honnête Veuve : avant d'entrer chez elle, elle deut faire un petit voiage juſquà *Oirſchot* pour complaire à ſes Parens, qui la preſſoient là-deſſus : on la reçut avec mille honnêtetez, & des plus conſiderables du lieu, la rechercherent en mariage, mais elle ne voulut d'autre engagement, que celui de Dieu : le démon prévoiant ſon deſſein, lui dreſſa un piege le plus dangereux pour la faire tomber dans le crime ; comme elle étoit fort affectionnée à la *Sainte Vierge*, un Eccleſiaſtique ſe preſenta de l'accompagner pour aller faire ſes devotions à une de ſes Ima-

ges

ges miraculeuſes qu'on honoroit dans une Chapelle, pas fort éloignée d'*Oirſchot* : elle accepta cet offre obligeante, & partit le lendemain de grand matin avec lui ; elle s'étonna de ce qu'elle ne voioit point de concours du monde, ſuppoſé qu'à ce que cet Eccleſiaſtique lui avoit dit, c'étoit le jour d'une devotion toute ſinguliére : cette impie lui répondit : *Tout le monde a prevenu nôtre ferveur, comme la Chapelle n'eſt pas bien grande, un chacun s'éfforce de prevenir les autres pour y avoir place.* Cette bonne Fille fut ſatisfaite de cette réponſe qui paroiſſoit raiſonnable ; mais quand elle vit la Chapelle fermée, elle ſe douta de ſon mauvais deſſein, & ne fut pas ſans une grande crainte : ce malheureux la pria d'entrer avec lui dans un bois voiſin ; elle lui dit d'un ton ſevere : *Que ce n'étoit pas le fait d'un homme de ſon caractere, d'agir de la ſorte.* Il voulut la forcer à y entrer, mais cette bonne Fille leva les yeux vers le Ciel & implora le ſecours de la *Sainte Vierge* : elle ne manqua pas de l'aſſiſter dans un beſoin ſi preſſant : cette vertueuſe Fille devint immobile, comme une autre *Sainte Lucie* ; quelqu'effort que fit ce ſcelerat, il ne put jamais l'emporter dans le bois. Enfin animée de l'eſprit & de l'amour de Dieu, elle l'entreprit d'une maniere ſi divine, & lui repreſenta avec tant de force, combien grandes étoient les vengeances d'un Dieu ſur les pecheurs, qu'il rentra dans ſon devoir, & s'en retourna tout confus avec elle, qui ne ceſſoit de remercier le Seigneur de la grace qu'il lui avoit faite de triompher d'un ennemi ſi dangereux.

Cet accident la fit reſoudre à hâter ſon retour à *Anvers* pour ſervir cette bonne Veuve, elle ne fut pas moins tranquille dans cette Maiſon que dans un Monaſtere : elle n'y avoit pas d'autre embarras que celui de ſa Maîtreſſe, & d'entretenir les meubles, elle le faiſoit d'une

d'une maniere ſi propre, que tous ceux qui les voioient en étoient charmez; elle ne recevoit pas la moitié du gage, qu'elle eût eu tout ailleurs: elle étoit cependant la plus contente du monde du peu qu'elle gagnoit parce qu'on lui donnoit la liberté de frequenter les Egliſes ſelon ſon bon plaiſir; elle étoit ſi peu attachée à ſon interêt, qu'elle gagnoit à coudre cinq ou ſix cens francs pour ſa Maîtreſſe, qu'elle pouvoit ſe reſerver pour ſoi-même.

Elle s'en alloit Fêtes & Dimanches avec ſa Maîtreſſe à l'Egliſe des Peres Jeſuites, & y communioit, tous les Jeudis: les autres jours elle s'y rendoit ſeule de grand matin pour y aſſiſter à pluſieurs Meſſes, & bien ſouvent deut-elle attendre deux à trois heures avant qu'on n'en ouvrit la porte: quelqu'éloignée que fut l'Egliſe de ſa maiſon, & quelque grand froid qu'il fit, elle ne déſiſta jamais de cette ſainte pratique: Etant un jour ſortie de meilleure heure qu'elle ne croioit, & marchant aſſez vîte, elle s'en fut par une petite ruë, crainte de paſſer par le cimetiere, elle y rencontra un monſtre effroiable, qui l'épouvanta horriblement; elle fit le ſigne de la Croix, & il diſparut, elle ouït en même tems ſonner une heure après minuit, ce qui l'obligea de retourner chez elle.

Enfin cette bonne Fille qui ne reſpiroit en tout que l'amour de Dieu, merita la grace de la Vocation à l'Etat Religieux, Dieu lui en inſpira fortement le deſſein, elle le confia à ſon Directeur, & lui dit: *Que tout ſon panchant ſe portoit à embraſſer la Reforme de la Sainte & Seraphique Mere* THERESE. Ce bon Pere convaincu de ſa ſainteté, agit de concert avec ſon Provincial le *R. P. Scribani* pour la faire recevoir en qualité de Choriſte, & promirent de lui procurer un dot ſuffiſant: au moment qu'elle apprit cette propoſition en ſa faveur,

elle

elle n'en fut pas peu mortifiée, elle fut prier son Confesseur de ne la proposer qu'en qualité de Converse, parce qu'elle aimoit de vivre parmi la sujestion & le travail: ce Pere fut extremément édifié de son humilité, & ne negligea rien pour qu'on la reçut.

La Venerable *Mere Anne* se fit un plaisir de la recevoir, parce qu'elle découvroit en elle de belles qualitez, qui présageoient quelque chose au-dessus du commun: elle deut cependant rester quelque tems en qualité de Servante avant qu'on ne la vétit; mais elle fit paroître tant de prudence & de vertu, qu'enfin elle charma la Venerable *Mere* jusqu'à ce point, qu'elle ne differât pas plus long-tems à lui donner l'Habit.

Tout le tems de son Noviciat, ne fut qu'un exemple continuel de vertus, il n'en étoit point qui n'admirât comme cette Fille avançoit tous les jours de plus en plus à la perfection: elle eut le bonheur de professer le 3. Mai 1616. à l'âge de 29. ans. Ce fut à sa Profession, qu'elle fit avec une autre Sœur Converse, dont nous avons déja parlé, que la Venerable *Mere Anne* vit sa *Sainte Mere* THERESE entre ces deux saintes Filles, qui agréoit le sacrifice qu'elles faisoient de leurs cœurs à Dieu: elle fut dès lors si abondamment favorisée des graces du Ciel; qu'elle disoit fort frequemment: *Que Dieu lui témoignoit mille fois plus de tendresse dans le Cloître, qu'il ne lui en témoignât jamais dans le siécle.*

Son Ange Gardien se faisoit un plaisir de la servir en tous ses besoins; étant un Dimanche occupée à la cuisine, & n'y aiant ce jour qu'une Messe dans le Cloître, elle pria son Ange Gardien de veiller au lait qu'elle avoit mis cuire avec du ris, & de prendre soin que rien ne se gâtât tout le tems qu'elle feroit ses devotions, ce qu'elle fit à loisir: étant de retour à la cuisine elle trouva le lait élevé plus de quatre doigts au-dessus du pot

sans

ſans qu'il en coulât une goutte dans le feu, elle remercia ſon bon Ange de cette faveur: elle s'en fut enſuite pour un moment dans la cave, elle crut qu'il n'étoit pas beſoin de lui recommander le ſoin du pot, n'aiant pour lors aucun peril que le lait s'écoulât: mais à ſon retour elle le trouva répandu juſqu'à la porte de la cuiſine, elle s'en étonna, & demanda pardon à ſon bon Ange de ce qu'elle avoit negligé d'implorer ſon ſecours.

Elle eſtimoit beaucoup ſa condition de Sœur Converſe, & en faiſoit les fonctions d'une maniere irreprochable; elle ſe faiſoit un plaiſir de ſe charger du travail des autres, lors qu'elles étoient infirmes: & quoiqu'elle ſe fut occupée juſqu'à onze heures du ſoir elle s'éveilloit toûjours ſur les deux ou trois heures du matin, & à cinq ou ſix elle éveilloit la Communauté pour l'oraiſon; outre les embarras de la cuiſine, elle faiſoit l'office de *Robiere*, & aſſiſtoit celle qui avoit ſoin des linges; elle les reblanchiſſoit ſouvent ſeule, & nettoioit tout le Couvent d'*Anvers*.

Avant qu'elle ne ſonnât le matin au Chœur, elle ne manquoit pas de viſiter les Infirmes, & de ſe preſenter de les ſervir dans leur beſoin; elle le faiſoit le mieux du monde, & d'un naturel fort & robuſte: voiant que les infirmitez ne lui fourniſſoient pas dequoi ſouffrir, elle ſe crucifioit ſoi-même par les cilices, les chaînes, les diſciplines, & cent autres rudes penitences: la Superieure perſuadée de la vertu & de la ferveur de ſon eſprit, lui permettoit fort facilement une pratique ſi ſevere.

Elle étoit parfaite dans la broderie en or & en argent, ce lui étoit un plaiſir tout ſingulier d'accommoder quelques beaux ornemens ou reliquaires pour l'Autel, afin qu'on honorât les Reliques des Saints: elle eut un jour le bonheur de voir une quantité de ſaintes

Vierges,

Vierges, qui la remercierent du culte qu'elle leur procuroit: elle conçut dès lors un ardant desir de contribuer plus que jamais à l'honneur des Saints, & cela la rendit infatiguable à ces sortes d'ouvrages.

L'oraison faisoit son étude principal, il n'étoit rien de plus assidu à ce doux exercice que cette bonne Fille, elle en reçut aussi des lumieres & des onctions interieures qui l'abîmoient toute en Dieu: elle aspiroit tous les ans après la retraite de dix jours, pour ne s'y occuper qu'avec son Epoux, & s'unir toute à lui. Etant un jour fort recueillie, elle vit en esprit l'Enfant Jesus entrer par la muraille de son Hermitage, avec un visage si éclatant, qu'il sortoit de ses yeux deux raïons plus brillans que le soleil, qui la penetroient jusqu'au cœur, & paroissoient le lui ravir pour le mettre entre les mains de cet aimable Dieu. Cette vision la remplit de joie, & d'un amour si tendre, qu'elle en sentit plusieurs jours des plus doux transports.

Elle avoit un estime toute particuliere de la pauvreté, elle se croioit la plus heureuse de pratiquer cette belle vertu pour suivre un Jesus pauvre: elle se contentoit de ce qu'il y avoit de plus vile, pour sa nourriture, & pour son vétement: la semaine qu'elle étoit occupée à la cuisine, elle recüeilloit dans le jardin tous les bois qui s'y trouvoient, & se servoit de grosses tiges d'herbes, & des troncs de choux, (qu'elle faisoit secher) pour entretenir le feu dessous la chaudiere; elle assaisonnoit même d'une maniere si adroite les herbages, (dont les autres ne vouloient pas se servir,) qu'on les trouvoit de meilleur goût, que tout ce qu'elles avoient préparé: il n'étoit point de piece, pour petite qu'elle fût, dont elle ne se servit pour rapieceter les habits. Quand elle en donnoit des usez à quelques unes de ses Sœurs, elle leur disoit agréablement; *Il faut bien que*

je vous aime, puis que je vous accommode ſi bien. Si quelqu'une ſe plaignoit de ce qu'elle n'en faiſoit pas de même à ſon égard, parce qu'elle lui donnoit un habit neuf; elle lui répondoit d'une maniere la plus honnête : *Ma chere Sœur, il m'eſt bien facile de vous donner auſſi des marques de mon amour, ſi vous agréez un habit uſé, je vous en fournirai ſans peine, j'en ai plus de vieux que de neufs.* Quelques baſſes que paroiſſent ces petites pratiques de la pauvreté, elles étoient bien agréables au Seigneur : il la traita comme une Ame forte pour reconnoître par des croix tous ces beaux actes de vertu, il l'affligea de la peſte, & voici de quelle maniere elle en fut atteinte.

„Elle ſongea un jour qu'en cueillant des carottes „au jardin, une petite flâme deſcendant du Ciel lui „tomboit ſur la main, & lui cauſoit la peſte. Elle „traita ce ſonge d'une pure revérie, mais le lendemain „elle en vit les effets : on lui dit le matin d'aller cueil„lir des carottes pour la Communauté, elle prit la „bêche en main pour mieux les arracher; elle vit en „un inſtant un éclair de feu de la couleur de la foudre, „tomber ſur ſa main, elle le ſecoua contre terre, il „brûla les herbes voiſines, & il ſe forma ſur ſon doigt „une groſſe clochette pareille à celles que les brûlu„res cauſent : elle fut en même tems atteinte de la fie„vre, elle continua cependant ſes fonctions à la cui„ſine, juſqu'à ce que la fievre ſe redoublant ſur le ſoir, „elle deut en avertir la Superieure : on fut appeller le „Medecin, qui ne ſachant point de quel mal elle „étoit atteinte, lui ordonna une ſaignée pour la ſou„lager de la fievre : mais le lendemain il vit qu'elle „étoit attaquée de la peſte, la clochette étoit diſſipée, „mais la peſte s'étoit jettée ſur un autre membre du „corps ; il dit à la Venerable *Mere Anne*, qu'on devoit

„la

„ la separer ; cette bonne Mere qui l'aimoit tendre-
„ ment, en eut un grand déplaisir ; elle deut cependant
„ s'y resoudre crainte qu'elle n'infectât les autres. Elle
„ pria le Seigneur de preserver son cher Troupeau de
„ ce mal contagieux, & de se vanger sur elle-même,
„ comme sur la cause de ce malheur ; il lui dit : *Ne vous inquietez point, ma Fille, personne d'autre ne sera atteinte de ce mal.*" Ces paroles d'un Dieu dissiperent toutes ses inquietudes, elle abandonna entre les mains de son Epoux celeste cette pauvre Infirme, qu'elle ne pouvoit assister selon ses souhaits par ses soins charitables : elle la fit ensuite administrer de tous ses Sacremens, pour qu'elle ne fût prevenuë d'une mort precipitée.

La Mere & les Religieuses du grand Hôpital s'offrirent de la servir d'une maniere la plus charitable : on la crut une nuit sur le point d'expirer, le mal croissoit à l'œil, la Malade en devint froide par tout le corps avec des foiblesses & des hoquets si violens, qu'elle-même se croioit à deux doigts de la mort. La Sœur qui en prenoit soin étant entrée dans sa chambre, & la voiant dans ce peril évident, courut en avertir la Venerable *Mere Anne : Hélas ! ma Mere*, lui dit-elle, *la Sœur* Anne *se meurt*. Cette bonne Mere lui dit : *Allez lui dire de ma part, chere Fille, que je lui commande par obéïssance de ne pas mourir.* Au moment qu'elle lui insinua ce commandement de sa sainte Prieure ; la Malede revint à soi, ses angoisses se dissiperent, toutes ses douleurs cesserent avec la fievre & la peste, elle jouït d'une parfaite tranquilité de l'ame, & parmi les plus doux transports de son cœur elle chanta le *Te Deum.*

La Mere de l'Hôpital vint en même tems la voir, elle s'informa à son entrée si elle étoit encore en vie, aiant appris qu'ouy, elle en fut fort étonnée, & au moment qu'elle la vit sans fievre, elle s'écria : *Dieu a fait*

un

un Miracle, cette guériſon ne peut être qu'un coup du Ciel.

L'Infirme cependant deut encore ſouffrir quelque tems, mais peu à peu elle recouvra ſes forces, & ſe guérit enfin parfaitement. La premiere fois qu'elle parut en Communauté, elle ne put ſe diſpenſer de ſe plaindre de la trop grande charité de la Venerable *Mere Anne : Pourquoi eſt-ce, ma Mere*, lui dit-elle, *que* Vôtre Reverence *ne m'a pas laiſſée paiſiblement mourir, j'aſpirois après cet heureux moment, j'étois toute ſoûmiſe au bon plaiſir du Seigneur, & je me ſentois la mieux diſpoſée à ce paſſage ?* Cette *Sainte Mere* lui repartit par un eſprit prophetique : *Ma Fille il n'étoit pas encore tems, il vous faut ſouffrir bien davantage, pour vous rendre digne du Ciel.* La choſe arriva effectivement, comme nous le verrons dans la ſuite.

Cette bonne Sœur avoit joui toute ſa vie d'un calme le plus doux, Dieu l'avoit toûjours conduit ſur le *Thabor* pour l'y faire goûter les plus tendres onctions de ſa grace ; mais il voulut auſſi l'abbreuver du fiel & de la rigueur du *Calvaire :* il la plongea dans des peines interieures les plus deſolantes, elle ſeule en a ſû connoître la rigueur : elle fut attaquée de tenebres ſi horribles, qu'il n'étoit rien dans ſon interieur, qui ne l'effraiât à l'excès : il lui paroiſſoit que toutes les créatures ſollicitoient Dieu à ſe vanger de ſes crimes, qu'il ne ſe commettoit pas d'offence dans le monde, dont elle ne fût coupable à cauſe de ſes ingratitudes : elle voioit l'enfer ouverte ſous ſes pieds prêt à l'engloutir, & rien de bon dans toutes ſes œuvres, qui put la défendre de ce malheur éternel ; elle s'en effraia juſqu'à ce point, que l'eſpace de quatre à cinq mois elle n'eut pas une heure de repos : il eſt vrai que de tems en tems elle jouïſſoit d'un doux calme parmi ſes peines, mais il étoit de ſi peu de durée, qu'il ſe diſſipoit en un moment, pour faire place à un redouble-

redoublement de peines: elle continua dix-sept à dix-huit ans dans cet état desolant, entremêlé cependant de tems en tems de quelques legeres onctions de la grace.

Elle se sentit un jour atteinte d'un mal facheux, qui exigeoit quelque remede, elle ne voulut pas cependant en appliquer, pour qu'elle eut dequoi plus souffrir: comme elle en apprehendoit une mauvaise suite, elle fut prier au tombeau de la Venerable *Mere Anne*, & la conjura de lui obtenir du Seigneur un mal plus sensible, mais moins dangereux que celui qu'elle souffroit: elle vit en même tems sortir d'une Image de cette *Sainte Mere*, quelques raions qui se repandoient sur elle, & fut dès lors soulagée du mal, qui faisoit toute sa peine, mais en échange il se forma des apostumes au bout des doigts de sa main, successivement l'un après l'autre: elle en ressentoit des douleurs si sensibles, qu'il lui étoit impossible de s'en servir: elle souffroit cependant avec une patience invincible, ravie d'avoir l'occasion d'endurer quelque chose pour un Dieu: elle fut encore atteinte de fievres les plus violentes, qui ne lui continuerent pas moins de trois ans, lors qu'elle n'en souffroit pas d'accez, elle s'occupoit à la cuisinne pour soulager ses autres Sœurs.

Le Seigneur paroissoit ne l'éclairer de ses lumieres que pour la plonger dans de nouvelles souffrances, il lui dit: *Qu'il souhaitoit qu'on fondât à* Oirschot, *qu'il applaniroit toutes les difficultez qui s'y rencontreroient, lui montra même la place, & le Couvent qui s'y devoit faire, l'asseurant du consentement des Etats Generaux d'Hollande.* Cette Fondation se fit l'an 1644. la Reverende Mere *Marguerite des Anges* y fut destinée en qualité de Superieure, elle eut pour Compagne nôtre Sœur *Anne Therese*, qui y fit éclater sa vertu jusqu'à la mort.

Dieu

Dieu affligea cette bonne Sœur d'une maniere la plus deſolante dans ce nouveau Couvent : une humeur froide lui tomba ſur les jambes avec des douleurs ſi ſenſibles, qu'elle ne pouvoit marcher qu'en ſe traînant par force : une cruelle ſiatique l'attaqua enſuite, l'hydropiſie ſe mêla parmi tous ces maux, elle en ſouffrit de ſi grandes douleurs, que ſes jambes étoient toutes déplaiées, & remplies d'ulceres : elle ſupporta cependant le tout ſans plainte, & avec une grande tranquilité d'eſprit : quoiqu'elle ne put ſouffrir le lit, & qu'on deut l'aſſeoir ſur un ſiege, elle ſe traînoit au Chœur pour la Meſſe, au Refectoire, & à la recreation commune, ne fût lors que l'incommodité l'affoiblit juſqu'à ce point, que de ne pouvoir plus ſe bouger

Elle finit enfin ſa ſainte vie le deuxiéme Septembre mil ſix cens ſoixante-deux, après avoir reçuë les Sacremens avec la devotion d'une Ame toute penetrée de l'amour de ſon Dieu, & proche de la petite cabane, où elle fut obligée de ſe retirer avec ſes Freres, dans le tems de la peſte.

LA VIE

De la Reverende Mere Claire de la Croix.

CETTE Demoiselle Espagnole de Nation, Fille de *Mr. Guillaume de Stroſſy* Cavalier Italien, & de Madame *Martinez de Mendoſa*, ſortit d'Espagne dès ſon bas âge à la ſuite de Leurs Alteſſes l'*Archiduc Albert* & l'*Infante Iſabelle*: Madame de *Chatincour* ſe chargea de ſa conduite; les belles qualitez, dont elle étoit douée, la rendit aimable à Leurs Alteſſes, & à tous ceux qui avoient l'honneur de la connoître.

Elle étoit d'un naturel bien faiſant, juſqu'à ce point même, qu'on la traitoit de prodigue: les pauvres ſe reſſentoient de ſes liberalitez, elle les ſoulageoit en tout leur beſoin. Etant Religieuſe, elle diſoit: *Qu'on ne pouvoit pas lui faire plus grand plaiſir, que de la prier de quelque grace, & que c'étoit la chagriner, que de ſe méfier de ſa bonne volonté à rendre ſervice.*

Elle fit bien voir par les effets, lors qu'elle fut à *Bruxelles*, qu'elle pratiquoit ce que *Saint Paul* nous dit: *Qu'il eſt plus louable de donner que de recevoir.* Elle commanda à ſa Femme de Chambre de ne jamais rien refuſer de tout ce qu'on lui demanderoit de ſes habits. Lors qu'on vint en connoiſſance de cette generoſité, les Dames ſe faiſoient un plaiſir de demander ce qu'elles agréoient le plus, & elle le leur donnoit, ce qui ne chagrinoit pas peu ſa Femme de Chambre, qui murmuroit aſſez hautement d'une generoſité ſi prodigue.

Lors que la Venerable *Mere Anne* alla de *Mons* à *Bruxelles*, elle paſſa par *Marimont*, où elle vit Leurs Alteſſes: l'*Infante* remarqua que tout le tems qu'elle leur parloit

parloit, elle regardoit fixement cette Demoiſelle, & lui en demandant le ſujet, elle lui repartit: *Je la regarde, Madame, parce qu'elle doit être Carmelite.* Cette réponſe ſurprit l'*Infante* & encore plus la Demoiſelle, qui ne ſongeoit à rien moins qu'à la vie Religieuſe; elle ne put ſe défendre de pleurer, & dit: *Comment ſe peut-il que je me faſſe Religieuſe, puis que je n'en ai point d'envie?* Cette *Sainte Mere* lui repartit: *Ne pleurez pas, ma chere Demoiſelle, vous ne ſerez Religieuſe que de vôtre plein gré.* Cette bonne Demoiſelle avoit bien d'autres penſées; quoiqu'elle ne put s'oublier de ce que la Venerable *Mere Anne* lui avoit dit, elle tâchoit de le mépriſer, formant le deſſein de s'établir dans le ſiecle, en vint même juſqu'à un engagement avec un Cavalier Bourguinon: les conditions du Contract furent acceptées de part & d'autre avec l'agrément des Parens; il ne reſtoit plus qu'à faire les ceremonies de l'Egliſe: mais en un inſtant, elle conçut une ſi grande horreur du mariage, qu'elle fut prier l'*Infante Iſabelle* de rompre ce coup. La Princeſſe lui dit: *Qu'il étoit trop tard d'en venir à un repentir, qu'il y alloit de ſon honneur de ne pas manquer de foi, que ce ſeroit un affront le plus ſenſible, & à ſon Epoux & à ſes Parens, qui étoient venus de bien loin pour cette ceremonie; qu'enfin elle paſſeroit pour un eſprit leger parmi les gens de la Cour.* Mais ces remontrances, quelques puiſſantes qu'elles paruſſent, ne la toucherent en rien, elle ne voulut pas en démordre, on deut rompre l'engagement.

Elle ne ſeut cependant encore ſe reſoudre à embraſſer la vie Religieuſe qui lui paroiſſoit trop auſtere, Dieu & le monde combattoit ce cœur; enfin la grace en triompha, elle commença à être charmée des attraits d'une vie ſi ſainte, & forma tout d'un coup le deſſein de briſer toutes les chaînes, qui l'attachoient à l'amour

du siecle. Elle écrivit à la Venerable *Mere Anne* de lui faire la grace de la recevoir ; l'*Infante Isabelle* en fit de même en sa faveur, quelque tendresse qu'elle lui portât, elle ne voulut pas s'opposer à son dessein, qu'elle croioit être de Dieu. Elle dit même à la Venerable *Mere Anne* dans sa Lettre : *Que dès qu'elle eut le bonheur d'entendre ce qu'elle avoit dit à cette Demoiselle, lors qu'elle la vit à* Marimont, *elle n'avoit jamais douté, qu'elle n'embrassât la vie Religieuse.*

Le Chevalier Bourguignon ne fut pas plûtôt informé de son dessein, qu'enviant le bonheur de son Epouse, il voulut suivre son exemple ; il se fit Carme Déchaussé, passa toute sa vie dans une parfaite observance, & la termina enfin par une mort la plus sainte, après avoir laissé des exemples d'une vertu consommée à tous ceux qui eurent le bonheur de le connoître.

Nôtre Mere *Claire* deut encore rester quelque tems dans le siecle, pour favoriser la Religion de tous ses biens, mais il s'y rencontra quelques difficultez : elle fut même deux ans Novice pour asseurer le Monastere de son patrimoine ; elle prit enfin l'Habit l'an 1617. & professa entre les mains de la Venerable *Mere Anne* l'an 1619. à l'âge de 22. ans.

Elle continua cette grande charité qu'elle avoit eue dans le siecle, & rendit de grands services à plusieurs Seculiers, par le credit qu'elle avoit auprès de Leurs Alteſſes : elle s'étudia pour soulager les Infirmes, & à les consoler par ses discours les plus spirituels : il n'étoit rien de plus reconnoissant à l'endroit de ceux qui lui rendoient service, ou qui en faisoient au Couvent.

Elle étoit douée d'un esprit spirituel, & exprimoit ses pensées d'une maniere si forte, que plusieurs personnes des plus illustres la visitoient pour recevoir quelque consolation de ses entretiens : elle n'étoit pas moins ex

expreſſive dans ſes Lettres, & les couchoit d'un ſtile qui charmoit tout le monde : un habile Predicateur, aiant fait un jour le Panegeryque de *Nôtre Sainte Mere* THERESE, elle lui écrivit pour l'en remercier, mais dans des termes ſi expreſſifs, qu'il en fut ſurpris, & avoua ingenûment, que quelque applaudiſſement qu'il ſe fut acquis par ſa Predication ; & faiſoit plus de cas de cette Lettre, qu'il n'en faiſoit de ſon ſtile, & de ſon eloquence.

Quelqu'avantagée qu'elle fut des dons de la nature, & de la grace, elle n'avoit que des bas ſentimens de ſoi-même : ſon humilité ne charmoit pas moins ſes Superieurs que ſes égales ; ſon plaiſir étoit de converſer avec les Converſes & les Novices, ſe reputant indigne de parler à d'autres : même à la croire, elle n'étoit qu'une écoliere dans la vertu, quoiqu'elle eût pu ſervir de Maîtreſſes aux plus anciennes.

Elle étoit tellement penetrée des veritez de la foi, qu'elle eût ſacrifié mille vies pour en ſoûtenir les interêts : elle plaignoit l'entêtement des Heretiques qui s'éloignoient opiniâtrement de ces ſaints Myſteres ; l'adorable Euchariſtie qui faiſoit toute ſa devotion, elle n'oſoit en approcher, à moins qu'elle ne ſe fut confeſſée des fautes & des imperfections les plus legeres, elle s'en reputoit la plus indigne de toutes ſes Sœurs : elle faiſoit un ſaint ſcrupule de manier les Vaſes ſacrez, qui ſervent à l'Autel, toute Sacriſtine qu'elle fût, elle en donnoit le ſoin à ſa Compagne. On lui dit un jour : *Qu'elle ne devoit pas en avoir de la peine, puis qu'elle ne les touchoit qu'avec du linge* ; elle répondit : *Qu'il étoit permis à toute autre de les toucher de cette maniere, mais pas à elle, parce qu'elle étoit trop grande pechereſſe.* Elle avoit une devotion toute ſinguliere pour les Fêtes de *Nôtre Seigneur*, de *Saint Joſeph*, de *Nôtre Sainte Mere*

THERESE, & de la *Conception de la Ste. Vierge*, ornoit pour lors les Autels d'une maniere la plus propre, & la plus riche. Cette vive foi la rendoit parfaitement obéïssante; elle n'envisageoit dans ses Superieurs que la personne de Dieu, on ne vit jamais qu'elle contredit à leur commandement, ni qu'elle desaprouvât leur conduite.

Son esperance étoit si forte, qu'elle esperoit dans les choses qui paroissoient mêmes les plus desesperées; c'est ce qui lui faisoit dire à ses Sœurs: *Dieu n'est-il pas toûjours? que craignez-vous? encore un peu de patience, & vous verrez qu'il nous soulagera dans ce besoin.* Elle fit paroître cette ferme confiance en Dieu, dans le tems que les Heretiques s'en prenoient à l'Eglise: leur prosperité faisoit craindre pour le Païs-Bas, il couroit risque selon le sentiment commun de tomber entre leurs mains, elle esperoit toûjours que Dieu la preserveroit de ce malheur, & feroit triompher l'Eglise. Ornant un jour l'Autel pour la fête de la Sainte & Seraphique Mere THERESE, elle y mit deux Aigles, qui soûtenoient la Remontrance, où reposoit l'adorable Eucharistie, & dit que ces Aigles representoient la Maison d'*Autriche*, qui défendroit puissamment les interêts de la foi, & triompheroit de ses ennemis: l'heureux succès de cette Guerre verifia sa prophetie, elle eut le bonheur de voir le Pais-Bas délivré d'un ennemi si dangereux.

Son amour envers Dieu étoit le plus tendre & le plus fort, elle en donnoit des marques, lors qu'il s'agissoit de sa gloire, & se faisoit un honneur de l'avancer en tout, & évitant tout ce qui pouvoit lui déplaire, l'amour qui l'unissoit à Dieu s'étendoit jusqu'au prochain: ce lui étoit une satisfaction extrême que de le soulager dans ses besoins, & de lui rendre tous les services possibles. La Venerable *Mere Anne* éprouva le plus les soins charitables

bles de cette bonne Fille ; il ne se peut dire avec quelle charité elle la servit dans ses infirmitez, aussi n'agissoit-elle pas avec une ingrate, cette Mere lui donna bien souvent des marques de sa tendresse, & pendant sa vie, & après sa mort.

On deut élire une Prieure à *Anvers* le 11. Janvier 1635. toutes se portoient en faveur de la Reverende Mere *Claire*, dont elles connoissoient parfaitement les merites, mais ses infirmitez continuelles ne leur donnoient pas peu de peine à la choisir. Une Religieuse entrant dans le Chœur, vit la Venerable *Mere Anne*, qui tenoit la Reverende Mere *Claire* sur ses genoux, & lui faisoit mille caresses, lui disant : *Celle-ci sera vôtre Prieure.* La chose arriva effectivement, toute la Communauté s'y porta, elle fut éluë d'un consentement universel ; elle remplit parfaitement tous les devoirs de cette charge, & contribua beaucoup au spirituel & temporel de cette maison.

Dans le tems que les Guerres desoloient tout le Païs, elle entreprit de bâtir l'Eglise, Dieu seconda ses pieux desseins, en vint à bout en peu de tems par les frequentes charitez qu'on lui faisoit : le Cardinal *Infant* mit la premiere pierre, & donna une grosse somme d'argent : Mr. le Comte de la *Fere* Gouverneur du Château fit lui même une quête en Ville, en faveur des Religieuses, & n'en retira pas peu d'aumônes ; enfin l'Eglise s'acheva au grand contentement du peuple & du Couvent le 15. Octobre jour de la Fête de Sainte Therese l'an 1638. on y transporta le *S. Sacrement* de la vieille Eglise : les Peres Carmes Déchaussez firent cette ceremonie, plusieurs grands Seigneurs de la Cour de *Bruxelles*, & les premiers de la Ville y assisterent. Enfin cette bonne Mere par ses bons soins procura des revenus au Couvent, & le tira hors de l'indigence, qu'il avoit souffert jusqu'à lors.

Dieu

Dieu ne manqua pas de lui faire naître de frequentes occasions d'enrichir son ame de beaucoup de merites, outre qu'elle fut dès son entrée fort souvent attaquée de differentes infirmitez, il l'affligea fort singulierement sur la fin de sa vie. Elle fut atteinte de fievres continuës, qui lui causoient de grands assoupissemens: elle eut ensuite une hydropisie la plus facheuse, qui lui enfla le corps d'une horrible maniere, & lui ôta le goût jusqu'à ce point, que ce lui étoit un cruel tourment, que de prendre la moindre nourriture: de plus elle fut atteinte de l'erresipelle, & il se forma en même tems un abcès dans sa main, qui lui causa de sensibles douleurs: on deut y faire plusieurs incisions, & le jour du Vendredi Saint, on le perça en cinq endroits, ce qu'elle souffrit avec un courage invincible.

Il ne se peut expliquer quels furent les tendres sentimens de son ame parmi des infirmitez si facheuses, elle s'écrioit parmi les transports de son amour: *Ah! Seigneur que vous faites de grandes faveurs au corps & à l'ame d'une pauvre pechereſſe! en quoi, mon Dieu, ai-je merité cet excès de bonté? ah! mon Dieu, ouy, mon Seigneur, je chanterai éternellement vos ineffables misericordes.* Tels étoient les sentimens de cette Amante crucifiée, qui n'aspiroit que de souffrir, & qui soûpiroit après la possession de son Dieu.

Madame la Ducheſſe de *Bournonville*, qui s'étoit retirée dans le Couvent pour mieux vaquer à soi-même, fut la voir au lit, & lui dit pour la divertir de ces grands transports: *Il faut, chere Mere, que* Vôtre Reverence *ſonge encore à vivre, & qu'elle reprenne l'Office de Sacriſtine qui lui a été ſi à cœur*; la Malade la regardant d'un œil tendre, lui repartit: *Non, Madame, je ne dois plus vivre, il faut que j'aille voir le Seigneur, & chanter éternellement ſes miſericordes*; & elle ajoûta: *Ouy, mon Dieu,*

Dieu, je chanterai à jamais vos misericordes ; que vous avez des bontez pour moi ? que vous me faites de grandes graces, sans que je les eusse en rien meritées !

Cette fermeté d'esprit qu'elle témoignoit à la mort, surprenoit toutes ses Filles, elles s'étonnoient de ce qu'elle n'apprehendoit pas ce coup, qui effraie les plus grands Saints. Elle leur dit : *Que sa confiance en Dieu la mettoit à couvert de toute crainte.* Une Religieuse lui demanda un jour : *Si rien ne lui faisoit peine* ; elle lui repartit : *Ah, ma chere Fille, je jouïs d'une profonde paix ; se peut-il qu'elle fût fausse ?* La Religieuse lui répondit : *Surquoi fondez-vous cette paix ?* La Malade lui repliqua : *je l'établi sur la misericorde infinie de mon Dieu ; comment donc, ma Mere,* lui dit la Religieuse : *Se pourroit-il que* Vôtre Reverence *fût trompée, puis que tout son espoir n'est qu'en Dieu seul ?* La Reverende Mere *Claire* lui repartit : *J'espere, & j'ai toûjours esperé dans la bonté de mon Dieu.*

Parmi ces plus tendres sentimens d'amour & de confiance dans le Seigneur, & parmi les douceurs d'un calme le plus tranquille ; elle reçut ses Sacremens avec une ferveur extrême, & s'abîma plus que jamais en Dieu, elle réïtera les actes les plus fervens d'une parfaite charité, & expira parmi ces amoureux élans le 29. Avril 1658. à l'âge de 61. ans.

LA VIE

De la Reverende Mere Françoise de la Mere de Dieu.

CETTE Fille nâquit à *Gand* d'une noble Famille ; son Pere s'appelloit Monsieur de *Hertoghen* (étoit Président) sa Mere, Madame de *Tangnagel* : son naturel doux & bien faisant, joint à une beauté toute singuliere, la rendoit aimable à tous ceux qui avoient l'onneur de la voir : trop convaincuë de l'inconstance de l'amitié des hommes, elle ne chercha que celle de Dieu, & comprit d'abord combien le bonheur de la vie Religieuse l'emportoit au-dessus de celui du siecle : elle forma le dessein d'en embrasser les maximes, le confia à la Venerable *Mere Anne de Saint Barthelemy*, & la pressa de lui donner l'Habit, elle lui accorda cette faveur ; enfin après avoir passée l'année de son Noviciat parmi les plus beaux exemples de vertu, elle professa le 13. Juin 1618. âgée de 23. ans.

Dès son entrée elle prit à cœur l'obéïssance, & s'en fit un point essentiel pour tenir la route la plus seure de la vie spirituelle, elle la pratiqua avec tant de rigueur, que jamais elle ne se rebutta de tout ce qu'on pouvoit lui enjoindre : il ne fut rien de plus soûmis aux ordres de ses Superieurs, les respectoit, & les executoit avec plaisir : elle se croioit entre les mains de Dieu, comme une boule qui n'a pas d'autre mouvement que celui qu'on lui donne, disoit qu'en qualité de sujette, elle ne devoit en rien éplucher les raisons des Superieurs, que c'étoit à eux à commander, & à

elle

elle à obéïr, que jamais elle ne s'écarteroit de la volonté du Seigneur, tandis qu'elle obéïroit à l'aveugle. Elle étoit si prompte à executer leurs ordres, qu'ils devoient être bien circonspects à insinuer leur volonté, dès le moment qu'elle la connoissoit, elle la mettoit en pratique.

Cette parfaite soûmission la faisoit passer au-dessus des choses les plus difficiles, elle executoit d'une promtitude égale les ordres facheux, comme les agréables: jamais ne témoigna-t-elle d'en avoir la moindre peine; quelques tendresses qu'elle eut pour la Venerable *Mere Anne*, elle la quitta sans replique, lors qu'on la destina pour la Fondation de *Gand*: toute sensible que cette separation lui deut être, elle la prit de la main du Seigneur, & avec un calme si grand, que toutes en furent surprises: elle ne fit pas paroître moins de soûmission dans d'autres rencontres, également desagréables à la nature.

Elle puisoit cette parfaite obéïssance dans la meditation d'un JESUS souffrant; elle prenoit cet aimable Dieu pour le model de sa vie, & s'étudioit à se conformer en tout à ses puissans exemples: sa Passion faisoit l'objet de ses plus tendres entretiens dans l'oraison, elle en parloit même souvent à ses Sœurs, pour les animer à imiter l'obéïssance d'un Dieu mourant sur la croix.

Après trois à quatre ans de séjour à *Gand*, elle deut partir l'an 1626. pour la Fondation de *Bruges*: elle y exerça longues années la Charge de Soûprieure avec tant de satisfaction, qu'on la jugea digne du Priorat; elle s'en acquitta effectivement d'une maniere irreprochable, & avec l'applaudissement universel de toutes ses Filles.

Dieu l'avoit conduite jusqu'alors par le chemin le plus doux, mais il voulut lui faire éprouver les rigueurs de

de la Croix, elle eut dequoi souffrir par des infirmitez les plus facheuses: elle fut atteinte d'une fievre lente & continuë, les Medecins n'en connurent pas les méchantes suites, ils la mépriserent & negligerent même d'y appliquer des remedes: la Malade cependant s'affoiblit de jour en jour jusqu'à ce point, qu'enfin elle fut reduite à l'extremité; quelqu'incommodée qu'elle fut, elle ne perdit rien de ce doux calme, qui lui étoit en quelque façon naturelle, conserva parmi tant d'épreuves, cette pureté interieure, qui à ce qu'elle dit confidemment à quelques unes de ses Filles, l'eut dispensé six mois entiers de la confusion, (puis que rien ne lui reprochoit dans l'ame, si elle en eut approché dans d'autre vuë, que d'en recevoir un accroissement de la grace.

Enfin deux jours avant son decès, qu'on ne croioit pas si prochain, on pria une Sœur de la divertir par quelque instrument, elle chanta un couplet du Cantique spirituel de la Sainte & Seraphique *Mere* THERESE, en jouant du luth: la Malade en ressentit plus d'effet dans l'ame que dans le corps; elle entra dans un doux recueillement, qui ne témoigna que trop, combien son cœur étoit abîmé en Dieu.

Se sentant diminuer le soir de la Fête de la Présentation, elle fit appeller son Confesseur pour qu'il lui donnât le Viatique; (toutes s'en étonnerent, parce qu'elles ne la croioient pas si près de la mort) elle le reçut avec un cœur penetré d'amour, & du desir de posseder son Dieu; & pria ensuite la Communauté de se retirer pour qu'elles prisent un peu de repos, & qu'il lui fut permis de s'occuper plus facilement avec Dieu: l'Infirmiere pressa la Malade de lui permettre de lui tenir compagnie, crainte qu'elle ne se trouvât dans le besoin, & pour voir quel seroit son entretien avec Dieu,

Dieu, mais la Malade l'importuna de sortir, & elle deut le faire pour ne pas lui donner de la peine. Elle lui dit : *Je vous conjure, chere Fille, de me laisser seule jusqu'au matin, je me porterai mieux de la nuit.* Elle parloit selon l'esprit, car elle ne s'occupa tout ce tems que de Dieu, & eut le bonheur de connoître le jour & l'heure de sa mort : l'Infirmiere vint la voir sur les six heures du matin, elle s'informa comme elle s'étoit trouvé de la nuit ; la Malade lui repartit : *Ne vous affligez pas, chere Fille, je vous dirai une bonne nouvelle ; je mourrai immanquablement aujourd'hui, Dieu veut me faire cette grace que de m'appeller à soi.* Elle le lui repeta par trois fois, & lui défendit de le dire, crainte de causer quelqu'affliction à la Communauté

Quelque tems après, elle leur dit : *Mes cheres Sœurs en* JESUS-CHRIST, *je vous conjure de ne pas vous affliger de ma mort, il y va de mon bonheur de mourir,* les embrassa ensuite l'une après l'autre avec beaucoup de tendresse, & les exhorta par amour de Dieu, & leur dit : *Que tout leur soin devoit être de se vuider des créatures, pour ne se remplir que de Dieu.* Et comme elle voioit que toutes versoient des larmes, elle finit en peu de mots son discours, crainte de les attendrir davantage, leur demanda pardon des mauvais exemples, qu'elle leur avoit donnez pendant sa vie, & leur dit : *Qu'elle esperoit que la misericorde d'un Dieu lui pardonneroit ses fautes, qui n'étoient que trop connuës.*

On lui administra ensuite l'Extrême-Onction, elle la reçut en plein jugement, répondit distinctement à toutes les paroles de son Confesseur : ce bon Pere lui demanda ; *Si rien ne lui faisoit peine ?* Elle lui répondit : *Que, grace au Seigneur, rien ne l'inquietoit, & que tout son plaisir étoit de mourir en veritable Fille de l'Eglise.* On ne put assez admirer les tendres sentimens de son ame,

sa face toute embrasée du feu de l'amour, qui brûloit son cœur, ne témoignoit que trop, que son esprit étoit tout en Dieu. Elle rendit enfin mille actions de graces au Seigneur, de ce qu'il l'avoit fait naître dans la veritable Foi, & qu'il lui avoit fait la faveur de reconnoître, de confesser, & detester ses fautes, d'en obtenir le pardon par le prix du Sang adorable d'un JESUS crucifié, & d'esperer de le posseder pour un jamais dans le Ciel. Elle exprima tous ses tendres sentimens avec une telle ferveur d'esprit, que toutes ses Filles en furent touchées de componction : elle expira sur les deux heures après midi le jour de la Présentation, l'an 1645. âgée de 50. ans, & Professe de 26. & n'entra dans le Ciel que le jour de l'Octave, comme on l'apprit par un de ses Ainis.

Ce bon homme priant avec ferveur pour le repos de son Ame le jour de l'Octave de la Présentation, la Reverende Mere *Françoise* lui apparut, le remercia de la charité qu'il lui faisoit par ses prieres, & lui dit : *Qu'elle alloit joüir de Dieu, qu'elle avoit été retardée huit jours de ce bonheur, pour purger quelque reste de ses fautes, que la* Sainte Vierge *venoit de présenter son Ame toute pure au Seigneur, & qu'il ne pouvoit s'exprimer combien le desir ardant qu'elle avoit de posseder Dieu, lui avoit caussée des tourmens.* Huit ans après sa mort, son corps fut trouvée incorrupt, & plusieurs personnes les plus doctes & les plus spirituels, prirent ce prodige pour une preuve évidente de la sainteté de sa vie, & de la grandeur de sa gloire.

LA VIE

De la Vertueuse Sœur Beatrice de Saint Joseph.

CETTE Fille prit naissance dans la Ville d'*Anvers*, d'un Pere Espagnol, & d'une Mere Flamende : elle eut le malheur de perdre sa Mere dès ses premieres années, & on crût la perdre ; en même tems elle fut atteinte d'un accident qui la fit juger morte, on exposa son petit corps avec celui de sa Mere : mais par un instinct du Ciel, la Nourrice s'avisa de la rechauffer par des linges chauds, & elle donnat à l'instant des marques de vie, Dieu la destinant à quelque chose de grand.

Elle avoit coûtume dans son enfance de parler haut, étant seule un jour, attendant qu'on la vint habiller, elle vît au travers de la fenetre une lumiere qui repandoit son raion sur elle, & ouït ces paroles, *Ne parlez point haut, vôtre bon Ange & le demon savent tout ce que vous dites :* elle ignoroit encore dans ce bas age, s'il y avoit des Anges, mais elle fut tellement penetrée de ces paroles, qu'elle s'en informa, & conçût dès lors un grand desir de veiller sur soi-même.

Quelques années après, son Pere forma le dessein de retourner en Espagne, il pria Madame *Jeanne de Bargas* de se charger du soin de sa Fille en son absence, cette Dame avoit beaucoup d'estime pour l'Ordre de *Sainte* THERESE ; elle en inspira une tendre affection à nôtre *Beatrice* ; les bons exemples de quelques Dames de la Cour qui se dispensoient des divertissemens (qu'elles

les pouvoient prendre avec Leurs Alteſſes) pour nē s'occuper que de Dieu, ne contribuerent pas peu à augmenter dans ſon cœur une ſolide devotion, elle tacha de les imiter dans leurs ſaintes pratiques, & commenſa à goûter les douceurs de la retraitte, juſqu'à ce point, qu elle ſe reſolut d'embraſſer cette du Carmel. Madame de *Bargas* agit en ſa faveur prés de la *Venerable Mere Anne*, cette ſainte Mere convaincuë de la vertu de cette Fille, ſe fit un plaiſir de la recevoir, & de lui donner l'habit l'an 1617. elle profeſſa enfin après un Noviciat fort exemplaire le 18. Juillet 1618. à l'âge de 25. ans.

Il ne fut rien de plus zelé pour l'obſervance que cette nouvelle Epouſe de JESUS, quelques douceurs qu'elle ſentit des fluxions les plus incommodes, qui lui tomberent ſur les dents, jamais elle ne s'en relachat en rien, & ne ſe diſpenſa d'aucun acte commun.

Sa mortification étoit des plus ſeveres: Elle jeûnoit fort rigoureuſement, & ſe dechiroit le corps par des diſciplines les plus cruelles: animée de l'exemple d'un JESUS, naiſſant dans la creche parmi le froid & les miſeres, elle ne ſe rebuttoit jamais de la rigueur des ſaiſons, quelque grande qu'elle fût: s'étant un jour aſſez bien couverte pour ſe garantir de la froidure, nôtre aimable Sauveur lui apparût tout nud, aſſis ſur une pierre, tout deplaié, & tout glacé, & lui reprocha tendrement ſa delicateſſe, & le peu de ſoin qu'elle apportoit à ſuivre ſes exemples. Elle en reçût une extreme confuſion, & deteſta cette lâcheté, qui ne lui étoit pas ordinaire: en même tems elle vit cet aimable Sauveur avec un viſage plein de charme, & en fût tellement ravie, que toute tranſportée hors de ſoi même, elle lui fit un ſacrifice de ſon amour propre, & formâ le deſſein de ſe conformer en tout à ſon

Dieu

Dieu souffrant qui faisoit l'objet le plus tendre de sa meditation, elle reveroit ses cinq Plaies comme les portes, par où elle devoit entrer dans la connoissance de la gloire cachée dans cet Epoux de sang, & adoroit de tout son cœur la *Sainte Trinité*, & lui adressoit plusieurs fois le jour, avec un sentiment le plus humble & le plus amoureux, ces paroles, *Gloria Patri & Filio, & Spiritui sancto.* Lors qu'elle voioit quelque Image parmi le Cloître, elle honnoroit le Saint, qu'elle representoit, par une profonde inclination, & par des actes le plus fervens de son amour.

Tout ce qu'elle trouvoit dans le Jardin, soit herbes, soit fleurs, lui servoient d'échelles pour monter à la connoissance de son Createur: elle envisageoit dans ces creatures quelques traits de la sagesse de Dieu, qui lui enlevoient les tendres affections de son cœur: elle produisit des actes si ardans, que toutes s'en surprenoient, & admiroient en elle les élans de son amour: ces saintes occupations l'attachoient tellement à Dieu, qu'elle étoit dans une oraison, & une presence de Dieu presque continuelle.

Sa charité pour le prochain n'avoit pas de bornes, elle se faisoit un plaisir de consoler les personnes affligées, lors qu'elle étoit Tourniere: elle le faisoit d'une maniere si tendre & si charitable, qu'elles se sentoient beaucoup soulagées de leurs peines: elle en agissoit de même à l'égard de ses Sœurs, il n'étoit point de service qu'elle ne tâchât de leur rendre; en un mot elle ne s'épargnoit en rien, lors qu'il s'agissoit de les secourir dans quelque besoin.

Ce fut cette bonne Sœur qui fut prier au tombeau de la Venerable *Mere Anne*, pour qu'elle obtint à la Sœur *Anne de la Présentation*, la grace que son chancre horrible ne donnât plus cette puanteur, qui infectoit

la Communauté, & qui eût le bonheur d'être exaucée par la confiance qu'elle avoit dans les merites de cette *Sainte Mere*, & dans les plaies d'un JESUS crucifié.

Elle abhorroit tellement le peché, que pour tout un monde elle n'en eût pas voulu commettre le moindre. Elle disoit: *Qu'il étoit plus horrible que toutes les peines des damnés, qu'elle ne voioit rien de plus abominable dans les enfers, que les blasphémes qu'on y vomissoit contre Dieu, que tous leurs tourmens n'étoient rien par rapport à cette offence; & que si par malheur elle devoit y être condamnée, elle souhaiteroit du moins que ce ne fût que pour y chanter les misericordes du Seigneur.* Il ne se peut exprimer combien les démons la persecuterent, ils l'ont battuë plus d'une fois jusqu'à ce point, que sans un secours du Ciel, elle n'en eût sû souffrir la rigueur, mais Dieu recompensoit ces étranges cruautez par les onctions les plus tendres de sa grace.

S'agissant un jour du choix d'une Prieure, & n'agréant point celle que le Superieur avançoit pour cette Charge, elle recommanda cette affaire au Seigneur, il lui dit: *Choisissez celle que le Superieur vous propose.* Elle se soûmit à cet ordre de Dieu, & proposa dès lors de ne jamais agir contre les sentimens de ses Superieurs.

Elle faisoit d'ordinaire sa priere devant l'Image d'un Homme Dieu attaché à la colomne, qui étoit dans sa cellule: on la lui enleva un jour, sans qu'elle put déterrer où elle étoit, en aiant un grand déplaisir: se mit à genoux pour continuer sa devotion, elle ouït interieurement une voix qui lui dit: *Venez-moi relever de terre.* Elle suivit à l'aveugle ce mouvement de la grace, & s'en fut par son instinct dans la cave, où elle trouva son Image, la releva avec respect, & toute ravie de ce bonheur, elle s'écria: *Il est donc vrai, ô mon aimable* JESUS, *que vos paroles sont une lampe, qui éclaire mes pas;*

pas ; ah ! qu'elles enflamment aussi mon cœur, jusqu'à le transformer tout en vous

Etant un jour en oraison, elle vit l'Ame de l'Epoux de Madame de *Bargas*, qui l'aiant salué, il lui dit : *Ma Sœur* Beatrice *priez pour moi.* Elle le fit avec beaucoup de ferveur ; il lui apparut ensuite de nouveau, la remercia de la charité qu'elle lui avoit faite, & lui dit : *Qu'il s'en alloit au Ciel pour jouir de Dieu.* Nôtre Sœur en reçut une consolation toute singuliere, & en benit le Seigneur.

Ces tendres & amoureuses communications avec Dieu, lui procuroient beaucoup de lumieres & de faveurs du Ciel. Un jour qu'il s'agissoit de la Fondation de *Terremonde*, on ne savoit quelles Religieuses on y envoieroit du Couvent d'*Anvers*, mais Dieu fit connoître que la Sœur *Beatrice* en seroit du nombre, un globe de feu parut sur sa tête, & immediatement après les Superieurs la destinerent pour compagne à la Reverende Mere *Therese de Jesus*, qui fut la Fondatrice & la premiere Prieure de ce nouveau Couvent.

A peine y fut-elle arrivée, qu'elle fut atteinte de l'apoplexie, qui ne lui permettoit plus que l'usage de la langue : elle remercioit continuellement le Seigneur de la grace qu'il lui faisoit de pouvoir souffrir un mal si facheux pour son amour, & s'abandonna toute à son bon plaisir. Elle languit plusieurs annnées dans cet état qui la rendoit toute impotente, mais Dieu en addoucit la rigueur, elle commença à se traîner à la faveur d'un bâton parmi le Couvent, & ne s'absenta dès lors, ni de la Messe, ni des actes communs, elle continua cette vie languissante jusqu'au 9. de Janvier 1663. Enfin l'apoplexie l'attaqua de nouveau avec tant de violence que la langue lui enfla à ne pouvoir dire mot, & qu'on crut la perdre à l'instant : le Con-

feſſeur deut ſe contenter de ſignes pour lui donner l'abſolution, le Medecin lui ordonna une ſaignée, mais envain, il ne coúla pas une goutte de ſang : on lui donna la ſainte Huile, étant dans l'impuiſſance de recevoir la *Sainte Euchariſte*, qu'elle avoit cependant reçuë le jour precedent.

Le Medecin ordonna encore de lui faire ouvrir la veine, ce qu'on fit par trois fois pendant les ſept jours de ſa maladie, mais inutilement, Dieu voulut enlever cette Ame, qui lui étoit ſi chere, & qui ſoûpiroit après ſes chaſtes embraſſemens : elle expira fort tranquillement le 16. Janvier 1663. âgée de 70. ans, & Profeſſe de 44. après avoir vécu dans une bonne odeur de ſainteté, & dans une haute eſtime près de Monſeigneur l'Evêque d'*Anvers*, qui ne ſeut aſſez admirer la ſolidité de ſon eſprit & de ſa vertu dans l'information qu'il fit de la vie de la Venerable *Mere Anne* : quelque caſſée que fût la Sœur *Beatrice*, par ſon grand âge, ſa face fut après ſa mort d'une beauté toute extraordinaire, & inſpiroit de la devotion à tous ceux qui furent la voir.

LA VIE

De la Reverende Mere Euphrosinne Therese de Saint Joseph.

LA Reverende Mere *Euphrosinne* nâquit à *Rotterdam*, d'une famille fort honnête, mais infectée de l'heresie; son Pere s'appelloit *Pierre Vander Wilde*, & sa Mere *Marie Montfort*: ils donnerent le nom d'*Aldegonde* à leur Fille, lors qu'on la baptisât, & quelque tems après, ils abjurerent leur erreur, embrasserent la veritable Foi, & s'avancerent de plus en plus dans la pratique des maximes vraîment chrétiennes: ils inspirerent le même à leurs enfans, & mirent nôtre *Aldegonde* en pension auprès des Religieuses de *Liere*, pour en être instruite, & pour l'éloigner d'un Païs infecté de l'heresie.

Elle fit en peu de tems un grand progrès dans la vertu sous la direction de ces bonnes Filles: son esprit penetrant, éclairé des lumieres du Ciel, connut bientôt la vanité du siecle, & le bonheur d'une ame qui est toute à Dieu: elle conçut le dessein d'embrasser la vie Religieuse, pour rompre entierement avec le monde.

Elle rouloit ces saintes pensées dans son esprit, lors que sa Mere la rappella chez soi; à peine y fut-elle de retour, qu'un jeune homme charmé de sa beauté, & de son esprit, la pressa pour un engagement: son Pere & sa Mere y consentirent, nôtre *Aldegonde* fut sur le point d'en faire le même, mais Dieu qui l'avoit destinée pour son Epouse, lui fit tant de reproches dans son interieur, de ce qu'elle lui preferoit la creature; qu'enfin elle conçut un dégoût du monde, & fit un jour après

la Communion vœu perpetuel de chasteté, avec promesse de n'être jamais qu'à Dieu seul.

Elle congedia dès lors son Amant, & embrassa la vie la plus austere, pour se rendre une Epouse agréable au Seigneur : & ne prit son repos que sur un banc, ou un coffre, fit des jeûnes & des disciplines les plus cruelles, & se couvrit le corps d'un rude cilice ; en un mot, il n'est point de penitence qu'elle ne pratiquât pour se rendre la veritable copie d'un JESUS crucifié.

Quelque severe que fût cette vie, elle ne contentoit pas l'ardant desir que nôtre *Aldegonde* avoit de se mortifier : elle forma la resolution d'entrer dans un Cloître le plus rigoureux, & importuna Dieu de lui faire connoître celui qu'il agréoit le plus : il exauça ses vœux, il lui fit voir en songe toutes les Filles de la Venerable *Mere Anne* qui étoient à *Anvers* ; mais il ne lui découvrit pas le lieu de leur demeure, ni de quel Ordre elles étoient, elle souhaitoit passionnément d'en être du nombre, mais elle ignoroit où s'adresser pour en venir en connoissance : elle accompagna enfin un jour ses Sœurs qui alloient voir la Ville d'*Anvers*, elle fut ravie d'avoir cette occasion pour s'informer, s'il ne se trouvoit pas dans cette Ville des Religieuses pareilles à celles que Dieu lui avoit fait voir en songe : elle s'adressa à un Pere de la Compagnie de JESUS, lui confia son dessein, & lui demanda s'il ne connoissoit pas des Religieuses qui portassent l'Habit brun, & le manteau blanc. Ce Pere comprit d'abord qu'elle parloit des Carmelites, & lui dit : *Qu'il y en avoit en Ville, mais qu'il ne croioit pas qu'elle y seroit reçue, parce qu'on n'y recevoit que des Princesses, & des Filles les plus nobles* (il étoit dans cette erreur) *& qu'il lui conseilloit de pretendre aux Annonciades, qu'il la feroit vétir d'abord.* Elle fut se presenter à ces bonnes Filles, mais comme elle n'y

n'y vit pas une de celles que Dieu lui avoit representées en songe, elle s'en dégoûta, & s'informa où demeuroient les Carmelites: elle s'y transporta au même moment, & demanda à la Tourriere, si on la recevroit dans le Cloître selon qu'elle en avoit le desir. Cette bonne Religieuse étonnée de la candeur de cette Fille, en fut faire le rapport à la Venerable *Mere Anne*, qui pria le Seigneur de lui faire connoître si cette Fille leur étoit propre, aiant oui interieurement; qu'il la destinoit pour une de ses Filles; elle descendit pour l'aller voir, mais elle s'en étoit allée, parce qu'elle crut que le trop de délai à lui donner la réponse, étoit un refus: la Venerable *Mere Anne* la fit rechercher, & d'abord qu'elle fut de retour, elle lui témoigna mille tendresses, & lui promit de la vétir, dès qu'elle en auroit obtenu le consentement de ses Perens: elle ne lui fit pas voir d'autres Religieuses, mais elle la congedia honnêtement après lui avoir donné la benediction.

Il ne fut rien de plus contente dans l'ame que fut nôtre *Aldegonde*, elle s'en retourna avec joie en Hollande, & pressa ses Parens, pour qu'ils consentissent à ses desirs: quelques vertueux qu'ils furent, ils ne voulurent jamais y donner les mains, ils apprehenderent de l'engager dans une vie si austere, & lui dirent, qu'il seroit tems d'y songer, lors qu'elle auroit goûté ce que c'est du monde: cette bonne Fille leur répondit: *Qu'elle n'en connoissoit déja que trop, qu'il lui suffisoit de pouvoir discerner le bien & le mal pour embrasser le Cloître; que toute autre science ne pouvoit que lui nuire.* Cette réponse donnée d'une maniere la plus agréable, & que le *Saint Esprit* lui inspiroit, flechit les cœurs de ses Parens; ils donnerent enfin le consentement qu'ils avoient refusé l'espace d'un an.

Elle retourna d'abord à *Anvers*, les Religieuses la reçurent,

çurent avec tendreſſe, elle reconnut que c'étoient celles qu'elle avoit vuës en ſonge; la Venerable *Mere Anne* lui donna l'Habit dans le mois de Juillet 1617. avec le nom d'*Euphroſinne de Saint Elie*: les Superieurs cependant la firent appeller quelque tems après, *Euphroſinne Thereſe de Saint Joſeph*, parce qu'elle avoit une devotion toute ſinguliere envers ce grand Saint. On lui dit un jour: *Qu'elle faiſoit tort à* Saint Elie, *d'avoir quitté ſon nom*; elle répondit agréablement: *Qu'elle ne doutoit point qu'il n'en fut fort content.*

Elle fut atteinte pendant ſon Noviciat d'une fievre tierce, & ne ſe diſpenſa cependant en rien des actes communs, à moins que l'accès de la fievre ne l'empêchât d'aller au Chœur: toute infirme même qu'elle fût, elle ſervoit les Malades, balaioit le Couvent, & faiſoit les offices les plus abjets avec une gaieté de cœur, qui charmoit toute la Communauté: ſa grande vertu enfin la rendit digne de la Profeſſion, elle la fit le 15. de Juillet 1618. entre les mains de la Venerable *Mere Anne*, ſous le Generalat du Venerable Pere *Dominique de* Jesus Maria.

Elle ſe fit dès lors un point eſſentiel de l'exercice de l'oraiſon, convaincuë que l'ame ne s'unit à Dieu que par ce ſaint commerce, elle s'y appliqua de toutes ſes forces, & y fit tant de progrès, qu'elle ne trouvoit ſon plaiſir qu'à mourir à ſoi-même, & à ne vivre qu'à Dieu ſeul.

Comme elle étoit d'une humeur extremément gaie, & d'un naturel genereux; elle diſoit agréablement: *Qu'elle vouloit ſoûmettre les creatures à ſon courage ſans en craindre aucunes.* Elle s'efforçoit effectivement à les vaincre, lors qu'elle faiſoit oraiſon au jardin, elle prenoit en main les inſectes qui lui faiſoient plus d'horreur, les mâchoit, & en avaloit le ſuc, ne fut qu'elles fuſſent

sent trop venimeuses; elle continua cette pratique jusqu'à ce qu'elle eût entierement surmonté la repugnance de la nature.

Elle se faisoit un plaisir de soulager les Converses dans leurs travaux les plus facheux, pour rendre sa charité plus agréable au Seigneur, elle faisoit en même tems quelque rude penitence, en portant ou le cilice, ou la chaîne, ou un bracelet de fer avec des pointes les plus aiguës: ce qui ne pouvoit lui causer que de grosses douleurs, singulierement lors qu'elle assistoit à la buée, elle disoit confidemment à quelques unes de ses Sœurs: *Que s'il lui étoit permis de faire les penitences les plus cruelles, que les Saints avoient faites pendant leur vie, elle auroit assez de cœur pour les entreprendre.*

Un de ses Freres menoit une vie la plus debordée, elle en conçut un grand déplaisir par rapport aux crimes qu'il commettoit & emploia les prieres, les larmes, & les austeritez pour obtenir la grace de sa conversion, mais il paroissoit qu'il en devint plus obstiné, il continua sept ans dans ces horribles desordres; dans le tems que sa Sœur continuoit de flechir la misericorde de Dieu en sa faveur. Enfin Dieu touché par les ferventes prieres de cette sainte Fille toucha le cœur de cet endurci; il detesta ses crimes par un veritable repentir, & en obtint le pardon par une Confession generale: il conçut un si sensible regret de sa detestable vie, qu'il formá le dessein d'embrasser la vie Religieuse pour en faire penitence: mais la mort le prevint, sa bonne Sœur remercia le Seigneur de la grace qu'il avoit faite à son Frere, & ne cessa de publier l'excès de ses misericordes.

Il n'étoit rien de plus obéissante que cette sainte Fille, jamais ne se rebutta-t-elle d'obéir, quelque facheux que fut le commandement; elle n'étoit pas moins promte qu'une Novice à se soûmettre aux volontez

lontez de ſes Superieurs : étant Superieure, elle inſpiroit cette ſoûmiſſion aveugle à ſes Filles & par ſes paroles, & par ſes exemples, puis qu'elle reveroit en tout les commandemens qu'on lui faiſoit, ſans que jamais elle en fit la moindre plainte : ſon obéïſſance éclata le plus à l'égard de la Venerable *Mere Anne*, outre l'eſtime qu'elle avoit de ſes merites, elle étoit convaincuë que Dieu gouvernoit par cette bonne Mere ; ce qui fit qu'elle ſe ſoûmettoit en tout à ſes ordres, juſques-là que lui aiant dit bien tendrement : *Ma Fille, mangez tout ce qu'on vous ſervira.* Elle mangea les groſſes arrêtes du poiſſon, crainte de faillir à l'obéïſſance : on s'étonna qu'elle n'en fut en rien incommodée, quoiqu'elle n'eût pu naturellement les avaler à cauſe de leur groſſeur.

Elle garda un ſilence le plus ſevere, ſingulierement après que Nôtre Seigneur l'eut repriſe d'une faute qu'elle avoit commiſe. Etant Tourriere, elle s'échappa un jour à dire quelques mots pendant l'étroit ſilence, elle ouït en même tems un grand bruit dans le Tour, & en fut ſi effraiée, que peu s'en fallut qu'elle ne s'en évanouit ; Dieu lui fit connoître que le trop parler ne cauſoit pas moins déſordre dans une ame, que ce bruit en cauſoit dans le Tour.

Sa foi étoit ſi vive, qu'elle n'enviſageoit que Dieu dans les Sacremens, & particulierement dans celui de la penitence : *Je ne m'approche pas du Prêtre*, diſoit-elle, *comme du ſimple Vicaire de* JESUS-CHRIST, *mais comme de* JESUS-CHRIST *même : je ne conſidere en lui que le pouvoir que Dieu lui donne d'abſoudre, & je ſuis convaincuë que* JESUS-CHRIST *opere par lui.*

Cette foi lui inſpiroit une tendre devotion pour l'adorable Euchariſtie, elle ne la recevoit qu'avec des ardeurs les plus fortes d'un cœur tout embraſé, elle ſe trouvoit tous les jours de bon matin auprès de la Venerable

nerable *Mere Anne*, pour qu'elle l'invitât à se repaître de ce Pain celeste, dont elle se nourrissoit, & lors que cette *Sainte Mere* lui demandoit, si elle agréoit de communier, elle lui répondoit qu'elle s'en feroit un plaisir, & couroit à cette sainte Table, avec pas moins d'ardeur, que le cerf alteré court après les eaux de la fontaine : ses Sœurs charmées de sa devotion, l'appelloient la *Beata du Saint Sacrement.*

Elle avoit un violent desir de jouïr de Dieu, tous les momens de la vie lui étoient ennuieux, parce qu'ils la retardoient de ce bonheur : on peut dire qu'à l'exemple de sa Sainte Mere THERESE, elle mourroit de ce qu'elle ne mourroit pas : comme on lisoit un jour au Refectoire le livre des merveilles de l'autre monde, elle ouït que les Saints voient Dieu à découvert dans le Ciel, & qu'ils y goûtent des delices ineffables : elle fut tellement abîmée dans cet ocean de grandeur, qu'elle ne songea plus à se repaître de viandes corporelles, mais à se nourrir de ces saintes onctions, qu'elle goûtoit dans l'ame : tellement que la Venerable *Mere Anne* qui l'aimoit tendrement, interdit la lecture de ce livre, pour que cette sainte Fille put prendre quelque aliment : elle fit paroître en d'autres rencontres les doux & ardans transports de son amour, & disoit souvent avec l'Apôtre : *Cupio dissolvi, & esse cum Christo ; Tout mon desir est de mourir pour ne vivre qu'à* JESUS-CHRIST.

Tant de belles vertus devoient répandre leurs lumieres dans d'autres Cloîtres, les Superieurs la destinerent pour la Fondation de *Bruges :* quelque soûmise que fut la Venerable *Mere Anne*, elle ne put se défendre de faire quelque plainte au Reverend Pere *Nicolas de Jesus* Definiteur, de ce qu'on lui enlevoit la plus vertueuse de ses Filles.

Les Peres qui l'accompagnerent dans ce voiage, furent tellement

tellement charmez de sa vertu, qu'ils ne purent assez la louer, & qu'ils dirent hautement, qu'il leur paroissoit d'avoir conversé avec un Ange, plûtôt qu'avec une creature: & à dire le vrai sa vie tenoit quelque chose du celeste, & ne ressentoit en rien les foiblesses humaines. Dieu éprouva sa vertu, & la mit dans un état de croix & de souffrance, pour la traiter en femme forte, & la rendre digne d'être son Epouse.

A peine fut-elle arrivée à *Bruges*, qu'elle se trouva dans le dernier besoin: la personne qui s'étoit engagée de fonder le Monastere, s'en dédit, & ne fournit rien pour la subsistance des Religieuses, ce qui les reduisit à une extrême disette, & causa un grand déplaisir à la Reverende Mere *Euphrosinne*, qui compâtissoit à la misere de ses Filles: quant à elle, elle s'estimoit heureuse de se voir dans un état pauvre, & se faisoit un plaisir de se revétir des habits les plus usez: elle se rejouïssoit de ce qu'elle manquoit du necessaire, & souffroit la disette avec un calme d'esprit inexpliquable. Se trouvant un jour sans pain & sans argent, elle dit à une de ses Filles de prier le Seigneur, pour qu'il la tirât de cet embarras: au même moment on apporta trois pains au Tour, & la somme qui étoit pour lors necessaire; jamais elle ne demanda rien pour son particulier, sa vertu la portoit jusqu'à ce point, que bien souvent elle s'évanouit par défaut d'aliment, & refusoit encore tout soulagement.

Elle sentit un jour une si grande foiblesse, qu'elle étoit incapables d'assister aux ceremonies de la semaine Sainte, si elle ne prenoit un morceau de pain, ce que la Prieure lui enjoignit de faire: dans une autre rencontre elle se trouva si foible, qu'elle crut en mourir sur le champ crainte d'interompre le Chœur, elle en sortit, & s'en fut dans sa cellule: elle s'y mit à genoux,

noux, & dit avec confiance à la Venerable *Mere Anne, chere Mere, vous m'avez tendrement aimée pendant vôtre vie, vous n'ignorez pas mon incommodité, aiez compassion de moi, je vous en conjure, & secourez-moi dans ce pressant besoin.* A peine eut-elle finie sa priere, qu'elle sentit une force plus qu'humaine dans son cœur, qui la rendit capable de pratiquer les penitences communes de la semaine Sainte, & de faire des jeûnes les plus rigoureux: elle resta même bien du tems sans se ressentir de ces foiblesses, qui lui étoient cependant assez ordinaires.

Les peines du corps n'étoient rien par rapport à celles de l'ame, il ne se peut expliquer ce qu'elle souffroit dans l'interieur, son esprit se trouvoit parmi les tenebres, & sa volonté parmi les sechereſſes les plus insupportables: outre que le Seigneur lui retiroit les onctions, dont il l'avoit favorisée, il paroissoit l'avoir abandonnée aux insultes du démon; elle se voioit en un instant passée des lumieres aux tenebres, & des delices au dégoût, sans cependant rien perdre de cette fermeté d'esprit, & de cette confiance en Dieu qu'elle avoit euë toute sa vie: elle se comparoit à une chenille qui rampe sur la terre, qui est exposée à être foulée aux pieds, & qui à la fin se change en un papillon agréable; de même, à ce qu'elle disoit, elle esperoit qu'après avoir été exercée en mille manieres, Dieu l'éleveroit, & lui feroit prendre l'essort vers le Ciel.

On lui commanda par obéïssance de dire ses peines, elle les expliqua en ces termes: *Je ne pourrois mieux me comparer qu'à la chenille qui se traîne sur la terre, travaille sans plaisir, & ne se nourrit que de chetives feuilles; elle s'en dégoûte à la suite jusqu'à ce point, qu'elle n'en mange plus du tout, s'attache à un méchant bâton, y souffre les rigueurs du tems, & y reste comme morte, jusqu'à ce que l'ardeur*

l'ardeur du soleil la fasse revivre : il s'en va de même dans mon ame, j'ai rampé sur la terre par l'usage des sens, & par les onctions les plus tendres de la grace, quelque saint que fut cet exercice, je le trouve en quelque façon infructueux, du moins dans l'état où je suis, & je vois que je ne me suis nourrie que des feuilles steriles, pour m'être peut-être trop attachée à moi-même : cette pratique m'est pour le present a dégoût, je me trouve à l'exemple de la chenille, comme suspenduë entre le Ciel & la terre ; je ne sens aucune consolation, ni de Dieu, ni de la creature : quoique l'onction de la grace penetre mon ame, ce n'est que sans sentiment, & j'ose dire que je n'en ressens aucun effet : en un mot la foi est mon seul soûtien, je ne sais de quelle maniere je vis, je ne découvre en moi que l'espoir d'un heureux retour de la grace.

De plus comme les chenilles qui sont comme mortes, n'ont point de commerce par ensemble, de même je suis tellement degagée de toute chose, qu'il me paroit qu'il n'y a personne à qui je pourrois recourir sur la terre ; je pourrois dire avec le Prophete : Ecce elongavi fugiens & mansi in solîtudine, *je me suis éloignée de toutes les creatures pour m'enfuir dans la retraite, & y attendre la misericorde de celui qui peut me tirer de ces peines. Voilà le pauvre état où je me trouve, je ne sais rien, je ne veux rien, je ne fais rien, mais j'attens que le Seigneur me releve : je ne me plains pas de l'état où je suis, je me suis abandonnée au bon plaisir de Dieu, prête à essuier toute sorte d'orages ; mais comme la chenille à demi morte ne laisse pas d'être investie des lumieres du soleil, quoiqu'elle l'ignore : de même je suis toute remplie de Dieu, sans ressentir cependant les effets de sa presence ; mais j'espere qu'à la faveur de la grace je reprendrai une nouvelle vie, & que je m'éleverai jusqu'au Ciel, quoique je n'espere avec* Saint Paul *que de mourir pour être toute à* JESUS-CHRIST.

Voilà

Voilà de quelle maniere cette pauvre Ame expliqua le triste état où elle étoit plongée, Dieu seul en a connu la rigueur, mais elle souffrit le tout avec une patience la plus ferme ; elle insinua par ces paroles le degagement qu'elle avoit des creatures, il étoit plus grand qu'elle ne le dit, elle étoit tellement insensible à tout, que quelque perte qu'elle fit, ou de ses Parens, ou de ce qui lui étoit le plus cher dans le Cloître, elle n'en fut en rien touchée ; quelque tendresse même qu'elle sentit pour la Venerable *Mere Anne*, elle lui étoit indifferente, lors qu'il s'agissoit d'obéïr : elle le fit paroître lors qu'on l'envoiât à *Bruges*, elle s'éloigna de cette *Sainte Mere* avec autant de plaisir, qu'elle en avoit de joüir de ses saints entretiens. Son humilité étoit surprenante, tout son plaisir étoit d'être cachée aux yeux du monde, ce sentiment lui inspiroit une horreur des conversations, elle souhaitoit même d'être inconnuë à ses Sœurs, & quoiqu'elle restât seule en vie de toutes les Fondatrices de *Bruges*, elle n'étoit pas moins soûmise qu'une Novice.

Tout son attrait étoit pour la vie interieure, elle s'y portoit de toutes ses forces, & ne negligeoit rien de tout ce qui pouvoit concourir à sa perfection : enfin Dieu voulut l'appeller à soi, & l'enlever d'un monde qui ne lui pesoit que trop ; il lui inspira le desir de faire ses exercices, & elle les fit avec une ferveur toute singuliere : elle eut aussi le bonheur de recevoir dans sa retraite mille faveurs du Ciel, & fut ensuite atteinte de sa derniere maladie qui lui continua environ un mois : elle redoubla dés lors ses ardans desirs de voir Dieu ; l'espoir de finir bientôt sa vie lui donnoit tant de joie, qu'elle ne pouvoit la cacher, jusqu'à six jours avant sa mort que Dieu changea cet état de consolation dans un état de detresse ; elle fut plongée dans des obscu-

ritez & des abandons interieurs si sensibles, qu'elle faisoit pitié à ses Filles, c'étoit sans doute les dernieres gouttes de ce calice amer, qu'elle devoit boire avant de jouïr de Dieu dans le Ciel.

Au commencement de son incommodité, on lui dit qu'une certaine Religieuse de sa connoissance étoit morte dans un autre Couvent, elle répondit: *Là voila donc morte, il m'en arrivera de même dans 15. jours*; une de ses Filles lui dit: *hélas! ma Mere*, Vôtre Reverence *ne doit pas songer à nous quitter, elle nous est encore trop necessaire*; cette bonne Mere lui repartit: *Bien, chere Fille, nous attendrons trois semaines.* Ce qui arriva effectivement, elle mourut au bout de ce terme: une des anciennes sensiblement touchée de sa perte, vint la voir; la Malade lui dit: *Ma chere Fille, ne vous affligez pas de ma mort, je vous donnerai de bonnes nouvelles; vous me suivrez dans peu de tems, disposez-vous bien à ce triste passage, vôtre mal ne vous continuera pas long-tems, il vous emportera en une demie heure.* La chose arriva comme elle l'avoit predite.

Cette Reverende Mere instruite sans doute du Ciel de sa mort prochaine, dit le 4. d'Octobre: *C'est aujourd'hui le dernier jour que je descends de nôtre cellule pour recevoir l'adorable Eucharistie.* En effet elle n'en descendit plus du depuis: son infirmité s'augmentant de plus en plus, on l'administra de ses Sacremens la veille de la Fête de la Sainte & Seraphique *Mere* THERESE, elle continua dans l'agonie, quoique toûjours en plein jugement jusqu'au 17. parmi les abandons interieurs, mais toûjours animée d'une ferme confiance dans la misericorde de Dieu. Elle expira enfin le même jour, l'an 1661. âgée de 62. ans, Professe de 43.

Tout le peuple la proclama Sainte après sa mort: il ne se peut expliquer avec quel concours, il vint honore

norer son corps, tous s'efforçoient d'y faire toucher des medailles ou des chapelets, & se faisoient un plaisir d'apporter des fleurs pour orner son tombeau, dans une saison où à peine il s'en peut trouver: ce que Dieu, sans doute, permettoit pour la gloire de son Epouse, qui avoit bien dit souvent pendant sa vie: *Qu'elle n'approuvoit pas beaucoup, qu'on ne mit que des fleurs artificielles sur les tombeaux des morts, qu'il siéroit mieux d'y mettre des naturelles.*

Le Reverend Pere *Ignace de Jesus*, qui s'étoit beaucoup fatigué à venir de *Gand* à *Bruges*, pour assister à sa mort, fut atteint d'une fievre qui retardoit son retour, il desiroit cependant de retourner pour des affaires les plus pressantes: mais comme il continuoit dans la fievre, & se flattant que cette sainte Défunte jouïssoit de Dieu, il la conjura, que si elle en jouïssoit effectivement, elle lui procurât une promte guerison. A peine eût-il achevé sa priere, qu'il se trouva parfaitement guéri, & asseura dans diverses rencontres, qu'elle lui procuroit du secours dans ses besoins, lors qu'il l'en requeroit.

LA VIE

De la Reverende Mere Catherine de Christ.

CATHERINE nâquit à *Anvers* d'une noble Famille ; son Pere s'appelloit *François de la Barsena*, sa Mere *Magdelaine vande Rosch* : Dieu enleva son Pere assez jeune de ce monde, ce qui n'affligea pas peu sa Mere, qui se voioit chargée de huit enfans ; mais sa consolation fut, que ses deux belles Sœurs en prirent soin, & éleverent les Filles dans une si grande devotion, qu'elle ne leur permettoit de sortir que pour frequenter les Eglises.

Nôtre petite *Catherine* s'occupoit à servir une sienne Tante, qui étoit infirme depuis vingt-huit ans, mais qui menoit une vie si parfaite, qu'on la prit pour une Sainte après sa mort : elle apprit dans cette école tout ce qui peut rendre une ame agréable au Seigneur ; une foi vive, une grande crainte de Dieu, un amour le plus tendre, furent les principaux fruits, que produisirent les exemples de sa bonne Tante dans le cœur de sa Niece : celle-ci enfin convaincuë des vanitez du siecle, forma le dessein d'embrasser la vie Religieuse, celle de la Seraphique THERESE lui agréa le plus. Elle pressa la Venerable *Mere Anne* de lui en donner l'Habit ; mais Dieu voulut lui differer ce bonheur pour quelque tems, & le lui faire emporter par une ferme perseverance.

On le lui donna enfin le jour de la Conversion *Saint Paul* 1619. son Noviciat fut des plus exemplaires, &

ſes merites la firent admettre à la Profeſſion ſans aucun dot ; le malheur aiant voulu que ſes Parens eurent quelque revers de fortune, qui les mit dans l'impuiſſance d'en fournir. Elle profeſſa le 27. de l'an 1620. à l'âge de 26. ans.

Il ne fut rien de plus obſervante toute ſa vie, ce zele qu'elle avoit eu dès ſon Noviciat pour la pratique des Regles & des Statuts, lui continua juſqu'à la mort, la moindre ceremonie lui étoit à cœur : quelqu'infirme qu'elle fut, elle ne s'en diſpenſoit en rien, & diſoit bien ſouvent : *Mon infirmité m'excuſe de faire de grandes penitences, mais elle ne me diſpenſe point, ni de l'obſervance des petites choſes, ni des actes communs ; je pratiquerai l'un & l'autre en toute rigueur*, & le fit effectivement.

Aiant l'honneur d'étre l'Epouſe d'un Dieu, elle en épouſa les interêts d'une maniere la plus zelée, point contente de ſoûtenir ſa gloire, elle s'intereſſoit extrémément pour l'exaltation de ſon Egliſe : ce lui étoit un grand déplaiſir de voir l'hereſie proſperer ; le ſiege de *Boiſleduc* & de *Breda* anima ſon zele, & lui fit redoubler ſes inſtantes prieres, pour que Dieu ſoûtint l'Egliſe, juſqu'à même en perdre le repos : comme ſa cellule étoit à découvert, ſes Sœurs remarquerent pluſieurs fois que ſes fenêtres étoient ouvertes pendant la nuit, & qu'elle paſſoit tout ce tems en prieres & en oraiſon ; elle avoua auſſi bien ſouvent qu'il lui étoit impoſſible d'accorder le moindre ſoulagement au corps, tandis que l'hereſie prevaleroit au prejudice de la foi.

Les irreverences à l'endroit de l'adorable Euchariſtie, & les profanations des Egliſes lui cauſoient une douleur mortelle, elle tâchoit de les reparer par des adorations les plus reſpectueuſes, & par un amour le plus tendre : jamais elle n'entroit ni ne ſortoit du Chœur, qu'elle ne fit une profonde inclination à cet aimable

Dieu caché sur nos Autels. Elle le recevoit même bien souvent par la Communion, pour lui offrir l'encens de son cœur, & lui témoigner l'excès de ses tendresses.

Cet amoureux commerce qu'elle avoit avec son JESUS, lui inspiroit un panchant pour la retraite, on ne la trouvoit que dans sa cellule, ou au Chœur, & par tout toûjours abîmée en Dieu : le Parloir lui étoit à dégoût, & elle avoit une horreur extrême des conversations avec les gens du siecle.

Dans le tems que son ame jouïssoit des plus tendres onctions de la grace, son corps gemissoit parmi les facheries d'un asme si violent, que quatre à cinq fois on la crut morte, mais elle souffroit cette incommodité en silence, & avec un courage digne de son cœur : jamais elle n'en fit la moindre plainte ; lors que le mal la pressoit le plus, elle sentoit une telle oppression, qu'elle devoit s'asseoir sur le lit, & étoit même atteinte d'un rhume si importun, qu'il la privoit du repos ; elle ne prenoit pour toute nourriture qu'un bouillon clair, sans pain, & avec le quart d'un jaune d'œuf, si l'Infirmiere en mettoit un peu plus pour la fortifier, elle en étoit tellement oppressée, qu'on eut dit qu'elle allât étouffer.

Ce mal l'affoiblit jusqu'à ce point, qu'elle ne marchoit qu'avec peine, & quoiqu'elle ne put presque respirer, elle ne se dispensoit pas des actes reguliers : elle se faisoit un effort pour s'y traîner, & toutes la compatissoient dans cette facheuse incommodité, & n'étoient pas peu édifiées de son zele : comme elle ne pouvoit se vétir assez promptement pour se rendre le matin avec les autres au Chœur, elle se découchoit une heure avant qu'on ne sonnât la cloche, & crainte d'y faillir elle ne se rendormoit plus dès qu'elle étoit éveillée, en sorte qu'elle avoit toûjours le bonheur d'être la premiere au Chœur.

La

La mort ne pouvoit la surprendre que dans un acte commun, puis qu'elle ne s'en absentoit jamais ; elle en ressentit les premieres atteintes étant au Chapître, son asme se redoubla pour lors avec tant d'effort, que ne pouvant se soûtenir, elle tomba par terre : ses Sœurs en furent effraiées, elles crurent cependant que ce n'étoit qu'une simple foiblesse, dont elle reviendroit, mais à peine l'eurent-elles portée au lit, que son corps devint froid comme glace, & passe comme un mort ; l'oppression de sa poitrine, & la difficulté qu'elle avoit à respirer, firent apprehender qu'elle n'expirât à tout moment. Son esprit ne s'occupoit que de Dieu dans le plus fort de son mal, & elle le supportoit pour son amour.

On la mit sur une paillasse pendant qu'on raccommodoit le lit, mais elle fut atteinte d'une si grande convulsion, qu'on n'osa la bouger sans courre risque de sa vie : elle resta donc dans ce pauve état, qui étoit conforme aux bas sentimens qu'elle avoit de soi-même. On deut lui donner les Sacremens le 29. Avril 1641. elle les reçut en plein jugement, avec les transports les plus fervens de l'amour divin, & avec un parfait abandon à son bon plaisir.

La violence de son mal paroissoit se diminuer, les Religieuses se retirerent, & les Peres sortirent de la Cloture : mais à une heure de nuit elle fut attaquée d'une violente colique qui fit juger qu'elle étoit aux approches de la mort ; les Sœurs qui la veilloient craignant d'être surprises, assemblerent la Communauté, les Peres rentrerent dans la Cloture pour l'assister à mourir : la Prieure dit à la Malade : *Mere Soûprieure* (elle exerçoit actuellement cet office, qu'elle avoit exercé plusieurs fois) JESUS *soit à jamais dans vôtre cœur*. Cette sainte Moribonde inclina la tête & la moitié du corps,

lors qu'elle ouït prononcer le Saint Nom de JESUS, & mourut en faisant cet acte de respect le 30. Avril 1641. âgée de 47. ans, Professe de 21. après avoir donné des exemples d'une vie parfaitement reguliere.

Nous pouvons juger de la grandeur de sa gloire par ce qui en fut revelé à la Venerable *Mere Anne* bien du tems avant que cette sainte Fille n'expirât : cette *Venerable Mere* vit un jour pendant l'oraison la Mere *Catherine* toute éclatante de lumiere avec une couronne sur la tête ; elle fut fort étonnée de cette vision, & ne savoit en quoi elle eut merité une si grande gloire, vû qu'elle étoit encore assez jeune ; Nôtre Seigneur lui fit connoître, que cette gloire lui étoit deuë pour les services qu'elle avoit rendu à une Infirme, lors qu'elle étoit encore dans le siecle. Cette *Venerable Mere* demanda à la Sœur *Catherine* ; *Si dans son bas âge elle avoit servie quelque Malade*, elle lui dit : *Qu'à l'âge de quatorze ans elle avoit rendu tous les devoirs possibles à sa Grande-Mere qui étoit atteinte d'une facheuse incommodité, & qui ne vouloit pas souffrir qu'aucune autre la servit.* Ce qui fait croire que si le Seigneur a recompensé si abondamment la charité qu'elle a témoignée dans le siecle à l'endroit des Malades, il n'aura pas eu moins de bonté à reconnoître ses bonnes œuvres, sa patience, & tant de belles vertus qu'elle a fait paroître dans le Cloître.

Nous avons encore une autre preuve de sa gloire, une de ses Sœurs fut importunée par ses Parens pour le mariage, elle ne s'y engagea que malgré soi, & plûtôt par complaisance, que par panchant : elle en conçut à la suite un si grand déplaisir, qu'elle en contracta une maladie qui la consumoit à petit feu, elle la supporta cependant avec un courage invincible, & fit progrès dans la vertu tout le [illegible] de sa maladie, elle communioit fort frequemment avec une sienne Tante,

qui

qui avoit la permission de l'Evêque de le faire tous les jours ; elle étoit même tellement portée pour cette nourriture celeste, qu'elle aimoit mieux souffrir l'incommodité de ses foiblesses, que de s'en priver. Dieu enfin la tira de ce monde parmi les sentimens les plus tendres de l'amour divin : la Venerable *Mere Anne* eut le bonheur de la voir en esprit, lors qu'elle expira ; elle vit la Malade avec deux Anges à ses côtez, couchée sur un lit auprès du feu ; elle demanda à ces Esprits celestes : *Qui étoit cette Infirme*, ils lui répondirent : *C'est une Sainte, Sainte, Sainte.* Et elle mourut incontinent après : la Sœur *Catherine* s'en allant querir le matin les clefs du Tour dans la cellule de la Venerable *Mere Anne.* Cette *Sainte Mere* lui dit : *Ma Fille, vôtre Sœur est partie cette nuit pour le Ciel, faites voir si elle n'est pas morte*, & lui conta ce qu'elle avoit veu. Comme elle s'en fut au Tour pour envoier quelqu'un chez sa Sœur, elle y trouva la Servante qui lui apportoit les nouvelles de sa mort ; & elle vit qu'effectivement elle étoit expirée de la même maniere que la Venerable *Mere Anne* le lui avoit dit, quoique personne d'autre n'eût veu les Anges qui assistoient à sa mort : si Dieu a fait proclamer Sainte cette Ame qui avoit vécu parmi les embarras du siecle, on ne doit pas douter que la Reverende Mere *Catherine* sa Sœur n'eut merité une gloire pas moins grande ; elle qui a vécu dans une observance la plus parfaite, & qui a souffert mille douleurs avec une patience consommée & avec un entier abandon à la volonté du Seigneur.

LA VIE

De la Reverende Mere Marie Thereſe de Jeſus.

CETTE Reverende Mere nâquit à *Anvers* le cinq Juillet 1606. de Parens pas moins vertueux qu'illuſtres ; ſon Pere s'appelloit *Jean Gomez de Cano & Sandoval* (il étoit Eſpagnol de Nation) ſa Mere *Anne de Viſchere & Longin* : nous avons fait l'eloge de l'un & de l'autre dans la vie de la Mere *Catherine*, ils donnerent le nom de *Marie Anne* à cette Fille, dont nous allons rapporter les nobles vertus.

Elle ſucça avec le lait maternel la pieté la plus tendre, & la plus ſolide : elle en donna des preuves, il n'étoit rien de plus devote, rien de plus fervente, rien de plus exemplaire que cette jeune Demoiſelle : on voioit éclater en elle un certain fond de vertu au-deſſus de ſon âge : quelque ſolide que fût ſa pieté, elle ne fut pas de longue durée, elle commença à ſe rallentir, à l'âge de 10. ans qu'elle commença à goûter les vanitez du ſiecle, elle s'enfonça ſi avant, que les plus forts inſtincts de la grace ne touchoient en rien ſon cœur, qui reſpiroit plus l'amour du monde que celui du Ciel.

Quelque fort que fût ſon engagement, qui ne continua que deux ans, elle ne ſe rendit pas coupable d'aucune grande faute : Dieu menageoit tellement ſon cœur, qu'en même tems qu'elle paroiſſoit s'en éloigner par la recherche des vanitez, elle craignoit de la perdre : Enfin cet aimable Seigneur voulut triompher d'u-

ne

ne reſiſtance ſi opiniâtre ; il lui apparut ſous la même forme qu'il avoit lors qu'il converſoit en terre, & la regarda d'un œil ſevere, comme pour lui reprocher ſon inſenſibilité à tant de ſaintes inſpirations ; ce regard d'un Dieu recueilla ſes eſprits aſſoupis, & l'effraia juſqu'à ce point qu'elle forma le deſſein de changer de vie : il ne ſe peut expliquer avec combien de zele elle reprit ſon ancienne ferveur ; elle fit dès l'âge de douze ans une confeſſion generale de ſa vie, qui ne pouvoit être que legerement criminelle, & aiant reçue l'adorable Euchariſtie, elle fit vœu perpetuel de chaſteté, pour rompre avec le monde, & ſe devoüer pour jamais au ſervice de Dieu & de la *Sainte Vierge*.

Quelqu'ardante que fût cette reſolution, convaincuë qu'elle étoit de ſon inconſtance, elle commença à ſe defier de ſoi-même, & apprehenda que par une lâcheté peu chrétienne, elle ne vint à violer cette promeſſe, qu'elle faiſoit à Dieu ; cette crainte ne l'inquietoit pas peu, mais pour que le Ciel fortifia ſon foible, elle ſe proſterna devant une Image de la *Sainte Vierge*, & la conjura inſtamment de lui procurer la grace de ne jamais offenſer le Seigneur.

Pour contribuer de ſon côté à éviter les occaſions du peché, elle ſe defit des converſations du ſiecle ; il n'étoit rien de plus retiré, rien de plus degagé du monde, rien de moins attaché à la creature, elle faiſoit ſa retraite de ſa chambre, ſes entretiens de Dieu, ſon plaiſir des choſes du Ciel : on ne la voioit que dans de ſaintes lectures, ou dans la priere, elle ne trouvoit du goût que dans Dieu ſeul ; animée d'une parfaite charité elle ſoulageoit les pauvres de tout ſon pouvoir, & leur diſtribuoit tout ce qu'on lui donnoit pour ſes petites douceurs : ennemie de ſoi-même elle ne ceſſoit de châtier ſon corps en mille manieres ; en un mot, con-

vaincuë

vaincuë que le Ciel ne s'emporte que par les bonnes œuvres, elle s'étudioit à s'en faire un grand amas pour conquerir cet heureux séjour.

Mais que la foiblesse humaine est grande, si elle n'est soûtenuë du secours de la grace! Cette jeune Demoiselle promettoit, sans doute, beaucoup; il paroissoit qu'elle couroit à la sainteté la plus sublime, & à dire le vrai, ses commencemens étoient tels, mais le demon envieux d'une vertu si éminente dans une Fille si foible, ne negligea rien pour l'éteindre dans son berceau; il l'attaqua d'une maniere la plus horrible, tantôt par des idées les plus infames, qui ne combattoient pas peu sa pureté, tantôt par des doutes de la presence réelle de JESUS-CHRIST sous les Especes sacramentelles, jusqu'à ce point même, qu'elle se croioit assez forte pour convaincre les plus doctes du contraire: il ne se peut expliquer combien grandes furent ses inquietudes, n'aiant point d'habitude au combat spirituel.

Ignorante des ruses du demon, privée de l'appui d'un Directeur, elle ne savoit ou donner de la tête pour se tirer des peines; sa pudeur naturelle ne lui permettoit pas de découvrir les dangereuses tentations à son Confesseur: ce malin esprit profitant de ces troubles interieurs, se transforma en Ange de lumiere; il lui inspira de se rengager dans les compagnies; il lui dit: *Que l'unique moien de dissiper ces abominables fantômes, étoit de se divertir avec les gens du siecle, qu'il n'y avoit pas de crime de prendre un divertissement honnête, que ces sortes de plaisirs étoient permis à la jeunesse, que même elle n'agiroit pas contre son vœu, si elle conversoit avec le monde.*

Ces avis, bons en apparence, mais bien dangereux en effet, l'emporterent sur cette petite amante, qui n'étoit pas bien instruite des pratiques de la vie in-

te-

terieure : elle rompit tout d'un coup avec ſes pratiques les plus pieuſes, s'oublia du vœu qu'elle avoit fait, & ſe rengagea enfin dans la recherche des folies, & des vanitez de ce monde : un changement ſi precipité ne ſurprit pas peu ceux qui avoient admirez ſes beaux exemples de vertus qu'elle donnoit par une vie vraîment chrétienne..

Le démon croioit déja triompher de cette petite Innocente, mais Dieu qui la deſtinoit pour ſon Epouſe, la fit ſortir de cet engagement, qui ne pouvoit lui être que trop dangereux : il lui fit connoître qu'elle couroit à ſa perte, qu'il étoit plus que tems de retourner à ſon devoir, qu'elle devoit changer de vie ſi elle vouloit effectuer la promeſſe qu'elle lui avoit faite par ſon vœu de chaſteté, que c'étoit ſe jouer de ſa bonté, que de lui enlever le cœur qu'elle lui avoit donné, pour le proſtituer à la creature : enfin il lui inſpira un ſi grand dégoût de la terre, qu'elle forma la reſolution d'en briſer toutes les chaînes, pour embraſſer celles d'une vie auſtere dans le Carmel Reformé. Son Aînée qui meditoit le même deſſein, lui dit un jour, qu'elle ſouhaitoit ardamment de finir ſa vie dans le Couvent de la Venerable *Mere Anne de Saint Barthelemy* ; Nôtre *Marie Thereſe* ravie d'une ſi agréable nouvelle, lui confia auſſi ſa penſée, & ces deux Sœurs plus unies dès lors par la charité que par la nature, agirent de concert pour obtenir cette grace de leurs Parens : ceux-ci déja prevenus de la prophetie de la Venerable *Mere Anne* qui leur avoit prédit que pluſieurs de leurs Filles ſe rendroient Carmelites, ne voulurent pas s'oppoſer à une vocation ſi ſainte, ils poſtpoſerent leur tendreſſe au bonheur de leurs Filles : elles preſſerent la Venerable *Mere Anne* pour qu'elle leur donnât l'Habit, & le reçurent le jour de la *Préſentation* l'an 1623. Enfin après

avoir

avoir passé l'année du Noviciat parmi les plus beaux exemples de vertus, elles professerent l'année suivante le 24. Novembre.

Nôtre *Marie Therese de Jesus* (ce fut le nom qu'on lui donna le jour de sa véture) s'étudia à se rendre la veritable Epouse d'un JESUS crucifié: persuadée que l'unique moien pour atteindre ce bonheur, étoit de pratiquer l'exercice de l'oraison, elle s'y appliqua avec tant de soin qu'en peu de tems elle en acquit la plus sublime, goûtant Dieu dans le fond de son ame: les conversations quelques saintes qu'elles fussent, lui donnoient du déplaisir, elle abhorroit tout commerce avec les hommes, jusques-là même qu'elle refusoit de parler à ses Parens tout vertueux qu'ils fussent, à moins que l'obéïssance ne lui commandât. Ce degagement general des creatures charma tellement le cœur de son Epoux, qu'il lui fit mille faveurs, & il l'éleva bien souvent jusqu'à l'oraison de quietude & d'union, elle en recevoit des effets si surprenans, qu'ils étonnoient même la Venerable *Mere Anne*.

De cette oraison provenoit cet ardant zele qu'elle avoit du salut des Ames, il n'étoit point de tourment & persecution de mort qu'elle n'eut souffert avec plaisir pour obtenir du Ciel la lumiere de la foi aux Infidels, la conversion aux Heretiques, l'amendement de vie aux Pecheurs, & l'amour le plus ardant à tout le monde: de-là cette tendre compassion qu'elle avoit pour les pauvres, qui montoit jusqu'à ce point, que si elle eût encore été la Maîtresse de ses biens, elle les en eût fait les heritiers. Cette presence continuelle de Dieu qu'elle avoit à tout moment devant les yeux, & qui la faisoit entrer dans les plus doux recueillemens interieurs, & cette assiduité à la priere qu'elle continuoit bien souvent l'espace de quatre à cinq heures, ce desir de peni-

tences

tences & de mortifications les plus severes qui crurent jusqu'à ce point, qu'elle importuna bien souvent sa Maîtresse de lui permettre de pratiquer toutes les austeritez que son amour lui inspireroit de faire, & que méme elle servit de tant d'adresse, qu'elle en obtint du moins implicitement la permission, & qu'elle en fit de si cruelles, qu'on veut bien les admirer, mais pas les imiter.

Elle jeûna une fois six semaines sans prendre presque aucun aliment, jusques-là qu'elle s'étonna elle-même comme elle put subsister pendant une abstinence si cruelle, elle le fit si adroitement qu'on ne put le découvrir qu'après bien du tems, qu'une de ses Sœurs s'en étant apperçuë, en fut avertir la Venerable *Mere Anne* qui étoit actuellement Prieure. Cette bonne Mere apprehendant qu'un jeûne si austere n'alterât la santé de cette bonne Fille lui en fit une grosse reprimande, & lui dit: *Chere Fille, comment osez-vous agir de la sorte? songez-vous à ce que vous faites, croiez-vous ne vivre que de l'air? vous flattez-vous que l'amour divin soûtiendra vôtre corps contre le cours naturel, comme il l'a fait dans* Sainte Catherine de Sienne.

Cette fervente Fille avoit une devotion si tendre pour Jesus crucifié, que toutes les fois qu'elle s'éveilloit dans le plus fort même de l'hiver, elle se decouchoit pour l'adorer du plus profond de son cœur, & elle emploioit bien souvent un si long espace de tems dans ce doux exercice, que son corps trop fatigué se rendormoit sur le pavé, dans le tems que son cœur veilloit en Dieu. Lors que c'étoit son tour de laver les écuelles, elle beuvoit un grand verre de cette eau sale & bourbeuse, dont la seule vuë inspire de l'horreur: une Sœur étant infectée de la peste, elle rejetta une Medecine qu'elle avoit prise, & on s'oublia de vuider le

bassin;

baſſin; la Reverende Mere *Marie Thereſe* l'aiant vu dans un coin, ſe ſentit interieurement pouſſée à la boire, la nature cependant ne pouvoit s'y reſoudre, elle abhorroit des vilainies de cette nature, & elle eut ſouhaité dans l'ame, qu'on les eût ôtés, pour que cet inſtinct interieur ſe diſſipa, mais aiant encore trouvé ce baſſin quelques jours après, elle crut que le Seigneur lui preſentoit ce calice pour forcer ſa repugnance, elle le prit & l'avala avec un courage digne d'un cœur auſſi courageux que le ſien. Elle en fit de même dans une occaſion pareille, quoiqu'avec bien plus de repugnance, parce que la matiere inſpiroit plus d'horreur, elle n'en fut cependant en rien incommodée, & il ne faut pas douter que ce ne fût un coup du Ciel, qui dans le tems qu'il agréoit ces actions ſi heroiques, empêchoit de nuire à ſa ſanté, les faiſant pour ſon amour, & les eſtimant peu de choſe devant les yeux du Seigneur.

Elle n'étoit pas moins adroite à inventer dequoi crucifier ſon corps, ne lui étant pas permis d'ôter ſa paillaſſe ſans une permiſſion expreſſe, elle s'aviſa de renverſer le lit, & de ſe coucher ſur la planche nuë; quelque froid qu'il fit, on ne la vit jamais s'approcher du feu, ni même paroître dans l'échauffoir, ne fut lors qu'un acte commun l'y appelloit: elle continua cette vie auſtere juſqu'à ce que la Prieure lui interdit toute penitence, à moins qu'elle ne lui permit. Cette Ame crucifié & morte à ſoi-même, preſſa bien ſouvent ſa Superieure pour qu'elle lui accorda de faire des auſteritez ſelon ſes deſirs; il n'en étoit point dans la Communauté qui l'importuna plus là-deſſus: enfin laſſée de tant d'inſtances réiterées; elle lui dit un jour qu'elle lui demandoit de porter la chaîne: *J'en ſuis contente, ſatisfaite vos ſaints deſirs, portez-là autant que vous l'agréez, juſqu'à même vous en laſſer.* Elle étoit cependant

d'intention

d'intention de la lui faire ôter au bout de deux heures ; mais par malheur elle s'en oublia, & cette bonne Fille la porta jour & nuit pas moins de six semaines, & elle s'eût fait un plaisir de la continuer plus long-tems, si la pâleur de sa face n'en eût remis le souvenir dans la memoire de la Superieure, qui lui commanda de l'ôter d'abord. Ces cruelles pratiques ne font voir que trop combien cette grande Amante aspiroit à se rendre la veritable Epouse de JESUS crucifié.

Dieu travailla à lui procurer ce bonheur, il se fit un plaisir de la conduire par le chemin de la croix, & de lui donner une parfaite connoissance de son neant : il lui fit voir dans l'interieur, comme dans une glace de miroir, combien le peché, & particulierement ceux de sa jeunesse, lui desagréoient, & il lui parut que son ame n'étoit pas moins noire que le charbon : cette vuë de ses fautes lui fut infiniment sensible, elle se croioit abandonnée de Dieu, & jettoit mille soûpirs vers le Ciel pour detester ses pechez : elle fit plusieurs confessions generales pour dissiper ses inquietudes, mais en vain son trouble interieur s'augmentoit, & à la croire, elle étoit immanquablement du nombre des Reprouvez : Dieu permit que le démon joignit ses attaques à ces rudes épreuves, cet esprit des tenebres l'inquieta par mille pensées les plus noires & les plus destables, il lui apparut sous des formes horribles, & jettoit bien souvent des cris & des hurlemens qui ne l'effraioient pas peu : enfin le calme succeda à tant de troubles, Dieu qui l'avoit purifiée par tant de peines, la fit joüir d'une si douce tranquilité interieure, que jamais elle n'en avoit goûtée de plus tendre : elle fut dès lors tellement convaincuë de son neant, qu'elle se faisoit un plaisir de s'humilier en tout, & de ne jamais suivre d'autres lumieres, que celles de son Directeur & de sa Superieure, elle

leur

leur étoit même tellement soûmise parmi ses cruelles inquietudes, que quelque repugnance qu'elle sentit dans l'ame, elle se soûmettoit à l'aveugle à tous leurs sentimens.

Quelque tems après cette nuit obscure de peines interieures, Dieu la remit dans le jour de la grace, il lui fit connoître la beauté de la vertu, & combien elle étoit encore éloignée d'en avoir atteint la pureté & la perfection : cette connoissance l'emporta à un si violent desir de la pratiquer en tout, qu'il n'est rien qu'elle n'eût entrepris pour l'acquerir : fortement persuadée que le degagement des creatures contribuoit à l'union avec Dieu, elle apprehendoit qu'elle n'arriveroit jamais à cette perfection sublime, qui faisoit l'unique objet de ses vœux, mais se confiant au secours de la grace ; elle eut enfin le bonheur de l'atteindre, point cependant sans avoir fait plusieurs chûtes, mais dont elle se relevoit à l'instant pour courir avec plus d'ardeur dans la pratique de la vertu. Voions en abregé quelques graces singulieres qu'elle reçut du Seigneur.

Un jour de la Naissance du *Verbe Incarné*, Dieu lui fit conoître si clairement cet adorable Mystere, que cette connoissance ne s'effaça jamais de son esprit, & que même elle en recevoit bien souvent des effets surprenans dans son ame. Un jour elle eut le bonheur de se voir en esprit parmi les cœurs des Anges, toute abîmée en Dieu, & toute degoûtée des creatures, qui par rapport à cet aimable Objet, ne lui paroissoient qu'un veritable neant : elle fut encore dans une autre rencontre tellement penetrée de leur bassesse, qu'elle consideroit leurs ames comme des colombes sorties de l'Arche de Noé, qui ne trouvoient pas sur la terre où reposer leur pied. Cette vision étoit accompagnée d'une lumiere si divine, qu'on ne peut exprimer quels en furent les ef-

fets ;

ſets, qu'elle en reſſentit dans l'ame. Dieu ſans doute, ne lui departoit tant de faveurs que pour la mieux diſpoſer à remplir la fonction dont il vouloit la charger.

Lors que la Reverende Mere *Thereſe de Jeſus* eut achevé la Fondation de *Cologne*, où elle exerça la Charge de Prieure; elle s'en retourna enfin au bout de quatre ans à ſon Couvent de *Bruxelles*, la Reverende Mere *Iſabelle du Saint Eſprit* ſe trouvant ſeule parmi les embarras, preſſa les Superieurs de lui envoier la Reverente Mere *Marie Thereſe*, pour qu'elle eût un appui dans ce nouveau Monaſtere: convaincuë de ſes merites, elle ne doutoit point qu'elle ne profitât de beaucoup à ces nouvelles plantes, qui avoient beſoin d'être arroſées par les ſaints avis, & par les bons exemples d'une Mere ſi ſainte, elle redoubla ſes inſtances avec tant de ſuccès, qu'enfin elle obtint ſa demande.

Le depart de la Reverende Mere *Marie Thereſe* pour *Cologne* étoit arrêté, elle avoit même eu bien ſouvent un ardant deſir de s'éloigner de ſes Parens, & Dieu lui avoit donné à connoître qu'elle devroit un jour partir pour l'Allemagne; quand ce fut cependant au coup, elle conçut une ſi grande peine d'abandonner ſon Monaſtere, qu'elle ne crut pas contredire à l'obéiſſance, ſi elle ſe diſpenſoit de ce voiage: elle le fit effectivement, & pria la Reverende Mere *Iſabelle* de lui compâtir, ſi ſa foibleſſe l'attachoit ſi fort à ſon Couvent que de ne pouvoir le quitter: elle reſta donc à *Anvers*, mais le Seigneur lui en fit des reproches. S'étant un jour recueilli pour diſſiper ſes inquietudes touchant ſon peu de foi, & ſa trop grande attache à ſon Monaſtere; cet aimable Dieu lui dit dans le fond de l'ame ces paroles: *Tu t'embarraſſe pour rien, quand je te montre le chemin tu t'en égare.* Ces paroles lui inſpirerent un grand déplaiſir de s'être ainſi oppoſée au deſſein de Dieu, elle ne ſavoit à qui

s'en plaindre, qu'à Dieu même, & ſon regret lui étoit ſi ſenſible, qu'il lui ſervoit, à ce qu'elle diſoit elle-même, d'un martyre le plus cruel.

Dieu la ſoulagea de cette peine, il lui inſpira de faire un vœu de ne plus s'oppoſer au deſſein de ſes Superieurs, en cas qu'ils vouluſſent encore l'envoier à *Cologne* : au moment qu'elle l'eut fait, ſon ame fut penetrée d'une ardeur ſi douce, & d'un calme ſi parfait qu'elle ne reſſentit plus la moindre inquietude dans ſoi-même, mais un ardant deſir d'effectuer ſa promeſſe ; & aſſeura même dans pluſieurs dangereuſes maladies qui la menacerent de mort, qu'elle ne moureroit point avant qu'elle n'eut été à Cologne.

Sur ces entrefaites la Reverende Mere *Iſabelle* preſſa derechef le R. P. Provincial de lui envoier cette bonne Mere, il lui preſenta deux autres, mais elle en fit un refus, & lui dit qu'elle n'agréoit que la Reverende Mere *Marie Thereſe* ; celle-ci n'attendoit que le commandement de *Rome* pour partir : étant cependant aimée de toutes, on ne negligea rien pour la detourner de ce voiage ; le demon lui repreſentoit qu'elle agiſſoit imprudemment de quitter une Communauté qui la cheriſſoit, pour s'engager dans une autre, dont elle ne connoiſſoit pas les humeurs : la chair & le ſang emploierent toutes leurs ruſes pour rompre ſon deſſein, le Provincial même ſe preſenta de l'abſoudre de ſon vœu, qui a ce qu'il lui diſoit, étoit de nulle valeur, puis qu'elle l'avoit fait ſans ſa permiſſion. Mais cette grande Amante ne s'ébranla en rien pour toutes ces rudes attaques, au moment qu'elle eût reçu les ordres de *Rome*, elle partit pour *Cologne*, & y fut reçuë avec une extrême joie de toutes ſes ſaintes Filles.

Dieu la conduiſit dans ce nouveau Couvent par differens chemins, tantôt par celui des tendreſſes & des conſo-

conſolations, tantôt par celui d'abandon & de ſechereſſes : il commença par les onctions de la grace, qui étoient ſi ardantes que bien ſouvent elle ne pouvoit ſe diſpenſer d'éclater, dans des tranſports les plus amoureux, qui tranſportoient & embraſoient en même tems les cœurs de celles qui étoient preſentes à ſes doux élans : à ces douceurs ſuccederent les delaiſſemens : bien ſouvent ne ſavoit-elle ou donner de la tête pour trouver ſon Epoux celeſte, qui ſe cachoit à ſes yeux & à ſon cœur : elle ſe trouvoit parmi les inſenſibilitez les plus horribles, point de ſentimens pour un Dieu, point de bonnes œuvres pour le Ciel, rien que foüets qui la menaçoient de ſa perte : Voilà le pauvre état où elle étoit plongée ; Dieu cependant faiſoit quelques fois reluire dans ſon cœur les raïons de ſa grace parmi des obſcuritez ſi deſolantes. Un jour après la Communion il ſe decouvrit comme une fontaine d'eau vive, qui lui étoit ouverte, & où elle pouvoit boire ſelon ſes deſirs pour deſalterer la ſoif de ſon ame : cette viſion la penetra juſqu'à ce point, qu'elle s'abandonnât parfaitement à ſon bon plaiſir, prête à recevoir les onctions de la grace, ou les abandons, la vie, ou la mort.

Une autre fois il lui fit comprendre combien il étoit avantageux à une Ame de ſouffrir pour ſon amour, à l'exemple de *Saint Caſſian*, qui ne put mourir qu'à petit feu, parce que ſes Diſciples, qui le martyriſoient, ne pouvoient lui donner que des coups legers, qui prolongeoient ſon martyre, & qui augmentoient la Couronne : que quelques legeres que furent les ſouffrances, elles étoient d'un grand poids dans le Ciel, & que les Saints ne l'ont emporté que par la croix : ces connoiſſances que Dieu lui donnoit du bonheur de la ſouffrance, lui inſpirerent un deſir ſi ardant pour la croix, qu'elle s'offrit à Dieu, comme une ſainte victime, prête

à souffrir les tourmens les plus cruels jusqu'à la fin du monde, & les peines mêmes des damnez pour une éternité (si cela se pouvoit sans perdre sa grace) pour arrêter les pechez qui se commettoient sur la terre, & qui perdoient tous les jours une infinité d'ames.

Elle eut aussi souvent le bonheur de voir nôtre aimable Sauveur sous la même forme qu'il avoit, lors qu'il conversoit en terre, & jouït même plusieurs mois de sa presence: mais le 13. Decembre 1655. elle fut favorisée d'une grace singuliere, Dieu lui fit connoître le profond Mystere de l'adorable *Trinité*, comme il étoit un en Essence, & trois en Personnes, & la source de tout bonheur. Cette vision produisit des effets surprenans dans son ame, elle y vit jusqu'à la moindre imperfection, & conçut pour lors le dessein de se degager plus que jamais de la creature, pour ne s'unir qu'à cet aimable Objet, qu'elle voioit digne de tout respect & d'un amour infini.

Le demon jaloux de tant de graces que cette grande Amante recevoit en abondance du Seigneur, l'attaqua par des spectres horribles qui ne l'effraierent pas peu, & qui l'inquieterent beaucoup dans le fond de l'ame: cette rude épreuve que Dieu ne permettoit que pour exercer la vertu de son Epouse, dura bien du tems, jusqu'à ce point même qu'elle ne pouvoit se resoudre à la priere, ni à la pratique des vertus: sa foi lui paroissoit morte, sa charité éteinte, son esperance entierement dissipée, & elle ne doutoit presque point que Dieu ne l'eut abandonnée comme une reprouvée: mais il lui apparut un jour pour la consoler, mourant sur la croix, le visage & les bras à découvert, le reste du corps caché sous une espece de nuë, ce qui lui continua l'espace de quatre semaines: elle comprit par cette vision qu'elle ne devoit pas se rebutter d'une action heroïque qui se presentoit

sentoit à faire : quoique la chose lui parut impossible, elle l'entreprit cependant, & par le secours de la grace, à qui tout est facile, elle eut le bonheur de la faire sans grande peine. Et ce qui est surprenant, c'est que quoiqu'elle se sentit fortifiée en faisant cette action, ses peines interieures s'augmenterent, bien loin de se diminuer, & crurent jusqu'à ce point qu'elle se crût séduite du demon, & presque asseurée de sa perte.

Quelques desolantes que furent ces épreuves à la nature, il n'étoit rien de plus soûmis au bon plaisir de son Dieu que cette Epouse crucifiée ; contente de donner à Dieu des preuves de son amour par des souffrances si cruelles.

Quelques années s'écoulerent parmi ces sensibles détresses, il plût à Dieu le Pere de consoler son Amante, il lui apparut, & l'asseura : *Qu'elle étoit du nombre des Enfans de Dieu, & des Heritiers de* JESUS-CHRIST. Ces paroles la consolerent de beaucoup, mais en même tems la firent entrer dans un si profond aneantissement de soi-même, qu'elle n'osa lever les yeux vers le Ciel.

Nôtre aimable Sauveur lui apparut ensuite visiblement, elle fut si charmée à la vûë de cet objet ravissant, que son cœur se transportoit hors d'elle-même ; elle eut le bonheur plus d'une fois de se voir aux pieds de ce doux Seigneur, comme une autre *Magdelaine*, & en goûtoit, & se rassassioit à plaisir de ses plus tendres douceurs. Se voiant un jour en esprit dans un desert affreux, elle y vit beaucoup de personnes qui l'attaquoient par mille opprobres & mille injures, elle ne savoit où se cacher pour se mettre à couvert de leurs insultes : sur ces entrefaites la Venerable *Mere Anne de Saint Barthelemy* lui apparut, la prenant par la main l'a conduit par un sentier semé de ronces & d'épines, & l'en fit ensuite sortir. Cette vision ne l'anima pas peu à souffrir tout ce qui

pouvoit lui arriver de traverſes pendant cette vie, elle en eut bien-tôt l'occaſion favorable ; les gens du ſiecle la perſecuterent, & l'accablerent d'injures, elle ſouffrit le tout d'un courage invincible.

La Venerable *Mere Anne* & la grande & Seraphique Mere SAINTE THERESE lui obtinrent auſſi la guériſon miraculeuſe d'une maladie mortelle, mais quelque tems après elle fut attaquée d'une ſi cruelle foibleſſe de tête, qu'au moindre mouvement qu'elle faiſoit, elle en croioit évanouir : cette incommodité quelque facheuſe qu'elle fût, lui étoit agréable, & ne la diſpenſa en rien des actes communs ; elle la cacha autant qu'elle put, mais voiant que les douleurs ſe redoubloient à l'excès, & craignant qu'on ne s'en apperçut & qu'on ne la contraignit à reſter dans ſa cellule, elle pria fort ardamment ſa *Sainte Mere* THERESE & la Venerable *Mere Anne* de lui faire connoître, s'il étoit plus parfait de celer ſon mal, ou de le découvrir à ſa Superieure : aiant continué trois jours de ſuite cette priere, il arriva qu'étant au Chœur elle fut atteinte d'un ſi violent vertige qu'elle étoit pour tomber par terre, lors qu'elle vit une Image de SAINTE THERESE, & la conjura avec ardeur de la ſecourir dans un beſoin ſi preſſant ; & à l'inſtant elle vit cette *Sainte Mere* & la Venerable *Mere Anne*, & fut parfaitement guerie de cette facheuſe incommodité : elle obtint auſſi pluſieurs fois la gueriſon à d'autres par les merites de ces grandes Saintes.

Toutes ces faveurs ne montrent que trop, combien ſon Epoux celeſte étoit charmé d'une Epouſe ſi Sainte ; je puis ajoûter à toutes ces graces, celle qu'il lui fit de connoître le funeſte état des damnez, l'étenduë de l'éternité, & la miſericorde qu'il avoit exercé en ſon endroit, en la preſervant de ce malheur éternel : elle conçut dès lors une ſi ſainte horreur du peché, que pour

tout

tout un monde, elle n'en n'eût pas voulu commettre le moindre d'un propos deliberé.

Elle exhortoit tous ceux à qui elle parloit, de changer de vie pour éviter un feu qui ne dure pas moins que toûjours : dans une autre rencontre, Dieu lui fit comprendre l'incertitude de son salut, la necessité qu'il y a de se confier dans sa misericorde, & combien grands sont les trésors des merites de JESUS-CHRIST ; ces lumieres l'embraserent d'un amour si ardant, qu'elle crut n'en pouvoir soûtenir les doux transports ; sa foi fut fortifiée, son esperance rasseurée, son amour plus parfait ; en un mot ses vertus parurent avoir atteint tout ce qu'elles peuvent avoir de beauté, & on eût dit que cette Mere fut transformée en Ange, à voir comme elle étoit toute abîmée en Dieu.

Les lumieres dont Dieu l'éclairoit, la faisoit expliquer les textes les plus obscures de l'Ecriture, & lors que la necessité le requeroit, elle en discouroit si divinement bien, & avec tant de clarté, qu'elle enchantoit les cœurs de ceux qui l'écoutoient : Dieu la favorisa aussi du don de prophetie, elle predit les choses les plus éloignées. Premierement étant à *Anvers*, elle confia à une de ses Sœurs, qu'une certaine personne de la Ville seroit reduite à une extrême disette, & elle en dit tellement les circonstances, que la chose arriva effectivement de la même maniere. 2. Un certain Duc s'étant perverti, fit enfin quelque tems après l'abjuration de ses erreurs, elle ne seut se défendre d'en faire paroître à l'exterieur la consolation qu'elle en recevoit dans l'ame ; elle remercioit incessamment le Seigneur de la grace qu'il avoit faite à cet Impie de se convertir : mais dans le tems qu'elle redoubloit ses actions de graces, Dieu lui revela que ce malheureux étoit mort dans son heresie, & condamné pour jamais aux enfers. 3. Elle predit à un Gentilhomme,

gilhomme, qui craignoit qu'on enlevât ses meubles & ses trésors après la prise de *Bonn*; qu'on les mettroit en lieu d'asseurance, & qu'il n'en feroit pas la moindre perte: la chose se trouva veritable, après le siege, il retrouva le tout, sans que rien se fût égaré. 4. On enleva une riche Remontrance dans une Eglise, celui qui n'avoit pas pris le soin de la renfermer, craignit qu'on ne le taxât du larcin, il fut trouver cette Reverende Mere, & la conjura de prier la Reine de Paix, pour qu'il la recouvrât; cette sainte Fille le consola parmi ses inquietudes, & l'asseura que dans peu de jours il la retrouveroit, on la retrouva effectivement le troisiéme jour. Enfin elle a prédit cent choses qui ont arrivées, jusques-là même qu'on prenoit toutes ses paroles pour des propheties. C'est assez parler des graces interieures que Dieu lui départoit, venons à ses vertus, & aux bons exemples qu'elle donna à tous ceux qui avoient l'honneur de la connoître, & qui ne contribuerent pas peu à leur avancement interieur.

Son humilité étoit surprenante, persuadée que cette vertu étoit le fondement de la perfection Religieuse, elle ne negligea rien pour en atteindre le comble; il n'étoit rien de plus abjet à ses yeux, de plus promte aux offices les plus vils, de plus soûmise à ses Filles même, que cette bonne Mere, quoiqu'elle exerçât huit fois la Charge de Prieure, on ne remarqua jamais qu'elle se preferât à qui que ce fût, ni qu'elle gouvernât avec cet empire, qui est anexé à ces sortes d'offices, mais la douceur étoit la regle de sa conduite, & même elle s'estimoit en tout la moindre de ses Filles.

Son obéïssance n'étoit pas moins admirable, elle la pratiquoit jusqu'à la moindre chose, jamais plus contente que lors qu'étant degagée de sa charge de Superieure, elle pouvoit vivre dans une parfaite dependance:

ce : lors qu'elle étoit en office, elle ne commandoit qu'en priant, & avec tant d'humilité, qu'elle ne cauſoit pas peu de confuſion à ſes Filles ; mais étant ſujette elle obéiſſoit avec la ſoûmiſſion la plus reſpectueuſe, dependoit pas moins qu'une Novice de ſa Superieure, juſqu'aux moindres permiſſions, & n'enviſageoit en elle que la perſonne de Dieu qui commandoit par ſa bouche. Cette vuë lui inſpiroit du reſpect pour ſes commandemens, juſqu'à ce point, qu'elle dit bien ſouvent, qu'elle prefereroit la mort à la moindre deſobéiſſance ; elle ſe rendroit par-là une parfaite copie de JESUS obéiſſant juſqu'à la mort de la croix. Ses Filles ne ceſſoient d'admirer & d'exalter cette exacte dependance d'une ſi ſainte Mere : Il eſt probable que Dieu pour reconnoître ſa foi lui a prolongé bien du tems la vie, car ſes Filles importunoient tous les ans leur Superieur, de lui commander par obéiſſance de ne pas mourir, & par la vertu de ces commandemens elle s'eſt relevée plus d'une fois en un inſtant des maladies mortelles qui la reduiſoient à la mort ; juſqu'à ce qu'enfin le dernier commandement étant à peine fini, Dieu la retira de ce monde pour couronner ſa vertu dans le Ciel, attendant pour ainſi dire ce moment, où l'obéiſſance n'arrêtoit plus cette belle Ame dans ſon ſaint Corps

La pauvreté lui étoit auſſi extremément à cœur, elle abhorroit le ſuperflus lors qu'elle étoit en charge, & ne permettoit pas qu'il ſe trouvât dans le Cloître quoique ce ſoit qui eût été oppoſé à la perfection de la pauvreté : lors qu'elle étoit inferieure, elle ne ſe ſervoit pas de la moindre choſe, ni même d'une aiguille ſans en avoir la permiſſion, les habits les plus groſſiers & les plus uſez, les viandes les plus dégoûtantes, les livres les plus dechirez, & les moindres images faiſoient tout ſon plaiſir, & elle en eût eu encore plus, ſi elle eût pû

pû selon ses desirs, se défaire de tout, pour suivre JESUS pauvre couché dans la Créche.

Que dirons nous de sa charité à l'endroit de ses Filles ? elle montoit jusqu'à ce point, qu'elle eût sacrifié sa vie avec plaisir pour les soulager dans leurs peines : il n'est point de consolation qu'elle ne leur donnât dans le besoin, point de soin qu'elle ne prit à leur fournir le necessaire, conformément aux Statuts de l'Ordre, point de service qu'elle ne leur rendit : convaincuë que l'observance se relache, lors qu'on ne fournit pas ce qui est de besoin, elle faisoit tous ses efforts pour y pourvoir, crainte que ses Filles ne manquassent de la moindre chose. Sa douceur paroissoit sur sa face, sa tendresse dans ses paroles, & son cœur vraîment maternel dans toutes ses actions : son joug étoit le plus doux, ses discours les plus affables, sa conduite la plus charitable. Elle disoit frequemment : *Qu'elle aimoit mieux se rendre coupable, & souffrir en Purgatoire par trop de bonté que par trop de rigueur.* Elle n'ômit jamais le Chapitre, que lors que l'infirmité la reduisoit au lit, elle ne faisoit aucune distinction des personnes lors qu'il s'agissoit de reprendre les fautes, elle en avertissoit également toutes, mais d'une maniere si tendre & si efficace qu'elle touchoit les cœurs, sans cependant les démonter en aucune maniere : jamais ne se dispensa-t-elle des actes communs, & particulierement de l'office ni de l'oraison ; quelqu'infirme qu'elle fût, ne fût que l'obéïssance l'y contraignit : elle disoit qu'il n'étoit pas de tems mieux emploié que celui qui s'emploioit dans des exercices si saints, & qui faisoit qu'elle se découchoit presque toûjours deux à trois heures avant le son de la cloche, pour y vaquer de toutes ses forces, & lors que la Communauté entroit dans le Chœur, elle y trouvoit toûjours cette Sainte Mere parmi les contemplations les plus ardantes,

dantes, & parmi des ruiſſeaux de larmes, ou pour obtenir la grace d'une ſincere converſion aux pecheurs, ou pour recommander au Seigneur les preſſans beſoins de ſon Egliſe, ou pour deplorer cette fatale neceſſité qui l'attachoit à un corps, dont elle ſouhaitoit à tout moment de briſer les chaînes : ces larmes lui étoient ſi frequentes, qu'elle dit un jour confidemment à une de ſes Filles : *Qu'elle apprehendoit d'en perdre la vuë, les interêts de l'Egliſe lui étoient ſi à cœur, qu'il falloit être ſur ſes gardes de ne pas lui en découvrir déchets, crainte qu'elle n'en conçut un déplaiſir à intereſſer ſa ſanté ; elle prioit jour & nuit pour que Dieu la fit proſperer, & exhortoit ſes Filles à en faire de même*, leur diſant : *Que ſa Sainte Mere n'avoit établie ſa Reforme, que pour qu'on y recommandât inceſſament le bien public de l'Egliſe.*

Cette maniere de vie la degageoit de tout juſqu'à ce point que le Parloir & les diſcours profanes lui étoient en horreur, elle ſe fit un plaiſir de rompre avec tout, pour ne s'occuper que de Dieu ; rarement parloit-elle aux gens du ſiecle, que lors qu'il s'agiſſoit de leur avancement ſpirituel : il ne ſe peut dire combien grande étoit la ſatisfaction de ſon ame, lors qu'elle voioit ſes Filles concevoir du dégoût des viſites, & n'aimer que les ſaints entretiens, elle les exhortoit à continuer cette vie degagée. Trois jours même avant ſa mort, elle leur dit : *Que le veritable moien de s'attacher à Dieu, étoit de fuïr les viſites, ne fût que la neceſſité ou l'honnêteté les y obligeât, ou qu'elles converſaſſent avec des perſonnes ſpirituelles, dont les ſaints avis pouvoient leur profiter pour leur avancement interieur.* Il paroit que la Venerable *Mere Anne* eût prédit combien cette ſainte Fille devoit zeler la gloire du Seigneur ; puis qu'une fois dans la recreation, aſſignant à toutes l'emploi qu'elles auroient dans le Ciel, elle n'en aſſigna point à nôtre *Marie Thereſe.*

Les

Les autres fort étonnées de ce procedé, lui en demanderent le sujet, elle leur répondit en ces termes : *Celle-ci continuera de glorifier Dieu sur la terre, & ensuite elle le glorifiera dans le Ciel.*

Quelque cassée qu'elle fût de vieillesse, on la voioit toûjours la premiere aux actes communs : la derniere année de sa vie elle confia l'administration du temporel à la Soûprieure, pour mieux vaquer à Dieu & ne se reserva que le soin du spirituel, & de la conduite des Ames de ses Filles, pour tant mieux les confirmer dans la pratique des vertus & de l'observance, avant qu'elle ne les abandonnât : son amour tint pour lors du Seraphin, & elle en allumoit les flâmes les plus pures dans tous les cœurs, elle s'écrioit bien souvent avec la grande THERESE : *Seigneur, je publierai à jamais les excès de vos misericordes.* Elle le remercioit sans cesse de la grace qu'il lui avoit faite de l'appeller à une Reforme si sainte, & pour animer ses Filles à en faire de même, elle leur dit : *Cheres Filles, rendons mille graces au Seigneur, de ce que preferablement à tant de milliers de personnes, il nous a appellé à une vocation si sainte, le monde ne peut nous offrir que de faux plaisirs, tout est vanité & folie, hormis d'aimer & de servir Dieu.* Si cette Sainte Mere continuoit de remercier Dieu de ses bienfaits, elle n'en faisoit pas moins à l'endroit de ses Filles, lors qu'elles lui rendoient le moindre service : on prenoit plaisir à la soulager dans ses besoins, outre qu'elle souffroit avec un courage invincible & un parfait abandon au bon plaisir de Dieu, elle témoignoit une reconnoissance à ne pouvoir être exprimée : elle se craignoit à charge à ses Filles, & pour ne pas les embarasser que dans un besoin extrême ; elle cachoit ses infirmitez qui n'étoient pas des plus legeres (& presque continuelles sur la fin de sa vie) Elle dit confidemment à une de ses Filles : *Que ce lui étoit un martyre*

martyre bien rude de reſter ſur le lit, parce qu'outre que ſes incommoditez n'étoient pas peu facheuſes, elle voioit qu'elle ne pouvoit s'occuper de Dieu ſelon ſon bon plaiſir. Elle ſouffroit cependant avec une patience heroïque, jamais plus ſatisfaite que de pouvoir ſouffrir pour Dieu.

Enfin cette ſainte Mere ſouffrit huit jours de ſuite les ardeurs d'une fievre continuë ſans dire mot, & ſans ſe plaindre en aucune maniere : un jour de bon matin la Sacriſtine ne la voiant pas au Chœur, ſe douta bien qu'elle étoit incommodée, elle fut d'abord dans ſa cellule & la trouva effectivement au plus fort de la fievre : on envoia appeller les Medecins, quelqu'experts qu'ils furent dans leur art, ils ne purent la ſoulager en rien ; la fievre ſe redoubla juſqu'à ce point qu'on vit bien qu'elle tendoit à la mort. Ses Filles en étoient inconſolables, mais la Malade ne perdant rien du calme de ſon eſprit, s'écrioit ſans ceſſe parmi les plus doux tranſports de ſon amour : *Vôtre volonté, Seigneur ſe faſſe dans le tems, & dans l'éternité, s'il y va de vôtre gloire que mes douleurs ſe redoublent, je m'y ſoûmets, faites de moi tout ce qu'il vous plaît, mais auſſi faites-moi la grace de me conſerver dans vôtre ſaint amour.* Ses Filles qui craignoient la perte d'une ſi ſainte Mere, la conjurerent de prier ſon Epoux celeſte qu'il prolongeât ſa vie ; elle hauſſa d'abord les yeux & les mains vers le Ciel, & s'écria : *Ah ! mon Dieu, s'il y va de vôtre gloire, continuez-moi encore quelque tems la vie, pour la conſolation de mes Filles ; vôtre volonté cependant ſe faſſe, & non pas la mienne.*

Elle fit paroître dans cette derniere maladie la parfaite dependance qu'elle avoit toûjours témoignée, & cette grande auſterité qu'elle avoit pratiquée juſqu'alors ; elle ne vouloit prendre le moindre aliment, à moins que l'obéïſſance ne la lui enjoignit : la Soûprieure

prieure se trouvoit obligée de lui commander de prendre le soulagement qui lui etoit necessaire, jamais n'en demanda-t-elle d'elle-même. On la pria un jour de dire, si elle n'agréoit pas quelque chose, elle repartit: *Je n'ai jamais rien demandé de particulier pendant ma vie, & il n'est pas juste que je commence à ma mort.* On lui dit une autre fois qu'on se feroit un plaisir de la soulager, si elle avoit la bonté de dire en quoi, on pourroit le faire. Elle ne fit pas d'autre reponse que celle-ci: *Mon aimable* Jesus *a souffert bien plus que moi, & n'a pas reçû le moindre soulagement, tous l'ont abandonné, & mes Filles me servent, & me tiennent compagnie.* Quand une de ses Filles la soûlevant dans le lit, lui disoit: *Chere Mere, ne vous cause-je pas du mal à vous remuer?* Elle répondoit: *J'ai souvent fait du mal à mon Dieu, par la quantité de mes crimes, ce que je souffre est bien peu de chose; si je devois souffrir de plus grandes douleurs, je ne voudrois en rien les diminuer, je suis prête à souffrir tout ce qu'il plaira au Seigneur pour une éternité, pourveu que je contribuë à sa gloire.* On l'entendoit bien souvent s'écrier, lors qu'elle étoit seule: *Saint, Saint, Saint*; Ou bien: *Tout honneur & toute louange soit à Dieu le Pere, à Dieu le Fils, & au saint Esprit*: & même se servoit-elle bien souvent de paroles les plus tendres du Pseautier pour témoigner combien son cœur étoit tout abîmé en Dieu, & tout conforme à son bon plaisir.

Si jamais elle fit paroitre de la tendresse à ses Filles, ce fut dans sa derniere maladie, elle s'oubloit bien souvent soi-même pour les consoler dans leur detresse; elle les animoit à une parfaite observance, à une obéïssance exacte, & à une union mutuelle. Si elle entendoit le son de la cloche, elle leur disoit: *Allez, cheres Filles, où Dieu vous appelle, graces au Ciel je suis bien, je n'ai besoin de*

de quoique ce soit, allez chanter les louanges de Dieu. Enfin cette bonne Mere continua de donner de si beaux exemples de vertus jusqu'à sa mort, que toutes la regardoient comme une colomne de la Reforme, un model de l'obéïssance, & une vive copie de toutes les vertus.

Voiant un jour ses Filles parmi les larmes, elle dit à la Soûprieure: *Ces pauvres Filles s'affligent à l'excès, elles ont besoin de quelque rafraichissement, obligez-moi, chere Mere de leur en donner, & consolez-les, je vous en prie, dans leur détresse.* Elle temoigna d'être fort satisfaite, de ce qu'elle avoit fait selon ses desirs: les voiant encore une autre fois parmi les pleurs, elle leur dit: *Cheres Filles, je vous conjure d'arrêter vos larmes, à quoi vous sert-il de vous affliger, si je meurs, tel est le bon plaisir de Dieu, je m'y soûmets avec joie, nous aurons le bonheur, comme j'espere, de vous revoir dans le Ciel.*

Enfin la fievre redoubla jusqu'à ce point, qu'on deut lui donner les Sacremens, elle les reçut avec une devotion tendre, & avec un amour le plus ardant, elle demanda la permission de communier de deux en deux jours durant sa maladie, on la lui accorda avec plaisir, pour satisfaire le desir passionné qu'elle avoit de recevoir Dieu caché sous les saintes Especes. Une de ses Filles lui dit un jour: *Courage, ma Mere, vous aurez demain le bonheur de communier. Vous vous méprenez, ma chere Fille,* lui repartit-elle, *je n'en joüirai plus.* Ce qui arriva effectivement, des redoublemens de fievre la mirent dans l'impuissance de le faire, sentant bien que sa fin s'approchoit, elle fit assembler toutes ses Filles, les exhorta pour la derniere fois par des paroles efficaces à une parfaite observance, les embrassa ensuite avec amour, & leur aiant donné la benediction, elle rendit tranquillement son Esprit à Dieu parmi les soûpirs

pirs de ſes Filles, mais parmi la joie de ſon cœur, le 19. Mai 1694. âgée de quatre-vingt-huit ans, Profeſſe de ſoixante-dix ans.

A peine le bruit de ſa mort ſe fut répandu parmi la Ville, que tous la publierent Sainte: il ne ſe peut expliquer avec quel empreſſement on tâcha d'emporter de ſes Reliques, on ne put jamais ſatisfaire à la devotion de cette foule de monde, qui en exigeoit: le Nonce ne conçut pas un petit déplaiſir de la mort d'une Ame ſi ſainte, qu'il avoit eſtimée pendant ſa vie, qu'il avoit frequemment viſitée, & qu'il faiſoit gloire d'appeller ſa Maîtreſſe dans la vie ſpirituelle. Un certain Gentilhomme aſſez dure des croiances dans ce qu'on debite touchant la ſainteté des perſonnes mortes, n'eut pas plûtôt appris que ce cette bonne Mere étoit expirée, qu'il ſe ſouvint d'avoir reçûë pluſieurs de ſes Lettres, il s'en fut avec ſa Compagne les chercher pour les conſerver, il les trouva toutes ramaſſées enſemble, & ſentit qu'elles exhaloient une odeur agréable qu'il n'en avoit jamais ſenti de pareille; ce qui ne donne pas peu à connoître qu'elle goûtoit déja les douceurs & les plaiſirs du Ciel, elle qui n'en avoit jamais cherché qu'en Dieu ſur la terre.

LA VIE

De la Reverende Mere Marie de Jesus.

CETTE Fille nâquit en Espagne de l'Illustre Famille de *Ferdinand Alphonse d'Herrera*, & de *Françoise d'Oroſco*, fort renommée à *Vailladolid* pour leur ancienne Noblesse : ils eurent six enfans, deux garçons & quatre filles ; l'un des enfans mâles mourut dans son bas âge : les cinq qui restoient, embrasserent la Religion de trois grands Saints ; deux des Filles entrerent dans l'Ordre de *S. Bernard*, la troisiéme dans celui de *S. François*, la quatriéme & le garçon, dans la Reforme de la *Sainte & Seraphique Mere* THERESE : celui-ci s'appella dans la Religion *Alphonse de la Mere de Dieu*, il professa l'onze de Fevrier 1618. à l'âge de 18. ans, il mena la vie la plus reguliere, & sa vertu le rendit recommandable, & en même tems aimable de tous : aiant deû entreprendre le voiage d'Espagne l'an 1637. il fut atteint d'une maladie dans le Couvent de *Madrid* ; il vit bien qu'il en devoit mourir, & il s'y disposa d'une manniere si parfaite, qu'on eut dit que jamais il n'avoit respiré que Dieu : il animoit ses actes fervents d'amour & de contrition d'une ferme confiance en Dieu, & repetoit souvent ces tendres paroles, *Qui tribulant me, exultabunt si motus fuero, ego autem in misericordiâ tuâ speravi. Si je me branle, mes ennemis en concevront de la joie ; mais Seigneur, toute ma confiance est dans vôtre misericorde : Exultabit cor meum in salutari tuo : cantabo Domino qui bona tribuit mihi : Psallam Nomini Domini altissimi. Mon cœur se rejoüira dans mon Sauveur, ma langue publiera les bienfaits d'un*

Dieu, & jamais je ne cesserai de benir son saint Nom : & il ajoûtoit quelque fois : *Se peut-il, mon Dieu que j'excede dans la confiance que j'ai en vos bontez* ? Enfin parmi les plus doux transports de l'amour, & parmi le plus ardants desirs de jouir de son Dieu, il expira le 28. Juillet 1637. en presence du R. P. General, des Definiteurs generaux, & de plusieurs autres Superieurs, qui ne furent pas peu édifiez des bons sentimens de ce saint Moribond.

Quant à sa Sœur, la Venerable *Mere Anne* lui donna l'Habit à l'âge de quinze ans avec le nom de Sœur *Marie de Jesus*; elle professa ensuite le 14. d'Août 1619. avec une joie parfaite, & avec une extrême satisfaction de toute la Communauté.

Elle s'étudia dès son entrée à se rendre une Fille d'oraison, & ne negligea rien de tout ce qui pouvoit la faire avancer dans la vie interieure, elle consultoit fort frequemment la Venerable *Mere Anne* sur les moiens d'arriver à l'union avec Dieu : elle portoit une sainte envie aux ames contemplatives, qui s'abîment continuellement dans cet aimable Objet, & souhaitoit ardamment de jouir du même bonheur.

Ces ardans desirs, & le soin qu'elle prenoit de son progrès spirituel, l'éleverent enfin, non seulement à l'oraison de quietude, mais encore à une étroite union avec Dieu : ce qui lui fit dire à une personne fort éclairée : *Que son cœur brûloit d'un amour si violent, qu'elle ne pouvoit en soûtenir les efforts, jusques-là même qu'elle devoit bien souvent s'exemter de paroître en presence des Religieuses, & sortir de sa cellule, pour s'abandonner aux élans les plus forts de l'amour, & exprimer par des cris les plus tendres, les doux sentimens, qu'elle avoit pour son Epoux celeste.*

Cet esprit d'oraison lui inspira une haute estime du silence

silence qu'elle observoit même scrupuleusement, elle obtint de ses Superieurs la permission de passer des Carêmes entiers sans dire mot, & de porter dans le tems de la recreation un bandeau sur les yeux, & la mordasse à la bouche, pas moins que si elle eût encore été Novice: ces saintes pratiques lui donnerent tant de panchant pour le saint silence, qu'elle disoit souvent: *Qu'il lui étoit plus facile de se taire que de parler.*

Etant Sacristine elle fut un Vendredi Saint emportée d'une si tendre devotion envers JESUS-CHRIST souffrant, (elle avoit toûjours été affectionnée à ses mysteres, & particulierement à sa Passion,) qu'elle s'en fut dans le Chœur pour se recueillir: dans le tems que les ouvriers démontoient le monument, sa Compagne se trouvant par trop embarrassée, la cherchoit par tout pour qu'elle vint l'assister: elle la trouva enfin au Chœur si absorbée en Dieu, qu'elle étoit insensible à tout ce qu'elle lui faisoit: elle lui parla, & la poussa à diverses repriſes, mais envain, & l'aiant considerée quelque tems, elle revint à soi, & pria cette bonne Sœur de lui permettre de s'arrêter un peu pour reprendre ses esprits, & se rendre capable de la soulager dans sa besogne: cette Sœur avoüa plusieurs fois, que lors qu'elle se representoit cet état agréable, où elle trouva cette bonne Mere, elle se sentoit animée d'une nouvelle ferveur.

Sa devotion pour la Passion de JESUS-CHRIST, lui inspira le desir de communier tous les Vendredis de l'année, & le faisoit autant que l'obéïssance le lui permettoit; mais étant Superieure, jamais elle n'y manquoit, & inspiroit même cette sainte pratique à ses Filles: lors qu'on exposoit l'adorable Eucharistie à la veneration publique, elle restoit presque tout le jour en sa presence; ses desirs pour la communion étoient si ardans,

qui, à ce qu'elle disoit : *Elle eût passée au travers des épées nuës, pour ne pas se priver de ce bonheur.*

Parmi les meditations d'un Dieu aneanti dans les souffrances & sur nos autels, elle conçut le dessein de s'aneantir en toute rencontre ; ce qui faisoit qu'elle écoutoit avec plaisir des Novices discourir de choses spirituelles, & qu'elle se soûmettoit même à leur sentiment, pas moins que si elle eût été la plus idiotte : elle se croioit effectivement telle, & disoit qu'il n'étoit pas de plus imparfaite qu'elle, & que toute autre étoit plus digne de comprendre & de recevoir les faveurs du Ciel.

Ces bas sentimens de soi-même la poussoient à obéir en tout, & à faire en toute perfection les offices qu'on lui donnoit : lors qu'elle fut Infirmiere, elle se faisoit un point essentiel de soulager les Infirmes, & de leur procurer tout ce qui leur étoit de besoin : étant Soûprieure, (ce qu'elle fut fort souvent) elle s'étudioit à faire reciter l'office avec grande devotion, & n'épargnoit en rien sa belle voix, pour animer les autres à chanter avec ferveur les louanges de Dieu. Dans le tems de son Priorat, elle s'acquitta de sa Charge d'une maniere qui charma tous les cœurs ; elle conduisit ses Filles avec paix & beaucoup de prudence, les anima par ses exemples à une parfaite observance, & acheva par ses soins les Bâtimens que la Reverende Mere *Marie du Saint Esprit* qui l'avoit precedée, avoit commencé.

Dieu qui se fait un plaisir d'affliger ses Epouses, n'accordoit tant de graces à cette grande Amante, que pour la rendre une Epouse de la Croix, il l'éprouva en mille manieres, & quant au corps par les maladies les plus facheuses, qui affermirent sa vertu, & quant à l'ame, par des peines desolantes, & par des abandons interieurs si cruels, que tout autre n'eût sû en soûtenir la rigueur. Voici ce qu'en dit la Lettre circulaire, que

les Filles envoierent d'*Anvers*, pour en avertir la mort aux autres Couvens.

Hier à dix heures du soir, Dieu tira de ce monde nôtre Reverende & chere Mere Marie de Jesus : *une foiblesse causée par une colique violente, termina sa sainte vie : il y a quelques années que Dieu la menoit par le rude sentier de la croix, convaincuës que nous sommes, qu'il n'afflige sur la terre que les ames qu'il aime pour le Ciel, nous ne doutons pas que nôtre bonne Mere n'eut le bonheur d'en être du nombre : une longue & facheuse hydropisie l'a contrainte à rester jour & nuit sur un siege, il sortoit même une si grande acrimonie de son corps, que ses jambes en étoient toutes déplaiées, & que les Medecins ne pouvoient assez admirer sa patience : Dieu s'est fait un plaisir de la traiter d'une maniere si rude pour augmenter sa couronne, & pour en redoubler la gloire, il l'a conduite par un sentier si desolant des peines interieures, qu'à moins d'un secours singulier de sa grace, il lui eût été impossible de soûtenir ces rudes épreuves.*

Dans le plus fort de ses peines, elle confioit l'état de son Ame à sa Prieure avec tant de liberté, qu'elle n'en étoit pas peu êdifiée : cette sainte simplicité n'éclatoit pas moins en elle que dans une Novice : il n'étoit rien de plus sincere, singulierement lors qu'il s'agissoit de découvrir ses foiblesses ; la moindre faute l'humilioit jusqu'à ce point, qu'elle s'estimoit la moindre de ses Sœurs : elle agissoit en tout par un motif de vertus, & elle continua cette sainte pratique tous les jours de sa vie : Dieu lui a fait la grace d'être en plein jugement jusqu'au dernier soûpir : Il n'est pas difficile de juger quels ont été les avantages, qu'elle a reçus d'être la Fille d'une Sainte, & d'avoir été une des heritieres de l'esprit de la Venerable Mere Anne, *qu'elle eut le bonheur de voir l'espace de sept ans. Ce qui nous afflige le plus, est que nous perdons en elle la seule qui nous reste des Filles de cette* Venerable Mere : *ses bons exem-*

ples nous édifioient extraordinairement ; sa patience, son amour, & sa soûmission au bon plaisir d'un Dieu, étoient tout-à-fait admirables : En un mot son zele pour l'observance reguliere étoit étonnant ; jamais ne s'en fit-elle dispensée, à moins que l'impuissance ne lui en rendit la pratique impossible.

Voilà les termes de la Lettre, qui ne nous convainquent que trop de son bonheur éternel : tant de graces qu'elle a reçues du Giel, tant d'actions saintes qu'elle a pratiquées pendant sa vie, tant d'épreuves qu'elle a souffertes avec un courage invincible, sont autant de langues qui publient sa vertu, & autant de témoins qui nous asseurent de sa gloire : Elle expira le dix Juin mil six cens septante-un, âgée de soixante-sept ans, Professe de cinquante-un.

LA VIE

De la Reverende Mere Christine de Jesus.

CETTE Fille nâquit à *Liege* de Parens fort honnêtes; son Pere s'appelloit *Gaspar Gremeville*, sa Mere *Petronille Centremange*: elle conçut un dégout du siecle dés ses plus tendres années, Dieu lui inspiroit ce dégagement pour en faire une de ses Epouses; elle pressa la Venerable *Mere Anne* de lui donner l'Habit, à l'âge de 16. ans, elle eut le bonheur de le recevoir de ses mains le 15. d Octobre 1619. & après d'assez rudes épreuves, elle professa enfin le 17. du même mois de l'année suivante.

Son naturel étoit le plus doux, son esprit le plus humble, & sa modestie angelique; on ne vit rien de déreglé dans ses actions, rien d'immodeste dans ses gestes, rien d'indiscret dans ses paroles: jamais elle ne dit le moindre mot à son avantage, mais elle parloit toûjours à la louange de ses Sœurs, & ne pouvoit souffrir qu'on en fit le moindre mépris, à l'exemple de sa *Sainte Mere* THERESE; elle parloit en bien de chacun, personne même n'osoit dire en sa presence quoique ce fût au desavantage de son prochain: elle étoit si sincere, que pour tout un monde elle n'eût pas voulu dire le moindre mensonge, ni même se servir de paroles équivoques, ni de restrictions mentales: cette candeur qui lui étoit naturelle, la faisoit joüir d'un doux calme dans l'ame, & la rendit digne d'être l'Epouse d'un Dieu.

Le Couvent d'*Anvers* ne profita qu'environ sept ans

& demi des bons exemples de cette sainte Fille : quelque tems après la mort de la Venerable *Mere*, les Superieurs la destinerent pour la Fondation de *Liege*; elle partit le 20. Avril 1627. pour s'y rendre, mais aiant deuë rester quelques mois à *Bruxelles*, elle n'y arriva que le 20. Juillet, qui fut le jour de la Fondation.

Dieu lui envoia dequoi souffrir dans ce nouveau Couvent, mais elle n'y perdit rien de sa douceur, & de son calme interieur : le tout lui étoit agréable, parce qu'elle prenoit tout de la main d'un Dieu; elle s'acquitta avec tant d'applaudissement de la Charge de Prieure, qu'on eût dit, qu'elle l'eût été toute sa vie : sa prudence même, & sa douceur charmerent tellement les cœurs de ses Filles, que si les Statuts l'eussent permis, elles s'eussent fait un plaisir de la continuer dans son Office jusqu'à sa mort : il n'en étoit pas qui ne l'aimât tendrement, & elle avoit également un amour maternel pour elles : elle ne negligeoit rien de tout ce qui pouvoit contribuer à leur soulagement, & se faisoit un plaisir de les secourir, & de les servir même dans tous leurs besoins. *Une veritable Mere* (disoit-elle bien souvent à ses Filles) *ne peut oublier, ni mépriser ses enfans; si elle y découvre quelques défauts, son devoir est de les excuser; si elle les voit malades, elle doit s'étudier à les soulager : Voilà quelle est mon obligation, cheres Filles, mais elle est bien plus grande, par rapport à vos ames, dont Dieu m'a confié le soin.* Elle leur tenoit ce discours avec tendresse, & leur témoignoit effectivement qu'elle ne souhaitoit rien plus que de les soulager : quelque pauvre que fût le Monastere, elle ne manqua jamais de leur fournir ce qui leur étoit de besoin : la charité qu'elle avoit pour ses Filles, la faisoit esperer dans la Providence de Dieu, qui jamais ne lui manqua, même dans les necessitez les plus pressantes.

Il n'étoit rien de plus charitable envers les Défunts que cette Reverende Mere, sa ferveur la portoit à les soulager dans leurs peines par des disciplines les plus cruelles, & qui lui faisoient couler une grande abondance de sang, & par d'autres mortifications les plus sensibles à la nature; Dieu lui en fit naître une qui ne lui fut pas peu facheuse: il lui fit voir pendant le repos une croix, qui d'un bout touchoit le Ciel, & de l'autre étoit enfoncée jusques dans son cœur, & où un homme étoit étendu, & demandoit le secours de ses prieres: elle fut fort effraiée de cette vision, & quoiqu'elle fit pour se rendormir, cette croix se presentoit toûjours à ses yeux, elle en ignoroit le mystere, mais le lendemain elle en fut instruite: on lui apporta la triste nouvelle de la mort d'un sien Néveu; elle connut d'abord quelle étoit la croix qu'elle devoit porter, & pour soulager l'ame du Défunt, & pour procurer de la consolation à toute sa Famille, dans la perte des biens qu'elle faisoit par la mort de ce jeune homme: la Reverende Mere *Christine* n'en pouvoit recevoir qu'un grand déplaisir, mais elle le souffrit pour l'amour d'un Dieu, & s'affligeoit plus des peines du Défunt, que de la perte de ses Parens.

Outre ces sensibles croix qu'elle deut souffrir, & les rigoureuses penitences, dont elle exerça son corps, Dieu voulut lui faire naître dequoi exercer sa patience par des infirmitez les plus désolantes: elle fut atteinte d'un mal de côté, qui lui continua près de trente ans, & qu'elle prit de la main d'un Dieu, jamais plus contente que de pouvoir le souffrir pour son amour. Enfin une autre incommodité l'attaqua d'une maniere si cruelle, qu'on la voioit desseicher à vuë d'œil, & petit à petit elle fut reduite à n'avoir que la peau sur les os.

Il ne se peut expliquer avec combien d'empressement ceux de la Ville lui envoioient tout ce qu'ils jugeoient pouvoir contribuer au retablissement de sa santé ; sa charité & sa douceur avoient tellement gagné les cœurs, que chacun se faisoit un plaisir de lui fournir, non seulement des choses communes, mais les plus rares & les plus exquises, s'estimant heureux s'ils pouvoient prolonger une vie qui leur étoit si chere : quelques soins que prirent les hommes pour sa guérison, ils furent inutiles, Dieu vouloit la tirer de ce monde pour la placer dans le Ciel : quoique son corps commença à defaillir, son ame se fortifioit de plus en plus par les mouvemens de la grace : elle reïteroit des actes les plus touchans d'un sincere repentir de ses fautes, d'une ferme confiance dans la misericorde de Dieu, des desirs ardans de le posseder, & d'un amour le plus pur envers cet aimable Epoux, qui avoit toûjours été le seul Objet de ses tendresses.

Elle expira enfin le 4. Octobre 1669. le jour même que sa *Sainte Mere* THERESE rendit son Esprit au Seigneur : toute la Ville eut un sensible déplaisir de cette mort, tous se flatterent de sa gloire, comme ils avoient été convaincus de ses merites ; ses vertus qui avoient données dans leurs yeux pendant sa vie, la firent estimer pour Sainte après sa mort : il n'en fut point, qui ne s'empressât d'avoir quelque morceau de sa Chappe, de ses Habits, ou de toute autre chose, dont elle s'étoit servie, & qui n'eût grande confiance dans son credit auprès de Dieu : tous crurent, qu'aiant été si reconnoissante sur la terre à l'égard de ceux, qui lui rendoient les moindres services, elle ne la seroient pas moins dans le Ciel, à l'endroit de ceux qui se confioient à ses merites.

Dieu fit paroître après son decès, combien parfaite fut

fut l'obéissance de son Epouse ; la violence d'une convulsion lui aiant tournée la bouche de côté, jusques-là que l'Infirmiere ne pouvoit la fermer, on apprehenda de l'exposer à la grille dans cet état par trop difforme : Cette bonne Fille, qui l'avoit servie avec tout le soin possible pendant sa maladie, & qui avoit remarquée en elle la soûmission la plus parfaite, s'avisa de lui dire avec respect, & pas moins que si elle eût encore été en vie : *Ma Mere, nous souhaiterions bien que* Vôtre Reverence *fermât la bouche*, & à l'instant la bouche se remit dans son assiette, & se ferma, ce qui n'étonna pas peu ses Filles : On la vit ensuite d'un teint le plus doux & le plus beau, & d'un abord venerable, qui n'inspiroit pas moins de devotion, que de respect à tous ceux qui avoient le bonheur de la voir. Elle mourut âgée de soixante-six ans, & Professe de quarante-huit.

LA VIE

De la Vertueuse Sœur Barbe de S. Joseph.

CETTE Demoiselle étoit native de *Gand*, son Pere s'appelloit *Jean de Blois*, (& étoit premier Conseiller du Parlement Roial des Païs-Bas) sa Mere *Marguerite de Bevere*: son Grand-pere maternel, Homme fort puissant, & zelé pour l'interêt du Roi & de l'Eglise, eut dequoi souffrir des Heretiques qui la persecutoient d'une maniere horrible: pour se mettre à couvert de leur fureur, il forma le dessein de se retirer à *Cologne*. Sa retraite ne put être cachée à ses ennemis, ils furent l'attendre dans la route, lui mirent le pistolet à la tête, & l'épée au cœur, & le menacerent de mort, s'il ne rachetoit sa vie par une grosse somme d'argent: ses Filles qui étoient dans le même carosse, apprehendant qu'un si aimable Pere ne fut assassiné par ces mains impies, s'engagerent de paier la somme, & pour la fournir, elles furent contraintes de vendre le plus beau de leurs biens: ce malheur, les reduisit à un état mediocre, & de riches que le Pere & les enfans étoient, ils devinrent fort incommodes; mais ils ne diminuerent en rien cette grande vertu, & cet ardant zele qu'ils avoient toûjours fait paroître pour la défense de la foi. La Mere de nôtre Sœur *Barbe* en donna des marques le reste de sa vie, aiant rencontré un parti favorable à ses pieux desseins, elle ne pratiqua que les plus saintes maximes d'une vie vraîment Chrétienne, & s'étudia à inspirer le même à ses enfans.

Les puissans exemples, & les saints avis d'une Mere si vertueuse, ne profiterent pas peu à nôtre Sœur *Barbe*: qu'elqu'engagée qu'elle fût dans les vanitez

hitez du siecle par sa conditon, elle y usa d'une telle retenuë, que jamais elle ne s'échappa en rien de contraire à l'honnêteté la plus parfaite: son humeur gaie ne l'empêchoit pas de reflechir sur soi-même, & de suivre les instincts de la grace, qui lui fit connoître la folie des faux plaisirs de la terre: convaincuë qu'il n'étoit pas de bonheur plus asseuré que celui de servir Dieu dans un Cloître le plus austere: elle forma le dessein d'embrasser la Reforme de la Sainte & Seraphique Mere THERESE, & pour y mieux réüssir, elle pria un Pere de la Compagnie de JESUS, d'agir auprès de la Venerable *Mere Anne de Saint Barthelemy*, pour qu'elle lui fit la grace de la recevoir; ce bon Pere lui rendit ce service avec plaisir, & lui procura la place en peu de jours.

A peine eût-on appris ce dessein en Ville, que tous s'en étonnerent, & ne seurent comprendre comment elle pouvoit se resoudre à une vie si austere, elle qui paroissoit n'aimer que les delicatesses du siecle: deux où trois jours avant son entrée, elle deut recevor de frequentes visites des Personnes de la premiere qualité, qui venoient lui donner l'adieu. Il arriva un soir que tout le monde étant sorti de la Salle, elle y resta seule avec les domestiques; il y rentra d'abord un Gentilhomme, du moins en apparence, vétu de noir, d'un visage assez mal fait, mais d'un grand esprit: il la salua fort respectueusement, & la pria de se retirer dans un coin de la Sale, pour qu'il put lui confier un secret. Il lui parla pour lors d'une maniere si forte & si engageante contre la vie Religieuse, que cette pauvre Fille fut sur le point de s'en dédire, & peu s'en fallut que le trouble interieur qu'elle sentit dans son ame, ne la fit changer de dessein: mais il se redoubla, lors qu'elle apprit que ce Gentilhomme étoit un étranger, & qu'il n'étoit pas connu en Ville; ce qui fit croire que c'étoit un démon.

mon travesti, qui vouloit enlever cette Ame au Seigneur : mais la grace fut plus forte que cette ruse de Satan, elle se determina dès lors de ne pas differer son entrée, & de briser au plûtôt les chaînes de ce malheureux siecle. La Venerable *Mere Anne de Saint Barthelemy* lui donna l'Habit le 29. Août 1621. & reçut ses vœux l'année suivante ; elle étoit âgée de 24. ans & demi, lors qu'elle professa.

Dès son entrée elle songea à faire dans son cœur un fondement solide de la perfection Religieuse, pour y réüssir, elle s'étudia à acquerir une parfaite humilité, & pratiqua cette belle vertu avec tant de soin, que jamais elle ne laissa échapper la moindre occasion, où il s'agissoit de s'humilier ; quoiqu'on l'accusât à tort, jamais elle ne s'excusa, au contraire le mépris faisoit tout son plaisir ; les louanges ne la touchoient en rien, elle donnoit la preseance à ses inferieures, & ne conversoit le plus frequemment que les plus jeunes & les Sœurs Converses ; il n'est point de service qu'elle ne tâchât de leur rendre en toute rencontre ; si on l'assignoit pour seconde à une plus jeune, elle suivoit ses sentimens & la servoit avec plaisir : mais si on lui donnoit une seconde, elle faisoit elle-même le plus fort de l'ouvrage, & ne laissoit que le plus facile à sa Compagne.

Cette même humilité lui donnât une telle horreur des charges, que quoi qu'on le pressât à accepter celle de Soûprieure, jamais elle ne pût s'y resoudre, dans la croiance qu'elle rendroit plus de service au Seigneur, continuant d'être la servante de toutes, plûtôt que d'en être la Superieure, & aima mieux de suivre l'exemple d'un Dieu, qui refusa le sceptre pour embrasser les mepris. Elle étoit insensible aux mortifications, qui pouvoient lui naître, & si quelquefois la nature commençoit à s'en piquer, elle la forçoit à souffrir,

&

& faisoit paroître une humeur plus gaie que d'ordinaire: elle disoit souvent, *Certe il ne nous sied pas de nous plaindre, nos croix ne sont rien par rapport aux maux, qu'on souffre dans le monde.*

Il ne se peut dire combien cette bonne Sœur avoit la pauvreté à cœur, elle s'étudioit à la pratiquer en tout, & prenoit un soin tout singulier de ce qui étoit à son usage, crainte que quelque chose se gatât par sa faute; elle se contentoit d'un habit le plus usé, & de l'aliment le plus pauvre, en hiver elle prioit qu'on l'occupât à quelque travail, pour qu'elle se rechauffât en marchant, & qu'elle ne deut pas consommer du bois: quelques jours avant sa mort, elle donna le peu de chose qu'elle avoit à son usage à la Prieure, pour qu'elle en disposât selon son bon plaisir, & qu'elle put paroître devant Dieu degagée de toute chose.

Son zele pour l'observance ne fut pas moins grand que sa pauvreté, quelques offices fatiguans qu'elle eut; jamais elle ne manquoit de se trouver une des premieres aux actes communs, & refusoit même tout soulagement. Elle disoit bien souvent: *Que Dieu lui aiant donné une santé assez forte, ce lui seroit un crime, si elle ne l'emploioit pour le service de la Communauté* Ce desir qu'elle avoit de la servir, lui procura force besogne; on lui donnoit quelquefois trois à quatre offices assez facheux, sans qu'elle s'en rebutât, ou en fit la moindre plainte: elle continua de la sorte l'espace de vingt ans en parfaite santé, & sans aucune dispense de l'abstinence reguliere.

Quelques grandes que furent ses occupations, elle ne perdoit rien de son interieur, elle joignoit *Marthe* avec *Marie*: & si peut-être le trop d'embarras l'empêchoit de vaquer à l'oraison, elle reprenoit de nuit ce qu'elle perdoit du jour, & demandoit la permission de se découcher

cher avant les autres, pour faire ſes prieres devant l'adorable Sacrement de l'Autel : elle aimoit fort de parler de l'oraiſon, cet exercice lui étoit ſi doux, & y déterroit les veritez les plus ſublimes, juſqu'à ce point que lors qu'elle parloit des grandeurs de Dieu, elle raviſſoit tous les cœurs, & faiſoit bien voir par ſes diſcours, que Dieu même l'inſtruiſoit dans l'ame : pour mieux entendre ce divin Maître dans le fond de ſon interieur, elle gardoit un ſilence le plus ſevere, & travailloit même des jours entiers ſans dire mot.

Jesus ſouffrant, Jesus glorieux, un Jesus caché ſur nos Autels, faiſoit l'Objet de ſa plus tendre devotion ; cette vuë d'un Dieu ſouffrant l'anima à ſouffrir, & la pouſſa à châtier ſon corps par des penitences les plus auſteres, & à ſe mortifier en tout, ſans chercher aucun ſoulagement ; juſques-là même qu'elle laſſoit preſque les Superieurs par les permiſſions importunes, qu'elle leur demandoit de faire des auſteritez ſecretes : elle s'adreſſoit adroitement, tantôt au Provincial, tantôt au Viſiteur General, & au Confeſſeur, pour qu'ils leur accordaſſent ces ſortes de penitences, tellement que l'un ignorant ce qu'elle faiſoit par la permiſſion d'un autre, ne faiſoit pas difficulté de le lui permettre, ce qui ſans doute eut fort nuit à ſa ſanté, ſi on n'eut découverte cette ſainte ruſe, dont elle ſe ſervoit.

L'eſperance qu'elle avoit de joüir un jour de Dieu, redoubloit ſes ardans deſirs de poſſeder ce bonheur, & lui inſpiroit une horreur du peché : convaincuë qu'on ne peut jouir de la pureté même, à moins de porter un cœur tout pur ; elle s'étudioit à fuir les fautes les plus legeres, qui pouvoient ſouiller ſon ame, & à degager ſon cœur de toute attache à la creature, pour le conſacrer tout entier à ſon Createur.

Son amour fut tout ſingulier envers l'adorable Sacrement de l'Autel, elle y conſideroit un Dieu comme un

Epoux,

Epoux, qui n'aime rien plus que de s'unir à nos ames, comme un Seigneur qui s'humilie pour nôtre amour, comme un Pere qui ne cherche que repandre ses graces, & ses faveurs dans nos cœurs, & s'étudioit à s'unir à cet aimable Seigneur, à suivre ses aneantissemens, & à se rendre digne de ses bienfaits : ces tendres sentimens lui inspiroient du respect pour son Dieu, la rendoit promte à servir les Prêtres, & fort propre en tout ce qui concernoit les Autels.

Elle mêloit parmi l'encens de son cœur, qu'elle offroit continuellement à ce grand Dieu caché sur nos Autels, l'odeur des parfums, & des pastilles le plus agreables : elle avoit même tant de respect pour cet adorable Mystere, qu'elle se reputoit bien indigne de communier, & n'osoit le faire aussi frequemment que les autre ; mais sur la fin de sa vie, Dieu lui fit connoître que ce n'est pas vraîment aimer que de s'éloigner de l'objet qu'on aime, elle eût un grand repentir de s'être privée d'une Nourriture, qui fait tout le bonheur & les delices des Ames saintes, elle s'accusoit de son peu d'amour envers Dieu & s'écrioit, *Ah Seigneur ! je n'ai pas assez aimé la source de l'amour, & de toutes les graces* : & pour reparer la faute qu'elle croioit avoir commise, elle pria, quoiqu'infirme, on la menât au Chœur pour y recevoir son Dieu de grand matin, & bien souvent immediatement après minuit : ainsi l'humilité cedant à l'amour, elle soûpiroit après cette nourriture celeste, & souhaitoit de pouvoir communier plus d'une fois par jour ; ne pouvant le faire réellement, elle le faisoit spirituellement, & avec une extrême ferveur.

Sa devotion envers la *Sainte Vierge* ne fut pas moins grande, elle ne se contentoit pas de celebrer ses Fêtes avec un amour le plus tendre, mais encore elle recitoit son chapelet tous les jours à genoux, pour la feliciter sur le bonheur de sa Maternité divine, elle continua

cette sainte pratique jusqu'à cinq à six jours avant sa mort, l'infirmité ne lui permettant point de la faire, & elle avoüa souvent qu'elle en recevoit une grande consolation dans l'ame.

Elle fut enfin atteinte de sa derniere maladie le 8. Septembre 1663. & sentit parmi tout son corps des douleurs les plus sensibles : il lui paroissoit être sur la gehenne, elle ne pouvoit souffrir le lit, même le siege, étant le plus souvent debout ; la tête & les reins lui causoient une douleur à ne pouvoir être exprimée, & elle se redoubloit de tems en tems avec tant de furie, qu'elle ne pouvoit se défendre de crier, quoiqu'elle souffrit le tout avec une patience plus qu'humaine ; s'il arrivoit que le mal se relachât, elle croioit qu'elle étoit abandonnée de Dieu. Plongée qu'elle étoit dans cet état desolant, elle pria qu'on ne l'entretint que de l'eternité heureuse. Elle dit un jour : *Hà, qu'on voit clair dans l'état où je suis reduite, croiez-moi, mes Sœurs, deux choses seules doivent occuper nos esprits pendant cette vie ; la premiere de rompre avec la creature, la seconde, de ne songer qu'à Dieu.* D'autres fois, elle disoit : *L'obéissance & le respect aux Superieurs, sont agréables aux yeux du Seigneur, j'en ai reçu de grands avantages, une joie extrême, & un grand calme dans l'ame.*

Le jour de tous les Saints sur les cinq heures du soir, ses douleurs se redoublerent si cruellement, que ses cris obligerent une Infirme à sortir du lit pour la soulager : la Prieure y étant aussi accourüe, lui dit, *Ma chere Fille vous souffrez beaucoup, mais si vous souffrez pour l'amour d'un Dieu, & si vous vous abandonnez à son bon plaisir, vous satisferez pour vos fautes dés cette vie, & même vous ne souffrirez pas les peines du Purgatoire* : Elle fit tant de fond sur ces paroles, que dés lors elle crut qu'infailliblement elle posséderoit Dieu immediatement après sa mort, & fût tellement portée pour les souffrances, qu'elle se disoit à soi-même, *Souffrons mon Ame ;*

Ame, souffrons, nous aurons le bonheur de voir Dieu après cette vie, il ne peut manquer à sa promesse, il m'a promise cette faveur. Elle confia à une de ses Sœurs, que lors que parmi ses douleurs elle imploroit le secours du Ciel, on lui disoit interieurement, *N'en fais-je pas assez pour vous, lors que je vous afflige ?* comme si on lui eut dit qu'il n'eût pas de plus grand bonheur, que de souffrir pour Dieu; aussi ne soupiroit-elle qu'après la Croix, & disoit bien souvent, *Souffrons, souffrons mon Ame, pour augmenter nôtre amour. Cependant*, ajoûtoit-elle à la Reverende Mere Prieure, *si* Vôtre Reverence *sait des actes plus parfaits, je la conjure de me les remettre en memoire, puis qu'il n'est rien que je ne desire de faire, & de souffrir pour l'amour du Seigneur.*

La veille de la Presentation elle tomba dans un assoupissement qui fit apprehender pour une letargie, le Medecin conseilla de lui faire donner les Sacremens; avant de le faire, on lui remontra le bonheur qu'elle alloit recevoir par le Viatique: son zele & sa ferveur l'animerent jusqu'à ce point qu'elle revint de cet assoupissement, s'asseia sur un siege, demanda pardon à ses Sœurs de ses mauvais exemples, & à Dieu de ses fautes, & reçut ses Sacremens sur les dix heures du soir, parmi les actes les plus fervens d'une vive foi, d'une ferme esperance, & d'une ardante charité; remerciant le Seigneur de ce qu'il lui faisoit la grace de mourir Fille de l'Eglise, & de sa Seraphique Mere THERESE, & de ce qu'il avoit eu tant de bonté, que de la fortifier parmi ses douleurs, pour pouvoir communier avec les autres au Chœur. Elle continua dans cet état, & avec un grand calme jusqu'au premier de Decembre, qui fut le jour de son decès: elle expira fort tranquillement, âgée de 66. ans, Professe de 41. son calme interieur, ou plûtôt l'éclat de sa gloire, rejalissoit sur sa face; tous en admiroient la beauté, qui marquoit quelque chose plus que humain.

LA VIE

De la Reverende Mere Catherine de la Mere de Dieu.

LE Pere de cette Demoiſelle étoit iſſu de l'ancienne & Noble Famille de *Cano* & *Sandoval* en Eſpagne, ſa Mere deſcendoit de celle de *Viſchere* & *Longin* dans le Païs-Bas; l'un & l'autre ſe conformoient en tout aux maxime d'une vie parfaitement Chrétienne.

Jean Gomez Cano & *Sandoval* ſon Pere, ſe porta dès ſon bas âge à la vertu, & eut une devotion toute ſinguliere pour la *Sainte Vierge*, il eut auſſi le bonheur d'en recevoir des faveurs extraordinaires. Il partit d'Eſpagneur pour la Flandre à la fleur de ſon âge, & y épouſa la Fille de Mr. de *Viſchere* & de Madame *Longin* le 28. Octobre 1600. l'*Archiduc Albert* lui confera la Charge d'Auditeur Géneral, qui lui donna tant de fatigues, qu'il en tomba dangereuſement malade, juſques-là même, que les trois plus habiles Medecins & deux Chirurgiens d'*Anvers* dirent à ſon Epouſe, qu'il ne paſſeroit pas la nuit du dernier Decembre, & qu'il expireroit lors que la mer s'abaiſſeroit: le Malade informé de cette triſte nouvelle, redoubla ſa confiance dans la *Sainte Vierge*, & lui promit de faire une Neuvaine devant ſon Image à *Hault*, ſi elle le ſecouroit dans ce preſſant beſoin: à peine eût-il fait ce vœu, qu'il s'endormit, (ce qu'il n'avoit pû faire tout le tems de ſa maladie,) il vit en ſonge qu'un Cardinal d'une gravité majeſtueuſe, le menoit par la main dans une chambre embellie de damas rouge, & où il y avoit trois degrez & une alcove: il vit enſuite quelques Pages d'une beauté à charmer, & dans l'alcove un

Hom me

Homme bien grave, vétu d'un rochet blanc, & assis sur un Trône des plus magnifiques; ce Cardinal, à ce qu'il lui parut, le fit mettre à genoux, & lui mettant la main sur la tête, s'écria: *Venez Anges, Archanges, secourez ce Malade.* Il s'éveilla là-dessus, conta sa vision à la personne qui en prenoit soin, & crut fortement que ces Pages étoient des *Anges*, ce Cardinal, *Saint Charles Borromée*, & celui qui étoit sur le Trône, *Saint Gregoire le Grand*, parce qu'il leur étoit fort devot.

Sa Garde lui conseilla de se rendormir, & lui dit que le repos le retabliroit dans une parfaite santé; à peine eût-il commencé à sommeiller, qu'il songea d'être à deux doigts de la mort, & de voir des flâmes sortir de sa bouche: ce songe l'effraia, il implora instamment le secours de la *Sainte Vierge*, & il vit en même tems cette bonne Mere avec un Habit blanc & un Manteau, qui donnoit tant d'éclat à sa beauté, que jamais il ne se vit rien de plus charmant; elle portoit une aiguiere en main, & mouilla la bouche du Malade pour éteindre l'ardeur de la fievre, qui le consumoit, & à l'instant il se crut parfaitement gueri. La chose arriva effectivement, les Medecins le furent voir sur les neuf heures du matin, & lui aiant pris le poux, qu'ils trouverent le plus regulier; ils dirent que cette gueriſon ne pouvoit être que miraculeuse.

Le Malade en reconnoissance de cette faveur, fit dire tous les Samedis une Messe dans la Chapelle de *Nôtre-Dame du Rosaire* dans le Couvent des Peres Dominicains, & on trouva que jusqu'à l'an 1653. on en avoit déja dit plus de 2700. tant pour cette occasion, que pour d'autres faveurs, qu'il avoit reçuës par les merites de la *Sainte Vierge.*

Quelques années après il fit un voiage jusqu'en Espagne, & resta quelque tems à *Madrid*, ce fut dans cette grande Ville qu'il fit paroître l'horreur qu'il avoit

du peché, & ſon ardeur pour la vertu; il emploioit le plus de tems qu'il pouvoit à viſiter les Egliſes, & ſingulierement celles où il ſe trouvoit quelqu'Image miraculeuſe de la *Sainte Vierge*: il fit vœu à cette bonne Mere de ſacrifier à ſon ſervice le premier enfant que Dieu lui donneroit, après ſon retour au Païs; & il le fit effectivement, car il eut une Fille, qui ſe porta d'elle-même avec tant d'ardeur au ſervice de cette Reine des Anges, qu'elle voulut ſe rendre une de ſes veritables Filles dans la Reforme de la Sainte & Seraphique Mere THERESE; trois de ſes Sœurs ſuivirent ſon exemple.

Il n'étoit rien de plus degagé de la terre que ce Seigneur, quelqu'inſtance qu'on lui fit, il refuſa une des premieres Charges de la Sicile, dont le Roi vouloit le gratifier, pour reconnoître ſa vertu, & ſes merites. Il imita en cela l'exemple du *R. P. Melchior Cano* Dominicain, très-celebre par ſa ſainteté, & par le mépris des honneurs: ce grand Religieux étoit de la même Famille, que ce Seigneur dont nous parlons ici. La Sainte & Seraphique Mere THERESE fit ſon eloge au *R. P. Bannes* ſon Confeſſeur, dans une Lettre qu'elle lui écrivit; elle lui dit ces paroles: *Hier j'eus l'honneur de parler à un de vos Peres appellé* Melchior Cano, *& je diſois en moi-même, que s'il ſe trouvoit dans vôtre Ordre pluſieurs perſonnes d'un eſprit ſi ſublime que le ſien, on en feroit des hommes d'oraiſon: ô qu'il a un bel eſprit! ô que cette Ame eſt grande devant Dieu! j'ai euë une ſatisfaction toute ſinguliere d'avoir eu le bonheur de lui parler.*

Don Jean de Palafox Evêque d'*Oſme*, dans la reflexion qu'il fait ſur les paroles de cette Sainte, ne fait pas ſcrupule de dire, que ce grand Homme doit avoir été un des plus grands Saints de ſon ſiecle & de ſon Ordre. Et *Don Alphonſe de Cardenas* Grand d'Eſpagne, dans l'eloge qu'il en fait, rapporte que *Philippe II.* convaincu de ſa ſcience & de ſa vertu, lui offrit l'Archevêché de *Tolede*, qui

ne se confere cependant pour l'ordinaire qu'aux Personnes de Sang Roial, & que ce bon Pere s'en excusa avec tant d'instance, que le Roi ne voulut pas le presser là-dessus, & lui promit même pour satisfaire à ses desirs, que jamais il ne reveleroit pendant sa vie l'offre honnorable qu'il lui avoit fait, ni son refus genereux: mais lors que ce Monarque apprit les nouvelles de sa mort, il assista à ses exeques; & les ceremonies achevées, il se leva, & s'écria à haute voix la tête découverte en presence des Seigneurs de sa Cour & des Religieux: *Ce Pere a été très-savant, mais aussi très-Saint; je lui offris l'Archevêché de* Tolede, *& il l'a refusé, ce qui marque combien il étoit humble; il me conjura même de ne jamais en parler pendant sa vie, je l'ai fait, & je le publie après sa mort, pour qu'on connoisse son éminente vertu.*

De même *Mr. Cano* ne se laissa jamais prendre par l'éclat des richesses ou des honneurs; les traverses mêmes le plus desolantes, ne purent ébranler ce cœur, qui s'abandonnoit en tout au bon plaisir de son Dieu; il n'est point de calomnies, dont on ne tâcha de ternir son honneur, il n'est point de perte de biens, qu'il ne dût souffrir, jusques-là même qu'il se vit emporter les plus belles de ses Terres; mais insensible à tous ces malheurs, il benissoit, à l'exemple de *Job*, le Nom du Seigneur, & ne paroissoit pas moins gai, que s'il eût été dans la plus favorable prosperité: Dieu charmé d'un courage si Chrétien, le remit en honneur, & le combla de nouvelles faveurs, comme nous l'allons voir dans la suite.

Il avoit un procès le plus important à *Bruxelles*, & courit risque de le perdre, point par faute de bon droit, mais parceque ses papiers étoient par malheur tombez entre les mains du parti contraire, qui se flatoit déja du bon succès de sa cause, toute injuste qu'elle fût. Ce Seigneur n'en reçut pas un petit déplaisir, il s'en fut aux Franciscains pour y faire celebrer la Messe, à l'honneur

de

de *Saint Antoine de Padoue :* à peine fut-il entré dans le Cloître, qu'il rencontra un jeune Pere d'un visage fort beau & grave, qui lui demanda en Espagnol, le sujet de son déplaisir ; il lui en fit le recit, & ce bon Pere le consola beaucoup, & lui dit : *Faite dire la Messe à* Saint Antoine, *& soiez seur que vous recouvrerez vos papiers.* La Messe finie, un de ses Amis vint effectivement lui dire, qu'on les avoit retrouvez : il en fut tout transporté de joie, & retourna au Couvent pour remercier ce jeune Pere de l'asseurance qu'il lui avoit donné de cet heureux succès ; mais on ne seut le trouver, & on l'asseura même que pas un des Religieux ne savoit la langue Espagnole : ce qui fit qu'il crut que *Saint Antoine* l'avoit consolé en personne propre, & l'avoit secouru dans un besoin si pressant. Il remercia le Seigneur de la grace, qu'il lui avoit faite par les merites de ce grand Saint.

Si ce Seigneur benissoit Dieu dans les rencontres les plus facheuses, Dieu paroissoit aussi se faire un plaisir de le benir, non seulement par l'effusion de ses graces, mais encore par la multiplication de sa Famille : il lui donna comme à *Jacob* douze enfans, quatre fils & huit filles ; trois moururent avant l'usage de la raison pour être transplanté comme de belles fleurs dans le Ciel ; tellement qu'ils resterent à deux garçons & sept filles, dont quatre embrasserent la Reforme de la Sainte & Seraphique Mere THERESE, & y ont éclaté en vertu ; deux moururent en Espagne, en opinion de sainteté, & la derniere finit sa sainte vie dans le celibat : les deux fils s'engagerent dans le mariage dans le Païs-Bas, & y sont morts en parfaits Chrétiens.

Lors qu'il vit son mariage couronné de ces douze étoilles, il garda la continence avec sa Femme, & ne la regarda plus que comme sa Sœur : il s'étudia dès lors à être tout à Dieu, & à ne s'écarter en rien de la voie de ses commandemens : il continua cette pratique jus-

ques

ques près de cent ans, dans une pureté de conſcience ſi grande, que ſon Confeſſeur ne trouvant pas matiere d'abſolution, ne lui donnoit qu'une ſimple benediction, & l'envoioit communier; rien du monde ne le touchoit, & il ſe degageoit de toute autre affaire, que de celle de ſon ſalut: non qu'il eût manqué de jugement dans ce grand âge, puis qu'il a toûjours été dans un plein ſens juſqu'à la mort, mais par un certain dégoût des vanitez du ſiecle: ſi on lui parloit de quelqu'affaire qui le concernoit, ou ſes enfans; il ne diſoit rien d'autre, ſinon: *Dieu faſſe ſelon ſon bon plaiſir, ſon Saint Nom ſoit beni en tout, je m'abandonne à ſes ſoins, l'adverſité & la proſperité me ſeront également agréables, parce que je ne veux que ce qu'il veut.* Lors qu'il rendoit viſite à ſes Filles Carmelites, il leur diſoit ſouvent: *Que le commerce avec les hommes lui étoit inſupportable; au contraire il trouvoit tant de plaiſir à ouïr parler de choſes ſaintes, qu'il en venoit juſqu'aux larmes.* Ce qui obligeoit bien ſouvent ſes Filles à changer de diſcours, pour ne pas trop l'atendrir.

Il s'appliqua fort à l'exercice de l'oraiſon, juſques-là même qu'il y emploioit des deux à trois heures, lors qu'il étoit dans un âge aſſez avancé; on l'y vit un jour pas moins immobile qu'une ſtatuë, ce qu'on attribua à ſon profond recueillement, on le porta dans le Couvent des R. R. P. P. Carmes, il y reſta toute la journée, les Religieux reçurent une grande conſolation d'une converſation ſi ſainte, & étoient très-édifiés de ſes entretiens ſpirituels: ſon Directeur cependant l'obligea à reſter chez ſoi, crainté qu'il n'intereſſa ſa ſanté, que le grand âge n'affoibliſſoit que trop: ce Seigneur ſe ſoûmit à ſes ordres, qui ne lui étoient pas peu deſagréables: mais ſe voiant privé du bonheur d'entendre la Meſſe, il obtint la permiſſion de la faire dire chez ſoi, dans une Chapelle, où il fit dreſſer ſept petits Autel pour y faire ſes ſtations, y vaquer à la priere ſelon ſa pratique, &

implorer

implorer le secours de ses Saints Patrons, qui n'étoient pas en petit nombre.

Sur la fin de sa vie, Dieu qui vouloit augmenter sa couronne dans le Ciel, lui fit ressentir de si cruelles douleurs de la pierre, qu'un cœur moins fort que le sien n'eût seu les supporter. Il s'étonnoit lui-même de ce qu'il pouvoit les souffrir, & disoit à sa Fille : *Hélas ! je ne sais comment je puis survivre à des douleurs si sensibles.* La veille de sa mort, son Confesseur lui demanda : *S'il souffroit avec plaisir ? Ouy, mon Pere*, lui répondit-il, *je veux souffrir ou mourir avec* Sainte Therese, *son cœur ne soûpiroit, non seulement après la croix pour s'y soûmettre, mais encore il desiroit ardamment de l'embrasser, j'en fais de même.*

Il pria qu'on lui dit encore la Messe le lendemain, pour qu'il put communier, quoiqu'il eut déja reçu le Viatique ; il se prepara à cette action sainte d'une maniere la plus Chrétienne, & reçut son Dieu parmi ses sentimens les plus fervens de contrition, d'humilité, d'amour, & de confiance dans le secours de la *Sainte Vierge.* Il ne se peut expliquer combien grandes furent les graces qu'il en reçut, il fut toute la journée entierement absorbé en Dieu ; il donna ensuite la benediction à ses enfans tant absens que presens, les exhorta à vivre en paix & en union, & à être parfaitement soûmis à leur Mere, & leur donna l'adieu en peu de mots ; la foiblesse ne lui permettant pas d'en dire davantage, il resta ensuite dans un doux recueillement, son esprit tout occupé en Dieu jusqu'à trois heures du Vendredi matin : il perdit pour lors la parole, mais non le jugement qu'il conserva jusqu'à la mort : son Confesseur lui appliqua differentes Indulgences, & entr'autres celle du Scapulaire, après quoi il expira tranquillement le 18. Fevrier 1654. son visage devint blanc & vermeil, pas moins que s'il eût encore été dans sa jeunesse, & s'il n'eût fait

que

que sommeiller : ce beau teint inspiroit de la devotion à tous ceux qui venoient le voir, & une grande consolation à ses enfans, qui ne doutoient point de son bonheur.

Anne de Vischere & *Longin*, qui eut l'honneur d'être son Epouse, merite aussi quelque part à cette histoire, son Pere *Jean de Vischere* s'est rendu recommandable par sa fidelité à Dieu & au Roi ; il a deu souffrir de grosses pertes de biens pour soûtenir les interêts de l'un & de l'autre : Dans le tems que le Païs-Bas se revolta contre le Roi, il abandonna sa maison d'*Anvers*, & se retira à *Berghen-op-zoom* avec sa Famille, pour ne pas se trouver parmi la faction des rebelles ; lors que les Heretiques emporterent cette Ville, il en sortit par une porte pendant qu'ils entroient par une autre, & abandonna tous ses meubles au pillage pour sauver plus commodement son Epouse, qui étoit en couche, & qui s'appelloit *Catherine Longin* ; elle descendoit en droite ligne de cet ancien *Longin* Cavalier Romain, qui ouvrit le côté de nôtre aimable Sauveur d'un coup de lance, & qui se convertit ensuite, & porta toûjours cet aimable Sauveur dans son cœur, jusques-là même que ses Descendans conservent le même esprit comme nous le voions dans ce dernier siecle : Il eut les premieres Charges dans l'Armée Romaine : un de ses Descendans fut envoié de *Rome* en Bourgogne, en qualité de Mestre de Camp General, & de-là il vint s'établir au Païs-Bas. C'est de cette illustre Tige, que *Catherine Longin* tira sa naissance, & sucça cette sainteté des mœurs, qui l'a fait admirer de tout le monde, & qui lui faisoit conformer sa vie à celle de la *Sainte Vierge*, dont elle imita particulierement la pureté : enfin étant aux approches de la mort, comme elle vit le demon auprès de son lit, elle s'écria : *Le Satan croit m'effraier, mais je ne le crains pas, toute ma confiance est en Dieu, & dans sa sainte Mere.* Ensuite élevant sa

voix,

voix, comme si elle n'eût été en rien incommodée, elle entonna le *Te Deum* au grand étonnement de ceux qui étoient presens; & faisant une petite pause, elle leur dit: *N'entendez-vous pas comme les Anges chantent de concert avec moi les louanges du Seigneur?* Aiant acheve cet Hymne, elle reçut les Sacremens avec une devotion très-tendre, & expira enfin fort tranquillement.

Anne sa Fille, suivant les traces d'une si sainte Mere, mena une vie la plus Chrétienne; quelqu'avantgée qu'elle fut des plus belles qualitez de la nature, jamais n'en conçut-elle la moindre gloire: une personne prenant un jour son portrait en main, lui dit, qu'elle devoit avoir été bien superbe dans son bas âge, puis qu'elle étoit d'une beauté si charmante: *Pardonnez-moi*, lui repartit-elle, *je n'ai jamais cru être belle.* Ce qui fait assez voir combien elle étoit degagée de tout ce qui fait le plus grand plaisir des gens du siecle.

On ne pourroit assez admirer quelle fut l'égalité de son esprit parmi les disgraces les plus facheuses: quelque persecution, quelque calomnie, quelque perte des biens qu'elle deut souffrir, jamais n'en vint-elle à la moindre plainte, elle essuia le tout avec un courage invincible, & disoit fort frequemment, que quoiqu'il lui arrivât, jamais elle n'en concevroit le moindre déplaisir: ce qu'elle fit paroître effectivement à la mort d'une sienne Parente qui la desherita pour favoriser un sien Neveu: ses amis la pousserent à faire casser un testament si injuste, & à poursuivre son droit, mais elle leur dit avec une grande tranquilité d'esprit: *Nous avons plus de bien que de vie, je souhaite mille bonheurs à celui qui est l'heritier; puisque Dieu en a disposé de cette maniere, je ne les souhaite, ni pour moi, ni pour mes enfans.*

Dieu l'affligea aussi par de facheuses & longues maladies, qu'elle souffrit avec une patience plus qu'humaine; tous s'étonnoient qu'elle fit paroître tant de vertus

parmi

parmi de si grands maux : quelqu'incommodée cependant qu'elle fût, elle vecut jusqu'à l'âge de 82. ans, & Dieu ne permettoit ces souffrances, que pour augmenter sa couronne dans le Ciel, en augmentant son merite sur la terre.

L'onziéme Juin 1661. elle fut atteinte d'une douleur de côté, & d'une colique si cruelle, qu'en même tems elle fut attaquée d'une fievre, qui se redoubloit à chaque moment : elle souffrit l'une & l'autre avec joie, & avec un parfait abandon au bon plaisir de Dieu ; jamais plus contente que de pouvoir souffrir ces douleurs pour son amour : elle vit bien que cette maladie la menaçoit de mort, & elle s'y prepara d'une maniere la plus Chrétienne : elle passa la nuit du 12. & le matin du lendemain parmi les actes d'un amour fervent, quatre heures avant son decès, elle tint les yeux continuellement fixez vers le Ciel, & soûpiroit après cet heureux moment qui devoit l'unir à son Epoux. Elle expira enfin un peu après le midi, parmi les tendres sentimens d'une parfaite charité.

Sa mort arriva le jour que la Ste. Eglise solemnise la Fête de *S. Antoine* ; il paroit que ce grand Saint voulut la tirer de ce monde pour reconnoître la devotion qu'elle lui portoit, & le beau present qu'elle lui fit l'année precedente d'un grand Tableau qui representoit le miracle qu'il avoit fait à l'endroit de son Mari, selon que nous l'avons rapporté ci-dessus : quelque cassée qu'elle fût de son grand âge, sa face parut sans ride, d'un teint le plus doux, & d'une mine riante, & qui ne ressentoit rien d'affreux ; bien loin d'inspirer de l'horreur, elle inspiroit de la devotion à ceux qui vinrent la voir : ce qui fit croire que Dieu avoit déja recompensé ses belles vertus dans le Ciel.

Tout ce que nous avons rapporté des Parens de nôtre *Catherine*, ne donne pas peu d'éclat à sa naissance, mais

mais voions comme elle l'a honorée par la sainteté de sa vie.

Elle nâquit le premier Fevrier 1604. à douze heures de nuit, on l'appella dans les saints Fonds *Catherine Marie:* la nature & la grace tâcherent de la rendre parfaite; elle étoit doüée d'une beauté charmante & d'une prudence au-dessus de son âge, joignoit à cela une gentilesse d'esprit, & une innocence de mœurs si grande, qu'elle ravissoit tous les cœurs: quoiqu'elle eut des attraits à se faire aimer de tous, elle ne s'étudia qu'à aimer le Seigneur: les actions de son bas âge ne ressentoient rien de l'enfant, sa devotion montoit jusqu'à celle des personnes les plus avancées: elle dressoit de petits Autels dans son Oratoire, & un petit monument le plus devot dans la Semaine Sainte, pour y vaquer à la priere, & contempler le Mystere d'un Dieu souffrant: la lecture des bons livres faisoit tout son plaisir, elle en acheta en assez grosse quantité; il n'étoit rien de plus charitable envers les pauvres que cette jeune Demoiselle, étant en pension auprès de quelques personnes devotes, & aiant portée avec soi tout ce qu'elle avoit épargnée dans la maison de son Pere; elle changea d'abord des pieces d'or en petite monnoie, pour les distribuer aux necessiteux, & jamais elle ne leur refusoit la charité; elle trouvoit une si grande consolation à les soulager, qu'elle ne se reservoit quoique ce fût pour ses petites douceurs: elle étoit d'un naturel bienfaisant, & ne souhaitoit rien plus que de rendre service à tous, sans cependant offenser le Seigneur: car elle avoit une telle horreur des moindres fautes, qu'elle s'examinoit bien souvent pour voir, si elle n'étoit pas coupable de quelques-unes, & prioit même ses petites Compagnes de l'avertir charitablement, lors qu'ells découvriroient quelque défaut dans ses actions, avec promesse de leur dire un *Ave Maria*, ou de leur faire un present à chaque fois qu'elles l'en avertiroient: ainsi

elle

elle pratiquoit en même tems l'humilité & la reconnoissance envers ses Compagnes.

Elle trouva tant de plaisir parmi ces exercices de pieté, qu'elle demanda pour grace de ne pas être rengagée dans le monde, mais quoiqu'elle fit, ses Parens l'obligerent à retourner chez eux, & lui dirent que si elle avoit envie de se consacrer à Dieu, elle devoit du moins connoître ce que c'étoit du monde, avant de le quitter, & pour rendre sa vocation plus solide.

A peine fut-elle de retour, qu'elle commença à trouver du goût dans les vanitez du siecle: son humeur douce & complaisante, l'engagea insensiblement dans les compagnies, à ne pouvoir même s'en défendre; elle se relacha de cet esprit de devotion, qui lui avoit été si cher, & son plus grand plaisir étoit de parcourir des Histoires & des Romans: elle s'enfonça jusqu'à ce point dans ces folies, que plusieurs disoient, que ses commencemens avoient promis quelque chose de grand, mais que son engagement dans les vanitez, leur faisoit perdre tout espoir: & à dire vrai, à en juger des apparences, il ne se pouvoit humainement qu'elle brisât ces grosses chaînes qui l'attachoient au monde; mais Dieu la soûtenoit de sa main, & vouloit l'arracher tout d'un coup des vanitez du siecle.

Quelqu'engagée qu'elle fût parmi les divertissemens, Dieu la touchoit dans son interieur, & lui faisoit connoître l'inconstance de ces beautez, qui donnent si avant dans les yeux des hommes: il la faisoit reflechir (quoiqu'en quelque façon malgré elle-même) sur le dernier sort de cette chair mortelle, qui doit servir de pâture aux vers: & ces pensées s'imprimoient tellement dans son esprit, qu'elle en concevoit une haine de soi-même, & abhorroit ces esprits superbes qui établissent leur gloire sur la ruine de la reputation des autres, & disoit que quiconque souhaite d'être honorée, ne doit pas manquer

quer de respect aux autres : *Hélas !* s'écrioit-elle, *rien ne desagrée plus aux yeux d'un Dieu qu'un cœur superbe, & rien ne le charme qu'une parfaite humilité*) *qui nous rend si aimables à tous.* Ces sentimens lui inspiroient un dégout des Compagnies.

Elle avoit une horreur extrême du peché, quelque parti avantageux qu'on lui proposât, elle crut ne pouvoir jamais s'y resoudre, & disoit à quelques Confidentes : *De bonne fois, je ne sais d'où me vient cette étrange humeur, j'abhorre tout engagement, & il me paroit que si je devois m'y resoudre, un Roi ne me suffiroit pas.* Point qu'elle mépriſât qui que ce fût, mais parce qu'elle apprehendoit l'esclavage : elle ne savoit comprendre comment on pouvoit se resoudre à l'embrasser : elle vit un jour que son Pere temoigna beaucoup d'estime & de caresses à deux Gentilhommes, qui s'étoient donnez l'honneur de lui rendre visite : elle s'informa adroitement du sujet de leur voiage : on lui dit qu'ils venoient de la part d'un Seigneur de qualité pour la demander en mariage, elle en conçut un si grand deplaisir, qu'elle en tomba grievement malade : le Medecin, ne pouvant deterrer l'origine de son infirmité, dit, qu'elle devoit s'être affligée : sa Mere s'informa, si effectivement elle avoit reçu quelque deplaisir, & lui commanda de lui en confier le sujet : elle lui repondit, *Hélas ! ma Mere, je me suis effraiée de ce que j'ai appris que vous vouliez m'engager dans quelque parti, je vous avouerai ingenument, qu'il ne se peut que je m'y resoude, je me soûmettrai en toute autre chose à vôtre bon plaisir, mais dans cette rencontre je dois faire le mien, puis que je n'y sens point le moindre panchant.* La Mere se mit à sourire, & lui dit d'un ton le plus tendre, *N'apprehendez point, ma Fille, nous ne ferons rien à vôtre insçu, jamais nous ne songerons à vous établir à moins d'avoir consulté vôtre inclination là-dessus, nous agirions contre nôtre devoir si nous poussions un*

de

de nos Enfans à un état qu'il n'agréeroit pas : c'eſt à eux à le choiſir, & non pas à nous, il n'eſt rien de plus libre que l'engagement, nous laiſſerons le tout à vôtre diſpoſition : Cette réponſe diſſipa tellement ſes inquietudes, qu'en un moment elle ſe trouva parfaitement retablie.

Elle commença dès lors à reprendre la lecture ſpirituelle, dont elle s'étoit privée par trop d'engagement dans les vanitez du ſiecle, elle y puiſa tant de belles lumieres, qu'enfin elle forma le deſſein de faire divorce avec le monde, pour ne vivre qu'à Dieu, ſous la conduite de la Venerable *Mere Anne de Saint Barthelemy.*

Une de ſes Sœurs moins âgée avoit déja cette même vocation, elle n'oſoit cependant le découvrir, elle attendoit que ſon Aînée eut choiſi un état avant d'embraſſer le ſien. S'entretenant un jour aſſez confidemment, elles ſe declarerent mutuellement leur deſſein, & reçurent une grande conſolation, de ce que Dieu les appelloit au même genre de vie, & ſe voiant plus étroitement unies par la grace que par la nature, elles ſe reſolurent de preſſer leurs Parens, pour qu'ils conſentiſſent à l'execution de leurs pieux deſſeins.

Elles en trouverent une occaſion favorable, aiant la veille *Saint Luc* reſtées ſeules après ſoupé avec Pere & Mere dans la chambre, nôtre *Catherine*, comme l'aînée, prit la parole, les remercia d'une maniere la plus tendre & la plus honnête, des bons ſoins qu'ils avoient pris, & ſingulierement de ce qu'ils leur avoient inſpiré un grand amour de Dieu ; elle leur dit : *Qu'aiant tâché de les élever dans les maximes Chrétiennes, elles ſe flattoient, qu'ils ne s'oppoſeroient pas au deſſein, qu'elles avoient conçu d'embraſſer la vie Religieuſe, puis qu'elles devoient leurs vocations à leurs ſaints avis.* Elles ſe jetterent incontinent à genoux, & les conjurerent de permettre qu'elles puſſent ſuivre l'attrait du Seigneur, qui les appelloit à la Reforme de la Sainte & Seraphique Mere THERESE, & leur

dirent de ne pas se lever de terre, à moins qu'ils n'eussent donné leur consentement.

Le Pere étonné d'un discours si fort & si judicieux, se leva de table sans dire mot, mais pas sans verser force de larmes; il fit quelques tours de chambre pour songer à cette affaire, il sentoit dans soi-même son cœur se partager par deux differens amours: l'amour paternel le poussoit à ne pas se priver de deux Filles, qui lui étoient si cheres, l'amour de Dieu lui inspiroit de ne pas lui ravir; ces deux cœurs qui souhaitoient ardamment de se consacrer à son service, & de ne pas s'opposer à leur bonheur, la Mere ne souffroit pas moins d'inquietude: mais enfin l'un & l'autre cedant aux instincts de la grace, & à l'effort de l'amour de Dieu, consentirent qu'elles embrassassent cette vie austere, & se souvinrent de la prédiction que la Venerable *Mere Anne* leur avoit faite, que quelques unes de leurs Filles, quelques engagées qu'elles fussent dans les folies du monde, se retoudroient enfin à se faire Carmelites.

Ces deux ferventes Sœurs, ravies d'avoir obtenu ce consentement, s'en furent dès le lendemain trouver la Venerable *Mere Anne*, qui étoit actuellement avec le *R. P. Hilaire de S. Augustin* Vicaire Provincial, leur proposerent leur dessein, & les conjurerent de leur faire la grace de les admettre dans la Reforme; ils la leur accorderent avec plaisir, & fixerent le jour de la vêture à la Fête de la *Presentation*, l'an 1623. il y eût une si grande foule de monde, qu'à peine pûrent-elles entrer dans l'Eglise: Madame la Ducheſſe de *Bournonville* se fit un plaisir de les accompagner dans cette ceremonie, elle eut le bonheur de participer au merite de ce sacrifice qui étoit si agréable au Seigneur, & d'en recevoir une signalée recompense.

Puis que la premiere fois que la Reverende Mere *Catherine* fut Prieure, elle donna l'Habit & le Voile de Religion

ligion à Mademoiſelle ſa Fille, ce qui verifia la prophetie qu'en avoit faite la Venerable *Mere Anne de Saint Barthelemy* : la tenant un jour par la main dans le Couvent où elle étoit entrée à l'âge de quatre à cinq ans avec Madame ſa Mere, qui avoit un Bref pour cette effet, la *Venerable Mere* lui dit: *Celle-ci ſera ma Fille*; elle fut depuis Chanoineſſe à *Mons*, où elle ſouffroit beaucoup, ſans ſe plaindre jamais, entr'autre, d'une Fille de Chambre, qui la maltraitoit étrangement. S'avançant en âge, elle ſe mit ſous la conduite du *R. P. Penequin* de la Compagnie de *Jeſus*, fit des progrès admirables en la vertu, ſe determina de ſe rendre Carmelite; en aiant ſollicité Madame ſa Mere un an entier inutilement, ſe reſolut d'effectuer ſon deſſein ſans ſa permiſſion, ſe derobant à ce ſujet de la maiſon maternelle le 14. de l'an 1643. âgée de 21. elle crut de s'embarquer pour venir à *Anvers*, mais un orage l'obligea de differer juſqu'au lendemain, paſſa la nuit au Beguinage de *Bruxelles*, & partit le matin en habit de Beguine pour n'être reconnuë en chemin, reprit ſes habits ſeculiers pour entrer au Couvent, où elle fit ſon Noviciat avec une ferveur indiſcible, profeſſa ſous le nom d'*Anne Eugene de S. Barthelemy*; ſon grand merite l'y fit élire quatre fois Prieure, & y a extrémement avantagée la Religion tant pour le ſpirituel que pour le temporel, d'exemples & de paroles: les grandes communications qu'elle avoit avec Dieu dans l'oraiſon, lui donnoit aſſez de force (qu'on admira en elle) de faire toûjours le plus parfaite, comme auſſi ſa tendreſſe compatiſſante & infatiguable aux beſoins des Malades, & cependant toûjours rude & ſans pitié pour elle-même dans les grandes infirmitez, dont Dieu l'a exercée, & qu'elle a ſupportée avec une patience invincible; ſa charité bien faiſante étoit univerſelle, & ſon humilité éclatante, ſa capacité extraordinaire; ce qui fit dire à nôtre *R. P. Dominique de la Sainte Trinité* (viſitant ce

Couvent en qualité de General :) *Qu'il n'avoit jamais rencontré tant de belles qualitez dans une seule personne, de naissance, d'esprit, de Religion, des talens de gouverner avec tant de soûmission & de déference pour ses Superieurs.* Elle mourut étant Prieure l'an 1680. le 9. Decembre âgée de 59. ans, laissant à cette Communauté (dans le regret de sa perte, outre l'exemple de ses vertus) la Chronique de cette Fondation qu'elle a composée par obéissance, avec toutes les Vies des Filles de notre *Venerable Mere*, entre lesquelles elle a meritée de faire nombre, l'aiant parfaitement meritée.

La se conde fois que la Reverende Mere *Catherine* fut Prieure, elle reçut Madame la Ducheſſe de *Bournonville*, Fille de Monsieur le Prince d'*Espinoy*, laquelle inspirée de quitter le monde, abandonna ses enfans, ses richesses, & sa splendeur, se rendit susceptible de la grace, entrant dans ce Couvent âgée de 66. ans avec un extrême courage & force d'esprit, reçut l'Habit de Religion le 19. de Mars l'an 1657. & prit le nom d'*Anne Françoise de Saint Joseph*, reglant sa vie, sur celle de la Communauté, qu'elle édifia beaucoup par sa grande humilité & dependance, qui éclata sur tout, lors que sa Fille la Reverende Mere *Anne Eugene* fût sa Prieure, pour laquelle elle eut une soûmission d'enfant jusqu'à la mort, qui fut très-sensensible à la Communauté, qui n'oubliera jamais ses grands exemples de vertus signalées, bienfaits, & grandes aumônes, dont elle a secouru ce Couvent, où sa memoire sera toûjours en benediction, après y avoir vécu neuf ans & demi : elle alla recevoir la recompense de sa sainte vie le 19. Mars 1666. âgée de 75. ans, aiant fait ses vœux de Religion (entre les mains de sa Fille actuellement Prieure) quelques jours avant sa mort, selon le Bref de nôtre Saint Pere le Pape *Alexandre VII.* la seconde année de son Pontificat.

L'on a fait cette petite disgression touchant les vies

de

de ces deux dignes perſonnes qui meritent un volume à part, & dont les vertus relevent la gloire de leur illuſtre Famille de la Fondation des Carmelites Eſpagnoles d'*Anvers*, & de la Reverende Mere *Catherine*, dont nous pourſuivons l'Hiſtoire.

Dieu la voulant traiter en Ame forte, l'éprouva par de grandes maladies, & des peines interieures les plus deſolantes, mais rien ne fut capable d'alterer le calme de ſon ame, elle ſouffrit tout avec un courage invincible, & faiſoit des penitences les plus ſeveres, juſqu'à paſſer des nuits entieres ſur des orties,

Le demon ennuieux de ſa ferveur ne negligea rien pour la decourager, il lui repreſenta que ſa complexion delicate la rendoit incapable d'une vie ſi auſtere; il s'efforça de l'inquieter pendant l'Office, tantôt lui apparoiſſant en forme de nuage, qui l'empêchoit de voir, & qui rempliſſoit le Chœur de fumée, tantôt lui obſcurciſſant tellement la vuë, qu'elle ne pouvoit diſcerner les caracteres, ni lire deux mots de ſuite, ce qui ne l'humilioit pas peu: mais Dieu & la Venerable *Mere Anne* la fortifioient parmi ces rudes épreuves, qui ne continuerent pas moins de huit mois de ſon Noviciat.

Le R. P. *Paul Simon de* Jesus Maria General, arriva dans ce tems-là à *Anvers* pour y faire la viſite; il examina l'eſprit des Religieuſes, & dit à la Venerable *Mere Anne*, que Dieu deſtinoit la Sœur *Catherine* à quelque choſe de grand: il anima enſuite cette bonne Sœur à s'abandonner en tout au bon plaiſir d'un Dieu, & dès lors elle ſe porta beaucoup mieux, & jouït d'une plus grande tranquilité d'eſprit; tellement qu'elle eut le bonheur de profeſſer avec ſa Sœur la veille de *Sainte Catherine* 1624. ce qu'elles firent avec une joie & une ſatisfaction inexpliquable.

Après s'être engagée au ſervice d'un Dieu par les vœux ſolemnels, le démon attaqua nôtre Sœur *Cathe-*

vine en mille manieres : la principale peine qui l'inquieta le plus, fut la crainte d'être à charge à la Religion, à cause des obscurcissemens des yeux, qui la faisoient apprehender qu'elle ne devint aveugle ; elle confia sa peine à la Venerable *Mere Anne*, cette prudente Mere lui dit de ne pas s'inquieter là-dessus, que si Dieu permettoit qu'elle fût aveugle, toutes ses Sœurs & elle-même se feroient un plaisir de la servir.

Dieu ne permettoit toutes ces épreuves que pour la rendre une Epouse de la Croix, & pour la conduire dans la nuit obscure de la foi, & par un chemin parsemé d'épines ; il vouloit la degager de cet amour sensible, qui se change bien souvent dans une recherche de soi-même. Cette foi obscure faisoit mettre toute sa confiance en Dieu seul, elle repetoit bien souvent ces tendres paroles : *Quomodò miseretur Pater filiorum, misertus est Dominus timentibus se, quoniam ipse cognovit figmentum nostrum. Dieu ne connoissant que trop nôtre foiblesse, n'a pas moins de compassion pour nous, qu'un Pere en a pour ses enfans.*

Quelqu'obscure que fût cette foi, elle lui faisoit déterrer des veritez les plus sublimes, qui lui representoient les vanitez du monde, comme des ombres & des mensonges : elle fut bien du tems tellement penetrée des pensées de l'éternité, qu'elle en perdoit le repos, & dit un jour à une de ses Confidentes : *Qu'elle se voioit abîmée & environnée de Dieu, pas moins que l'oiseau l'est de l'air, & le poisson des eaux de la mer.* Elle s'écrioit bien souvent : *Satiabor Domine cum apparuerit gloria tua. Ah ! Seigneur quelque faveur que vous me fassiez dans ce monde, jamais ne serai-je rassasiée, que lors que j'aurai le bonheur de vous posseder.*

Quoique cette foi la fit vivre à un Dieu caché, elle lui donnoit assez de lumieres, pour penetrer le sens de l'Ecriture, & particulierement les Sentences de *Job*, dont

dont elle se servoit, pour consoler les personnes affligées, qui lui rendoient visite.

Son amour envers Dieu étoit si ardant, que la moindre faute lui causoit un extrême déplaisir; si elle apprenoit qu'il se commit quelque crime contre son Createur, & singulierement parmi les Chrétiens, elle s'en affligeoit jusqu'à en être malade, & offroit même sa vie au Seigneur pour reparer l'offense qu'on lui avoit faite. Elle écrivit une fois à une amie, qu'à l'exemple du grand Prophete *Elie*, elle prioit Dieu qu'il l'enleva de ce monde, plûtôt que de souffrir, qu'elle vit une certaine affaire, qui ne pouvoit tourner qu'au deshonneur de Dieu; elle lui faisoit tous les jours un sacrifice de son cœur, pour qu'il eut la bonté de conserver tous les Chrétiens, & particulierement ceux de sa connoissance, dans sa grace & dans son amour. Elle s'écrioit bien souvent parmi les sentimens les plus tendres, & par un zele pour le salut de ses Parens: *Qu'importe que l'honneur, les richesses, la vie même; en un mot, que tout perisse, pourveu qu'ils eussent le bonheur de ne pas offenser Dieu, & de sauver leurs Ames.*

Cet amour d'un Dieu lui donnoit tant de force pour consoler les Affligez, ou par ses entretiens pleins de feu, ou par ses Lettres les plus touchantes, que plusieurs avoüerent ingenûment, qu'ils devoient à la Mere *Catherine* tout leur avancement dans la perfection chrétienne.

Il ne fut aussi rien de plus charitable à l'égard de ses Sœurs, que cette bonne Mere: une Religieuse fut un jour incommodee d'un chancre le plus sensible & le plus fâcheux, nôtre *Catherine* poussée d'un ardant desir de la soulager, importuna la Superieure de lui permettre de la pancer & de la servir: elle le fit d'une maniere si charitable, que la pauvre Infirme n'eut jamais de quoi se plaindre, & benit le Seigneur de ce qu'il donnoit tant de courage à cette bonne Mere, que d'exposer sa vie pour son service.

Elle

Elle se portoit avec tant de bonté à servir les autres, que jamais elle ne leur refusa quoique ce soit, tellement que comme on connoissoit son panchant, on l'employoit avec tant de confiance, que bien souvent elle se trouvoit en même tems accablée de sept à huit sortes d'ouvrages differens, qu'elle tâchoit cependant d'achever aux dépens même de son repos, pour ne pas donner le moindre sujet de déplaisir à ses Sœurs.

Les Pauvres se ressentirent aussi de son ardante charité, elle leur faisoit de grandes aumônes, lors qu'elle étoit en Charge, & leur en procuroit de dehors, lors qu'elle étoit Tourriere : enfin elle cherchoit à faire plaisir à tous, sans en témoigner le moindre déplaisir, & même à ce qu'elle dit à une Religieuse de *Terremonde*, elle ne manqua pas de jour l'espace de vingt ans, de demander le matin la grace au Seigneur d'être toûjours gaie, & de ne jamais faire paroître aucun chagrin à celles à qui elle rendoit du service.

Quelque portée qu'elle fût à faire du bien à tous, jamais elle ne s'attacha à qui que ce fût ; quelque perte qu'elle fit de ses Parens ou de ses Amis, elle ne s'en affligea en rien, le tout lui étoit agreable, parce qu'elle le prenoit de la main du Seigneur : quoiqu'elle deut se separer de sa Sœur la Mere *Marie Therese de Jesus*, avec qui elle avoit toûjours été unie l'espace de 42. ans par un amour le plus pur, & par une parfaite ressemblance de mœurs & de vertus, aiant professé & toûjours vecu avec elle ; elle ne fut cependant point touchée de son départ pour *Cologne*, ce qui ne témoigne que trop le peu d'attache qu'elle avoit à la creature, & fit paroître pour lors une humeur gaie, & une telle fermeté d'esprit, qu'elle lui mit le manteau sur les épaules, le grand voile sur la tête, & l'aiant conduite jusqu'à la porte, elle lui donna un tendre adieu pour toûjours, & lui dit : *Il suffit que je sache que mon Dieu veuille vôtre départ pour m'y soûmettre*

mettre avec plaisir. Il y avoit longues années, à ce qu'elle confia à une Religieuse, que Dieu lui fit connoître ce départ de sa Sœur, sans cependant qu'elle connut dans quel tems, & étoit tellement convaincuë qu'il devoit arriver un jour, qu'elle n'en avoit pas le moindre doute.

Outre toutes ces belles vertus, la Reverende Mere *Catherine* s'étudia à pratiquer l'humilité en toute rencontre, & en fit son caractere principal, jusqu'à ce point qu'on l'appelloit communément l'Ame humble, parce que toutes ses actions & toutes ses paroles exprimoient cette belle vertu : elle se consideroit comme un petit ver de terre, qui n'étoit digne que d'être foulé aux pieds ; & cet aneantissement de soi-même faisoit qu'elle se croioit indigne de parler à Dieu, & de le recevoir sous les Especes sacramentelles, & disoit fort frequemment qu'elle n'eût jamais osé approcher de l'adorable Eucharistie, si elle n'eût été animée d'une sainte confiance en Dieu par ces paroles : *Quoniam ipse cognovit figmentum nostrum.* Elle en agissoit de même à l'égard de toutes les Religieuses : quelqu'adroite qu'elle fût à faire toutes sortes de beaux ouvrages, si quelqu'une lui disoit, qu'elle eût mieux reussi, si elle l'avoit fait d'une autre maniere, & corrigeoit ce qu'elle avoit fait, quoiqu'elle diminuât quelque chose de sa beauté, envisageant dans son travail la perfection de son action, plûtôt que celle de l'œuvre, ce qu'elle pratiqua même plus d'une fois étant Superieure : *O quel bonheur !* s'écrioit-elle bien souvent, *de renoncer à ses propres lumieres, toute nôtre perfection consiste à suivre celle des autres.* Quelque éclairée qu'elle fût, elle faisoit quelquefois des demandes les plus simples, pour qu'on n'en conçut point tant d'estime, & lors qu'elle avoit achevé son Office de Prieure, elle rentroit dans son rang avec pas moins d'humilité, que si elle eût été la moindre des Novices, & ne se mêloit non plus des affaires du Cloître, que si elle n'en

avoit

avoit jamais euë de connoiſſance, à moins que l'obéïſſance ne lui commandât de dire ſon ſentiment.

Elle abhorroit tellement les Charges, qu'elle dit un jour confidament: *Que ſi elle ſavoit qu'on ſongea à la choiſir Prieure, elle prieroit le R. P. General de la priver de la voix paſſive.* Dieu cependant la deſtinoit à cette Charge: la Reverende Mere *Marie du S. Eſprit* étant ſur le point d'achever ſon Trienne, pria le Seigneur de lui inſpirer qui elle devoit choiſir, vit à l'inſtant une petite nuë avec ces mots: *La Mere Catherine de la Mere de Dieu*, & confia cette viſion à une de ſes Filles, & lui dit: *Le Seigneur a choiſie l'Ame humble pour nôtre Prieure.* Ce qui arriva effectivement, le lendemain on l'élut unaniment, mais elle en reçut un ſi grand déplaiſir, que ſi le R. P. Provincial ne lui eût fortement perſuadé, que c'étoit la volonté de Dieu, elle n'eût jamais pû ſe reſoudre à s'y ſoûmettre.

Il ne ſe peut expliquer avec combien d'applaudiſſement elle s'acquitta de cette Charge, qui n'eſt pas peu facheuſe; il n'étoit rien de plus humble dans ſes avertiſſemens, rien de plus zelée dans ſes corrections, rien de plus fervente à exhorter à la vertu, rien de plus charitable à compâtir aux foibleſſes de ſes Filles: elle joignoit la douceur à ſon zele d'une maniere ſi agreable, que toutes étoient charmées de ſa conduite, & n'eurent pas le moindre ſujet de s'en plaindre pendant les deux Triennes, qu'elle exerça la Charge de Prieure à *Anvers.*

Cette ſainte Ame fut atteinte de differentes infirmitez, un mal de ratte le plus ſenſible lui cauſa un martyre preſque continuel, elle le ſouffroit cependant avec un parfait abandon à la volonté de ſon Dieu; l'an 1659. elle fut attaquée d'une fievre violente, qui ne lui continua pas moins de quarante jours, ſans qu'elle en vint à la moindre plainte, elle étoit ravie de pouvoir ſouffrir pour l'amour de Dieu, & ſoûpiroit après de nouvelles

velles souffrances ; on crut la perdre pour lors, on lui administra les Sacremens, crainte de toute surprise : d'abord que le Prêtre entra dans sa cellule avec l'adorable Eucharistie, elle se jetta à genoux, quelqu'infirme qu'elle fût, pour marque de respect qu'elle portoit à cet aimable Dieu caché sous les especes du Pain. Tout le tems de sa maladie elle se soûmit à son Infirmiere, & lui disoit toûjours : *Faites comme il vous plaît, je suis à vos ordres.* Si Dieu la purifioit par tant d'épreuves, il la favorisoit de ses lumieres, qui lui faisoient connoître les choses les plus éloignées, & dit un jour à son Infirmiere : *Ma Sœur, dans le tems que vous entriez dans notre cellule, une voix interieure me dit : Votre Tante est morte*, l'Infirmiere, lui repartit : *Cela ne se peut, ma Mere, puis qu'elle n'est pas malade* ; mais incontinent après on apporta les nouvelles de sa mort, qui étoit effectivement arrivée, à l'heure même que la Reverende Mere *Catherine* avoit ouï cette voix interieure.

Une autre fois une certaine personne étant dangereusement malade, tout le monde asseuroit qu'elle ne s'en releveroit point, mais cette Reverende Mere soûtint qu'elle se gueriroit, comme il arriva effectivement, Dieu lui aiant revelé par une lumiere celeste, qu'elle échapperoit de cette maladie : tant de graces que le Seigneur accordoit à cette sainte Epouse, la rendirent aimable à la Venerable *Mere Anne*, qui en avoit une estime toute singuliere, & se fit un plaisir de la consoler, non seulement pendant sa vie par ces saints avis, mais aussi après sa mort par un parfum celeste qu'elle lui faisoit sentir, & par un secours tout singulier, lors que cette bonne Fille l'en requeroit.

Le demon jaloux de sa vertu, fit tout son effort pour l'inquieter ; aiant un jour preparé tout ce qui étoit de besoin pour l'enterrement de la Venerable *Mere Anne*, comme elle retournoit avec quelques autres sur les deux

heures

heures après minuit, elles ouirent un bruit épouvantable de ces esprits malins sur les dortoirs, qui ne les effraia pas peu, mais la Venerable *Mere Anne* les rasseura, & le bruit se changea en une risée de demons : la Reverende Mere *Catherine* travaillant une autre fois de nuit par obéïssance avec une autre Sœur, elles entendirent un fracas horrible dans un lieu, où elles étoient seures qu'il n'y avoit ame du monde, elles en furent saisies de fraieur, & à même tems elles ouïrent le rugissement d'un lion, comme s'il eût été sous leurs pieds, la crainte les accabla jusqu'à ce point, qu'elles furent contraintes de se jetter par terre, mais Dieu les consola dans ces rencontres, & ne manqua pas de leur donner du secours, pour triompher de leur ennemi.

Parmi les épreuves du demon, Dieu continua de lui donner des marques de son amour, en la degageant de ce qu'elle avoit de plus cher, & la Religion celles de l'estime, qu'elle faisoit de sa vertu & de ses merites : les Religieuses de *Terremonde* la choisirent pour Prieure, ce coup ne pouvoit lui être que très-sensible, outre l'horreur qu'elle avoit des Charges, elle se voioit fort infirme, & consideroit qu'elle alloit être privée de ses amies qui l'aimoient, & qu'elle aimoit également, & de la consolation qu'elle avoit de pouvoir honorer le Corps de la Venerable *Mere Anne* ; cependant convaincue que tel étoit le bon plaisir d'un Dieu, elle renonça à soi-même, & se soûmit à ce coup, qui eût deconcerté tout autre cœur que le sien.

La veille de son depart elle fit le soir une mortification au Refectoire, demanda pardon aux Religieuses des scandales qu'elle leur avoit donnée par ses mauvais exemples, & leur dit que ses inobservances étoient cause que Dieu le faisoit sortir du Couvent de sa Venerable *Mere Anne*, & qu'elle n'en sortoit que pour obeïr à ses Superieurs, voiant ses Filles fondre en larmes, elle les embrassa avec

beaucoup

beaucoup de tendreſſe, & dirent enſemble les prieres pour que Dieu benît ſon depart.

Lors qu'elle entra à *Terremonde*, on la reçût comme une charitable Mere : la douceur, & les marques de tendreſſe qu'elle temoigna à ſes Filles, leur firent croire qu'elle venoit les ſoulager plûtôt que les commander, & appliqua effectivement tous ſes ſoins à les conſoler, & à procurer le bien de ce Couvent, quoiqu'elle aima beaucoup la pauvreté ; le zele cependant qu'elle avoit de fournir aux beſoins de ſes Filles lui donnoit de la joie, lors que le Seigneur lui envoioit quelque aumône : il ne ſe peut expliquer avec combien d'ardeur elle ſe portât à la perfection de ce Couvent : elle y fit bâtir des Cellules, pour que chaque Religieuſe eût la ſienne en particulier, & inſpira à ſes Filles une ferme confiance dans les plaies d'un Dieu, & leur parloit avec tant d'efficace, qu'elle embraſoit leurs cœurs des flammes le plus pures de l'Amour divin, juſque là même que charmées de ſes diſcours, elles s'avancoient imperceptiblement, & environnoient cette ſainte Mere.

Elle reſſentit dans ce nouveau Couvent ſes douleurs de rate, & d'autres infirmitez, qui abregerent ſa vie ; mais qui augmenterent ſa vertu : elle ſouffrit cependant le tout pour l'amour de Dieu, & avec une humilité la plus parfaite : elle diſoit aſſez frequemment, *Hélas ! cheres Filles, que j'ai bien du ſujet de m'anneantir, puis que ma foibleſſe me permet pas de faire, ce que mon Office m'oblige d'enſeigner* : elle leur donnoit neanmoins les plus beaux exemples de vertu : & êtoit ſi modeſte, qu'elle devoit ſe faire violence, lors que la neceſſité la contraignoit à lever les yeux, & reconnoiſſoit juſqu'au moindre ſervice qu'on lui rendoit : elle ſoûpiroit inceſſamment après la poſſeſſion de ſon Dieu, une de ſes Filles la trouva plus d'une fois appuiée ſur une fenêtre, les yeux elevez vers le Ciel s'écriant d'un cœur tout em-

braſé

brasé d'amour : *Ah Seigneur ! quand me sera-t-il permis de jouir de vos doux embrassemens ? me laisserez-vous languir dans cet exil de miseres, où il ne nous est pas permis d'agir selon nos desirs ? ô que ce pelerinage est de longue durée ! que ce sejour est facheux ! brisez-en les chaînes, ô mon Dieu ! pour que je sois toute à vous.*

Ce desir de voir Dieu lui inspiroit celui de la mort : on remarqua même que dans les trois à quatre Chapîtres qu'elle deut tenir, elle en parla d'une maniere la plus touchante, comme si elle eût eu quelque pressentiment de sa mort prochaine : enfin Dieu pour combler ses vœux lui envoia une maladie, qui acheva sa belle vie.

Elle fut atteinte d'une fievre continue, tout le monde croioit qu'elle n'auroit pas de facheuse suite, mais cette Reverende Mere asseura qu'elle l'emporteroit de ce monde, & se disposa à ce triste passage d'une maniere la plus édifiante : sa douleur de ratte se redoubla en même tems, qui joint à l'ardeur de la fievre, lui causa une soif à ne pouvoir être éteinte ; la medecine ne la soulagea en rien, elle en prenoit cependant les remedes par un motif d'obéïssance : quelque douleur qu'elle souffrit dans le corps, elle n'en fit point de plainte : son cœur ne cessoit de soûpirer après son Dieu : *Hà, Seigneur !* s'écrioit-elle : *Quand viendrez-vous, vous me faites languir, venez au plûtôt, je vous en conjure ?* & reflechissant d'abord sur ces paroles, elle disoit : *Non, mon Dieu, n'avancez pas ma mort d'un moment, je suis contente de souffrir selon vôtre bon plaisir, quand bien même ce seroit jusqu'au jugement dernier.* Pour s'entretenir dans ces saintes pensées, elle avoit fait mettre son lit de telle maniere, que lors qu'on ouvroit la fenêtre, elle pouvoit envisager le Ciel, & la faisoit ouvrir fort souvent pour contempler cet Objet, qui faisoit tous les soûpirs de son cœur.

Tout ce qui la consoloit parmi ces saintes impatiences étoit l'adorable Eucharistie, qu'elle recevoit fort fre-

frequemment avec une devotion la plus exemplaire, on lui adminiſtra enfin l'Extrême-Onction parmi les tranſports les plus tendres de l'amour divin; elle demanda enſuite pardon à toutes ſes Filles avec une componction ſi humble, qu'elle tira les larmes de leurs yeux: le Confeſſeur lui demanda, ſi elle agréoit qu'il retournât la voir immediatement après la Meſſe, ou s'il pouvoit aller voir une autre Malade, qui étoit à l'extremité, lui répondit d'une maniere la plus tendre: *Allez voir cette pauvre Affligée, cher Pere, mais ne tardez pas à venir.* Il s'en alla incontinent, & étant de retour, il la confeſſa de rechef, & fit la recommandation de l'Ame, dans le tems que cette ſainte Moribonde redoubloit les élans de ſon amour, & faiſoit à Dieu les aſpirations les plus touchantes: lors que le Prêtre dit ces paroles; *In manus tuas Domine commendo Spiritum meum*, elle dit d'un ton bas JESUS MARIA, & expira en prononçant ces ſaints Noms (qu'elle avoit toûjours reverée pendant ſa vie) le 29. Août 1664. âgée de 60. ans & environ 7. mois, Profeſſe de 40. dont elle en paſſa deux en qualité de Prieure dans le Couvent de *Terremonde.*

Il n'étoit rien de plus beau à voir, que cette ſainte Fille après ſa mort, ſon viſage étoit d'un teint le plus doux & le plus beau du monde; une certaine joie éclatoit ſur ſa face, qui faiſoit croire que c'étoit un rejalliſſement de ſa gloire: tous la publierent Sainte, & ne pouvoient aſſez ſe raſſaſſier d'admirer ce Corps qui charmoit tous les Aſſiſtans. On peut croire avec juſtice que dès lors elle jouïſſoit de Dieu, puis qu'une Ste. Ame la lui recommandant pendant ſa maladie, eut le bonheur de la voir interieurement d'une beauté parfaite, & jugea de cette viſion que cette ſainte Fille mourroit immanquablement, puis qu'elle avoit atteint le comble de la perfection.

Nous n'avancerions pas tout ce qui peut relever la gloire

gloire de cette parfaite Religieuse, si nous ne publions point les vertus de ses Sœurs, dont elle étoit la Mere dans la vie spirituelle par ses avis, & par ses lettres le plus touchantes.

La premiere épousa en Espagne un Chevalier de l'Ordre de S. Jaque, qui fut Gouverneur de *Pampelune* Capitale de Navarre : elle étoit d'un naturel paisible & bienfaisante : la vertu, & les personnes qui la pratiquoient, lui étoient extremement à cœur : quelque facheuses traverses qu'il lui arrivât, elle ne se relachoit en rien de ses saintes pratiques, jusqu'à ce point même que tous admiroient cette ferme constance de son esprit.

L'estime, qu'elle s'étoit acquise pendant sa vie, ne parût jamais plus, qu'après sa mort : il n'en n'est point qui ne plaignît la perte d'une ame si sainte, & qui ne publiât ses hautes merites : ses Confesseurs ne pouvoient assez exalter sa pureté interieure : ses amis louoient la douceur de sa conversation, qui enlevoit leur cœur : les Riches publioient sa modestie & son humilité plus qu'humaine, les Pauvres prêchoient ses grandes aumônes, en un mot cette bonne Dame posseda tant de belles vertus, qu'un Pere Jesuite en fit neuf Oraisons funebres, ou plûtôt Panegyriques, en presence d'une grosse foule de Personnes de la premiere qualité, qui assisterent à ses Exeques, il rapporta entr'autre chose trois beaux miracles arrivez pendant son infirmité, & les visions qu'elle eut de la *Sainte Vierge* : de la Sainte & Seraphique Mere THERESE, & de la Venerable *Mere Anne* : il ajoûta qu'elle avoit predit le jour de sa mort, puis qu'elle dit quelques tems avant mourir : *On me portera à l'Eglise avec tous les Saints*, & effectivement elle mourut la veille de leur Fête sur le midi, l'an 1651.

Toute embrasée d'un amour seraphique, elle demanda pour grace qu'on l'enterrât avec l'Habit du Seraphique Pere *Saint François*, & on le lui accorda ; Dieu fit paroître

paroître une merveille tout à fait surprenant, on avoit mis son corps dans un coffre fermé à la clef, pour qu'on pût le transporter dans une autre ville : bien du tems après on dût l'ouvrir pour quelque pressant besoin, & bien loin d'y trouver le corps corrompu, comme il devoit naturellement l'être, on le trouvât dans son entier, & pas moins vermeil, que s'il eût encore été en vie, ce qui ne surprit pas peu ceux qui eurent le bonheur de le voir, & qui donna quelque certitude morale de sa gloire.

La seconde Sœur de la Reverende Mere *Catherine*, épousa aussi en Espagne un Chevalier de l'Ordre de *Saint Jaques*, elle étoit d'une beauté à charmer, ses belles qualitez pouvoient l'engager dans l'amour du siecle, mais Dieu lui fit naître tant d'épines & tant de traverses dans le mariage, que le monde lui étoit à dégoût : elle profita cependant de tout pour le Ciel, sa patience fut si surprenante parmi ces épreuves & les plus facheuses maladies, dont elle fut atteinte, que ses Confesseurs mêmes ne trouvoient pas de matiere pour l'absoudre : tous ses soins étoient de s'attacher uniquement à Dieu, & pour ne pas conserver le moindre obstacle à la grace, elle avoit coûtume de faire une Confession generale annuelle, & inspira cette sainte pratique à d'autres.

Son cœur étoit vuide du monde, & n'en portoit rien que l'habit seul, encore s'en depouilla-t-elle, lors qu'elle fut grievement malade : deux jours avant son decès : elle prit l'Habit & professa la Regle du Tiers Ordre de *Saint François* avec une devotion si tendre, qu'elle tira les larmes des yeux des Assistans : enfin elle expira tranquillement parmi les transports les plus doux de l'Amour divin, le 10. Novembre 1655. à huit heures du soir dans la fleur de son âge.

Son Corps parut le plus beau sous cet habit grossier, tout le monde la cria Sainte, non seulement par rap-

port à sa belle vie, mais encore parce qu'elle exhala après sa mort un parfum si doux & si agréable, qu'on eût dit qu'on eût brûlé une grosse quantité de pastilles les plus odoriferantes, quoique cependant on n'en n'eût pas brûlé du tout, & c'est ce qui n'étonna pas peu les Assistans.

La troisiéme Sœur, qui étoit la Cadette, resta dans le monde, non pour en goûter les faux plaisirs, mais pour en fouler les vanitez, & pour rendre tous les services possibles à ses Parens: elle soûtint aussi l'éclat de sa Famille par sa vertu & par sa bonne conduite; son esprit étoit fort pour les affaires, sa prudence admirable dans ses actions, sa pieté envers Dieu & ses Parens, étoit sans seconde: elle se faisoit un plaisir de soulager les Pauvres dans leurs besoins, jusqu'à même en porter le nom de Mere, mais quant à soi, elle se negligeoit en tout, & ne prenoit d'autre soin que de se mortifier par les jeûnes & les abstinences les plus severes: on attribua sa mort à cette rigueur, étant atteinte d'une fievre lente, elle n'osa la declarer, crainte qu'on ne la dispensât des jeûnes en Carême, & en fut tellemene affoiblie vers les Pâques que tous les remedes lui furent inutiles: elle se mouroit insensiblement, & quelque tems avant son decès, elle dit à sa Femme de Chambre: *J'entens que ma Mere parle*; cette Fille lui répondit: *Madame jouït de Dieu: Il est vrai*, lui repartit la Malade, *mais elle est ici, je l'entens aussi distinctement que si elle étoit en vie.* Cette bonne Mere lui avoit promis de l'assister à la mort, & de la conduire au Ciel, elle mourut incontinent après, d'une mort la plus Chrétienne, & en opinion de saintеté.

Enfin le Cadet de la Reverende Mere *Catherine* n'a pas donné moins d'exemples de vertu que ses Sœurs; quelques belles qualitez qu'il posseda, il ne s'en servit que pour le service de Dieu: tout engagé qu'il fut dans le monde par le mariage, il ne le touchoit que du pied,

il

il en conçut même un si grand dégoût, qu'il écrivit à une de ses Sœurs, que s'il eut pû rompre ses chaînes, il se fut enfoncé dans une solitude pour ne vaquer qu'à Dieu seul ; il mourut enfin parmi les sentimens les plus saints d'un parfait Chrétien, pour jouir d'un Dieu, qui avoit fait tout l'objet de son amour pendant sa vie.

Toutes ces belles morts ne nous font voir que trop le bonheur de cette sainte Famille, & ne relevent pas peu la gloire de la Reverende Mere *Catherine*, comme elle a relevé celle de ses Parens, par une vie la plus sainte, & la plus exemplaire.

LA VIE

De la Reverende Mere Marie Marguerite des Anges.

CETTE Fille nâquit à *Anvers* de Parens pas moins vertueux que riches; son Pere s'appelloit *Philippe de Valkanis*, sa Mere *Catherine de la Dichque*: on l'appella dans les saints Fonds *Marie Marguerite*, Dieu fit voir dès son bas âge qu'il la destinoit à quelque chose de grand. Elle ne faisoit encore que begaïer, lors que sa Mere l'ouit se plaindre une nuit, comme si elle eût été gênée d'une grande peine, elle lui en demanda le sujet. Cette Fillette lui repartit: *Hélas! ma Mere, je deplore mon malheur, il me fache de n'être pas morte dans le berceau, j'eusse été à couvert de grands perils, je n'eusse pas couru risque d'offenser le Seigneur.* Dieu lui inspiroit dès lors cette crainte du peché, pour qu'elle s'étudia à conserver la pureté de son cœur.

A mesure qu'elle croissoit en âge, elle croissoit en esprit pas moins qu'en pieté; tous étoient charmez de sa maniere d'agir si honnête & si Chrétienne: elle eut le malheur de perdre Pere & Mere dans son bas âge; convaincuë des perils qui se rencontrent dans le monde, elle songea à les éviter, & se retira chez des vertueuses Demoiselles, qui élevoient des Filles de son âge dans la vertu; elle y fit aussi tant de progrès en peu de tems, qu'elle servoit de modele à toutes les Pensionnaires. Il est bien vrai que demeurant deux ans chez une Dame de ses Parentes à *Nivelle*, elle s'engagea dans les Compagnie, son humeur gaie & agréable la rendant aimable à tous, mais sa prudence menagea tellement ses divertissemens

semens innocens, que jamais elle ne s'échappa des bornes de la modestie Chrétienne.

Plus se voioit-elle engagée dans le monde, plus elle s'efforçoit de s'attacher à Dieu; elle s'en alloit de grand matin secretement à l'Eglise, s'y confessoit & communioit bien souvent avec une devotion la plus tendre, & étant de retour chez soi, elle se preparoit pour accompagner les autres à la Messe, comme si elle ne l'eut pas ouït, elle continua cette sainte pratique bien du tems: mais enfin elle fut découverte par une Fille de Chambre, & par le Prêtre même qui la communioit; mais elle les pria du secret, ce qu'ils firent, non point sans admirer l'humilité & la devotion de cette bonne Demoiselle.

Ce saint exercice lui profita jusqu'à ce point, que, quoique tous se fissent un plaisir & un honneur de ses entretiens, elle n'y trouvoit que du dégoût, & se croioit hors de son centre: la grace qui triomphoit déja de son cœur lui inspiroit une horreur de la creature, & elle ne la conversoit qu'avec un extrême déplaisir; elle disoit souvent à son Dieu: *Hélas, Seigneur, je vois que les plus pauvres ne sont pas exemts de repos, & moi malheureuse que je suis, de quelque côté que je me tourne, je me trouve toûjours parmi des embarras qui me gênent.* Effectivement elle entra dans un tel degoût, que quelque divertissement qu'elle deut prendre, & quelque parti même des plus noble & des plus avantageux, qui se presentât, elle n'en fut touchée en rien, & ne put jamais se resoudre à un engagement.

Etant un jour dans l'Eglise de *S. Antoine* à *Nivelle*, & voiant que l'Autel n'y étoit pas des plus propres, elle en fut sensiblement touchée, & se dit à soi-même: *Quoi, je suis revétuë d'un beau satin parsemé de passemens d'or, & l'Autel de mon Dieu n'est orné que d'une etoffe usée? faut-il que l'esclave soit mieux couverte que son Seigneur? se*

peut-il qu'une criminelle, comme je la ſuis, paroiſſe en pompe en la preſence de mon Juge, qui n'a pour tout ornement que quelque reſte de vieux haillons? Cette reflexion la penetra ſi vivement, qu'elle ſe depouilla de ſes beaux habits, & en gratifia l'Egliſe pour en faire quelque riche ornement: Dieu reconnut ſa generoſité, il lui inſpira le deſſein de la vie Religieuſe dans la Reforme de la grande & Seraphique Mere THERESE: impatiente d'être revétuë de l'Habit de la *Sainte Vierge*, elle preſſa la Venerable *Mere Anne* de le lui donner. Cette bonne Mere fut charmée des merites de cette Demoiſelle, mais elle en conçut encore une plus haute eſtime, lors qu'en ſortant du Parloir, SAINTE THERESE lui apparut, & lui dit: *Voiez, ma Fille, la bonne Novice que je vous amene.* Elle ne douta point qu'elle ne deut être une parfaite Religieuſe, puis que cette grande Sainte lui en faiſoit un ſi bel eloge.

Elle lui donna donc l'Habit le 17. Novembre 1624. dix-huit mois avant ſon heureux trépas, avec le nom de Sœur *Marie Marguerite des Anges:* il ne ſe peut dire avec quelle ardeur elle ſe porta à la vertu, il n'étoit rien de plus fervente, rien de plus ſoûmiſe, rien de plus zelée que cette ſainte Fille: ſa Maîtreſſe pour faire une épreuve de ſa vertu, lui commanda de découdre de point en point une petite robbe, qu'elle avoit parfaitement bien travaillée, pour le petit JESUS, & blâma fort ſon ouvrage; cette bonne Fille parfaitement ſoûmiſe, le fit avec une grande ſimplicité, & n'en témoigna pas le moindre déplaiſir.

Elle fit tant de cas de l'obéïſſance, que jamais elle n'y reſiſta, huit jours même après ſa vêture, elle verſa force de larmes, lors qu'elle vit deux Sœurs faire leurs vœux ſolemnels; on lui en demanda le ſujet, elle répondit à la Veñerable *Mere Anne: Qu'elle envioit leur bonheur, & qu'elle ne pouvoit aſſez tôt voir le tems qu'elle pourroit, à leur exemple,*

exemple, faire le vœu d'obéissance. L'Oraison qui faisoit son étude principal, lui inspiroit ces doux sentimens: les onctions, qu'elle y goûtoit, l'animoient à se rendre parfaitement semblable à un JESUS obéissant jusqu'à la mort.

Dieu voulut faire une épreuve de son amour, & de ses saints desirs, il l'affligea d'une assez grande maladie, où elle fit éclater sa vertu, mais qui faisoit douter, si elle auroit assez de force de continuer la rigueur d'une vie si austere: la Sainte & Seraphique Mere THERESE, qui avoit agi en sa faveur à sa vêture, n'en fit pas moins à sa Profession; elle apparut de nouveau à la Venerable *Mere Anne*, & lui dit: *Ma Fille ne craignez pas de recevoir les vœux de cette Novice, elle est propre pour nous, & elle rendra de grands services à ma Reforme.* Ces paroles firent resoudre la Communauté à l'admettre à la Profession, elle la fit le 21. Novembre 1625. avec une ferveur d'esprit toute extraordinaire, jamais plus satisfaite que de se voir attachée par ses vœux à la croix de son JESUS.

Cet entier sacrifice qu'elle fit de soi-même à un Dieu, lui en procura une faveur toute singuliere: il la confirma dès lors en grace, selon que Dieu le revela à la Venerable *Mere Anne*, & qu'elle-même exprima sur le papier de sa Profession, par ces paroles: *Cette mienne Fille suivra à jamais l'Agneau divin, ce que j'ai signé de mon Nom, Anne de S. Barthelemy*, comme si elle eût dit: *Cette Ame, qui s'est unie à* JESUS *par ses vœux, ne s'en separera jamais.*

En effet elle s'unit dès lors tellement à Dieu, qu'elle ne pouvoit se lasser de jouïr de sa presence par l'exercice de l'oraison; elle y passoit bien souvent des nuits entieres, outre les heures communes de l'Ordre, tellement que la Superieure craignant qu'elle n'interessa sa santé, lui commanda de prendre son repos comme les autres, c'étoit le seul relâche qu'elle accordoit à son esprit, dans

tout

tout autre tems elle s'occupoit toûjours de Dieu, tout ce qu'elle voioit, lui servoit d'échelle pour monter à la connoissance de cét aimable Epoux : elle contemploit dans les fruits & les fleurs son infinie bonté ; en un mot il n'étoit rien qui ne l'excitât à admirer & publier sa sagesse par des sentimens si tendres, qu'elle raviſſoit les cœurs de ses Sœurs. Toutes s'étonnoient que tant de petites choses fussent capables d'imprimer ces belles pensées dans son esprit, & lui disoient : *Qu'elle agiroit mieux, si elle ne pensoit qu'à Dieu, & non à toutes ces bagatelles* ; elle leur repartit : *Mes Sœurs, ne découvrez-vous pas les grandeurs d'un Dieu dans ces petites choses*, & elle leur expliquoit ses pensées d'une maniere si forte, qu'elle embraſoit leur cœur, & suspendoit les forces de leur esprit.

Elle goûtoit plus Dieu dans l'adorable Euchariſtie que dans toute autre chose ; là elle y trouvoit dequoi arrêter toutes les pensées de son esprit, & tous les sentimens de son cœur ; lors qu'on l'exposoit en public, elle pouvoit s'en éloigner, & y restoit des jours entiers parmi des transports les plus doux, & des respects les plus tendres. La Venerable *Mere Anne* n'ignorant pas les effets surprenans qu'elle en recevoit, lui permit de communier plus frequemment que les autres.

De cette ardante devotion procedoit cet extrême desir, qu'elle avoit de faire des penitences les plus severes : elle se donnoit la discipline avec tant de cruauté, que le sang couloit en abondance de son corps, les cilices & les chaînes de fer lui paroiſſoient trop doux, si elle ne se privoit en méme tems de tout ce qui pouvoit lui faire le moindre plaisir.

Les demons jaloux de sa vertu l'attaquerent en mille manieres, & s'efforcerent plus d'une fois à lui ravir la vie ; ils lui apparurent sous des formes les plus horribles, & l'appelloient de son nom, même pendant l'oraison, ce qui ne l'effraioit pas peu, mais pour les combat-

tre

tre & pour en triompher, elle obtint la permiſſion de ſe découcher de bonne heure pour vaquer à l'exercice de l'oraiſon.

Dieu même pour augmenter ſa vertu & ſes merites, l'affligea aſſez frequemment par des maladies les plus ſenſibles; elle fut atteinte d'une fievre fort violente, cauſée par une ereſipelle, qui lui fit au côté gauche une plaie longue & large comme la main, & profonde de trois doigts; elle en reſſentit de ſi vives douleurs les cinq à ſix premiers jours, qu'on crut la perdre: on fut contraint de lui adminiſtrer les Sacremens, elle les reçut avec une devotion la plus tendre, & donnoit à ſes Sœurs de beaux exemples d'une patience plus qu'humaine: elle remercioit Dieu de la grace qu'il lui faiſoit de ſouffrir quelque choſe pour ſon amour, & lui repetoit bien ſouvent ces paroles: *Septies in die laudem dixi tibi*, lui témoignant que toute ſon occupation étoit à publier l'excès de ſes miſericordes: Il ſe forma encore une plaie bien plus grande dans ſon corps, qui ne cauſoit pas peu d'horreur; elle fut en même tems incommodée de pluſieurs apoſtumes, qu'on deut percer bien avant avec la lancette pour en faire ſortir le pus, ce qui lui cauſa une extrême douleur, ainſi ſon pauvre corps n'étoit qu'une plaie univerſelle, mais elle ſouffrit le tout avec un courage invincible, & avec une parfaite ſoûmiſſion au bon plaiſir de Dieu: ſes douleurs lui paroiſſoient bien douces, quelques ſenſibles qu'elles fuſſent: une choſe ſeule lui donnoit quelqu'eſpece d'un petit déplaiſir, c'eſt qu'elle étoit à charge à ſes Sœurs, & dans l'impuiſſance de reconnoître leurs ſervices.

Une des plus jeunes du Couvent, la voiant un jour parmi un doux calme, quoique plongée dans le plus fort de ſes douleurs, la congratula du bonheur qu'elle avoit de ſouffrir avec un cœur tout penetré de l'amour de Dieu. Elle lui repartit: *Hélas! chere Sœur, croiez-m'en s'il vous*

plaît,

plaît, je ne souffre pas seulement dans le corps, mais encore bien plus dans l'ame, je ne sens dans moi qu'aviditez, que secheresses, & qu'abándons interieurs : si on me precipitoit de haut en bas, & que tout mon corps en fut brisé, il me seroit bien plus doux de le souffrir, que l'état present où je me trouve ; je trouverois des roses parmi ces douleurs, & parmi celles-ci je ne sens que de rudes épines. Cette jeune Religieuse, qu'une ferveur sans beaucoup d'experience emportoit à de saintes saillies, lui dit encore une autre fois, qu'elle devoit s'estimer heureuse, puis qu'elle avoit de si belles occasions de souffrir ; en même tems la Malade fut attaquée d'un nouveau mal si violent, qu'elle s'en évanouit, & qu'on crut même qu'elle expira : étant revenuë à soi, elle lui dit confidemment, que quelque cruelle que fût cet excès, elle disoit à Dieu dans le fond de son ame : *Encore plus, Seigneur, encore plus, encore plus.* Dieu ne l'affligeoit de tant de maux, que pour le salut & la perfection d'une Ame, & il n'est rien qu'elle n'eut souffert avec plaisir, pour le lui procurer. Voici comme la chose arriva.

„ Etant Tourriere, un certain Religieux lui demanda, si elle étoit la Sœur *Marie Marguerite*, elle lui dit „ qu'oui : *Voudriez-vous bien*, lui dit ce Pere, *souffrir pour „ procurer la perfection d'une Ame ?* elle lui repartit : *Hélas! „ mon Pere, je m'en ferai un plaisir : Mais*, ajoûta ce Pere, *reflechissez bien à ce que vous dites, avant de vous „ engager dans une chose, dont vous pourriez vous repentir: „ Je le réitere*, repliqua cette bonne Fille, *je le réitere de „ tout mon cœur, & souffrirai avec joie tout ce qu'il plaira „ au Seigneur de m'envoier, pour procurer la perfection de „ qui que ce fût : Bien*, lui dit le Pere, *vous en ressentirez bien-tôt les effets.* Effectivement quatre jours après, „ elle fut atteinte d'une grosse maladie ; un mois s'étant „ écoulé parmi ces sensibles douleurs, le Religieux vint „ s'informer au Tour de l'état de la Malade, & aiant

„ appris

„ appris qu'elle souffroit des douleurs les plus cruelles ;
„ *Demandez-lui*, dit-il à la Tourriere, en soûriant, *si elle*
„ *ratifie la parole, qu'elle m'a engagée il y a quelque tems* :
„ La Tourriere lui fit ce message ; la Malade toute éton-
„ née la regardoit fixement sans dire mot. La Tourriere
„ lui dit : *Hé bien, chere Sœur, à quoi bon ce silence, le Pe-*
„ *re se rit de vos douleurs, & vous ne me dites rien* : la Ma-
„ lade lui repartit : *Dites-lui de ma part, que je m'aban-*
„ *donne au bon plaisir de Dieu, prête à souffrir tout ce qu'il*
„ *agrée ; ouy, en verité je n'aspire qu'après les souffrances,*
„ *& je les desire ardamment.* Bien du tems après le même
„ Pere retourna, & dit à la Tourriere : *La Malade a assez*
„ *soufferte, dites-lui, qu'elle prenne courage, & qu'elle de-*
„ *mande à Dieu son retablissement.* La Tourriere negli-
„ gea de lui dire, mais comme la Malade souffroit des
„ douleurs presqu'insupportables, & que la Commu-
„ nauté touchée de compassion, étoit allée prier au tom-
„ beau de la Venerable *Mere Anne* pour son soulagement ;
„ elle se souvint du message qu'on lui avoit fait, & le
„ lui fut incontinent dire : celle-ci levant les yeux vers
„ le Ciel, lui demanda pour grace d'être retablie en par-
„ faite santé ; elle l'obtint à l'instant, & se trouva gue-
„ rie en un moment. „ La Personne pour laquelle elle avoit tant souffert, fit un grand progrès dans la vertu, & s'y avançoit toûjours de plus en plus, jusqu'à l'an 1661. qui fut le dernier de sa vie.

Les Medecins asseuroient que si elle se relevoit de cette maladie, elle seroit tout au moins estropiée, éthique, & sujette à cent infirmitez ; mais quand ils la virent parfaitement retablie, ils ne douterent pas que la main de Dieu, qui l'avoit affligée, avoit sû le moien de la guerir par un Miracle tout-à-fait surprenant.

Outre cette signalée faveur, elle eut le bonheur d'en recevoir beaucoup d'autres ; JESUS-CHRIST & la Venerable *Mere Anne* lui apparurent bien souvent à *An-*

vers,

vers, & la consolerent dans ses peines: lors qu'il s'agissoit de quelque necessité publique, Dieu la prevenoit interieurement par l'instinct de sa grace, pour qu'elle détournât les coups par sa priere. Etant un jour couchée, elle sentit ce mouvement interieur, elle se leva incontinent du lit, & se mit en prieres, & importuna le Seigneur de flechir sa colere irritée contre le peuple; à peine eut-elle finie sa priere, qu'il s'éleva un horrible tremblement de terre, qui menaça la Ville d'une ruine to tale, mais qu'elle avoit arrêté par ses oraisons.

Les Superieurs la destinerent pour Fondatrice du Couvent d'*Oirschot* l'an 1644. il falloit une Ame toute penetrée de l'Amour divin, & animée d'une vive foi, pour fonder dans cette Place occupée par les Heretiques: elle prit un soin tout singulier d'élever ses Filles dans une parfaite observance & dans la vertu, elle y réussit si bien, qu'elle avoit une consolation singuliere de les voir tendre à Dieu, & disoit, qu'elle estimoit plus une de ces saintes Ames, que mille de ces lâches, qui vivent dans le siecle; elle s'écrioit bien souvent: *O Solitude! ô Solitude aimable! que vous procurez de grands avantages aux Ames, on n'en pourroit jamais expliquer le bonheur: Qu'il est vrai, ô mon Dieu! que plus on s'éloigne de la creature, plus on s'approche de vous.*

Elle conduisoit ses Filles d'une maniere la plus charmante, & les exhortoit dans les Chapîtres à la mortification des sens & à la perfection interieure, avec tant d'energie, que le demon n'avoit aucune prise sur elles; ne parlant que des choses du Ciel, mais si divinement, qu'on ne doutoit point que le *Saint Esprit* ne parlât par sa bouche. Sa ferveur la portoit au dehors, elle consoloit les Catholiques persecutez, raffermissoit ceux qui chanceloient dans la Foi, & faisoit même service aux Heretiques: sa charité la rendoit toute à tous, & ses Filles mêmes asseurerent qu'elle ne tenoit rien de l'homme,

que

que les souffrances, qui lui étoient fort ordinaires.

Elle resta 14. ans dans cette Fondation d'*Oirschot* 7. parmi les onctions interieures, & les 7. dernieres parmi les infirmitez & les peines interieures, qui ne lui causoient pas un petit martyre : 7. mois avant sa mort, elle ne cessa d'un moment de souffrir, ou par des coliques facheuses, ou par des fievres continuës, ou par une ardeur interieure qui la consommoit, jusqu'à ce point, qu'elle disoit bien souvent : *Il me paroit que je sens en moi-même les sensibles flâmes du Purgatoire.* Elle fut aussi atteinte de douleurs si etranges parmi tous ses membres, qu'on eut dit qu'on lui perçât les jambes & les pieds avec des pointes les plus aiguës, & on ne vit effectivement par tout son corps, que plaies & qu'ulceres. La pensée que tel étoit le bon plaisir du Seigneur, la consoloit parmi un martyre si facheux; son abandon à sa providence, faisoit enrager les demons, qui s'écrioient souvent en presence des Religieuses : *Marie Marguerite jusqu'à quand nous tourmenterez-vous avec vôtre divine Providence ?* Outre ces peines corporelles, elle fut plongée dans des abandons si cruels, qu'elle ne pût se défendre d'en faire quelque plainte à son Epoux : *Mon Seigneur*, lui dit-elle, *ne vous ai-je pas servi dès mon enfance ? pourquoi donc m'abandonnez-vous jusqu'à ce point, qu'il me paroit, qu'il n'y eut pas de Dieu pour moi ?* quelques sensibles que furent ces delaissemens, ils lui étoient agreables, parce qu'ils venoient de la main de Dieu, elle disoit même : *Qu'elle les souffroit avec joie, & qu'elle seroit aise d'en souffrir encore plus jusqu'au jour du jugement, si tel étoit son bon plaisir, que ce qu'elle souffroit, étoit peu de chose, par rapport à une éternité, & que ses pechez seuls meritoient de plus grandes souffrances.* Enfin Dieu la voulant retirer de ce monde, dissipa ses secheresses & ses douleurs, & lui rendit un parfait calme interieure ; elle reprit une beauté surprenante qui charma toutes ses Filles, & expira en cet état le 5. Feyrier 1658. âgée de 52. ans, Profesſe de 29.

LA VIE

De la Reverende Mere Isabelle du Saint Esprit.

QUOIQUE cette Reverende Mere ne prit pas l'Habit de la Reforme du vivant de la Venerable *Mere Anne de S. Barthelemy*, il paroit cependant qu'aiant été la premiere, qui le reçut après sa mort, elle doive avoir part à cette Histoire.

Elle nâquit d'une Famille pas moins recommandable par sa vertu que par sa noblesse; son Pere fut *Matthieu d'Arquine* Espagnol de nation, Chevalier de *S. Jaques*, & un Seigneur d'un si bel esprit, & d'une si sage conduite, qu'il merita des premieres Charges au service du Roi Catholique: le zele qu'il fit paroître pour la Foi, lui attira l'estime de tout le monde, & le rendit digne de l'alliance avec Madame de *Boisot* & de *Taxis*, fort renommée pour sa naissance dans le Païs-Bas; ils eurent douze enfans comme douze étoiles, qui devoient briller dans leur Famille: Dieu en enleva quatre dès leur bas âge, les huit autres embrasserent trois differens états; le Cadet s'engagea dans le mariage, mais il n'y fit pas longue vie: les deux autres Garçons embrasserent l'Etat Ecclesiastique, & firent paroître des exemples d'une vie vraîment Chrétienne: l'Aînée des cinq Filles resta seule dans le siecle, & épousa *Don Estevan de Gamarrhe*, Seigneur fort renommé pour ses belles qualitez & qui remplit avec applaudissement plusieurs emplois des plus importans: des 4. autres Filles, deux entrerent dans l'Ordre de *S. François*, les deux autres embrasserent la Reforme de la Sainte & Seraphique Mere THERESE, l'une à *Ypres*,

&

& on l'appella *Claire Eugenie Therese de Jesus*, & la seconde à *Anvers*, & porta le nom d'*Isabelle du S. Esprit*, c'est de cette derniere que nous allons dépeindre la belle vie.

Elle nâquit le 28. Juin 1606. elle fut appellée dans le Batême *Charlotte*, & dans la Confirmation elle prit le nom d'*Isabelle*, qui signifie un Septenaire de Dieu, & qui exprimoit les sept dons du *Saint Esprit*, qu'elle reçut pour lors, & qui la disposoient à soûtenir de grands combats pour la foi, & à en remporter des illustres Victoires par son amour.

En effet tout ce qu'on voioit en elle, conspiroit à cette fin, son naturel se portoit au bien : quelque difficile que fut la pratique de la vertu, elle n'y trouvoit que du plaisir; son esprit penetroit les choses les plus difficiles, & son cœur profitoit des belles instructions qu'on lui donnoit, docile à tout : elle fit paroître dès l'âge de huit ans du panchant pour la vie interieure; une sainte Religieuse qui la tenoit en pension, lui inspira cet esprit de recueillement, & elle en profita jusqu'à ce point, qu'elle y devança celles qui avoient deja vieilli dans l'oraison. Son naturel bien faisant, la portoit à soulager les autres; c'étoit lui faire un extrême déplaisir, que d'exalter ses merites, aimant mieux qu'on louât son prochain qu'elle-méme : il n'étoit rien de plus grave, ni de plus modeste dans les entretiens, elle ne s'y engageoit jamais, à moins qu'elle n'eût imploré le secours du Ciel, pour qu'elle n'y blessât en rien sa conscience; aussi Dieu la rappelloit souvent en elle-même parmi les Compagnies : fidele à suivre son attrait, élevant son cœur vers cet aimable Objet, dans le tems même qu'elle paroissoit la plus engagée dans les conversations : elle porta un an entier un rude cilice, & fit d'autres penitences pas moins severes.

De si beaux commencemens ne pouvoient promettre qu'une

qu'une meilleure suite ; un saint Ecclesiastique regardant fixement cette bonne Fille dans une belle Assemblée, fut prié d'en dire son sentiment, il répondit : *Je remarque en elle les principes d'une perfection sublime, à ce que j'en puis juger, Dieu la destine à de grandes choses pour sa gloire & pour son service.* Nôtre Venerable Pere *Dominique de* JESUS MARIA n'en conçut pas moins d'estime ; étant un jour environné d'une grande foule du monde à *Bruxelles*, & l'aiant apperçuë, il haussa le bras pour lui donner une medaillle, & témoigna par ce present, qu'il remarquoit en elle un fond de vertus, qu'il ne découvroit pas en toute autre.

Dieu charmé de tant de belles vertus, lui inspira enfin la retraite, ne sentant en soi aucun mauvais panchant, elle ne crut pas qu'il y eut du risque dans le monde, & ne savoit se resoudre à s'en éloigner ; mais la lecture des Oeuvres de la grande THERESE acheva, ce que Dieu avoit commencé dans son cœur : elle y lut ; *Que la Profession Religieuse étoit le chemin le plus seur pour atteindre le Ciel, quoiqu'on ne s'y sentit point poussée.* Touchée de ces paroles, elle dit : *Ma vocation est entre mes mains, j'embrasserai sa Reforme, non par panchant, mais par un pur amour de Dieu.*

Tous s'étonnerent de son dessein, envain tenta-t-on de l'en detourner ; elle prit l'Habit à *Anvers* le 8. Janvier 1629. à l'âge de 22. ans & demi : elle entreprit dès son entrée l'ouvrage de sa perfection, elle y avança d'une telle maniere, que ne cedant en rien à la ferveur des plus anciennes, elle eut le bonheur de goûter, qu'il n'est rien de plus doux que le joug d'un JESUS crucifié, & pour s'attacher plus fortement à la Croix de cet aimable Sauveur, elle fit ses vœux solemnels le 12. Janvier 1630. avec une joie inexpliquable : on lui donna le lendemain le Voile, & on lui mit le Manteau de la Venerable *Mere Anne*, comme pour la faire l'Heritiere de son double esprit.

Elle

Elle établit l'édifice de sa perfection sur les fondemens d'une profonde humilité, d'une parfaite obéïssance, d'une mortification continuelle, & d'une oraison la plus sublime, d'une vive foi, sans goût & sans ces onctions sensibles, que les Ames foibles cherchent avec tant d'empressement : elle s'étudia à conserver le calme dans son Ame, elle fuioit tout ce qui pouvoit y causer le moindre trouble ; ce repos interieur la rendit digne de posseder parfaitement Dieu dans son cœur, elle sentoit pour cet aimable Objet l'amour le plus fort & le plus desintereſſé : rien que lui seul ne combloit ses desirs, les heures entiers ne lui paroissoient que des momens, lors qu'elle les emploioit à contempler ses grandeurs. Elle trouvoit tant de plaisir parmi ces saints exercices, qu'elle disoit bien souvent : *Je me crois Bienheureuse, parce que Dieu est Bienheureux.*

Si elle se complaisoit en Dieu seul, Dieu témoignoit aussi qu'il trouvoit ses delices dans le cœur de cette sainte Epouse, & qu'il avoit le dessein de s'en servir pour sa gloire. On agissoit pour la Fondation de *Cologne*, la Reverendre Mere *Therese de Jesus* Conventuelle de *Bruxelles*, & nôtre *Isabelle* furent destinées pour l'entreprendre ; elles partirent & arriverent enfin dans cette grande Ville le 5. Decembre 1637.

Ces deux nouveaux Astres brillerent dans ce nouveau Carmel avec un éclat merveilleux ; la Mere *Therese* se rendoit recommandable par sa prudence & par sa charité, nôtre *Isabelle* par son humilité : quelque cachée cependant qu'elle voulut être, elle répandoit des lumieres, qui publioient ses vertus ; elles reçurent quelques Novices, qui promettoient quelque chose de grand, *Isabelle* s'en reputoit la moindre, & contribuoit de beaucoup à leur perfection par ses soûmissions les plus respectueuses : son amour pour Dieu lui inspiroit un esprit de retraite ; elle forma un jour le dessein de faire les exerci-

ces spirituels sur un fumier, croiant que son ingratitude & ses infidelitez à correspondre aux graces du Ciel, la rendoient digne d'un lieu si abjet. Cette action n'édifia pas peu ses Sœurs, & profita de beaucoup à cette sainte Fille; Dieu qui se fait un plaisir de repandre ses faveurs sur les humbles, lui en départit en abondance: ses entretiens étoient si remplis de Dieu, qu'elle liquefioit les Ames de ses Sœurs parmi les sentimens les plus tendres d'amour & de devotion; jamais elle ne fit paroître plus de zele & plus d'amour, que lors qu'on lui confia le soin des Novices, elle les instruisit d'une maniere si efficace, qu'elle les porta toutes à Dieu, & que même, quoiqu'elle les mortifiât, elle leur enlevoit le cœur.

Lors que la Reverende Mere *Therese* eut achevé son Trienne, on la rappella à *Bruxelles*; un depart si precipité n'accabla pas peu nôtre *Isabelle*, elle se vit en un moment chargée de tous les embarras du Cloître; elle fit querir l'Image de la Venerable *Mere Anne*, qui étoit en Ville, & l'aiant placée avec pompe dans son Couvent, elle dit à ses Filles: *Voilà nôtre Prieure, Dieu nous la donne pour telle, nous devons la reconnoître, & lui obéir en tout.* Elles eurent toutes une si grande confiance dans cette Venerable Mere, que dans tous leurs besoins, elles imploroient son secours, & en reçurent beaucoup de faveurs spirituelles & temporelles; elle écoutoit leurs plaintes du Ciel, & leur procuroit le soulagement necessaire. Cette Image de la Venerable *Mere Anne* leur procura celle de *Nôtre-Dame de Paix*. Voici comme la chose arriva.

Marie de Medicis Reine de France, aiant encouru la disgrace du Roi, s'en vint à *Cologne*, elle y tomba dangereusement malade; la Reverende Mere *Isabelle* lui envoia l'Image de la Venerable *Mere Anne*, pour qu'elle se confiât dans les merites de cette grande Sainte, de qui elle avoit dejà une fois reçuë la grace de sa guerison.

La

La Reine la reçut avec plaisir, & quoiqu'elle n'en obtint point son retablissement, elle en obtint cependant un parfait abandon au bon plaisir de Dieu, & avant sa mort, elle laissa aux Carmelites, en reconnoissance des faveurs qu'elle avoit reçuës, par l'entremise de la Venerable *Mere Anne*, l'Image de la *Vierge* taillée du Bois de *Nôtre-Dame de Montaigu*: la Reverende Mere *Isabelle* la reçut avec bien de la joie, & vit en même tems l'effet des deux visions, qu'elle avoit euës depuis quelques années.

Elle vit un jour en songe, étant encore à *Anvers*, un beau Vaisseau (avec une Vierge d'une beauté charmante, tenant le petit JESUS sur le bras gauche, & aiant un sceptre dans la main droite) qui faisoit voile vers l'Angleterre; elle fit signe de la main à une Religieuse de venir voir un Objet si ravissant. Une autre fois elle vit la même Vierge, non sur un Vaisseau, mais sur les épaules d'un Carme Dechaussé, qui lui apportoit ce don du Ciel, & qu'elle exposa sur un Autel, ce qui arriva effectivement. Cette sainte Image avoit été portée en Angleterre par cette bonne Reine, & après sa mort un Carme Dechaussé la lui apporta, & elle la fit mettre dans une Chambre sur un Autel, pour que la Communauté la reverât sous le tître de *Nôtre-Dame de la Paix*.

La Reverende Mere *Isabelle* ordonna qu'on solemnisât tous les ans la veille des Rois, la memoire de cette entrée magnifique de la Reine des Anges dans son Couvent: la Ville voulut avoir part à ces devots triomphes, elle pria qu'on exposât publiquement cette Image à la veneration du peuple, ce qu'on fit le quatriéme Dimanche du Carême. Une grosse foule du monde va tous les ans l'honorer ce même jour pour gagner l'*Indulgence Plenie-re*, & pour obtenir de cette sainte Reine de la Paix, du secours dans leur besoin.

Nôtre *Isabelle* ravie de posseder un si riche Trésor, forma le dessein de lui bâtir une Eglise magnifique, les

Superieurs l'approuverent, elle l'entreprit, & l'acheva par ses bons soins. Le Prince *Ferdinand*, Duc de *Baviere* & Electeur de *Cologne*, y mit la premiere Pierre le 16. Juillet 1643. cette ceremonie se fit avec une pompe la plus solemnele ; quelque saint que fut le zele de cette bonne Mere, on ne laissa pas de le blâmer, on la taxoit d'imprudente d'avoir entrepris un tel edifice, dans un tems, où elle devoit s'étudier à retrancher le necessaire, plûtôt que d'en venir à des dépences superfluës : Dieu permit même plus d'une fois, que l'argent lui manqua pour paier les ouvriers : il ne se peut expliquer avec quel emportement de colere l'Architecte s'en prit à cette pauvre Fille, mais elle souffroit tout avec un courage invincible, se reputant digne de toutes ces calomnies, que cet homme emporté lui imposoit, & apprenant à pardonner les fautes d'autrui, comme elle souhaitoit que Dieu lui pardonnât les siennes : quelque difficulté cependant qu'elle rencontrât dans cette entreprise, jamais elle ne manqua de rien, lors que le besoin la pressoit le plus ; Dieu se faisoit un plaisir de lui fournir le tout par des moiens extraordinaires : la *Sainte Vierge* même l'anima à poursuivre, elle la vit un jour en songe sur les murailles du nouveau Bâtiment avec la Croix sur les épaules, & elle à son côté sans aucun fardeau : ce qui lui fit connoître que cette aimable Mere se chargeoit du soin d'achever cet edifice, & de la soulager dans les embarras qu'elle y souffroit : dès le lendemain elle en eut des preuves, on lui porta l'Image de la *Sainte Vierge* avec la Croix, & les instrumens de la Passion de son Fils à ses pieds, & elle lui fit connoître qu'elle seroit bien-tôt déchargée de ce pesant fardeau, qui la gênoit extremément ; cette vision lui donna une grande consolation dans l'ame.

Dieu témoigna le soin qu'il prenoit de son Epouse, dans le tems qu'elle fut Prieure : étant un jour de *Pentecôte* legitimement occupée à écrire quelques lettres pendant,

dant le Refectoire, celle qui servoit à table, ne fut pas des trop satisfaite, que la Prieure s'en absenta un jour si solemnel; dans le tems qu'elle ruminoit cette pensée dans son esprit, elle vit nôtre aimable Sauveur dans sa plâce; il lui dit: *Allez appeller la Mere Prieure.* Cette bonne Sœur s'en courut lui dire: *Ma Mere, Nôtre Seigneur est au Refectoire, il appelle vôtre Reverence;* cette sage Superieure ne témoigna pas faire grand fond sur ce qu'elle lui dit: cependant n'ignorant pas que cette bonne Sœur recevoit bien souvent de pareilles faveurs, elle lui dit bien agréablement: *Il faut que je vous obéïsse au moins une fois l'an.* Aiant fermé sa lettre, elle s'en fut au Refectoire, sans qu'elle y vit le Seigneur: cette Religieuse toute confuse, se jetta la face contre terre les bras en croix avec quelques soûpirs: la Prieure pour dissiper l'étonnement de ses Filles, leur dit: *Cheres Filles, agréez-vous de savoir la conduite de cette Sœur, elle a vû visiblement que le Seigneur préside dans une Communauté, lors que la Superieure est legitimement occupée, faites fond sur cette verité, vivez dans cette foi, & Dieu sera toûjours le guide de vôtre vie.*

Elle ne negligea rien de tout ce qui pouvoit contribuer à l'avancement de ses Filles, jusques-là même que se jugeant par humilité incapable de les conduire selon ses desirs, elle importuna avec tant d'instance les Superieurs de lui donner du secours, qu'enfin on lui envoia la *R. M. Marie Therese de Jesus*, Fille de la Venerable *Mere Anne*, qui avoit vus ses beaux exemples, & qui en avoit humé tout l'esprit: ce fut sans doute cette Religieuse qu'elle vit en songe, & à qui elle fit un signe de la main, pour qu'elle vint voir l'Image charmante de la *Ste. Vierge*; car elles agirent de concert pour avancer son culte, & dès qu'elles se virent ensemble le 10. Mars 1649. elles partagerent tous les soins du Cloître, & avancerent tellement le nouveau Bâtiment, que les Religieuses s'y établirent la veille de nôtre *Ste. Mere* THERESE: mais voions

en particulier les vertus de la Reverende Mere *Isabelle.*

Dès son lever, elle élevoit son cœur à Dieu, se prosternoit en terre, & lui faisoit un sacrifice de toutes ses actions & de soi-même: elle s'en alloit ensuite la premiere au Chœur, où prosternée devant l'adorable Sacrement de l'Autel, elle faisoit des actes les plus fervens, d'une vive foi, d'une parfaite humilité, & d'adorations les plus respectueuses: elle offroit JESUS-CHRIST même à son Pere Eternel, unissoit ses actions à celles de cet Homme Dieu, & formoit l'intention de les faire dans le même esprit, & pour les mêmes fins qu'il faisoit les siennes, lors qu'il conversoit en terre: tellement que par cette sainte union elle rendoit ses actions les plus basses, d'un prix infini, & son sacrifice infiniment agreable au Seigneur. Elle faisoit grand cas de sa Profession, & la consideroit comme un état, qui l'engageoit à ne vivre qu'avec Dieu & que pour Dieu: la retraite lui étoit douce, c'étoit dans cette solitude que Dieu lui départoit les plus grandes faveurs; n'envisageant en toutes ses pratiques que son bon plaisir, elle ne s'écartoit en rien de l'observance des petites choses, parce qu'à ce qu'elle disoit: *Il n'est rien de petit dans ce qui concerne le service de Dieu, parce que tout nous porte à Dieu; au contraire, il n'est rien de grand dans le monde, parce que le Roiaume de* JESUS *n'est pas de ce monde.*

La pauvreté lui étoit extremément à cœur, ce vuide des creatures lui procuroit une plus grande plenitude de Dieu. *Moins je possede*, disoit-elle, *plus je suis satisfaite:* elle le fit bien paroître, dans le tems qu'elle manquoit d'argent pour paier les ouvriers: bien loin d'en recevoir quelque confusion, elle s'en estimoit plus heureuse; l'habit le plus usé, les portions les plus insipides, les Images les plus simples faisoient tout son plaisir: elle n'aimoit rien de ces vaines curiositez, qui ne nuisent pas peu à la perfection d'une Ame Religieuse, ni de ces tendresses

sen-

sensibles, qui tiennent plus de l'amour propre, que de l'amour de Dieu : si elle se trouvoit parmi les secheresses, elle acceptoit cette soustraction de la grace avec un parfait abandon au bon plaisir de Dieu, & se consoloit de ce qu'elle voioit d'autres par leur ferveur suppléer à ses lâchetez & à ses tiedeurs.

Il n'étoit rien de plus degagé des creatures, & de ses Parens même, que cette sainte Fille : elle ne sentoit aucune tendresse pour eux, que lors qu'il s'agissoit de la gloire de Dieu : ce parfait vuide la mit à couvert de ces sottes especes, qui irritent les passions, & ne troublent pas peu l'imagination par leurs phantômes : elle disoit que *l'unique chose que nous devons avoir à cœur pendant cette vie, est d'aimer & servir Dieu.* Lors qu'elle communioit, elle lui faisoit un sacrifice des puissances de son ame & de ses sens exterieurs, & le prioit de tellement les regles, qu'ils ne s'echappassent en rien, qui eut pû lui être desagreable.

Si elle sentoit, ou du panchant, ou de la repugnance pour quelque chose, elle reprimoit ces premiers sentimens de la nature par ces paroles *Tu solus*, comme si elle eut dit, qu'elle n'avoit d'autre inclination que celle de Dieu, & qu'elle ne vouloit agir en tout que pour son amour : elle étoit effectivement si degagée de la recherche de soi-même, qu'elle étoit prête à se soumettre en tout à ses Superieurs, quand bien même ils eussent dû l'envoier au bout du monde : jamais ne leur témoigna-t-elle, qu'elle agréât quelque chose, elle disoit : *Je veux tout ce qu'ils veulent, pour qu'il n'y eut rien de moi, où tout doit être de Dieu ; je cherche par eux ce que Dieu veut, & eux ne doivent pas chercher à satisfaire mes desirs, mais à me faire accomplir leur volonté, qui est celle de Dieu.*

Ce qui faisoit qu'elle accusoit l'obéissance d'imparfaite, lors, où qu'on n'obéit que par panchant, ou qu'on envisage en ses Superieurs leurs propres qualitez, plûtôt

que

que la perſonne de Dieu même, qui commande par leur bouche: voilà pourquoi, de quelque qualité que fut ſon Superieur, fut-il docte, ou idiot, jeune ou vieux, elle lui obéiſſoit également, parce qu'elle y conſideroit uniquement la Perſonne de Dieu; elle ne pouvoit ſouffrir même qu'étant Prieure on lui témoignât quelque tendreſſe particuliere, que celle qui eſt duë à toute Superieure. Son humilité fut admirable, quelqu'innocente que fut ſa vie, elle la croioit criminelle, & s'eſtimoit la plus grande pechereſſe du monde, non par rapport aux pechez qu'elle eut commis, mais par rapport à ceux qu'elle pouvoit commettre, puis qu'elle ſe croioit plus foible que toute autre, à moins d'un ſecours ſingulier de la grace. Elle exageroit les fautes (quoique legeres) de ſa vie paſſée, & diſoit: *Que ſi elle n'en avoit pas commiſes de plus grandes, elle en devoit toute la gloire à Dieu, qui avoit arrêté un panchant, qui ne la portoit qu'aux crimes, & que crainte que ſon grand foible ne ſuccombât, il l'avoit preſervée de ces grandes tentations, qu'il permet en d'autres pour leur épreuve, & pour leur perfection.* Elle ſoûtenoit même que cette aimable Dieu ne communique ſes graces, que pour faire éclater ſes miſericordes, & que par conſequent elle avoit un grand foible, puis que Dieu lui faiſoit tant de graces, & qu'il faiſoit paroître les traits de ſa miſericorde en ſon endroit, plus qu'à l'endroit de toute autre.

De-là procedoit ces bas ſentimens qu'elle avoit de ſoi-même, les louanges ne la touchoient en rien, tout ce qu'on diſoit à ſa gloire, ne lui inſpiroit que du mépris; convaincuë que tout ce qu'elle poſſedoit de bon, ne provenoit que de Dieu, & que tout ce qu'elle avoit d'imparfait, ne ſortoit que d'un fond inepuiſable de malice, que tout homme renferme dans ſoi-même: les mépris & les railleries lui étoient infiniment agreables, jamais plus ſatisfaite que lors qu'elle pouvoit ſervir de joüet aux autres; elle ſe faiſoit un plaiſir d'exercer les Offices les

plus

plus vils, & de servir la moindre de ses Sœurs ; c'étoit la chagriner, que de songer à lui rendre service, elle s'en croioit indigne, parce qu'à ce qu'elle disoit : *Il n'étoit pas juste que la Maîtresse servit la Servante.*

Parmi ces aneantissemens volontaires, Dieu exaltoit la gloire de cette chere Epouse, par les élevations les plus sublimes pendant l'Oraison ; elle trouva tant de goût à contempler les Mysteres d'un Dieu souffrant, que bien souvent on la vit sans autre mouvement, que celui du cœur, qui étoit tout absorbé en Dieu, tellement qu'elle passoit des heures entieres dans ce doux exercice, sans que son esprit s'en lassât en aucune maniere.

Mais Dieu qui se faisoit un plaisir d'enyvrer cette Fille de ses onctions les plus tendres, voulut la conduire de la Montagne du *Thabor* sur celle du *Calvaire* : Il la sevra bien-tôt de ses consolations, pour lui faire goûter l'amertume de la Croix ; elle resta près d'onze ans, sans goût & sans onctions parmi l'exercice de l'oraison : il n'étoit rien de plus froid que son cœur, rien de plus languissant que son amour, rien de plus vuide que son ame : en un mot, elle se trouvoit dans un état digne de pitié, quelques raions de lumiere, que Dieu lui repandoit de tems en tems dans l'ame, étoient le seul soûtien de son cœur parmi de si desolantes épreuves.

Dieu fit renaître le beau jour de sa grace dans cette chere Epouse, après une si longue épreuve, il la remit dans le calme ; son cœur ne brûloit plus que des plus tendres affections pour son Epoux, son esprit ne marchoit plus que parmi les lumieres les plus celestes qui lui découvroient les Mysteres cachez d'un Homme Dieu : ses heures d'oraison ne lui paroissoient que des momens, elle se voioit élevée jusqu'à la connoissance de l'adorable *Trinité* ; elle déterroit dans cet abîme inépuisable de grandeurs, un ocean de perfections, & une profusion infinie de graces sur les Ames ; ce qui faisoit qu'elle s'écrioit

avec

avec l'Apôtre : *Qui gloriatur in Domino glorietur. Que toute nôtre gloire ſoit en Dieu & de Dieu, lui ſeul eſt l'unique Sage, l'unique Beau, l'unique Tout-puiſſant ; lui ſeul peut ſatisfaire nos deſirs : que le viſible donc nous ſoit inviſible, & que l'inviſible nous ſoit ſeul viſible, il fait tout nôtre bonheur, nous trouvons tout en lui.* Elle ſe rejouïſſoit que Dieu eſt celui qu'il eſt, qu'il eſt le Bonheur par Eſſence, & qu'il ne dépend en rien des creatures pour être Bienheureux dans ſoi-même : elle n'agiſſoit en tout que pour lui plaire, & ſans d'autre vuë que celle de ſa gloire : quelques grandes que furent les lumieres, dont Dieu l'éclairoit, elle ſe ſentoit comme inſenſible en ſoi-même, quoique toûjours avec un parfait abandon à ſon bon plaiſir : elle ſouffroit même avec patience les égaremens importuns d'une imagination vagabonde, qu'elle ne pouvoit arréter en Dieu ſelon ſes deſirs.

Dieu même augmenta ſes inquietudes, il retira ſes lumieres, qui faiſoient tout ſon ſoûtien, & qui lui donnoient tant de belles connoiſances ; elle ſe voioit parmi les tenebres les plus épaiſſes : les Vertus Theologales paroiſſoient mortes en elle-même, elle n'étoit non plus touchée de la preſence de Dieu, que ſi jamais elle n'en eût goûté les douceurs : tout ce qui lui reſtoit de lumiere, étoit celle qui lui faiſoit connoître ſon état deſolant ; elle ſe croioit la plus ingrate & la plus deteſtable des creatures : en un mot il lui ſembloit impoſſible de ne pas être du nombre des reprouvez de Dieu, 4. à 5. ſemaines s'écoulerent parmi ces cruelles inquietudes, Dieu enfin les diſſipa : elle revit ce doux calme dans ſon Ame, JESUS-CHRIST lui apparut à la faveur d'une lumiere interieure la plus ſpirituelle, comme un objet remplit de graces, qui ne ſouhaitoit rien plus que de les lui départir, & de r'animer ſes lâchetez. Cette viſion calma la tempête qui agitoit ſon cœur ; elle eut le bonheur de ſe voir en un moment enrichie des faveurs du Ciel avec plus de profuſion

que

que jamais : ses vertus se ranimerent, son horreur pour le peché se ralluma, jusqu'à ce point, qu'elle eût preferée les peines infinies de l'enfer à la moindre faute ; parce qu'à ce qu'elle disoit : *Il y a de la justice dans ces peines, mais dans l'offense, quelque legere qu'elle fût, il ne s'y trouve rien que d'abominable, tout y est directement opposé à Dieu.*

Sa confiance en Dieu étoit toute singuliere, quelque miserable qu'elle se crut, elle paroissoit l'obliger à la secourir dans ses foiblesses : *Il est digne de la bonté de Dieu*, disoit-elle, *de faire plus de bien, où il y a moins de merite, & plus de besoin.* De-là procedoit cette insensibilité dans les plus facheux travaux, rien, quelque grand qu'il fut, ne la touchoit ; elle étoit comme un rocher au milieu de la mer, que les vagues n'ébranlent en rien : tout lui étoit agréable, parce que Dieu étoit son tout en tout, & qu'elle prenoit tout de sa main ; les creatures ne lui paroissoient qu'un neant par rapport à Dieu, elle en avoit un tel dégoût, que ce lui étoit une gêne mortelle que de leur parler ; jamais elle n'envisageoit personne, ni même ses Superieurs en face, elle abaissoit toûjours ses yeux au Chœur & au Refectoire, & élevoit son cœur à Dieu parmi les abstinences, & l'amertume de l'absynthe, dont elle assaisonnoit son potage : elle mangeoit ses portions, sans sauce, sans sel, & sans vinaigre, si elle y trouvoit quelque fois quelque chenille, ou toute autre chose capable de faire soûlever le cœur, elle se faisoit un plaisir de l'avaler, quelque repugnance qu'elle y sentit.

C'étoit l'obliger extraordinairement que de la charger d'emplois, quelques penibles qu'ils fussent, parce qu'elle desiroit ardamment de fatiguer son corps pour un Dieu, dans le tems qu'elle en goûtoit les plus tendres douceurs dans l'ame : pour se mortifier même d'une maniere plus rude, elle restoit les genoux en terre, non seulement pendant l'oraison commune, mais encore des nuits entieres devant l'adorable Sacrement de l'Autel.

Ce grand panchant pour les auſteritez, ne provenoit que de ſon grand amour ; il étoit tel que Dieu ſeul faiſoit tout l'objet de ſes penſées, & des tendres ſentimens de ſon ame : ni les attraits du monde, ni la proſperité de ſes Parens, ni même les dons de Dieu ne pouvoient donner la moindre ſatisfaction à ce cœur, qui n'en trouvoit que dans Dieu ſeul ; tout, hormis Dieu, lui étoit indifferent, ſa vie même ne la touchoit en rien, elle étoit prête à en faire à chaque moment un ſacrifice à Dieu, s'il eût deu contribuer à détruire le peché, & à établir l'empire du pur amour : comme elle ne pouvoit produire les éfets les plus parfaits d'une charité conſommée, elle uniſſoit ſon cœur aux cœurs de JESUS & de la *Sacrée Vierge*, pour les aimer, & aimer Dieu par leurs propres cœurs, & pour ſe rendre participante de leur merite & de leurs divins tranſports. Un jour après la Communion, Dieu lui communiqua une lumiere ſi grande, qu'à ſa faveur elle eut le bonheur de découvrir les tréſors inépuiſables de la grace de JESUS-CHRIST, & d'ouïr interieurement qu'on lui diſoit, qu'on lui en faiſoit un don irrevocable, pour qu'elle pût les partager à d'autres, & qu'elle l'accepta avec un amour ſi embraſé, & une reconnoiſſance ſi parfaite, que dès lors elle ne vivoit plus que pour Dieu, & pour le prochain, ne ſouhaitant rien plus que de porter tout un monde à l'aimer de toutes ſes forces.

Elle reçut la même faveur dans une autre rencontre, comme elle reflechiſſoit ſur ſes foibleſſes, & qu'elle ſe diſoit à ſoi-même : *Une Communion ſeule peut ſanctifier l'Ame ; d'où vient donc que je reſte ſi imparfaite après en avoir fait un ſi grand nombre ?* On lui dit qu'elle verroit l'éfet de cette Communion, qui devoit la ſanctifier, & que par ſa vertu elle contribueroit à la perfection de beaucoup d'autres ; ce qui arriva effectivement, comme nous le verrons dans la ſuite :

Un Cavalier François s'étant battu plus d'une fois en duël,

duël, pour le point d'honneur, & en aiant tué plusieurs, fut un jour par bonheur voir la Mere *Isabelle*, il fut tellement charmé de ses saints entretiens, qu'il continua de lui rendre visite, & qu'enfin touché de ces avis, il changea de vie, & d'Impie qu'il étoit, devint un parfait Chrétien, & un grand Serviteur de Dieu; il renonça au monde, se fit Ecclesiastique (les plaies dont il étoit tout ulceré parmi le corps, ne lui permettant pas d'embrasser une vie plus austere,) & donna les plus beaux exemples de vertu. Elle eut le bonheur de produire les mêmes éfets dans le cœur d'un autre Gentilhomme; ce jeune Seigneur étoit engagé bien avant dans les crimes, il lui falloit un dernier effort pour briser ces fatales chaînes, qui l'attachoient à la terre; enfin sollicité par les ferventes prieres, & touché interieurement par les saints avis de nôtre *Isabelle*, il rompit avec le siecle, & embrassa l'Etat Religieux, où il finit saintement sa vie.

Une autre fois, un Homme de qualité se laissa tellement emporter de colere, qu'il en vint à écrire une lettre la plus impertinente à la *R. M. Isabelle*; cette bonne Mere la lût sans le moindre trouble, & lui répondit dans des termes si modestes, qu'il en fût vivement touché, se repentit de son emportement, conçut du respect pour cette sainte Fille, & remercia Dieu de la grace qu'il lui avoit faite, de le faire revenir de cette passion, si peu séante à un veritable Chrétien.

Mais si la *R. M. Isabelle* travailloit à la perfection des Etrangers, elle ne le faisoit pas moins à l'égard des domestiques; elle appliquoit tous ses soins à conserver ses Filles en paix, & leur disoit: *Qu'il ne se pouvoit que Dieu demeurât dans une Ame où le trouble regne.* Elle leur inspiroit un grand zele pour l'observance la plus étroite, & une extrême propreté dans l'Eglise, pour qu'on rendit l'honneur deu à Dieu, & qu'on contribuât à augmenter la devotion du peuple; il n'étoit rien qu'elle ne fit pour

augmen-

augmenter le culte de l'adorable Sacrement de l'Autel, elle faisoit peindre des Images les plus tendres de ce saint Mystere, en parloit avec tant d'efficace & de tendresse, qu'elle embrasoit les cœurs de ses Filles de son amour, & d'une devotion ardante envers cet aimable Dieu caché sur les Autels ; elle faisoit toutes les instances possibles aux Superieurs de la Province, pour en obtenir des Messes, afin d'être dechargées dans son Eglise, & en procuroit d'ailleurs pour soi, & pour ses Filles : elle les conjuroit de demander beaucoup de faveurs à Dieu : *Parce que*, leur disoit-elle, *ce que vous offrez à Dieu par le Sacrifice de la Messe, vaut bien plus que toutes les demandes que vous pourriez faire ; si une Messe seule suffit pour le salut & la perfection de mille mondes, de combien plus grande valeur sont toutes celles qu'on celebre pour cette petite Communauté ?* Dans le tems que cette Reverende Mere s'interessoit de la perfection de ses Filles, Dieu prenoit soin de celle de son Ame, il l'affligea par tant d'infirmitez, qu'on eût dit, qu'il se faisoit un plaisir de la crucifier dans ce monde, & qu'il travailloit à faire mourir insensiblement ce corps, que cette sainte Fille aspiroit d'abandonner, pour jouïr de son Epoux dans le Ciel.

Dès l'an 1654. elle fut vexée des douleurs de la pierre si sensibles, qu'on la croioit bien souvent à deux doigts de la mort ; elle s'en guerit une fois par le commandement que son Directeur lui fit, de demander à Dieu la grace d'en être soulagée. Lors que la douleur la pressoit le plus, elle imploroit le secours des Saints, qu'on invoque dans ces sortes de maux, mais avec une telle confiance, qu'elle sentoit toûjours ses douleurs se diminuer : mais quand elle n'étoit pas dans le fort de ses douleurs, elle les souffroit en silence, & ne demandoit pas d'en être soulagée, tant elle aspiroit de souffrir : elle fut aussi fort sujete à des maux de dents, mais sa patience plus qu'humaine triomphoit de tout, & bien loin de se relâcher de

sa vie austere, elle redoubloit ses penitences, ses veilles, & ses oraison, pour mâter incessamment un corps, qu'elle n'envisageoit que comme son ennemi le plus à craindre.

Quoiqu'elle profita de toutes ces épreuves pour le Ciel, elle sentit bien cependant que son corps s'affoiblissoit de jour en jour, & que ses douleurs ne pouvoient lui promettre une plus longue vie: elle se disposa d'une maniere la plus parfaite à la mort, qui ne pouvoit lui être que bien agréable; elle fit une espece de testament, du moins dans son cœur, elle réitera le sacrifice qu'elle avoit fait à Dieu de soi-même & de sa vie, pour détruire le peché, & pour augmenter la vertu & la gloire de son Dieu, & offrit sa mort, comme une satisfaction, qu'elle faisoit à la Justice divine pour les pechez qu'elle avoit commis pendant sa vie, & comme une Hostie pacifique, pour obtenir la grace de ne plus l'irriter par les fautes, même les plus legeres: elle s'abandonna ensuite à son bon plaisir & mit toute saconfiance dans ses misericordes. enfin accompagnant encore ce tendresacrifice de plusieurs autres sublimes motifs, elle protesta solemnellement, qu'elle n'agréoit, non seulement la mort, mais encore le jour, l'heure & le moment, selon que la Providence de Dieu l'avoit decreté, en union, & pour les mêmes fins qu'eut nôtre aimable Sauveur, lors qu'il souffrit la mort pour nôtre Salut, s'unissant aussi les saintes intentions de la *Ste. Vierge*, des Anges & des Saints, & de tout ce qu'il y avoit de Justes sur la terre; tellement qu'elle s'approprioit en quelque façon tous les merites qui se trouvent sur la tere & dans le Ciel. Cela fait, elle ne songea qu'à augmenter l'amas de ses merites, quoiqu'à peine pût-elle soûtenir les foiblesses de son corps, son esprit étoit le plus fort en amour, & jamais ne voulu-t-elle se dispenser des actes communs, que lors qu'aiant passée quelques mois dans cette vie languissante, elle fut enfin contrainte de tenir le lit: on commença dès lors à desesperer de sa vie,

on lui administra le Viatique, & le lendemain l'Extrême-Onction ; elle ne put donner que foiblement les marques exterieures de ce grand amour qu'elle ressentoit dans l'Ame, parce qu'une oppression de poitrine, & une fluxion qui lui tomba sur la langue, lui ôterent la parole : tout ce qu'elle pût proferer, ne fut que le Nom tout adorable de JESUS, qu'elle repeta plusieurs fois, comme une marque, qu'elle ne le portoit pas moins dans le cœur que dans la bouche, étant l'Objet de son amour à sa mort, comme il l'avoit été pendant sa vie. Elle expira enfin le 3. Mars 1675. parmi les transports les plus doux de l'amour, pour aller jouir d'un Dieu qu'elle ne pouvoit posseder assez-tôt.

Il ne se peut expliquer combien grand fut le deplaisir, que conçut toute la Ville de la perte d'une Ame si sainte, qui leur étoit si chere : un grand Serviteur de Dieu assura, qu'on ne devoit en rien douter de sa gloire : une autre personne bien vertueuse la vît prendre son essort vers le Ciel à la faveur d'un vent le plus doux, toute éclatante de lumiere, & les mains & les yeux élevez vers cet heureux sejour. Il arriva même quelque chose de surprenant : le peintre, qui devoit tirer son portrait, aiant perdu l'idée de quelques traits de son visage, pressa pour qu'on ouvrit son tombeau huit jours après son decez : on le fit pour le satisfaire, & on trouva ce saint Corps pas moins frais que s'il n'eût fait que d'expirer, & sans exhaler la moindre puanteur ; ce qui surprit tous ceux qui eurent le bonheur de la voir, pas moins que ses Filles : qui toutes affligées qu'elles fussent d'une perte qui ne pouvoit leur être que trop sensible, s'abbandonnerent au bon plaisir de Dieu, & se consolerent sur l'espoir, que cette bonne Mere, qui leur avoit temoignée tans de bontez, pendant sa vie, n'en auroit pas moins après sa mort, puis que jouissant de Dieu, elle pouvoit plus efficacement leur en procurer tout ce qu'elles avoient besoin des graces, pour se perfectionner dans la vie interieure.

Fin de la quatriéme & derniere Partie.

TABLE

Des matieres contenuës dans les quatre Parties de ce Livre.

PREMIERE PARTIE.

Chap. I. *SOn Païs, ſes Parens, & les particularitez de ſon enfance.* page 1.

Chap. II. *Elle forme le deſſein de déguiſer ſon ſexe, & de s'enfuir dans la ſolitude.* pag. 4.

Chap. III. *Ses penitences dans ſa jeuneſſe, & ſa repugnance pour le Mariage.* pag. 7.

Chap. IV. *Le commencement de ſa Vocation Religieuſe.* 10.

Chap. V. *Ses Freres l'éprouvent avec rigueur. Dieu lui donne une force miraculeuſe.* p. 13.

Chap. VI. *Sa perſeverance dans la Vocation Religieuſe.* 17.

Chap. VII. *Elle part enfin pour* Avila. *Ses peines pendant le Noviciat.* p. 19.

Chap. VIII. *Son Amour envers Dieu, & ſon Zele pour le Salut des Ames.* p. 23.

Chap. IX. *Nôtre Seraphique Mere* THERESE *l'aſſeure de la bonté de ſon Zele pour le Salut des Ames, & Dieu la confirme par de nouvelles faveurs.* 26.

Chap. X. *Elle eſt malade par trop de tranſport de l'Amour divin :* STE. THERESE *la fait Infirmiere.* 28.

Chap XI. *Sa conduite dans l'Office d'Infirmiere. Les S. Prophetes* Elie *&* Eliſée *lui ſervent d'exemple.* 31.

Chap. XII. *Elle ſouffre en viſion les peines du Purgatoire : Elle le découvre à nôtre Mere* STE. THERESE. *Une Novice la perſecute d'une maniere étrange.* 33.

Chap. XIII. *Nôtre Seigneur lui apparut ſous la forme de l'*ECCE HOMO *: Elle commence à conter les fatigues de la Sainte Mere* THERESE. 37.

Chap. XIV. *Elle eſtime un grand bonheur d'être avec la Sainte Mere* THERESE, *& continuë d'en décrire les fatigues & les traverſes.* 41.

Chap. XV. *Elle rapporte quelques particularitez de la mort de la Sainte Mere* THERESE. 43.

Chap. XVI. *La Sainte Mere lui obtient quelques faveurs après ſa mort, & lui apparoît.* 46.

Chap. XVII. *Suite des faveurs qu'elle reçoit de la Sainte Mere* THERESE. 49.

Chap. XVIII. *La Sainte détermine la Conventualité de ſa Niéce la Sœur* Thereſe de Jeſus. 51.

Chap. XIX. *Elle obtint une pluie miraculeuſe par ſes prieres. Quelques autres faveurs qu'elle reçoit de Dieu dans l'Oraiſon.* 58.

Chap. XX. *Elle obtint la guériſon d'une Religieuſe perduë d'eſprit. Dieu la ſecourt dans ſes beſoins.* 60.

Chap. XXI. *Dieu lui revele ſon voiage pour la France. Elle s'oppoſe fortement au deſſein qu'avoit formé une Prieure, de fonder un Dêſert.* 62.

Chap. XXII. *Diverſes viſions qu'elle eut touchant l'Orde & le Roiaume.* 66

Chap. XXIII. *Dieu lui départit quelques faveurs, & lui donne une onction interieure pour recompenſer un acte de mortification qu'elle ſouffrit avec plaiſir.* 70.

Chap. XXIV. *Elle voit* S. Elie *ſur le lieu du Chapître, & reçoit d'autres faveurs de Dieu.* 74.

Chap. XXV. *Les demons la perſecutent, Dieu lui inſpire de s'en aller en France.* 80.

Chap. XXVI. *Elle rapporte les inſtances qu'on fit pour qu'on envoiât des Religieuſes en France.* 85.

Chap. XXVII. *Elle arrive à* Paris. *Elle change de Voile, & on la fait Prieure de* Pontoiſe. 91.

Chap. XXVIII. *Elle reçoit de grandes faveurs de Dieu. Son départ de* Pontoiſe *pour* Paris. 98.

Chap. XXIX. *Les faveurs qu'elle reçut de Dieu touchant l'Office divin, & dans une peine qu'on lui fit naître.* 106.

Chap. XXX. *Dieu lui fait voir quantité de croix. Elle raporte le bonheur qu'il y a à les ſouffrir.* 114.

Chap. XXXI. *Autres faveurs qu'elle reçut du Ciel, & quelques peines qu'lle eut à ſouffrir en France.* 121.

Chap. XXXII. *Son départ pour la Fondation de* Tours. *Elle raporte la mort de l'Abbeſſe de* Fontevraud *& quelques revelations dont Dieu la favoriſa.* 127.

Chap. XXXIII. *Son départ pour la* Flandre. *Elle fonde le Monaſtere d'* Anvers. 134.

Chap. XXXIV. *Autres faveurs qu'elle reçut de Dieu.* 141.

Chap. XXXV. *Differentes faveurs qu'elle reçut de Dieu, & quelques peines interieures dont elle fut éprouvée.* 147.

TABLE.

SECONDE PARTIE.

De l'Obéïſſance. 157.
Du Vœu de chaſteté. 163.
Du Vœu de Pauvreté. 166.
De l'exacte Obſervance. 170.
La maniere d'élever les Novices. 174.
Du Silence. 187.
De la Recreation. 190.
Avis touchant la conduite des Monaſteres. 193.
Exercice de la Venerable Mere Anne de S. Barthelemy, pour chaque jour de la Semaine. 197.
Lettre de la Venerable Mere Anne de S. Barthelemy, à un Prieur des Carmes Dechauſſez du Couvent d'Anvers. 199.

TROISIE'ME PARTIE.

Chap. I. Son Amour envers Dieu. 203.
Chap. II. Son ardant deſir du Martyre. 206.
Chap. III. Les Effets de l'Amour divin ſur ſon Corps. 209.
Chap. IV. Sa Charité envers les Pauvres. 213.
Chap. V. Sa tendreſſe envers ſes Infirmes. 215
Chap. VI. Son Zele pour le Salut des Ames. 218.
Chap. VII. Son Amour envers ſes Filles. 220.
Chap. VIII. Sa Foi & ſon Eſperance. 222.
Chap. IX. Son Oraiſon 225.
Chap. X. Les Effets de ſon Oraiſon. 227.
Chap. XI. Autres Effets de ſon Oraiſon, en faveur de la Ville d'Anvers. 229.
Chap. XII. Sa devotion envers la Trés-Sainte Trinité. 233.
Chap. XIII. Sa tendre devotion envers l'adorable Sacrement de l'Autel. 235.
Chap. XIV. Sa devotion envers la Paſſion de Jeſus Chriſt. 238.
Chap. XV. Sa devotion envers la Sainte Vierge. 240.
Chap. XVI. Sa profonde Humilité. 242.
Chap. XVII. Ses humbles ſentimens de ſoi-même. 245.
Chap. XVIII. Sa Vie auſtere. 247.
Chap. XIX. Sa mortification des ſens. 249.
Chap. XX. Son Obéïſſance. 253.
Chap. XXI. Sa Pureté. 255.
Chap. XXII. Sa Pauvreté. 257.
Chap. XXIII. Sa Prudence dans le Gouvernement. 259.
Chap. XXIV. Sa Patience. 261.
Chap. XXV. La faveur qu'elle reçut d'être la Compagne de la Ste.

Ste. & Seraphique Mere THERESE. 226.
Chap. XXVI. *Paralelle des Vertus de la Venerable* Mere Anne, *avec celles de* SAINTE THERESE. 266.
Chap. XXVII. *Son Don de Prophetie.* 270.
Chap. XXVIII. *Sa Prophetie touchant la Fondation des Carmelites Dechauſſées à* Cologne. 276
Chap. XXIX. *Son eſtime parmi les Gens du monde.* 280.
Chap. XXX. *Son heureux Trépas.* 285.
Chap. XXXI. *Ses Miracles pendant ſa vie.* 291.
Chap. XXXII. *Ses Miracles aprés ſa mort.* 295.
Chap. XXXIII. *Autres Miracles après ſa mort.* 303.
Chap. XXXIV. *La Vie de la Venerable Sœur* Françoiſe de Jeſus, *Couſine de la V.M.* Anne, *& Sœur du Voile blanc.* 308.

QUATRIE'ME PARTIE.

LA Vie de la Reverende Mere Iſabelle de Jeſus-Chriſt. 317.
La Vie de la Rev. Mere Marie du S. Eſprit *Compagne de la* V.M. Anne *de S. Barthelemy, dans la Fondation d'Anvers.* 333
La Vie de la Rev. Mere Thereſe de Jeſus, *premiere Religieuſe du Monaſtere d'*Anvers. 354.
La Vie de la Reverende Mere Marie de la Croix. 363.
La Vie de la Vertueuſe Sœur Catherine de S. Ange, *premiere Converſe du Couvent d'Anvers.* 368.
La Vie de la Vertueuſe Sœur Marie de S. Denis. 379.
La Vie de la Vertueuſe Sœur Anne de la Preſentation. 385.
La Vie de la Vertueuſe Sœur Anne de S. Barthelemy. 393.
La Vie de la Reverende Mere Angelique du S. Eſprit. 398.
La Vie de la V. Sœur Marie de S. Joſeph *ſeconde Converſe.* 415.
La Vie de la V. Sœur Anne de Ste Thereſe 3. *Converſe.* 422.
La Vie de la Rev. Mere Claire de la Croix. 334.
La Vie de la Rev. Mere Françoiſe de la Mere de Dieu. 442.
La Vie de la Vert. Sœur Beatrice de S. Joſeph. 447.
La Vie de la R. Mere Euphroſine Thereſe de S. Joſeph. 453.
La Vie de la Reverende Mere Catherine de Chriſt. 466.
La Vie de la Reverende Mere Marie Thereſe de Jeſus. 472.
La Vie de la Reverende Mere Chriſtine de Jeſus. 503.
La Vie de la Vertueuſe Sœur Barbe de S. Joſeph. 508.
La Vie de la Rever. Mere Catherine de la Mere de Dieu. 516.
La Vie de la Rever. Mere Marie Marguerite des Anges. 548.
La Vie de la Reverende Mere Iſabelle du S. Eſprit. 558.

Fin de la Table.

FAUTES A CORRIGER.

Page 32. *ligne* 4.	mon ſervice,	*liſez*, de mon ſervice
Pag. 38. *ligne.* 9.	approuvoit,	*liſez* éprouvoit
P. 48. *l.* 34.	il n'y donne,	*liſez*, il n'y donna
P. 63. *l.* 3.	encorec,	*liſez*, encore
P. 64. *l.* 6.	l'apparencé,	*liſez*, l'apparence
P. 65. *l.* 22.	une conteſte,	*liſez*, une Comteſſe
P. 68. *l.* 5.	deploié,	*liſez*, déplaié
P. 94. *l.* 31.	Dominæ meæ,	*liſez*, Domino meo
P. 104. *l.* 8.	de la miſere,	*liſez*, de ſa miſere
P. 107. *l.* 28.	raviſtant,	*liſez*, raviſſant
P. 135. *l.* 17.	les Superieures,	*liſez*, les Superieurs
P. 141. *l.* 10.	ſi je n'euſſe,	*liſez*, je n'euſſe
P. 142. *l.* 3.	il l'emporta,	*liſez*, & qu'il l'emporta
P. 145. *l.* 30.	nous les en retirerons,	*l.* nous en retirerons
P. 146. *l.* 1.	de ſa miſericorde,	*liſez*, de miſericorde
P. 155. *l.* 15.	qu'il y eut,	*liſ.* que j'y euſſe commiſe
P. 161. *l.* 4.	s'éclaircir,	*liſez*, l'éclaircir
P. 185. *l.* 30.	aviditez,	*liſez*, ariditez
P. 221. *l.* 19.	ſa petite portion,	*liſez*, la petite portion
P. 232. *l.* 30.	ventoient,	*liſez*, tâchoient
P. 239. *l.* 23.	elle le touchoit,	*liſez*, elle les touchoit
P. 245. *l.* 11.	à preſſe,	*liſez*, à preſſer
P. 251. *l.* 27.	ſe faiſoit cour,	*liſez*, le faiſoit court.
P. 277. *l.* 10.	l'obint,	*liſez*, l'obtint
P. 284. *l.* 28.	amiliaris,	*liſez*, familiaris
P. 294. *l.* 13.	obenir,	*liſez*, obtenir
P. 303. *l.* 21.	elſe,	*liſez*, elle
P. 304. *l.* 16.	je vos	*liſez*, je vous
P. 314. *l.* 23.	dignm,	*liſez*, dignum
P. 314. *l.* 24.	lo,	*liſez*, le
P. 314. *l.* 30.	j'enſſe,	*liſez*, j'euſſe
P. 319. *l.* 10.	vive,	*liſez*, vivement
P. 345. *l.* 26.	reſpira,	*liſez*, expira
P. 361. *l.* 16.	l'affligerent,	*liſez*, s'affligerent
P. 364. *l.* 9.	conſoler ſes	*liſez*, dans ſes
P. 397. *l.* 4.	N. R. P.	*liſez*, N. B. P.
P. 401. *l.* 6.	de haule,	*liſez*, de hault
P. 417. *l.* 32.	faiſiot,	*liſez*, faiſoit.

p. 420. *l.* 31. metttre,	*liſez*, mettre
p. 442. *l.* 6. l'onneur,	*liſez*, l'honneur
p. 444. *l.* 12. confuſion,	*liſez*, confeſſion
p. 445. *l.* 19. par amour,	*liſez*, par l'amour
p. 448. *l.* 5. commenſa,	*liſez*, commença
p. 448. *l.* 6. cette,	*liſez*, celle
p. 448. *l.* 14. douceurs,	*liſez*, douleurs
p. 448. *l.* 22. fe,	*liſez*, ſe
p. 449. *l.* 24. Tourniere,	*liſez*, Tourriere
p. 451. *l.* 26. annnées,	*liſez*, années
p. 452. *l.* 5. Euchariſte.	*liſez*, Euchariſtie
p. 453. *l.* 10. de liere,	*liſez*, à Liere
p. 455. *l.* 16. Perens,	*liſez*, Parens
p. 458. *l.* 22. déſordre,	*liſez*, de déſordre
p. 472. *l.* 1. cinq,	*liſez*, cinquiéme
p. 473. *l.* 5. recueilla,	*liſez*, reveilla
p. 477. *l.* 5. elle ſervit,	*liſez*, elle ſe ſervit
p. 477. *l.* 7. veut,	*liſez*, peut
p. 489. *l.* 11. rendroit,	*liſez*, rendoit
p. 491. *l.* 10. dechets,	*liſez*, le dechets
p. 497. *l.* 11. l'onze,	*liſez*, l'onziéme
p. 497. *l.* 14. de tous,	*liſez*, à tous.
p. 502. *l.* 14. le dix,	*liſez*, le dixiéme
p. 509. *l.* 19. recevor,	*liſez*, recevoir
p. 526. *l.* 33. qu'ells,	*liſez*, qu'elles
p. 531. *l.* 27. aſſez de,	*liſez*, cette
p. 532. *l.* 11. meritée,	*liſez*, imitée
p. 532. *l.* 30. Mars,	*liſez*, Octobre
p. 554. *l.* 2. qu'aviditez,	*liſez*, qu'ariditez
p. 558. *l.* 8. d'Arquine,	*liſez*, d'Urquine
p. 568. *l.* 21. cette,	*liſez*, cet.

AVERTANCE.

LA Vie de la Reverende Mere *Marie Thereſe de Jeſus*, devoit être imprimée immediatement après la Vie de ſa Sœur la Reverende Mere *Catherine de la Mere de Dieu.*

Quant à la Vie de la Reverende Mere *Marie Marguerite des Anges*, l'on n'en a fait qu'un Abregé, renvoiant le Lecteur à celle qu'en a écrite amplement Mr. l'Abbé de *Nôtre-Dame de Gondon*, imprimée à *Paris* l'an 1661.

DC
13

L7H377S
25AG17

Amelberga Broeckaert
Begÿntjen op het groot Begÿnhof
Tot Mechelen